

# **REVUE SPIRITE** **JOURNAL** **D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES**

**CONTENANT**

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

**FONDE PAR ALLAN KARDEC**

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.  
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

**ANNEE 1870**

## Janvier 1870

### A nos correspondants

L'époque du renouvellement des abonnements est, pour la plupart de nos lecteurs, dont le nombre s'est augmenté cette année dans une très notable proportion, une occasion de témoigner de leur dévouement à la cause, et de manifester pour l'Esprit de M. Allan Kardec des sentiments dont nous sommes vivement touchés. Si le fondateur de la Revue n'est plus corporellement parmi nous, son Esprit, dans le monde nouveau où il est aujourd'hui, se consacre encore à la vulgarisation de nos principes déjà sanctionnés par le contrôle universel, et au développement sagement mesuré de ceux qui ne sont pas encore suffisamment élucidés ou qui appartiennent en partie à l'avenir.

Les témoignages de sympathie et d'affection qu'on veut bien me donner, nous dit-il souvent, et qu'on reporte en partie sur ma courageuse compagne, sont pour moi, la plus belle récompense de mes travaux d'incarné, et pour elle, de puissants encouragements et de bien douces compensations qui lui font aisément oublier les peines et les fatigues de la tâche qui lui incombe.»

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de répondre à tous, nous leur adressons collectivement les vifs remerciements de madame Allan Kardec pour les choses obligeantes qu'ils veulent bien lui dire et les vœux qu'ils forment pour l'avenir du Spiritisme.

Quant à nous personnellement, nous sommes très sensibles aux encouragements qu'on a bien voulu nous donner; si nous avons quelque mérite, c'est celui de la bonne volonté, de la persévérance et de la fermeté. Nous faisons ce que nous pouvons, et si, à ce titre, nous méritons quelques éloges, nous en reportons la plus grande partie sur les Esprits qui veulent bien nous prêter leur concours, et sur les incarnés qui se consacrent à titre de correspondants ou de collaborateurs, à la défense et à la propagation de notre sainte doctrine.

A ceux-là, nous adressons à notre tour nos félicitations et nos remerciements, au nom de tous les spirites présents et à venir, dans la mémoire desquels ils vivront éternellement.

Salut cordial et fraternel à tous nos frères en Spiritisme de tous les pays.

### Coup d'œil rétrospectif sur l'état du Spiritisme en 1869

L'année qui vient de s'écouler n'a pas été moins féconde que les précédentes pour le Spiritisme ; les Esprits l'avaient annoncée comme devant être particulièrement profitable à la doctrine et leur prévision n'a pas été déçue. L'année dernière, en effet, a vu paraître un certain nombre d'ouvrages qui, sans porter le nom du Spiritisme ou publiés sous son patronage, en popularisent les principes fondamentaux.

Nous rappellerons entre autres :

*L'histoire des camisards* par M. Eug. Bonnemère, remarquable surtout en ce que l'auteur explique par les lois que nous révèle le Spiritisme, les innombrables faits de somnambulisme spontané, double vue, extase, possession, etc., et autres phénomènes qui se sont produits à cette époque, principalement dans les Cévennes ;

*L'âme, son existence et ses manifestations* par Dyonis, réfutation complète des doctrines matérialistes et où les spirites peuvent puiser de nouveaux éléments de discussion et des arguments sérieux en faveur du progrès indéfini de l'âme à travers l'animalité, l'humanité et au delà de l'humanité ;

*Les derniers jours d'un philosophe*, ouvrage traduit de l'anglais par C. Flammarion et ayant pour objet principal la doctrine de la vie éternelle des âmes, de la réincarnation, de la pluralité des mondes habités, enseignée, il y a quarante ans, par sir Humphry Davy, l'un des plus illustres savants de notre

siècle ;

*L'instruction pratique pour l'organisation des groupes spirites dans les campagnes* par M. C..., malgré la modestie de ses vues, cet ouvrage est certainement d'une incontestable utilité, même dans les groupes et les sociétés déjà organisés ;

Enfin tout récemment : *Les contemplations scientifiques* de C. Flammarion<sup>1</sup> et *La Femme et la philosophie spirite*<sup>2</sup>, dont nous avons rendu compte dans le numéro de décembre dernier.

Lors même que nous n'aurions que ces résultats à constater, il faudrait déjà s'en féliciter, mais l'année en a produit d'autres non moins satisfaisants. Le nombre des groupes et des sociétés officiellement connus, s'est sensiblement augmenté. En France et à l'étranger, particulièrement en Italie et en Espagne, en Angleterre et en Amérique, les sociétés déjà existantes ont acquis plus d'importance, soit par le nombre des membres coopérants, soit par la nature des travaux accomplis. Des organes nouveaux du Spiritisme ont été créés à Barcelone, à Séville (Espagne), à Florence (Italie), à Léopol (Galicie autrichienne) et à Bahia (Brésil).

Il est en outre reconnu par tout le monde, et par nos adversaires eux-mêmes, que les idées spirites ont sensiblement gagné de terrain et se sont accréditées dans l'union. On est surpris de la facilité avec laquelle le principe est accepté dans certains centres autrefois réfractaires et par des personnes qui, il y a peu de temps encore, l'eussent repoussé et tourné en dérision. L'opposition diminue sensiblement et dans certains journaux qui ont combattu le Spiritisme à outrance, non seulement on renonce à une lutte reconnue inutile, mais on y préconise certains principes de la doctrine, en particulier celui de la pluralité des existences.

Ces idées surgissent à chaque instant dans des publications plus ou moins sérieuses, faites très probablement sans la connaissance du Spiritisme. Certains penseurs y sont conduits par la logique des faits ; d'autres, qui se défendraient vivement d'être spirites si on les interrogeait, les adoptent comme un cadre, une source féconde en situations dramatiques et en éléments intéressants et vraisemblables. Quoi qu'il en soit, ces principes semés de tous côtés, propagés dans des écrits lus par un grand nombre de lecteurs, rendent l'acceptation du Spiritisme proprement dit de plus en plus facile.

Dans plusieurs grands journaux enfin, quelques écrivains entièrement convaincus, ne craignent pas de consacrer ouvertement à la popularisation des lois démontrées par le Spiritisme, leur haute intelligence et leur profonde érudition.

Au nombre de ces rédacteurs qui méritent la reconnaissance et les encouragements de tous les vrais spirites, pour le courage et le dévouement dont ils font preuve, nous devons citer M. Tournier, de Carcassonne. Les articles qu'il a publiés sur la doctrine, dans le journal la Fraternité, et dont nous avons porté un certain nombre à la connaissance de nos lecteurs, ne laissent aucune prise à la critique et font de leur auteur, un athlète redoutable pour nos adversaires, par la logique serrée et la précision de son argumentation. Nous saisissons avec empressement cette occasion de renouveler nos félicitations à M. Tournier et la direction du journal qui a bien voulu nous donner accès dans ses colonnes. Tout nous fait espérer que les faits de ce genre se multiplieront dans l'avenir et que de tous ces efforts combinés, résultera la vulgarisation universelle de notre consolante doctrine.

Le Spiritisme, est vrai, a perdu corporellement son plus puissant appui, l'intelligent organisateur qui, rassemblant des éléments épars et sans rapports apparents entre eux, a su en tirer toute une science féconde en enseignements moralisateurs et en découvertes d'une utilité générale. Mais de l'espace comme sur terre, l'Esprit de M. Allan Kardec est et sera longtemps, par ses ouvrages comme par ses instructions journalières, l'âme de la philosophie spirite. Il est toujours le drapeau, le point de repère sur qui se fixent les regards de tous les artisans de l'œuvre, et le guide par les conseils et sous l'influence duquel, ils concourront activement à la transformation et à la régénération de l'humanité.

Selon le vœu unanime de nos correspondants de la France et de l'étranger, un monument, témoignage

---

<sup>1</sup> Paru le 10 décembre 1869. Prix : 3 fr. 50 franco

<sup>2</sup> Paru le 8 décembre 1869. - Prix : 2 fr. 50 franco. Paris, Librairie spirite, 7, rue de Lille

de sympathie et de reconnaissance des spirites du monde entier, sera édifié pour honorer la mémoire impérissable du coordonnateur par excellence de notre philosophie. La décision concernant la forme de ce monument publiée dans le numéro de la Revue Spirite de juin dernier, a provoqué de la part de nos lecteurs, une correspondance assez volumineuse, réunie dans un dossier spécial. Ce dossier a été l'objet d'un examen approfondi, et, après y avoir mûrement réfléchi, le comité chargé de diriger l'exécution, s'est définitivement arrêté à la forme suivante : un dolmen composé de trois pierres levées de granit brut, surmontées d'une quatrième pierre tabulaire et reposant un peu obliquement sur les trois premières ; dans l'emplacement compris entre les trois pierres levées, sur une colonne également en granit, reposera le buste en bronze de M. Allan Kardec.

Ce projet a déjà reçu un commencement d'exécution ; un artiste de talent, M. Cappellaro, a été chargé d'exécuter un modèle du monument futur, et l'ébauche qu'il en a faite a pu être appréciée par un certain nombre de spirites de Paris. M. Cappellaro est d'ailleurs avantageusement connu dans le monde artistique ; il a exposé au salon depuis 1860 jusqu'à ce jour, un certain nombre d'œuvres qui ont été l'objet d'un succès bien légitime, et parmi lesquelles nous citerons un buste en marbre du sculpteur Duret ; une statue du Laboureur inspirée par ces vers de Virgile :

Un jour, le laboureur, dans ces mêmes sillons  
Où dorment les débris de tant de bataillons,  
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,  
Trouvera, etc. »

Nous pourrions multiplier les citations ; nous nous bornerons à ajouter que M. Cappellaro, spiritualiste avancé, admet les principes fondamentaux de notre philosophie, et à rappeler qu'en 1863, il exécuta au Père-Lachaise, sur le tombeau de ses enfants, une statue en pierre et marbre qui excita longtemps la curiosité et l'admiration publiques, et qui représentait l'ange de l'immortalité. Cette figure, abandonnant sur la terre deux linceuls, laisse échapper dans l'espace deux papillons, image allégorique de l'âme se dégageant de la matière.

L'année 1869 a également vu naître une nouvelle phase du Spiritisme. Dans la première phase, les Esprits ont multiplié leurs instructions parce qu'il s'agissait d'établir la doctrine. Cette phase accomplie, les réunions spirites vont prendre un autre caractère. Les hommes ayant les éléments nécessaires à leur instruction, sont comme l'écolier qui, ayant fini ses classes, n'a plus besoin des leçons élémentaires de l'école. Les instructions des Esprits qui faisaient le fond, et pour ainsi dire l'objet unique des réunions, sans être moins intéressantes et moins nombreuses, seront appuyées par des instructions et des discussions provoquées par des hommes chargés de développer et d'appliquer les principes de la doctrine. Dans la plupart des cas, les Esprits feraient comme des professeurs qui ont terminé leurs cours ; ils ne pourraient que se répéter. Ceux de leurs auditeurs qui ne se croient pas assez forts, et veulent redoubler leurs études, n'ont qu'à relire et à méditer ce qui est écrit. La curiosité sera généralement remplacée par l'application du véritable but de l'enseignement des Esprits.

Le Spiritisme comprend deux parties : les faits et les conséquences morales ; les faits ne sont qu'un moyen d'arriver au but ; ceux qui ne s'attachent qu'aux faits, aux expériences, ne sont mus que par la curiosité, et n'avancent pas dans la voie qui leur est ouverte.

Les faits étaient nécessaires pour faire comprendre la nature des Esprits, la vie future, etc., etc. C'était le point de départ, la base. Ceux qui continuent à ne s'occuper que des faits par curiosité, sont comme ceux qui dans la physique, par exemple, s'amuseraient constamment à répéter les premières expériences comme sujet de distraction, sans mettre à profit leurs conséquences.

Enfin par la fondation de la société anonyme, l'année 1869 a su assurer l'indépendance et la perpétuité des ouvrages spirites. Le Spiritisme ne repose ni sur un homme, ni sur une société ; il est impérissable parce qu'il est basé sur les lois éternelles qui régissent les mondes, mais ce sont à coup sûr les ouvrages fondamentaux qui en sont les véritables et les plus puissants moyens de propagation.

La société anonyme n'a certes pas la prétention de représenter le Spiritisme plus que toute autre société, mais elle prétend avec quelque raison, en vertu de l'existence légale qui lui est assurée par ses statuts, présenter les conditions de stabilité nécessaire pour remplir la tâche qu'elle s'est imposée et assurer l'avenir des œuvres du maître.

Nous ne terminerons pas ce rapide examen des travaux de l'année, sans rendre hommage au désintéressement et à l'abnégation de madame Allan Kardec, et à son dévouement pour l'œuvre fondée par son mari.

Si elle eût uniquement cherché son repos et son intérêt personnel, elle eût pu, en effet, laisser aller les choses d'elles-mêmes et se tenir à l'écart mais, guidée par des sentiments plus élevés, heureuse de concourir à l'œuvre élaborée par M. Allan Kardec, elle n'a pas craint de s'exposer aux tracasseries et aux fatigues de toute nature, inséparables de la lourde tâche qu'elle s'est imposée. Ce noble exemple n'a pas été perdu ; chacun a compris, comme madame Allan Kardec, que le moment était arrivé de concourir activement à multiplier les éléments nouveaux destinés à satisfaire aux aspirations de la génération future.

Les témoignages de sympathie et l'assentiment moral de tous les hommes vraiment dévoués au triomphe de nos idées nous laissent profondément convaincus que nos efforts ne seront pas inproductifs, et qu'avec l'aide de nos collaborateurs du monde invisible, nous parviendrons sans aucun doute, à assurer le développement et la diffusion universelle de nos principes.

### **Les cinq alternatives de l'humanité**

#### *Œuvres posthumes*

Il est bien peu d'hommes qui vivent sans souci du lendemain. Si donc on s'inquiète de ce que l'on sera après un jour de vingt-quatre heures, à plus forte raison est-il naturel de se préoccuper de ce qu'il en sera de nous après le grand jour de la vie, car il ne s'agit pas de quelques instants, mais de l'éternité. Vivons-nous ou ne vivons-nous pas ! Il n'y a pas de milieu ; c'est une question de vie ou de mort ; c'est la suprême alternative !

Si l'on interroge le sentiment intime de la presque universalité des hommes, tous répondront : nous vivons ». Cet espoir est pour eux une consolation. Cependant une petite minorité s'efforce, depuis quelque temps surtout, de leur prouver qu'ils ne vivront pas. Cette école a fait des prosélytes, il faut l'avouer, et principalement parmi ceux qui, redoutant la responsabilité de l'avenir, trouvent plus commode de jouir du présent sans contrainte, sans être troublés par la perspective des conséquences. Mais ce n'est là que l'opinion du plus petit nombre.

Si nous vivons, comment vivons-nous ? Dans quelles conditions serons-nous ? Ici les systèmes varient avec les croyances religieuses ou philosophiques. Cependant toutes les opinions sur l'avenir de l'homme peuvent se réduire à cinq alternatives principales que nous allons résumer sommairement, afin que la comparaison en soit plus facile et que chacun puisse choisir en connaissance de cause, celle qui lui semble la plus rationnelle et répondre le mieux à ses aspirations personnelles et aux besoins de la société. Ces cinq alternatives sont celles qui résultent des doctrines du matérialisme, du panthéisme, du déisme, du dogmatisme et du Spiritisme.

#### 1. Doctrine matérialiste

L'intelligence de l'homme est une propriété de la matière ; elle naît et elle meurt avec l'organisme. L'homme n'est rien avant, rien après la vie corporelle.

*Conséquences.* L'homme n'étant que matière, il n'y a de réelles et d'enviables que les jouissances matérielles ; les affections morales sont sans avenir ; les liens moraux sont brisés sans retour, à la mort ; les misères de la vie sont sans compensation ; le suicide devient la fin rationnelle et logique de l'existence, quand les souffrances sont sans espoir d'amélioration ; inutile de s'imposer une contrainte

pour vaincre ses mauvais penchants ; vivre pour soi le mieux possible pendant qu'on est ici ; stupidité de se gêner et de sacrifier son repos, son bien-être, pour autrui, c'est-à-dire pour des êtres qui seront anéantis à leur tour et que l'on ne reverra jamais ; devoirs sociaux sans base ; le bien et le mal sont choses de convention ; le frein social est réduit à la puissance matérielle de la loi civile.

*Remarque.* Il ne sera peut-être pas inutile de rappeler ici, à nos lecteurs, quelques passages d'un article que nous publions sur le matérialisme, dans le numéro de la Revue d'août 1868 :

Le matérialisme, disions-nous, en s'affichant comme il ne l'avait fait à aucune époque, en se posant en régulateur suprême des destinées morales de l'humanité, a eu pour effet d'effrayer les masses, par les conséquences inévitables de ses doctrines pour l'ordre social ; par cela même, il a provoqué, en faveur des idées spiritualistes, une énergique réaction qui doit lui prouver qu'il est loin d'avoir des sympathies aussi générales qu'il le suppose, et qu'il se fait étrangement illusion ; s'il espère un jour imposer ses lois au monde.

Assurément les croyances spiritualistes du temps passé sont insuffisantes pour ce siècle-ci ; elles ne sont pas au niveau intellectuel de notre génération ; elles sont, sur bien des points, en contradiction avec les données certaines de la science ; elles laissent dans l'esprit, des idées incompatibles avec le besoin du positif qui domine dans la société moderne ; elles ont en outre le tort immense de s'imposer par la foi aveugle et de proscrire le libre examen ; de là, sans aucun doute, le développement de l'incrédulité chez le plus grand nombre ; il est bien évident que si les hommes n'étaient nourris, dès leur enfance, que d'idées de nature à être plus tard confirmées par la raison, il n'y aurait pas d'incrédules. Que de gens ramenés à la croyance par le Spiritisme, nous ont dit : Si l'on nous avait toujours présenté Dieu, l'âme et la vie future, d'une manière rationnelle, nous n'aurions jamais douté !

De ce qu'un principe reçoit une mauvaise ou une fausse application, s'ensuit-il qu'il faille le rejeter ? Il en est des choses spirituelles comme de la législation et de toutes les institutions sociales ; il faut les approprier aux temps, sous peine de succomber. Mais au lieu de présenter quelque chose de mieux que le vieux spiritualisme, le matérialisme a préféré tout supprimer, ce qui le dispensait de chercher, et semblait plus commode à ceux que l'idée de Dieu et de l'avenir importune. Que penserait-on d'un médecin qui, trouvant que le régime d'un convalescent n'est pas assez substantiel pour son tempérament, lui prescrirait de ne rien manger du tout ?

Ce que l'on s'étonne de trouver chez la plupart des matérialistes de l'école moderne, c'est l'esprit d'intolérance poussé à ses dernières limites, eux qui revendiquent sans cesse le droit de liberté de conscience !

... Il y a, en ce moment de la part d'un certain parti, une levée de boucliers contre les idées spiritualistes en général, dans lesquelles le Spiritisme se trouve naturellement enveloppé. Ce qu'il cherche, ce n'est pas un Dieu meilleur et plus juste, c'est le Dieu-matière moins gênant parce qu'il n'y a pas de compte à lui rendre. Personne ne conteste à ce parti le droit d'avoir son opinion, de discuter les opinions contraires mais ce qu'on ne saurait lui concéder, c'est la prétention au moins singulière pour des hommes qui se posent en apôtres de la liberté, d'empêcher les autres de croire à leur manière et de discuter les doctrines qu'ils ne partagent pas, Intolérance pour intolérance, l'une ne vaut pas mieux que l'autre.»

## 2. Doctrine panthéiste

Le principe intelligent ou âme, indépendant de la matière, est puisé à la naissance dans le tout universel ; il s'individualise dans chaque être pendant la vie, et retourne à la mort dans la masse commune comme les gouttes de pluies dans l'océan.

*Conséquences.* Sans individualité et sans conscience de lui-même, l'être est comme s'il n'était pas ; les conséquences morales de cette doctrine sont exactement les mêmes que dans la doctrine matérialiste.

*Remarque.* Un certain nombre de panthéistes admettent que l'âme, puisée à la naissance dans le tout universel, conserve son individualité pendant un temps indéfini, et qu'elle ne retourne à la masse

qu'après être parvenue aux derniers degrés de la perfection. Les conséquences de cette variété de croyance sont absolument les mêmes que celles de la doctrine panthéiste proprement dite, car s'il est parfaitement inutile de se donner de la peine pour acquérir quelques connaissances, dont on doit perdre la conscience en s'anéantissant après un temps relativement court, si l'âme se refuse généralement à admettre une semblable conception, combien devrait-elle être plus péniblement affectée, en songeant que l'instant où elle atteindrait la connaissance et la perfection suprêmes, serait celui où elle serait condamnée à perdre le fruit de tous ses labeurs, en perdant son individualité.

### 3. Doctrine déiste

Le déisme comprend deux catégories bien distinctes de croyants : les déistes indépendants et les déistes providentiels. Les déistes indépendants croient en Dieu ; ils admettent tous ses attributs comme créateur. Dieu, disent-ils, a établi les lois générales qui régissent l'univers ; mais ces lois, une fois créées, fonctionnent toutes seules, et leur auteur ne s'occupe plus de rien. Les créatures font ce qu'elles veulent ou ce qu'elles peuvent, sans qu'il s'en inquiète. Il n'y a point de providence ; Dieu ne s'occupant pas de nous, il n'y a ni à le remercier, ni à le prier. Ceux qui dénie toute intervention de la providence dans la vie de l'homme, sont comme des enfants qui se croient assez raisonnables pour s'affranchir de la tutelle, des conseils, et de la protection de leurs parents, où qui penseraient que leurs parents ne doivent plus s'occuper d'eux dès qu'ils ont été mis au monde.

Sous prétexte de glorifier Dieu, trop grand, disent-ils, pour s'abaisser jusqu'à ses créatures, ils en font un grand égoïste et l'abaissent au niveau des animaux qui abandonnent leur progéniture aux éléments. Cette croyance est un résultat de l'orgueil ; c'est toujours la pensée d'être soumis à une puissance supérieure qui froisse l'amour-propre et dont on cherche à s'affranchir. Tandis que les uns récusent absolument cette puissance d'autres consentent à reconnaître son existence, mais la condamnent à la nullité. Il y a une différence essentielle entre le déiste indépendant dont nous venons de parler, et le déiste providentiel ; ce dernier, en effet, croit non seulement à l'existence et à la puissance créatrice de Dieu, à l'origine des choses ; il croit encore à son intervention incessante dans la création et le prie, mais il n'admet pas le culte extérieur et le dogmatisme actuel.

### 4. Doctrine dogmatique

L'âme, indépendante de la matière, est créée à la naissance de chaque être ; elle survit et conserve son individualité après la mort son sort est, dès ce moment, irrévocablement fixé ; ses progrès ultérieurs sont nuls ; elle est par conséquent, pour l'éternité, intellectuellement et moralement, ce qu'elle était pendant la vie. Les mauvais étant condamnés à des châtements perpétuels et irrémissibles dans l'enfer, il en ressort pour eux l'inutilité complète du repentir ; Dieu paraît ainsi se refuser à leur laisser la possibilité de réparer le mal qu'ils ont fait. Les bons sont récompensés par la vue de Dieu et la contemplation perpétuelle dans le ciel. Les cas, qui peuvent mériter pour l'éternité, le ciel ou l'enfer, sont laissés à la décision et au jugement d'hommes faillibles, à qui il est donné d'absoudre ou de condamner. (Nota. - Si l'on objectait à cette dernière proposition que Dieu juge en dernier ressort, on pourrait demander quelle est la valeur de la décision prononcée par tes hommes, puisqu'elle peut-être infirmée.)

Séparation définitive et absolue des condamnés et des élus. Inutilité des secours moraux et des consolations pour les condamnés. Création d'anges ou âmes privilégiées, exemptes de tout travail pour arriver à la perfection, etc..., etc.

*Conséquences.* Cette doctrine laisse sans solution les graves problèmes suivants :

1° D'où viennent les dispositions innées intellectuelles et morales qui font que les hommes naissent bons ou mauvais, intelligents ou idiots ?

2° Quel est le sort des enfants qui meurent en bas âge ? Pourquoi entrent-ils dans la vie bienheureuse, sans le travail auquel d'autres sont assujettis pendant de longues années ? Pourquoi sont-ils récompensés sans avoir pu faire de bien, ou privés d'un bonheur parfait sans avoir fait de mal ?

3° Quel est le sort des crétiens et des idiots, qui n'ont pas la conscience de leurs actes ?

4° Où est la justice des misères et des infirmités de naissance, alors qu'elles ne sont le résultat d'aucun acte de la vie présente ?

5° Quel est le sort des sauvages et de tous ceux qui meurent forcément dans l'état d'infériorité morale où ils se trouvent placés par la nature même, s'il ne leur est pas donné de progresser ultérieurement ?

6° Pourquoi Dieu crée-t-il des âmes plus favorisées les unes que les autres ?

7° Pourquoi rappelle-t-il à lui prématurément ceux qui auraient pu s'améliorer s'ils avaient vécu plus longtemps, dès l'instant qu'il ne leur est pas donné d'avancer après la mort ?

8° Pourquoi Dieu a-t-il créé des anges, arrivés à la perfection sans travail, tandis que d'autres créatures sont soumises aux plus rudes épreuves, dans lesquelles elles ont plus de chances de succomber que de sortir victorieuses ?

## 5. Doctrine spirite

Le principe intelligent est indépendant de la matière. L'âme individuelle préexiste et survit au corps. Même point de départ pour toutes les âmes sans exception ; toutes sont créées simples et ignorantes, et sont soumises au progrès indéfini. Point de créatures privilégiées et plus favorisées les unes que les autres ; les anges sont des êtres arrivés à la perfection, après avoir passé, comme les autres créatures, par tous les degrés de l'infériorité. Les âmes ou Esprits progressent plus ou moins rapidement, en vertu de leur libre arbitre, par leur travail et leur bonne volonté. La vie spirituelle est la vie normale ; la vie corporelle est une phase temporaire de la vie de l'Esprit, pendant laquelle il revêt momentanément une enveloppe matérielle dont il se dépouille à la mort.

L'Esprit progresse à l'état corporel et à l'état spirituel. L'état corporel est nécessaire à l'Esprit jusqu'à ce qu'il ait atteint un certain degré de perfection ; il s'y développe par le travail auquel il est assujéti pour ses propres besoins, et il y acquiert des connaissances pratiques spéciales. Une seule existence corporelle étant insuffisante pour lui faire acquérir toutes les perfections, il reprend un corps aussi souvent que cela lui est nécessaire, et à chaque fois il y arrive avec le progrès qu'il a accompli dans ses existences antérieures et dans la vie spirituelle. Lorsqu'il a acquis dans un monde tout ce qu'il peut y acquérir, il le quitte pour aller dans d'autres mondes plus avancés intellectuellement et moralement, de moins en moins matériels, et ainsi de suite jusqu'à la perfection dont est susceptible la créature.

L'état heureux ou malheureux des Esprits est inhérent à leur avancement moral ; leur punition est la conséquence de leur endurcissement dans le mal, de sorte qu'en persévérant dans le mal ils se punissent eux-mêmes mais la porte du repentir ne leur est jamais fermée, et ils peuvent quand ils le veulent, revenir dans la voie du bien, et parvenir avec le temps à tous les progrès.

Les enfants qui meurent en bas âge peuvent être plus ou moins avancés, car ils ont déjà vécu dans des existences antérieures où ils ont pu faire le bien ou commettre de mauvaises actions. La mort ne les affranchit pas des épreuves qu'ils doivent subir, et ils recommencent en temps utile, une nouvelle existence sur la terre ou dans des mondes supérieurs, selon leur degré d'élévation.

L'âme des crétins et des idiots est de la même nature que celle de tout autre incarné ; leur intelligence est souvent supérieure, et ils souffrent de l'insuffisance des moyens qu'ils ont pour entrer en relation avec leurs compagnons d'existence, comme les muets souffrent de ne pouvoir parler. Ils ont abusé de leur intelligence dans leurs existences antérieures, et ont accepté volontairement d'être réduits à l'impuissance pour expier le mal qu'ils ont commis.

Allan Kardec

## **La vie éternelle** *II- Nature de l'âme<sup>3</sup>*

---

<sup>3</sup> Voir la Revue de décembre 1869.

La difficulté que nous avons à nous expliquer que l'âme puisse s'incarner dans un embryon, organiser le corps qu'elle doit habiter, le régir pendant toute la durée de son passage sur la terre, puis s'envoler au dernier soupir et traverser en un clin d'œil les espaces considérables qui séparent deux mondes ; la difficulté surtout que nous avons à nous représenter une âme vivant indépendamment du corps terrestre, dans l'espace pur, et douée de la faculté de se transporter immédiatement d'un astre à un autre et de franchir d'immenses distances avec une rapidité plus grande que la vitesse de la lumière et de l'électricité, provient de notre propension constante à assimiler la nature des êtres-esprits à celle des êtres-corps.

Cette tendance générale est bien pardonnable car il n'y a qu'un petit nombre d'années que la science expérimentale a commencé à nous livrer quelques révélations sur l'essence des choses, et encore ces études sont-elles restées réservées dans le cercle des savants en petit nombre qui, à notre époque, étudient l'univers avec un esprit philosophique.

La physique contemporaine est parvenue, par l'étude directe de la chaleur dans ses effets mécaniques, à constater que le calorique n'est pas constitué, comme on le pensait, par un simple mouvement vibratoire des atomes de la matière, mais par un agent spécial qui n'a rien de commun avec la matière.

La lumière, l'électricité, l'attraction, le magnétisme terrestre ne sont pas non plus des mouvements de la matière, mais des agents spéciaux, absolument différents des éléments constitutifs de la matière.

La théorie qui enseignait que la chaleur, la lumière, l'électricité, etc., ne sont que des modes de mouvement des atomes matériels, et réunissait tous ces agents sous le titre d'unité des forces physiques, supprimait évidemment les forces mêmes qu'elle voulait expliquer. Il n'y avait plus, en réalité, de forces existantes et agissantes : il n'y avait plus que la matière et ses mouvements. Cette théorie donc était, soit ouvertement, comme dans Moleschott, Vogt, Virchow, Buchner, soit indirectement, comme dans Grove, le P. Secchi, Tyndall, cette théorie, dis-je, était matérialiste dans son essence même.

Voici, maintenant, au contraire, la science expérimentale, et en particulier la thermodynamique et son plus laborieux représentant, G.-A. Hirn, qui démontre que la chaleur est un agent réel, quoique non matériel ; la lumière un agent réel quoique non matériel ; l'électricité, l'attraction, des agents réels quoique non matériels, et qui établit en somme qu'il y a dans l'univers non seulement la matière pondérable que nous touchons, voyons, sentons, mais encore autre chose, qui n'est point pondérable, mais qui existe aussi réellement que la matière. Cette autre chose, ce sont les forces.

Les savants, en général, et à plus forte raison le public, avaient l'habitude de considérer la force, soit la pesanteur, soit le magnétisme, soit la chaleur, comme une sorte d'être moral, une pure conception de la pensée. Cependant il faut s'entendre. La force existe ou elle n'existe pas. Si elle existe, il faut que ce soit quelque chose de réel, qui se trouve dans l'espace aussi bien que les corps eux-mêmes. Par exemple : la terre est soutenue dans l'espace par le soleil à trente-huit millions de lieues de distance ; par exemple : un fruit détaché d'un arbre tombe à la surface du sol par exemple : un morceau d'aimant fait venir à lui, sans le toucher, un morceau de fer situé à une certaine distance. Or ces forces qui agissent ainsi existent-elles, ou ne sont-ce là que des phénomènes dus à des propriétés occultes de la matière ? Dans ce dernier cas, le mot force devrait être rayé de nos dictionnaires. Mais voici que la science expérimentale s'appliquant à la dissection de la matière, vient de démontrer que les corps sont formés d'atomes physiques, réels, pondérables, juxtaposés, entre lesquels restent des interstices ; elle a compté le nombre des atomes caractéristiques de certaines substances par exemple, de l'eau dans laquelle il y a (à son maximum de densité) neuf dixièmes d'atomes matériels et un dixième d'interstices ; elle a mesuré la force de cohésion des atomes ; elle a montré que si un corps, un morceau de fer, se dilate par la chaleur, c'est parce que ses atomes ne se touchent pas et que la chaleur augmente les interstices que si un corps se resserre par le froid, c'est par un procédé contraire ; elle a exprimé en travail l'action même de la chaleur, en établissant que la quantité de chaleur nécessaire pour élever un kilogramme d'eau de 0 à 1 degré, représente identiquement le même effort que la quantité de travail nécessaire pour élever à un mètre un poids de 425 kilogrammes ; elle a

démontré que la matière n'est pas divisible à l'infini, que chaque atome existe en un volume inaltérable, et que l'élasticité d'une bille d'ivoire qui rebondit sur une table de marbre est due non pas aux atomes inertes, mais à la force qui occupe leurs interstices enfin elle a établi que l'espace infini où sont disséminés les soleils et les mondes, est partout occupé par quelque chose qui n'a aucune des qualités de la matière proprement dite ; que la force régit la matière dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, et qu'elle existe comme principe constituant de l'univers au même titre que la matière.

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer par des équations algébriques, ce qui vient d'être avancé ; notre devoir est simplement d'interpréter les dernières découvertes de la science qui peuvent jeter quelque lumière sur le problème qui nous occupe. Nous allons de suite comprendre quel immense appui nous offrent ici les conséquences de la thermodynamique.

Les forces qui remplissent l'espace infini n'ont aucune des propriétés de la matière; elles sont, suivant l'expression mathématique, de nature transcendante. L'espace ni le temps n'ont point sur elles l'action qu'ils ont sur la matière, car les forces ne sont pas soumises à leurs conditions finies. Voilà pourquoi échouent tous les efforts destinés à peindre, à figurer l'action d'une force ce qui, par sa nature même, n'a pas de forme définie, est annihilé dès que nous essayons de lui en prêter une. Laplace a démontré que si l'action de la pesanteur n'est pas instantanée partout à la fois, la vitesse de propagation est, en tout cas, plusieurs cent millions de fois plus rapide que celle de la lumière, qui s'élève pourtant déjà à soixante-dix-sept mille lieues par seconde !

On ne peut, en parlant du mouvement d'une force, par exemple de l'électricité, se le figurer comme un mouvement, un transport de la matière. Au moment même où l'on électrise l'extrémité du câble transatlantique, l'autre extrémité l'est en même temps à douze cents lieues de distance. Le mouvement d'un principe de nature transcendante, ne peut être lui-même que d'une nature totalement différente du mouvement de transport de la matière pondérable.

La synthèse des sciences physiques modernes établit qu'il y a dans l'univers inanimé deux ordres d'entités bien distinctes : la matière, composée d'atomes réels occupant une place définie dans l'espace ; la force, n'occupant aucune place définie, et diffuse partout dans l'espace. La matière, inerte, est incapable par elle-même d'aucun mouvement, ni d'aucun arrangement ; la force, élément intermédiaire, est à la fois puissance motrice et agent de rapports entre les atomes, entre les corps, entre les soleils à travers l'étendue.

Cette synthèse réfute successivement : la doctrine qui attribue les phénomènes de lumière, de chaleur, d'électricité, des fluides distincts de la matière, mais pourtant analogues à elle dans leur essence ; la doctrine qui attribue les phénomènes de lumière, de chaleur, d'électricité, à de simples mouvements qui auraient lieu dans des substances distinctes de la matière (par exemple l'éther cosmique interplanétaire supposé), mais pourtant analogues à elle dans leur essence ; la doctrine qui attribue tous les phénomènes de l'univers à de simples mouvements de la matière (l'attraction paraît établie par un élément dynamique d'une nature totalement différente de la matière, et le mouvement auquel elle donne naissance, ne relève à aucun titre d'un autre mouvement). La conséquence générale de ces réfutations, c'est qu'il n'y a très probablement pas dans l'espace, comme on l'avait cru, un éther destiné à expliquer par des ondulations, la transmission de la lumière qui s'explique maintenant sans cette hypothèse, ni des fluides impondérables pouvant être assimilés à de la matière excessivement ténue ; mais qu'il y a des principes naturels spécifiquement distincts de la matière sous tous les rapports possibles, principes immatériels qui, comme celui qui produit les phénomènes de l'attraction universelle, sont capables de tirer la matière du repos et de l'y faire rentrer, et constituent des principes dynamiques, des forces, dans leur essence même, et non pas simplement des substances douées de forces. La fonction d'élément dynamique ou moteur, que ces principes remplissent dans l'univers, est capitale.

L'attraction, qui relie les planètes au soleil à travers des millions et des centaines de millions de lieues de distance, qui soutient l'équilibre des étoiles dans l'infini, à des éloignements tels, que d'une étoile à une autre la moindre distance paraît être d'une dizaine de trillions de lieues, la force

gravifique, disons-nous, est partout dans l'espace, et partout à la fois. Les forces ne sont pas soumises aux conditions finies du temps et de l'espace. C'est cette condition qui sépare le plus nettement la nature des forces de la nature de la matière.

L'élément dynamique n'a aucune forme dans l'espace, ni aucune durée dans le temps, et se trouve éternellement partout. L'élément matière a une forme, est composé d'atomes immuables en grandeur et en masse. L'infini est l'attribut essentiel du premier; le fini est l'attribut du second.

La vitesse de propagation de l'attraction, de l'électricité, n'est pas une vitesse proprement dite, mais un mode de l'élément dynamique qui soutient et meut les mondes et les atomes.

En résumé donc, il y a dans l'univers inanimé :

1° de la matière réelle, occupant certains points limités dans l'espace ;

2° des principes transcendants, occupant l'espace entier, auxquels la matière doit ses mouvements et ses arrangements.

Que nos lecteurs veuillent bien excuser ces préliminaires scientifiques, un peu techniques, mais qui n'ont de force qu'à ce prix. J'ai dû insister sur ce grand fait, car il est la base des considérations que nous pouvons émettre maintenant sur la nature spirituelle de l'âme.

Les matérialistes ont si bien compris cette étroite dépendance entre l'affirmation de la force, comme élément distinct de la matière, et le spiritualisme rationnel, qu'ils ont toujours hautement déclaré que si la force peut être niée, la négation de l'âme et celle de l'intelligence créatrice en résultent facilement. Démontrer que la force n'est pas une propriété de la nature, c'est la pierre angulaire de l'édifice de la philosophie moderne. Nos lecteurs savent que c'est le grand et unique but que j'ai eu en vue en écrivant, il y a quelques années, Dieu dans la nature<sup>4</sup>.

Arrivons maintenant au problème de la vie et au problème de l'âme.

La vie peut-elle être attribuée à un certain mode d'arrangement de la matière ? La matière, en se perfectionnant, s'épurant, se fécondant elle-même pour ainsi dire, pourrait-elle produire la vie ?

On l'a cru pendant bien longtemps.

Depuis que la science a pu examiner intégralement un homme, un animal, une plante, elle a constaté en eux le caractère spécial qui distingue l'être vivant : c'est l'organisation de toutes les molécules constitutives de cet être, molécules diverses, hétérogènes, changeantes, groupées par l'action directrice d'une force invisible.

Au-dessus des atomes inertes de la matière, au-dessus des éléments dynamiques répandus dans l'espace infini, se trouve, dans la plante comme dans l'homme, une puissance directrice qui fait que les cellules s'assemblent ici de telle manière et là de telle autre, pour constituer un chêne, un rosier, un aigle, un lion, un homme. Cette puissance agit évidemment à l'aide des éléments du milieu ambiant ; elle profite de leurs propriétés sans en modifier une seule; elle applique les procédés chimiques, physiques, mécaniques mais elle agit d'après un plan antérieur, de manière à atteindre un but marqué d'avance.

Cette puissance d'ailleurs, l'âme, ne peut pas être considérée comme ayant une forme, par exemple la forme de notre corps, ni comme habitant chaque partie de notre organisme. L'analyse anatomique montre que toutes nos sensations proviennent de notre système nerveux, dont le cerveau est le récepteur général. L'Esprit a son siège dans le cerveau, et sans doute en un point infiniment petit du cerveau, car l'Esprit n'occupe pas de place ; ses rapports avec la nature ne s'établissent qu'à l'aide d'un appareil admirable de délicatesse et de perfection, qui se ramifie jusque dans les dernières sections du corps. Là où un faisceau nerveux manque, il n'y a plus ni sensation ni motilité. Lorsque la communication avec le foyer cérébral est interrompue ou seulement gênée, la sensation et le mouvement deviennent ou nuls ou faux. A chaque impression que nous recevons du dehors ou du dedans, un courrier prompt comme l'éclair part du lieu impressionné et se rend au foyer commun : la sensation n'a lieu qu'à cette condition.

Les dernières expériences des physiologistes ne laissent pas de doute sur l'espèce de force

---

<sup>4</sup> Vol. in-12, avec le portrait de l'auteur ; prix, 4 fr.

intermédiaire qui est en jeu dans l'organisme vivant et met l'âme en communication avec le monde extérieur. Ce n'est pas une force spéciale, un fluide nerveux ou autre, c'est tout simplement de l'électricité. Le fait est démontré. Chaque fois que l'un des appareils récepteurs, que nous appelons nos sens, se trouve affecté de la manière qui lui est propre, un courant électrique transmis par le nerf sensitif va avertir notre âme de ce qui se passe au dehors et chaque fois que nous commandons un mouvement à l'un de nos membres, un courant électrique part du centre et va forcer le muscle correspondant à se contracter.

Notre cerveau et notre système nerveux constituent une véritable pile toujours prête à fonctionner. Mais de même qu'une pile ne peut point par elle-même, commencer ou cesser d'agir, recevoir les dépêches et y répondre, de même il est absolument certain que la pile vivante est gouvernée par un principe spécial, de nature totalement distincte de tous les éléments de la pile elle-même. Rien ne se fait de rien.

En examinant attentivement notre situation, nous reconnaissons qu'il n'est pas une de nos relations avec le monde externe, pas une des relations des parties de notre corps entre elles, qui ait lieu directement. Nous arrivons ainsi à cette proposition remarquable à la fois par sa simplicité et son caractère élevé : Le principe animique n'a nulle prise immédiate sur la matière. Il lui commande, il est commandé par elle ; il est en relations réciproques avec elle par la présence d'un principe intermédiaire<sup>5</sup>».

Le principe animique, l'âme, est en rapport permanent avec les autres principes constituants du monde physique ; le corps qui lui sert de lieu ne s'organise, ne prend de forme qu'à l'aide de ces forces. Le principe animique est par suite doué de propriétés réciproques et symétriques qui permettent ces rapports ; il peut et doit être considéré et étudié comme nous étudions tous les autres éléments constituants de l'univers. Il est aussi supérieur aux principes dynamiques, à la force, que celle-ci l'est à la matière. Car non seulement il agit, mais il sait qu'il agit, et dans de certaines limites déterminées par les nécessités de son existence organique, il est libre d'agir ou non.

L'âme est à la fois puissance organisant et pensante. Elle diffère de la matière pondérable en ce qu'elle échappe à tout soupçon de pondérabilité, d'inertie, et même de mouvement proprement dit. Elle diffère de la force en général, en ce que celle-ci remplit l'espace d'une manière indéfinie, mais partout analogue, tandis que l'âme est une et a conscience de son existence personnelle.

L'élément animique est certainement confiné dans l'organisme mais il n'y a dans cet appareil en entier, aucun point dont on puisse dire, sans heurter par trop les faits : ici est le siège de la vie. L'âme n'occupe point un espace dans le sens ordinaire que nous attachons à cette expression.

Cet élément d'une nature transcendante, n'est point soumis aux conditions finies du temps et de l'espace. Nous pouvons concevoir cette assertion, maintenant que nous savons que les forces elles-mêmes sont aussi de nature transcendante, et que le mouvement de la lumière ou du magnétisme pour aller du soleil à une planète, ne peut pas être comparé à celui d'un boulet de canon ou d'un mobile quelconque, mais se transmet sans déplacement matériel.

L'espace n'existe pas plus pour l'âme, qu'il n'existe pour l'attraction. Et pour se rendre de la Terre à la Lune, au Soleil, à Jupiter ou à Sirius, l'Esprit peut ne pas employer plus de temps que n'en mettrait l'attraction par exemple, c'est-à-dire un temps nul.

Le temps n'existe certainement pas davantage pour l'Esprit. Souvenons-nous, par exemple, des phénomènes du rêve, dans lesquels l'âme paraît ordinairement plus indépendante de l'organisme. Chacun de nous a pu observer mille fois que pendant le rêve, la mesure du temps comme de l'espace, est profondément modifiée. Nous faisons un songe qui nous semble interminable, et à notre réveil nous acquérons la preuve la plus positive que ce songe n'a pu durer que quelques secondes. Un bruit qui frappe notre oreille détermine en nous un rêve si instantané que, si ce bruit nous réveille, nous constatons que nous rêvions à une situation correspondant à ce bruit : nous étions à la chasse, ou nous marchions dans les rues, ou nous causions dans un salon, quand le bruit nous a paru être un

---

<sup>5</sup> Hirn, Conséquences philosophiques et métaphysiques de la thermodynamique, p. 96.

coup de fusil, une voiture heurtée, un livre tombé, etc. Ce rêve a été instantanément déterminé par le bruit même. M. Maury relate dans son ouvrage sur Le sommeil et les rêves, un exemple remarquable de l'annihilation du temps dans les rêves. Dans un songe, il se voit, assistant aux scènes de la Terreur, puis comparaître, accusé, devant le tribunal révolutionnaire... puis être jugé et condamné à mort lui-même..., puis être conduit en charrette, au milieu d'un concours immense, sur la place de la Révolution..., puis enfin monter sur l'échafaud..., être lié sur la planche fatale, basculer, sentir son cou dans l'anneau sous la guillotine..., et même entendre tomber le couperet qui lui sépare la tête du tronc - il se réveille ! Voilà sans contredit une série de sensations, qui représentent non pas la durée de plusieurs heures, mais celle de plusieurs jours successifs. Eh bien ! Ce rêve avait été déterminé par la chute de la flèche du lit sur le cou de l'auteur, et n'avait duré qu'une seconde ou deux, car la mère de M. Maury lui déclara que cet objet venait de tomber à l'instant, et elle n'avait pas encore eu le temps de le retirer.

L'une des conséquences les plus profondes à tirer en passant, du fait de la production des rêves par une sensation extérieure, c'est qu'elle nous donne la preuve bien curieuse de la nécessité où nous sommes, jusque dans les rêves, de chercher une cause à quelque effet que ce soit.

Nous voyons dans tous les cas que dans l'état de rêve, l'imagination nous présente instantanément une série très multiple de tableaux, et qu'à cette succession de tableaux sans durée, nous attachons l'idée d'une durée. Le rêve est un phénomène psychique provoqué par des circonstances physiologiques. A l'état de rêve l'élément animique agit en dehors du temps et de l'espace ; il manifeste sa nature transcendante puisqu'il imagine simultanément ce qui est précisément le contraire de la simultanéité, et puisqu'il attache une notion de durée à ce qui est sans durée. Le phénomène du rêve convenablement analysé, nous prouve une fois de plus qu'en cette vie, l'âme ne peut rien correctement sans ses instruments organiques, mais il prouve une fois de plus aussi que ce ne sont pas ces instruments qui pensent.

Réciproquement, nous pouvons sans doute admettre que dans des conditions différentes de celles de cette vie, nous serons capables de dégager de l'idée de durée ce qui aujourd'hui est nécessairement empreint du caractère de la durée, et voir simultanément des événements successifs.

Ainsi le propre de l'âme est d'être d'une nature transcendante, de n'être point soumise aux conditions finies de l'espace et du temps, de n'occuper aucun lieu dans l'espace. Parmi les caractères distinctifs des êtres vivants, il faut, sans contredit, ajouter les facultés morales, qui leur appartiennent exclusivement et en particulier la faculté d'aimer. L'affectivité est même le signe suprême de la vie ; elle n'appartient ni à la matière, ni à la force, et n'est point soumise aux évaluations de la mathématique qui régit la matière et la force.

En considérant que l'Esprit est indépendant du temps et de l'espace, qu'il peut vivre un siècle en une minute et une minute en un siècle, que les distances ne sont rien pour lui, et qu'en définitive, il est supérieurement doué des propriétés qui déjà appartiennent aux forces physiques générales ; en considérant, d'autre part, qu'il n'a aucune forme substantielle déterminée et n'est pas matériellement localisé dans un lobe du cerveau, je me suis parfois demandé si notre âme réside toujours dans notre corps, même pendant cette vie, et si elle ne peut s'en éloigner sans que même nous nous apercevions de la distance qui la séparerait de notre cerveau.

Ainsi, pour prendre un exemple qui m'a fourni déjà bien des observations, il m'est arrivé souvent d'aller machinalement à droite lorsque mon intention primitive avait été d'aller à gauche. En sortant de mon habitation, une même rue me conduit à un journal et dans le quartier des principaux éditeurs. Seulement, lorsque je vais au journal, je prends une bifurcation qui se trouve à l'extrémité de la rue à gauche, et lorsque je vais dans le quartier des éditeurs, je prends une bifurcation à droite. Or il m'est arrivé plusieurs fois de sortir avec l'intention de me rendre au premier but, et de prendre la seconde route : les jambes mues en quelque sorte comme par un ressort automatique, suivaient instinctivement le chemin qu'elles avaient suivi la veille, les yeux regardaient sans voir, l'Esprit était absent, et qui sait, peut-être dans la lune ou dans une nébuleuse. Ce n'était qu'après plusieurs minutes de marche machinale que l'Esprit, revenant prendre la direction de son organisme, s'étonnait de la

fausse marche prise par le corps et semblait gourmander l'instinct vital de ne pas avoir su suppléer à son absence. C'est là un fait que tout le monde a pu constater, pour peu qu'on ait l'Esprit occupé et méditatif.

Répétons d'ailleurs, encore une fois, que l'Esprit ne se transporte pas dans l'espace par un mouvement analogue à celui d'un mobile matériel ; ce transport ne peut être ni décrit, ni figuré, puisqu'il est, comme nous l'avons vu, de nature transcendante.

L'Esprit est personnel, sans avoir pour cela de forme définie, sans être formé d'une substance matérielle, et sans occuper un lieu déterminé dans l'espace. L'Esprit, comme la force, est une entité réelle, quoique non matérielle. Cette notion de l'essence de l'âme peut nous donner une idée de la nature personnelle de Dieu, Esprit infini, remplissant l'espace éternel.

L'Esprit construit certainement lui-même tout l'ensemble de son appareil organique à l'aide des substances qu'il trouve dans le milieu ambiant. Les formes physiques de l'être ne sont, à dire vrai, que des pensées réalisées à l'aide des éléments du monde inanimé. Sur la terre, il se conforme naturellement aux conditions des arrangements de la matière sur cette planète, telles que la composition chimique des éléments, la densité, la pesanteur, la cohésion moléculaire, l'intensité de la chaleur et de la lumière, la constitution physique de l'atmosphère, etc.

La vie s'est développée ici sous la forme prédominante des animaux vertébrés, et donne à l'Esprit pour éléments de relation, le système nerveux et les sens. Il est évident que sur tout autre monde, l'âme en s'incarnant est obligée de se servir des éléments divers relatifs à ces différents mondes, à la surface desquels les conditions d'existence sont très dissemblables ; il est certain que la nature vivante n'est pas représentée dans les univers lointains par des êtres semblables à nos plantes ou à nos animaux ; il est incontestable par conséquent que les hommes des autres mondes diffèrent essentiellement de nous dans leur type organique, quoique les âmes soient partout soutenues par la même conscience et par les mêmes vérités intellectuelles.

Le célèbre astronome Euler s'est occupé, il y a juste un siècle, de la question que nous étudions aujourd'hui, et a réfuté avec simplicité et profondeur, la théorie qui assimilait les Esprits à des points géométriques. Je me fais un devoir de citer ce grand mathématicien à l'appui de nos doctrines actuelles.

Les Esprits n'ont rien de commun avec les corps, dit-il. L'étendue, l'inertie et l'impénétrabilité sont des propriétés des corps; les Esprits n'ont ni étendue, ni inertie, ni impénétrabilité. Pour l'étendue, tous les philosophes sont d'accord qu'elle ne saurait avoir lieu dans les Esprits, La chose est claire d'elle-même, puisque tout ce qui est étendu est aussi divisible ; or, un Esprit n'est susceptible d'aucune division; on ne saurait concevoir la moitié ou le tiers d'un Esprit. De là il semble que, puisque les Esprits n'ont point de grandeur, ils sont semblables aux points géométriques qui n'ont de même ni longueur, ni largeur, ni profondeur. Mais serait-ce une idée bien juste de se représenter un Esprit comme un point ? Les philosophes scolastiques ont été de ce sentiment et se sont représenté les Esprits comme des êtres infiniment petits, semblables à la poussière la plus subtile, mais doués d'une activité et d'une agilité inconcevables, par lesquelles ils seraient en état de sauter en un instant aux plus grandes distances. A cause de cette extrême petitesse, ils ont soutenu que des millions d'Esprits pourraient être renfermés dans le plus petit espace; ils ont même mis en question combien d'Esprits pourraient danser sur la pointe d'une aiguille. Les sectateurs de Wolf sont à peu près dans le même sentiment. Selon eux, tous les corps sont composés de particules extrêmement petites, dépouillées de toute grandeur, et ils leur donnent le nom de monades : de sorte qu'une monade est une substance sans aucune étendue.

Or, selon Wolf, non seulement tous les corps sont composés de monades, mais aussi chaque Esprit n'est autre chose qu'une monade ; et même l'Être souverain, je n'ose presque le dire, est aussi une telle monade ; ce qui donne une idée peu magnifique de Dieu, des Esprits et de nos âmes. Je ne saurais concevoir que mon âme ne soit qu'un être semblable aux dernières particules d'un corps, ou qu'elle ne soit presque qu'un point. Encore moins me paraît-il soutenable que plusieurs âmes prises et jointes ensemble pourraient former un corps par exemple, un morceau de papier avec lequel on

pourrait allumer une pipe de tabac. Mais les partisans de ce sentiment se tiennent à cette raison que puisqu'un Esprit n'a aucune étendue, il faut bien qu'il soit semblable à un point géométrique. Tout revient donc à examiner si cette raison est solide ou non.

Je remarque d'abord que, puisqu'un Esprit est un être d'une nature tout à fait différente de celle d'un corps, on n'y saurait même appliquer les questions qui supposent une grandeur et il serait absurde de demander de combien de pieds ou de pouces un Esprit est long, ou de combien de livres ou d'onces il est pesant. Ces questions ne peuvent être faites que sur des choses qui ont une longueur ou un poids : elles sont aussi absurdes que si, en parlant d'un temps, on voulait demander, par exemple, de combien de pieds une heure serait longue, ou combien de livres elle pèserait ! Je puis toujours dire qu'une heure n'est pas égale à une ligne de cent pieds, ou de dix pieds, ou d'un pied, ni à aucune autre mesure ; mais il ne s'ensuit pas de là qu'une heure soit un point géométrique. Une heure est d'une nature tout à fait différente, et on ne saurait lui appliquer aucune question qui suppose une longueur exprimable par pieds ou par pouces.

Il en est de même d'un Esprit. Je puis toujours dire hardiment qu'un Esprit n'est pas de dix pieds, ni de cent pieds, ni d'aucun autre nombre de pieds ; mais de là il ne s'ensuit pas qu'un Esprit soit un point ; aussi peu qu'une heure soit un point, parce qu'elle ne peut être mesurée par pieds et par pouces.

Ce sera donc aussi une question absurde de demander en quel lieu un Esprit existe car dès qu'on attache un Esprit à un lieu, on lui suppose une étendue. Je ne saurais dire non plus en quel lieu se trouve une heure, quoi qu'une heure soit sans doute quelque chose ainsi quelque chose peut être sans qu'elle soit attachée à un certain lieu. De la même manière, je puis dire que mon âme n'existe pas dans ma tête, ni hors de ma tête, ni en quelque lieu que ce soit, sans qu'on en puisse tirer la conséquence que mon âme n'existe point du tout. Un Esprit existe donc, sans qu'il existe dans un certain lieu ; mais si nous faisons réflexion au pouvoir qu'un Esprit peut avoir d'agir sur un certain corps, cette action se fait sans doute dans un certain lieu.

Ainsi, mon âme n'existe pas dans un certain lieu, mais elle agit dans un certain lieu ; et puisque Dieu a le pouvoir d'agir sur tous les corps, c'est à cet égard qu'on dit que Dieu est partout, quoique son existence ne soit attachée à aucun lieu.

Être dans un certain lieu est un attribut qui ne convient qu'à des choses corporelles et puisque les Esprits sont d'une tout autre nature, on ne doit pas être surpris quand on dit que les Esprits ne se trouvent dans aucun lieu, ou, ce qui signifie la même chose, nulle part et, d'après ces éclaircissements, je ne crains point de reproches à cet égard. C'est par là que j'élève la nature des Esprits infiniment au-dessus de celle des corps. Tout Esprit est un être pensant, réfléchissant, raisonnant, délibérant, agissant librement, et, en un mot, vivant ; pendant que le corps n'a d'autres qualités que d'être étendu, susceptible de mouvement et impénétrable ; tout n'y est que passif, et tout y arrive nécessairement et conformément aux lois du mouvement. Dans les corps il n'y a ni intelligence, ni volonté, ni liberté ; ce sont les qualités éminentes des Esprits, pendant que les corps n'en sont pas même susceptibles.

C'est aussi des Esprits que, dans le monde corporel, les principaux événements et les belles actions tirent leur origine et cela arrive par l'action et l'influence que les âmes des hommes ont chacune sur leur Corps. Or, cette puissance que chaque âme a sur son corps, ne saurait être regardée que comme un don de Dieu, qui a établi cette merveilleuse liaison entre les âmes et les corps puisque mon âme se trouve dans une telle liaison avec une certaine particule de mon corps cachée dans le cerveau, je puis bien dire que le siège de mon âme n'existe nulle part et ne se rapporte à cet endroit qu'en vertu de son action et de son pouvoir. C'est aussi l'influence de l'âme sur le corps qui en constitue la vie, et cette vie dure aussi longtemps que cette liaison subsiste ou que l'organisation du corps demeure dans son entier. La mort n'est donc autre chose que la destruction de cette liaison ; ensuite l'âme n'a pas besoin d'être transportée autre part ; car puisqu'elle n'est nulle part, elle est indifférente à tous les lieux et, par conséquent, s'il plaisait à Dieu d'établir après ma mort, une nouvelle liaison entre mon âme et un corps organisé dans la lune, je serais dès l'instant dans la Lune, sans avoir fait aucun voyage et

même si, à l'heure qu'il est, Dieu accordait à mon âme aussi un pouvoir sur un corps organisé clans la lune, je serais également ici et dans cet astre, et il n'y aurait en cela aucune contradiction. Ce ne sont que les corps qui ne peuvent être eu même temps à deux endroits mais, pour les Esprits qui n'ont aucun rapport aux lieux en vertu de leur nature, rien n'empêche qu'ils ne puissent agir à la fois sur plusieurs corps situés dans des endroits fort éloignés entre eux et à cet égard on pourrait bien dire qu'ils se trouvent à la fois dans tous ces endroits. »

Telle est l'opinion du mathématicien Euler sur l'indépendance immatérielle absolue de l'âme. Or, j'ai trouvé identiquement la même manière de voir exprimée par le grand chimiste Humphry Davy. Voici en effet ce qu'il dit clans son remarquable ouvrage, *Les derniers Jours d'un Philosophe* :

Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et, dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre par des lois entièrement étrangères au mouvement. » (Premier dialogue : la Vision, p. 45.)

Sur l'âme considérée en elle-même, soit dans son incarnation corporelle, soit clans son existence spirituelle, voici ce qu'il ajoute (Quatrième dialogue : l'immortalité, p. 263, 273, 276) :

La vie est due à la présence de l'âme. Jamais je ne pourrai croire qu'aucune division, ni raffinement, ni subtilisation, ni juxtaposition, ni arrangement des particules de la matière puissent créer la sensibilité ; ni que l'intelligence puisse être le résultat de combinaisons d'atomes insensibles et bruts. J'aimerais autant croire que les planètes tournent par leur volonté, ou leur dessein spécial, autour du soleil, ou qu'un boulet de canon raisonne quand il décrit sa courbe parabolique.

Le monde externe ou matériel n'est, en définitive, pour nous qu'un amoncellement de sensations. En remontant aux premiers souvenirs de notre existence, nous trouvons un principe constamment présent, le moi, qui s'associe intimement avec les sensations, produites par nos organes. Ces organes sont en rapport avec des sensations d'un autre genre et les accompagnent pour ainsi dire, à travers les métamorphoses corporelles de notre existence, laissant temporairement une ligne de sensation qui les réunit toutes.

L'existence humaine peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée.

L'histoire entière de l'âme présente le tableau d'un développement effectué selon une certaine loi ; nous ne gardons le souvenir que des changements qui nous ont été utiles. L'enfant a oublié ce qu'il faisait au sein de sa mère ; bientôt il ne se rappellera plus rien des souffrances et des jeux qui composèrent ses deux premières années. Cependant, on voit quelques habitudes prises dès cet âge, subsister en nous pendant toute la vie. C'est à l'aide des organes matériels que le principe animique compose le trésor de ses pensées, et les sensations se modifient avec le changement des organes. Dans la vieillesse, l'Esprit émoussé tombe dans une sorte de sommeil, d'où il se réveillera pour une existence nouvelle.

L'intelligence humaine, dans son organisation actuelle, est naturellement limitée et imparfaite ; mais cette imperfection dépend de son mécanisme matériel. Avec une organisation plus parfaite, il est probable que l'intelligence jouirait d'un pouvoir beaucoup plus étendu.

On peut supposer que l'union immédiate du corps avec l'âme, de la matière avec l'Esprit, a lieu par l'intermédiaire d'un corps fluide invisible, d'une sorte d'élément éthéré, insaisissable par nos sens, et qui est peut-être à la chaleur, à la lumière, à l'électricité ce que celles-ci sont aux gaz. Le mouvement est plus faiblement produit par la matière légère, et nul n'ignore que des agents impondérables, tels que l'électricité, renversent les plus fortes constructions.

Il ne me paraît pas improbable, ajoute encore Davy, que quelque chose du mécanisme raffiné et indestructible des forces intermédiaires (qui relie l'âme au corps) n'adhère, même dans un autre état, au principe sensitif. Car, malgré la destruction par la mort des organes matériels, tels que les nerfs et le cerveau, l'âme peut, sans doute, garder indestructiblement quelque chose de cette nature plus éthérée. Parfois, je pense que les facultés appelées instinctives, appartiennent à cette nature

raffinée. »

Ainsi pensaient le grand mathématicien du siècle dernier et le grand chimiste du commencement de ce siècle, sur la nature de l'âme et sa distinction essentielle avec les corps. Ils devançaient, par intuition, l'enseignement de la physique contemporaine. La conclusion de ce travail est que l'âme est, plus encore que les forces physiques, de nature transcendante, et indépendante des conditions de la matière, de l'espace et du temps. Notre étude précédente sur la Terre dans l'infini et dans l'éternité» et celle d'aujourd'hui sur la nature de l'âme» nous fournissent les deux premiers éléments fondamentaux de la connaissance de la vie éternelle. Nous continuerons prochainement l'élucidation du grand problème de nos destinées, en examinant ainsi séparément les sujets divers dont il se compose.

Camille Flammarion

### **Revue de la Presse**

#### *De la nature des peines et des récompenses*

(Troisième article, voir la Revue de décembre 1869.)

Nous avons, dans notre dernier article, dit que nous nous occuperions aujourd'hui de la nature des peines et des récompenses futures. Néanmoins, avant d'aborder cette question, nous croyons devoir répondre à une objection faite au système des réincarnations, objection que l'on croit irréfutable, quoique, comme on le verra, elle ne repose sur rien de solide et ne provienne que d'une fausse appréciation de l'existence actuelle ; nous voulons dire la perte de la mémoire. De plus, nous avons promis de prouver la nécessité de la réincarnation pour que l'effort indispensable au développement de l'Esprit puisse avoir lieu.

C'est ce que nous allons d'abord faire.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi jusqu'ici avec attention la série de nos raisonnements, savent que l'homme est un être éphémère, qui n'existait pas avant le moment où il a été conçu dans le sein de sa mère, et qui n'existera plus aussitôt que la mort l'aura frappé. Il résulte de l'union momentanée d'un Esprit avec un corps : avant que l'anion se fasse, il n'est pas; après qu'elle a cessé, il n'est plus.

Il n'en est pas de même de l'Esprit : il préexistait à l'homme, il lui survivra. L'Esprit est immortel ; l'homme est périssable. La vraie personnalité est donc celle de l'Esprit, et la véritable vie n'est pas celle-ci, mais l'autre. Celle-ci est pour ainsi dire le songe, et l'autre le réveil. Ce qui importe donc pour que la vraie personnalité ne se perde pas, c'est que dans l'autre vie nous conservions la mémoire de toutes nos existences passées, et nous avons démontré que cela ne peut pas manquer d'avoir lieu. Est-ce que l'existence actuelle n'est pas divisée en deux parties, le sommeil et la veille ? Eh bien ! Nous retrouvons-nous moins les mêmes au réveil, parce que nous avons perdu la mémoire pendant le sommeil ?

- Mais, dit-on, comment puis-je ici-bas, expier des fautes commises dans des existences passées dont je n'ai conservé aucun souvenir ? Je suis après tout un être nouveau. Pourquoi me punir de crimes que je n'ai pas commis ? Cette considération seule prouve contre la réincarnation !

- Et qui vous dit que vous êtes ici-bas pour expier ? Si quelqu'un vous le dit, il est dans une grave erreur : il confond les deux existences, celle de l'épreuve qui est l'actuelle, et celle de l'expiation qui est l'autre. Eh bien, la mémoire est conservée dans l'autre vie, où elle est nécessaire pour que l'expiation soit efficace autant que juste, et elle est enlevée dans la vie présente où elle serait une souveraine injustice et une insupportable gêne,

En entrant dans ce monde, comme nous avons payé nos dettes dans l'autre, il est juste que nous soyons tous sur le même pied d'égalité. Il ne faut pas que nous puissions rien nous reprocher les uns aux autres, puisque, en effet, nous sommes des êtres nouveaux et que nous n'avons encore commis aucun méfait, pas plus que nous n'avons accompli aucun acte méritoire. Avec la mémoire, chacun comprend que cela ne pourrait pas avoir lieu.

D'ailleurs, conservez la mémoire et vous bouleversez toutes les conditions de l'humanité ; vous la rendez impossible. L'homme n'existe plus. C'est l'Esprit qui continue dans des conditions différentes : voilà tout. Qui sait combien de réconciliations s'opèrent dans ce monde, à la faveur des liens de parenté ou autres, et qui ne pourraient pas avoir lieu entre des Esprits ennemis qui se souviendraient ? À quelque point de vue qu'on l'envisage, le souvenir des existences passées pour l'homme, serait non seulement une calamité, mais une absurdité. Ce qu'il lui faut, c'est qu'en entrant dans ce monde, il y apporte toutes ses énergies acquises, toutes ses virtualités et c'est ce qui a lieu, puisque seulement ainsi, on peut logiquement et justement expliquer les différences natives entre les hommes. La perte de la mémoire n'est donc pas un argument sérieux.

Passons à la nécessité de la réincarnation.

Elle résulte de ce fait d'observation qui n'a échappé à aucun esprit sagace, c'est que tout être au début de la vie, répugne au travail, à l'effort. Voyez les enfants, voyez les sauvages !

Toutes les Bibles considèrent le travail comme une punition; le paradis, c'est de ne rien faire ; si l'homme n'eût pas péché, il serait... un propre à rien ! Bienheureux péché

On a dit avec juste raison que la paresse est la mère de tous les vices. Si en effet, on veut se donner la peine d'observer, on découvrira au fond de toutes nos mauvaises passions, cette paresse qui, répugnant à l'effort, nous empêche de nous corriger, de progresser.

Pour sauver l'Esprit au début, le pousser dans la voie du progrès, du développement, tout en lui conservant son libre arbitre, tout en lui laissant le mérite qui constitue ce qu'il y a de plus doux dans le triomphe, que fallait-il faire? L'obliger à l'effort. Et pour cela, le seul parti à prendre était de le lier à un organisme qui lui créât des besoins. Il bisognino fa trottar la vecchia ; le besoin fait trotter la vieille, dit le proverbe italien. D'après Rabelais, maître Gaster, le ventre, le besoin, est le premier maître ès arts de ce monde. Voilà pourquoi la réincarnation est nécessaire. Et elle l'est jusqu'à ce que l'Esprit ait vaincu la grande ennemie, la paresse jusqu'à ce qu'il se soit dépouillé de toutes les passions des sens, que les jouissances intellectuelles et morales aient seules de l'attrait pour lui et que le devoir seul lui commande en maître.

J'arrive à la question qui fait surtout l'objet de cet article.

Peut-on, dès cette vie, se faire une idée exacte des peines et des récompenses qui attendent chacun de nous dans l'autre ? Oui, pourvu qu'on se contente des caractères généraux, et qu'on ne veuille pas entrer dans de minutieux et inutiles détails.

Prenons l'analogie pour flambeau et pour guide.

Ne voyons-nous pas très souvent l'imprévoyance et la paresse punies par la misère ? La glotonnerie par l'indigestion ? La débauche par mille maladies honteuses ? La médisance, la calomnie par l'horreur que le médisant et le calomniateur inspirent aux honnêtes gens ? Enfin, les crimes en général, par les remords ? Car c'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu ! Que toute âme dérégulée trouve sa peine dans ses propres dérèglements. » (S. Augustin, Confess.).

Et il ne peut pas en être autrement : pour que la nature de la peine corresponde exactement à la nature de la faute, il faut que la première soit la conséquence nécessaire de la seconde. De sorte que l'on peut très bien dire que ce n'est pas Dieu qui nous punit, mais nous mêmes : c'est la nature qui est la grande justicière.

Ici-bas, il est possible à l'hypocrite de cacher ses vices sous le masque de l'honnêteté, et d'exercer ses scélératesses tout en obtenant l'estime et les éloges de ses semblables. Mais., quand l'heure de la mort est sonnée, l'âme, sortie du corps, se montre sans voiles avec ses laideurs et avec ses beautés, et elle ne peut pas plus échapper à l'horreur qu'inspirent les premières, qu'on ne peut lui refuser l'admiration due aux secondes. Figurez-vous le pharisien et le publicain de l'Évangile. Quel changement de rôles !

Dans le tourbillon des affaires ou des plaisirs, dans les entraînements de la passion, dans les proportions colossales que l'heure présente prend aux dépens de l'heure à venir, dans les sophismes habiles que nos désirs savent si bien inventer pour colorer nos vices des couleurs de la vertu, ou nous faire croire que tout finit avec cette vie, les remords s'émeussent et finissent même par disparaître ;

nous savons les étouffer. Mais à l'heure du réveil, quand tous les voiles tombent, que l'inexorable vérité brille, que l'illusion n'est plus possible, comme nos sentiments doivent changer ! Comme les remords doivent ressusciter puissants et terribles ! Que de regrets de n'avoir pas voulu écouter cette voix qui nous disait que nous lâchions la proie pour l'ombre ! Nous reconnaissons alors avec désespoir, la faute de ne nous être occupés que de l'homme, être éphémère, simple étape dans la vie de l'Esprit, et d'avoir négligé l'être immortel. Nous avons perdu une existence : pour quelques joies passagères, nous nous sommes préparés de longues douleurs car nous subirons longtemps l'humiliation de nous trouver bas dans la hiérarchie spirite et de voir au-dessus de nous les honnêtes gens que, dans nos triomphes d'un jour, obtenus en foulant aux pieds les prescriptions de la loi morale, nous avons couverts de nos mépris insensés.

La satisfaction de nos passions nous procure des jouissances vives mais grossières ; les plaisirs des sens nous enivrent, et nous ne nous apercevons pas que leur répétition fréquente fait contracter à notre âme des habitudes qui l'enchaînent à la matière et la lui rendent indispensable. Ce que nous lions dans ce monde sera lié dans l'autre, et ce que nous déliions sera délié. Si nous lions notre âme aux plaisirs des sens, quand elle aura perdu le corps, ces plaisirs se changeront inévitablement en douleurs, parce qu'elle n'aura plus l'organe nécessaire à leur satisfaction. Et pourtant les objets seront là, présents et pleins d'irrésistibles attraits. Voilà le Tantale de la sagesse antique.

L'avare s'arrachera des cheveux imaginaires et éprouvera les plus grands déchirements, en voyant qu'on se partage ses trésors ou qu'on les dissipe sans qu'il puisse l'empêcher. Le gourmand entraîné par sa passion, visitera les tables splendidement servies, et dévoré de toutes les ardeurs de la gourmandise, il ne pourra les satisfaire. Le scélérat qui comptait sur le néant, se sentira tout à coup saisi d'épouvante en se voyant survivre. Plongé dans les profondes ténèbres morales qu'il aura amassées sur son âme, son imagination effrayée les peuplera de fantômes ministres des vengeances d'un Dieu justement irrité, dont il croira entendre la voix prononcer avec les retentissements du tonnerre, la sentence de sa réprobation éternelle. Et qui sait combien cet état pourra durer ?

Parcourez la liste des crimes, et vous trouverez facilement celle des supplices correspondants. Il ne s'agit pas ici de diables cornus et armés de fourches, tourmentant les damnés ; de chaudières bouillantes, de contes de nourrices et de grand'mères; nous sommes en présence de la froide raison, de l'inexorable logique.

Si, au contraire, loin de nous rendre les esclaves du corps, nous ne lui accordons que ce qu'il lui faut pour l'entretenir dans l'état de santé et de vigueur nécessaires à en faire un instrument utile à l'accomplissement de notre tâche; si nous le maîtrisons; si nous ne recherchons que les jouissances élevées de l'intelligence ; si nous nous efforçons d'étouffer en nous la brute et de développer l'ange, comme notre sort devra être différent quand nous rentrerons dans le monde moral ! Nous éprouverons d'abord la satisfaction indicible de nous trouver grandis, et grandis par nos propres efforts ! Puis, comme nous n'aurons pas à traîner le poids lourd de la matière et qu'elle ne nous aveuglera plus, nous pourrons nous élever plus haut vers les régions de la lumière ; notre œil fortifié en supportera mieux les divins rayonnements, et nous pourrons ainsi nous abreuver plus largement aux sources des vérités éternelles. Et notre bonheur sera d'autant plus grand qu'il sera multiplié par celui de nos amis, heureux de nous avoir vus sortir triomphants de l'épreuve, et que les regrets des jouissances matérielles ne viendront pas le troubler.

V. Tournier – La fraternité de Carcassonne

### **Ligue de l'enseignement** *Constitution officielle du groupe parisien*

(Troisième article. - Voir la Revue de septembre 1869.)

Nous venons de parcourir le deuxième bulletin publié depuis sa constitution définitive, par le cercle parisien de la ligue de l'enseignement, et nous avons constaté avec la plus vive satisfaction, que les promoteurs de cette œuvre éminemment moralisatrice, se sont empressés de consacrer par la

pratique, le programme qu'ils s'étaient tracé.

L'action du cercle parisien à Paris est presque nulle ; il se réserve avec raison d'intervenir dans les campagnes, où les ressources locales sont insuffisantes pour fonder des établissements utiles et durables. Par sa situation spéciale, le cercle parisien devient l'artère où se concentrent les éléments d'action épars dans la France entière, et qui répartit sagement et progressivement la nourriture intelligente partout où elle fait défaut.

Les statuts du cercle parisien et quelques extraits de son deuxième bulletin, que nous reproduisons ci dessous, feront connaître, mieux que de longs commentaires, le but et les moyens d'action de la ligue de l'enseignement à Paris.

### **Statuts du cercle parisien**

Article premier. - Une Société est créée à Paris sous le titre de Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement.

Art. 2. - Elle a pour but de propager l'instruction, principalement au sein des populations rurales.

Art. 3. - Elle compte atteindre son but par les moyens suivants :

1° En stimulant l'initiative individuelle ;

2° En provoquant la fondation d'écoles, de cours gratuits et de conférences publiques ;

3° En favorisant la création de bibliothèques populaires ;

4° En employant enfin tous les moyens susceptibles d'amener la diffusion générale de l'instruction.

Art. 4. - Le Cercle parisien fait appel au concours de tous ceux qui comprennent la nécessité de développer l'instruction. Le Cercle n'est l'œuvre d'aucun parti ; il ne s'occupera ni de politique ni de religion.

Art. 5. - Le Cercle parisien se compose de toutes les personnes qui adhèrent à ses statuts et qui versent annuellement une cotisation volontaire, laquelle ne pourra être inférieure à 1 franc.

Art. 6. - Les ressources du Cercle parisien se composent :

1° Des cotisations annuelles de ses adhérents ;

2° Des dons qui peuvent lui être faits.

Art. 7. - Le Cercle parisien est administré par un président et un comité de vingt et un membres élus, par l'assemblée générale des adhérents.

Art. 8. - Le président est élu pour un an, le comité se renouvelle par tiers chaque année. Les membres sortants sont rééligibles.

Art. 9. - Le comité nomme son bureau, fait son règlement, et publie au moins une fois par an, le bulletin du Cercle, lequel sera envoyé à tous ses membres.

Art. 10. - Les membres du Cercle parisien sont convoqués chaque année en assemblée générale ; la date de l'assemblée est annoncée un mois d'avance par le comité. Il est rendu compte dans cette assemblée des travaux de la Société, de l'état des finances, et il est procédé à l'élection des membres sortants du comité.

Art. 11. - Tout projet de modification aux statuts devra être communiqué au comité quinze jours avant l'assemblée générale, et ne sera adopté qu'après sanction de l'assemblée générale.

Le siège social est chez M. Emmanuel Vauchez, 53, rue Vivienne.

De tous les problèmes à la solution desquels se trouvent liés le repos et le bonheur de la société, il n'en est pas qui s'imposent plus impérieusement à l'esprit que celui de l'instruction populaire.

C'est là, pour la société et pour le pays, une question de vie ou de mort pour la société, en ce que des besoins nouveaux se manifestent jusque dans les couches les plus profondes de la population ; il faut donc que, par notre organisation, nous soyons en mesure d'y parer pour le pays, en ce que dans la concurrence internationale, sous toutes ses formes, toute infériorité intellectuelle se traduit par une dégradation dans l'échelle des nations. On perd son rang d'abord, on finit par perdre toute place. Au contact d'une race éclairée, une race ignorante disparaît.

Or, la France n'a pas, dans l'instruction élémentaire, le rang qui lui revient à d'autres égards. D'un autre côté, il est évident que le degré d'instruction de nos concitoyens déshérités n'est plus en rapport avec leurs aspirations les plus légitimes. Pour éviter toute secousse, il faut que le peuple soit préparé intellectuellement aux destinées qu'il réclame.

Si, dans certaines régions, on peut dire que l'enseignement primaire est accessible à tous les enfants, on peut dire aussi que presque nulle part, excepté dans trois ou quatre grandes villes, le jeune homme ou l'adulte n'ont les moyens de développer le peu qu'ils ont appris, ni même de le conserver. En tous cas, les besoins intellectuels, qu'il serait si utile de provoquer, s'éteignent faute d'aliments et laissent les hommes livrés à la dangereuse influence des instincts inférieurs. Il faut donc que l'initiative privée réalise ou aide à réaliser un état de choses meilleur, plus en rapport avec les destinées de la France.

Voilà pourquoi la Ligue de l'Enseignement a été fondée.

La Ligue s'est étendue sur toute la France. Elle compte aujourd'hui une cinquantaine de Cercles organisés, dont les membres s'élèvent à environ quinze mille. Ces cercles, quoique indépendants les uns des autres, conservent cependant entre eux des relations morales et, à l'occasion, correspondent et s'entraident. Mais chacun des cercles qui se fondent spontanément, garde le caractère que les besoins locaux et les circonstances ont déterminé.

Le Cercle parisien ne s'est pas trouvé en face de besoins locaux véritablement impérieux. A Paris, l'initiative individuelle, l'action municipale ou celle des grandes sociétés, ont suppléé à l'insuffisance évidente du département de l'instruction publique. Mais Paris ne saurait être considéré comme une ville homogène. Ses habitants, provenant de tous les points de la France, lui apportent et renouvellent incessamment sa vie et sa force.

C'est donc un devoir naturel et fraternel pour tout habitant de Paris que de reporter les yeux vers son pays d'origine et de se rappeler dans quel état lamentable, au sein des populations rurales, se trouve l'enseignement élémentaire : ni bibliothèque, ni cours du soir, ni enseignement agricole ou arboricole. Rien que la routine des traditions, et çà et là quelques almanachs semés de préjugés. D'autre part, aucun éveil des goûts intellectuels : le cabaret à qui rien ne vient faire concurrence, et les suites déplorables de sa fréquentation.

Le Cercle parisien a donc cru bien faire en reportant toute sa sollicitude vers les départements. Il compte provoquer et entretenir, partout où une initiative quelconque l'y invitera, un mouvement intellectuel adapté aux besoins locaux. Fondation de bibliothèques et écoles, encouragements aux cours d'adultes et aux cours du soir, conférences populaires, renseignements et conseils sur tous les points, etc.

Nous n'avons pas besoin de répéter ici que le Cercle parisien entend ne s'immiscer en rien dans les questions politiques et religieuses ; il veut rester sur le terrain bien déterminé qu'il a choisi : Favoriser l'enseignement des notions élémentaires les plus nécessaires aux classes les plus déshéritées de la société. La composition de son comité offre d'ailleurs à ce point de vue comme à tout autre, les garanties les plus rigoureuses.

Le Cercle fait donc un appel pressant à tous ses adhérents et à tous ceux qui comprendront l'urgence du but qu'il poursuit, pour étendre la sphère de son action, et faire face à des besoins si clairement justifiés.

Cercle parisien.- Bulletin n° 2. - Novembre 1869

## **Dissertations spirites**

*Les Conquêtes du Spiritisme*

(Paris, 7 décembre 1869.)

Un des reproches que la critique matérialiste fait au Spiritisme, c'est, dit-elle, de ne rien apprendre de

nouveau, qu'on ne retrouve dans quelque coin de l'antiquité.

Beaucoup de personnes font la même question sans malveillance, mais uniquement parce qu'elles n'ont pas approfondi les principes de la doctrine. Il ne sera donc pas inutile de résumer rapidement les points sur lesquels le Spiritisme est venu jeter la lumière, au moment surtout où il accomplit une de ses évolutions et où se prépare pour lui une nouvelle phase.

Le Spiritisme, il est vrai, a fait peu de découvertes dans le sens absolu du mot, par la même raison que dans les arts et l'industrie, et même dans les sciences, il y a peu de choses absolument nouvelles. La découverte, d'ailleurs, implique l'idée d'une chose restée inconnue, mais dont l'existence était dérobée à l'esprit humain insuffisamment développé.

Au point de vue de la nouveauté, les principes constituants de la doctrine spirite présentent plusieurs catégories.

1° Ceux dont on retrouve les traces à diverses époques, mais qui n'ayant jamais été popularisés, sont rentrés dans l'oubli et restés à l'état de lettres mortes. Si ces idées ne sont pas nouvelles dans le sens absolu du mot, elles le sont par rapport aux hommes du temps présent qui ignoraient leur existence et l'ignoreraient encore, si le Spiritisme ne les eût mises en lumière.

2° Ceux qui, connus sous leurs formes rudimentaires dès la plus haute antiquité, et qui se dégagent successivement de la gangue primitive, au fur et à mesure du développement de l'esprit humain; tels sont, par exemple, les lois révélées par Moïse, développées par le Christ et que le Spiritisme vient aujourd'hui compléter et expliquer.

3° Ceux enfin qui appartiennent essentiellement à la révélation moderne, tels que l'existence du monde invisible, des liens qui unissent l'âme et le corps, les notions concernant l'origine des êtres et la pluralité des existences, la communication avec les âmes des hommes qui ont quitté la terre, etc., etc.

Aux vérités nouvelles révélées par le Spiritisme, on peut ajouter les trois grands principes suivants, savoir :

1° Que l'âme conserve dans le monde des Esprits, pour un temps plus ou moins long, les idées et les préjugés qu'elle avait pendant la vie terrestre ;

2° Qu'elle se modifie, progresse et acquiert des connaissances nouvelles dans le monde des Esprits ;

3° Que les incarnés peuvent concourir au progrès des Esprits désincarnés, au même titre que les Esprits concourent au progrès de l'humanité incarnée ;

4° Dans chaque globe, le monde des Esprits qui peuplent l'espace est la doublure du monde des Esprits incarnés. Ces principes, résultat d'une multitude d'observations, ont une importance qui n'échappera à aucun esprit sérieux, en ce qu'elles renversent de fond en comble les idées implantées par les croyances généralement répandues, sur l'état stationnaire et définitif des Esprits après la mort. L'Esprit progressant en dehors de l'incarnation, il en résulte nécessairement cette autre conséquence non moins capitale, qu'en revenant sur la terre, il apporte simultanément l'acquit de ses existences antérieures, et celui de l'erraticité ; ainsi s'accomplit le progrès de génération en génération. Ne sont-ce pas des conquêtes entièrement nouvelles que les connaissances apportées par le Spiritisme concernant les rapports du principe matériel et du principe spirituel, la nature de l'âme, son mode de création, son union avec le corps, sa marche éternellement progressive dans un même monde au moyen des existences successives, et à travers les mondes qui sont comme autant de grandes stations dans la voie du perfectionnement, l'affranchissement graduel de l'influence de la matière, la cause essentiellement logique et juste de ses épreuves et de ses expiations ?

Par les enseignements qu'il a puisés dans le Spiritisme, l'homme sait désormais d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre et pourquoi il souffre ; il sait que son avenir est entre ses mains, et que son état heureux ou malheureux dépend uniquement de lui. Les révélations antiques, ainsi dégagées des allégories étroites et mesquines sous lesquelles elles étaient dérobées, lui apparaissent simples, grandes et dignes de la bonté et de la justice infinies du Créateur.

Qui pourra, en présence des faits qui précèdent, nier l'importance des découvertes dues au Spiritisme à l'époque actuelle, et de celles non moins capitales qu'il nous réserve dans l'avenir.

Allan Kardec

*Origines et fin des choses*

(Société spirite de Paris, 27 novembre 1869.)

Lorsqu'un monde nouvellement formé se refroidit peu à peu et tend à équilibrer et à organiser son existence propre, les éléments qui le composent, solides, liquides et fluides, réagissent les uns sur les autres. L'écorce solide s'accroît progressivement; l'eau vaporisée, répandue à l'état de brouillard, retombe en pluie, et les mélanges gazeux composent l'atmosphère.

Les premières créatures vivantes passent leur existence entre un sol à peine refroidi et un milieu ambiant qui, par sa nature, leur dérobe la splendeur des cieux. Demander à ces êtres ce qu'il y a sous leurs pieds à quelques mètres du sol, et au-dessus de leur tête au delà de la puissance de leur rayon visuel, c'est s'exposer à avoir pour réponse ou le silence de l'ignorance, ou l'extravagance de la sottise !

Plus tard, lorsque les groupes humains se sont constitués, que la richesse intellectuelle s'est accrue par l'association et la communion de pensées, l'homme pénètre dans les profondeurs de la terre, et perçoit les merveilles célestes à des distances effrayantes, et il accomplit tous ces travaux au moyen des instruments et des connaissances qu'il a conquis. Mais, sous ses pieds, au-dessus de sa tête, il n'a pu tout explorer ; il a rencontré des obstacles insurmontables, des difficultés invincibles; il s'est heurté à une limite qu'il n'a pu franchir. Il se trouve donc, dans le monde matériel, plongé dans l'immensité, et ne peut explorer cette immensité dans toute son étendue.

Dans le monde de la pensée, sa situation est exactement la même ! Qu'il aborde telle série de connaissances qu'il voudra, et il trouvera encore, dans le passé et dans l'avenir, à l'origine et à la fin, une limite qui s'éloignera de plus en plus à mesure qu'il avancera, mais que, néanmoins, il ne pourra supprimer d'une manière absolue.

Il savait qu'il était homme ; il se croyait roi de l'univers et ne cherchait pas au delà. Plus tard, éclairé par le progrès, il a su que d'autres mondes existaient au même titre que le sien ; que sur ces mondes, des êtres vivants comme lui se disputaient le sceptre de l'univers, et son orgueil s'est amoindri !... L'infini s'est reculé devant lui ; il a vu mieux et plus loin. Le but lui a paru plus grand mais comme il s'était abusé sur les moyens d'y parvenir !...

Pour conquérir l'immortalité, une seule existence ne lui suffit plus ; il lui faut passer par une série d'incarnations qui, en multipliant ses moyens de connaître et d'aimer, multiplient aussi ses aspirations vers l'inconnu que lui dérobe encore l'avenir.

Plongeant ses yeux dans la profondeur du ciel, il aperçoit, au-dessus de sa tête, une route immense à parcourir ; mais la fin de cette route, perdue dans la nue, échappe à sa perception intellectuelle.

Regardant à ses pieds, il voit un abîme sans fond dont les étapes les plus voisines ne lui sont pas inconnues ; mais plus bas, il ne voit plus qu'à travers un brouillard qui s'épaissit graduellement; plus bas encore, il n'ose arrêter son regard ; le vertige le saisit!...

Sur une échelle immense qu'il gravit sans cesse, l'homme ne connaît ni le lieu de son départ, ni celui de son arrivée. A mesure qu'il monte, l'astre de vérité, l'éclairant davantage, lui permet d'étendre le cercle de ses perceptions mais c'est en vain qu'il voudrait tout savoir ! Toujours, au moins sous sa forme actuelle, les causes originelles et les causes finales se déroberont pour lui derrière une limite infranchissable.

Les colonnes d'Hercule du monde matériel ont été franchies mais elles existent encore, mobiles et fuyantes comme un mirage, pour le monde de l'intelligence !...

Contentez-vous du vaste champ d'exploration soumis à vos investigations, et laissez à d'autres de pénétrer des lois où votre raison succomberait.

Clélie Duplantier

*A chaque jour suffit sa peine*

(Groupe de M. Desliens. - 12 octobre 1869. - Méd. M C...)

Mes bons amis, permettez-moi de vous donner un conseil que les circonstances présentes justifient. Vous êtes réunis pour élever ensemble votre âme vers Dieu et pour lui demander son aide afin de progresser spirituellement et intellectuellement, Vous le priez de vous envoyer ses messagers, et de vous donner par leur intermédiaire des conseils profitables. C'est bien, et c'est là le vrai moyen de parvenir à un degré supérieur, à celui que vous avez atteint par vos efforts antérieurs. Mais ce n'est pas le tout que de demander de bonnes instructions, il faut les mettre en pratique.

Cela vous a déjà été dit bien des fois, et je parais aujourd'hui tomber dans une répétition fastidieuse. A qui la faute, je vous le demande ? Est-ce la mienne, ou plutôt n'est-ce pas celle de ceux qui, après avoir accepté avec enthousiasme, une doctrine ayant pour but de leur faire comprendre les véritables enseignements du Christ, se conduisent dans la pratique de la vie absolument comme ils le faisaient auparavant ? Que dis-je ? Non seulement ils agissent ainsi dans les circonstances ordinaires, mais ils veulent encore avoir le monopole du bien, du beau, du juste ; ils n'admettent pas que le bien véritable puisse se faire par d'autres que par eux ! Ah ! Ceux-là certainement sont coupables, auxquels il ne suffit pas que le bien se fasse, et qui ont la prétention d'en être les seuls détenteurs.

Vous savez quel est le but que poursuit le Spiritisme. Il doit rendre les hommes meilleurs, et leur inculquer des croyances conformes à la raison et au bon sens, en même temps qu'elles seront plus en rapport avec l'infinie perfection du maître des mondes. Vous devez avoir sans cesse le bien devant les yeux, et vous efforcer d'y faire participer vos frères moins avancés que vous. Quelles que soient leurs croyances, elles peuvent devenir meilleures sans qu'ils acceptent empiètement les vôtres, et ce mieux est peut-être le seul progrès que leur permette, dans leur présente existence, l'état d'avancement de leur Esprit. Vous devez les confirmer dans les idées justes qu'ils sont disposés à accepter partiellement, et ne pas les décourager en voulant les forcer à se pénétrer de la vérité toute entière.

Songez qu'à chaque jour suffit sa peine, et que les vérités du Spiritisme qui vous paraissent aujourd'hui si sublimes, ne seront plus pour vous, dans quelques siècles, que les premiers éléments des écoliers. C'est pourquoi il est utile que vous teniez compte de la faiblesse morale relative d'une partie de vos contemporains, et que vous ne vous obstiniez pas à leur faire accomplir un progrès pour lequel ils ne sont pas mûrs. Contentez-vous de multiplier vos efforts pour amener chacun de vos frères à faire un pas de plus dans la voie de l'avancement moral, et soyez persuadés qu'en agissant ainsi vous n'aurez pas failli à votre mission.

Votre génération n'est pas destinée à voir le Spiritisme devenir la croyance générale. Mais sa mission est de préparer les voies à ce grand avènement, et en agissant sans parti pris, comme je vous le conseille, et suivant les dispositions de chacun, vous la remplirez dans la mesure du possible.

Un Esprit

## Bibliographie

*Études et lectures sur l'astronomie* par Camille Flammarion, publication du second volume<sup>6</sup>.

Nos lecteurs savent que M. Camille Flammarion a entrepris de faire l'histoire des grandes découvertes astronomiques contemporaines, en publiant de temps à autres, sous le titre *d'Études et Lectures*, un petit volume qui les présente successivement et les expose sous une forme populaire.

Sous le même titre, M. Babinet de l'Institut avait commencé, il y a dix ans, le même tableau historique. M. Flammarion a continué cette œuvre accueillie avec tant de succès, en publiant, il y a

---

<sup>6</sup> vol. in-12, accompagné d'une carte lunaire. Chez Gauthier-Villars, imprimeur de l'Observatoire, et à la librairie spirite. Prix : 2 fr. 50 franco.

deux ans, son premier volume d'Etudes et Lectures, qui renferme les dernières découvertes faites sur le soleil, les travaux de l'astronomie en ces dernières années, et la description des phénomènes astronomiques pour chaque mois de l'année.

Aujourd'hui, le jeune astronome publie, dans un second volume, les progrès de l'astronomie depuis 1865. Les curieuses investigations de l'analyse chimique de la lumière des astres, la théorie nouvelle des étoiles filantes, les observations d'éclipses, les changements arrivés sur la lune, les nouvelles planètes et comètes découvertes, la liste de tous les observatoires, forment le contingent de cette exposition de l'état actuel de l'astronomie.

Mais ce qui nous a le plus frappé en lisant ce second volume, c'est l'étude savante et originale qui le commence, étude ayant pour titre les *Univers lointains*. (Etoiles doubles, systèmes multiples, leurs lois et leurs révolutions ; soleils colorés et manifestations étranges de la lumière; la nature ultra-terrestre ; étoiles variables ; créations lointaines inconnues à la Terre).

Pour donner à nos lecteurs une idée de l'intérêt qui s'attache à ces descriptions, nous croyons agréable et instructif à la fois d'extraire de cette étude le passage suivant, qui transporte la pensée au sein des systèmes stellaires différents du monde solaire auquel nous appartenons. Il s'agit des soleils de différentes couleurs, vus au télescope, et qui distribuent à leurs planètes les plus singulières variations de lumière.

Supposons un instant, dit l'auteur, qu'au lieu de la blanche source de lumière qui nous inonde, nous ayons un Soleil bleu foncé, quel changement à vue s'opère aussitôt dans la nature ! Les nuages perdent leur blancheur argentée et l'or de leurs flocons, pour étendre sous le ciel une voûte plus sombre ; la nature entière se couvre d'une pénombre colorée ; les plus belles étoiles restent dans le ciel du jour ; les fleurs assombrissent l'éclat de leur brillante parure ; les campagnes se succèdent dans la brume jusqu'à l'horizon invisible ; un jour nouveau luit sous les cieux. L'incarnat des joues fraîches efface son duvet candide ; les visages semblent vieillir, et l'humanité se demande, étonnée, l'explication d'une transformation si étrange. Nous connaissons si peu le fond des choses, nous tenons tant aux apparences, que l'univers entier nous semble renouvelé par cette légère modification de la lumière solaire.

Que serait-ce si, au lieu d'un seul Soleil indigo, suivant avec régularité son cours apparent, mesurant les années et les jours par son unique domination, un second Soleil venait soudain s'unir à lui, un Soleil d'un rouge écarlate disputant sans cesse à son partenaire, l'empire du monde des couleurs ? Imaginons-nous qu'à midi, au moment où notre Soleil bleu étend sur la nature cette lumière pénombrale que nous décrivions tout à l'heure, l'incendie d'un foyer resplendissant allume à l'Orient ses flammes. Des silhouettes verdâtres se dressent soudain à travers la lumière diffuse, et, à l'opposite de chaque objet, une traînée sombre vient découper la clarté bleue étendue sur le monde. Plus tard, le Soleil rouge monte, tandis que l'autre descend, et les objets sont à l'Orient teints de rayons du rouge, à l'Occident colorés de rayons du bleu. Plus tard encore, un nouveau midi luit sur la Terre, tandis qu'au couchant s'évanouit le premier Soleil, et dès lors la nature s'embrase des feux de l'écarlate. Si nous passons à la nuit, à peine l'Occident voit-il pâlir comme de lointains feux de Bengale, les derniers rayonnements de la pourpre solaire, qu'une aurore nouvelle fait apparaître à l'opposite les lueurs azurées du cyclope à l'œil bleu... L'imagination des poètes, le caprice des peintres, créeront-ils sur la palette de la fantaisie, un monde de lumière plus hardi que celui-ci ? Dégel a dit que : tout ce qui est réel est rationnel » et que tout ce qui est rationnel est réel. » Cette pensée hardie n'exprime pas encore toute la vérité. Il y a bien des choses qui ne nous paraissent point rationnelles, et qui néanmoins existent en réalité dans l'une des créations sans nombre de l'infini qui nous entoure.

Ce que nous venons de (lire à propos d'une terre éclairée par deux Soleils de diverses couleurs, dont l'un serait bleu foncé et l'autre rouge écarlate, n'a rien d'imaginaire. Par une belle nuit calme et pure, prenez votre lunette et regardez dans Persée, ce héros sensible étendu en pleine voie lactée et tenant en main la tête de Méduse, regardez, dis je, l'étoile voilà au grand jour notre monde de tout à l'heure. La grande étoile est d'un beau rouge, l'autre est d'un bleu sombre. A quelle distance ce monde étrange

est-il situé ? C'est ce que nul ne peut dire. On peut seulement affirmer qu'à raison de 77,000 lieues par seconde, la lumière met plus de cent ans à nous venir de là.

Mais ce monde n'est pas le seul de son genre. Celui d'O d'Ophiucus lui ressemble à un tel point qu'on pourrait facilement s'y tromper et les prendre l'un pour l'autre. Ö du Dragon ressemble beaucoup aux précédents mais dans ce système le grand Soleil est d'un rouge plus foncé. φ du Taureau a son grand Soleil rouge, son petit bleuâtre. K d'Ange a son grand Soleil bleu et son petit rouge sombre.

Ainsi voilà notre monde imaginaire réalisé en plusieurs endroits de l'espace. Et il y a, à n'en pas douter, des yeux humains, qui là-bas contemplant chaque jour ces merveilles !

Les systèmes binaires colorés ne se composent pas unanimement des Soleils rouges et bleus auxquels nous faisons allusion tout à l'heure ; les moyens ne leur font pas défaut ; il en est ici comme dans l'universalité des productions de la nature ; c'est à une source intarissable qu'elle a puisé pour la richesse et le luxe dont elle a décoré ses œuvres.

Voici par exemple le beau système de γ d'Andromède. Le grand Soleil central est orange : le petit qui gravite alentour est vert émeraude. Que résulte-t-il du mariage de ces deux couleurs ? L'orange et l'émeraude ! N'est-ce pas là un assortiment plein de jeunesse ? Si cette métaphore est permise. Un grand et magnifique flambeau orange au milieu du ciel ; puis une émeraude brillante, qui gracieusement vient marier à l'or ses reflets verts.

Changeons la scène, il suffit pour cela de considérer d'autres systèmes ; il y a plus de variété parmi eux que dans tous les changements à vue que l'opticien peut produire sur l'écran d'une lanterne magique. Tels univers planétaires, éclairés par deux Soleils, ont toute la série des couleurs renfermées au-dessous du bleu et ne connaissent pas les nuances éclatantes de l'or et de la pourpre qui jettent tant de vivacité sur le monde. C'est dans cette catégorie que se trouvent placés les systèmes de la 59° d'Andromède, δ du Serpent, 53° d'Ophiucus, 55° de la Chevelure de Bérénice, 28° d'Andromède, etc.

D'autres systèmes stellaires se rapprochent davantage du nôtre, en ce sens que l'un des Soleils qui les illuminent émet comme le nôtre une lumière blanche, source de toutes les couleurs, tandis que son voisin vient jeter un reflet permanent sur toutes choses. Voici par exemple les mondes qui circulent autour du grand Soleil d'or du Bélier ; ce grand Soleil est blanc, mais on voit constamment dans le ciel un autre soleil plus petit, dont le reflet bleu couvre comme d'un voile les objets exposés à ses rayons. La 26° de la Baleine se trouve dans les mêmes conditions. Telle est encore l'étoile du Col du Cygne, qui est en outre, l'une des variables les plus remarquables : dans une période de 404 jours, son grand Soleil blanc diminue de la cinquième à la onzième grandeur et revient à son état primitif. Pour les mondes qui gravitent autour du Soleil principal, dans ces systèmes binaires, la lumière blanche originaire paraît donner naissance aux variétés infinies que nous observons sur la Terre, avec réserve d'un reflet bleu constamment issu de l'autre Soleil ; mais pour les planètes qui gravitent autour de celui-ci, c'est la coloration bleue qui domine, tandis que l'action du Soleil blanc plus éloigné, n'est que secondaire

De même qu'il y a des Soleils blancs accompagnés de Soleils bleus, de même il en est qui sont accompagnés de Soleils rouges ou jaunes, etc....

Quelle variété de clartés deux Soleils, l'un rouge et l'autre vert, l'un jaune et l'autre bleu, doivent répandre sur une planète qui circule autour de l'un ou de l'autre ! A quels charmants contrastes ! A quelles magnifiques alternatives doivent donner lieu un jour rouge et un jour vert succédant tour à tour à un jour blanc et aux ténèbres ! Quelle nature est-ce là ? Quelle inimaginable beauté revêt d'une splendeur inconnue, ces terres lointaines disséminées dans l'immensité des espaces sans fin !

Si comme notre lune qui roule autour du globe, comme celles de Jupiter, de Saturne qui réunissent leurs miroirs sur l'hémisphère obscur de ces mondes, les planètes invisibles qui se balancent là-bas sont entourées de satellites qui sans cesse les accompagnent, quel est l'aspect de ces lunes éclairées par plusieurs Soleils ? Cette lune qui se lève des montagnes brumeuses est divisée en deux quartiers diversement colorés ; l'un rouge, l'autre bleu ; cette autre n'offre qu'un croissant jaune ; celle-là est dans son plein, elle est verte et paraît suspendue dans les cieux comme un immense fruit. Lune rubis,

lune émeraude, lune opale : quelles singulières pierres précieuses du ciel ! O nuits de la Terre, qu'argente modestement notre lune solitaire, vous êtes bien belles quand l'Esprit calme et pensif vous contemple ! Mais qu'êtes-vous à côté des nuits illuminées par ces sphères merveilleuses ?

Et les éclipses de Soleils sur ces mondes ?.... Soleils multiples, lunes multiples, à quels jours infinis vos lumières mutuellement éclipsées ne donnent-elles pas naissance ! Le Soleil bleu et le Soleil jaune se rapprochent ; leur clarté combinée produit le vert sur les surfaces éclairées par tous deux ; le jaune ou le bleu sur celles qui ne reçoivent qu'une seule lumière. Bientôt le jaune s'approche du bleu ; déjà il entoure son disque, et le vert répandu sur le monde pâlit jusqu'au moment où il meurt fondu dans l'or, qui maintenant déverse en maître son rayonnement cristallin. L'éclipse totale colore le monde en jaune. L'éclipse annulaire montre une bague bleue autour d'une pièce d'or. Peu à peu, insensiblement, le vert renaît et revient prendre son empire. Ajoutons à ce phénomène celui qui se produirait, si quelque lune venait au beau milieu de cette éclipse dorée, couvrir le Soleil jaune lui-même et plonger le monde dans l'obscurité, puis suivant la relation existante entre son mouvement et celui du Soleil, continuant de le cacher après sa sortie du disque bleu et laissant la nature retomber sous les rideaux d'une nouvelle couche azurée. Ajoutons encore mais non, c'est le trésor inépuisable de la nature y plonger à pleine mains, c'est n'y rien prendre.

Avouons-le ! Ces splendeurs inconnues sont vraiment tentatrices. C'est à désirer de quitter la terre pour s'envoler vers ces mondes merveilleux. Si les hommes qui redoutent tant la perspective qui nous attend tous, connaissaient l'existence de ces spectacles célestes, peut-être regretteraient-ils moins notre pauvre petite planète ? »

Camille Flammarion

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens

## Février 1870

### Les aristocrates

*Aristocratie* vient du grec *aristos*, le meilleur, et *Kratos*, puissance : l'aristocratie dans son acception littérale signifie donc : *Puissance des meilleurs*. On conviendra que le sens primitif a parfois singulièrement dévié ; mais voyons quelle influence le Spiritisme peut exercer sur son application. Pour cela, prenons les choses au point de départ et suivons-les à travers les âges pour en déduire ce qui arrivera plus tard.

Dans aucun temps, ni chez aucun peuple, les hommes en société n'ont pu se passer de chefs ; on en trouve chez les plus sauvages. Cela tient à ce que, en raison de la diversité des aptitudes et des caractères inhérents à l'espèce humaine, il y a partout des hommes incapables qu'il a fallu diriger, des faibles qu'il a fallu protéger, des passions qu'il a fallu comprimer ; de là, le besoin d'une autorité. On sait que dans les sociétés primitives, cette autorité fut déferée aux chefs de famille, aux anciens, aux vieillards, en un mot, aux patriarches ; ce fut la première de toutes les aristocraties.

Les sociétés devenant plus nombreuses, l'autorité patriarcale fut impuissante dans certaines circonstances. Les querelles entre peuplades voisines amenèrent des combats ; il fallut pour les diriger non des vieillards, mais des hommes forts, vigoureux et intelligents ; de là les chefs militaires. Ces chefs victorieux, on leur conféra l'autorité, espérant trouver dans leur valeur une garantie contre les attaques des ennemis ; beaucoup, abusant de leur position, s'en emparèrent eux-mêmes ; puis, les vainqueurs s'imposèrent aux vaincus, ou les réduisirent en servitude ; de là, l'autorité de la force brutale qui fut la seconde aristocratie.

Les forts, avec leurs biens, transmirent tout naturellement leur autorité à leurs enfants, et les faibles, comprimés, n'osant rien dire, s'habituaient peu à peu à considérer ceux-ci comme les héritiers des droits conquis par leurs pères et comme leurs supérieurs ; de là la division de la société en deux classes : les supérieurs et les inférieurs, ceux qui commandent et ceux qui obéissent ; de là, par conséquent, l'aristocratie de la naissance, qui devint tout aussi puissante et tout aussi prépondérante que celle de la force, parce que si elle n'avait pas la force par elle-même, comme aux premiers temps où il fallait payer de sa personne, elle disposait d'une force mercenaire. Ayant tout pouvoir, elle se donna tout naturellement des privilèges.

Pour la conservation de ces privilèges, il fallait leur donner le prestige de la légalité, et elle fit les lois à son profit, ce qui lui était facile, puisque seule elle les faisait. Cela n'était pas toujours suffisant ; elle y donna le prestige du droit divin, pour les rendre respectables et inviolables. Pour assurer ce respect de la part de la classe soumise qui devenait de plus en plus nombreuse et plus difficile à contenir, même par la force, il n'y avait qu'un moyen, l'empêcher de voir clair, c'est-à-dire la maintenir dans l'ignorance.

Si la classe supérieure avait pu nourrir la classe inférieure sans rien faire, elle en aurait eu bon marché pendant longtemps encore ; mais comme celle-ci était obligée de travailler pour vivre, et de travailler d'autant plus qu'elle était plus pressurée, il en est résulté que la nécessité de trouver sans cesse de nouvelles ressources, de lutter contre une concurrence envahissante, de chercher de nouveaux débouchés pour les produits, a développé son intelligence, et qu'elle s'est éclairée par les causes mêmes dont on se servait pour l'assujettir. Ne voit-on pas là le doigt de la Providence ?

La classe soumise a donc vu clair ; elle a vu le peu de consistance du prestige qu'on lui opposait, et se sentant forte par le nombre, elle a aboli les privilèges et proclamé l'égalité devant la loi. Ce principe a marqué chez certains peuples la fin du règne de l'aristocratie de naissance, qui n'est plus que nominale et honorifique, puisqu'elle ne confère plus de droits légaux.

Alors s'est élevée une nouvelle puissance, celle de l'argent, parce qu'avec de l'argent on dispose des hommes et des choses. C'était un soleil levant devant lequel on s'est incliné, comme jadis on s'inclinait devant un blason, et plus bas encore. Ce qu'on n'accordait plus au titre, on l'accordait à la

fortune, et la fortune a eu ses privilèges légaux. Mais alors on s'est aperçu que, si pour faire fortune il faut une certaine dose d'intelligence, il n'en fallait pas tant pour en hériter, et que les enfants sont souvent plus habiles à la manger qu'à la gagner, que les moyens mêmes de s'enrichir ne sont pas toujours irréprochables ; il en résulte que l'argent perd peu à peu son prestige moral et qu'à cette puissance tend à se substituer une autre puissance, une autre aristocratie plus juste : celle de l'intelligence devant laquelle chacun peut s'incliner sans s'avilir, parce qu'elle appartient au pauvre comme au riche.

Sera-ce la dernière ? Est-elle la plus haute expression de l'humanité civilisée ? Non.

L'intelligence n'est pas toujours un gage de moralité, et l'homme le plus intelligent peut faire un très mauvais emploi de ses facultés. D'un autre côté, la moralité seule peut souvent être incapable. L'union de ces deux facultés, *intelligence* et *moralité*, est donc nécessaire pour créer une prépondérance légitime, et à laquelle la masse se soumettra aveuglément, parce qu'elle lui inspirera toute confiance par ses lumières et par sa justice. Ce sera la dernière aristocratie, celle qui sera la conséquence, ou plutôt le signal de l'avènement du règne du bien sur la terre. Elle arrivera tout naturellement par la force des choses ; lorsque les hommes de cette catégorie seront assez nombreux pour former une majorité imposante, c'est à eux que la masse confiera ses intérêts.

Comme nous l'avons vu, toutes les aristocraties ont eu leur raison d'être ; elles sont nées de l'état de l'humanité ; il en sera de même de celle qui deviendra un besoin ; toutes ont fait ou feront leur temps suivant les contrées, parce qu'aucune n'a eu pour base le principe moral ; ce principe seul peut constituer une suprématie durable, parce qu'elle sera animée des sentiments de justice et de charité ; suprématie que nous appellerons : *aristocratie intellecto-morale*.

Un tel état de choses est-il possible avec l'égoïsme, l'orgueil, la cupidité qui règnent en maîtres sur la terre ? A cela nous répondrons carrément : oui, non seulement il est possible, mais il arrivera, car il est inévitable.

Aujourd'hui l'intelligence domine ; elle est souveraine, personne ne saurait le contester ; et cela est si vrai que vous voyez l'homme du peuple arriver aux premiers emplois. Cette aristocratie n'est-elle pas plus juste, plus logique, plus rationnelle que celle de la force brutale de la naissance ou de l'argent ? Pourquoi donc serait-il impossible d'y joindre la moralité ? - Parce que, disent les pessimistes, le mal domine sur la terre. - Est-il dit que le bien ne l'emportera jamais ? Les mœurs, et par suite les institutions sociales, ne valent-elles pas cent fois mieux aujourd'hui qu'au moyen âge ? Chaque siècle n'a-t-il pas été marqué par un progrès ? Pourquoi donc l'humanité s'arrêterait-elle quand elle a encore tant à faire ? Les hommes, par un instinct naturel, cherchent leur bien-être ; s'ils ne le trouvent pas complet dans le règne de l'intelligence, ils le chercheront ailleurs ; et où pourront-ils le trouver, si ce n'est dans le règne de la moralité ? Pour cela, il faut que la moralité l'emporte numériquement. Il y a fort à faire, c'est incontestable, mais, encore une fois, il y aurait sottise présomption à dire que l'humanité est arrivée à son apogée, quand on la voit marcher sans cesse dans la voie du progrès.

Disons d'abord que les bons, sur la terre, ne sont pas tout à fait aussi rares qu'on le croit ; les mauvais sont nombreux, cela est malheureusement vrai : mais ce qui les fait paraître encore plus nombreux, c'est qu'ils ont plus d'audace et qu'ils sentent que cette audace même leur est nécessaire pour réussir ; et pourtant ils comprennent tellement la prépondérance du bien que, ne pouvant le pratiquer, ils en prennent le masque.

Les bons, au contraire, ne font pas parade de leurs bonnes qualités ; ils ne se mettent pas en évidence et voilà pourquoi ils paraissent si peu nombreux ; mais sondez les actes intimes accomplis sans ostentation, et, dans tous les rangs de la société, vous trouverez encore assez de bonnes et loyales natures pour vous rasséréner le cœur et ne pas désespérer de l'humanité. Et puis, il faut le dire aussi, parmi les mauvais il y en a beaucoup qui ne le sont que par entraînement, et qui deviendraient bons s'ils étaient soumis à une bonne influence. Nous posons en fait que, sur 100 individus, il y a 25 bons et 75 mauvais ; sur ces derniers, il y en a 50 qui le sont par faiblesse et qui seraient bons s'ils avaient de bons exemples sous les yeux, et si surtout ils avaient eu une bonne direction dès l'enfance ; et que sur les 25 franchement mauvais, tous ne sont pas incorrigibles.

Dans l'état actuel des choses, les mauvais sont en majorité et ils font la loi aux bons ; supposons qu'une circonstance amène la conversion des 50 moyens, les bons seront en majorité et feront la loi à leur tour ; sur les 25 autres franchement mauvais, plusieurs subiront l'influence, et il ne restera que quelques incorrigibles sans prépondérance.

Prenons un exemple pour comparaison : Il y a des peuples chez lesquels le meurtre et le vol sont l'état normal : le bien y fait exception. Chez les peuples les plus avancés et les mieux gouvernés de l'Europe, le crime est l'exception ; traqué par les lois, il est sans influence sur la société. Ce qui y domine encore, ce sont les vices de caractère : l'orgueil, l'égoïsme, la cupidité et leur cortège.

Pourquoi donc, ces peuples progressant, les vices n'y deviendraient-ils pas l'exception, comme le sont aujourd'hui les crimes, tandis que les peuples inférieurs atteindraient votre niveau ? Nier la possibilité de cette marche ascendante serait nier le progrès.

Assurément, un tel état de choses ne peut être l'œuvre d'un jour, mais s'il est une cause qui doive en hâter l'avènement, c'est sans aucun doute le Spiritisme. Agent par excellence de la solidarité humaine, montrant les épreuves de la vie actuelle comme la conséquence logique et rationnelle des actes accomplis dans les existences antérieures, faisant de chaque homme l'artisan volontaire de son propre bonheur, de sa vulgarisation universelle résultera nécessairement une élévation sensible du niveau moral actuel.

Les principes généraux de notre philosophie sont à peine élaborés et coordonnés, et déjà ils ont réuni, dans une imposante communion de pensées, des millions d'adhérents disséminés sur toute la terre. Les progrès accomplis sous leur influence, les transformations individuelles et locales qu'ils ont provoquées en moins de quinze ans, nous permettent d'apprécier les immenses modifications fondamentales qu'ils sont appelés à déterminer dans l'avenir.

Mais si, grâce au développement et à l'acceptation générale des enseignements des Esprits, le niveau moral de l'humanité tend constamment à s'élever, on s'abuserait étrangement en supposant que la moralité deviendra prépondérante par rapport à l'intelligence. Le Spiritisme, en effet, ne demande pas à être accepté aveuglément. Il fait appel à la discussion et à la lumière.

Au lieu de la foi aveugle qui annihile la liberté de penser il dit : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. A la foi, il faut une base, et cette base c'est l'intelligence parfaite de ce qu'on doit croire ; pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre.» (Evangile selon le Spiritisme.) C'est donc à bon droit que nous pouvons considérer le Spiritisme comme l'un des plus puissants précurseurs de l'aristocratie de l'avenir, c'est-à-dire de l'aristocratie intellectuo-morale.

Allan Kardec

### **Revue de la presse**

#### *Réincarnation – préexistence – les mondes*

(Quatrième article. - Voir la revue de janvier 1870.)

Chacun de nous est aujourd'hui convaincu que les mondes innombrables qui, comme la terre, flottent dans l'espace, comme elle sont habités. Nous savons de plus que, semblables en ceci à tous les autres êtres, ces mondes n'ont pas toujours été ; qu'ils sont nés ; qu'ils ont eu leur époque de formation, et qu'ils se développent progressivement dans le temps. Ne peut-on pas ajouter qu'un jour, sans doute, tandis que des mondes nouveaux apparaîtront et se disposeront à les remplacer, la mort viendra les frapper pour ouvrir peut-être aux éléments qui les composent, les portes d'une existence supérieure ?

Le commencement n'appelle-t-il pas inévitablement la fin ? Et puisque les mondes commencent, n'est-on pas en droit de dire qu'ils doivent finir ?

Notre destinée est-elle de gravir, à chacune de nos incarnations, un échelon de l'échelle immense

que forment les mondes ? Ou bien ne méritons-nous de nous élever à un monde meilleur que celui où nous sommes, qu'en atteignant par l'effort un certain degré de pureté ? Ou bien encore toute la série de nos incarnations doit-elle s'accomplir sur la même planète ?

Ces questions ont beaucoup plus d'importance qu'elles ne semblent en avoir au premier abord, et, en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit bien vite que leur solution doit puissamment influencer sur la manière de nous conduire dans l'existence actuelle.

Si nous ne faisons que poser le pied, en passant, sur un monde, pour nous envoler aussitôt vers un autre, celui où nous sommes momentanément doit nous intéresser très peu. Sans liens avec lui, dans l'avenir comme dans le passé, nous ne pouvons guère le considérer qu'avec les sentiments du fermier pour la terre qu'avant peu il abandonnera. Nous ne sommes portés à y fonder rien de durable, à y entreprendre aucune œuvre qui demande plus d'une génération pour son achèvement et dont les avantages ne puissent être recueillis que par ceux qui viendront après nous. Si au contraire nous y avons vécu et si nous devons y vivre encore, si notre sort est lié au sien, il devient notre propriété et nous nous y affectionnons davantage. Nous le cultivons avec plus d'amour ; nous ne craignons pas d'y entreprendre d'utiles travaux, quelque longue que doive en être la durée ; nous savons au besoin nous imposer des sacrifices et nous condamner à de longs et pénibles efforts pour l'améliorer, parce que nous sommes convaincus qu'en travaillant pour les races futures, c'est pour nous que nous travaillons et qu'en retardant notre entrée en jouissance nous ne la rendons que plus certaine.

Ces considérations devraient suffire pour rendre plus que probable l'opinion que nous avons vécue et que nous vivons de nouveau sur la terre mais il en est de plus puissantes et de plus décisives.

Tant dans l'ordre intellectuel et moral que dans l'ordre physique, le progrès de l'humanité à travers les siècles est lent mais réel. Seuls, quelques Esprits chagrins et aveuglés par la passion, se refusent à voir ce fait lumineux. L'homme des temps primitifs se confondait presque avec la brute. Que de temps et d'efforts, il a dû lui falloir pour arriver à ce degré de civilisation qui lui a permis de laisser quelques traces dans l'histoire !

Celle-ci ne remonte pas bien haut dans la vie de l'humanité, pourtant la période qu'elle embrasse est suffisante pour nous montrer de sensibles progrès accomplis. Les idées et les sentiments des hommes de nos civilisations modernes diffèrent notablement des idées et des sentiments des hommes des civilisations antiques. Dans la brillante Athènes, à l'apogée de la civilisation grecque tant vantée, Socrate était obligé de garder beaucoup de ménagements pour dire à ses concitoyens que la femme et l'esclave avaient une âme comme l'homme libre. Plusieurs siècles plus tard, dans le neuvième de notre ère, un concile de Mâcon n'accordait encore une âme à la femme qu'à une faible majorité.

L'athénien Athénophore suggéra un jour à Alexandre, l'unique héros chevaleresque de l'antiquité, d'après l'historien Cantù, de faire, pour se recréer pendant qu'il était au bain, enduire de naphte un jeune garçon et de mettre le feu à l'enduit. Qui oserait aujourd'hui faire une semblable proposition au monarque civilisé, même le moins chevaleresque ?

Ce même Alexandre, pour honorer les funérailles de son ami Epestion, faisait égorger toute une nation qu'il venait de vaincre.

Les sacrifices humains étaient communs à tous les peuples anciens, même au peuple élu de Dieu, au peuple juif. Le sacrifice d'Abraham et celui de Jephté en sont une preuve.

Quand au théâtre, la foule assemblée entendit pour la première fois ce vers de Térence :

Je suis homme, tout homme est un ami pour moi, »

La surprise, l'étonnement, l'admiration furent universels. Le poète disait là une chose nouvelle, inouïe, qui n'est pourtant qu'un lieu commun pour notre époque où le sentiment de la fraternité et de la solidarité entre les hommes est devenu si puissant et si général.

Les progrès dans les sciences, les arts, dans l'industrie, sont encore plus grands. Il faut être aveugle pour le nier. Eh bien, comment expliquer cette marche progressive de l'humanité vers le beau et le bien, si l'on admet même qu'ils n'y séjournent que juste le temps nécessaire à acquérir le degré d'épuration voulu pour trouver un libre accès dans un monde meilleur ?

S'il en était ainsi, le niveau moral de l'humanité ne devrait-il pas être invariable ? Mais si, au contraire, ce sont les mêmes Esprits qui renaissent constamment sur la même planète, le progrès s'explique tout naturellement, car il est forcé.

Ce qui ne veut pas dire que toutes les incarnations d'une humanité doivent nécessairement s'accomplir sur le même globe. Non, il se peut que les premières aient lieu dans une planète supérieure, lui servant pour ainsi dire de berceau, et qu'elle ne prenne possession de celle qu'on lui a destinée pour demeure, qu'après avoir atteint un degré de développement indispensable pour que la lutte soit possible. Les races inférieures qui peuplent à notre époque certaines parties de notre globe semblent témoigner, par leur présence, en faveur de cette opinion.

Il se peut aussi qu'un Esprit soit momentanément appelé à vivre sur un autre monde que le sien. Des faits nombreux dans l'histoire de notre humanité le démontrent jusqu'à l'évidence.

Comment expliquer, en effet, autrement que par l'incarnation parmi nous d'Esprits appartenant à des mondes plus avancés que le nôtre, je ne dirai pas l'apparition de ces hommes prodigieux dont l'humanité repentante et confondue d'admiration a fait des Dieux, après les avoir immolés, mais même celle des grands hommes dans les diverses branches du savoir humain, qui, à de certaines époques, ont jeté tant d'éclat sur les nations au sein desquelles ils sont nés ?

Si ces Esprits n'étaient pas venus pour un temps seulement dans notre monde, pour remonter ensuite vers le leur, leur mission civilisatrice accomplie ; s'ils avaient réellement appartenu à notre humanité, ce n'est pas sans quelque apparence de raison qu'on pourrait nier la loi du progrès.

Mais non ! Si les civilisations antiques nous ont laissé des œuvres dont la perfection fait l'admiration et l'étonnement des hommes de nos jours, comme les masses de nos pays civilisés sont incontestablement supérieures à celles au sein desquelles ces œuvres se sont produites, la seule conséquence qu'on puisse tirer de leur perfection, c'est que ceux qui les ont exécutées venaient de plus haut, pour nous servir d'initiateurs et de guides, en nous laissant ces modèles.

Il est probable que la terre, à son tour, envoie dans des mondes inférieurs quelques-uns de ses Esprits les plus avancés, pour y accomplir de semblables missions ; une étroite solidarité doit relier toutes les parties de l'univers.

Mais cela n'infirme nullement notre opinion que chaque monde a une quantité déterminée d'Esprits destinés à le faire progresser, en progressant eux-mêmes avec lui.

Ils se bercent donc d'un espoir trompeur ceux qui ne s'efforcent de s'améliorer que pour avoir le droit d'aller vivre dans un monde meilleur !

Quoi ! Seulement pour cela ! Et ceux que nous laissons derrière nous, pas un regret pour eux, pas une pensée ? Mais si nous sommes partis en même temps, et si nous étions identiques au départ et il faut qu'il en soit ainsi pour que la justice soit satisfaite, ceux qui sont moins avancés que nous doivent nécessairement avoir rencontré plus d'obstacles sur leur route. Et si on leur a imposé une route plus ardue, n'est-il pas juste que ceux qui se sont trouvés dans des conditions plus favorables, se retournent pour leur donner la main ?

Non, les ailes de l'égoïsme sont trop lourdes pour qu'elles puissent nous porter bien haut, et ce n'est pas avec leur secours que nous nous élèverons jusqu'aux Cieux !

Le meilleur monde, qu'on ne l'oublie pas ! C'est celui où le devoir nous appelle, celui que nous devons améliorer. Et nous n'y avons pas seulement des devoirs à remplir envers nos semblables, mais aussi envers les êtres inférieurs dont Dieu nous a confié le développement et que nous devons nous efforcer d'élever jusqu'à nous.

On ne se sauve pas seul. L'homme ne mérite son salut que par le salut de tous. L'animal a aussi son droit devant Dieu. » Michelet

D'ailleurs, n'est-ce pas sur le théâtre même de nos faiblesses que nous devons tenir à les réparer ? N'est-ce pas autant notre droit que notre devoir ?

Nous reviendrons donc sur cette terre qui, à son tour, sera un paradis quand, par nos efforts, nous l'aurons embellie, et que, corrigés nous-mêmes de nos vices, les maladies, les luttes intestines et les guerres ayant à jamais disparu, à leur place régneront parmi ses habitants la santé et la bonne harmonie. Et nous y goûterons un plaisir qu'aucun autre monde ne pourrait nous procurer : celui d'y

jouir des fruits de notre propre travail  
V. Tournier

### La réincarnation à l'ordre du jour

Madame Jenny P. d'Héricourt, de Chicago, a publié successivement dans le journal la Solidarité, sous le titre : *La morale au point de vue de la Solidarité*, une série d'articles philosophiques des plus intéressants, concernant l'origine, la nature et l'avenir de l'homme. Elle est arrivée, par la seule puissance du raisonnement et de la logique, à admettre la plupart des grands principes démontrés par le Spiritisme, tels que : la réincarnation, le progrès indéfini et incessant, etc.. . C'est ainsi que la vulgarisation des éternelles vérités, qu'il appartient à notre époque de découvrir, est le résultat simultané de l'observation des faits et des recherches psychologiques des penseurs les plus éminents. N'est-ce pas là une nouvelle confirmation de cet enseignement des Esprits : Les idées nouvelles sont dans l'air ; elles surgiront, éloquents et persuasives, sous la plume de l'auteur populaire ; ailleurs elles prendront la forme brutale du fait et s'accréditeront chaque jour davantage dans l'opinion, parce qu'elles reposent sur les lois naturelles et immuables qui régissent les univers.» Un des lecteurs de la Solidarité, M. V. Savary, a adressé à la rédaction du journal les questions suivantes que nous reproduisons, ainsi que la réponse de madame d'Héricourt, cette polémique sur la vie future nous ayant paru de nature à intéresser vivement nos lecteurs.

Questions de M. Savary :

- Si l'être ne doit réaliser qu'un certain progrès, le progrès n'est point indéfini ? Et quand l'être humain a réalisé ce maximum de progrès, que devient-il ? Comment l'être humain peut-il progresser en se réincarnant, puisqu'il perd complètement le souvenir de ses existences antérieures, qu'il renaît inconscient, que c'est graduellement et au fur et à mesure que ses organes se développent que le moi conscient apparaît ; pourquoi donc cette empreinte si profonde des milieux dans lesquels il grandit ; en un mot, à quoi ont servi les existences passées, une personnalité nouvelle se constituant ? Si l'espèce a commencé par l'unité, c'est-à-dire par un seul couple, la réincarnation est impossible ; il faut dire avec M. C.-J. Lafosse : Tout le progrès qui s'est accompli dans l'espèce a eu pour cause la réduction continue du nombre des individus autrement il serait de toute impossibilité que chaque être fût, à un moment déterminé, le produit d'une réincarnation, puisque antérieurement le nombre d'individus était moindre ? Comment est-il juste que certaines affections chroniques se transmettent par quelques individus à leurs descendants, et que le progrès physique et moral des êtres qui sont venus se réincarner en eux soit entravé ; quand je commets une faute, la justice n'exige pas que ce soit mon voisin qui en soit puni ?

V. Savary - (Solidarité, du 1<sup>er</sup> octobre 1869)

Explications rationnelles sur la vie future – Réponse de Mme d'Héricourt à M. Savary

Précisons d'abord les questions qui nous sont posées.

- Est-ce que le progrès n'est pas indéfini ?
- Que devient l'être humain quand il a réalisé son maximum de progrès ?
- Comment peut-il progresser par la réincarnation, puisqu'il a perdu la mémoire et est un nouvel individu ?
- A quoi lui servent ses existences passées ?
- Comment la multiplication de l'espèce peut-elle s'accorder avec la réincarnation, si l'espèce débute par l'individu ?
- Est-il juste qu'on hérite des maladies d'une famille, pendant qu'on n'hérite pas de ses progrès intellectuels et moraux ?

Voilà bien des questions. Comment y répondre en peu de mots, pour ne pas abuser de votre

hospitalité ? Je n'en sais rien ; essayons toutefois.

Je pense que le progrès ne saurait être indéfini ; autrement le but que nous poursuivons serait un leurre et le mensonge ne peut être le fond des aspirations de l'être. Nous tendons vers le bien et le bonheur donc nous y arriverons ; ce qui ne nous empêchera pas d'être de plus en plus actifs, sinon pour nous, au moins pour le bien des autres car la passion du bien, unie à l'intelligence et à la puissance, est un principe d'activité.

Quand l'être humain a réalisé son maximum de progrès, il fait ce qu'il a fait dans son passage à travers les espèces inférieures ; il entre dans une espèce supérieure.

Quelle est cette espèce ? Point de réponse, pour cause de mysticisme.

La mémoire, telle que nous la définissons ; le souvenir conscient, n'est pas une condition de progrès ; la preuve, c'est que de l'état minéral à l'état hominal, nous progressons sans mémoire consciente. Ce qui est essentiel au progrès, c'est cette espèce de mémoire inconsciente révélée dans les habitudes et les tendances ; ce sont des empreintes prises dans les existences antécédentes, et qui sont le point de départ de nouveaux développements. De l'état sauvage à l'état civilisé, nous avons été tellement modifiés de cette manière, que nous ne pouvons plus comprendre certains états par lesquels nous avons passé, pas plus que nous ne nous souvenons comment nous avons acquis nos connaissances dans le premier âge, ni comment nous avons été affectés quelquefois si vivement.

D'autre part, la mémoire consciente serait un obstacle radical à nos progrès dans la réincarnation. Pour progresser, il faut perdre des préjugés, des habitudes qui, devenus partie de nous-mêmes, seraient des entraves à notre progrès. Que servirait-il de nous en délivrer pour les reprendre dans une existence subséquente ? Plusieurs d'entre nous ont commis de honteuses et même de criminelles actions ; quelles lourdes chaînes nous porterions par elles dans une vie nouvelle accompagnée du souvenir ! Et ceux qui nous recevraient au berceau, quels sentiments auraient-ils pour ceux qui furent vicieux et criminels ? Non pas que je croie la mémoire consciente absente de toute réincarnation dans les espèces supérieures à la nôtre ; je pense au contraire, que la conscience de l'identité du vrai cesse de se perdre à un certain degré de développement universel.

Quand et comment ? Point de réponse non plus pour cause de mysticisme.

En prouvant que la mémoire consciente n'est pas jusqu'à nous une condition du progrès, et attribuant ce progrès d'une manière générale à la mémoire inconsciente, j'ai répondu à cette question : A quoi servent à l'être humain ses existences passées ? Elles servent à le faire être humain ; comme ses existences hominales serviront à le faire un jour être divin<sup>7</sup>. Seulement, il y a cette différence, que jusqu'à l'homme le progrès est sous l'influence de la loi fatale et de l'instinct ; que depuis l'homme, l'intelligence, la raison et la volonté priment et gouvernent la fatalité.

Le nombre des individus qui composent l'espèce n'est ni pour ni contre la réincarnation.

L'espèce est une création individuelle. Quand un être a acquis toute la perfection que comporte l'espèce à laquelle il appartient, s'il en existe une supérieure qui l'attire, il s'y incarne par affinité ; si une telle espèce n'existe pas, il la crée et elle devient un moule pour d'autres forces préparées à y entrer. Une espèce peut donc naître sur plusieurs points à la fois, avec de légères différences et la multiplication n'a pas d'autre sens que celui de multiplicités de forces individuelles se jetant dans un moule commun. Ce qui empêche de voir cela, c'est la fausse conception que nous avons de la causalité mais ce n'est pas le lieu de discuter cette question.

Non, il n'est pas juste qu'un individu hérite des maladies héréditaires de la famille dans laquelle il se réincarne ; mais la nature ne s'occupe pas de justice : sa seule affaire, c'est la logique ; que des prémisses soient posées, elle tire les conséquences quelles qu'elles soient ; modifions, changeons les prémisses et elle tirera d'autres conséquences<sup>8</sup>. Mais est-il vrai que nous n'héritons que des

---

<sup>7</sup> Par être divin, et plus loin par les dieux, nous supposons que madame d'Héricourt entend l'Esprit arrivé à un degré supérieur de perfection. Comme elle le dit avec raison, nous sommes des dieux pour les animaux, au même degré que les Esprits supérieurs sont des dieux pour nous.

<sup>8</sup> Voir plus loin, page 57, la réponse de M. Greslez sur les maladies héréditaires... Si la nature ne s'occupe pas de justice, celui qui procède à l'exécution des lois naturelles étant la justice même, les anomalies, quelles qu'elles

dispositions morbides de nos ascendants ? S'il en était ainsi, nous ne progresserions pas avec leurs maladies, nous héritons aussi de leurs dispositions intellectuelles et souvent morales, de leurs aptitudes à concevoir certaines idées que nous ne saurions avoir si notre cerveau était celui d'un sauvage. On ne prend pas assez garde que les modifications de l'intelligence apportent des modifications au cerveau et à tout l'organisme, et que ces modifications en se transmettant, déterminent aussi des prédispositions et des aptitudes. Ce point de vue appliqué à la réincarnation peut avoir une relation avec la justice car, dans cet ordre des rapports, on trouve la sanction morale et les conséquences de l'usage de la liberté, et beaucoup, en obéissant aux affinités qu'ils se sont créées, peuvent y trouver déjà une récompense ou une punition temporaires. Souffrir du mal qu'on a contribué à produire ou à perpétuer, n'est que juste. Avant de s'y soumettre et après qu'on l'a subi, on le reconnaît juste, et cela suffit au point de vue moral. Et d'ailleurs pourquoi tant murmurer contre la souffrance ? Le mal est une face de l'univers ; il est la condition du bien ; le point d'appui de notre action sans lui le bien n'aurait même pas de nom. Si l'être n'avait pas de besoins, c'est-à-dire ne souffrait pas, il n'agirait pas, il ne progresserait pas, il n'existerait ni pour lui ni pour les autres ; il faut donc que le mal soit pour que le bien soit ; c'est le mal qui fait notre grandeur et notre gloire ; car c'est en luttant contre lui en nous et hors de nous que nous sommes devenus des créatures humaines, et que nous deviendrons des dieux<sup>9</sup>. Et quand nous n'aurons plus, à l'état divin, à le combattre en nous, la passion du bien nous maintiendra dans cet état de perfection, car nous aurons à combattre le mal dans les sphères inférieures.

Ai-je répondu aux questions de M. Savary d'une manière satisfaisante ? Je l'espère. Cependant, comme il m'a paru avoir de la répugnance pour la réincarnation, j'ajouterai quelques mots. Tous nous avons pu observer que, même dans notre race, il y a des degrés fort marqués et très divers d'intelligence et de moralité natives ; des types grossiers et raffinés ; des aptitudes fort inégales à recevoir les mêmes vérités, quelque clairement qu'elles soient exposées ; que sous la même culture, dans une même famille, les enfants sont très inégaux souvent en aptitudes et en acquis ; que les uns apprennent si vite qu'ils paraissent ne faire que reprendre des souvenirs, tandis que les autres arrivent à peine à comprendre ; est-il possible de ne pas attribuer à ces différences des causes différentes ? Quant à moi, je ne le puis pas. Ces causes, je les trouve dans un plus ou moins grand nombre de retours dans l'humanité, où les uns sont encore à l'état d'ébauche, tandis que les autres sont au seuil d'une espèce supérieure. Dans les premiers, je découvre, même dans la forme du corps, l'expression de la physionomie, les marques de l'animal ; tandis que dans les derniers, ces marques sont effacées ; la forme de leur future espèce semble déjà les envelopper de rayons : c'est cette observation constante et minutieuse, à laquelle je me livre depuis bientôt quinze ans, qui m'a conduit à la croyance aux réincarnations.

Je m'arrête ici : car je n'ai pas à m'expliquer sur le type que doit réaliser l'individu avant de passer dans une espèce supérieure, ni sur ce que devient le mal entre deux incarnations. Si toutes ces questions intéressent une classe de penseurs, quelque jour j'exposerai ma conception complète. Je me contente de signaler le résultat le plus clair de ma théorie : c'est de guérir radicalement l'orgueil et la vanité, d'inspirer pour tout être un degré d'amour et de respect. En effet, comment, quelque intelligent et vertueux qu'on soit, s'estimer trop au-dessus des autres, lorsqu'on songe qu'il a sans doute été un temps où l'on n'était pas supérieur à ceux qu'on est porté à dédaigner et à mépriser ? Qu'un jour ils vaudront ce que nous valons, si réellement nous ne nous trompons ni sur notre supériorité ni sur leur infériorité ? Comment ne pas avoir pour l'animal une tendre compassion, ne pas le traiter avec bonté et douceur ? N'est-il pas l'être en marche vers l'humanité ? Et nous, qui le savons, ne devons-nous pas l'aimer au moins dans ce qu'il sera, et être pour lui un dieu bienfaisant ? Et pour nos frères et sœurs en humanité, que ne devons-nous pas faire ? Quelles que soient leur race, leur couleur, leur infériorité, notre devoir n'est-il pas de travailler à leur rendre ce que d'autres

---

soient, seront pleinement justifiées dès qu'on en connaîtra les véritables causes. La justice des maladies héréditaires est rigoureusement démontrée par le Spiritisme. Voir le *Livre des Esprits* : Parenté, Filiation.

<sup>9</sup> Voir la note 1, p. 53.

ont fait pour nous ? Ceux d'entre nous qui sont arrivés à un stage supérieur de la vie hominale, doivent-ils oublier que c'est avec l'aide des autres ? Que c'est en cultivant leur raison, leur liberté ? Et qu'ainsi le devoir est d'aider les autres à en faire autant ?

Voilà les conséquences de ma théorie, et je m'y attache, parce qu'elle me paraît non seulement appuyée d'une manière suffisante, mais parce qu'elle est la seule conception qui puisse me soutenir dans l'amélioration de moi-même, en me donnant le courage de remplir mes devoirs envers mes semblables et tous les autres êtres auxquels je reconnais des droits.

Jenny P. d'Héricourt - (Solidarité, du 1er décembre 1869.)

### *Explications spirites sur la vie future*

Il nous a paru intéressant de mettre en regard de la réponse de madame d'Héricourt, les solutions données aux mêmes questions par M. Greslez, rédacteur en chef du Journal de Sétif (Algérie).

On lit dans le Sétifien du 21 octobre 1869 :

D. Si l'être ne doit réaliser qu'un certain progrès, le progrès n'est point, indéfini ?

R. Le progrès est défini quant à chaque phase de l'existence de l'être ; il est indéfini quant à l'ensemble de ces phases.

D. Et quand l'être humain a réalisé ce maximum de progrès, que devient-il ?

R. Quand l'être humain est arrivé au degré voulu de perfection relative, morale et religieuse, il cesse d'être astreint à la réincarnation ; mais pendant plusieurs siècles il appartient à l'humanité terrestre. Ces êtres, devenus surhumains, mais non parfaits, sont nos anges gardiens, nos protecteurs, nos inspireurs, nos professeurs éclairés, quand nous voulons bien les consulter. Après cette phase, qui suit celle des incarnations, que deviennent-ils ? Je n'en sais rien, parce qu'ils ont abandonné la terre pour toujours, et qu'ils ne sont plus là pour nous le dire.

D. Comment l'être humain peut-il progresser en se réincarnant, puisqu'il perd complètement le souvenir de ses existences antérieures ?

R. L'être humain, en se réincarnant, a perdu, pendant l'état de veille ou de sommeil incomplet, le souvenir précis de ses existences antérieures ; mais il en a conservé l'intuition, les aptitudes, le caractère ; son état actuel, moralement et intellectuellement, est la résultante de ses états précédents. Le progrès se fait par la somme d'amélioration qu'il peut apporter dans chacune de ses vies terrestres et pendant les intervalles qui les séparent. Les améliorations sont le fruit de sa volonté et de son éducation.

D. Pourquoi donc cette empreinte si profonde des milieux dans lesquels il grandit ?

R. Tous les jours nous avons sous les yeux des preuves frappantes, éclatantes, que cette empreinte n'est souvent que superficielle. Ne voyez-vous pas des enfants issus du même père et de la même mère offrir des différences sensibles sous le rapport du caractère, de l'intelligence, des penchants et des aptitudes, et cela quand ils ont vécu dans les mêmes milieux ? Cette vérité scientifique est de la plus haute importance, car elle détruit radicalement ce préjugé qui a fait adopter l'hérédité des fonctions chez certains peuples...

Il est inexact de dire : engendrer un enfant, puisque les parents ne créent que le corps, enveloppe passagère de l'âme.

D. Si l'espèce a commencé par l'unité, c'est-à-dire par un seul couple, la réincarnation est impossible ?

R. La légende du commencement de l'espèce par un seul couple est une fable absurde car la cause qui a produit ce couple en a nécessairement fait naître plusieurs, ce qui se voit par la différence des types corporels. Cette fable fût-elle une vérité qu'elle n'infirmerait en rien la logique de la loi des réincarnations car la série de ces incarnations, pour chaque individu, a eu pour point de départ une première incarnation dans un corps humain.

Qu'était l'âme humaine avant cette première incarnation ? Je ne sais rien de positif à cet égard. L'opinion la plus accréditée, c'est qu'elle avait appartenu à un animal des plus intelligents.

D. Comment est-il juste que certaines affections chroniques se transmettent par quelques individus à leurs descendants ? Quand je commets une faute, la justice n'exige pas que ce soit mon voisin qui

soit puni ?

R. Certes, non. Il ne se passe rien sur la terre qui ne soit parfaitement nécessaire et juste. Il s'agit de comprendre les causes de chaque effet.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Quand vous vous réincarnez dans une famille atteinte d'affections chroniques, c'est que cette expiation est nécessaire et que vous l'avez méritée par vos fautes antérieures, personnelles car l'homme est l'artisan de son bonheur ou de son malheur.

Armand Greslez

## **Le Spiritisme partout**

*Conversation recueillie dans un chemin de fer*

Un de nos correspondants, dont nous avons pu maintes fois apprécier le dévouement infatigable à nos principes, et dont la bonne foi est à l'abri de tout soupçon, nous communique le résumé de la conversation suivante, qu'il a recueillie en chemin de fer en se rendant de Paris dans un des grands centres du midi :

Je termine ma lettre, nous dit-il, par le compte rendu d'une conversation sur des manifestations spirites qui a eu lieu, devant moi, en chemin de fer, entre deux jeunes officiers d'artillerie, qui d'ailleurs ne me connaissaient nullement ; voici ce dont il s'agit :

Je suis parti de Paris un mercredi par l'express de 9 h. 55 du soir. Deux messieurs en bourgeois, se trouvaient dans le même compartiment que moi. Ils me paraissaient être, ce que leur conversation m'a confirmé ensuite, des officiers d'artillerie. Ils parlèrent d'abord de choses et d'autres intéressant leur profession, et en particulier des améliorations introduites depuis quelques années dans la balistique. Je commençais à m'endormir lorsqu'ils parurent vouloir cesser leur conversation ; mais je fus bientôt tiré de mon assoupissement par cette question que le plus jeune adressa sans préambule à son compagnon de route :

- Avez-vous jamais vu des expériences de Spiritisme ?

Second voyageur. - Comment! Est-ce qu'on s'en occupe encore à Paris ?

Premier voyageur. - Oh ! plus que jamais ! Actuellement, je reviens de permission ; j'ai passé mon congé dans la famille de ma belle-sœur. Eh ! bien, la mère de ma belle-sœur met toute la maison en émoi, sans le vouloir. Je ne veux pas chercher la cause de ce que j'ai vu par moi-même et de ce qui m'a été raconté par des témoins irrécusables ; mais je garantis que de pareils faits sont inexplicables par les connaissances scientifiques actuelles. Ainsi j'ai vu des meubles se mettre en mouvement en présence de la belle-mère de mon frère ; des sonnettes d'appartement s'agiter toutes seules, et nous nous sommes assurés que personne ne nous montait le coup.

Mais voilà qui est plus fort et que vous ne croirez pas, plus que je ne l'aurais cru, si ce n'était arrivé dans cette maison et pendant mon séjour. Il y avait dans la chambre de la belle-mère de mon frère, une bouteille d'huile de foie de morue, placée sur un meuble. Au milieu de la nuit, cette dame et son mari ont été réveillés en sursaut par une forte détonation, Allumer une bougie et s'habiller à la hâte pour se rendre compte de ce qui avait eu lieu, fut aussitôt exécuté que pensé. Le croiriez-vous, ils ont trouvé dans la pièce voisine, la bouteille d'huile de foie de morue qui était la veille au soir dans leur propre chambre ; cette bouteille avait éclaté comme une bombe, et il n'y avait pas à nier, car le parquet et les lambris étaient et sont encore maculés par le liquide contenu dans la bouteille.

Second voyageur. - C'est en effet très fort.

Premier voyageur. - Cette même dame dont je vous parle a eu le malheur de perdre son fils, il y a quelques années. Ce jeune homme est mort un mardi soir, à cinq heures, par suite de l'hémorragie déterminée par une blessure reçue accidentellement au flanc gauche. Cet événement eut lieu dans une ville très éloignée de celle où résidait sa mère. Eh ! bien, le même soir, à l'heure où son fils expirait, cette dernière était dans sa chambre, la bougie allumée et son mari près d'elle, lorsque tout

à coup elle s'écria : Tu ne vois pas Emile près de moi ! Il me regarde ! Il a une plaie au côté gauche !...» Le mari répondit qu'il ne voyait rien et que c'était une hallucination. La chose en resta là. Cependant, le lendemain matin arriva une dépêche qui apprit à ces infortunés parents que leur fils avait été tué la veille au soir. Un coup mortel lui avait ouvert le flanc gauche.

Eh, tenez, tout récemment, avant-hier, sur les instances de cette dame, j'ai consenti à évoquer mentalement, au moyen d'une table, l'Esprit d'un individu que pas un des assistants ne pouvait connaître. J'ai évoqué l'Esprit d'un de mes amis intimes, mort à mes côtés, pendant la campagne d'Italie. Au moyen d'un alphabet de convention, il m'a été dit des choses tout à fait particulières et que ne connaissait certainement pas le médium, comme on appelle cette dame. Son mari lui reproche de bouleverser la maison mais elle répond qu'elle n'y peut rien, et le fait est qu'elle ne cherche nullement à provoquer ce qui arrive.

Voilà en résumé, messieurs, la conversation que j'ai entendue et que je me suis empressé de vous transmettre, parce qu'elle m'a paru tant par son objet que par la manière dont elle a été recueillie, de nature à intéresser vos lecteurs. »

Un de vos correspondants

*Remarque.* - Il nous a paru en effet, comme à notre honorable correspondant, qu'il pourrait être intéressant de faire connaître à nos lecteurs par un nouvel exemple, combien le Spiritisme a gagné dans l'opinion. Naguère encore, on osait à peine en parler à ses amis, après avoir préalablement sondé leurs dispositions, et s'être assuré qu'on était à l'abri des oreilles indiscretes aujourd'hui, sur la place publique, à table d'hôte, dans un salon, en chemin de fer, on parle du Spiritisme comme d'une doctrine ayant acquis droit de cité. A l'incrédulité a succédé l'intérêt ; on ne raille plus et si l'on n'accepte pas tous nos principes de prime abord, on les discute, et sans en admettre toutes les conséquences, on convient généralement qu'ils donnent une solution logique, rationnelle, consolante, à une foule de problèmes inexplicables jusqu'à ce jour.

Les faits qui précèdent, tout en étant l'indice d'une puissante médiumnité à effets physiques, ne sortent pas du domaine du possible. Dans tous les cas, la manière dont ils ont été racontés plaide en faveur de leur authenticité. Qui donc aurait voulu tromper ce jeune homme ? Il ne se doutait certainement pas qu'un auditeur inconnu ne perdait pas un mot de son récit. Bien mieux, il ne croit même pas encore aux Esprits, mais il est obligé de convenir qu'il a vu des faits dont l'explication lui échappe. Son attention est éveillée ; il voudra savoir le pourquoi et le comment des manifestations dont il a été le témoin, et deviendra tôt ou tard un partisan sérieux de l'enseignement des Esprits. Spirite intelligent, comme tant d'autres, il sèmera la conviction autour de lui, et c'est ainsi que de proche en proche se développeront et se vulgariseront les éternelles vérités proclamées par le Spiritisme.

### **Correspondance**

*Lettre de M. T. Jaubert de Carcassonne*

A MM. les administrateurs de la Société anonyme, 7 , rue de Lille, Paris.

Carcassonne, 27 décembre 1869.

Messieurs et chers frères en croyance,

Je vous adresse mes vœux de premier de l'an. Vous savez qu'ils partent d'une conviction inébranlable, d'un cœur sincère et dévoué.

Je n'ai pas besoin de vous dire tout l'intérêt que je porte à l'œuvre édiflée par M. Allan Kardec. J'ai en elle et en ceux qui la dirigent actuellement, la plus légitime confiance.

Le Spiritisme repose maintenant sur des bases solides. Tous les hommes veulent aujourd'hui faire usage de leur raison ; c'est par la raison que la doctrine triomphera. Le mouvement se propage ; la France ne rit plus ou ne rit guère, et commence à étudier. Quelques correspondants amis, de Prusse et d'Autriche, me donnent l'espérance de progrès rapides et soutenus. Comme partout l'action part

d'en haut.

Depuis douze ans, je conserve les lettres qui me sont adressées sur notre belle doctrine. Je les compte par centaines, et dans le nombre de bien précieuses : philosophes, érudits, auteurs distingués, mathématiciens, professeurs, fonctionnaires, militaires, penseurs profonds, appartenant aux classes les plus élevées de la société, figurent dans mon recueil. Nos incrédules que nous aimons malgré eux, seraient bien surpris d'y voir tant et de si belles signatures.

Vous, messieurs, vous avez charge d'âmes. Je suis certain que vous ne laisserez pas toucher le drapeau que vous a confié le maître.

J'ai environ deux cents exemplaires non brochés des Fables de l'Esprit frappeur. Permettez-moi de vous les offrir. Je veux y joindre quelques pièces qui ne sont pas dans le volume actuel. Je les ferai copier le plus tôt possible et je vous enverrai le tout. Je vous prie de les imprimer à la suite des autres. Du reste, vous disposerez le volume dans l'ordre qui vous paraîtra le plus convenable.

Ayez la bonté de faire bon accueil à ma faible offrande.

Veillez présenter à madame Allan Kardec mes respectueux hommages. Je ne doute pas de me faire l'écho de tous les spirites véritablement dévoués à notre cause, en la félicitant de la fermeté et du courage avec lesquels elle s'est chargée de maintenir dans la bonne voie, la doctrine si laborieusement élaborée par M. Allan Kardec.

Veillez agréer, messieurs, la nouvelle assurance de mes plus affectueux sentiments. »

T. Jaubert,

Vice-président du tribunal civil.

*Remarque.* - Des témoignages comme ceux de M. Jaubert n'ont pas besoin de commentaires ; mais ils sont pour ceux qui les reçoivent, d'autant plus précieux qu'ils partent d'une voix plus autorisée.

Que sont en effet les difficultés de la route, les tribulations inséparables de la tâche que s'est imposée madame Allan Kardec, devant de pareilles satisfactions morales ? Elle est profondément touchée de l'appui qu'elle rencontre parmi les défenseurs de l'idée spirite, à quelque rang de la société qu'ils appartiennent. Ne pouvant leur témoigner particulièrement à tous, combien elle est sensible aux félicitations qui lui sont prodiguées, elle les prie de croire ainsi que M. Jaubert, à la réciprocité de ses sentiments de fraternelle sympathie.

Que tous ceux qui ont su s'élever au-dessus de la crainte de l'opinion, et qui commandent le respect et la confiance par leur lumière et leur caractère, fassent ainsi publiquement connaître leurs convictions, et les incrédules commenceront à réfléchir plus sérieusement.

Nous sommes vivement touchés des encouragements que M. Jaubert veut bien nous donner, et nous nous efforcerons de nous en rendre dignes, en demeurant les fidèles interprètes de l'enseignement des Esprits.

Nous acceptons dans l'intérêt du Spiritisme l'offre généreuse que veut bien nous faire M. Jaubert, de deux cents exemplaires des Fables de l'Esprit frappeur, et nous le prions, au nom de la doctrine, d'en agréer nos chaleureuses félicitations.

Selon ses vœux, le produit de la vente de cet intéressant ouvrage sera entièrement consacré au développement de notre consolante philosophie. Nous sommes persuadés de nous faire les fidèles interprètes des secrets désirs de M. Jaubert, en ouvrant l'ère des publications populaires du Spiritisme, par la prochaine édition des *Fables de l'Esprit frappeur*.

La première édition des *Fables et Poésies* diverses fut publiée en 1862 (voir la Revue de novembre 1862, page 339), et mise en vente à raison de 2 francs l'exemplaire. Le prix de l'édition nouvelle, revue et augmentée d'un certain nombre de fables inédites sera de 1 fr. 25 c.

D'ailleurs, nous avertirons nos lecteurs par un avis spécial, de la mise en vente définitive de cette nouvelle édition.

## Nécrologie

*Madame René Caillé*

*Inspectrice générale des salles d'asile du Haut et du Bas-Rhin.*

Nous lisons dans le Bulletin académique du Haut et du Bas-Rhin

Nous avons une triste nouvelle à annoncer à nos lecteurs.

La femme du célèbre voyageur René Caillé, madame René Caillé, déléguée spéciale des salles d'asile d'Alsace, est morte à Strasbourg, le 10 de ce mois, à 11 heures du soir, enlevée par une courte maladie. C'est une vie toute de dévouement et de zèle qui s'est éteinte, c'est une carrière belle et noblement remplie qui s'est achevée. En 1845, madame René Caillé fut chargée par le ministre de l'instruction publique de fonder à Paris, avec mademoiselle Marie Pape Carpentier, l'École normale modèle où devaient être formées les directrices des salles d'asile. Elle fut nommée économiste de cette école.

En 1818, le gouvernement de la République lui confia la mission d'aller inspecter les départements de la Meurthe, de la Moselle, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. En 1852, le Conseil général du Haut-Rhin la demanda pour déléguée spéciale des salles d'asile, et l'année suivante la même position lui fut offerte pour le Bas-Rhin. Depuis cette époque, madame René Caillé a demeuré à Strasbourg, où elle a joui de l'estime générale.

Elle avait puissamment contribué à la fondation des salles d'asile en Alsace, et elle sut répandre parmi les directrices de ces écoles une méthode pour l'enseignement du français, grâce à laquelle la langue nationale fut remarquablement vulgarisée dans nos deux départements. Le zèle et le dévouement de madame René Caillé étaient toute preuve ; elle se donnait tout entière à son œuvre. Les directrices des salles d'asile, tout le personnel de l'instruction primaire du Bas-Rhin, les membres de l'Académie avaient pour elle les plus profondes sympathies. Les petits enfants des écoles perdent en elle une bienfaitrice et une mère ; l'enseignement perd une protectrice courageuse ; ceux qui étaient dans l'intimité de madame Caillé perdent une amie sincère et précieuse.

Le 12 ont eu lieu les obsèques de madame René Caillé.

Le deuil était conduit par M. le préfet du Bas-Rhin. Parmi les autres autorités qui ont bien voulu honorer de leur présence le funèbre cortège, on remarquait M. l'archiprêtre Spitz, curé de la cathédrale ; M. Chérueil, recteur ; M. Eudes, inspecteur de l'Académie ; M. Ungerer, inspecteur primaire.

Au cimetière Saint-Urbain, lieu choisi pour la sépulture de la défunte, M. Eudes, au milieu d'un religieux silence, a prononcé le discours suivant, qui a fait une profonde impression sur tout l'auditoire :

Messieurs,

Avant que cette tombe se referme sur les restes mortels de la femme de cœur que nous accompagnons ici, permettez-moi, comme inspecteur de l'Académie de Strasbourg, de rendre à sa mémoire un public hommage ; malgré le peu d'autorité de ma voix si récemment connue de vous, permettez-moi d'être l'interprète des sentiments de reconnaissance et d'affection qui attachaient les plus jeunes enfants de l'Alsace à madame René Caillé.

La cause des salles d'asile, est-il besoin de le dire ici, est de celles qui peuvent passionner tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de leur pays. C'est à cette sainte cause, depuis longtemps plaidée par saint Vincent de Paul, que madame René Caillé avait voué sa vie, à l'âge encore où le cœur, plein de feu et de jeunesse, peut prendre sans faillir une autre direction. Avant même 1845, c'est à ces pépinières de l'enfance qu'elle a donné ses forces ; ses efforts n'ont pas d'autre but. Elle ne se borne pas à des soins matériels ; elle propage une méthode pour familiariser ces jeunes intelligences avec notre langue nationale sans traduire l'idiome appris au berceau.

C'est sur la brèche que ce soldat de l'éducation de l'enfance a été frappé ; la veille encore, sa préoccupation était pour les salles d'asile, qui chériront longtemps sa mémoire. Que dire des regrets que la perte de cette femme dévouée doit laisser dans la famille ? Que dire à cette pieuse fille qui

marche sur les traces de sa mère ? A ce fils courageux, depuis longtemps éprouvé par les souffrances physiques ? Le nom qu'ils portent doit être pour eux une consolation. Que nos adieux pleins de tristesse leur soient aussi un adoucissement dans leur profonde et légitime douleur ! »  
(Bulletin académique du Haut et du Bas-Rhin, du 15 novembre 1869.)

Madame René Caillé était depuis de longues années en relations intimes avec M. Atlan Kardec. Ses aspirations philosophiques en avaient fait, avant la vulgarisation du Spiritisme, un partisan éclairé et profondément convaincu des principes de la pluralité des existences et des mondes habités. Elle fut une des premières intelligences d'élite qui étudièrent tout d'abord les manifestations, et acceptèrent la doctrine logique et rationnelle qui en devait être la conséquence naturelle.

Malgré les difficultés locales et un milieu éminemment réfractaire, madame René Caillé, réunissant autour d'elle quelques penseurs sérieux, réussit, par ses efforts persévérants, à fonder à Strasbourg une des premières sociétés spirites régulièrement organisées et véritablement fécondes en travaux utiles et consciencieux. Elle entretenait avec M. Allan Kardec une correspondance suivie, et participa de tout son pouvoir à la propagation de la doctrine, en lui faisant parvenir de nombreux documents d'une utilité incontestable pour le développement de nos études.

Si les petits enfants des écoles perdent en madame René Caillé une bienfaitrice et une mère ; si l'enseignement perd une protectrice courageuse, les spirites perdent certainement une sœur d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve. Le Spiritisme nous a sans doute appris à contempler la mort sans effroi, mais lorsqu'elle frappe une personnalité éminente comme celle de madame René Caillé, c'est l'œil humide de larmes et le cœur profondément ému, que nous en subissons les coups ; car nous sommes de ceux qui pensent que la mort est plus cruelle pour ceux qui restent que pour ceux qui s'en vont.

Pour l'incarné, qui voit s'échapper le compagnon de sa vie d'épreuves, ou le guide qui a dirigé ses premiers pas ; pour l'exilé dont l'heure du départ n'est pas encore sonnée, la mort, c'est encore la séparation et son cortège de douleurs, tandis que pour celui qui retourne à la vie normale de l'erraticité, pour les Esprits hors ligne qui, comme celui de madame René Caillé, ont toujours combattu pour la diffusion des lumières et le triomphe de la vérité, la mort est le couronnement d'une vie bien remplie, la sanction suprême et la récompense de la torche si courageusement accomplie.

Nous avons lu avec intérêt le discours prononcé par M. Eudes sur la tombe, et nous avons été heureux du témoignage qu'il a rendu publiquement à la mémoire de madame René Caillé ; mais nous avons vivement regretté de ne trouver en regard des éloges mérités décernés à ce dévouement de tous les instants, qu'un froid adieu pour la dépouille mortelle confiée à la terre, et un oubli absolu de lame qui venait de reprendre sa liberté. Nous nous empressons de combler cette lacune regrettable.

Nous sommes profondément convaincus que cet Esprit éminent, réuni aujourd'hui à celui de M. René Caillé, est entré dans le monde spirituel sans étonnement, comme dans un pays connu, qu'on a quitté momentanément pour visiter des contrées étrangères, mais qu'on n'a pas oublié et qu'on retrouve toujours avec bonheur. Nous n'en doutons pas, de l'espace où il est allé jouir de la félicité réservée aux bienfaiteurs de l'humanité, il veillera sur les êtres chers qu'il a laissés sur la terre, et nous lui serons personnellement reconnaissants toutes les fois qu'il voudra bien participer à nos travaux, en nous communiquant, comme autrefois, le résultat de ses études et de ses observations.

Nous nous sommes fait un devoir de donner un témoignage particulier de sympathie et d'estime à l'Esprit de madame René Caillé, en en sollicitant l'évocation. Nous nous empressons de soumettre à l'appréciation de nos lecteurs la communication que nous avons reçue et qui nous paraît bien caractériser le dévouement, inaltérable et consciencieux de cet infatigable champion de l'instruction populaire.

(Paris, 14 janvier -1870. - Médium M. Leymarie.)

Etre spirite, messieurs et chers frères, c'est être la solidarité incarnée, c'est consacrer toutes ses

facultés au développement progressif de l'Esprit humain, c'est agrandir son intelligence en coopérant à élever le niveau moral et intellectuel de l'humanité.

Celui dont je m'honore d'avoir partagé l'existence, m'avait inculqué ce bon sentiment, cette noble habitude. Si j'ai pu faire quelque bien, si mes travaux ont pu être de quelque utilité pour les autres et pour moi-même, c'est à lui que je le dois ; c'est à lui aussi que je dois la plus grande partie des témoignages que vous voulez bien me donner malgré mon faible mérite. Et si j'ai conservé jusqu'à mon dernier soupir, ma sérénité, malgré de cuisants chagrins intimes, si ma patience et ma fermeté ne m'ont pas un instant abandonnée dans ma vie publique, c'est que René Caillé, de l'espace comme sur terre, a toujours été pour moi un protecteur de tous les instants, un guide éclairé et dévoué.

Aujourd'hui nous parcourons ensemble et instantanément les espaces sans limites ! Nous devisons de nos travaux passés, des connaissances à acquérir, afin d'être utiles à nos frères, dans nos diverses transformations ! Et ce Dieu si peu compris, dont je ne suis encore qu'une initiée de petit ordre, m'apparaît désormais dans toute son harmonieuse grandeur !... Combien nos savants, dont les fronts pâlisent en recherchant les lois qui gouvernent les molécules, les oncles sonores, l'électricité, la chaleur, la lumière, sont loin du problème à résoudre ; je n'ai pas mission de leur faire la leçon, mais qu'ils n'oublient pas qu'ils ne progresseront réellement eux-mêmes qu'en initiant à leurs travaux et à leurs découvertes, non seulement le monde savant proprement dit, mais l'humanité entière. La science ne doit pas être le privilège de quelques-uns ; elle appartient à tous, et ceux qui lui ont arraché ses secrets, doivent, pour accomplir la loi divine, la vulgariser dans un langage clair et précis, compréhensible à toutes les intelligences.

Instruire, quelle belle chose ! Penser qu'autour de soi de pauvres petits enfants, de roses petites filles pourront trouver à la fois la santé corporelle et le pain de l'Esprit, devenir de fortes natures en même temps que des âmes droites et saines. Eclairer des intelligences mais c'est être fils de Dieu ! C'est recréer un petit monde, et je remercie mon mari d'avoir mis ma raison en mesure de comprendre tout ce que l'instruction renferme de moralité et d'avenir !

Ma fille bien-aimée, tu m'as succédé dans la tâche parfois ingrate et pénible que j'ai entreprise ; n'oublie pas qu'avec de la persévérance et une conviction inébranlable, on triomphe de toutes les difficultés. Et toi, mon fils, sois aussi un homme utile ; travaille à accroître le capital intelligent, seule richesse impérissable des nations. Souviens-toi surtout que René Caillé fut ton père et prends ses exemples pour guide de toutes tes actions.

Merci de votre appel, frères ; merci de la part de deux Esprits présents parmi vous ; votre réunion nous attire comme tout ce qui est sincère et loyal.

Vous avez regretté que l'âme ait eu la plus petite part dans le discours prononcé sur ma tombe ? Que voulez-vous ? L'étoffe spirituelle et la croyance à l'immortalité sont encore à l'état embryonnaire chez bien des savants ; prions pour eux et pardonnons-leur.

Heureuse de votre sympathique accueil, je reviendrai, et René Caillé avec moi, pour répondre à votre amical souvenir. Puissiez-vous, mes amis, arriver à l'accomplissement prochain de vos légitimes désirs ; c'est le vœu le plus ardent de vos collaborateurs invisibles.

Veuve René Caillé

### **Dissertations spirites**

*Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont... pendus.*

(Paris, 15 janvier 1870.)

Du vivant de mon corps terrestre, j'ai eu maintes fois le désir de faire suivre de quelques réflexions une nouvelle semi-fantastique que j'ai lue dans un journal, il y a quelque quarante-cinq ans, et qui avait pour titre : *Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont... pendus*. On la dirait écrite à notre époque, tant il est vrai que les vérités sont de tous les temps. En voici le sujet, autant qu'il m'en souvient, car je me rappelle davantage l'idée que les paroles.

Deux amis partent en ballon pour faire une excursion aérostatique ; emportés plus loin qu'ils ne le pensaient, l'un d'eux qui ne se souciait pas d'errer davantage à l'aventure, se fait descendre à un endroit quelconque ; l'autre continue sa route au gré du vent qui le transporte dans une île inconnue du grand Océan. En descendant, le ballon s'embarrasse dans les arbres, et, en tombant, notre voyageur aérien se crève un œil. Le voilà borgne !....

Au bruit de sa chute, et à sa voix qui appelle du secours, une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants l'entoure ; ils le touchent, le palpent des pieds à la tête, sans le regarder, comme pour reconnaître sa personne. Étonné de cette singulière manière d'aborder les gens, notre voyageur les examine plus attentivement ; il s'aperçoit alors qu'il a affaire à des aveugles !

- Qui êtes-vous et d'où venez vous, lui demande l'un d'eux, car à votre accent et à la forme de votre vêtement, nous reconnaissons que vous êtes étranger à ce pays ?

- En effet, dit-il, je viens de bien loin ; mon pays s'appelle la France ; le connaissez-vous ?

- Non ; ce doit être un pays bien arriéré, bien barbare, car nous n'en avons jamais entendu parler.

Et notre voyageur de s'étendre sur les usages, les coutumes, les mœurs de son pays natal. Il vante les progrès accomplis dans les sciences et l'industrie, et en particulier les nouvelles découvertes astronomiques, météorologiques, aérostatiques, et raconte enfin l'incident qui a terminé son voyage dans l'île.

Tant qu'il ne s'agissait que d'œuvres manuelles, mécaniques, nos aveugles, tout en se récriant sur l'étrangeté du récit qui leur était fait et dont ils ne pouvaient apprécier la véracité, ne manifestaient leur incrédulité que par leurs gestes et leur attitude. Mais dès que le malheureux aéronaute eut imprudemment abordé les arts, la peinture ; dès qu'il voulut parler de lumière, de couleurs, d'optique, les murmures succédèrent aux gestes et les exclamations aux murmures, de sorte qu'il ne put bientôt plus se faire entendre. C'était un fou, un insensé, disaient les uns ; un menteur, s'écriaient les autres. Qui avait jamais entendu parler de lumière, de couleurs et autres balivernes ? Que voulait dire cet inconnu lorsqu'il affirmait avoir vu toutes ces merveilles ? Qu'était-ce que voir ? On connaît la forme des objets au toucher ; on sait que des êtres animés s'approchent au bruit qu'ils font en se déplaçant ; on les reconnaît au son de leur voix ; mais comment pouvait-on les voir ? Celui qui propageait de pareilles doctrines ne pouvait être qu'un être privé de raison, ou un menteur ! Dans tous les cas, c'était un homme dangereux dont il fallait au plus vite se débarrasser ? Et voilà comment notre voyageur devenu borgne par suite de sa chute malheureuse, fut pendu pour avoir voulu parler couleur à des aveugles, et non couronné roi selon le dicton populaire.

Eh ! Ne reconnaissons-nous pas tous les jours quelle profonde vérité se cache sous cette apparente fiction. A chaque page de l'histoire ne voyons-nous pas des borgnes persécutés, torturés pour avoir tenté d'éclairer les aveugles. C'était un borgne parlant à des aveugles que Socrate enseignant l'immortalité aux Grecs et tous les grands hommes de l'antiquité mourant pour les vérités qu'ils avaient découvertes ! Et le Christ crucifié ! Et les Jean Huss, les Kepler, les Galilée, les Salomon de Caus, des borgnes qui ont tenté vainement pendant leur vie d'illuminer les esprits aveugles de leurs contemporains, et qui n'ont réussi à leur faire entrouvrir un œil qu'après avoir arrosé de leur sang et payé de leur vie les bienfaits dont ils dotaient l'humanité !

Aujourd'hui on ne pend plus, on ne torture plus physiquement les borgnes ; on respecte leur vie, mais on ridiculise leurs travaux. On rit des inventeurs ; on se moque des philosophes ; ce sont tous borgnes bons à pendre ! Des borgnes, les magnétiseurs et les somnambules ! Des borgnes, les spirites !

Raillez, messieurs les savants ; moquez-vous, incrédules sceptiques, matérialistes opiniâtres. La critique est facile, surtout lorsqu'elle n'est accompagnée ni d'études consciencieuses, ni de réfutations inattaquables.

Les critiques sont stériles aussi sont-elles bientôt condamnées à un profond oubli ! Tandis que les œuvres des borgnes surgissent, flambeaux éclatants, pour éclairer les générations futures enfin guéries de leur cécité séculaire.

Spirites, vous êtes encore aujourd'hui les borgnes au milieu des aveugles ! Ne vous étonnez donc pas, si vous excitez l'incrédulité des uns et les persécutions morales des autres. Laissez le temps

faire son œuvre, et, sans vous préoccuper d'un présent passager, attendez de l'avenir la consécration des principes qui vous ont été enseignés.

Allan Kardec

### **Cause de la persistance de la vie dans les cas de léthargie prolongée**

(Paris, 9 novembre 1869.)

Question. Comment un être incarné peut-il vivre pendant un temps relativement long, pendant plusieurs mois, une année, absolument privé de toute nourriture ?

Réponse. Pour celui qui ne croit qu'à la matière et à ses lois, la suspension de la vie sans que la désorganisation en soit la conséquence immédiate, est en effet un de ces phénomènes inexplicables et qui confond la raison. Pour le spirite, c'est une démonstration de plus et une démonstration concluante en faveur des principes qu'il admet.

Il n'y a pas de vie sans activité ; il n'y a pas d'activité sans transformation de l'objet mû, dit la science matérialiste. Et cependant, le fait lui répond : il y a des êtres dont l'immobilité matérielle est évidente, dont l'inactivité apparente est complète, mais dont, néanmoins la vie ne s'éteint pas ; elle demeure à l'état latent et peut aussi bien cesser d'être que recouvrer son activité tout entière, si la cause qui la dissimule cesse d'exercer son influence.

Que devient devant de semblables manifestations, la théorie qui représente la vie comme une quantité de mouvement emmagasinée dans le corps humain, s'accroissant tant que le développement de l'être n'est pas complet, parce que la dépense est inférieure à l'acquit ; s'équilibrant dans l'âge mûr et s'amointrissant lorsque la dépense journalière surpasse la quantité récupérée ? A ce compte, la vie, née fortuitement de la mise en présence d'éléments particuliers, disparaît par l'usure de ces éléments.

Cette théorie, satisfaisante au point de vue du fonctionnement de l'organisme corporel, peut-elle résoudre toutes les difficultés, répondre à toutes les objections ? Si oui, elle est vraie et il n'y a pas à hésiter devant son adoption mais, s'il est des faits qu'elle est impuissante à expliquer, même sans sortir de l'ordre des manifestations matérielles, il faut la repousser comme incomplète, ou du moins la restreindre à l'ordre de faits qu'elle peut expliquer, et chercher quelque chose de plus satisfaisant pour les phénomènes qui peuvent se soustraire à sa réglementation.

La maladie est guérissable par les procédés matériels, parce que l'activité n'est pas suspendue, parce que la médication matérielle permet de réparer le mal existant ou de limiter ses ravages. Mais lorsque la vie n'est plus active, lorsque les fonctions sont suspendues et que la mort n'est pas la conséquence prochaine de l'anomalie qui se présente, que peut la science ?... Rien !... Que doit-elle faire ?... Se déclarer impuissante, constater les faits et demander à la philosophie qu'elle dédaigne, la solution qu'elle ne peut trouver dans le codex !

Lorsque la mort a lieu réellement, par suite d'une cause déterminante quelconque, si le matérialiste se croit en présence du néant, le spirite mû par d'autres pensées, n'ignore pas que, des éléments matériels livrés à la désorganisation, s'est échappée l'intelligence qui gouvernait le corps. Mais cette intelligence sans forme et sans limite, est encore circonscrite par un organisme éthérée auquel il donne le nom de périsprit.

Le périsprit et l'Esprit dégagés, la mort frappe le corps ; mais si l'Esprit s'échappe seul ; s'il conserve des relations étroites avec son organe de manifestation matérielle au moyen du périsprit, il n'en sera plus de même ; et, en effet, vous en avez la preuve journalière, dans le sommeil pour chacun des êtres incarnés, dans la catalepsie chez les somnambules, et enfin dans la léthargie.

Chez les cataleptiques et la plupart des léthargiques, la rigidité du corps est complète, les pulsations du cœur et du pouls sont insensibles, le souffle est absent ; on est, enfin, en présence de toutes les apparences de la mort L.. Que cet état, au lieu de quelques minutes ou de quelques heures, se prolonge pendant des mois et des années entières, et la possibilité du jeûne absolu sera démontrée. Car, si pendant la léthargie, le corps ne se nourrit pas, il ne dépense pas non plus puisque ses

organes ne fonctionnent pas ; les rapports organiques ne sont pas modifiés; ils sont seulement suspendus et, si la décomposition, la mort ne sont pas le terme prochain de cette situation anormale, c'est que le fluide périsprital, qui enveloppe et pénètre l'être apparent tout entier, faisant fonction de la boîte hermétiquement fermée des conserves alimentaires, s'oppose à l'action désagrégeante des éléments extérieurs.

Vous n'avez pas trouvé l'âme à la pointe de votre scalpel, messieurs les médecins, et vous niez son existence ; peut-être serez-vous plus heureux en cherchant le périsprit, et si vous le trouvez, comme je n'en doute pas, vous aurez fait faire à la science médicale un pas immense, vous aurez provoqué toute une révolution dans le monde savant, et vous aurez entre les mains, la clef d'une foule de problèmes pathologiques et physiologiques jusqu'ici sans solution.

La médecine fluidique est mûre ; son ère, préparée par l'homéopathie dont elle sera la consécration et le développement, ne tardera pas à s'ouvrir, et elle viendra à son tour préparer les voies à la médecine spirituelle et animique. Le médecin sera alors ce qu'il aurait toujours dû être : le médecin de l'âme et du corps.

On ne dira plus : Je soigne et je guéris les plaies : je traite les maladies, à d'autres de guérir les âmes !... Nous sommes les médecins du corps. »

On comprendra enfin les relations intimes des trois principes constitutifs de l'être humain, et que la santé, l'équilibre seront les conséquences nécessaires de l'hygiène qui leur sera solidairement prescrite.

D<sup>r</sup> K..

## Poésie spirite

### *Fable*

Le Pantin

Suspendu par un fil de soie imperceptible,  
Au milieu des joujoux d'un vaste magasin,  
Un pierrot de carton., disons mieux, un pantin  
Faisait, sous l'action d'une main invisible,  
Aux yeux des passants arrêtés,  
Des exercices vifs, précis, mais limités :  
Escrime, grands écarts, pirouettes légères,  
Danses de divers caractères,  
Tels sont ses jeux, ses mouvements  
Dont l'exécution facile  
Semble lui donner droit aux applaudissements.  
Ajoutons que le peintre habile,  
Esprit observateur et quelque peu malin,  
A su donner aux traits animés du pantin,  
Un air satisfait de soi-même,  
Un regard dédaigneux, un sourire hautain,  
Bref, un cachet d'orgueil extrême.  
Il semble heureux et fier de son agilité ;  
Mais qu'advient-il ? Le fil secret se brise,  
Et Pierrot, dont les tours causaient quelque surprise,  
Est frappé d'inertie et d'immobilité.  
- Eh! Voilà bien un peu la comédie humaine,  
Dit un des assistants plus penseur que badaud !

On s'agite, on se donne une importance vaine ;  
Parfois on disparaît tout à coup de la scène ;  
Mais qu'importe? L'orgueil ne fait jamais défaut.  
Grands ou petits acteurs, clowns plus ou moins agiles,  
Vous n'êtes, songez-y, que des pantins fragiles  
Dont les ficelles sont là-haut.  
Dombre

*Remarque.* Qu'y a-t-il de spirite dans cette fable ? En apparence rien que d'avoir été faite par un spirite qui en a fait beaucoup de très spirituelles et dont nos lecteurs ont pris connaissance avec infiniment de plaisir ; en réalité : une allusion qui pourrait bien effleurer le Spiritisme, et dont nous laissons à chacun le soin de faire l'application, sans trop s'écarter toutefois de la charité.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

**Mars 1870**

**Influence pernicieuse des idées matérialistes**

*Sur les arts en général ; leur régénération par le Spiritisme*

On lit dans le *Courrier de Paris du Monde Illustré* du 19 décembre 1868 :

Carmouche avait écrit plus de deux cents comédies et vaudevilles, et c'est tout juste si notre temps sait son nom. C'est qu'elle est terriblement fugace cette gloire dramatique qui excite tant de convoitises. A moins d'avoir signé des chefs-d'œuvre hors ligne, on est condamné à voir tomber son nom dans l'oubli, aussitôt qu'on cesse de combattre sur la brèche. Pendant la lutte même, on est ignoré du plus grand nombre. Le public, en effet, ne se soucie, quand il regarde l'affiche, que du titre de la pièce ; le nom de celui qui l'a écrite lui importe peu. Essayez de vous rappeler qui a signé telle ou telle œuvre charmante, dont vous avez gardé le souvenir ; presque toujours vous serez dans l'impossibilité de vous répondre. Et plus nous avancerons, plus il en sera ainsi : *les préoccupations matérielles se substituant de plus en plus aux soucis artistiques.*

Carmouche, précisément, contait à ce sujet une anecdote typique. Mon bouquiniste, disait-il, avec qui je causais de mon petit commerce, s'exprimait ainsi : « Ça ne va pas mal, monsieur, mais ça se modifie ; ce ne sont plus les mêmes articles qui se débitent. Autrefois, quand je voyais venir à moi un jeune homme de dix-huit ans, neuf fois sur dix c'était pour me demander un dictionnaire des rimes : aujourd'hui c'est pour me demander un manuel des opérations de bourse. »

Si les préoccupations matérielles se substituent aux soucis artistiques, en peut-il être autrement quand on s'efforce de concentrer toutes les pensées de l'homme sur la voie charnelle et de détruire en lui toute espérance, toute aspiration au-delà de cette existence ? Cette conséquence est logique, inévitable, pour celui qui ne voit rien hors du petit cercle éphémère de la vie présente. Quand on ne voit rien derrière soi, rien devant soi, rien au-dessus de soi, sur quoi peut se concentrer la pensée si ce n'est sur le point où l'on se trouve ? Le sublime de l'art est la poésie de l'idéal qui nous transporte hors de la sphère étroite de notre activité ; mais l'idéal est précisément dans cette région extra-matérielle où l'on ne pénètre que par la pensée, que l'imagination conçoit si les yeux du corps ne la perçoivent pas ; or, quelle inspiration l'esprit peut-il puiser dans l'esprit du néant ?

Le peintre qui n'aurait vu que le ciel brumeux, les steppes arides et monotones de la Sibérie, et qui croirait que là est tout l'univers, pourrait-il concevoir et décrire l'éclat et la richesse de ton de la nature tropicale ? Comment voulez-vous que vos artistes et vos poètes vous transportent dans des régions qu'ils ne voient pas par les yeux de l'âme, qu'ils ne comprennent pas et auxquelles même ils ne croient pas ?

L'esprit ne peut s'identifier qu'avec ce qu'il sait ou ce qu'il croit être une vérité, et cette vérité, même morale, devient pour lui une réalité qu'il exprime d'autant mieux qu'il la sent mieux ; et alors, si à l'intelligence de la chose il joint la flexibilité du talent, il fait passer ses propres impressions dans l'âme des autres ; mais quelles impressions peut provoquer celui qui n'en a pas ?

La réalité, pour le matérialiste, c'est la terre : son corps est tout, puisqu'en dehors, il n'y a rien, puisque sa pensée même s'éteint avec la désorganisation de la matière, comme le feu avec le combustible. Il ne peut traduire par le langage de l'art que ce qu'il voit et ce qu'il sent ; or, s'il ne voit et ne sent que la matière tangible, il ne peut transmettre autre chose. Où il ne voit que le vide, il ne peut rien puiser. S'il s'aventure dans ce monde inconnu pour lui, il y entre comme un aveugle, et malgré ses efforts pour s'élever au diapason de l'idéalité, il reste sur le terre à terre comme un oiseau sans ailes.

La décadence des arts, en ce siècle, est le résultat inévitable de la concentration des idées sur les choses matérielles, et cette concentration, à son tour, est le résultat de l'absence de toute croyance en la spiritualité de l'être. Le siècle ne récolte que ce qu'il a semé. *Qui sème des pierres ne peut*

*récolter des fruits*. Les arts ne sortiront de leur torpeur que par une réaction vers les idées spiritualistes.

Et comment le peintre, le poète, le littérateur, le musicien pourraient-ils attacher leur nom à des œuvres durables, lorsque, pour la plupart, ils ne croient pas eux-mêmes à l'avenir de leurs travaux ; lorsqu'ils ne s'aperçoivent point que la loi du progrès, cette puissance invincible qui entraîne à sa suite les univers sur la route de l'infini, leur demande davantage que de pâles copies des créations magistrales des artistes du temps passé. On se souvient des Phidias, des Apelle, des Raphaël, des Michel-Ange, phares lumineux qui se détachent dans l'obscurité des siècles écoulés, comme de brillantes étoiles au milieu de profondes ténèbres ; mais qui songera à remarquer la lueur d'une lampe luttant contre l'éclatant soleil d'un beau jour d'été ?

Le monde a marché à pas de géants depuis les temps historiques ; les philosophies des peuples primitifs se sont graduellement transformées. Les arts qui s'appuient sur les philosophies, qui en sont la consécration idéalisée, ont dû eux aussi se modifier et se transformer. Il est mathématiquement exact de dire que, sans croyance, les arts n'ont point de vitalité possible, et que toute transformation philosophique entraîne nécessairement une transformation artistique parallèle.

A toutes les époques de transformation les arts périclitent, parce que la croyance sur laquelle ils s'appuient n'est plus suffisante pour les aspirations agrandies de l'humanité, et que les principes nouveaux n'étant pas encore adoptés d'une manière définitive par la grande majorité des hommes, les artistes n'osent exploiter qu'en hésitant la mine inconnue qui s'ouvre sur leurs pas.

Pendant les époques primitives où les hommes ne connaissaient que la vie matérielle, où la philosophie divinisait la nature, l'art a recherché, avant tout, la perfection de la forme. La beauté corporelle était alors la première des qualités ; l'art s'est attaché à la reproduire, à l'idéaliser. Plus tard, la philosophie entra dans une voie nouvelle ; les hommes, en progressant, reconnurent au-dessus de la matière une puissance créatrice et organisatrice, récompensant les bons, punissant les méchants, faisant une loi de la charité ; un monde nouveau, le monde moral, s'édifia sur les ruines de l'ancien monde. De cette transformation naquit un art nouveau qui fit palpiter l'âme sous la forme et ajouta à la perfection plastique l'expression de sentiments inconnus des anciens.

La pensée vécut sous la matière ; mais elle revêtit les formes sévères de la philosophie dont l'art s'inspirait. Aux tragédies d'*Eschyle*, aux marbres de *Milo*, succédèrent les descriptions et les peintures des tortures physiques et morales des damnés. L'art s'est élevé ; il a revêtu un caractère grandiose et sublime, mais sombre encore. Il est, en effet, tout entier dans la peinture de l'enfer et du ciel du moyen âge, de souffrances éternelles, ou d'une béatitude si loin de nous, si haut placée qu'elle nous semble presque inaccessible ; c'est peut-être pourquoi cette dernière nous touche si peu lorsque nous la voyons reproduite sur la toile ou sur le marbre.

Aujourd'hui encore, personne ne saurait le contester, le monde est dans une période de transition, tiraillé entre les habitudes surannées, les croyances insuffisantes du passé et les vérités nouvelles qui lui sont progressivement dévoilées.

Comme l'art chrétien a succédé à l'art païen en le transformant, l'art spirite sera le complément et la transformation de l'art chrétien. Le Spiritisme nous montre, en effet, l'avenir sous un jour nouveau et plus à notre portée ; par lui, le bonheur est plus près de nous, il est à nos côtés, dans les Esprits qui nous entourent et qui n'ont jamais cessé d'être en relations avec nous ; le séjour des élus, celui des damnés, ne sont plus isolés ; il y a solidarité incessante entre le ciel et la terre, entre tous les mondes de tous les univers ; le bonheur consiste dans l'amour mutuel de toutes les créatures arrivées à la perfection, et dans une constante activité ayant pour but d'instruire et de conduire vers cette même perfection ceux qui se sont attardés. L'enfer est dans le cœur même du coupable qui trouve le châtiment dans ses remords, mais il n'est pas éternel, et le méchant en rentrant dans la voie du repentir retrouve l'espérance, cette sublime consolation des malheureux.

Quelles sources inépuisables d'inspirations pour l'art ! Que de chefs-d'œuvre en tout genre les idées nouvelles ne pourront-elles pas enfanter, par la reproduction des scènes si multiples et si variées de la vie spirite ! Au lieu de représenter des dépouilles froides et inanimées, on verra la mère ayant à ses côtés sa fille chérie dans sa forme radieuse et éthérée ; la victime pardonne à son bourreau ; le

criminel fuyant en vain le spectacle sans cesse renaissant de ses actions coupables ! l'isolement de l'égoïste et de l'orgueilleux, au milieu de la foule ; le trouble de l'Esprit naissant à la vie spirituelle, etc., etc. ; et si l'artiste veut s'élever au-dessus de la sphère terrestre, dans les mondes supérieurs, véritables Edens où les Esprits avancés jouissent de la félicité acquise, ou reproduire quelques scènes des mondes inférieurs, véritables enfers où les passions règnent en souveraines, quelles scènes émouvantes, quels tableaux palpitants d'intérêt n'aura-t-il pas à reproduire !

Oui, certes, le Spiritisme ouvre à l'art un champ nouveau, immense et encore inexploré ; et quand l'artiste reproduira le monde spirite avec conviction, il puisera à cette source les plus sublimes inspirations, et son nom vivra dans les siècles futurs, parce qu'*aux préoccupations matérielles et éphémères de la vie présente, il substituera l'étude de la vie future et éternelle de l'âme.*

Allan Kardec

### Revue de la presse

#### *Origines de l'âme – la chaîne des êtres*

(Cinquième article. - Voir la Revue de février 1870.)

N'est-ce pas la manière la plus raisonnable de comprendre le monde que de se le représenter comme un immense atelier dont Dieu est le chef, où travaillent des ouvriers de toute sorte et de tout degré, et où les fonctions sont distribuées à chacun selon sa capacité ? Entre Dieu et nous, combien y a-t-il de degrés, de natures de fonctions, d'espèces d'êtres ? Qui pourrait le dire ? Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de voir, c'est que l'homme, en se développant, doit nécessairement enfanter un être supérieur à lui-même, destiné à occuper dans l'univers un rang plus élevé, à jouer un plus grand rôle. Cet être immédiatement supérieur à l'homme, est celui que nous appelons ange.

Si l'ange était une création à part, s'il n'était pas le dernier terme des évolutions successives de l'humanité, nous aurions le droit d'accuser Dieu d'injustice et Dieu ne peut être que la justice même. Pourquoi, en effet, avoir créé cet être privilégié ? Pourquoi lui avoir donné gratuitement toutes les qualités que nous n'acquérons que si lentement et au prix de tant d'efforts ? Pourquoi l'avoir affranchi des misères du corps et mis en possession de l'immensité de l'espace, tandis que nous serions condamnés, malgré nos mérites acquis, à tourner éternellement dans le cercle fatal des réincarnations ?

Et en admettant que nous dussions un jour être affranchis de la nécessité de la réincarnation et que nous fussions enfin admis au nombre de ces Esprits privilégiés, leurs privilèges ne se tourneraient-ils pas alors en désavantages et n'auraient-ils pas à leur tour le droit de se plaindre, car ayant conquis par nos propres efforts une position qu'ils ne devraient qu'à la faveur, nous leur serions évidemment supérieurs ? C'est ce qui a fait dire à Bossuet, si je ne me trompe, que les élus sont supérieurs aux anges. Et cela serait si les doctrines qui considèrent les anges comme une création spéciale, étaient vraies.

L'ange donc sort de l'homme. Mais l'homme d'où sort-il ? Où était l'âme avant de venir pour la première fois animer un corps humain ? Ce degré de sensibilité, d'intelligence, de volonté, qu'elle montre au début, est-il un pur don du Créateur, ou bien l'a-t-elle acquis par un long séjour dans les moules inférieurs de la création ? En d'autres termes, l'homme est-il, par rapport à l'animal, ce que l'ange est par rapport à l'homme, le but final de ses évolutions, ou bien une création distincte, séparée de cette nature inférieure par une faveur spéciale ?

Si l'homme est une créature privilégiée, si un abîme infranchissable sépare de lui l'animal, ce dernier, à son tour, n'a-t-il pas le droit d'élever sa plainte vers le Créateur et de l'accuser d'injustice ? L'animal, comme l'a dit notre grand écrivain Michelet, n'a-t-il pas aussi son droit devant Dieu ? N'est-il pas, dans bien des cas, notre indispensable collaborateur ? Ne nous donne-t-il pas souvent, après le rude travail de toute une vie, son sang et sa chair pour nous nourrir ? N'est-il pas soumis comme nous à la douleur ?

Cet argument de la douleur est si fort en faveur du passage de l'animal à une existence supérieure, que de grands philosophes, Malebranche, par exemple, ne pouvant s'y soustraire autrement, en sont venus à nier qu'il fût doué de sensibilité, à ne le considérer que comme une pure machine ! On ne conduit pas l'esprit de système ! Aujourd'hui encore on trouve des spiritualistes assez inconséquents pour refuser une âme aux bêtes. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils fournissent ainsi aux matérialistes l'arme la plus redoutable. Les bêtes sentent, cela est incontestable, quoique, comme nous venons de le voir, cela ait été contesté. Or, la sensibilité entraîne nécessairement l'intelligence et la volonté, comme ces deux facultés à leur tour la supposent. Si l'on peut donc sentir, comprendre et vouloir, à quelque degré que ce soit, sans avoir une âme, nous ne voulons pas pourquoi l'homme en aurait une. Et si l'animal a une âme, cette âme a autant le droit d'entrer dans l'humanité, quand elle a atteint le summum de développement que l'animalité comporte, que la nôtre a le droit de revêtir la nature angélique, quand, par ses efforts, elle l'a mérité.

Que d'animaux à qui, comme on le dit vulgairement, il ne manque que la parole pour être des hommes ! Que d'intelligence dans le chien, ce candidat à l'humanité, d'après Michelet ! Et que Montaigne avait raison quand il disait qu'il y a plus de distance de tel nomme à tel homme, que de tel homme à telle bête ! Dupont de Nemours appelait les animaux nos frères cadets, et saint François d'Assises, cette âme affolée d'amour et qui communiait avec la nature entière, les haranguait en leur donnant aussi le titre de frères. Il avait médité la Bible, et il y avait découvert que l'homme avant cette évolution qu'on a, je ne sais pourquoi, appelée la chute quand on aurait dû l'appeler l'ascension, n'était encore qu'un animal, puisqu'il ne connaissait ni le bien ni le mal, et que cette connaissance est le caractère distinctif entre la brute et l'homme.

J'entends l'amour-propre qui se récrie. Il préférerait nous voir sortir du néant. Cette origine lui semble plus noble !

Mais l'amour-propre est un guide dangereux pour celui qui cherche la vérité, et le monde serait, sans nul doute, plus mal fait s'il était tel que ces puériles imaginations se le représentent.

Cette triste passion a toujours été pour l'homme une source funeste d'erreurs. En lui inspirant le constant désir de se distinguer de ses semblables par une origine plus noble plutôt que par la pratique des vertus, elle a créé des âmes d'hommes libres et des âmes d'esclaves ; des âmes de monarques et des âmes de sujets ; de nobles et de roturiers ; de bourgeois et de manants ; de riches et de pauvres ; de blancs et de nègres, d'hommes et de femmes ! Déjà dans l'Inde antique, malgré la plus sublime des révélations, n'avait-elle pas divisé les hommes en brahmes ou prêtres, sortis de la bouche de Dieu (Brahms) ; en Tchattryas, rois, guerriers, sortis de son bras ; en Vaysias, marchands, cultivateurs, sortis de sa cuisse et, enfin, en Souriras, artisans, serviteurs, esclaves, sortis de son pied ?

Elle est allée plus loin ! Elle a quelquefois refusé l'âme à l'esclave et même à la femme ! Et il a fallu tous les efforts des philosophes pour faire comprendre, après bien des siècles, le ridicule et l'odieux de semblables distinctions.

Voici ce que dit L.-A. Martin (*Histoire de la condition des femmes dans l'antiquité*) de ce concile de Mâcon que j'ai cité dans mon dernier article, et que, par inadvertance, j'ai placé dans le neuvième siècle : Dans un concile de Mâcon, en 679, un évêque posa la question de savoir si les femmes appartiennent à l'espèce humaine ; le concile se décida pour l'affirmative, en se référant au texte de la Genèse. »

Après cela, comment s'étonner que l'amour-propre se cabre quand on lui dit que l'âme humaine n'est que la dernière évolution de l'âme de la brute ? Et pourtant il n'est pas difficile de s'apercevoir qu'elle vient encore de plus bas. Combien de grands esprits qui, en jetant sur l'œuvre de Dieu un coup d'œil attentif et non troublé par le préjugé, ont été frappés de cette magnifique harmonie résultant de l'ascension, by gentle degrees, comme dit Locke, par degrés insensibles, de tous les êtres, à commencer par le minéral, vers son infinie perfection.

La nature ne nous montre-t-elle pas, en effet, les divers êtres qui la composent formant entre eux une chaîne ininterrompue depuis le minéral jusqu'à l'homme, et dont chacun est visiblement destiné à parcourir tous les anneaux ? Pas de saut brusque dans son œuvre ; pas de lacune, de solution de

continuité ; la transition est toujours ménagée ; impossible de marquer le point où un règne finit, où un autre commence ; aux confins, toujours un être douteux, incertain, qu'on ne sait comment classer ; espèce de pont, de trait d'union entre des êtres différents qui, sans lui, ne sembleraient pas appartenir à un même système, à une même création ; moule hybride où il semble que la force doive nécessairement passer pour franchir un grand pas et changer de nature. Où finit l'animal ? Où commence la plante ? » Michelet

Si les cieus racontent la gloire de Dieu, comme le dit l'Écriture, n'est-ce pas parce qu'ils sont une partie du livre où sa pensée nous est révélée ? Les formes des divers êtres, seules accessibles à nos sens, sont les mots qui l'expriment. Et si ces formes composent entre elles une série progressive et continue, cela n'indique-t-il pas clairement que les êtres dont elles sont la manifestation forment une série analogue ? Adieu, pierre ! Tu seras fleur ! Adieu, fleur ! Tu seras colombe ! Adieu, colombe ! Tu seras femme ! » Balzac

C'était l'idée de Leibnitz que Bossuet appelait le plus grand homme dans l'ordre de la science, et elle ne déplaisait pas à Voltaire, comme en témoignent les lignes suivantes du Dictionnaire philosophique, art. Corps : Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients dont aucun n'est un tableau, et une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps et cela s'appelle des monades. Ce système ne laisse pas d'avoir son bon, et s'il était révélé, je le croirais très possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'âmes qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans : ce serait une métempsychose continue. Ce système en vaut bien un autre.... »

Cette croyance est aujourd'hui aussi répandue parmi nos grands écrivains que la croyance à la réincarnation. Des voyageurs en ont trouvé des traces évidentes dans les religions de plusieurs peuplades sauvages. L'antiquité, dont nous ne faisons souvent que reproduire les idées quand nous croyons inventer, la connaissait aussi ; elle était même, au dire d'hommes compétents, au fond de toutes ses religions, car c'est, après tout, la doctrine de la vie universelle. L'antiquité, malgré ses oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré ses diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se retrouve dans toutes les religions, et qui est celle de la vie universelle. » A. Guépin

On sait que les Gaulois, par exemple, faisaient partir l'âme de l'abîme Annwfn, le règne minéral, pour la faire entrer dans Abred, le cercle des voyages, des transmigrations, où elle parcourait successivement les degrés du règne végétal, animal et de l'humanité, avant de pouvoir entrer dans Gwynfyd, le cercle de la félicité, le ciel.

Dans notre société contemporaine, peu de gens lisent l'Évangile ; un plus petit nombre encore savent le lire. Je livre à la méditation de tous, les paroles suivantes, composant le verset 9 du chapitre III, de saint Mathieu : Et ne pensez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père : car je vous déclare que Dieu peut faire de ces pierres mêmes des enfants à Abraham. »

Pourquoi d'ailleurs les anciens avaient-ils appelé l'homme un microcosme, un petit monde, un abrégé, un résumé de la nature qui l'environne, si ce n'est qu'ils avaient vu, en lui, réunis tous les aspects par lesquels se distinguent les uns des autres les êtres inférieurs ? Ils voyaient ces différentes natures d'êtres aller à lui comme les fleuves vont à la mer, et s'y mêler pour ne plus former qu'un seul être. C'est ainsi sans doute que l'on doit résumer les différentes natures d'hommes, et qu'en Dieu doivent se fondre, dans une suprême unité, les aspects de tous les êtres de l'univers.

Expliquera qui voudra ces affinités entre l'homme et certains êtres secondaires de la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que nous inspirent certains animaux inoffensifs... C'est peut-être que tous les types, départis chacun spécialement à chaque race d'animaux, se retrouvent dans l'homme. Les physionomistes ont constaté des ressemblances physiques qui peuvent nier les ressemblances morales ? N'y a-t-il pas parmi nous des renards, des loups, des lions, des aigles, des hannetons, des mouches ? La grossièreté humaine est souvent basse et féroce comme l'appétit du pourceau. » G. Sand, *Histoire de ma vie*

Cette analogie qui ne s'arrête pas à l'animal, mais qui descend plus bas jusqu'au règne inorganique, a

été pour Charles Fourier et ses disciples, une mine féconde, et ils l'ont exploitée avec un talent qui a su en tirer des tableaux saisissants de vérité.

Qui sait si le frottement, la trituration, le broiement, les compositions, les décompositions de la matière n'ont pas pour effet d'éveiller avec le temps la sensibilité dans l'élément qui la compose ? Qui sait si les différents organismes ou habits, comme dit Voltaire, dans lesquels on fait passer successivement la force, ne sont pas gradués et calculés de façon à développer de plus en plus en elle cette sensibilité, et par les besoins qu'ils lui donnent et les habitudes qu'ils lui font prendre, à lui constituer une nature ? L'habitude est une première nature, a dit Helvétius.

Ainsi s'expliqueraient, par les routes diverses que les âmes auraient suivies, pour arriver à l'humanité, ces différences de caractères entre les hommes et même entre les races d'hommes, et ces frappantes analogies entre certains hommes et certains êtres inférieurs de la création.

Tout donc, les doctrines anciennes, les idées modernes, la justice la raison, le sentiment, l'analogie et cette grande loi du progrès qui ne serait pas vraie si elle n'était pas universelle, tout semble se réunir pour nous montrer que les premières origines de l'âme sont dans la forme la plus élémentaire de l'être ; qu'après avoir gravi sous l'empire de la fatalité, tous les échelons du règne minéral et végétal, elle a passé par tous les degrés de la série animale, n'ayant encore pour guide que l'instinct aveugle, ce degré inférieur de l'intelligence, et qu'entrée enfin dans l'humanité, en possession, comme le dit la Bible, d'une parcelle de la divinité, par la connaissance acquise du bien et du mal, par l'éclosion de la raison, elle continuera désormais son ascension, responsable non seulement de son propre développement, mais encore de celui des créatures inférieures envers lesquelles elle aura à remplir des devoirs dont la notion lui deviendra d'autant plus claire qu'elle se sera élevée plus haut.

V. Tournier

## Variétés

### *La réincarnation en Amérique*

On s'est souvent étonné que la doctrine de la réincarnation n'ait pas été enseignée en Amérique, et les incrédules n'ont pas manqué de saisir cette occasion pour accuser les Esprits de contradiction. Puisque la réincarnation est une nécessité à laquelle personne ne peut se soustraire, on peut s'étonner à bon droit de ce que les Esprits ne sont pas d'accord sur ce point. La réponse sera facilement comprise de quiconque a fait du Spiritisme une étude sérieuse et approfondie.

Pour avoir quitté la terre, les Esprits ne possèdent point la science infuse ; ils sont exactement ce qu'ils étaient ici-bas, de sorte qu'on en peut trouver à tous les degrés d'élévation morale et intellectuelle. De même qu'il y a des hommes pervers, trompeurs ou dominés par l'esprit de système, il y a des Esprits mystificateurs et dont les idées sont bornées au présent ; croyant que leur situation actuelle doit durer toujours, ils ne voient pas au delà d'un certain horizon ; ils ne s'inquiètent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, et pourtant ils doivent subir la loi de la nécessité. La réincarnation est pour eux une nécessité à laquelle ils ne songent que lorsqu'elle arrive. Aussi, si on les interroge sur la manière dont la progression s'accomplit, répondront-ils selon l'état de leurs connaissances, et enseignent-ils parfois les systèmes les plus bizarres et les plus irrationnels.

D'autre part, nous savons que les Esprits, guidés par la sympathie et la concordance des sentiments, forment des groupes, des familles comparables aux nations terrestres et que les individus puisent leurs idées dans le milieu dans lequel ils se trouvent. Les groupes d'Esprits des Américains morts conservent longtemps dans l'espace leurs croyances et leurs préjugés terrestres. Par leur nature même, par esprit national, ils devaient donc approprier leurs instructions au caractère, au génie spécial de ceux auxquels ils s'adressaient. L'enseignement dans ce pays de certains principes et celui de la réincarnation en particulier, se fût violemment heurté contre les préjugés de l'esclavage et de la couleur. L'idée qu'un noir pouvait devenir un blanc, qu'un blanc pouvait avoir été noir, qu'un maître avait pu être esclave, et qu'un esclave deviendrait maître un jour, eût paru tellement monstrueuse et

inacceptable qu'elle eût peut-être suffi pour faire repousser le tout.

Cependant, les Esprits nous ont toujours assuré que l'unité se ferait sur ce point comme sur tous les autres. C'est, en effet, ce qui commence à avoir lieu. Plusieurs de nos correspondants, dignes de foi, nous assurent que la doctrine de la réincarnation sur la terre y trouve maintenant d'assez nombreux partisans et que certains Esprits viennent la confirmer. L'extrait suivant d'une communication publiée par le Banner of Light, de Boston, du 1er janvier 1870, ne nous laisse aucun doute à cet égard : Je crois, dit l'Esprit, qu'après un espace de temps plus ou moins long, nous revenons habiter un corps humain, que nous vivons de la vie physique. » Répondant sans doute à une objection de quelqu'un des assistants, il ajoute : Oh ! Il ne faut pas vous récrier contre cette idée, c'est une destinée à laquelle vous ne pouvez pas échapper. » C'est là un progrès évident que nous constatons avec une profonde satisfaction et comme l'indice d'une fusion prochaine entre les écoles spirites française et américaine.

Il ne faudrait cependant pas se faire d'illusion et s'imaginer que la réincarnation sera acceptée sans opposition en Amérique. Loin de là, et les extraits suivants du même Banner of Light des 25 décembre 1869 et 15 janvier 1870, témoignent de la violence d'expression, sinon de la puissance de logique de certains adversaires de ce principe.

Miss Emma Hardinge, après avoir raconté différents épisodes d'un voyage qu'elle vient de faire en Europe, parle en ces termes de la réincarnation : J'ai souvent entendu, dit-elle, des personnes qui n'ont eu aucune évidence de la vérité de notre doctrine, s'écrier avec enthousiasme : Plaise à Dieu que je puisse la croire vraie ! » Dans le même esprit de ferveur, mais avec un cœur différent, je dirai : Que le ciel, dans sa miséricorde, fasse que la hideuse doctrine de la réincarnation ne soit pas vraie, car si je suis obligée de revenir sur cette triste terre pour achever l'œuvre, je ne sais pas combien de pèlerinages il me reste à y faire, et je ne puis considérer que comme une malédiction d'être née ! Heureusement la doctrine de la réincarnation et les opinions sur lesquelles elle se fonde ne sont simplement que des opinions et sont restées jusqu'ici des théories non démontrées... »

Dans le Banner of Light du 15 janvier 1870, miss Emma Hardinge, continuant sa relation, ajoute : Je ne puis comprendre, parmi les révélations des Esprits, la doctrine fondée en France par Allan Kardec, qui a établi son immortalité sur la pierre angulaire de l'horrible et odieuse doctrine de la réincarnation, car ce n'est pas là le spiritualisme tel que je le comprends, mais bien une sorte de retour à la métempsychose des anciens, avec quelques différences qui ne sont pas en faveur de ces modernes théoriciens. Cependant, en dépit du fait, les croyants à cette DÉTESTABLE doctrine, telle qu'elle a été enseignée par Allan Kardec, sont excessivement nombreux... »

Certaines personnes, et miss Emma Hardinge nous paraît du nombre, repoussent l'idée de la réincarnation par ce seul motif qu'elle ne leur convient pas, disant qu'elles ont bien assez d'une existence terrestre et qu'elles ne se soucient pas d'en recommencer une pareille. Mais pensent-elles donc que Dieu ait consulté leur goût pour régler l'univers ? La réincarnation existe ou elle n'existe pas. Si elle existe, elle aura beau les contrarier, il leur faudra la subir. De pareilles objections sont trop puérides pour mériter un plus sérieux examen, surtout lorsque, comme les spirites de l'école américaine, on admet la transmigration des âmes de monde en monde. La doctrine de la réincarnation n'est pas plus terrible sur la terre que dans un autre monde, et s'ils avaient étudié la question à fond, ils ne seraient pas si effrayés d'une telle perspective. Ils sauraient que la condition de cette nouvelle existence dépend uniquement d'eux, et que sur cette terre ou sur un autre monde, elle sera heureuse ou malheureuse selon ce qu'ils auront fait clans l'existence actuelle.

Quant à la doctrine même qui enseigne que les différentes existences de l'âme s'accomplissent de monde en monde, et non sur un même globe où chaque Esprit ne paraîtrait qu'une fois, elle serait admissible si tous les habitants de la terre étaient exactement au même niveau moral et intellectuel ; dans ce cas, en effet, on ne pourrait progresser qu'en allant sur un autre monde et la réincarnation sur la terre serait complètement inutile. Mais il n'en est point ainsi ; on trouve, au contraire, sur la terre tous les degrés d'intelligence et de moralité, depuis la sauvagerie si peu différente de l'animalité, jusqu'à la civilisation la plus avancée. En présence de cette hiérarchie, on se demande pourquoi le sauvage serait obligé d'aller chercher ailleurs le degré supérieur qui existe à ses côtés ;

pourquoi l'homme plus avancé, n'aurait pu vivre, avant cette incarnation, que dans des mondes inférieurs, puisque tous les analogues de ces mondes se trouvent autour de lui ? Si l'Esprit ne devait s'incarner sur la terre qu'une seule fois, ne pourrait-on encore se demander quelle utilité il y aurait pour les enfants qui meurent en bas âge, à venir y séjourner quelques années, quelques mois, quelques semaines, quelques heures pendant lesquels, ils n'y peuvent rien acquérir ; et ceux qui meurent dans le sein de leur mère ! Et les crétins ! Et les idiots ! Une théorie n'est bonne qu'à condition de résoudre toutes les questions qui s'y rattachent. Est-il rationnel de préférer celle qui n'explique pas à celle qui explique ?

Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins évident que le principe de la réincarnation commence à se populariser en Amérique. On le discute ; les journaux publient dans leurs colonnes les différentes théories qui le concernent. On peut en conclure, sans trop de présomption, que le temps n'est pas loin où il n'y aura plus, à cet égard, aucune dissidence.

### **Polémique philosophique – Sur le bien et le mal**

*Objection de M. Guettant*

Sous ce titre, on lit dans la Solidarité du 1er janvier 1870 :

M. L. Guettant (de Lyon) nous soumet cette difficulté :

On lit dans l'article de madame d'Héricourt, du premier décembre : Le mal est la condition du bien ; il est une face de l'univers ; sans lui le bien n'aurait même pas de nom... Il faut que le mal soit pour que le bien soit. » Mais s'il en est ainsi, que devient la règle d'après laquelle tout principe vrai doit pouvoir s'universaliser ? Le bien n'est-il pas le but et l'objet même de tout principe ? Et il ne pourrait lui, le bien, s'universaliser !

Pour faire ressortir l'erreur de cette théorie, il suffit de l'appliquer à la société, car alors les méchants pourraient dire aux bons : le monde est divisé en deux parts ; vous avez la bonté en partage, gardez-la. Nous avons la malice, soit, mais laissez-nous en paix. Nous vous sommes d'ailleurs nécessaires ; car sans notre corruption, que serait votre pureté ? Que seraient votre probité, votre générosité, sans nos perfidies et sans notre égoïsme ? Le mal en nous est la condition de vos vertus. Nous sommes ce que nous devons être, et vous n'avez ni raison de vous plaindre ni droit de nous flétrir. »

L. Guettant

Réponse. - Pas mal raisonné, n'est-ce pas, pour un homme qui ne fait pas son métier de la philosophie ! Nous répondons cependant que la règle de l'universalisation est infaillible. Que par ce procédé logique que nous avons souvent décrit et qui est à la portée de tout le monde, chacun peut reconnaître la vérité d'un principe.

Or, le vrai et le bien se confondent dans l'être conçu dans sa plénitude. Ce sont les deux routes qui mènent à Dieu. Marcher sans cesse dans la connaissance de vrai, et dans la pratique du bien, c'est réaliser progressivement l'idéal de toute perfection. C'est là notre œuvre à chacun et à tous, ici-bas et ailleurs, toujours et partout. Le bon, le vrai, le juste, peuvent seuls sans contradiction être conçus comme universels.

Tout mal n'étant au contraire qu'une privation d'être, tout essai d'universalisation pour le mal, le faux, l'inique, aboutit au néant. De sorte que le mal, l'erreur, l'injustice, se nient eux-mêmes et se détruisent en s'universalisant. Essayez d'universaliser dans l'humanité la peste, la guerre, la famine, et dites-moi ce que devient l'humanité ? Universalisez dans une société l'esclavage, la prostitution, et dites-moi ce que deviendra cette société ?

Mais cela n'empêche pas le bien et le mal, le vrai et le faux, de coexister dans le monde moral et intellectuel, comme coexistent dans le monde physique le froid et le chaud, l'ombre et la lumière. Ce dualisme, nécessaire à la sensation et à la perception des phénomènes dans un milieu tout relatif, est la condition même de la connaissance et le moyen du progrès. C'est la loi même du mouvement

et le jeu de la vie. Mais parce qu'il y a du bien et du mal dans le monde, nous ne sommes pas autorisés à faire du manichéisme et à élever le mal à la hauteur d'un principe. Nous l'avons dit, le mal n'est qu'une négation, une privation d'être et ne saurait se réaliser dans une personnalité vivante. Il n'y a pas de type réel du mal : Satan comme Ahrimane n'existe pas. La perfection dans le mal est une chimère.

Dieu merci ! Personne de raisonnable ne croit plus à ces sottises d'un esprit de mensonge et d'un enfer éternel, mais le christianisme nous a laissé quelque chose de la croyance qui séparait les hommes en élus et en réprouvés. Si l'on ne croit pas précisément qu'il y ait des êtres prédestinés au ciel et d'autres voués à l'enfer, on divise assez volontiers l'humanité en deux grandes classes, la classe des bons et celle des méchants. C'est là une erreur regrettable et dangereuse.

Il n'y a pas d'hommes parfaitement bons. Jésus lui-même refusait ce titre pour lui et voulait qu'il ne s'appliquât qu'au père céleste, idéal de toute perfection ! Et il n'y a pas d'hommes foncièrement, essentiellement ou véritablement méchants. Nous ne pouvons connaître que des hommes meilleurs ou plus mauvais les uns que les autres et enture ces adjectifs ne doivent être pris que comme exprimant des différences de degrés dans le développement moral des personnes, degrés qui peuvent toujours être franchis par le libre effort de chacun dans la pensée et dans l'œuvre car tout homme cloué de raison est ce qu'il s'est fait lui-même et peut toujours créer à nouveau son être moral, à l'aide d'un milieu donné par ses antécédents et toujours adéquat au degré de développement qu'il a atteint. Telle est la loi.

L'âme de Troppmann atteindra un jour à la sagesse de Socrate et à la sainteté de Jésus. Et si nous étions meilleurs nous-mêmes et notre milieu mieux ordonné, nous pourrions dès cette vie même, en faire un Juste.

On trouve plus simple de lui faire ce qu'il a fait œil pour œil, dent pour dent, meurtre pour meurtre ! Comme si les morts ne revenaient pas ! Ils reviennent, vous dis-je, et tels qu'ils sont partis. Faites donc que les criminels se purifient et s'améliorent avant de mourir, si vous voulez supprimer le crime. En tuant le malade avant de l'avoir guéri, vous laissez exister le germe du mal. Et si, avec cela, vous n'améliorez pas le milieu futur, vous condamnez le coupable à tourner indéfiniment dans le même cercle infernal. C'est l'Enfer sur la terre et nous en souffrons tous.

Solidarité du 1er janvier 1870

*Remarque.* Nous partageons toutes les opinions philosophiques émises par la rédaction de la Solidarité dans ce remarquable article, et nous nous serions contents de le publier sans commentaires, si nous n'avions cru devoir faire suivre de quelques réflexions, le paragraphe qui concerne la situation des âmes ayant quitté la terre !

Certes, nous sommes d'avis qu'il est utile, indispensable même d'améliorer les conditions de l'existence terrestre et que la nature des milieux dans lesquels nous serons appelés à vivre dans nos existences successives, agira puissamment sur notre progression future mais, s'il est bien vrai que les morts reviennent, si pour nous comme pour tous ceux qui ont étudié le problème sans parti pris, la réincarnation est devenue une vérité axiomatique, est-il bien juste de dire que les criminels reviennent tels qu'ils sont partis ? Ce n'est pas du moins notre opinion. Les innombrables observations que l'étude du Spiritisme permet de faire à cet égard, démontrent au contraire formellement que le développement intellectuel et moral de l'être, se poursuit sans interruption pendant ses existences spirituelles.

Nier le progrès entre deux incarnations serait évidemment admettre la suspension de l'activité de l'Esprit. Or, l'activité est une des conditions essentielles de la vie ; admettre qu'elle peut être momentanément suspendue, nous paraît aussi irrationnel que d'admettre l'anéantissement absolu de l'être. Ne pas agir en effet, c'est n'être pas ; c'est n'avoir aucune individualité. Comment donc admettre le retour à l'existence individuelle et personnelle d'un Esprit momentanément anéanti ? Il nous semble qu'en bonne logique, par cela seul que la réincarnation est considérée comme principe indéniable, on doit également croire à la persistance des facultés actives de l'Esprit dans l'erraticité.

Nous n'avons pas à nous expliquer ici sur la nature des travaux de l'existence spirituelle ; des

ouvrages spéciaux ont traité cette question avec tous les développements désirables<sup>10</sup>. Il nous suffit de constater que l'activité persiste dans l'existence erratique. Que l'Esprit emploie cette activité à faire de bonne ou de mauvaise besogne, peu importe ! Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il travaille ; et comme tout labeur a pour conséquence nécessaire une rémunération positive, il se modifie et peut par conséquent revenir sur terre, bien différent de ce qu'il était lorsqu'il en est parti.

Les considérations sur la peine de mort qui terminent l'article de la Solidarité, ayant été l'objet d'une discussion intéressante, dans l'une de nos dernières séances, nous obtînmes des Esprits sur ce sujet, une série de communications remarquables, non seulement par la profondeur des idées émises, mais encore par leur concordance. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de les publier toutes, nous portons seulement à la connaissance de nos lecteurs les deux suivantes, qui nous paraissent le mieux résumer les diverses instructions qui nous ont été données.

### *La peine de mort*

Paris, 11 janvier 1870

Un crime horrible a été commis ; toute une famille a disparu sous les coups d'un assassin ; la justice est saisie de l'affaire ; le coupable est arrêté, jugé et condamné à la peine capitale !... à la mort, en un mot. La loi humaine rejette d'entre les vivants le criminel qui, par ses actes, s'est mis lui-même hors la loi ! Atteint-elle véritablement son but ? Que veut-elle ? Deux choses au moins : se préserver des atteintes de l'assassin ; arrêter par l'exemple de ses rigueurs ceux qui ont pu s'engager dans la voie funeste du crime !

Mais la guillotine n'a-t-elle jamais converti un assassin ? Combat-elle effectivement et limite-t-elle l'assassinat ? Non, elle est purement une des résultantes de l'action à accomplir. Le meurtrier la met en ligne de compte dans ses calculs !... Il joue sa tête ; mais comme il dirige lui-même la partie, il espère avoir assez beau jeu pour réaliser ses désirs et éviter l'arrestation, le jugement, la condamnation.

D'autre part, quelle est l'influence purement morale de la guillotine ? C'est une porte de la mort, voilà tout... Pour l'impuissant, chez qui le sens moral n'est pas développé et qui rêve fortune ou vengeance, qu'importe l'issue ? Il ne croit à rien et se trouve entre la misère certaine et la mort probable. Mais la misère, c'est la souffrance de tous les instants ! Le crime, s'il réussit, c'est la satisfaction de tous ses désirs ; s'il se trompe, c'est la mort ; mais c'est aussi le néant, c'est aussi le repos !

Mort ! Tu es impuissante devant le crime !... Un des premiers actes de la génération future, une des premières conséquences des progrès qui s'accomplissent chaque jour, sera de te supprimer partout où tu n'es pas la conséquence forcée de l'expiation, partout où tu n'es pas fortuite et involontaire !

Mort du champ de bataille ! Tu disparaîtras de la scène du monde, car le soleil de la force brutale est à son déclin, et l'aurore de la lutte intelligente se lève. C'est du choc des Esprits et non de celui des bataillons, c'est de la discussion et non de la lutte corporelle que résultera la suprématie des nations. La première ne sera pas la plus forte, mais la plus intelligente et la plus morale. Mort du champ de bataille, ton règne n'est plus ! Tu es du passé ; nous sommes du présent, nous, et nous entrons clans l'avenir.

Mort volontaire, suicide, tu es encore une conséquence de l'ignorance, de la routine, du triomphe de la force sur l'intelligence, de la matière sur l'esprit, tu disparaîtras aussi dans un avenir prochain, car la lumière se fait partout, et il faut au suicide l'ombre et le mystère.

Mort infamante ! Mort du gibet ! Mort de l'échafaud ! Arrière !... nous voulons juger, nous voulons punir, et tu n'es qu'une application stérile de notre jugement ; tu n'es même pas un supplice pour la plupart des condamnés, car ils t'appellent et ils aspirent à toi comme de la délivrance. Le véritable châtiment, c'est la vie ignominieuse, c'est la pénalité morale, c'est le stigmate de l'infamie !

Mort, quoi que tu sois, sous quelque forme qu'on te présente, tu n'es qu'un mot vide de sens, et nous sommes dans un siècle où chaque chose est jaugée à sa juste mesure. Disparais donc à jamais de

---

<sup>10</sup> Voir le Livre des Esprits et le Ciel et Enfer, d'Allan Kardec.

notre langage, de notre Code et de nos usages, ô mort, car tu nais de l'ignorance et de l'obscurité, et nous, nous sommes la vie, parce que nous vous apportons le savoir et la lumière!

Channing

### *L'exécution*

(Paris. - 18 janvier 1872)

La foule était là, roulant ses vagues tumultueuses autour de l'instrument de mort, et une clameur immense, résultant des cent mille voix des assistants, s'élevait vers le ciel !... Etait-ce pour déplorer les criminelles actions du condamné ? La prière s'échappait-elle de ces cent mille bouches incessamment ouvertes ? Méditait-on sur la vie du meurtrier ou sur l'arrêt fatal qui le condamnait à la mort ?... Hé ! Non ; comme aux premières représentations d'un auteur en vogue, les spectateurs de la guillotine, avides d'émotion, attendaient, sans trop s'inquiéter ni de la justice du ciel ni de celle des hommes, la scène sanglante dont ils étaient venus se repaître. Et mille industries interlopes s'essayaient à exploiter la foule trop nombreuse resserrée dans un espace trop étroit, depuis le coupe-bourse jusqu'à la fille exposant aux regards une beauté menteuse, parée d'ornements de clinquant !... Et le tumulte allait croissant ! Et les éclats de rire des uns se croisaient avec les imprécations des autres!

Plus d'un boulevardier recueille çà et là les mots qui feront son succès du lendemain. Le journaliste des petites feuilles inscrit les incidents burlesques ou dramatiques, substance de son prochain compte rendu de l'exécution. Ces groupes joyeux qui ont largement festoyé Morrus et Bacchus, viennent sans doute trouver dans ce hideux spectacle, la satisfaction que le piment et les ingrédients les plus épicés ne peuvent plus procurer à leurs palais blasés.

Et dans la foule, ces physionomies sombres, ces visages marqués au coin de l'infamie, ces yeux d'une profondeur ténébreuse, ces fronts déprimés, ces bouches luxurieuses frappées des stigmates d'une sénilité précoce, que viennent-ils faire ici ? Ils viennent s'accoutumer au dernier acte du drame ! Ce sont des déclassés du plus bas étage : des apprentis du vice et du crime, des forçats évadés, des libérés en rupture de ban, qui viennent assister au départ de l'un des leurs, et puiser dans chacun de ses gestes, dans chacune des crispations qui vont torturer sa face, le génie nécessaire pour échapper au châtiment, plutôt que la leçon qui devra les écarter du sentier glissant où ils se sont engagés !.. A ceux-là, la guillotine ne fait point peur ! Ils l'ont entrevue dans leurs rêves les plus lointains et elle ne les a pas fait reculer. Ils viennent là, narguer la mort et la justice qui la donne, se gaussant de l'imbécile qui s'est laissé frapper et se promettant plus d'adresse.

Voilà bien ton cortège, ô mort infâme ! Tu es digne de la foule qui t'entoure et cette foule est digne de toi.

Mais quoi !... des hommes ayant encore des sentiments d'honneur au cœur, des femmes que les qualités de leur sexe devraient éloigner de ces lieux d'horreur, viennent assister, témoins impassibles, à la dernière scène du drame légal. Des auteurs, des artistes de talent, des romanciers, des philosophes ! Que veniez-vous donc puiser là, messieurs ? Quels enseignements pour vous, mesdames ? Quels exemples pour d'autres ? Vous faut-il donc assister à d'aussi funèbres fiançailles, pour écrire ou jouer de douces scènes d'amour ? Avez-vous bien savouré les embrassements de la mort et du criminel ? La flamme sanglante du couperet a-t-elle illuminé, pour votre esprit, des horizons inconnus ? Non ! Non ! Vous n'étiez pas à votre place et vous vous salissez en assistant à des spectacles que vous devriez déplorer et blâmer, tant qu'il y aura un battement dans votre poitrine, tant qu'il y aura des paroles à vos lèvres et une plume à votre main.

Que dirai-je de plus pour combattre l'exécution publique en attendant la suppression de l'exécution ! Rien que vous ne compreniez autant que moi. Je me tais donc, regrettant seulement que des gens ayant le droit de porter haut leur front d'honnête homme, aient été s'exposer à recevoir les éclaboussures du sang du meurtrier et les bravos ironiques d'une foule immonde.

E. Sue

## Dissertations spirites

### *La Solidarité, agent par excellence du progrès*

(Paris, 12 janvier 1870.)

Le meilleur et, pour ainsi dire, l'unique instrument du progrès, c'est la solidarité. L'agent par excellence de la misère, du vice, du crime, c'est l'égoïsme. Depuis l'apparition de l'homme sur la terre, ces deux principes sont en présence. L'un, parti de l'infiniment petit, tend à se généraliser pour le plus grand bien de l'humanité ; l'autre qui régnait partout en maître, s'amointrit chaque jour sous les efforts du premier.

A un moment donné, sur la terre, comme en tout autre monde d'ailleurs, l'esprit naît homme pour la première fois, il pénètre dans l'humanité. Ignorant tout des conditions nouvelles de son existence, partout il se heurte à l'inconnu, partout il trouble l'harmonie de la création, et souffre, par suite de ce trouble, dans son corps qui est blessé, et dans son âme qui ignore pourquoi ! Son unique désir, le but qu'il poursuit à tout instant, c'est naturellement de se préserver de tous périls. Il agit seul et il travaille pour lui seul, mais ses efforts isolés sont imparfaits, partant peu productifs. Combien de temps sera-t-il égoïste pour lui seul ? Combien de temps la solidarité sera-t-elle absolument absente de son Esprit ?...

Plus tard, le sentiment de la famille se développe en lui. Il combat non seulement pour lui-même, mais aussi pour sa compagne, pour ses enfants; leurs périls sont ses périls ; leurs besoins sont ses besoins ; son égoïsme s'est amoindri, et souvent il songe à préserver sa famille avant de penser à lui-même. La solidarité est née en lui, car il souffre des souffrances des siens, il est heureux de leur bonheur.

Plus tard encore, il sent le besoin de s'unir à d'autres hommes, contre les dangers qui menacent son existence, sa santé, son bien-être ; il crée les germes de la société. Il reçoit l'appui de ses compagnons en échange de ses bons offices, leur communique ses découvertes et s'enrichit des leurs. La société naît, et avec elle se développe la solidarité entre quelques hommes. D'autres groupes se forment de la même manière, mais les uns nuisent aux autres. Il y a lutte entre les groupes habitant une même localité. L'égoïsme d'un groupe lutte contre celui du groupe voisin, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'on peut s'entendre, réunir ses efforts, et travailler davantage et mieux, en travaillant solidairement.

C'est ainsi que s'élèvent les bourgades, les petites villes, les grands centres ; c'est ainsi que se créent les grandes nations ; c'est ainsi que naissent successivement de l'amour de soi, l'amour de la famille, celui de la cité, de la nation, de la contrée, de l'humanité, de l'univers entier. C'est ainsi que naîtra la solidarité universelle et que disparaîtront les vices, les crimes et les pénalités établies pour les réprimer.

Lorsqu'on s'apercevra qu'il y a solidarité entre les hommes en général, comme entre les individus vivant en contact; lorsqu'on comprendra que, dans une famille, dans un groupe d'amis, on souffre des souffrances de chacun et qu'on met le bonheur en commun, et quo, de même, la société, en général, souffre tout entière et dans chacun de ses membres, des déviations des individus qui la composent, la pénalité actuelle n'aura plus de raison d'être. Démontrez aux hommes qu'ils sont comme les gouttes d'eau qui composent la masse liquide d'un bassin ; que la cause qui provoque une perturbation dans un endroit particulier, la détermine aussi dans la masse en général, et le problème sera résolu.

L'homme est solidaire de l'homme, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Apprenez à chacun qu'il a vécu et qu'il vivra ; que la route de la progression est ouverte à tous les hommes de bonne volonté, et le niveau moral s'élevant sans cesse, il deviendra, avec le temps, inutile de supprimer la peine de mort, parce qu'il n'y aura plus d'assassins ! Combien de générations faudra-t-il pour cela ? Je l'ignore ! Mais c'est une œuvre d'avenir, et il sera à la gloire de notre siècle d'avoir pressenti et proclamé un principe applicable seulement dans les siècles futurs.

Allan Kardec

## Les sens et les doubles sens

*Allégorie obtenue au moyen d'un verre d'eau*

(Médium, Madame Bourdin.)

Genève, novembre 1889.

Je vois une grande route servant à franchir une montagne très rapide ; elle est semée de difficultés ; des saillies de rochers et des ronces déchirent les pieds de ceux qui la gravissent ; des précipices la bordent à droite et aucune barrière ne préserve les voyageurs ; à gauche quelques arbres chétifs, presque déracinés, végètent sur un terrain mouvant, et menacent d'entraîner ceux qui tenteraient de se confier à leurs branches. Mais la difficulté la plus périlleuse est un intervalle ou une coupure de la montagne qui laisse un grand vide et montre un gouffre immense impossible à franchir sans un courage et un sang-froid extraordinaires ; le chemin, après ce passage dangereux, est meilleur et moins rapide, et, au sommet de la montagne qui est près de cet endroit, on aperçoit une croix lumineuse resplendissant de feux qui semblent former une nouvelle sphère commençant au ciel et se terminant sur la terre. Deux Esprits soit à genoux dans l'attitude de la prière ; ils semblent attendre ceux qui peuvent arriver jusqu'à eux sans succomber devant tant d'obstacles. La route est l'image de la vie.

Au bas de la montagne sont, à droite, quatre paralytiques, et devant eux, quatre aveugles exploitant la charité des passants ; les uns leur font l'aumône, les autres passent sans s'arrêter et nos affligés attendent de nouveaux secours ; la nuit s'approche. Les dernières personnes qui passent près d'eux sont quatre sourds-muets cheminant paisiblement, mais se retournant souvent parce qu'ils comprennent l'inquiétude de ces malheureux qui se trouvent privés de tout secours. Les paralytiques font part de leurs craintes aux aveugles et ils leur proposent de les guider s'ils veulent les porter ; on tombe d'accord de part et d'autre, et les voilà tous en route ; mais les aveugles marchent avec beaucoup de difficulté. Une querelle s'élève entre eux ; elle semble être provoquée par un motif d'intérêt concernant les futures recettes ; la position devient très difficile ; les aveugles menacent de déposer leur fardeau, ce qu'ils font bientôt en s'accablant d'injures. Les sourds-muets se retournent toujours et aperçoivent les aveugles cherchant à tout hasard à se conduire eux-mêmes ; puis, voyant ces malheureux s'approcher du bord du chemin, ils reviennent sur leurs pas afin de les remettre dans la bonne voie ; les paralytiques, à leur tour, se lamentent d'être abandonnés, et, d'après l'expression de leur physionomie, les sourds-muets comprennent que ces affligés sont en désaccord et réussissent à les réunir. Je vois paraître ces mots en caractères fluidiques : Ne restez pas stationnaires ; les aveugles ne peuvent conduire les aveugles. »

Puis ces autres mots : Faites des concessions mutuelles ; parlez peu ; n'écoutez pas les injures ; unissez vos facultés et vous ne resterez pas en arrière. »

Les aveugles reprennent alors leur fardeau avec l'aide des sourds-muets qui marchent devant eux, préparant la voie, ôtant les ronces, repoussant les grosses pierres ; ils arrivent ainsi jusqu'à la grande coupure de la route et ils s'arrêtent harassés de fatigue. Les aveugles ne se font pas d'idée du danger qui les entoure ; les paralytiques se désespèrent et ne voient pas de moyens pour franchir cet obstacle ; mais les sourds-muets lèvent les yeux au ciel pour demander assistance et vont couper des branches aux arbres qui sont à gauche du chemin, ce qui est pour eux un véritable danger ; ils posent les plus grosses aux deux extrémités de l'intervalle, et, avec celles plus flexibles, ils forment un pont artificiel ; deux d'entre eux le franchissent afin de soutenir de chaque côté cette frêle passerelle ; un troisième tend la main aux aveugles, le quatrième fait signe aux paralytiques de fermer les yeux pour éviter le vertige et tous triomphent heureusement de ce grand danger. Le pont est abandonné pour servir à de nouveaux retardataires qui n'auraient pas pris de précautions et pourraient se décourager et retourner en arrière ou tomber dans l'abîme.

Je vois mes voyageurs pleins d'espoir ; la croix lumineuse éclaire la route moins aride ; ils approchent du terme de leur voyage enfin, après quelques instants de marche ils arrivent ; les

paralytiques sont déposés devant ce foyer de lumière et leurs membres reprennent la vie : ils sont guéris ; les yeux des aveugles s'ouvrent ; les sourds-muets entendent et parlent. Alors les deux Esprits qui étaient en prière s'adressent aux paralytiques et leur disent : Vous n'avez pas eu le courage d'avancer sans le secours de vos frères ; retournez par ce même chemin, maintenant que vous connaissez les difficultés et revenez en les franchissant avec vos propres forces. »

Aux aveugles : Vous n'avez pas vu la lumière qui éclairait la route de la vie ; maintenant qu'elle brille à vos yeux, retournez chercher ceux qui ne la voient pas encore et guidez-les dans la bonne voie. » Aux sourds-muets : Vos oreilles sont restées fermées aux injures des hommes ; votre bouche est restée muette à leurs vains discours ; vous avez guidé les égarés de la vie pour les conduire à la lumière de la vérité, votre tâche est remplie. » Aussitôt les Esprits des sourds-muets se dégagèrent doucement de leur enveloppe mortelle et s'élevèrent dans ce rayon lumineux qui les guidait sur la terre.

### *Heureux les Esprits pauvres des biens de la terre*

(Paris, - octobre 1868.)

L'Esprit de l'homme tend à s'élever sans cesse, mais il est retenu comme l'aérostat par son enveloppe matérielle et le lest accumulé dans sa nacelle. C'est à jeter ces impuretés par-dessus le bord que l'homme doit s'appliquer, jusqu'à ce qu'il soit à même d'accomplir son ascension vers la voûte éthérée. Plus le ballon est considérable, et plus de gens peuvent se suspendre à ses agrès ; plus un homme occupe de place dans le monde, plus il y a de grelins qui le retiennent à terre ; l'un est attaché à son palais, l'autre à son coffre-fort, à sa voiture, à sa cave, à ses chiens, à sa loge et à des vampires de toute espèce qui s'accrochent aux mailles de son filet, sans compter la glu des honneurs et de la vanité, qui ne sont pas des moins attachants.

Comment se dépêtrer de toutes ces chaînes matérielles, artificielles, mais réelles ? Aussi le Christ a-t-il dit : Il sera plus difficile au riche d'entrer dans le royaume de Dieu qu'au câble<sup>11</sup> de passer par le trou d'une aiguille. »

Il mourra cependant, ce puissant personnage, sans emporter autre chose que l'éternel regret d'avoir perdu ou mal employé sa richesse, son pouvoir et sa santé. Il y a pourtant de bons riches qui donnent aux bons pauvres du voisinage ; il y a aussi des voyageurs prévoyants qui font la bourse des voleurs ; tandis que celui qui se sera enrichi de biens moraux et intellectuels, emportera tous ces acquits de l'esprit, qui l'élèveront d'autant plus haut vers les mondes de la félicité suprême qu'il aura plus exactement et plus utilement vidé sa nacelle des biens terrestres, pour la remplir de bonnes œuvres et de bonnes actions.

Cette parabole est claire, mais elle ne peut être acceptée par les matérialistes qui pensent qu'après la mort du corps tout est fini. L'âme, l'Esprit, pour eux est un mythe, une fiction, une hypothèse pour empêcher l'homme de se livrer à ses passions ; aucun mort, disent-ils, n'est revenu nous donner des nouvelles de l'autre monde. Danton disait aussi : Les morts ne reviennent pas » c'est ce qui l'a trompé, et ce qui les trompe, car il en est toujours revenu, et il en revient tous les jours pour affirmer la vérité des promesses et des enseignements du Christ. Il ne tient qu'à vous d'en demander des nouvelles par le télégraphe spirituel, à vos parents, à vos amis qui vous diront, les uns, leur joie d'être sortis du présent, les autres leurs souffrances et leurs expiations, et ne vous épargneront pas de bons conseils. Si ces incrédules ont encore une étincelle d'intelligence, ils sentiront la croyance raisonnée renaître dans leur cœur desséché par le philosophisme négateur de ce malheureux siècle, qu'on ne doit plus nommer que par antiphrase ou par ironie : le siècle des lumières et de la raison pure, à moins que l'on n'entende par raison pure, la raison du plus fort, et par progrès des lumières, l'éclairage au gaz.

Tout le monde veut être riche et puissant pour n'avoir rien à faire, pour être heureux enfin. Les insensés ignorent que ce qu'ils désirent n'a jamais rendu un homme heureux ici-bas, tout en lui rendant de plus en plus difficile l'accès du bonheur d'en haut, Ils ne savent pas que les biens, les

---

<sup>11</sup> Remarque de l'Esprit : Camel signifie également crible et chameau ; le traducteur a pris le mot impropre.

honneurs, le pouvoir sont les épreuves les plus difficiles à supporter, outre les punitions les plus sévères infligées aux Esprits orgueilleux, les plus coupables aux yeux de Dieu, qui leur a dit : *Beati pauperes spiritus quoniam ipsorum regnum coelorum est.* Heureux les Esprits, c'est-à-dire les hommes, pauvres des biens de la terre, car le royaume des cieux leur appartient.

*Remarque de l'Esprit.* Le Christ, qui savait que l'Esprit, et non son enveloppe périssable, contitue l'homme immortel, lui donna son véritable nom en le nommant Esprit, et en lui parlant de son avenir car il n'a jamais pu dire : heureux les imbéciles, les sots et les ignares, puisque la première vertu, après la charité, est la science acquise par le travail, source de toutes les vertus, de même que l'ignorance, conséquence de la paresse, est la cause de tous les vices. Nous pensons que l'intelligence des traducteurs a été encore en défaut sur ce point important, si longtemps controversé et si savamment torture pour le rendre compréhensible.

Jobard

### *La Croix*

(Paris, 29 janvier 1870. - Médium, M. Leymarie.)

Dans le grand concert des lamentations terriennes, quelle est la note la plus juste ? Hélas ! Il serait difficile de le dire car chacun de vous, jugeant les circonstances d'après le milieu où il vit, d'après les attaches qu'il s'est créées, s'empresse de se lamenter de la discordance générale, immense plainte semblable au bruit d'un vent d'automne.

Mais on répète : Je monte mon calvaire, » ou plus populairement : Je porte ma croix ! » Ma croix ! Quelle singulière anomalie, selon que le mot est entendu. Les reines en ont une, les religieuses aussi, et depuis la dame aux trente-six quartiers jusqu'à la pauvre qui sollicite la charité du passant, chacun, en ce monde, dit : Je porte ma croix ! »

Pourtant le mot est vieux ! Ce sont les Egyptiens qui, les premiers, ont inscrit dans leur langage symbolique, ce simulacre des signes secrets et conventionnels que se transmettaient les affiliés des hautes sectes venues de l'Himalaya et de la Perse.

La croix, chez ces peuples antiques, c'était le signe de la force virile, le symbole des luttes de l'existence. Plus tard, on lui donna un autre sens au lieu d'être la force virile, il fut l'arbre d'infamie où l'on clouait les criminels, et il ne fallut rien moins qu'un Jésus, un philosophe divinisé pas ses disciples, pour réhabiliter le vieux signe cabalistique. Vos églises en sont pleines, vos femmes le portent sous toutes les formes, comme objet de toilette ou de piété. Les processions promènent ce symbole du sacrifice du Christ, en réalité emprunté aux rites les plus anciens, car les initiés des hautes classes faisaient le signe de vie en se saluant.

Comme tout se dénature et comme tout revient à sa source ! Oui, reines et bonnes femmes, gouvernants et gouvernés, vous avez votre croix, symbole de votre mission ici-bas, car la peine, la douleur vous étreignent pour vous enseigner la vie. C'est par elle que vous vous amendez ; c'est par elle que vous aimez et sympathisez avec la douleur, avec la joie des autres. Parlez donc de votre croix, mais seulement pour la porter dignement ! Que ce soit au nom de Manou, de Zoroastre, de Manès, de Christ ou de tout autre, peu importe, si vous avez rempli votre devoir, et si, bons citoyens, intègres, loyaux, fraternels, justes, vous êtes clignes de graviter vers les demeures splendides préparées pour votre ascension spirituelle.

Vieille croix, signe vénéré par des milliers de siècles, aide-nous à conquérir tous les progrès, et tous les spirites seront encore heureux, comme aux temps primitifs, de refaire ce signe mystique de la croix : le signe de vie !

Bernard

### *Le baiser de paix*

Parabole

Dans les premiers âges de l'Église chrétienne, un vieillard fut touché de la grâce divine et apprit la bonne nouvelle. Aussitôt il renonça à sa vie de dissipation, de libertinage et, s'étant retiré sur un lieu

élevé, il se donna à la contemplation et à la prière. Là, il entra en conversation avec les anges ; il vit les bons Esprits qui peuplaient les airs, venir lui apporter chaque jour des nouvelles du monde des élus. Chaque jour aussi, il arrachait de son cœur une passion humaine, un défaut capital.

Un jour il descendit de son rocher, et à l'entrée de la ville, il vit un condamné que l'on menait au supplice. - Saint homme de Dieu, dit celui-ci, donne-moi le baiser de paix. - Arrière ! répondit le vieillard, tu es criminel ; je ne saurais me souiller par ton contact. Et il retourna dans sa retraite.

Quel fut son étonnement en voyant que tout avait changé d'aspect ! La nature était aride, les arbres dépouillés de leur feuillage ; le roc sec et nu n'avait plus de mousse ; les oiseaux ne gazouillaient plus ; la mort semblait planer partout ; il comprit qu'il avait offensé Dieu, car aussi il ne vit plus ses Esprits bien-aimés. Pour sa punition, il promit à Dieu de parcourir la terre et de supporter tous les maux possibles sans murmurer jamais.

Il partit donc, et à quelque temps de là il fut pris par des pirates qui en firent leur esclave ; il eut beaucoup à souffrir avec eux jusqu'au jour où, à la suite d'un combat, ils furent presque tous tués ou dispersés. Le chef seul étant resté mortellement blessé, le vieillard repentant s'approcha de lui pour lui porter secours ; mais le brigand, croyant qu'il allait le tuer, lui dit de se dépêcher pour ne pas le faire trop souffrir. - Non, lui dit ce dernier, je voudrais au contraire sauver ta vie au prix de la mienne. Je te remercie de cette bonté extraordinaire, dit le moribond ; donne-moi alors un peu d'eau pour éteindre ma soif. Après s'être désaltéré, il lui dit encore : - Je vais mourir, je le sens ; donne le baiser de paix au brigand qui t'a fait souffrir et qui va quitter la terre. - Je le veux bien, dit le religieux ; puisse-t-il être pour toi une bénédiction. Il le lui donna, et le pirate mourut.

A l'instant les visions célestes se montrèrent à ses yeux, et il entendit une voix lui dire : - Ta pénitence est finie ; tu vois que la loi qui régit le monde est la loi d'amour et de charité.

Channing

### Poésie spirite

M. Jaubert a bien voulu nous communiquer quelques-unes des pièces inédites qui feront partie de l'édition populaire des *Fables d'un Esprit frappeur*. En attendant la publication prochaine de cette nouvelle édition, et d'après le désir exprimé par M. Jaubert, nous sommes heureux de faire paraître une de ces fables charmantes où nos lecteurs reconnaîtront sans peine l'Esprit spirituel et satirique couronné, en 1862, par l'Académie des jeux Floraux de Toulouse.

#### *Fable*

##### Le Diable au Purgatoire

On lit dans un vieux livre une incroyable histoire ;  
Je vais vous la conter. - C'était au Purgatoire.  
Pitié ! Que de tourments ! Dans des mares de feu  
Se tordaient, éperdus, les fils d'un même Dieu.  
Seigneur, disait l'un d'eux, je ne puis m'en défendre,  
Bien souvent j'ai péché; daignerez-vous m'entendre ?  
Si de renaître un jour, je goûte le bonheur,  
Sur la terre, ô mon Dieu, je deviendrai meilleur.  
Je veux me racheter à forcé de vaillance.  
Tout à coup, pourquoi ce silence ?  
Sous ses cornes, armé de sa fourche de fer,  
Au milieu de sa cour, de ses premiers ministres,  
Eclipsant les beautés sinistres,  
Sur son trône de flamme, apparut Lucifer.

Un valet, selon la coutume,  
 Attisa, des fourneaux le soufre et le bitume,  
 Gourmanda, saisit les reclus,  
 Et tenailla, broya les corps qu'ils n'avaient plus.  
 Bientôt, adoucissant l'éclat de sa prunelle,  
 J'apporte, dit le Prince, une grande nouvelle :  
 Condamnés, pourquoi tant d'effroi ?  
 Je viens pour vous parler ; de grâce, écoutez-moi :  
 On m'a remis, pour vous, des paquets d'indulgences ;  
 Le fait est vrai... sur terre, on songe à ses finances ;  
 Sans doute du Trésor le cas était urgent ;  
 Bref, ils vendent le ciel pour quelque peu d'argent.  
 Un mort libre-penseur, fidèle à sa manie,  
 Protesta, s'écriant : C'est de la simonie !  
 Juste Dieu, quel trafic on va faire en ton nom !  
 Je suis de son avis, murmura le démon ;  
 Et sur ce tas de boue, on se dit infaillible  
 Infaillible ! Pauvres humains !  
 Et donnant à sa lèvre un sourire indicible, Lucifer se frottait les mains.  
 Puis, élevant la voix : Astaroth ! Sur ton âme,  
 Tu me réponds de tout ; ailleurs on me réclame.  
 Quant à ceux pour lesquels personne n'a payé,  
 Des convois pour le ciel, leur nom sera rayé. »  
 On dit qu'un mois durant, seul maître de la chaîne  
 Astaroth y riva bien des âmes en peine.  
 Et puis... des rachetés la troupe s'envola.  
 Le diable, qui pour moi professe quelque estime,  
 Me répond du fond de l'abîme :  
 Cher ami, ne crois pas cela. »  
 L'Esprit frappeur de Carcassonne

## Bibliographie

*Esquisse de la nature humaine* expliquée par le magnétisme animal, par Chardel, 1820. 1 vol. in-S.  
 - Prix : 5 fr. 50 franco.

Un de nos lecteurs qui occupe ses loisirs à étudier le Spiritisme dans les ouvrages qui en ont précédé la coordination doctrinale, a bien voulu nous communiquer l'analyse suivante de l'ouvrage de Chardel, remarquable autant par la manière sérieuse et concluante dont les questions sont traitées que par l'époque de son apparition (1826). Nous laissons la parole à notre honorable correspondant : Parmi les ouvrages traitant du magnétisme mentionnés dans le catalogue de la librairie spirite, il en est un qui a pour titre : *Esquisse de la nature humaine*, expliquée par le magnétisme animal, par Chardel. Je me suis récemment procuré cet ouvrage, dont le titre appelle naturellement l'attention de celui qui croit devoir demander au magnétisme, l'explication scientifique des faits et des enseignements spirites. J'ai trouvé dans cet ouvrage tellement ce que je cherchais, que je crois devoir rendre service à ceux qui poursuivent les mêmes travaux, en leur signalant toute l'importance du travail de M. Chardel, pour un spirite. J'espère convaincre de ce que j'avance, en faisant une analyse rapide de l'ouvrage.

Il se divise en trois parties : dans la première l'auteur rappelle, examine les théories émises en physique sur la transmission du son, de la chaleur et de la lumière. La seconde partie traite de la matière et du rôle des rayons solaires fournissant à cette matière, ce que M. Chardel appelle le

mouvement élémentaire. Cette seconde partie sert d'introduction à la troisième, qui est le sujet essentiel de l'ouvrage. Dans cette dernière partie, l'auteur se servant de nos connaissances anatomiques sur le corps humain et de notre mode d'existence matérielle, rapproche ces données des notions certaines fournies jusqu'ici par les phénomènes magnétiques. Il en déduit les démonstrations capitales suivantes :

1° L'immortalité de l'âme, ses propriétés, sa destinée.

2° Les différentes lois qui régissent l'union du principe spirituel au principe matériel, dans la personnalité humaine.

3° L'existence et le rôle de ce qu'il appelle la vie spiritualisée (notre périsprit) substance inséparable de l'âme, mise au service de sa volonté, lui fournissant des moyens d'action et de perception directes, puisées dans l'atmosphère ambiante de la planète et enveloppant toujours l'âme.

4° La manière d'élire de l'âme, unie à cette sorte de fluide, lorsqu'elle est séparée du corps.

5° M. Chardel, s'appuyant sur ce qui précède, explique en termes clairs et précis ce qu'est la mémoire, sa façon différente d'être pour l'âme libre et l'âme incarnée, par suite des organes différents qui la produisent dans l'un et l'autre cas ; il démontre ainsi d'une façon irréfutable, que le souvenir de l'âme dans la vie spirituelle est forcément effacé, par le fait physique seul de l'incarnation, pour reparaître naturellement lorsqu'elle sera séparée de nouveau de son enveloppe terrestre.

Enfin, en examinant les faits authentiques du somnambulisme magnétique, l'auteur donne des solutions raisonnées de plusieurs phénomènes : vue à distance, vue à travers les corps opaques, transmission de la pensée; il démontre que ces phénomènes sont dus à la libre expansion de l'âme, unie à la vie spiritualisée dont il a été parlé plus haut. Incidemment, M. Chardel explique en quoi consiste le phénomène que nous appelons la mort, en cas de mort naturelle. Il laisse au lecteur à conclure ce que ce même phénomène doit être dans le cas où la vie animale est brusquement interrompue. La vie spiritualisée, qui d'ailleurs ne se sépare que peu à peu des organes du corps, doit retenir pendant un certain temps l'âme attachée au cadavre, comme par une sorte de lien.

En résumé, cet ouvrage est une confirmation scientifique des enseignements donnés par les Esprits. Quant aux relations entre l'incarné et le désincarné, l'auteur n'en nie pas la possibilité, démontrée d'ailleurs par l'ensemble de son ouvrage, mais il suppose ces communications dangereuses au point de vue de l'économie, et de nature à pouvoir amener la folie et même la mort. Ceci est une idée particulière à l'auteur, mais qui n'infirmes en rien la valeur des démonstrations et enseignements qui constituent son ouvrage, et qui sont, cet exposé doit le faire comprendre, d'une immense valeur pour un spirite.

Nota. Il est à remarquer que M. Chardel faisait ses observations au moyen d'une somnambule, près d'un demi-siècle avant la vulgarisation du Spiritisme et à une époque où le magnétisme et le somnambulisme n'étaient acceptés que par quelques esprits d'élite cherchant la vérité malgré les sarcasmes et les railleries de la foule. M. Chardel pouvait donc supposer dangereuses des relations encore inexplorées et dont il ne pouvait prévoir la future vulgarisation. Il n'en est pas moins, comme tant d'autres, un de ces précurseurs du Spiritisme dont les générations futures garderont la mémoire, et c'est à ce titre que nous recommandons son ouvrage à ceux de nos lecteurs désireux d'acquiescer tous les traités sérieux où nos principes sont l'objet de démonstrations rigoureuses.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

Avril 1870

### Cause et nature de la clairvoyance somnambulique

#### *Explication du phénomène de la lucidité*

Les perceptions qui ont lieu dans l'état somnambulique, étant d'une autre nature que celles de l'état de veille, ne peuvent être transmises par les mêmes organes. Il est constant que, dans ce cas, la vue ne s'effectue pas par les yeux, qui sont d'ailleurs généralement clos et que l'on peut même mettre à l'abri des rayons lumineux de manière à écarter tout soupçon. La vue à distance et à travers les corps opaques exclut, en outre, la possibilité de l'usage des organes ordinaires de la vision. Il faut donc, de toute nécessité, admettre dans l'état de somnambulisme le développement d'un sens nouveau, siège de facultés et de perceptions nouvelles qui nous sont inconnues et dont nous ne pouvons nous rendre compte que par analogie et par raisonnement. A cela, on le conçoit, rien d'impossible ; mais quel est le siège de ce sens ? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer avec exactitude. Les somnambules eux-mêmes ne donnent à cet égard aucune indication précise. Il en est qui, pour mieux voir, appliquent les objets sur l'épigastre, d'autres sur le front, d'autres à l'occiput. Ce sens ne paraît donc pas circonscrit dans un endroit déterminé ; il est certain pourtant que sa plus grande activité réside dans les centres nerveux. Ce qui est positif c'est que le somnambule voit. Par où et comment ? C'est ce qu'il ne peut définir lui-même.

Remarquons toutefois que, dans l'état somnambulique, les phénomènes de la vision et les sensations qui l'accompagnent sont essentiellement différents de ce qui a lieu dans l'état ordinaire ; aussi ne nous servons-nous du mot *voir* que par comparaison, et faute d'un terme qui nous manque naturellement pour une chose inconnue. Un peuple d'aveugles de naissance n'aurait point de mot pour exprimer *la lumière*, et rapporterait les sensations qu'elle fait éprouver à quelqu'une de celles qu'il comprend, parce qu'il y est soumis.

On cherchait à expliquer à un aveugle l'impression vive et éclatante de la lumière sur les yeux. *Je comprends*, dit-il, *c'est comme le son de la trompette*. Un autre, un peu plus prosaïque sans doute, à qui l'on voulait faire comprendre l'émission des rayons en faisceaux ou cônes lumineux, répondit : *Ah ! oui, c'est comme un pain de sucre*. Nous sommes dans les mêmes conditions à l'égard de la lucidité somnambulique ; nous sommes de véritables aveugles, et, comme ces derniers pour la lumière, nous la comparons à ce qui, pour nous, a le plus d'analogie avec notre faculté visuelle ; mais si nous voulons établir une analogie absolue entre ces deux facultés et juger l'une par l'autre, nous nous trompons nécessairement, comme les deux aveugles que nous venons de citer. C'est là le tort de presque tous ceux qui cherchent soi-disant à se convaincre par l'expérience ; ils veulent soumettre la clairvoyance somnambulique aux mêmes épreuves que la vue ordinaire, sans songer qu'il n'y a de rapports entre elles que le nom que nous leur donnons, et comme les résultats ne répondent pas toujours à leur attente, ils trouvent plus simple de nier.

Si nous procédons par analogie, nous dirons que le fluide magnétique, répandu dans toute la nature et dont les corps animés paraissent être les principaux foyers, est le véhicule de la clairvoyance somnambulique, comme le fluide lumineux est le véhicule des images perçues par notre faculté visuelle. Or, de même que le fluide lumineux rend transparents les corps qu'il traverse librement, le fluide magnétique pénétrant tous les corps sans exception, il n'y a point de corps opaques pour les somnambules. Telle est l'explication la plus simple et la plus matérielle de la lucidité, en parlant à notre point de vue. Nous la croyons juste, car le fluide magnétique joue incontestablement un rôle important dans ce phénomène ; mais elle ne saurait rendre compte de tous les faits. Il en est une autre qui les embrasse tous, mais pour laquelle quelques explications préliminaires sont indispensables.

Dans la vue à distance, le somnambule ne distingue pas un objet au loin comme nous pourrions le faire à travers une lorgnette. *Ce n'est point cet objet qui se rapproche de lui par une illusion d'optique*, C'EST LUI QUI SE RAPPROCHE DE L'OBJET. Il le voit précisément comme s'il était

à côté de lui ; il se voit lui-même dans l'endroit qu'il observe ; en un mot, il s'y transporte. Son corps, dans ce moment, semble anéanti, sa parole est plus sourde, le son de sa voix a quelque chose d'étrange ; la vie animale paraît s'éteindre en lui ; la vie spirituelle est tout entière au lieu où sa pensée le transporte ; la matière seule reste à la même place. Il y a donc une portion de notre être qui se sépare de notre corps pour se transporter instantanément à travers l'espace, conduite par la pensée et la volonté. Cette portion est évidemment immatérielle, autrement elle produirait quelques-uns des effets de la matière : c'est cette partie de nous-mêmes que nous appelons *l'âme*.

Oui, c'est l'âme qui donne au somnambule les facultés merveilleuses dont il jouit ; l'âme qui, dans des circonstances données, se manifeste en s'isolant en partie et momentanément de son enveloppe corporelle. Pour quiconque a observé attentivement les phénomènes du somnambulisme dans toute leur pureté, l'existence de l'âme est un fait patent, et l'idée que tout finit en nous avec la vie animale est pour lui un non-sens démontré jusqu'à l'évidence ; aussi peut-on dire avec quelque raison que le magnétisme et le matérialisme sont incompatibles ; s'il est quelques magnétiseurs qui paraissent s'écarter de cette règle et qui professent les doctrines matérialistes, c'est qu'ils n'ont fait sans doute qu'une étude très superficielle des phénomènes physiques du magnétisme et qu'ils n'ont pas cherché sérieusement la solution du problème de la vue à distance. Quoi qu'il en soit, nous n'avons jamais vu un seul *somnambule* qui ne fût pénétré d'un profond sentiment religieux, *quelles que pussent être ses opinions à l'état de veille*.

Revenons à la théorie de la lucidité. L'âme étant le principe des facultés du somnambule, c'est en elle que réside nécessairement la clairvoyance, et non dans telle ou telle partie circonscrite de notre corps. C'est pourquoi le somnambule ne peut désigner l'organe de cette faculté comme il désignerait l'oeil pour la vue extérieure : il voit par son être moral tout entier, c'est-à-dire par toute son âme, car la clairvoyance est un des attributs de toutes les parties de l'âme, comme la lumière est un des attributs de toutes les parties du phosphore. Partout donc où l'âme peut pénétrer, il y a clairvoyance ; de là la cause de la lucidité des somnambules à travers tous les corps, sous les enveloppes les plus épaisses et à toutes les distances.

Une objection se présente naturellement à ce système, et nous devons nous hâter d'y répondre. Si les facultés somnambuliques sont celles mêmes de l'âme dégagée de la matière, pourquoi ces facultés ne sont-elles pas constantes ? Pourquoi certains sujets sont-ils plus lucides que d'autres ? Pourquoi la lucidité est-elle variable chez le même sujet ? On conçoit l'imperfection physique d'un organe ; on ne conçoit pas celle de l'âme.

L'âme tient au corps par des liens mystérieux qu'il ne nous avait pas été donné de connaître avant que le Spiritisme ne nous eût démontré l'existence et le rôle du périsprit. Cette question ayant été traitée d'une manière spéciale dans la *Revue* et dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine, nous ne nous y arrêterons pas davantage ici ; nous nous bornerons à dire que c'est par nos organes matériels que l'âme se manifeste à l'extérieur. Dans notre état normal, ces manifestations sont naturellement subordonnées à l'imperfection de l'instrument, de même que le meilleur ouvrier ne peut faire un ouvrage parfait avec de mauvais outils. Quelque admirable que soit donc la structure de notre corps, quelle qu'ait été la prévoyance de la nature à l'égard de notre organisme pour l'accomplissement des fonctions vitales, il y a loin de ces organes soumis à toutes les perturbations de la matière, à la subtilité de notre âme. Aussi longtemps donc que l'âme tient au corps, elle en subit les entraves et les vicissitudes.

Le fluide magnétique n'est point l'âme, c'est un lien, un intermédiaire entre l'âme et le corps ; c'est par plus ou moins d'action sur la matière qu'il rend l'âme plus ou moins libre ; de là, la diversité des facultés somnambuliques. Le somnambule, c'est l'homme qui n'est débarrassé que d'une partie de ses vêtements, et dont les mouvements sont encore gênés par ceux qui lui restent.

L'âme n'aura sa plénitude et l'entière liberté de ses facultés que lorsqu'elle aura secoué les derniers langes terrestres, comme le papillon sorti de sa chrysalide. Si un magnétiseur était assez puissant pour donner à l'âme une liberté absolue, le lien terrestre serait rompu et la mort en serait la conséquence immédiate. Le somnambulisme nous fait donc mettre un pied dans la vie future ; il écarte un coin du voile sous lequel se cachent les vérités que le Spiritisme nous fait entrevoir

aujourd'hui ; mais nous ne la connaissons dans son essence que lorsque nous serons entièrement débarrassés du voile matériel qui l'obscurcit ici-bas.

Allan Kardec

### Polémique sur le libre arbitre

Depuis quelque temps, le problème du libre arbitre, de l'inégalité des aptitudes et du développement des facultés de l'esprit humain, est par excellence la question à l'ordre du jour. Bon nombre de nos correspondants de la province et de l'étranger nous ont fait part de leur incertitude à cet égard, nous priant de leur faire connaître notre opinion.

Si nous abordons aujourd'hui cette étude dans la Revue, nous sommes loin d'avoir la prétention d'en donner la solution définitive. Les penseurs de tous les temps, de tous les cultes, en ont fait tour à tour l'objet de leurs méditations, et après des siècles de controverse, le monde philosophique moderne n'est pas encore fixé sur cet important problème.

Nous avons simplement l'intention de faire connaître à nos lecteurs le résumé des discussions qui ont eu lieu à cet égard dans nos dernières séances d'études, et d'appeler leur attention sur cette intéressante question. De nos recherches communes, résultera peut-être un pas en avant vers la connaissance de la vérité.

Le 2 février dernier, l'un de nos correspondants de Paris, M. P., nous adressait, à ce sujet, une lettre des plus remarquables mais, que faute d'espace, nous résumons brièvement de la manière suivante :

Comment, deux âmes également ignorantes, partant du même point de départ, pourvues du même libre arbitre, peuvent-elles arriver l'une à progresser plus ou moins rapidement dans la voie du bien, l'autre à succomber sous le poids de ses passions, à se laisser entraîner au crime ? »

La question proposée par M. P., mise à l'ordre du jour de notre séance du février dernier, fut de la part des assistants l'objet de réflexions que nous condenseons sous forme de dissertation, pour éviter les redites et les longueurs, et telle d'ailleurs qu'elle fut adressée en réponse à notre honorable correspondant.

La question, tout d'abord, nous paraît loin d'être posée d'une manière satisfaisante. Est-on même en droit de se poser une pareille question ? En a-t-on bien tous les éléments ? Qui prouve que le criminel et l'honnête homme sont partis ensemble du même point de départ ? A quoi peut-on reconnaître l'âge d'un Esprit ? N'est-il pas plus logique de supposer que l'honnête homme est probablement plus âgé que le criminel ; qu'il a plus vécu, qu'il a plus expié, et que, peut-être, le criminel sera aussi avancé que l'honnête homme lorsqu'il aura autant vécu ?

Et puis, d'autre part, d'où faire partir l'origine ? En quel endroit de l'échelle animée les âmes sont-elles vraiment neuves et ignorantes ? Est-ce à l'origine humaine que nous pensons trouver des âmes égales ? Est-ce plus bas ? Prenons garde !... la question est bien vaste, et pour justifier Dieu, il ne suffira pas de passer l'éponge sur le péché originel selon la lettre, il faudra encore admettre que toute créature animée a ses droits devant le créateur, que le progrès lui ouvre une carrière sans limite, et que, partie de plus bas que l'homme, de si loin que notre vue n'ose s'y arrêter, elle ira aussi haut que l'Esprit le plus avancé, sur la route de l'infini.

Où donc a commencé l'égalité entre les âmes ? Où donc est ce point de départ qui fait la base de notre problème ?... Si les données deviennent des inconnues, il est évident qu'il devient impossible de le résoudre, ou, du moins, pour arriver à une solution, faut-il le formuler d'une autre manière.

Mais, quittons la pratique où le réel seul est possible, pour entrer dans la théorie où toutes les suppositions sont admissibles ! Supposons, en effet, deux âmes ignorantes partant du même point de départ, douées d'un libre arbitre également développé. Vous ne comprenez pas qu'elles ne suivent pas toutes deux la même voie et avec la même rapidité, en raison des aptitudes et des entraînements passionnels ; mais c'est le contraire qui serait incompréhensible, illogique, inadmissible.

En effet, si deux êtres ayant un même but à atteindre sont laissés libres, ils sont évidemment libres,

quant au temps et quant aux moyens, sinon leur liberté serait illusoire, et le mot libre arbitre devrait être rayé du langage psychologique pour être remplacé par le mot fatalité.

Dans le cas du libre arbitre, le seul que nous admettions, il nous paraît encore évident que, pour une chance unique de voir nos deux âmes acquérir les mêmes progrès dans le même temps, il y en a à l'infini de voir l'une avancer dans tel sens et l'autre dans tel autre ! Ne peuvent-elles, puisqu'elles sont libres, suivre telle ou telle voie, avancer plus ou moins rapidement dans la même direction, etc. ?

Et si, pour nous servir d'une comparaison matérielle, nous combinons tous les mouvements, toutes les situations que l'esprit peut imaginer par rapport aux lieux que peuvent occuper deux voyageurs en marche, partis en même temps d'une même localité et qui se proposent le même terme à leur voyage, seriez-vous en droit de vous étonner si l'on vous apprend que l'un est presque arrivé, tandis que l'autre s'est à peine éloigné du point de départ ?

Non, sans doute, puisque le premier était libre de marcher droit au but, tandis que le second était libre de stationner sur la route autant que cela lui conviendrait.

Toutes les divergences humaines reposent donc sur la liberté que nous avons d'employer nos aptitudes dans le sens qu'il nous convient, etc., etc.

Le 18 février dernier, nous recevions de M. P.... une longue et intéressante réponse que nous regrettons de ne pouvoir reproduire textuellement ; nous n'en retrancherons cependant que les passages qui ne sont pas absolument indispensables à la discussion.

Messieurs,

J'ai à vous remercier sincèrement d'avoir pris en considération les difficultés qui se sont présentées à moi à propos de l'origine des âmes.

La réponse que vous m'avez faite l'honneur de m'adresser émanant d'hommes convaincus et instruits, a beaucoup de valeur pour moi, mais elle m'a fait comprendre encore plus qu'avant, combien ce point de la doctrine était épineux.

De deux choses l'une : ou cette question doit être reléguée comme tant d'autres dans les oubliettes du cerveau pour être reproduite quand il en sera temps, ou nous pouvons la connaître dès à présent, et alors on doit pouvoir l'envisager de tous les points de vue sans y découvrir de défaut, comme il arrive avec toutes les vérités bien établies. Il est presque inutile sans doute de vous rappeler que c'est le fondateur de la doctrine qui, dans un de ses ouvrages, affirme qu'a leur point de départ, les âmes furent créées également simples et ignorantes, donnant à entendre naturellement qu'aucune n'était supérieure en quoi que ce fût aux autres. Je serais donc heureux de connaître son opinion sur ce sujet, ainsi que celles des Esprits supérieurs qui sont vos conseillers ordinaires.

Dans votre réponse, messieurs, vous ne tranchez pas la question en la décidant officiellement, ce qui me fait espérer qu'elle sera résolue.

La seconde partie de votre lettre est, si je ne me trompe, clairement expliquée par l'exemple qui la termine et sur lequel elle paraît reposer.

Étant donnés deux voyageurs en marche, serez-vous en droit de vous étonner si l'on vous apprend que l'un est au terme de son voyage tandis que l'autre est encore au début ?

Cherchons la cause de cette différence de conduite. Il n'est pas difficile de la deviner. Les circonstances ont dû nécessairement influencer sur le retard du dernier, tandis que chez le premier toutes les circonstances tendaient à le faire continuer sans retard son chemin.

Or, je soutiens que si les circonstances avaient été les mêmes pour tous deux, s'ils avaient la même urgence d'arriver au but et s'ils avaient la même somme de raison, ou, si vous voulez, s'ils étaient tous les deux également simples et ignorants, ils arriveraient en même temps au terme de leur voyage.»

*Remarque.* Il est bien évident que, si avec M. P. nous considérons le libre arbitre comme un effet, une résultante du milieu et des circonstances dans lesquelles on se trouve, il devrait être écarté de notre débat, comme n'exerçant qu'une influence insignifiante sur les déterminations humaines ; mais si, comme nous en sommes persuadés, c'est au contraire en vertu du libre arbitre que le milieu et les

circonstances de nos luttes sont de telle ou telle nature, ne devra-t-il pas reprendre dans notre discussion l'importance capitale que nous lui assignons? Où M. P. nous paraît ne voir qu'un effet, nous voyons, nous, la cause dominante de presque toutes les déterminations humaines.

Notre honorable correspondant continue ainsi :

Avant de faire les observations que j'ai à vous présenter, je vous prierai de remarquer que la doctrine spirite nous enseigne que les grands entraînements passionnels dont nous souffrons dans cette vie, sont la résultante des excès où nous nous sommes laissé aller dans nos existences antérieures, et dont nous ne sommes pas encore purgés ; or, à l'origine, ces restes d'excès n'existaient pas.

J'estime que l'argument que vous m'avez communiqué est très sérieux seulement, il s'appuie sur le sens du mot libre arbitre. Je voudrais donc pouvoir donner ici la définition exacte du libre arbitre. Je ne me crois pas de force à le faire, d'autant plus qu'ayant consulté le dictionnaire des sciences philosophiques, généralement connu sous le nom d'auteur de Franck, j'ai pu comprendre toute la difficulté de la question.

Permettez-moi de copier ici les notes que j'ai prises dans ce livre, pensant qu'elles pourraient peut-être vous servir pour approfondir cette question que vous êtes si bien à même de résoudre.

Page 562, tome III, Liberté.

Les philosophes sont loin de s'accorder sur la nature de la liberté. Sans parler des systèmes de l'antiquité, il est aisé de se convaincre que les plus éminents philosophes des derniers siècles, Descartes, Spinoza, Leibnitz et Kant, ont donné de la liberté morale des définitions différentes ou même contradictoires.

Les théologiens n'ont pas réussi à s'accorder sur la liberté morale ou le libre arbitre. Dès les premiers siècles de l'Église, on voit éclater la querelle de la grâce et du libre arbitre.

Pour notre part, nous ne pensons pas que ces oppositions soient jamais complètement abolies, et que les difficultés qui les suscitent puissent recevoir une explication complète et définitive.

La philosophie a entre les mains un moyen assuré d'accroître rapidement son trésor, ce moyen, c'est l'analyse psychologique. Selon nous, la méthode psychologique n'a jamais été appliquée dans toute sa rigueur et dans toute sa sincérité à la matière qui nous occupe.

Le problème de la liberté morale, loin d'être simple, est un des plus compliqués où le théologien et le philosophe puissent fixer leurs méditations.

Si l'homme agit librement, il n'agit pas avec une indépendance absolue. Ses déterminations s'appuient sur des motifs.

Leibnitz soutient que la volonté suit toujours la dernière détermination de l'entendement. Nous faisons toujours, suivant lui, certainement, quoique non nécessairement, ce qui en définitive nous paraît le meilleur.

Spinoza dit : Plus nous descendons au fond de nous-mêmes plus nous nous rendons compte des motifs de notre conduite, plus nous mettons de sérieux et de maturité dans nos délibérations, et plus nous verrons tomber pièce à pièce le fantôme de notre liberté.

Opinion de l'auteur : 1° Toute détermination libre suppose des motifs ; 2° ces motifs influent sur la volonté, sans la déterminer nécessairement.

Dans la définition du mot Kabbale.

Les auteurs du Zohar admettent la liberté humaine, mais comme un mystère inexplicable.

Pensant que vous pencherez peut-être pour l'opinion des auteurs dont j'ai fait quelques extraits, j'ajouterai ici ce qu'ils avancent à l'appui de cette théorie. Je ne cite pas textuellement.

Ceux qui pensent que les motifs sont mis dans la balance, à la manière des poids, et que ceux qui pèsent le plus sont ceux qui déterminent la volonté, ne comptent pas assez avec la conscience.

Cependant la conscience est la supériorité acquise, n'est-ce pas ? Et la réminiscence des bonnes intentions que nous avons faites avant de nous incarner.

Ces philosophes, du reste, ne tranchent pas la question, loin de là.

Voici les pensées que je vous sou mets, et qui se sont présentées à moi en lisant la définition philosophique du libre arbitre.

La preuve que nous avons besoin de motifs pour nous décider, c'est qu'il y a des hommes qui ne se fient pas à leur propre discernement, et ont recours à d'autres pour savoir ce qu'ils doivent faire.

La détermination prise par notre libre arbitre est un effet dont le motif est la cause.

La connaissance du bien et du mal doit être parfaite pour que la jouissance du libre arbitre nous rende responsables.

Le simple fait d'un Esprit qui ne peut pas rétrograder, mais seulement rester stationnaire, prouve que le libre arbitre ne joue pas un très grand rôle.

Pour moi, je crois fermement que nous sommes bons ou que nous sommes mauvais, comme l'a fait très-bien voir le Spiritisme par le moyen de la vertu ou la supériorité acquise dans les vies successives.

J'ose espérer, messieurs, que vous me donnerez raison, au moins en ceci, que la question mérite d'être approfondie.

P. »

*Remarque.* Cette lettre intéressante par les citations nombreuses qu'elle contient, prouve une fois de plus, comme nous le disions en commençant, jusqu'à quel point les philosophes de tous les temps ont été divisés sur la nature du libre arbitre et l'influence qu'il exerce sur les actes de l'existence. Nous ne doutons pas que le Spiritisme ne soit appelé à jeter une vive lumière sur ce problème demeuré jusqu'ici sans solution, faute sans doute de données suffisantes pour l'étudier à fond.

En nous faisant connaître les rapports de l'existence actuelle avec les existences antérieures, en nous laissant entrevoir les origines de l'âme, le Spiritisme permet en effet d'introduire de nouveaux éléments dans le débat et d'expliquer toutes les anomalies apparentes du présent, sans attaquer la bonté et la prescience infinie du créateur. Nous croyons donc pouvoir affirmer que si les connaissances actuelles du Spiritisme ne permettent pas de résoudre définitivement le problème, il est la seule philosophie qui en laisse pressentir la solution de la manière la plus satisfaisante pour la justice divine et la raison humaine.

La question ayant de nouveau été mise à l'étude dans notre séance du 25 février, différents Esprits voulurent bien en faire le sujet de leurs instructions. Parmi les remarquables communications qui furent obtenues, nous avons choisi la suivante pour la porter à la connaissance de nos lecteurs, tant parce qu'elle nous paraît le mieux résumer la discussion, qu'en raison de la signature dont elle est revêtue.

(Paris, 25 février 1870)

Toutes les âmes partent de l'ignorance absolue pour arriver à la connaissance et à la perfection suprêmes. Toutes ont le même point de départ ; toutes ont le même but en perspective,

N'y a-t-il pas injustice à les voir suivre des routes différentes ? Ne peut-on croire que les unes sont privilégiées, tandis que les autres ont des sentiers plus arides à gravir ? Qui peut le supposer ? Celui qui se laisse guider par l'apparence ; mais si l'on pénètre au fond des choses ; si, placé de haut, on écarte le rideau sous lequel se dérobent les secrets des lois éternelles qui régissent les mondes, combien tout paraît grand, simple, juste, rationnel. Comme cette apparente injustice est féconde en résultats heureux pour l'humanité ; comme cette diversité de voies et de moyens devient un instrument actif et énergique de progrès !

Qui peut dire d'ailleurs où est le privilégié et où est le délaissé ? Est-ce cet homme aux apparences satisfaites qui sera le privilégié ? Est-ce ce misérable aux traits ravagés par les luttes de la vie qui sera le délaissé ? Mais, si sous le masque riant du premier, vous découvrez une conscience torturée par le remords, et si le visage amaigri et décharné du second, voile une âme triomphante des luttes de la vie, n'est-ce pas le premier qui sera délaissé par le bonheur et la tranquillité et le calme réel du second ne sera-t-il pas préférable à la sérénité fictive du premier ?...

Ecartons ces exemples auxquels on pourrait en opposer d'autres, pour examiner la réalité avec le sang-froid de la raison. Certes, si toutes les aptitudes de l'homme n'étaient pas mises en activité, si tous ne devaient pas passer par toutes les séries de la connaissance pour arriver à la perfection, il y

aurait injustice de la part de Dieu, privilège pour ceux dont la route serait abrégée, dont les épreuves seraient moins nombreuses.

Mais si les luttes sont les mêmes pour tous, si les périls sont identiques, qu'importe pour la justice de Dieu que l'échelle parcourue ne soit pas disposée pour tous, absolument de la même manière. Si, par exemple, pour me servir d'une figure matérielle, vous êtes maçon, puis menuisier, et qu'un autre soit menuisier, puis maçon, vous n'en aurez pas moins passé par toutes les péripéties de l'apprentissage et de l'acquis ; vous n'en aurez pas moins les mêmes connaissances en maçonnerie et en menuiserie que celui qui aura suivi la voie inverse.

Soyez littérateur aujourd'hui, savant demain, ouvrier après-demain ; changez l'ordre : soyez d'abord ouvrier, puis savant et littérateur, et vous n'en aurez pas moins en définitive les mêmes acquis dans un cas comme dans l'autre, et vous aurez bénéficié par la diversité des voies, d'un échange de bons offices qui n'existerait pas si les routes parcourues étaient identiques.

Oui, M. P., ne vous en déplaise, les âmes sont égales à l'origine ; je l'ai dit sur la terre, et je le maintiens maintenant que je le sais mieux encore. Mais je n'ai pas eu la sottise présomption de déterminer l'endroit où l'âme commence. Et même aujourd'hui, je ne me permettrais pas de rien préciser à cet égard ; ce que j'affirme, ce qui est vrai, c'est que la diversité dont vous vous plaignez est la cause unique du progrès, impossible sans elle.

Il est beau de chercher au fond des questions philosophiques, et je vous félicite de vos études. Elles sont consciencieuses, et de leur persistance jaillira certainement, pour vous, la lumière et la vérité. Mais ne voyez pas injustice là où il y a seulement inconnu. Lorsque vous ne comprenez pas, cherchez ; en cherchant, vous apprendrez, et en sachant, vous respecterez et vous adorerez.

Allan Kardec

### **Vulgarisation de la médiumnité guérissante**

Dans les premiers jours de janvier dernier, M. Dombre nous apprenait que M. Jacob, alors de passage à Marmande, avait obtenu un très grand nombre de guérisons, soit sur les habitants de la localité, soit sur ceux des villages voisins, accourus pour se soumettre à son action.

Après avoir attendu un temps moral suffisant pour constater la persistance des effets produits par le médium, M. Dombre nous fit parvenir un compte rendu détaillé des faits qu'il a personnellement observés.

Nous nous faisons un devoir de transmettre à nos lecteurs ce document, d'autant plus remarquable que les guérisons portent sur des maladies de natures essentiellement différentes.

Messieurs,

Ainsi que nous nous l'étions proposé, nous avons parcouru l'arrondissement, pour nous assurer de visu des guérisons opérées par M. Jacob, et de leur maintien à deux mois ou un mois et demi de distance. Nos espérances n'ont pas été déçues ; au milieu d'une infinité de maux guéris, et qui sans être trop apparents n'en étaient pas moins aigus et chroniques, nous avons enregistré les guérisons les plus remarquables.

Pour être bref, nous n'en citerons que quelques-unes :

1° Lafforgue, cinquante-six ans, voiturier à Casteljaloux, depuis dix-huit mois ne marchait que très difficilement à l'aide de béquilles, par suite d'une chute de voiture. Au sortir de la séance, il traversa la ville, dégagé, sans appui aucun. Il marche très bien encore aujourd'hui.

2° Raymond Caubet, cinquante ans, marchand de graines à Casteljaloux, était atteint de rhumatisme, depuis le 3 novembre dernier. Les douleurs l'empêchaient de dormir et de se mouvoir. Dès la nuit qui suivit la séance, les douleurs cessèrent ; il se montra ingambe et souple, et affecta, en maintes occasions, en présence des railleurs, de sauter sur la jambe qui avait été la plus malade.

Sa femme, qui perdait un œil et y ressentait des douleurs atroces, n'en souffre plus du tout.

3° Boué, quarante-deux ans, fabricant d'allumettes chimiques à Marmande, atteint d'un asthme qui l'empêchait de rester couché, est très bien, se couche et dort paisiblement.

4° La femme de Moluquet, fermier de Caubet cité plus haut, avait depuis quatre mois des fièvres intermittentes et des douleurs aux reins ; elle est sortie de la séance radicalement guérie.

5° Marie Tanaizé, enfant de quatre ans, commune de Bine, était languissante et d'une maigreur extrême ; elle ne voulait prendre aucune nourriture et était abandonnée des médecins. Elle fut portée à une séance et est aujourd'hui rétablie.

6° La femme du sieur Terme, menuisier à Marmande, cinquante-trois ans, était depuis treize ans clouée dans son fauteuil à roulettes, ne sortant jamais de sa chambre. Elle fut portée en présence de M. Jacob, et, depuis lors, on la voit journellement appuyée sur une canne, circuler dans la ville et sur les promenades.

7° La femme Potier, dix-neuf ans, malade depuis environ neuf mois, au domicile de ses parents, à Virazeil, et alitée depuis deux mois, ne pouvant mouvoir ses jambes, fut portée en charrette et déposée sur une chaise, les jambes pendantes, sans force et complètement insensibles. Elle se retira, traversant la ville, à pied, au milieu d'un murmure d'enthousiasme et d'étonnement. Elle-même qualifie sa guérison de miracle.

8° Jean Guingué, trente-cinq ans, domestique de M. Lagrange, propriétaire à La Sauvetat-du-Drot, où a sévi la fièvre typhoïde, depuis quatre mois, à la suite de cette maladie, vomissait chaque jour tout ce qu'il prenait ; il était faible et décharné. Au sortir de la séance, il mangea avec un appétit vorace qu'il satisfit, et ne rejeta rien. Il a repris des forces et de l'embonpoint.

Les esprits forts de la localité riaient de sa confiance et de sa crédulité ; l'homme simple, qui est guéri, rit à son tour de ceux d'entre eux qui sont encore aux prises avec leur mal.

9° Duranton neveu, vingt-huit ans, à Marmande, avait une énorme tumeur aux reins, sur laquelle un médecin lui avait proposé de faire agir le bistouri. Ayant accompagné son oncle auprès de M. Jacob, il reçut lui-même sa part de fluide qui lui fut très salutaire, car la main cherche la place où fut la tumeur.

10° Madame Branens, née Dancy, trente ans, Casteljaloux, depuis environ un an, souffrait de maux d'estomac, ne pouvait manger que des aliments substantiels, avait comme une sorte d'horreur des légumes ; elle était languissante et maigre.

A partir du moment où elle entra dans la salle des séances, elle éprouva des envies de vomir ; ces envies durèrent trois jours. A la fin du troisième jour, après bien des efforts et pendant l'espace de deux heures, après avoir rejeté de la nourriture et du sang, elle vomit un animal parasite, un reptile, qui s'agita sur le carreau, quand le père le prit avec des pincettes pour lui arracher un gros bouchon de viande mâchée dans lequel il avait la tête plongée. La jeune dame se porte aujourd'hui très bien, est très heureuse et pleine de reconnaissance.

Deux médecins de Casteljaloux, qui avaient inutilement donné leurs soins à la malade, suivirent le torrent et allèrent voir le reptile recueilli dans un flacon d'alcool. Après avoir payé leur tribut de surprise et de stupéfaction, ils conseillaient, du moins l'un d'eux, de jeter dans la fosse d'aisance cette monstruosité. Le conseil ne fut pas suivi. La pensée du médecin se devine aisément : faire disparaître la preuve de cette guérison.

Ce qui n'est pas moins remarquable que les guérisons, c'est la double vue de M. Jacob, qui voit le siège et l'intensité du mal, et qui, sans se tromper, dit au malade : « Votre mal est là ! » Tous ont avoué ce fait.

Le court séjour à Marmande de M. Jacob a laissé dans bien des familles les plus doux souvenirs par le bien qu'elles en ont reçu. Il a laissé aux spirites des témoignages palpables d'une faculté médianimique extraordinaire. Nous nous en félicitons vivement car si de tels faits ne ramènent pas les détracteurs systématiques, ils leur ferment au moins la bouche, dans l'impuissance où ils sont de les expliquer.

Agréez, etc.

Dombre »

*Remarque.* Lorsque le Spiritisme pénétra en France, sous la forme des tables tournantes et au moyen des Esprits frappeurs, la grande et la petite presse ouvrirent leurs colonnes à la nouveauté du

jour. Il n'y eut pas un salon où la question des manifestations ne fût discutée, pas une réunion de quelques personnes où l'on ne tentât d'obtenir quelques résultats. Puis le silence se fit autour de l'idée nouvelle, et on put supposer, avec quelque apparence de raison, qu'elle était pour jamais rentrée dans l'ombre dont la mode l'avait fait momentanément sortir. Il n'en était rien cependant et l'événement le fit bien voir. Il en fut de même de la médiumnité guérissante et des guérisseurs.

Qui se souvient aujourd'hui des cures remarquables dont tous les journaux firent mention ? Qui se rappelle le nom de ces guérisseurs qui furent l'objet d'un engouement sans pareil et qui occupèrent momentanément l'attention publique tout entière ?

Et cependant pour être moins bruyante, pour n'être connue que de ceux qui exercent l'influence salutaire et de ceux qui la reçoivent, la faculté médianimique guérissante, selon les prévisions de nos Esprits protecteurs, va chaque jour étendant le cercle de son action bienfaisante et moralisatrice. Agissant dans un milieu plus calme, où la curiosité a fait place au recueillement et à la conviction, elle fait tout autant de cures physiques et notablement plus de bien moral.

Les faits qui nous sont signalés par M. Dombre ne sont point isolés. Dans la plupart des centres spirites, et jusque dans les campagnes les plus reculées, notre correspondance journalière en fait foi, il existe un ou plusieurs médiums guérisseurs dont l'intervention est d'autant plus efficace qu'ils joignent à l'influence physique, un traitement moral sagement gradué, et parviennent ainsi à anéantir le mal aussi radicalement que possible, en le combattant à la fois dans ses effets et dans ses causes.

Les Esprits nous l'ont maintes fois affirmé, et l'expérience prouve combien ils ont raison, les effets de la médiumnité guérissante ne sont véritablement durables que lorsque le médium attaquant à la fois la cause et l'effet, non seulement anéantit le mal existant, mais encore purifie et transforme les influences morales morbides qui l'ont déterminé.

Si l'on se souvient qu'il n'y a pas de faculté médianimique universelle, qu'il n'est aucun médium qui puisse se flatter de guérir tous les malades, ni toutes les maladies, on comprendra sans peine de quels bienfaits la médiumnité guérissante deviendra la source, lorsque chacun essayera personnellement à obtenir des guérisons en s'exerçant sur les personnes de son entourage.

La médiumnité guérissante n'est pas, comme on pourrait le croire, une de ces facultés exceptionnelle qu'il n'est donné qu'à un petit nombre d'obtenir ; elle est au contraire une de celles que la plupart des médiums peuvent acquérir, en se plaçant dans des conditions convenables. On se rendra facilement compte des immenses résultats qu'un obtiendra par ce moyen, si l'on se pénètre de cette vérité que l'influence guérissante sera d'autant plus puissante qu'elle sera exercée par un parent ou un ami du malade, en raison de sentiments affectueux qui ne peuvent exister au même degré, chez un étranger. Pour être restreinte et silencieuse, l'action des médiums n'en sera peut-être que plus salutaire, car, nous le répétons, elle s'adressera aussi bien à l'Esprit de l'individu qu'à son corps, aux maux physiques qu'aux imperfections morales.

Cette faculté modeste qu'on pourrait appeler avec quelque raison, la médiumnité guérissante de famille, d'intimité, et sur laquelle nous appelons sérieusement l'attention, ne rendra certainement pas moins d'immenses services à la cause émancipatrice, que celle qui en popularisant ceux qui en sont doués, met aussi sur leur chemin un écueil souvent difficile à éviter, l'orgueil contre lequel tant d'éminentes facultés sont venues se briser.

### **Les médecins spirites et la médiumnité guérissante**

Un de nos correspondants, habitant Nancy, nous adresse la lettre suivante :

« Nancy, 24 février 1870.

Messieurs,

On lit dans l'Impartial de l'Est (journal de Nancy), du 20 février 1870 : « Depuis le séjour que fait à Épinal le dépôt du 57<sup>e</sup> de ligne, l'honorable docteur Damien est souvent appelé à prodiguer ses soins, sa science et son dévouement à un nombre considérable de malheureux, dans Cheniménil et lieux environnants.

La commune de Cheniménil n'a pas oublié les services de cet homme de bien. Le maire, de concert avec un grand nombre d'honorables habitants, prit l'initiative toute privée d'une mesure délicate et tout à fait digne d'éloges.

Le docteur aimé de cette population fut prié de venir pour un cas urgent. Il y avait, disait-on, danger de mort. Il arriva donc, et on lui apprit que le malade était tout à fait guéri, et qu'en raison de son état d'indigence, le docteur ne soigne guère que ceux-là, le moribond avait repris ses occupations.

Puis le maire pria M. Damien de venir dîner à l'hôtel de ville, où des affaires urgentes avaient rassemblé plusieurs notables. C'était un bien méchant piège.

Au dessert, l'honorable M. Bourgon, maire, en termes très touchants, offrit au docteur Damien une belle médaille d'argent de grand module, au revers de laquelle se lisent ces simples mots : *A M. Damien, médecin au 57<sup>e</sup> de ligne, les habitants de Cheniménil, reconnaissants*. Sur la tranche, on lit : *Charité, dévouement, humanité*. Ces simples villageois ont su résumer en trois mots le programme de celui qu'ils honorent.

Messieurs,

M. le docteur Damien, homme éminemment capable, fait partie de notre groupe spirite depuis trois ans. D'une modestie excessive, il se serait en effet refusé à cette ovation, si un pire ne lui avait point été tendu. M. Damien va chez tous ses malades en spirite convaincu, s'expliquant parfaitement les effets que peuvent produire les influences fluidiques, exposées si clairement par notre cher maître dans ses revues. Il soigne en homme savant et religieux : « N'oubliez pas mes pauvres malades, nous disait-il à chacune de nos séances spirites,..., je me présente toujours à eux, ma trousse enveloppée dans une bonne prière,... et chaque jour je ne saurais les oublier... »

M. le docteur Damien ayant été affecté de la petite vérole, peut ne pas avoir un physique agréable au premier abord ; cependant, écoutez les personnes qu'il a soignées : « Oh ! Si vous saviez comme nous nous sentons déjà soulagées à son approche, il y a tant de douceur dans ses soins, on aimerait à être malade avec lui (sic). Cet homme se transfigure devant ses malades, il devient beau tant il est bon et bienveillant. Aussi a-t-il obtenu des cures merveilleuses. »

Nous, spirites, nous comprenons parfaitement ces résultats, M. Damien est savant, mais, de plus, il est assez modeste pour solliciter l'appui de Dieu et de ses frères instruits du monde invisible et sollicitations de la tai vive et sincère.

Avant d'être spirite, M. Damien n'exerçait point chez les étrangers au métier militaire. Aimant passionnément la pêche et la chasse, il a dû faire un sacrifice immense en se voyant forcé d'y renoncer presque tout à fait, en raison des soins qu'il est appelé à donner actuellement de tous côtés. Dès le début, il se contentait de soigner les personnes indigentes sans rétribution aucune, bien entendu. Plus tard, des gens aisés en abusèrent assez pour que nous engagions M. Damien à se faire payer par eux : les malheureux en profiteraient par des distributions en bouillon, médicaments, etc., etc. C'est ce qu'il fit, et pourtant sa clientèle augmentait de jour en jour. Alors, le scrupule d'être préjudiciable à ses confrères lui suscite la pensée de doubler le prix de ses clients. Même affluence, mais les pauvres en profitent !...

Messieurs,

Si notre maître vénéré, M. Allan Kardec, aimait à citer les exemples de charité évangélique, quoique leurs auteurs fussent étrangers à notre doctrine, disant alors : Le Spiritisme honore le bien partout où il le trouve, et lorsque ses adversaires mêmes le pratiquent, il les offre en exemple à ses adeptes, il est, je crois, aussi de notre devoir de publier ceux que nos frères en doctrine produisent.

Je viens d'adresser à M. le docteur Damien une lettre de félicitations au nom de tous les spirites, tout en le prévenant que je vous en rendais compte par le même courrier.

Modestie à part, M. Damien est de ceux qui ne craignent point de s'avouer hautement spirites.

Un de vos abonnés. »

*Remarque.* Comme notre correspondant de Nancy le pense avec raison, et suivant en cela comme en toutes choses d'ailleurs, les errements de M. Allan Kardec, lors même que M. le docteur Damien

serait complètement étranger à nos doctrines, nous nous ferions un devoir de signaler sa noble conduite au monde spirite tout entier. Dans le cas particulier qui nous occupe, nous sommes doublement heureux de reproduire l'article de l'Impartial de Nancy et les détails intéressants que notre honorable correspondant a bien voulu y ajouter, et nous remercions vivement ce dernier de nous avoir donné l'occasion de rendre hommage aux vertus pratiques d'un bienfaiteur de l'humanité, et, qui plus est, d'un spirite.

Ce qui a le plus particulièrement frappé notre attention dans le récit qu'on vient de lire, c'est le sentiment religieux avec lequel M. le docteur Damien accomplit le mandat de dévouement et d'abnégation dont il s'est volontairement chargé. Il ne se contente pas, en effet, de traiter les malades pauvres et de guérir leurs maux physiques, mais il leur prodigue les consolations et l'espérance ; il est à la fois le médecin de l'âme et le médecin du corps. M. le docteur Damien croit, en outre, à l'efficacité de l'intervention des Esprits ; il les évoque et les appelle à son aide par la pensée. Qui sait s'il ne puise pas dans cette intime communion avec les êtres du monde spirituel, une perception plus vive, une sorte d'intuition, de seconde vue qui lui permet d'agir avec plus de certitude ?

Et d'ailleurs, chacun d'entre nous ne sait-il pas par expérience que la maladie est d'autant plus facile à guérir que le malade lutte avec plus d'énergie contre la douleur qui l'accable. Tandis que le langage sceptique et froid de la plupart de nos médecins matérialistes jette le découragement dans l'âme du moribond, le médecin spiritualiste, et mieux encore le médecin spirite, qui comprendra sa mission comme le docteur Damien comprend la sienne, inspirera à ses malades la patience, le calme, la résignation, et sa tâche sera d'autant plus légère.

Par les bienfaits qu'un seul a pu produire, on peut se rendre compte de ce que deviendra l'intervention des médecins quand ils entreront dans la voie féconde que leur ouvre le Spiritisme ; car, sans aucun doute, beaucoup verront se développer en eux des facultés intuitives qui leur seront dans la pratique d'une incontestable utilité.

La médiumnité guérissante, en venant prouver aux médecins qu'ils ne savent pas tout, ne tend pas pour cela à renverser la médecine ; elle vient au contraire prêter un appui nouveau à la science médicale, lui montrer qu'elle n'a pas encore tout exploré, qu'il est des forces de la nature qui ont échappé à ses ingénieuses investigations, et dont elle peut faire bénéficier ses malades. Aussi sommes-nous persuadés qu'il y aura un jour des médecins médiums, dont l'influence sera d'autant plus salutaire qu'aux connaissances scientifiques ils joindront le don de facultés médianimiques particulières.

Nous ne saurions mieux terminer cet article qu'en laissant la parole à celui dont la plume savante et féconde a popularisé dans le monde entier les principes de notre admirable philosophie.

(Paris, 27 février 1870)

Il est à remarquer, dit-il, que malgré le positivisme affecté par la science médicale moderne, les meilleurs médecins sont forcés d'avouer que c'est un art conjectural. Comment se fait-il donc que l'étude si minutieuse que l'on a faite du mécanisme des organes, de leur composition chimique laisse autant d'incertitude sur la cause première et les moyens curatifs ? Quand une montre est dérangée, l'horloger trouve aisément le mal et le répare ; si notre corps n'était qu'une simple machine, pourquoi le médecin ne le réparerait-il pas quand il est détraqué, comme l'horloger répare la montre ? C'est qu'à côté du mécanisme visible et tangible, il y a un principe qui lui échappe, dont il ne connaît pas les lois et dont il ne tient pas compte. Ce principe, c'est l'élément spirituel.

Quand la médecine sera sortie de la voie exclusive où l'entraîne le principe matérialiste, une lumière toute nouvelle se fera pour elle et la guidera dans une infinité de cas où elle échoue. Le Spiritisme seul peut lui donner les moyens d'étudier l'action de l'élément spirituel sur l'économie ; aussi n'hésitons-nous pas à dire qu'un jour les meilleurs médecins, c'est-à-dire ceux qui guérissent le plus souvent, se trouveront parmi les médecins spirites, et cela par une raison bien simple, c'est qu'ils tiendront compte d'une cause ignorée ou négligée par les autres.

Les plus savants médecins sont partagés entre une infinité de systèmes qui, tour à tour, ont eu plus ou moins de vogue, ce qui fait dire avec une apparence de raison que la médecine a sa mode. Tous

les moyens curatifs ont été successivement préconisés d'une manière absolue et condamnés de même ; tous ont réussi dans certains cas et échoué dans d'autres, parce qu'on en a fait une application exclusive sans tenir compte des nuances infinies qui font que ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre.

Avant qu'il soit longtemps, on verra surgir la médecine spirite ; elle sera combattue à outrance par les médecins matérialistes, et nous sommes encore loin de l'époque où elle sera officiellement reconnue par la Faculté ; mais, comme en définitive les résultats seront en sa faveur, le public la prendra sous sa protection, car il ira de préférence où il aura le plus de chance d'être guéri ; l'augmentation de clientèle des médecins spirites sera un argument péremptoire.

Poursuivez donc, sans hésiter, cher docteur Damien, l'accomplissement de votre mission, et soyez sûr qu'à la reconnaissance de vos malades terrestres se joindra la protection de ceux qui, du haut de l'espace, assisteront à vos nobles efforts. Soyez un des précurseurs de l'ère nouvelle dans laquelle la médecine moderne ne tardera pas à vous suivre, et l'humanité régénérée inscrira votre nom à côté de ceux qui, dans les sciences, les arts, la littérature, l'industrie, le flambeau de la vérité à la main, l'auront courageusement guidée sur la route de la progression infinie.

Allan Kardec

### **L'isolement n'existe pas pour les spirites**

Un de nos correspondants de Saint-Jean-d'Angely, M. Ch..., nous annonçait, il y a quelques jours, le départ pour un monde meilleur de madame G..., la compagne de l'un des membres les plus zélés du groupe spirite de cette ville, et à ce propos, il nous disait :

« Notre nombre ostensible se restreint chaque jour par départ, décès ou indifférence de quelques-uns ; ce que nous déplorons, regrettant vivement de n'avoir pas plus d'adhérents ; toutefois, cela n'empêche pas ceux qui restent de persévérer et d'espérer dans l'avenir, en la bonté de Dieu et le concours des bons Esprits. »

L'Esprit de madame G... que nous avons évoqué, dans une de nos dernières réunions, pour lui témoigner toute notre sympathie, a bien voulu nous donner une communication que nous publions ci-après, parce qu'elle nous a paru de nature à encourager ceux de nos frères qui travaillent isolément à répandre çà et là les premiers germes de notre consolante philosophie. Après avoir témoigné de son affection à son mari et à ses enfants, madame G..., s'adressant aux spirites de Saint-Jean-d'Angely, s'exprime ainsi :

« Paris, 7 mars 1870.

Ah ! Mes amis, ne vous plaignez pas si la solitude se fait autour de vous, car, en même temps se font l'épuration et le triage du bon et du mauvais grain, Qu'importe l'éloignement des tièdes, des indifférents et des faux amis !... Si peu que vous soyez, vous êtes bien forts, si vous pouvez compter sur le zèle et la sincérité de chacun de vous. La vapeur et l'électricité ont rapproché les distances matérielles ; le Spiritisme et la communion de pensées les suppriment tout à fait. Ah ! Croyez-moi, vous êtes plus éloignés de tel matérialiste ou de tout autre adversaire de nos principes, habitant sous le même toit que vous, que de tel spirite, qui parcourt les climats meurtriers de la Cochinchine ou de l'Australie.

Pour les spirites qui comprennent toute la grandeur, toute l'immensité de l'œuvre entreprise, la famille et la patrie sont considérées au point de vue le plus large et le plus universel. La famille, c'est l'humanité entière ! Que les individus qui la composent soient blancs, jaunes, rouges ou noirs, peu importe ; ils n'en sont pas moins des âmes parties de la même origine et situées à des étapes différentes de la route qu'ils doivent parcourir en entier pour atteindre à la perfection. Et quant à la patrie, cette mesquine conception humaine, qui consacre l'égoïsme et limite l'extension des plus nobles sentiments, elle n'est plus pour le spirite que l'endroit où il lutte pour son avancement et pour celui de ses frères en humanité ; il est homme avant d'être Français, Anglais ou Américain ; il ne voit dans la diversité des usages et des moyens d'action qu'une preuve de plus de la sagesse divine

qui multiplie et modifie les formes à l'infini pour donner au progrès l'attrait incessant de la nouveauté et créer la solidarité universelle en rendant l'échange nécessaire.

Allons, mes amis, ne regrettez plus votre solitude, et lorsque vous vous comptez, souvenez-vous que votre petit nombre fait partie d'une grande multitude dont le champ d'action est vaste comme le monde, et dont le triomphe est assuré, parce qu'elle combat pour le Dieu de la lumière et de la régénération, contre le fantôme du Dieu vengeur et despotique du passé. A ce dernier, qui montrait le salut dans l'ignorance et dans l'erreur, nous opposons le nôtre qui fait consister le bonheur dans la connaissance du vrai et la pratique du bien.

Alexandrine G... »

*Remarque.* Nous sommes heureux de nous joindre à madame G... pour affirmer à ceux de nos frères en croyance qui se plaignent de leur petit nombre, qu'il n'y a pas isolement, séparation pour ceux qui combattent sous le même drapeau. Nous sommes les soldats de la grande armée de l'avenir, et chacun de nous, dans son cercle d'activité, combat contre l'ignorance, la routine, la superstition pour l'émancipation et la régénération de l'humanité. Les petits bataillons, les éclaireurs isolés font souvent davantage et mieux pour l'avenir que les grands corps d'année.

Nous nous faisons un devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs le fait suivant qui prouve jusqu'à quel point sont fondés les enseignements contenus dans la communication de madame G...

Un de nos abonnés, habitant une petite commune du département de l'Isère, sentinelle avancée de la grande famille spirite, nous racontait naguère les luttes qu'il a eu à subir, les difficultés qu'il a dû surmonter pour implanter les principes de notre philosophie parmi ses concitoyens et faire respecter ses croyances. Eh bien, malgré son isolement presque absolu, ses efforts persévérants et la méthode prudente et sage qu'il a adoptée n'ont pas tardé à produire les plus heureux résultats.

Au lieu de lutter ouvertement par la discussion contre l'ignorance des uns et la malveillance des autres ; notre honorable correspondant a préféré convaincre ceux qui l'entourent, de la vérité de nos principes, par ses actes journaliers et la conduite qu'il a tenue à l'égard de ses adversaires les plus acharnés, conduite qui peut servir de modèle à tous ceux de nos frères en croyance qui se trouvent dans la même situation.

Si M. X... n'a pu, par ce moyen, convaincre tous ses concitoyens, si ceux qu'il a à demi convaincus n'osent encore parler ouvertement de nos principes, il n'en a pas moins l'immense satisfaction d'avoir su se concilier l'estime générale et se faire aimer et respecter de ceux mêmes qui, dès l'abord, lui étaient le plus hostiles.

Dans un milieu réfractaire, où des tentatives directes de propagation ne lui eussent attiré que déboires et désillusions, M. X... a su renfermer en lui-même l'ardeur d'un prosélytisme intempestif et se borner à populariser nos doctrines par son exemple. En le voyant meilleur que ses adversaires et leur rendant le bien pour le mal, on s'est dit que ce devait être une belle et consolante croyance que celle qui permettait d'agir ainsi. Aujourd'hui on va trouver M. X..., on lui demande ses conseils; on acquiert près de lui les premières notions de nos enseignements, et il trouve sa plus douce récompense dans le spectacle des heureux qu'il contribue à faire journellement.

Une telle conduite est au-dessus de tous éloges, et il serait à désirer que tous les spirites agissent de même dans leur centre d'action ; la doctrine y gagnerait bientôt en dignité et en considération !...

Vous voyez, par cet exemple, messieurs les spirites isolés, c'est à vous de préparer le terrain, de l'ensemencer, d'ouvrir la voie à ceux qui vous succéderont. Que feraient les moissonneurs si un laboureur actif et intelligent ne les avait précédé ?... Vous êtes les véritables pionniers, les instruments les plus actifs de la popularisation de nos principes. Si votre tâche est rude et souvent infructueuse en apparence, croyez bien cependant que vos efforts ne sont pas perdus, et quel que soit le coin de la nappe que vous occupiez au grand banquet moralisateur auquel nous convions l'humanité entière, n'oubliez pas que vous avez dans tous les grands centres des frères qui vous aiment et se félicitent de vous compter parmi les spirites courageux et persévérants dont le zèle et le dévouement sont acquis à l'œuvre du maître. Écrivez-nous vos luttes, faites-nous part de vos travaux, et nous ne pourrions mieux employer nos instants qu'en nous entretenant ensemble de nos

travaux communs et des faits de nature à vulgariser nos doctrines.

### Dissertations spirites

#### *Le grand inconnu*

(Paris, 4 mars 1870. - Médium M. Leymarie).

De tout temps, l'homme a regardé le ciel ! Ses bras invoquaient, à l'aide de sa pensée, ce terrible inconnu, cette force qui dominait les hautes cimes des montagnes neigeuses, les grands fleuves, les arbres séculaires des vastes forêts et les mille bruits de la multitude infinie qui naît, vit et meurt inaperçue dans la mousse et dans la verdure de nos champs.

Inconnu ! Source féconde des investigations humaines, tu agites notre être jusque dans ses dernières profondeurs. De la prière à la révolte, de la révolte à l'admiration, quels incessants et admirables combats !

Inconnu ! Tu es le maudit, le sang, la vengeance ! Tu deviens la douceur, la force, la science, la source intarissable de tous les bienfaits. On t'a créé cent visages ; on t'a donné toutes les passions, toutes les vertus, toutes les puissances. Comme un miroir immense, tu as réfléchi toutes les turpitudes, toutes les fantasmagories humaines ; en ton nom, des peuples entiers se sont égorés, et des fûts de colonnes brisées, des vestiges informes de monuments grandioses, témoignent seuls de leur existence aux générations contemporaines. Agent mystérieux, tu fus les fées, le choléra, la peste, la disette, l'abondance et la rédemption.

Inconnu ! C'est toi qui crées la science, but des recherches ingénieuses du naturaliste, du chimiste, du mathématicien, de l'astronome, du philosophe. C'est pour toi, c'est pour te rendre hommage que l'on va aux déserts, sur les pierres qui marquent la place des villes dont les portiques et les colonnes sont encore debout, retrouver la filiation des générations humaines. Sous ton effluve bienfaisante, cher inconnu, tout devient clair et gai, la vérité sort du chaos ; et dans ce siècle de négations et d'attaches matérielles, il y a dans le fond des consciences une quiétude profonde à scruter ce grand inconnu, ce maître ès sciences, ce mythe puissant, qui dit à la pensée : Marche ! » La pensée ! C'est encore le tourbillon miraculeux, loi splendide qui entraîne les mondes dans les espaces sans limites ; c'est un trait d'union ingénieux entre ces masses énormes lancées dans le gouffre infini et l'Esprit universel, entre la matière et l'homme, cet animal impuissant quant à ses organes, mais si fort par la conception et la perception progressive de la divinité.

Cet inconnu tant cherché, le Spiritisme nous le révèle ; aujourd'hui, grâce aux études fécondes inspirées par les Esprits, le problème se résout dans son admirable et multiple simplicité ; un monde nouveau renaît sous les effluves vivifiantes de nos chers invisibles, et notre pensée inscrite, sans que nous en ayons conscience, sur le grand livre de vie, se retrouve tout entière après la séparation ; car c'est ce livre, tenu en partie double, qui sert après la mort à retrouver la vie et la chaîne du progrès continu.

Et pourtant, comme il y a vingt mille ans, les penseurs pour la plupart lèvent les mains au ciel, évoquant l'inconnu ! Ils croient un soir, et le lendemain oubliant la prière, le pardon, la Providence, ils s'en vont parodiant la passion, le mensonge, la haine, dénaturant les actions et les pensées de leurs frères en humanité. C'est que l'étude et l'amour n'ont pas encore fait élection de domicile parmi eux ; c'est que la devise du maître : Hors la charité point de salut, n'est pas gravée dans tous les cœurs.

Vérité sainte et consolante, pénètre-nous, change-nous, sois la purification, le pardon et la fraternité, et les hommes désormais retrouvant Dieu en tout et partout, agiront et parleront en spirites sans lever les mains au ciel pour interroger le grand inconnu.

Bernard

## L'Esprit au contrat de mariage

### *Étude morale*

Un de nos correspondants de Caen, M. G..., qui depuis de longues années consacre ses loisirs à l'étude et à la propagation de nos principes, veut bien, de temps à autre, nous transmettre le résumé des manifestations qui ont lieu dans son groupe et qui lui paraissent de nature à jeter quelques lumières sur un coin ignoré de la vie des Esprits.

M. G..., persuadé que, dans le monde spirituel, comme sur terre, ce sont les malades qui ont besoin de médecins et non les gens bien portants, s'adresse en particulier à cette catégorie d'individus encore attachés aux jouissances de la terre et qui, croyant toujours faire partie du monde des vivants, tentent en vain de continuer avec ces derniers des rapports que leur situation nouvelle ne leur permet plus. Il s'entretient avec eux par l'intermédiaire d'une jeune dame médium somnambule, cherche à leur ouvrir les yeux, et parvient généralement par ses efforts persévérants à les sortir de leur état d'infériorité. Bien qu'il veuille se soustraire à tout éloge, prétendent trouver sa plus douce récompense dans le spectacle des heureux qu'il fait et dans la protection des bons Esprits, nous nous empressons de saisir cette occasion pour féliciter M. G... du zèle et du dévouement avec lequel il poursuit son ingrate et pénible tâche.

Nous détachons des faits qui nous ont été communiqués par notre honorable correspondant le récit suivant qui nous a paru, par son originalité, de nature à intéresser vivement nos lecteurs :

A Clécy, vivait, il y a quelques années, un facteur de la poste, nommé L..., ancien militaire ; il avait conservé de sa première profession des habitudes caractéristiques. Intelligent par nature, mais d'un entêtement proverbial, quand il avait affirmé une chose, il voulait quand même avoir raison. Il avait épousé une domestique de M. B..., qui demeurait alors à Clécy en qualité d'huissier. Madame L... est morte il y a environ quinze mois et depuis cette époque L... disait souvent à M. R... que sa femme ne possédait pas tout ce qu'elle avait fait mettre dans son contrat de mariage. Le 30 novembre dernier, à onze heures du soir, il quittait ce monde à son tour, pour entrer dans l'autre où hélas ! Il ne trouva aucun changement. Vers minuit, M. R..., qui habite actuellement Caen, fut réveillé par des coups frappés avec force dans sa chambre ; pendant deux heures les coups ne cessèrent de se faire entendre avec plus ou moins de violence.

Le matin M. R... vint me trouver pour me raconter ce qui lui était arrivé et demander au docteur Demeure, par l'intermédiaire de notre jeune somnambule, la cause de ces perturbations inusitées. Le médium endormi se prit à rire en disant : c'est l'Esprit de L... qui vient demander raison du contrat de mariage de sa femme.

Nous n'y comprenions rien, mais notre guide nous promet de nous amener, sous quelques jours, l'Esprit lui-même pour qu'il nous expliquât ce qu'il voulait dire.

Pendant huit jours, toutes les nuits, le bruit se renouvela chez M. R... Au bout de ce temps, j'appelai l'Esprit qui s'empara du médium s'adressant à moi avec force et vivacité, il me dit : « Ce n'est pas à vous que j'ai affaire ; je veux parler à M. R... et lui dire toute ma pensée.

Demande. Veuillez me confier ce que vous voulez lui dire ; je lui en ferai part sans rien omettre.

Réponse. Non, non ; je veux lui parler à lui-même ; je ne vous connais pas. On peut dire à celui à qui on a affaire ce qu'on ne confierait pas à un tiers ; c'est abominable ce que m'a fait M. R...

D. Mais, enfin, que vous a-t-il fait ? Je suis son mandataire ; vous pouvez parler sans crainte.

R. Comment, il fait porter dans mon contrat de mariage des choses que ma femme n'a jamais eues ? Est-ce ainsi qu'on refait d'honnêtes gens ? Oui, c'est un fripon, il faut que je le trouve !... c'est singulier... je ne puis le rencontrer !

D. Mon cher L..., cherchez donc un peu à vous rendre compte de votre situation ; vous ne faites plus partie des vivants ; vous êtes mort.

R. Ah ! Je suis mort, vous me la baillez belle, vous ! Et comment donc que je vous parle ?... Je sais que j'ai été malade, mais ça va mieux. J'espère bien reprendre mon poste un de ces jours. Du reste, de quoi vous mêlez-vous ? Je finirai bien par trouver M. R., sans vous, et je lui dirai alors tout ce que j'ai sur le cœur.

D. Regardez donc un peu si votre corps est le même, et constatez que vous êtes chez M. R...

R. Mais non, c'est lui qui est chez moi auprès de mon lit ; il y a tout de même quelque chose de drôle dans tout cela.

L'Esprit se retire ; le médium revient à lui et s'écrie en riant : Regardez donc L... avec sa liasse de papiers sous le bras et cherchant M. R... Il a l'air tout colère de ne pouvoir le trouver. Depuis cette époque les coups se font entendre chez moi ; mais c'est en vain que je cherche par ce moyen, à établir des rapports réguliers entre L... et moi. A quelques jours de là nous tentâmes une nouvelle évocation. L'Esprit se manifesta bientôt et le dialogue suivant s'établit entre nous :

D. Est-ce vous, L..., qui faites du bruit chez moi ?

R. Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez le mandataire de M. R... ; puisque je ne puis le rencontrer, je viens à vous.

D. Avez-vous réfléchi à notre dernier entretien ? Vous reconnaissez-vous mieux ?

R. Est-ce que j'ai le temps de réfléchir ; c'est bon pour vous qui n'avez que cela à faire ; il faut que je travaille si je veux manger.

D. Où mangez-vous donc, vous qui êtes seul ?

R. Ah ! C'est vrai, que je suis bien mal ; je mange des choses froides. Ma femme est toujours partie ; je ne fais que l'apercevoir, puis elle disparaît. Si je savais où elle est, j'irais la chercher. Tout cela est bien ennuyeux pour moi.

D. Pensez-vous à Dieu ? Le priez-vous quelquefois ?

R. C'est bon pour les curés, j'ai bien autre chose à m'occuper.

D. Eh bien, mon ami, nous vous engageons à le faire ; voulez-vous prier avec nous ?

R. Non, pas aujourd'hui ; quand je serai plus calme et que je souffrirai moins.

Je cherche de nouveau à persuader à L... qu'il fait partie du monde des Esprits. Sans être encore convaincu, il se retire tout troublé et notre guide nous engage à le laisser quelques jours livré à ses réflexions. Les bruits continuent à se faire entendre chaque soir dans ma chambre, mais ils n'ont plus le même caractère et témoignent du trouble qui s'est emparé de l'Esprit.

Le 1er janvier dernier quelques personnes étaient réunies chez moi pour faire des expériences de Spiritisme ; elles n'avaient jamais rien vu, mais s'étaient déjà instruites dans la doctrine par la lecture des ouvrages (nous ne les admettons qu'à cette condition). Nous fûmes servis à souhait. L'Esprit L. frappa avec une grande intelligence tout ce que nous lui demandâmes. Je le priai enfin d'imiter le bruit de la scie, mais il ne put y parvenir ; le bruit qu'il produisit était faible et ressemblait à un grattement d'ongle. Sur l'observation que je lui fis, il me répondit qu'une autre fois il apporterait une scie et que nous serions contents.

La nuit suivante je fus réveillé par le grincement de la scie et par trois coups frappés avec violence. Je sus depuis par le médium que L... était revenu avec une scie, et que, mécontent de n'être pas complimenté sur la façon dont il l'avait fait entendre, il avait témoigné sa mauvaise humeur par les coups que j'avais entendus.

Le 21 janvier M. R... étant présent, l'Esprit L... s'empara de la somnambule et débuta ainsi : Enfin, je puis donc vous parler, docteur en chicane ; j'avais bien dit que je trouverais l'occasion de vous dire toute ma pensée. Quand je vous aurai tout dit, je serai tranquille.

M. R... Que me voulez-vous ?

L'Esprit. Ce que je veux ! Je veux vous dire que c'est abominable d'avoir fait mettre dans mon contrat de mariage ce que ma femme n'avait pas ; c'est vous qui avez fait faire cette note.

M. R... Mais vous étiez intéressé plus que tout autre à voir si tous les objets existaient ; pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

L'Esprit. Pourquoi ? Je croyais avoir affaire à un honnête homme et je me suis trompé, voilà tout. Voulez-vous venir avec moi chez le notaire ? Je vous ferai bien voir toute la vérité.

Pour couper court à ce dialogue, je lui demandai pourquoi il s'occupait des intérêts de la terre puisqu'il savait ne plus être homme.

R. Maintenant je vais être plus tranquille ; je vais pouvoir travailler, mais j'avais besoin que M. R... sût ce que je pensais de lui.

Enfin, hier, l'Esprit s'est communiqué de nouveau en nous disant qu'il croyait trouver sa femme parmi nous.

L..., lui dis je, si jusqu'ici vous n'avez vu votre femme qu'en rêve, sachez que tant que vous ne demanderez pas à Dieu de vous venir en aide, tant que vous ne voudrez pas prier avec nous, il en sera ainsi. Vous êtes orgueilleux ; vous savez prier, dites-vous ; vous n'avez besoin de personne, et pourquoi donc venez-vous nous demander votre femme ? Mon ami, croyez-moi, Dieu seul peut tout.

R. Ah ! Vous voilà devenu curé ! Je m'en vais ! »

Voilà où nous en sommes avec nos frères de l'autre monde, et, grâce aux observations que nous faisons journellement, nous pouvons dire sans crainte d'erreur que l'orgueil est encore le défaut qui résiste le plus longtemps.

G...»

## Poésie spirite

### *Fable*

L'Enfant et le Ruisseau

Un ruisseau descendant de la verte colline,  
A la brise embaumée, à la blanche aubépine,  
Murmurait ses chastes amours.

Un enfant résolu d'en arrêter le cours.

Dans quel but ? Passe-temps, suffisance, caprice ;  
Peut-être bien aussi quelque grain de malice,  
Qui n'a pas ses travers ?... D'abord, dans le ruisseau,  
Camille plie en deux un flexible roseau,

Sur l'arbrisseau roule une pierre ;

Les lie adroitement d'une chaîne de lierre ;

A l'aide d'un torchis de terre et de gazon,

De l'un à l'autre bord bâtit une cloison.

A la fortifier, longtemps il se fatigue.

Et puis dans son travail, l'ouvrier s'admira.

- Vaincu ! s'écria-t-il ; mais culbutant la digue,

Le ruisseau répondit : - Enfant, l'eau passera !

Le ruisseau du spirite est la sainte doctrine ;

Voyez... elle s'étend paisible, cristalline,

Prodiguant ses bienfaits. Et l'enfant ?

Entre nous, Messieurs les esprits forts, le pauvre enfant, c'est vous.

L'Esprit frappeur de Carcassonne

*Avis* : L'abondance des matières nous oblige à remettre à un prochain numéro la fin des articles de M. Tournier sur nos doctrines le compte rendu des statuts de plusieurs sociétés spirites nouvelles à l'étranger, et l'analyse d'ouvrages divers sur le Spiritisme.

## Bulletin bibliographique

*La clé de la vie*, 2 vol.. in-12, 7 fr. franco. Nous prévenons nos correspondants que nous venons de retrouver un certain nombre d'exemplaires de la Clé de la Vie, de Louis-Michel de Figagnières,

ouvrage assez difficile à se procurer aujourd'hui. Ces deux volumes seront expédiés franco à ceux de nos abonnés qui nous en feront la demande, contre un mandat-poste de 7 francs, à l'ordre de M. Bittard

#### Journaux spirites à l'étranger

Nous venons de recevoir le premier numéro d'un nouveau journal spirite, dont nous avons annoncé la formation dans un précédent numéro. Nous en renvoyons l'analyse au mois prochain, nous bornant aujourd'hui à l'annoncer ci-après :

*L'Aurora, rivista bimestrale fiorentina di Spiritismo, Psicologia, Frenologia Morale filosofia.* L'Aurora paraît par cahiers de 100 pages in-8. Le prix de l'abonnement est de 12 fr. pour l'Italie, la France et l'Autriche ; autres pays, le port en sus.

Sous presse, *Le Spiritisme devant la raison* (2<sup>e</sup> partie). *Les Doctrines*, par M. V. Tournier, 1 vol. in-12, prix : 1 fr.

*Lettres aux paysans sur le Spiritisme*, par M. Marc Baptiste, 1 vol. in-12. Prix : 1 franc. A la librairie spirite, 7, rue de Lille.

*Petite Correspondance. A Madame M. de X\*\*\** (Russie). Nous avons reçu votre envoi. Ne pouvant vous en accuser réception directement, dans l'ignorance où nous sommes de votre résidence actuelle, nous vous prions d'en agréer ici tous nos remerciements au nom du Spiritisme.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

## Mai 1870

### La seconde vue

#### *Connaissance de l'avenir - Prévisions*

Si, dans l'état somnambulique, les manifestations de l'âme deviennent en quelque sorte ostensibles, il serait absurde de penser que dans l'état normal elle fût confinée dans son enveloppe d'une manière absolue, comme l'escargot renfermé dans sa coquille. Ce n'est point l'influence magnétique qui la développe ; cette influence ne fait que la rendre patente par l'action qu'elle exerce sur nos organes. Or, l'état somnambulique n'est pas toujours une condition indispensable pour cette manifestation ; les facultés que nous avons vues se produire dans cet état, se développent quelquefois spontanément dans l'état normal chez certains individus. Il en résulte pour eux la faculté de voir au-delà des limites de nos sens ; ils perçoivent les choses absentes partout où l'âme étend son action ; ils voient, si nous pouvons nous servir de cette expression, à travers la vue ordinaire, et les tableaux qu'ils décrivent, les faits qu'ils racontent, se présentent à eux comme par l'effet d'un mirage, c'est le phénomène désigné sous le nom de seconde vue. Dans le somnambulisme, la clairvoyance est produite par la cause ; la différence est que, dans cet état, elle est isolée, indépendante de la vue corporelle, tandis que chez ceux qui en sont doués à l'état de veille, elle lui est simultanée.

La seconde vue n'est presque jamais permanente ; en général, ce phénomène se produit spontanément, à certains moments donnés, sans être un effet de la volonté, et provoque une espèce de crise qui modifie quelquefois sensiblement l'état physique : l'œil a quelque chose de vague ; il semble regarder sans voir ; toute la physionomie reflète une sorte d'exaltation.

Il est remarquable que les personnes qui en jouissent ne s'en doutent pas ; cette faculté leur paraît naturelle comme celle de voir par les yeux ; c'est pour elles un attribut de leur être, et qui ne leur semble nullement faire exception. Ajoutez à cela que l'oubli suit très souvent cette lucidité passagère, dont le souvenir de plus en plus vague finit par disparaître comme celui d'un songe.

Il y a des degrés infinis dans la puissance de la seconde vue, depuis la sensation confuse jusqu'à la perception aussi claire et aussi nette que dans le somnambulisme. Il nous manque un terme pour désigner cet état spécial, et surtout les individus qui en sont susceptibles : on s'est servi du mot voyant, et quoiqu'il ne rende pas exactement la pensée, nous l'adopterons jusqu'à nouvel ordre, faute de mieux.

Si nous rapprochons maintenant les phénomènes de la clairvoyance somnambulique de la seconde vue, on comprend que le voyant puisse avoir la perception des choses absentes ; comme le somnambule, il voit à distance ; il suit le cours des événements, juge de leur tendance, et peut, dans quelques cas, en prévoir l'issue.

C'est ce don de la seconde vue, qui, à l'état rudimentaire, donne à certaines gens le tact, la perspicacité, une sorte de sûreté dans leurs actes, et que l'on peut appeler la justesse du coup d'œil moral ; plus développé encore, il montre les événements accomplis ou sur le point de s'accomplir ; enfin, arrivé à son apogée, c'est l'extase éveillée.

Le phénomène de la seconde vue, comme nous l'avons dit, est presque toujours naturel et spontané ; mais il semble se produire plus fréquemment sous l'empire de certaines circonstances. Les temps de crise, de calamité, de grandes émotions, toutes les causes enfin qui surexcitent le moral, en provoquent le développement. Il semble que la Providence, en présence des dangers plus imminents, multiplie autour de nous la faculté de les prévenir.

Il y a eu des voyants dans tous les temps et chez toutes les nations ; il semble que certains peuples y soient plus naturellement prédisposés ; on dit qu'en Ecosse le don de seconde vue est très commun. Il se rencontre aussi fréquemment chez les gens de la campagne et les habitants des montagnes.

Les voyants ont été diversement envisagés selon les temps, les mœurs et le degré de civilisation. Aux yeux des gens sceptiques, ils passent pour des cerveaux dérangés, des hallucinés ; les sectes religieuses en ont fait des prophètes, des sibylles, des oracles ; dans les siècles de superstition et

d'ignorance, c'étaient des sorciers que l'on brûlait. Pour l'homme sensé qui croit à la puissance infinie de la nature et à l'inépuisable bonté du Créateur, la double vue est une faculté inhérente à l'espèce humaine, par laquelle Dieu nous révèle l'existence de notre essence matérielle. Quel est celui qui ne reconnaîtrait pas un don de cette nature dans Jeanne d'Arc et dans une foule d'autres personnages que l'histoire qualifie d'inspirés ?

On a souvent parlé de tireuses de cartes qui disaient des choses surprenantes de vérité. Nous sommes loin de nous faire l'apologiste des diseurs de bonne aventure qui exploitent la crédulité des esprits faibles, et dont le langage ambigu se prête à toutes les combinaisons d'une imagination frappée ; mais il n'y a rien d'impossible à ce que certaines personnes faisant ce métier aient le don de la seconde vue, même à leur insu ; dès lors, les cartes ne sont entre leurs mains qu'un moyen, qu'un prétexte, qu'une base de conversation ; elles parlent d'après ce qu'elles voient, et non d'après ce qu'indiquent les cartes qu'elles regardent à peine.

Il en est de même des autres moyens de divination, tels que les signes de la main, le marc de café, les blancs d'oeufs et autres symboles mystiques. Les signes de la main ont peut-être plus de valeur que tous les autres moyens, non point par eux-mêmes, mais parce que le soi-disant devin prenant et palpant la main du consultant, s'il est doué de la seconde vue, se trouve en rapport plus direct avec ce dernier, comme cela a lieu dans les consultations somnambuliques.

On peut placer les médiums voyants dans la catégorie des personnes jouissant de la double vue. Comme ces derniers, en effet, les médiums voyants croient voir par les yeux, mais en réalité c'est l'âme qui voit, et c'est la raison par laquelle ils voient tout aussi bien les yeux fermés que les yeux ouverts ; il s'ensuit nécessairement qu'un aveugle pourrait être médium voyant tout aussi bien que celui dont la vue est intacte. Une étude intéressante à faire serait de savoir si cette faculté est plus fréquente chez les aveugles. Nous serions porté à le croire, attendu qu'ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'expérience, la privation de communiquer avec l'extérieur, par suite de l'absence de certains sens, donne, en général, plus de puissance à la faculté d'abstraction de l'âme, et par conséquent, plus de développement au sens intime par lequel elle se met en rapport avec le monde spirituel.

Les médiums voyants peuvent donc être assimilés aux personnes qui jouissent de la vue spirituelle ; mais il serait peut-être trop absolu de considérer ces dernières comme médiums ; car la médiumnité consistant uniquement dans l'intervention des Esprits, ce qu'on fait soi-même ne peut être considéré comme un acte médiumnique. Celui qui possède la vue spirituelle voit par son propre Esprit et rien n'implique, dans l'essor de sa faculté, la nécessité du concours d'un Esprit étranger.

Ceci posé, examinons jusqu'à quel point la faculté de la double vue peut nous permettre de découvrir les choses cachées et de pénétrer dans l'avenir.

De tout temps les hommes ont voulu connaître l'avenir, et l'on ferait des volumes sur les moyens inventés par la superstition pour soulever le voile qui couvre notre destinée. En nous la cachant, la nature a été fort sage ; chacun de nous a sa mission providentielle dans la grande ruche humaine, et concourt à l'oeuvre commune dans sa sphère d'activité. Si nous savions d'avance la fin de chaque chose, nul doute que l'harmonie générale n'en souffrît. Un avenir heureux, assuré, ôterait à l'homme toute activité, puisqu'il n'aurait besoin d'aucun effort pour arriver au but qu'il se propose : son bien-être ; toutes les forces physiques et morales seraient paralysées, et la marche progressive de l'humanité serait arrêtée. La certitude du malheur aurait les mêmes conséquences par l'effet du découragement ; chacun renoncerait à lutter contre l'arrêt définitif du destin. La connaissance absolue de l'avenir serait donc un présent funeste qui nous conduirait au dogme de la fatalité, le plus dangereux de tous, le plus antipathique au développement des idées. C'est l'incertitude du moment de notre fin ici-bas qui nous fait travailler jusqu'au dernier battement de notre coeur. Le voyageur entraîné par un véhicule s'abandonne au mouvement qui doit le mener au but, sans songer à le faire dévier, parce qu'il sait son impuissance ; tel serait l'homme qui connaîtrait sa destinée irrévocable. Si les voyants pouvaient enfreindre cette loi de la Providence, ils seraient les égaux de la divinité ; aussi, telle n'est point leur mission.

Dans le phénomène de la double vue, l'âme étant en partie dégagée de l'enveloppe matérielle qui

borne nos facultés, il n'y a plus pour elle ni durée, ni distances ; embrassant le temps et l'espace, tout se confond dans le présent. Libre de ses entraves, elle juge les effets et les causes mieux que nous ne pouvons le faire, elle voit les conséquences des choses présentes et peut nous les faire pressentir ; c'est dans ce sens qu'on doit entendre le don de prescience attribué aux voyants. Leurs prévisions ne sont que le résultat d'une conscience plus nette de ce qui existe, et non une prédiction de choses fortuites sans lien avec le présent ; c'est une déduction logique du connu pour arriver à l'inconnu, qui dépend très souvent de notre manière de faire. Lorsqu'un danger nous menace, si nous sommes avertis, nous sommes à même de faire ce qu'il faut pour l'éviter ; libre à nous de le faire ou de ne pas le faire.

En pareil cas, le voyant se trouve en présence du danger qui nous est caché ; il le signale, indique le moyen de le détourner, sinon l'événement suit son cours.

Supposons une voiture engagée sur une route aboutissant à un gouffre que le conducteur ne peut apercevoir ; il est bien évident que si rien ne vient la faire dévier, elle ira s'y précipiter ; supposons, en outre, un homme placé de manière à dominer la route à vol d'oiseau ; que cet homme, voyant la perte inévitable du voyageur, puisse l'avertir de se détourner à temps, le danger sera conjuré. De sa position, dominant l'espace, il voit ce que le voyageur, dont la vue est circonscrite par les accidents de terrain, ne peut distinguer ; il peut voir si une cause fortuite va mettre obstacle à sa chute ; il connaît donc d'avance l'issue de l'événement et peut la prédire.

Que ce même homme placé sur une montagne aperçoive au loin, sur la route, une troupe ennemie se dirigeant vers un village qu'elle veut mettre en feu ; il lui sera facile, en supputant l'espace et la vitesse, de prévoir le moment de l'arrivée de la troupe. Si, descendant au village, il dit simplement : A telle heure le village sera incendié, l'événement venant à s'accomplir, il passera, aux yeux de la multitude ignorante pour un devin, un sorcier, tandis qu'il a tout simplement vu ce que les autres ne pouvaient voir, et en a déduit les conséquences. Or, le voyant, comme cet homme, embrasse et suit le cours des événements ; il n'en prévoit pas l'issue par le don de la divination ; il la voit ! Il peut donc vous dire si vous êtes dans le bon chemin, vous indiquer le meilleur, et vous annoncer ce que vous trouverez au bout de la route ; c'est pour vous le fil d'Ariane qui vous montre la sortie du labyrinthe.

Il y a loin de là, comme on le voit, à la prédiction proprement dite, telle que nous l'entendons dans l'acception vulgaire du mot. Rien n'est ôté au libre arbitre de l'homme qui reste toujours maître d'agir ou de ne pas agir, qui accomplit ou laisse accomplir les événements par sa volonté ou par son inertie ; on lui indique le moyen d'arriver au but, c'est à lui d'en faire usage. Le supposer soumis à une fatalité inexorable pour les moindres événements de la vie, c'est le déshériter de son plus bel attribut : l'intelligence ; c'est l'assimiler à la brute. Le voyant n'est donc point un devin ; c'est un être qui perçoit ce que nous ne voyons pas ; c'est pour nous le chien de l'aveugle. Rien donc ici ne contredit les vues de la Providence sur le secret de notre destinée ; c'est elle-même qui nous donne un guide.

Tel est le point de vue sous lequel doit être envisagée la connaissance de l'avenir chez les personnes douées de la double vue. Si cet avenir était fortuit, s'il dépendait de ce qu'on appelle le hasard, s'il ne se liait en rien aux circonstances présentes, nulle clairvoyance ne pourrait le pénétrer, et toute prévision, dans ce cas, ne saurait offrir aucune certitude. Le voyant, et nous entendons par là le véritable voyant, le voyant sérieux et non le charlatan qui le simule, le véritable voyant, disons-nous, ne dit point ce que le vulgaire appelle la bonne aventure ; il prévoit l'issue du présent, rien de plus, et c'est déjà beaucoup.

Que d'erreurs, que de fausses démarches, que de tentatives inutiles n'éviterions-nous pas, si nous avions toujours un guide sûr pour nous éclairer ! Que d'hommes sont déplacés dans le monde pour n'avoir pas été lancés sur la route que la nature avait tracée à leurs facultés !

Combien échouent pour avoir suivi les conseils d'une obstination irréfléchie ! Une personne eût pu leur dire : N'entreprenez pas telle chose, parce que vos facultés intellectuelles sont insuffisantes, parce qu'elle ne convient ni à votre caractère, ni à votre constitution physique, ou bien encore parce que vous ne serez pas secondé selon la nécessité ; ou bien encore parce que vous vous abusez sur la

portée de cette chose, parce que vous rencontrerez telle entrave que vous ne prévoyez pas.» Dans d'autres circonstances, elle eût dit : Vous réussirez dans telle chose, si vous vous y prenez de telle ou telle manière ; si vous évitez telle démarche qui peut vous compromettre.» Sondant les dispositions et les caractères elle eût dit : Méfiez-vous de tel piège qu'on veut vous tendre» ; puis, elle eût ajouté : Vous voilà prévenu, mon rôle est fini ; je vous montre le danger ; si vous succombez, n'accusez ni le sort, ni la fatalité, ni la Providence, mais vous seul. Que peut le médecin, quand le malade ne tient nul compte de ses avis ?»

Allan Kardec

### **Revue de la presse**

#### *Création, éternité des êtres*

(Sixième et dernier article, voir la Revue de mars 1870).

Le lecteur qui nous a suivi jusqu'ici avec attention et qui a apprécié la justesse des idées que nous avons exposées, se convaincra facilement qu'il n'y a plus que deux solutions possibles au problème en face duquel nous a enfin placé le mouvement progressif de ces idées. Ou l'âme avant de venir, sous forme de monade élémentaire, prendre rang aux dernières assises du monde, était dans le néant d'où Dieu la fit sortir par un simple acte de sa volonté toute puissante, ou bien elle préexistait sous une forme et dans un état qu'il restera à déterminer, et elle n'a jamais commencé d'être.

La création du rien, d'un côté ; l'éternité du monde dans ses premiers éléments, de l'autre : voilà donc l'alternative dans laquelle la raison se trouve placée, les deux hypothèses entre lesquelles il lui faut nécessairement choisir.

Examinons d'abord la première.

La question de la création, considérée dans toute sa profondeur, dit M. Em. Saisset, n'est rien moins que celle du rapport du fini à l'infini, question sublime et redoutable qui inspire un invincible attrait à toute âme philosophique, mais que nul génie n'a pu résoudre complètement encore, et qui, à plusieurs égards peut-être, passe l'esprit humain.

La doctrine de la création, a dit plus récemment M. Vacherot, non sans pour les philosophes, mystère pour les théologiens, ne me semble nullement un progrès sur le dualisme ; ce n'est qu'un mot de plus ajouté au dictionnaire des abstractions inintelligibles.

Le problème n'est donc pas encore résolu pour les penseurs, et, si nous en croyons M. Tissot, dont la compétence en ces matières ne saurait être mise en doute, les pères de l'Eglise étaient loin de l'envisager comme les chrétiens actuels. Par eux, « la création est conçue très diversement, et l'émanation y est plutôt dissimulée que niée ; mais cependant le monde est plus détaché de Dieu que dans les philosophies précédentes. » (Histoire abrégée de la philosophie.)

Les pères de l'Eglise devraient donc être rangés parmi les panthéistes, puisqu'ils inclinaient à faire du monde une émanation de Dieu, et que la doctrine de l'émanation n'est autre chose que le panthéisme. Pourtant ils détachaient le monde de Dieu, l'en distinguaient, ce que nous pourrions démontrer n'être qu'une contradiction apparente ; mais il nous suffit de constater qu'avec l'antiquité entière, ils ne pouvaient se résoudre à admettre la création ex nihilo.

Et il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Si cette doctrine nous paraît si simple, si naturelle au premier abord, c'est qu'on y a habitué notre esprit dès notre enfance. Nous sommes à cet égard comme ces peuples de l'Asie qui croient sans hésiter que la terre est supportée par un éléphant et celui-ci par une tortue. L'attraction universelle leur semblerait ridicule, et ils ne songent pas à se demander sur quoi repose la tortue. Ainsi pour nous du système de la création, tant que nous n'y avons pas réfléchi ; mais s'il nous arrive d'y appliquer sérieusement notre pensée, nous y découvrons des difficultés tellement insurmontables, des absurdités si choquantes que nous reculons bientôt épouvantés. Et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que tant d'esprits éminents le repoussent et lui préfèrent soit le panthéisme, soit le matérialisme.

Nous allons d'abord en signaler une conséquence immédiate et capitale qui, seule, à notre avis,

suffirait pour l'infirmier ; nous l'étudierons ensuite dans son principe.

Cette conséquence, c'est qu'il ne fournit aucune garantie sérieuse à notre immortalité, et nous laisse ainsi dans l'incertitude la plus complète au sujet de nos fins dernières,

Si, en effet, l'âme est sortie du néant, pourquoi n'y rentrerait-elle pas un jour ? Tout commencement semble devoir aboutir inévitablement à une fin ; ces deux termes paraissent en corrélation intime. Ne voyons-nous pas autour de nous que tout ce qui commence finit ? On n'a qu'un argument à opposer à cela ; la bonté de Dieu. Dieu nous a créés parce qu'il est bon et il nous fera vivre toujours parce qu'il est bon. Mais la loi, nous l'avons vu, ne dépend pas de la volonté de Dieu et si elle était telle que tout commencement dût aboutir à une fin, sa bonté ne pourrait nous empêcher de finir.

D'ailleurs la faiblesse de cet argument devient évidente quand on songe qu'il fait de nos désirs changeants et contradictoires la règle de conduite de Dieu. S'il est des hommes qui désirent vivre toujours, il en est d'autres qui frissonnent d'épouvante à la seule pensée que cette vie pourrait ne pas être la seule. En Asie, d'après nos savants indianistes, une secte religieuse qui compte à elle seule presque autant d'adhérents que toutes les autres sectes de la terre réunies, considère la vie comme un mal et l'anéantissement comme le suprême des biens. Les Bouddhistes aspirent au Nirvâna, au néant, avec la même ardeur que d'autres aspirent à l'immortalité ; cesser d'être, c'est la récompense qui attend l'homme vertueux, pour prix des privations qu'il s'est imposées dans ses incarnations successives, de ses sacrifices prolongés au devoir. Voilà Dieu bien embarrassé et notre immortalité bien compromise !

Passons maintenant à l'examen du système.

Et d'abord commençons par nous faire une idée claire et exacte des mots que nous employons. C'est peut-être pour ne l'avoir pas fait que les métaphysiciens ont, dans tous les temps, enfanté des systèmes d'une si impénétrable obscurité.

Qu'est-ce que le néant ? Rien. Par conséquent, dire que le néant existe est un contre-sens, une contradiction ; c'est dire en réalité juste le contraire de ce qu'on dit en apparence, car c'est au fond dire que rien n'existe. Ajouter qu'on peut tirer, qu'on peut faire sortir une chose du néant, est un autre contre-sens, une autre contradiction ; c'est affirmer qu'on ne peut tirer, qu'on ne peut faire sortir cette chose de rien. On ne peut donc pas dire que Dieu a fait sortir le monde du néant, à moins qu'on ne veuille exprimer par là qu'il ne l'a fait sortir de rien, qu'il ne l'a pas créé du tout. Ex nihilo nihil, rien de rien, disait l'antiquité et disent encore la majeure partie des modernes penseurs. Cela nous semble sans réplique.

Quel est l'argument le plus clair, le plus saisissant, le plus irrésistible, le plus populaire de ceux que le spiritualisme emploie pour démontrer l'éternité de Dieu ? C'est celui-ci : Si Dieu n'était pas éternel, il faudrait que le néant l'eût produit, ce qui implique contradiction, parce que le néant n'étant rien ne peut rien produire. On ne saurait mieux raisonner. Mais si le néant n'a pas pu de lui-même produire Dieu, parce qu'il n'est rien, il n'a pas pu davantage produire le monde sous l'action de la volonté divine, car pour subir une action, il n'est pas moins nécessaire d'être que pour en faire une. On est surpris que les partisans de la création ne voient pas que cette conséquence est forcée.

Il est vrai qu'ils essayent de s'y soustraire en prétendant que c'est par pure manière de parler qu'on dit que Dieu a créé le monde du rien ; par le fait, cela signifie qu'il l'a créé uniquement parce qu'il l'a voulu. Le monde sortirait donc de la volonté de Dieu et non du néant.

Mais alors qui ne s'aperçoit qu'on n'évite ainsi le Charybde de l'ex nihilo, que pour tomber dans le Scylla du panthéisme ? Car enfin quelle différence peut-il y avoir entre un monde que Dieu pense ou rêve et un monde que Dieu veut ? La seule évidemment que dans le premier cas, ce monde est une émanation, un mode, une détermination de sa pensée, et, dans le second, une émanation, un mode, une détermination de sa volonté. Mais la volonté ne se distingue pas plus de l'être que la pensée ; il n'y a pas dans l'univers des pensées et des volontés, mais bien des êtres pensants et voulants. Dieu donc, qu'il pense ou qu'il veuille, est toujours Dieu, uniquement Dieu, et le monde n'a pas plus d'existence réelle dans un cas que dans l'autre. De telle sorte que le système de la création n'est autre en définitive que ce panthéisme idéaliste dont nous avons démontré la complète fausseté, le manque absolu de consistance, par la simple affirmation de notre existence

indépendante et de celle du monde.

Une autre considération non moins puissante que celle que nous venons d'exposer ressort, contre le système de la création, de la manière dont ses partisans comprennent Dieu.

Pour eux, Dieu est un être simple, indivisible, une personnalité, une monade sans corps, et la monade suprême. Il est seul, bien seul de sa nature.

Eh bien, la logique nous impose comme conclusion inévitable qu'un Dieu ainsi conçu, non seulement est impuissant à créer le monde, mais encore ne peut arriver ni à se connaître, ni même à vivre ; c'est l'être-néant de certaine philosophie ancienne.

Toute connaissance n'est-elle pas une distinction ? Et comment se distinguer quand on existe seul, qu'il n'y a rien hors de soi ? Toute vie, même la plus rudimentaire, ne suppose-t-elle pas la sensation ? Et la sensation qu'est-elle, sinon une impression perçue, sentie ? Et comment percevoir une impression si rien ne peut agir sur nous ?

Il est bien entendu que le mot impression doit être pris ici dans le sens d'action d'un être sur un autre, que ces êtres soient des intelligences pures ou des corps. Il importe peu que nous ne comprenions pas l'action de deux êtres simples l'un sur l'autre, nous ne comprenons pas davantage l'action d'un corps sur un autre corps, quoique nous en voyions à chaque instant les effets.

Un tel Dieu est donc impossible et cependant le monde existe. Le monde peut donc exister sans Dieu.

Et voilà comment la doctrine de la création, après nous avoir conduits au panthéisme, nous conduit maintenant à l'athéisme, système dont nous avons également démontré l'impossibilité, en prouvant la nécessité d'une intelligence ordonnatrice de l'univers.

En résumé, la création est un système que nous ne saurions admettre :

1° Parce qu'il nous laisse dans l'incertitude la plus complète sur les fins dernières de notre âme ;

2° Parce qu'il aboutit en définitive soit au panthéisme, soit à l'athéisme.

Force nous est donc de reconnaître que les êtres continuellement changeants dans leurs états, leurs formes, leurs manifestations, dans le fond sont éternels. Les formes seules, les phénomènes, les apparences naissent, se développent et meurent, les réalités persistent toujours les mêmes.

L'éternité des êtres ne se comprend pas, mais elle s'impose à la raison par l'impossibilité d'admettre qu'il en soit autrement, par l'absurdité choquante de l'idée contraire : l'éternité dépasse la raison, la création la blesse. Vouloir aller plus loin, s'est s'exposer à gagner le vertige et à tomber dans l'extravagance. Il faut attendre pour comprendre les vérités premières, que la raison, en se développant, ait enfanté une faculté supérieure à elle, comme elle est elle-même supérieure à l'intelligence dont elle sort ; pour le moment il faut nous contenter de savoir que ces vérités existent. Probablement elles sont très simples, et il ne nous manque que l'organe pour les voir, absolument comme l'œil manque à l'aveugle pour percevoir les couleurs et l'oreille au sourd pour distinguer les sons.

Du reste, nous en sommes là pour beaucoup de choses ; l'habitude seule fait que nous ne nous en apercevons pas. La volonté meut les membres, nous le savons ; mais comprenons-nous comme cela se fait ? Sans doute par le contact. Mais comprenons-nous ce contact ? Ainsi de beaucoup d'autres vérités.

Notre œuvre est terminée. Il ne nous resterait plus, si nous voulions offrir au lecteur un système complet, qu'à montrer les conséquences qui à notre avis, découlent logiquement de l'éternité des êtres, et nécessairement amènent à résoudre la redoutable question de la nature de Dieu. Mais, comme nous l'avons dit en commençant, notre unique but a été, en écrivant ces articles, de prouver que le Spiritisme, dans toutes ses affirmations, et en parfaite conformité avec les données de la raison. Le lecteur jugera si nous l'avons atteint,

V. Tournier

*Remarque.* En terminant aujourd'hui la reproduction de quelques-uns des intéressants articles sur la question religieuse, publiés par M. Tournier, dans la Fraternité de Carcassonne, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que l'auteur a bien voulu coordonner son œuvre et en composer

une brochure qui trouvera certainement sa place dans la bibliothèque de tous les spirites sérieux<sup>12</sup>.

Dans une publication antérieure, intitulée : *Le Spiritisme devant la raison* (Les faits), M. Tournier s'était attaché à démontrer la possibilité et la réalité du phénomène spirite. Aujourd'hui, laissant de côté le Spiritisme expérimental, il passe au creuset rigoureux de la logique et de la raison, les doctrines popularisées par la doctrine, et qui seront l'éternel honneur de leur immortel vulgarisateur, Allan Kardec.

Il résulte des travaux de M. Tournier, que le Spiritisme et la raison enseignent également :

1° L'existence d'un Dieu, intelligence souveraine, qui gouverna le monde d'après des lois immuables ;

2° Que les mondes ont un commencement et parcourent tous les degrés d'une échelle commune de progrès, jusqu'à ce que les éléments qui les composent acquièrent un mode d'existence supérieure ;

3° Que l'homme et le monde sont sinon indépendants, du moins distincts de Dieu. Ce sont donc des réalités et non de simples modes, de simples manières d'être d'un être unique ;

4° Que le principe pensant dans l'homme est également distinct du corps et lui survit. C'est ce que nous appelons l'âme. Cette âme une fois sortie du corps constitue l'être qu'on désigne sous le nom d'Esprit ;

5° Que l'Esprit, dans l'autre monde, se trouve bien ou mal, selon que l'homme qu'il a animé, a bien ou mal vécu. Mais les peines qu'il endure ou les récompenses dont il jouit, sont toujours proportionnées au mal ou au bien qu'il a fait et en sont la conséquence logique et inévitable ;

6° Que n'ayant d'autre but que le progrès de l'Esprit, les peines ne sont point éternelles. Elles cessent aussitôt que celui-ci reconnaît ses torts et prend la ferme résolution de se corriger de ses vices ;

7° Qu'après un séjour plus ou moins long dans l'autre monde, l'Esprit revient dans celui-ci et s'y réincarne et ses réincarnations se continuent jusqu'à ce que, par l'effort auquel l'obligent les nécessités de la vie matérielle, il ait assez grandi en intelligence et en moralité pour s'affranchir de toutes les passions des sens qui l'enchaînent au monde physique. Alors il a développé en lui des facultés supérieures qui le rendent apte à remplir dans le monde un rôle plus élevé que celui de l'homme ; il a acquis, en un mot, la nature angélique ;

8° Qu'arrivé à ce point, il jouit d'une félicité sans mélange, et que son progrès ultérieur s'accomplira désormais sans effort douloureux ;

9° Que si jamais il redescend sur une planète et s'il y reprend un corps, ce n'est que pour y remplir temporairement une grande mission volontairement acceptée, au sein d'une humanité fourvoyée à laquelle il vient apporter la loi morale ;

10° Que, de même que la nature angélique est sortie de l'humanité, l'humanité est sortie de l'animalité, et celle-ci du règne végétal, qui, lui-même, a ses origines dans le monde minéral. C'est ainsi que tout sert, tout s'enchaîne dans la nature depuis l'atome primitif jusqu'à l'archange, qui lui-même a commencé par l'atome. » (Livre des Esprits, p. 450.)

M. Tournier n'est pas seulement un penseur éminent et un philosophe érudit, c'est encore un spirite convaincu, désireux de contribuer par tous les moyens en son pouvoir à la vulgarisation universelle de nos principes. Artisan infatigable de l'édification intelligente de l'œuvre par ses travaux, il a encore voulu y concourir matériellement, en consacrant exclusivement les bénéfiques produits par la vente de son intéressant ouvrage à l'alimentation du fonds de réserve de la Caisse générale. Nous le prions d'en agréer ici, au nom du Spiritisme et des spirites du monde entier, nos chaleureuses félicitations et nos vifs remerciements.

---

<sup>12</sup> Voir à l'article bibliographique.

## **Inauguration du monument funèbre d'Allan Kardec**

Le 31 mars dernier, vers deux heures de l'après-midi, un certain nombre de spirites recueillis et émus se réunissaient au Père-Lachaise, autour du monument édifié pour honorer la mémoire impérissable de l'éminent fondateur de la philosophie spirite, et les promeneurs s'arrêtaient étonnés devant cet édifice d'une imposante simplicité, parlant aux yeux et à l'âme le langage des siècles disparus, évoquant le souvenir des antiques générations qui consacrèrent par leur culte et par leurs sépultures les croyances retrouvées par le Spiritisme moderne.

Dès que la forme du dolmen eut été définitivement arrêtée, la commission chargée par madame Allan Kardec d'en diriger les travaux s'attacha à en presser l'exécution, de manière à faire coïncider l'anniversaire de la mort du maître avec l'inauguration du monument.

Malgré des difficultés imprévues, tout fut prêt au jour fixé.

L'incertitude dans laquelle madame Allan Kardec était à cet égard ne lui avait point permis de prévenir à l'avance ceux de nos frères en croyance qui avaient manifesté le désir d'assister à cette réunion commémorative. Cependant le Spiritisme était dignement représenté par un grand nombre de spirites de Paris et de la province. Nul d'ailleurs n'avait oublié que l'année dernière, à pareille date, un juste était allé chercher dans l'erraticité la sanction d'une vie de dévouement et d'abnégation. La nombreuse correspondance que nous avons reçue à cette occasion nous est un témoignage irrécusable que, si Allan Kardec a cessé d'exister matériellement parmi nous, sa mémoire et le souvenir de ses travaux vivront éternellement dans le cœur de ceux auxquels il a ouvert, par le Spiritisme, les vastes horizons de la vie future.

Plusieurs discours de circonstance furent prononcés sur la tombe. Parmi les orateurs qui prirent la parole pour exprimer avec l'éloquence du cœur, les sentiments de reconnaissance et les témoignages de sympathie des spirites présents ou absents, nous citerons : MM. Levent, Desliens, Leymarie, et Guilbert président de la Société spirite de Rouen.

Persuadés que nos lecteurs nous sauraient gré de mettre ces discours sous leurs yeux, nous nous proposons d'en publier au moins une partie dans la Revue, mais le défaut d'espace et le désir de ne point négliger nos études ordinaires nous ayant obligés à renoncer à ce projet, nous nous sommes décidés à réunir dans une brochure spéciale, la description du monument, la reproduction des discours et de quelques-unes des lettres les plus remarquables qui nous ont été adressées, entre autres par M. Manne, retenu loin de nous par la maladie, et par M. Vanderyst, de Spa (Belgique). La brochure se terminera par une communication des plus remarquables que M. Allan Kardec a bien voulu nous donner, le jour même, par un de nos excellents médiums. Enfin, pour satisfaire à la légitime curiosité de tous, nous joindrons à cette publication, une vue du monument exécuté avec le plus grand soin par M. Pégard, graveur, d'après le dessin de M. Ernest Sébille.

Un certain nombre de nos correspondants nous ayant exprimé le désir de posséder une réduction en bronze ou en terre cuite du buste d'Allan Kardec, nous nous sommes empressés de mettre cette question à l'étude. (Voir aux annonces à quel prix chacune des réductions pourra être mise en vente.)

*Nota.* Le buste, destiné au monument d'Allan Kardec, est exposé actuellement au Salon de 1870. Une seconde épreuve, commandée par la Société anonyme et destinée au Musée du Spiritisme, sera placée dans la salle des séances, rue de Lille, 7.

## **Inauguration d'un Cercle spirite à Paris**

### *Discours d'ouverture*

En dépit du mauvais vouloir des uns et du parti pris des autres, les groupes spirites se multiplient chaque jour, et la manière sérieuse dont la grave question du Spiritisme y est envisagée, prouve

combien on en comprend aujourd'hui le but essentiel et la véritable portée. Partout à la curiosité succède le désir réel de s'instruire et de s'améliorer. C'est ce que nous avons été à même de constater une fois de plus, en assistant, le 12 avril dernier, à l'inauguration d'un cercle spirite autorisé, que notre collègue, M. Desliens, vient de fonder à Paris, 44, rue des Batignolles, et dont les séances auront lieu régulièrement tous les mardis.

M. Desliens est du nombre de ceux qui ont compris qu'il ne leur appartenait pas de jouir en égoïstes et en avarés des bienfaits de la doctrine. Aussi, dès que la conviction l'eut pénétré, il s'empressa, selon ses forces et ses moyens, de propager dans des réunions hebdomadaires, les principes de la philosophie nouvelle.

De rares adeptes fréquentèrent d'abord ses réunions, puis leur nombre s'accrut peu à peu, au point de nécessiter une organisation plus vaste et plus régulière des travaux. Cette progression, d'ailleurs, nous avons pu l'observer dans tous les centres et jusque dans les moindres villages où l'idée régénératrice s'est introduite.

Le temps a marché, et avec lui le Spiritisme tant critiqué a poursuivi sa marche envahissante ; il a acquis droit de cité ; il a groupé autour de son drapeau de nombreux adeptes dans tous les rangs de la société, et aussi bien parmi les plus humbles et les plus ignorants que parmi ceux que leur intelligence a placés au premier rang dans les arts, l'industrie, la science et la philosophie.

Mais, si les spirites sont nombreux à l'époque actuelle, ceux qui désirent s'instruire des vérités que le Spiritisme enseigne sont plus nombreux encore, et malgré la multiplicité des groupes, on s'aperçoit surtout dans les grands centres, soit que les lieux de réunion sont insuffisants, soit que leur situation en rend l'abord difficile à ceux qui habitent à une grande distance.

Pour obvier à cet inconvénient, dans plusieurs localités, en particulier à Lyon, à Marseille, à Oran, à Liège, on a créé sur différents points de la ville des cercles mus par le désir de concourir solidairement au même but et qui, en alternant leur jour de réunion, permettraient aux auditeurs de multiplier leurs moyens d'études.

Lorsque la mort le surprit, Allan Kardec songeait sérieusement à mettre à exécution un projet de ce genre, et il se proposait, à cet effet, de consacrer ses premiers loisirs à l'organisation de quatre réunions principales dans les différents quartiers de Paris, et qui, poursuivant leurs travaux avec méthode sous l'impulsion d'une direction unique, permettraient d'obtenir des résultats plus complets et plus rapides encore que par le passé.

Ce projet, que son départ prématuré ne lui a pas permis d'accomplir, nous serions heureux de contribuer à le mettre à exécution dans la mesure de nos forces.

C'est dans ce but que, de concert avec madame Allan Kardec, nous avons constamment suivi dans nos séances du vendredi, rue de Lille, 7, la voie tracée par Allan Kardec ; c'est dans ce but également que M. Desliens vient de fonder un cercle d'études sur les errements du maître. Nous espérons que son exemple sera bientôt suivi par d'autres chefs de groupes, et qu'ainsi, successivement, à mesure que le temps et la vulgarisation incessante de la doctrine le permettront, s'accompliront peu à peu les plans d'avenir que le fondateur de la doctrine nous a légués.

Nous reproduisons ci-joint quelques passages du discours d'inauguration prononcé par notre collègue, regrettant que l'espace ne nous permette pas de le publier en entier.

Nos lecteurs jugeront la nature de cette réunion par les tendances exprimées dans ce discours ; mais il nous paraît évident que l'orateur n'eût point tenu ce langage en présence d'un auditoire superficiel et léger, et attiré par la curiosité plutôt que par le désir de s'instruire. Ce sont les réunions sérieuses qui peuvent seules donner une idée juste du Spiritisme. C'est pourquoi nous ne saurions trop en encourager la multiplicité.

Après quelques considérations préliminaires sur les vérités enseignées par le Spiritisme et sur les causes qui déterminent la plupart des convictions, le jeune orateur, abordant l'objet spécial de la création du cercle, s'exprime ainsi :

« Et maintenant, quel sera notre programme ? Comment envisagerons-nous l'étude de la doctrine, et par quels moyens parviendrons-nous le plus promptement et le plus sûrement à notre but, c'est-à-dire à faire partager à tous ceux qui manifesteront le désir d'assister à nos séances, nos convictions

et nos espérances en l'avenir ?

Comme nous sommes loin de tout savoir, et que ce que nous avons appris nous permet seulement de comprendre, que nous épelons à peine les premiers mots de la science infinie livrée par le Spiritisme à nos investigations, nous essayerons de poursuivre nos études personnelles en même temps que nous instruirons nos auditeurs dans les vérités acquises. Et, à cet effet, nous consacrerons la première partie de nos séances à des causeries familières et sans prétention sur les grands principes de la doctrine.

Ces causeries, en nous exerçant au maniement de la parole, auront évidemment pour résultat de nous obliger à une étude plus sérieuse et plus complète de nos enseignements, d'en faciliter l'intelligence à ceux qui les ignorent ou qui n'en ont qu'une incomplète perception, d'en faire ressortir toutes les conséquences morales, et de jeter par la discussion une nouvelle lumière sur les questions controversées.

Qui sait si par ce moyen déjà employé avec succès par plusieurs de nos frères en croyance, en particulier à Lille et à Bordeaux, nous ne contribuerons pas à hâter l'instant où, par des conférences régulières et savantes, le public pourra, en étudiant la doctrine à sa véritable source, redresser ses opinions trop souvent faussées par la critique malveillante ou ignorante de ce qui est.

Chacun d'entre nous prendra la parole à son tour, et par l'habitude d'exercer ainsi nos forces, nous serons plus en mesure de persuader les hommes de bonne volonté et de combattre les arguments qu'on pourrait nous opposer. »

Viennent ensuite quelques réflexions sur la division des études et que nous ne reproduisons pas, parce qu'elles sont communes à tous les groupes.

Puis l'orateur continue :

« Ferons-nous appel aux hommes de science ?... S'il en est quelques-uns qui ne dédaignent pas de s'associer à nos faibles efforts, nous serons heureux de les accueillir, car nous ne rejeterons l'appui de personne ; mais c'est moins à ceux qui luttent corps à corps avec la vérité, et qui ne peuvent manquer de la découvrir un jour, que nous nous adresserons, qu'à ceux plus malheureux qui ne marchent qu'en hésitant dans la vie, cherchant sans cesse l'oasis pour reposer leurs membres fatigués, et la source abondante et limpide pour rafraîchir leur âme altérée et meurtrie des luttes de la vie. Car, c'est à ceux-là surtout que le Spiritisme doit tendre une main secourable, c'est à ceux qui ne savent rien qu'il doit s'adresser de préférence à ceux qui peuvent marcher par eux-mêmes. Si le Spiritisme inscrit sur sa bannière : Science et raison, si nous accueillons avec satisfaction ceux qui, par leur érudition et leur intelligence peuvent devenir pour nous de précieux auxiliaires, nous devons nous souvenir aussi que la charité, la fraternité, la solidarité, nous font une loi de nous adresser avant tout à ceux qui sont malades, à ceux qui sont privés du pain de l'âme et de l'intelligence. C'est plus particulièrement à ces derniers que nous devons compte des richesses du Spiritisme, richesses immenses qui se multiplient sans cesse à mesure qu'on les répand, et qui consistent surtout dans les enseignements qu'il prodigue aux ignorants, dans les consolations qu'il donne aux souffrants, dans l'espérance qu'il fait pénétrer dans le cœur des désespérés.

A l'ouverture et à la fin de la réunion, et toutes les fois d'ailleurs que les circonstances l'exigeront, nous prions ! Car nous sommes de ceux qui reconnaissent l'utilité et l'efficacité de la prière.

Et, à ce sujet, permettez-nous d'ajouter encore ici quelques courtes réflexions : chacun, sans doute, est libre d'accepter ou de repousser une croyance quelconque, et nous serions mal venus de refuser aux autres la liberté que nous réclamons pour nous-mêmes ; mais nous sommes d'avis que ceux qui nient l'utilité et l'efficacité de la prière, n'en arrivent à cette conclusion que parce qu'ils se méprennent sur l'influence qu'elle peut exercer sur les actes de la vie humaine.

Ils se disent, en effet : Dieu a établi des lois éternelles, immuables, auxquelles tous les êtres sont soumis; il ne peut en suspendre le cours pour satisfaire à nos désirs ; il ne peut nous accorder aucune faveur, puisqu'il serait injuste en nous favorisant ; à quoi bon lui adresser nos prières ?

Quant aux Esprits, si toutefois les Esprits existent et peuvent se communiquer, ceux qui sont coupables doivent expier jusqu'à la dernière de leurs fautes ; ceux qui nous sont supérieurs ne peuvent rien changer à l'ordre des choses. Nous ne pouvons rien pour les premiers; les seconds ne

peuvent rien pour nous ; à quoi bon les prier ?

A notre sens, la prière à Dieu est moins un acte de demande, une sollicitation, qu'un acte d'adoration, que la manifestation intelligible de notre reconnaissance pour les bienfaits dont il nous comble sans cesse. Comment ! Vous trouvez tout simple de remercier sur la terre ceux qui vous rendent service ; vous cherchez à leur témoigner, par tous les moyens en votre pouvoir, votre satisfaction pour la bienveillance dont ils ont fait preuve à votre égard, et vous ne trouveriez point de paroles pour exprimer votre amour à celui qui vous a donné et l'intelligence qui pense, qui juge, qui admire, et le corps par lequel vous vous mettez en rapport avec toutes les œuvres créées ! Et quant aux Esprits supérieurs auxquels vous jugez inutile d'exprimer vos vœux, pourquoi viendraient-ils vous instruire et vous prêter leur appui, si vous ne leur demandiez pas?... Quelle autre prière leur adressons-nous nous-mêmes ? Ces puissants de la terre, dont nous parlions tout à l'heure, seraient-ils venus à votre secours si vous ne les en aviez priés avec instance ? Pourquoi les Esprits mériteraient-ils moins d'égards que les hommes ?

Enfin, pourquoi ne prions-nous pas pour les Esprits malheureux ? Ils demandent eux-mêmes que l'on prie pour eux. Pourquoi nous solliciteraient-ils, si notre intervention devait être sans résultat, si la prière leur était inutile ? Mais ne priez-vous pas pour les malheureux et les souffrants de la terre, vous qui demandez l'amélioration de leurs conditions d'existence, vous qui réclamez à grands cris pour eux, la lumière bienfaisante de l'instruction ? Que faisons-nous donc pour les Esprits souffrants quand nous prions pour eux ? Nos prières sont-elles autre chose que l'assurance de notre appui, que le conseil salubre et persuasif qui peut leur aider à lutter contre leurs faiblesses, que la consolation qui doit leur donner plus d'énergie pour supporter leurs peines morales. Quand nous consolons les affligés de la terre, nous ne modifions en rien leur condition matérielle ; nous ne supprimons pas leurs souffrances, et cependant qui oserait prétendre que notre intervention est inutile et sans efficacité ! Demandez plutôt ce qu'ils en pensent aux malheureux qui ont senti l'espérance et le courage renaître dans leur esprit rasséréné !

C'est par la prière que nous nous mettons en rapport avec les Esprits supérieurs qui nous éclairent et que nous nous élevons vers eux ; c'est par la prière que nous consolons et que nous attirons à nous les Esprits inférieurs qui ont besoin d'être éclairés. La prière est le lien intime qui établit entre toutes les créatures la communion des âmes et la solidarité universelle des intelligences. Prions donc, et surtout pour ceux qui ne croyant pas la prière utile, dédaignent d'y recourir. Nous n'aurons point perdu notre temps si nous avons pu faire pénétrer chez quelques-uns la conviction qui nous anime nous-mêmes à cet égard.

Que vous dirions-nous de plus, messieurs, que vous ne sachiez aussi bien que nous ? Nous suivrons, dans la mesure de nos forces, le sillon tracé par le maître ; nous accomplirons, avec fermeté et persévérance, la tâche que nous nous sommes imposée, et, si modeste qu'elle soit, nous serons heureux si, à l'heure où le repos sonnera pour nous, nous avons pu faire germer et fructifier la semence chez quelques esprits fermés jusqu'ici aux consolantes vérités du Spiritisme, et si l'on peut dire de nous : ils étaient de ceux qui ont obscurément, mais vaillamment combattu pour la régénération et l'émancipation de l'Esprit humain. »

A. Desclieux

*Remarque.* Nous félicitons sincèrement notre jeune collègue des sentiments qu'il a exprimés, et nous nous associons de cœur et de pensées à ses travaux auxquels nous souhaitons le succès qui doit tôt ou tard couronner toute œuvre désintéressée, ayant pour base la charité et la solidarité, et pour but, de concourir à la régénération de l'humanité.

Nous sommes heureux de voir le nouveau groupe s'ouvrir sous les auspices de la prière, et nous ne saurions mieux prouver notre adhésion aux principes qu'il proclame, qu'en terminant cet article par les considérations suivantes, sur l'utilité et l'efficacité de la prière, extraites de l'Évangile selon le Spiritisme :

« Il y a des gens qui contestent l'efficacité de la prière, et ils se fondent sur ce principe que, Dieu connaissant nos besoins, il est superflu de les lui exposer. Ils ajoutent encore que, tout s'enchaînant

dans l'univers par des lois éternelles, nos vœux ne peuvent changer les décrets de Dieu. Sans aucun doute, il y a des lois éternelles et immuables que Dieu ne peut abroger selon le caprice de chacun ; mais de là à croire que toutes les circonstances de la vie, sont soumises à la fatalité, la distance est grande. S'il en était ainsi, l'homme ne serait qu'un instrument passif, sans libre arbitre et sans initiative. Dans cette hypothèse, il n'aurait qu'à courber la tête sous le coup des événements sans chercher à les éviter ; il n'aurait pas dû chercher à détourner la foudre. Dieu ne lui a pas donné le jugement et l'intelligence pour ne pas s'en servir, la volonté pour ne pas vouloir, l'activité pour rester dans l'inaction. L'homme étant libre d'agir dans un sens ou dans un autre, ses actes ont, pour lui-même et pour les autres, des conséquences subordonnées à ce qu'il fait ou ne fait pas ; par son initiative, il y a donc des événements qui échappent forcément à la fatalité, et qui ne détruisent pas plus l'harmonie des lois universelles, que l'avance ou le retard de l'aiguille d'une horloge ne détruit la loi du mouvement sur lequel est établi le mécanisme. Dieu peut donc accéder à certaines demandes sans déroger à l'immutabilité des lois qui régissent l'ensemble, son accession restant toujours subordonnée à sa volonté...

La prière est une invocation ; par elle, on se met en rapport de pensée avec l'être auquel on s'adresse. Elle peut avoir pour objet une demande, un remerciement ou une glorification. On peut prier pour soi-même ou pour autrui, pour les vivants ou pour les morts.

Le Spiritisme fait comprendre l'action de la prière en expliquant le mode de transmission de la pensée, soit que l'être prié vienne à notre appel, soit que notre pensée lui parvienne. Pour se rendre compte de ce qui se passe en cette circonstance, il faut se représenter tous les êtres incarnés et désincarnés plongés dans le fluide universel qui occupe l'espace, comme ici-bas nous le sommes dans l'atmosphère. Ce fluide reçoit une impulsion de la volonté ; c'est le véhicule de la pensée, comme l'air est le véhicule du son, avec cette différence que les vibrations de l'air sont circonscrites, tandis que celles du fluide universel s'étendent à l'infini. Lors donc que la pensée est dirigée vers un être quelconque, sur la terre ou dans l'espace, d'incarné à désincarné, ou de désincarné à incarné, un courant fluide se établit de l'un à l'autre, transmettant la pensée, comme l'air transmet le son.

L'énergie du courant est en raison de celle de la pensée et de que la prière est entendue des Esprits à quelque endroit qu'ils se trouvent, que les Esprits communiquent entre eux, qu'ils nous transmettent leurs inspirations, que des rapports s'établissent à distance entre des incarnés.

Certaines personnes n'admettent pas la prière pour les morts, parce que, dans leur croyance, il n'y a pour l'âme que deux alternatives : être sauvée ou condamnée aux peines éternelles, et que, dans l'un ou l'autre cas, la prière est inutile. Sans discuter la valeur de cette croyance, admettons pour un instant la réalité de peines éternelles et irrémissibles, et que nos prières soient impuissantes pour y mettre un terme. Nous demandons si, dans cette hypothèse, il est logique, il est charitable, il est chrétien de rejeter la prière pour les réprouvés ? Ces prières, tout impuissantes qu'elles seraient pour les délivrer, ne sont-elles pas pour eux une marque de pitié qui peut adoucir leurs souffrances ? Sur la terre, lorsqu'un homme est condamné à perpétuité, alors même qu'il n'y aurait aucun espoir d'obtenir sa grâce, est-il défendu à une personne charitable d'aller soutenir ses fers pour lui en alléger le poids ? Lorsque quelqu'un est atteint d'un mal incurable, faut-il, parce qu'il n'offre aucun espoir de guérison, l'abandonner sans aucun soulagement ? Songez que parmi les réprouvés peut se trouver une personne qui vous a été chère, un ami, peut-être un père, une mère ou un fils, et parce que, selon vous, il ne pourrait espérer sa grâce, vous lui refuseriez un verre d'eau pour étancher sa soif ? Un baume pour sécher ses plaies ? Vous ne feriez pas pour lui ce que vous feriez pour un galérien ? Vous ne lui donneriez pas un témoignage d'amour, une consolation ? Non, cela ne serait pas chrétien. Une croyance qui dessèche le cœur ne peut s'allier avec celle d'un Dieu qui met au premier rang des devoirs, l'amour du prochain.

La non éternité des peines n'implique point la négation d'une pénalité temporaire, car Dieu, dans sa justice, ne peut confondre le bien et le mal ; or nier, dans ce cas, l'efficacité de la prière, serait nier l'efficacité de la consolation, des encouragements et des bons conseils ; ce serait nier la force morale que l'on puise dans l'assistance morale de ceux qui nous veulent du bien. »

Allan Kardec, Evangile selon le Spiritisme, chap. XXVII

**Nécrologie**  
*M. Monvoisin*

Le Spiritisme vient de perdre un de ses plus fervents défenseurs dans la personne de M. Monvoisin, peintre d'histoire, mort dans son domicile à Boulogne-sur-Seine, le 26 mars dernier, à l'âge de quatre-vingts ans.

M. Monvoisin n'était pas seulement un spirite profondément convaincu et mettant en pratique les enseignements de la doctrine, c'était encore un artiste de grand talent, dont une petite partie des œuvres enrichit aujourd'hui nos musées.

Parmi ses toiles les plus remarquables, nous citerons : La Séance du 9 thermidor ; les Remords de Charles IX ; Jeanne la folle ; Héloïse au tombeau d'Abeilard ; Gilbert à l'hôpital ; Ali-Pacha ; Blanche de Beaulieu ; Aristomène ; le Scamandre ; Télémaque et Eucharis ; les Bergers napolitains (brûlé aux Tuileries en 1848) ; enfin, la Naissance de la Vierge, qu'on peut encore aujourd'hui admirer dans l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Par suite de considérations dans lesquelles il ne nous appartient pas d'entrer ici, M. Monvoisin quitta la France après 1848 et partit pour les Amériques.

Dire ce qu'il a produit, ce qu'il a fait pendant seize ans d'absence, serait trop long. Le Pérou lui doit une école de peinture au Chili une galerie porte son nom. Il y a même là-bas ce que l'artiste appelait son œuvre capitale : un Christ entouré d'anges.

Appelé au Brésil, il y laissa plusieurs œuvres remarquables, entre autres, un portrait en pied de l'empereur qui l'en récompensa par le don de la croix du Sud, la seule décoration qu'il portât à sa boutonnière.

Homme de progrès et d'émancipation, tout en poursuivant l'accomplissement de sa mission artistique, M. Monvoisin, partisan convaincu d'Hahnemann, âme bienfaisante autant qu'artiste habile, introduisait au Pérou l'homéopathie et s'appliquait à guérir les maladies du corps par la mise en pratique des théories du régénérateur de la médecine moderne, en même temps qu'il élevait l'âme en lui communiquant le goût du beau, le sentiment artistique qui le dominait tout entier.

Les déceptions les plus cruelles, une existence incessamment agitée par des soucis de toute nature, n'avaient pu éteindre en lui cette flamme sublime qui élève l'art à la hauteur d'un sacerdoce.

Malgré ses quatre-vingts ans, M. Monvoisin travaillait encore, et il consacrait son talent toujours jeune, son intelligence d'artiste toujours vigoureuse à l'élaboration d'un art nouveau. Pressentant la révolution profonde que le Spiritisme déterminerait dans l'avenir, dans les arts et les sciences, la perspective d'une ère nouvelle lui avait fait oublier le découragement dont il avait été saisi, eu présence du marasme dans lequel la peinture d'histoire était tombée pendant son absence. Oubliant les infirmités de l'âge auxquelles nul vieillard n'échappe, son œil incertain et sa main tremblante, il se dit : Je serai le premier à explorer les horizons inconnus qui s'ouvrent aujourd'hui devant nous ; je serai le précurseur et le père de la peinture spirite et il se tint parole en exécutant successivement une série de tableaux dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, mais dont ils nous sauront gré sans doute de retrouver ici la nomenclature.

Ces œuvres comprennent :

1° Le Portrait allégorique de M. Allan Kardec ;

2° Le Portrait de l'auteur ;

3° Jeanne d'Arc à la fontaine ;

4° Jeanne d'Arc blessée ;

5° Jeanne d'Arc sur le bûcher ;

6° L'Auto-da-fé de Jean Huss ;

7° Un tableau symbolique des trois révélations ;

8° L'Apparition de Jésus au milieu de ses Apôtres après sa mort corporelle ;

9° Et les trois portraits grisailles : 1° de Swedenborg ; 2° de l'abbé Vianney ; 3° du docteur Demeure.

Enfin, dans ces derniers temps, il mettait à exécution une majestueuse conception de la Création ou plutôt de l'apparition de l'homme dans un monde supérieur, et un groupe spirite recevant la communication des Esprits répandus dans l'atmosphère et se perdant par multitude dans un horizon lumineux.

Au moment où la mort le surprit, toujours infatigable, il se préparait à exécuter une série de tableaux représentant les portraits en pied des grands hommes de l'antiquité et de nos jours, qui ont quelque droit au titre de Précurseurs du Spiritisme.

Comme nous le disions tout à l'heure, malgré toute son énergie, M. Monvoisin n'avait pu échapper aux atteintes de l'âge. Sa main tremblait au repos, mais dès qu'il saisissait un pinceau, l'artiste retrouvait toute la virilité de son jeune âge, toute la science de l'homme fait, et ses œuvres actuelles ne le cèdent en rien à celles d'une autre époque, pour la délicatesse de touche, la sûreté de ligne et le fini dans l'exécution.

Et si l'on s'étonnait d'un changement aussi contraire à toutes les lois de la nature, si l'on s'émerveillait de voir que la fatigue n'avait pas bon marché de ce premier effort, Monvoisin vous répondait avec conviction : Je suis médium peintre. » (Figaro du 31 mars 1870.)

Que la science explique ce phénomène. M. Monvoisin réuni dans l'espace à notre maître Allan Kardec, sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la réalité des manifestations spirites.

Le défaut d'espace nous oblige, à regret, à remettre à un prochain numéro les remarquables instructions qu'il a bien voulu nous donner malgré son retour récent dans le monde des Esprits.

## Dissertations spirites

### *Allocution aux propagateurs du Spiritisme*

(Paris, avril 1870.)

Je suis heureux, mes chers amis, toutes les fois que je puis venir au milieu de quelques-uns d'entre vous rassemblés pour étudier et populariser nos principes, et je vous remercie vivement de l'empressement avec lequel vous vous rendez à l'appel des chefs de groupe. Avec votre appui qui, je le vois, ne leur fera pas défaut tant qu'ils sauront s'en rendre dignes, ils pourront certes concourir comme tant d'autres à la popularisation de nos chères croyances.

Après la satisfaction éprouvée par celui qui découvre la vérité et se pénètre de ses bienfaisantes effluves, en est-il de plus grande que de communiquer à tous le bonheur dont on est soi-même animé ?

Ah ! C'est dans cette incessante effusion de mes convictions, c'est dans l'enthousiasme avec lequel ceux qui sont aujourd'hui spirites ont accueilli mes premiers pas dans la science nouvelle, que j'ai dû le courage et la persévérance avec lesquels j'ai constamment combattu pour le triomphe de nos vérités.

Pour gravir l'aride sentier de la connaissance, malgré les attaques malveillantes des intéressés et les obstacles qui surgissent incessamment, il faut plus que la conviction, il faut la foi ! Savoir n'est rien ! Savoir seul ne peut qu'exalter l'orgueil et anéantir ou étioier les moyens de perception et de compréhension de l'intelligence. Pour édifier l'œuvre avec fruit, il faut encore avoir confiance en son avenir, et cette confiance ne peut naître que de l'expansion en pleine lumière des vérités acquises, que de l'acceptation de ces vérités par un grand nombre de ceux qui cherchent incessamment, par les luttes de la vie terrestre, à gravir quelques degrés de plus dans la vie éternelle des âmes.

Cet appui que j'ai trouvé parmi vous, messieurs, vous le prêterez aussi, j'espère, à tous ceux qui vous le demanderont avec le désir ardent d'éclairer les hommes de bonne volonté. Nous travaillerons de concert, incarnés et désincarnés, savants et ignorants du monde spirituel et du monde terrestre, et il ne faut pas vous le dissimuler, c'est surtout dans le commerce avec les

souffrants, avec les malheureux que l'on s'instruit.

Voir plus clair en pleine lumière avec les Esprits d'élite, c'est bien et c'est utile, mais voir dans les profondes ténèbres dont sont environnés les êtres inférieurs ou pervers, faire pénétrer une lueur dans leur obscurité, un rayon d'espérance dans leur désespoir, partager leurs douleurs, leur aider à sortir de leur apathie, c'est apprendre par quelles luttes nous avons passé pour sortir de leur abjection, c'est s'instruire des moyens à employer pour leur rendre plus rapide l'assimilation de la vérité. Il suffit souvent de connaître la langue de ce monde, ses habitudes, ses réticences, d'analyser ses vices pour en faire de puissants leviers de progrès et de régénération.

Avec les Esprits supérieurs qui sondent l'avenir et vous feront part de leurs découvertes pour vous faciliter l'ascension, nous vous enverrons donc des Esprits souffrants, légers ou mauvais, pour que vous les instruisiez, vous qui êtes à leur égard ce que les Esprits supérieurs sont pour vous, et c'est ainsi qu'attirés d'une part par vos aînés, attirant de l'autre vos inférieurs, vous accomplirez votre mission et que vous poursuivrez sans faiblesse votre route vers l'infini.

C'est par la solidarité, c'est par l'anion intime des forces de tous que s'accomplira la grande régénération humanitaire, et si le cri du grillon caché dans le sillon, le murmure du vent, le langage muet ou articulé de tous les êtres de la création, s'unissent dans un immense concert pour remercier Dieu de les avoir créés, n'oubliez pas que la prière universelle ne lui parvient dans toute la puissance de l'harmonie suprême que parce que toutes ses créatures y ont concouru, depuis l'infusoire invisible jusqu'à la planète gigantesque portant dans son sein les trésors des générations futures.

Unissez-vous donc tous, ruez amis, et si chacun d'entre vous, mû par la pensée du progrès commun, prend part dans la mesure de ses forces à l'œuvre entreprise, vous pourrez vous retirer de vos réunions l'esprit satisfait et le cœur joyeux, car vous aurez concouru à soulever peu à peu les voiles qui cachent à l'humanité de prochaines et plus heureuses destinées.

Discutez, instruisez-vous, ne craignez point d'essayer vos forces ! Aux plus humbles parfois sont réservés les plus utiles labeurs ; mais n'oubliez point qu'au seuil de toute réunion spirite, vous devez laisser l'animosité, l'intolérance et le souvenir des offenses, si vous voulez mériter l'appui des Esprits supérieurs et de celui qui parmi vous, se nommait :

Allan Kardec

### *Les œuvres des humbles*

(Médium : M. Leymarie - Paris, avril, 1870).

Dans les œuvres humaines tout est solidaire, et en cela nous obéissons à l'œuvre divine ce modèle toujours présent, toujours conscient. Rien dans la nature, ne vit, ne meurt, sans prendre, donner ou rendre au grand foyer vital. Le creuset aérien fond et refond sans cesse, et plante, minéral, animal, homme, tout puise à la même source ; seulement il y a attraction et justice distributive. Chaque partie chimique sortie du creuset, s'en va à son adresse sans se tromper, et il n'est pas un esprit un peu studieux qui ne sache que l'homme, la plante la mieux organisée, ne peut absorber que les parties nécessaires à sa condition toute spéciale. Donc, partout l'entente, l'harmonie, la forme, la délicatesse se retrouvent dans cette diffusion, et le contemplateur de toutes ces harmonies prie dans son âme ce Dieu si grand, qui, du ciron à la montagne, nous donne tous les éléments de comparaison, tout ce qui fait vivre, aimer.

Pourquoi donc ne suivons-nous pas l'exemple du Créateur et vivons-nous égoïstement à part, laissant à l'aventure tous les éléments d'association qui sont la force réelle, la substance mère de la nature entière ? C'est que le savoir est le lot de quelques-uns, et que la masse réfractaire, entretenue dans l'ignorance, ne sait pas la première lettre du grand livre divin. Allez dans vos villes secondaires, dans vos villages, bien plus dans les banlieues, dans les faubourgs des grandes villes et vous serez étonné d'y trouver l'ignorance profonde, vertigineuse du sauvage. Quelques notions d'intérêt, mais du devoir, du respect, de l'amour, de la solidarité, rien ! Des aspirations sans jugement, des volontés sans boussole, voilà le lot commun aux dix-neuf vingtièmes de l'humanité !

Soyez donc étonné après cela de voir les humbles demander l'instruction ! Mais ils savent, ces

humbles, que rien ne se gagne sans travail, sans patience, sans sagesse, et fils du créateur, ils créent à leur tour modestement, bâtissant solidement afin de ne pas voir s'effondrer la toiture. Oui frères, en dehors de leurs multiples occupations, des devoirs de la famille, toutes ces fourmis sont à l'œuvre. Elles répandent l'instruction à pleines mains par le Spiritisme ; elles popularisent l'espérance, la prière, la reconnaissance pour le Dieu juste et bon ; elles affirment l'égalité de l'homme et de la femme ; elles enseignent la préexistence pour prouver la justice des épreuves, et proclament la vie infinie à travers les planètes, comme une démonstration rigoureuse du plan si libéralement bienfaisant de la création.

Leur œuvre, silencieuse et féconde, c'est encore l'instruction élémentaire des ligueurs pour l'enseignement. Ils étaient un ! Ils sont des milliers cherchant à labourer le champ inculte que nous a légué le moyen âge ; ils tuent l'ivraie et arrachent sans pitié toute mauvaise herbe ; ils créent l'abondance dans toutes les intelligences, et quand chaque commune aura sa bibliothèque, et chaque bibliothèque tous les lecteurs du village, le grenier sera plein de bon grain ; la faim intelligente n'existera plus, et Dieu étant mieux apprécié, l'homme sera Dieu à son tour, c'est-à-dire imbu des principes d'ordre, de sobriété, de coordination, de justice, qui sont la loi divine, loi d'harmonie et de solidarité.

Ah ! Les humbles vont bien, frères spirites ! Ils font le bon travail prévu par le maître Allan Kardec, mort à la peine au moment même où il entrevoyait la condensation de quinze années d'études persévérantes mais il a bien travaillé, avouons-le, et malgré quelques divergences qu'il faut regarder en souriant, en son nom, en celui des invisibles, saluons les efforts généreux de quelque côté qu'ils viennent. Rois ou ouvriers, philosophes ou parias, peu importe, si la pierre, si le grain de sable servent à la construction de l'édifice de l'avenir, et s'ils consacrent la loi d'amour, de charité et de fraternité, qui est et qui sera toujours la devise spirite.

Bon souhait aux groupes nouveaux, aux humbles qui se lèvent ! Désirons-leur l'humilité toujours, la douceur dans le savoir, l'unité dans l'étude, le désir de réunir en faisceaux des éléments amis, et ces groupes vivront se développeront, se multiplieront s'ils n'oublient pas la devise du maître : « Hors la charité, point de salut. »

Sonnet

### Bulletin bibliographique

*Lettres aux paysans sur le Spiritisme* par Marc Baptiste, 1 vol. in-12. Prix : 1 Ir.<sup>13</sup>

Ce livre, que nous n'avons pu qu'annoncer dans notre précédent numéro, est un résumé clair, persuasif des principes les plus essentiels de la doctrine spirite. Écrit avec originalité et concision, il s'attache surtout à donner de la cause et du but de la vie, une idée juste, rationnelle, saisissante, conforme à la justice de Dieu et remplira, nous n'en doutons pas, le but que l'auteur s'est proposé en l'écrivant. La modestie de ce but ne lui empêchera pas d'être fort utile d'ailleurs aux spirites sérieux des villes et des campagnes, dans les bibliothèques desquels il trouvera certainement sa place.

Nous publions ci-joint la table des matières de cet intéressant ouvrage nos lecteurs, en la parcourant, en analyseront l'esprit et la méthode, et seront mieux en mesure de l'apprécier que par la lecture du compte rendu le plus détaillé.

#### *Table des matières*

préface

Lettre I. Avantages de l'instruction. But de ce petit livre. L'ignorance est notre plus grand ennemi. Les progrès agricoles sont dus à la science. Diminution progressive du travail corporel. L'homme, les animaux, la vapeur. Dieu travaille toujours. Le champ de l'intelligence.

Lettre II. L'intelligence. La mémoire. La conscience. Dieu. Le mal présent n'est souvent que le

---

<sup>13</sup> En vente, le 15 mai 1870, à la Librairie spirite, 7, rue de Lille.

prélude du bien à venir. Notre conduite envers les animaux. Nous ne sommes pas les premiers dans la création. Aveuglement de l'orgueil humain. Punition qu'il entraîne. Il faut étudier la mort.

Lettre III. Ce qu'on nous dit de l'âme après la mort. A l'œuvre on connaît l'artisan. Angoisses du doute. Indifférence et opinions diverses. La mort n'existe pas. La parabole du semeur. La bonne terre. L'âme humaine se dégage de l'obscurité. Allan Kardec.

Lettre IV. Ames et Esprits. Renseignements donnés par les Esprits. Différences intellectuelles et morales entre les enfants. Les desseins de Dieu sont impénétrables, mais seulement tout autant qu'il le veut ainsi. Nécessité de regarder quand il daigne lever un coin du voile. Bons conseils et solution raisonnable. Ces conseils s'adressent à tous. Ce qui est sorti des coups frappés par les mains invisibles.

Lettre V. Les invisibles ont eux-mêmes enseigné les moyens de correspondre avec eux. Ce qu'ils ont dit d'eux-mêmes. Le périsprit. L'égoïste. L'homme de bien. Les critiques et ce qu'on doit leur répondre.

Lettre VI. Trouble qui suit la mort. La mort et le sommeil. La meilleure spéculation. Le supplice de Tantale. Conséquences d'une vie trop matérielle. Chacun est puni par où il a péché. La lumière de Dieu est à tous.

Lettre VII. Les communications d'Esprits souffrants. Le mauvais riche. Le jaloux du prétendu bonheur des autres. L'impie. L'aveugle ambitieux. Le suicidé. Faculté très répandue de s'entretenir avec les morts.

Lettre VIII. Les Esprits heureux. Le bonheur vrai. La vie future. Sécurité de ceux qui font le bien. Le nombre des bons augmente. La mort pour l'homme de bien, c'est la délivrance. Il ne reste ni inactif ni indifférent pour ses amis d'ici-bas.

Lettre IX. Instruction des Esprits heureux. Usage qu'on doit faire de sa raison. Croyances intéressées. Aimez-vous. Charité et humilité. La raison et la foi.

Lettre X. Nous sommes les maîtres de notre avenir. Justice de Dieu. Dieu a livré le monde à nos discussions. Il n'est pas de peines imméritées. Nécessité de la souffrance. L'homme sans Dieu est un aveugle sans guide. La loi de Dieu. Plus de haines, plus d'inimitiés!

Lettre XI. Compréhension des maux qui nous arrivent et de notre état actuel. Nous sommes traités comme nous avons mérité de l'être. Résignation active. Reconstruction de notre passé, assurance sur l'avenir. Le coupable se punit lui-même. Nécessité d'une semblable justice. Cherchons la cause des événements fâcheux. Amélioration et travail. Rien de ce qui nous concerne qui n'ait sa cause en nous.

Lettre XII. L'avenir nous appartient. Innombrables différences entre les hommes. Le dernier rang. Futilité des distinctions humaines. Effets de la lumière morale. Nos aspirations bonnes ou mauvaises marquent notre place après la mort.

Lettre XIII. Effet produit par le mot Esprit. Nécessité d'observer. Influence universelle des Esprits. Principales choses qu'ils ont dites. Les Esprits, c'est nous.

Lettre XIV. Présence et influence des Esprits prouvées par l'expérience. Indécision douloureuse. Dormir. La nuit porte conseil. Dieu est un père clairvoyant. Instruction d'un Esprit. La protection envers les faibles appelle la protection des forts. La récompense.

Lettre XV. La mort n'interrompt pas le travail. Il faut que le progrès s'accomplisse. Jésus est au milieu de nous. La moisson est proche. Chacun doit agir selon ses forces. L'homme inutile. L'homme nuisible. Impossibilités factices. Moyen de les conjurer. Vraies richesses. Les hommes sont meilleurs qu'autrefois. Pourquoi ?

Lettre XVI. Explication du progrès. Les hommes nouveaux sont les hommes d'autrefois. Il faut que vous naissiez de nouveau. Élie et saint Jean-Baptiste. Et nous aussi nous devons naître de nouveau. Conséquences forcées de nos actes. Les sauvages. L'orgueil. Restes d'instincts sauvages au milieu de la civilisation. Dieu n'a pu créer supérieur ce qui est inférieur. Le mérite réel.

Lettre XVII. L'action divine est partout. Création et transformation. Le mal est l'ouvrage de la créature. Dettes payées. Transformation de l'homme. Ancienneté dans la vie. Vivre et travailler. Les temps sont arrivés, Instruction à ce sujet.

Lettre XVIII. Partout les morts frappent à notre porte. Universalité des manifestations. Les prétendus devins. Puissance d'une bonne pensée. Opinion de saint Augustin sur les communications spirites. Conclusion qu'on en doit tirer. Immense intérêt de ces communications. Leurs conséquences naturelles. Malheur aux hommes de mauvaise foi ! Réaction en faveur des idées nouvelles.

Courte conclusion.

*La femme et la philosophie spirite*, influence des croyances philosophiques sur la situation de la femme dans l'antiquité et au moyen âge, par M. Hugonnet, auteur des souvenirs d'un chef de bureau arabe, I vol. in-18. Prix : 2 fr. 50 c. Paris, Librairie spirite, rue de Lille, 7.

Comme nous n'en doutions pas, ce livre, écrit avec conviction et talent et que nous annonçons à nos lecteurs dans le numéro de la Revue de décembre 1869, a été accueilli par tous les spirites avec la sympathie et l'intérêt qu'il mérite. Les fragments que nous en avons publiés avaient fait supposer à tort que l'auteur s'attachait uniquement à provoquer la régénération et l'émancipation de la femme arabe. Pour rectifier l'opinion de nos lecteurs à cet égard, nous reproduisons ci-joint les articles dont cet ouvrage a été l'objet dans l'Echo d'Oran, du 1er février, et dans la Solidarité, du 1<sup>er</sup> avril. Un rapide examen de la table des matières, que nous mettons en regard de ces comptes rendus, suffira pour faire apprécier la parfaite connaissance de l'état social de la femme, la profonde érudition et les pensées généreuses qui ont présidé à la rédaction de cette intéressante publication.

*Solidarité*, du 1<sup>er</sup> avril :

Que l'on croie ou non à la réalité des communications d'outre-tombe, on trouvera dans ce livre les idées les plus raisonnables et les plus progressives sur le rôle de la femme dans la famille et la société. Mais ce qui est particulier à cet ouvrage, c'est qu'il contient des renseignements précieux sur la femme arabe en Algérie. Il indique les moyens d'améliorer son sort et par elle d'amener à la civilisation les Musulmans d'Algérie. L'auteur, qui habite sans doute depuis longtemps l'Afrique, connaît parfaitement les mœurs du pays. Ce qui est mieux encore, et ce dont nous le félicitons, c'est d'avoir écrit un livre qui est une bonne œuvre, car on ne peut le lire sans devenir meilleur.

*Echo d'Oran*, du 1er février :

Il y a déjà quelque temps que ce livre a paru, et nous regrettons sincèrement de n'avoir pu lui souhaiter plus tôt la bienvenue ; d'abord parce qu'il est Oranais et qu'ensuite il exprime des idées que nous caressons particulièrement et que nous voudrions voir accepter partout.

La femme est-elle l'égale de l'homme ? Est-elle apte à jouir de l'égalité civile ? A ces deux questions, la religion et les lois répondent non. Servitude et tutelle éternelles, tel est le lot fait par le christianisme à la femme. Tu seras soumise à l'homme.

Aussi comprend-on aisément que les doctrines spirites, qui affirment l'égalité de la femme, aient fait de si ferventes prosélytes dans les deux mondes.

Cette thèse est magistralement soutenue par M. Hugonnet. Il démontre que la femme, souvent supérieure à l'homme par l'intelligence, l'est presque toujours par le cœur,

Aussi, dans les Gaules, les plus hautes fonctions sacerdotales leur étaient-elles réservées.

Elles rendaient, en outre, la justice, et les hommes se soumettaient à leur arbitrage. Qui excitait les guerriers au combat ? De simples druidesses : Laodice, Velléda ! Qui sauva la France à deux reprises différentes ? Des femmes : Geneviève de Nanterre et Jeanne d'Arc.

L'infériorité de la femme, au point de vue de l'intelligence, du cœur et de l'énergie morale, n'est donc pas justifiée. Ce qui fait son infériorité, c'est son éducation.

*Table des matières*

Chapitre I. Un accident trop fréquent en Algérie. Sy Tayeb, le philosophe du Sahel ; sa résidence ; sa famille. Sy Ahmed et M. Robert. L'homme et la femme devant le Créateur.

Chapitre II. Quelques femmes bien connues de l'histoire ancienne. La Bible. Dissertation sur les

communications en général, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Le Spiritisme. M. Prudhomme, spirite sans le savoir.

Chapitre III. Les femmes avant le Christ. Les Grecques ; les Pythies. Quelques mots au sujet des travaux des Esprits.

Chapitre IV. Jésus-Christ. Son admirable doctrine. Comment il comprend le rôle de la femme. L'égoïsme humain. Les médiums guérisseurs. Les Messies.

Chapitre V. La Germaine. La Gauloise. La femme à Home. Les prêtresses partout.

Chapitre VI. Druides et druidesses. Les Gaulois. Leur extraordinaire mépris de la mort. Notions du Spiritisme. Les fils des Gaulois doivent reprendre leur tradition et continuer à combattre le matérialisme.

Chapitre VII. Abaissement de la femme au moyen fige. Le christianisme et les barbares. Les croisades. Cause de la destruction de la féodalité. L'incrédulité naît de l'immutabilité des croyances.

Chapitre VIII. Les oncles de Sy Tayeb ; discussion de famille. La France sous ses derniers rois. Corruption de la famille. Les Arabes sous les khalifes, protecteurs de la famille et de la société. La femme arabe répudiée comme être humain et assimilée à la brute.

Chapitre IX. Excursion au tombeau du marabout Sydi Mansour. Ce qu'est la femme devant la loi musulmane. Ce qu'elle devrait être. La pauvre Fatma des tribus.

Chapitre X. Au marché de l'Iroug. Ce qu'est la femme arabe dans la vie pratique. Ce qu'elle devrait être. La femme chrétienne ; détails exposés par M. Robert.

Chapitre XI. La fête de Lella Kheira. La vie de Kheira ; ses vertus ; ses talents ; ses œuvres. Invocation à la sainte. Sa réponse communiquée par l'intermédiaire d'un taleb, médium auditif et parlant.

Conclusion.

En vente au 15 mai. *Le spiritisme devant la raison* (2<sup>o</sup> partie), les Doctrines, par Valentin Tournier, ancien journaliste. Broch. in-18. Prix : 1 fr. Paris, Librairie spirite, rue de Lille, 7.

*Remarque.* Cet ouvrage est la seconde partie d'une première brochure publiée par le même auteur, en 1868, sous le titre de : *Le spiritisme devant la raison* (les Faits). Prix : 1 fr.

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec, Inauguration du monument. Broch. in-18, avec vue du dolmen. Prix : 1 fr. Paris, Librairie spirite, rue de Lille. 7.

Avis

Réponse à M. N. M. O. de Marseille.

Il n'est tenu aucun compte des lettres qui ne sont pas ostensiblement signées, ou qui sont sans adresse certaine, quand le nom est inconnu, elles sont mises au rebut.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

**Juin 1870**

**Introduction à l'étude de la photographie et de la télégraphie de la pensée**

L'action physiologique d'individu à individu, avec ou sans contact, est un fait incontestable. Cette action ne peut évidemment s'exercer que par un agent intermédiaire dont notre corps est le réservoir, nos yeux et nos doigts les principaux organes d'émission et de direction. Cet agent invisible est nécessairement un fluide. Quelle est sa nature, son essence ? Quelles sont ses propriétés intimes ? Est-ce un fluide spécial ou bien une modification de l'électricité ou de tout autre fluide connu ? Est-ce ce que l'on désignait naguère sous le nom de fluide nerveux ? N'est-ce pas plutôt ce que nous désignons aujourd'hui sous le nom de fluide cosmique lorsqu'il est répandu dans l'atmosphère, et de fluide périsprital lorsqu'il est individualisé ?

Cette question, du reste, est secondaire.

Le fluide périsprital est impondérable, comme la lumière, l'électricité et le calorique. Il est invisible pour nous dans l'état normal, et ne se révèle que par ses effets ; mais il devient visible dans l'état de somnambulisme lucide, et même dans l'état de veille pour les personnes douées de la double vue. A l'état d'émission, il se présente sous forme de faisceaux lumineux, assez semblables à la lumière électrique diffusée dans le vide ; c'est à cela, du reste, que se borne son analogie avec ce dernier fluide, car il ne produit, ostensiblement du moins, aucun des phénomènes physiques que nous connaissons. Dans l'état ordinaire, il reflète des teintes diverses selon les individus d'où il émane ; tantôt d'un rouge faible, tantôt bleuâtre ou grisâtre, comme une brume légère ; le plus généralement il répand sur les corps environnants une nuance jaunâtre plus ou moins prononcée.

Les rapports des somnambules et des voyants sont identiques sur cette question ; nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir en parlant des qualités imprimées au fluide par le mobile qui les met en mouvement et par l'avancement de l'individu qui les émet.

Aucun corps ne lui fait obstacle ; il les pénètre et les traverse tous ; jusqu'à présent, on n'en connaît aucun qui soit capable de l'isoler. La volonté seule peut en étendre ou en restreindre l'action ; la volonté, en effet, en est le principe le plus puissant ; par la volonté, on en dirige les effluves à travers l'espace, on l'accumule à son gré sur un point donné, on en sature certains objets, ou bien on le retire des endroits où il surabonde. Disons en passant que c'est sur ce principe qu'est fondée la puissance magnétique. Il paraît enfin être le véhicule de la vue psychique, comme le fluide lumineux est le véhicule de la vue ordinaire.

Le fluide cosmique, bien qu'émanant d'une source universelle, s'individualise pour ainsi dire dans chaque être, et acquiert des propriétés caractéristiques qui permettent de le distinguer entre tous. La mort même n'efface pas ces caractères d'individualisation qui persistent de longues années après la cessation de la vie, ainsi que nous avons pu nous en convaincre. Chacun de nous a donc son fluide propre qui l'environne et le suit dans tous ses mouvements comme l'atmosphère suit chaque planète. L'étendue du rayonnement de ces atmosphères individuelles est très variable ; dans un état de repos absolu de l'esprit, ce rayonnement peut être circonscrit dans une limite de quelques pas ; mais sous l'empire de la volonté, il peut atteindre à des distances infinies ; la volonté semble dilater le fluide comme la chaleur dilate les gaz. Les différentes atmosphères particulières se rencontrent, se croisent, se mêlent sans jamais se confondre, absolument comme les ondes sonores qui restent distinctes malgré la multitude des sons qui ébranlent l'air simultanément. On peut donc dire que chaque individu est le centre d'une onde fluidique dont l'étendue est en raison de la force et de la volonté, comme chaque point vibrant est le centre d'une onde sonore dont l'étendue est en raison de la force de la vibration ; la volonté est la cause propulsive du fluide, comme le choc est la cause vibrante de l'air et propulsive des ondes sonores.

Des qualités particulières de chaque fluide résulte entre eux une sorte d'harmonie ou de désaccord, une tendance à s'unir ou à s'éviter, une attraction ou une répulsion, en un mot les sympathies ou les

antipathies que l'on éprouve souvent sans causes déterminantes connues. Est-on dans la sphère d'activité d'un individu, sa présence nous est quelquefois révélée par l'impression agréable ou désagréable que nous ressentons de son fluide ! Sommes-nous au milieu de personnes dont nous ne partageons pas les sentiments, dont les fluides ne s'harmonisent pas avec le nôtre, une réaction pénible nous oppresse, et nous nous y trouvons comme une note dissonante dans un concert ! Plusieurs individus sont-ils, au contraire, réunis dans une communauté de vues et d'intentions, les sentiments de chacun s'exaltent en proportion même de la masse des puissances régissantes. Qui ne connaît la force d'entraînement qui domine les agglomérations où il y a homogénéité de pensées et de volontés ? On ne saurait se figurer à combien d'influences nous sommes ainsi soumis à notre insu.

Ces influences occultes ne peuvent-elles pas être la cause provocante de certaines pensées ; de ces pensées qui nous sont communes au même instant avec certaines personnes ; de ces vagues pressentiments qui nous font dire : Il y a quelque chose dans l'air qui présage tel ou tel événement ? Enfin, certaines sensations indéfinissables de bien-être ou de malaise moral, de joie ou de tristesse, ne seraient-elles point l'effet de la réaction du milieu fluidique dans lequel nous sommes, des effluves sympathiques ou antipathiques que nous recevons et qui enveloppent comme les émanations d'un corps odorant ? Nous ne saurions nous prononcer affirmativement sur ces questions d'une manière absolue, mais on conviendra tout au moins que la théorie du fluide cosmique, individualisé dans chaque être sous le nom de fluide périsprital, ouvre un champ tout nouveau à la solution d'une foule de problèmes jusqu'alors inexpliqués.

Chacun, dans son mouvement de translation, emporte donc avec soi son atmosphère fluidique, comme l'escargot emporte sa coquille ; mais ce fluide laisse des traces de son passage ; il laisse comme un sillage lumineux inaccessible à nos sens, à l'état de veille, mais qui sert aux somnambules, aux voyants et aux Esprits désincarnés, pour reconstruire les faits accomplis et analyser le mobile qui les a fait exécuter.

Toute action physique ou morale, patente ou occulte, d'un être sur lui-même ou sur un autre, suppose d'un côté une puissance agissante, de l'autre une sensibilité passive. En toutes choses, deux forces égales se neutralisent, et la faiblesse cède à la force. Or les hommes n'étant pas tous doués de la même énergie fluidique, autrement dit, le fluide périsprital n'ayant pas chez tous la même puissance active, ceci nous explique pourquoi, chez quelques-uns, cette puissance est presque irrésistible, tandis qu'elle est nulle chez d'autres ; pourquoi certaines personnes sont très accessibles à son action, tandis que d'autres y sont réfractaires.

Cette supériorité et cette infériorité relatives dépendent évidemment de l'organisation ; mais on serait dans l'erreur si l'on croyait qu'elles sont en raison de la force ou de la faiblesse physiques. L'expérience prouve que les hommes les plus robustes subissent quelquefois les influences fluidiques plus aisément que d'autres d'une constitution beaucoup plus délicate, tandis que l'on trouve souvent chez ces derniers une puissance que leur frêle apparence n'aurait pu faire soupçonner. Cette diversité dans le mode d'action peut s'expliquer de plusieurs manières.

La puissance fluidique appliquée à l'action réciproque des hommes les uns sur les autres, c'est-à-dire au magnétisme, peut dépendre : 1° de la somme de fluide que chacun possède ; 2° de la nature intrinsèque du fluide de chacun, abstraction faite de la quantité ; 3° du degré d'énergie de la force impulsive, peut-être même de ces trois causes réunies. Dans la première hypothèse, celui qui a le plus de fluide en donnerait à celui qui en a le moins plus qu'il n'en recevrait ; il y aurait, dans ce cas, analogie parfaite avec l'échange de calorique que font entre eux deux corps qui se mettent en équilibre de température. Quelle que soit la cause de cette différence, nous pouvons nous rendre compte de l'effet qu'elle produit en supposant trois personnes dont nous représenterons la puissance par trois nombres 10, 5 et 1. Le 10 agira sur 5 et sur 1, mais plus énergiquement sur 1 que sur 5 ; 5 agira sur 1, mais sera impuissant sur 10 ; enfin 1 n'agira ni sur l'un ni sur l'autre. Telle serait la raison pour laquelle certains sujets sont sensibles à l'action de tel magnétiseur et insensibles à l'action de tel autre.

On peut encore, jusqu'à un certain point, expliquer ce phénomène en se reportant aux considérations

précédentes. Nous avons dit, en effet, que les fluides individuels sont sympathiques ou antipathiques les uns par rapport aux autres. Or, ne pourrait-il se faire que l'action réciproque de deux individus fût en raison de la sympathie des fluides, c'est-à-dire de leur tendance à se confondre par une sorte d'harmonie, comme les ondes sonores produites par les corps vibrants ? Il est indubitable que cette harmonie ou sympathie des fluides est une condition, sinon absolument indispensable, au moins très prépondérante, et que, lorsqu'il y a désaccord ou sympathie, l'action ne peut être que faible ou même nulle. Ce système nous explique bien les conditions préalables de l'action ; mais il ne nous dit pas de quel côté est la puissance, et tout en l'admettant, nous sommes forcés de recourir à notre première supposition.

Du reste, que le phénomène ait lieu par l'une ou par l'autre de ces causes, cela ne tire aucune conséquence ; le fait existe, c'est l'essentiel : ceux de la lumière s'expliquent également par la théorie de l'émission et par celle des ondulations ; ceux de l'électricité par les fluides positif et négatif, vitré et résineux.

Dans une prochaine étude, nous appuyant sur les considérations qui précèdent, nous chercherons à établir ce que nous entendons par la Photographie<sup>14</sup> et la Télégraphie de la pensée.

Allan Kardec

### Polémique sur le libre arbitre

(Deuxième article, voir la revue d'avril 1870. Page 109.)

Le 30 mars dernier, c'est-à-dire quelques jours avant la publication de notre article sur le libre arbitre, dans le numéro de la revue spirite d'avril, nous recevions de M. le comte de Mons de Wiesbaden (Prusse), une lettre ayant pour objet d'attirer notre attention sur l'intéressant problème de l'inégalité des conditions, et nous proposant de mettre la question à l'étude, en des termes qu'on eût pu croire calqués sur ceux de nos correspondants de Paris et d'Orléans. Cette coïncidence remarquable nous a suggéré les réflexions suivantes :

Il y a des époques, dit-on communément, où certaines idées sont dans l'air, et il n'est point rare alors de voir surgir de différents centres, des recherches identiques et des tentatives simultanées pour résoudre certains problèmes. L'humanité, insatiable de connaître, en est sans doute arrivée au moment de quelque progrès remarquable, de quelque-une de ces conquêtes de l'intelligence éclairant l'univers en marche à travers la nuit des temps.

La nombreuse correspondance dont la question du libre arbitre a été l'objet, de la part de personnes absolument étrangères les unes aux autres, nous est une nouvelle preuve de cette communion intime qui unit, à leur insu, les chercheurs disséminés dans les différentes contrées du globe, et, en apparence, sans rapports directs les uns avec les autres.

D'où vient cette communauté de sentiments exprimés en des termes identiques ? Qui sait si elle n'est pas due aux relations des âmes dégagées, pendant le sommeil, de leurs liens corporels, et voyageant ensemble dans le monde des idées ?

Au commencement de ce siècle, trois chimistes, l'un Français, l'autre Anglais, le troisième Suédois, découvrirent simultanément, à quelques jours de distance, le même corps simple ! Dans l'état de veille, ils n'avaient aucun rapport entre eux concernant l'objet de leurs communes recherches ; désireux chacun de s'illustrer en dotant la science d'un nouveau fleuron, ils se seraient bien gardés de rien laisser transpirer de leurs travaux secrets.

Et cependant, est-ce au hasard que nous devons attribuer cette coïncidence remarquable de résultat, et les époques presque identiques de leur obtention ? Nous ne pouvons le croire ; nous aimons plutôt à nous figurer que les savants, comme le commun des hommes d'ailleurs, dépouillant avec le sommeil du corps une partie de leurs préjugés terrestres, et ne songeant plus qu'au bien général, se réunissent la nuit, dans le laboratoire illimité que leur offre l'immensité, pour concerter leurs efforts

---

<sup>14</sup> Voir la Revue de juin 1868, p.167.

et diriger leur marche en avant, avec plus de certitude et de rapidité.

Avons-nous tort ou raison ? Est-ce là un rêve décevant, une théorie sans fondement ou un pressentiment de la vérité ? Nous l'ignorons ; mais ce qui est certain, c'est que les questions du libre arbitre et de l'origine de l'âme sont aujourd'hui si complètement dans l'air, qu'il n'est pas de semaine où, de l'étranger, de la province et de Paris même, nous ne recevions quelques communications, documents, demandes, concernant cet important problème.

Après avoir pris connaissance de la revue d'avril, M. le comte de Mons nous a communiqué en ces termes, sa conception personnelle :

Question : « Les âmes étant toutes créées égales, simples et « ignorantes, d'où vient-il qu'elles suivent des voies si différentes ?

Réponse : La solution de cette question est rendue plus difficile encore par le caractère indécis que nous attachons au mot libre arbitre. Dans sa véritable acception, le libre arbitre n'est que la liberté de choisir. Or, cette liberté présuppose nécessairement une autre faculté sans laquelle elle ne saurait exister: c'est l'intelligence. En effet, comment faire un choix, si l'on n'est pas à même de comprendre, de comparer, de juger avant de se déterminer. La connaissance, la comparaison, le jugement, sont autant de facultés de ce que nous nommons l'intelligence, qui est elle-même un attribut intégrant et essentiel de l'âme, avec laquelle elle se confond. Le libre arbitre n'est qu'une faculté corrélatrice, secondaire même, en ce sens qu'elle dépend de celles qui la précèdent, et obéit en quelque sorte à leur plus ou moins de développement.

Admettons, avec la science, que chez l'homme primitif, l'intelligence n'étant qu'à l'état d'ébauche, elle n'a pu lui donner qu'une idée forte confuse du bien et du mal. A cette intelligence, qui primitivement ne différait pas beaucoup de l'instinct, devait correspondre un libre arbitre à peu près nul. L'homme cependant avait des besoins, des appétits sérieux, qu'exigeait le soin même de sa conservation. Pour les satisfaire, et dans les conditions où il se trouvait, il a dû nécessairement être emporté vers le mal, car les appétits les plus grossiers prédominaient et étouffaient en quelque sorte, un sens moral déjà bien confus par lui-même. Il résulte de là que chaque homme a dû faillir ; et toutes les âmes indistinctement, avant d'être arrivées, par des incarnations successives, à un certain degré d'avancement, ont dû également faillir, parce qu'elles agissaient toutes sous l'influence des mêmes conditions. Toutes, jusque-là, elles ont apporté chacune la même somme de fautes, et par conséquent chacune la même somme de souffrance. Égalité et justice dans la loi divine. Ce n'est qu'à partir de ce certain degré d'avancement que, l'intelligence ayant acquis une pleine connaissance du bien et du mal, le libre arbitre s'étant développé graduellement à raison du progrès de l'âme, la responsabilité a commencé, et avec elle, la chute ou la marche lente ou rapide de chaque âme en particulier.

Hypothèse ! nous criera-t-on peut-être. Mais une hypothèse destinée à expliquer des faits, est démontrée vraie dans la mesure où elle explique ces faits. Ainsi, de nos jours, nous avons des exemples qui viennent à l'appui de notre opinion et tendent à en prouver la vérité : le sauvage tue l'ennemi qui gêne ses appétits, et souvent le dévore après l'avoir tué, sans que sa conscience lui en fasse le moindre reproche, tandis que l'Esprit avancé sent qu'il fait mal s'il ne partage pas son pain avec son ennemi qui a faim. D'où vient cette immense différence entre des hommes qui cependant ont la liberté de choisir, si ce n'est que chez l'un l'intelligence encore obtuse a faussé la notion du bien et du mal, tandis que chez l'autre le progrès a rectifié cette aberration ? Le sauvage n'est point responsable de cet acte barbare dont il n'a point compris la portée ; mais pour avoir failli par ignorance, il n'en a pas moins fait le mal. Qui nous dit que tel n'a point été le cas de l'humanité entière dans son enfance, alors que les âmes simples et ignorantes avaient besoin pour leur développement, de passer d'abord par la faute qui établit la distinction du bien et du mal, puis par la souffrance qui en est la conséquence et les appelle plus tard au bien ?

Comte De Mons »

Cette solution, ayant été lue à l'une de nos dernières séances, fut de la part des Esprits l'objet de la communication suivante :

(Cercle de la rue de Lille, Paris, 22 avril 1870)

Pour expliquer la diversité des voies suivies par les âmes dans leur essor vers l'infini, et par suite l'inégalité des conditions, M. le comte de Mons suppose que, créées simples et ignorantes, elles demeurent ainsi pendant toute la durée des premières incarnations, et que ce n'est qu'avec les naissances ultérieures, lorsque l'intelligence est déjà développée, que le libre arbitre éclot et permet à chaque être de s'écarter d'un commun point de départ pour se retrouver à un même point d'arrivée. Il oublie qu'il ne fait ainsi que déplacer la question, sans la faire avancer d'un pas, car il est tout aussi difficile de s'expliquer comment des âmes également intelligentes peuvent devenir inégalement intelligentes, que si on est en présence d'âmes ignorantes, mises dans la nécessité d'apprendre.

Supprimez la question, comme le disait récemment un de vos instructeurs, et vous n'aurez pas de peine à la résoudre, mais ne la défigurez pas, ne l'enveloppez pas de nouveaux voiles, alors que vous voyez déjà à peine pour en distinguer les contours, et lorsqu'il vous faudrait un foyer plus étincelant pour pénétrer au delà de la surface.

Avant de discuter l'influence du libre arbitre à l'origine, sachons déjà ce que c'est qu'être libre ? Ce n'est certes point avoir la liberté de tout faire, tant s'en faut, mais c'est cependant avoir une certaine liberté. La liberté humaine est-elle dans l'acte ou dans la conception de l'acte ? Voilà la question véritable, et c'est peut-être la seule que l'on n'ait point songé à étudier profondément.

L'homme peut tout penser ! Il n'y a de borne à sa pensée que la puissance même de sa conception, mais nulle cause extérieure ne vient lui dire : Tu n'iras pas plus loin ! Cependant, peut-il mettre à exécution toutes ses pensées, les réaliser par les actes ? Non, il n'en pourrait être ainsi que si la connaissance parfaite de tout ce qui existe, présidait à la conception et à l'accomplissement de ses actes ; mais il est loin de tout savoir.

Lorsqu'il naît à la vie, l'homme ignore tout ; il conçoit à peine, et ce qu'il conçoit, il le conçoit mal. Exécutant une pensée mal conçue et en dehors de la vérité, il se heurte à un obstacle, et c'est dans cette lutte avec l'impossibilité d'agir, de réaliser ses désirs, que se développent son intelligence, son jugement et son libre arbitre. Ce qu'il a voulu, il le veut toujours, et il le voudra tant qu'il ne sera pas satisfait, ou tant qu'il n'aura pas compris qu'il ne peut l'être.

Dire que le libre arbitre est secondaire par rapport à l'intelligence est un non-sens ; on pourrait affirmer avec autant de raison que l'intelligence est secondaire par rapport au libre arbitre, car s'il est évident que sans intelligence, il n'y aura ni perception, ni jugement, ni comparaison, ni choix, il est évident aussi que le jugement et la comparaison n'ont pas de raison d'être, s'ils ne mettent pas l'individu dans la nécessité de choisir.

L'intelligence n'est donc pas concevable sans le libre arbitre, et ce dernier implique nécessairement l'intelligence, ils sont donc corrélatifs et ni l'un ni l'autre ne peuvent être secondaires par rapport à l'autre ; ils sont les qualités primordiales et immédiates des âmes ! L'âme naît ! Où ? Quand ? Peu importe. Dès qu'elle est, elle agit, inconsciemment peut-être, mais du jour où l'inconscience cédera la place au jugement, à l'expérience, à la comparaison, l'intelligence et le libre arbitre écloront et se développeront simultanément.

Vouloir que chacun parvienne dans le même temps et par les mêmes moyens, à un résultat identique, c'est faire de l'être humain une machine composée d'un certain nombre de rouages, et qui, destinée à atteindre un but par un procédé donné, ne peut y arriver par aucun autre mode.

La machine se brise ou brise l'obstacle ; l'homme se froisse, se meurtrit matériellement et moralement, mais l'obstacle reste debout jusqu'à ce qu'il le franchisse, soit en le tournant, soit en l'anéantissant ; mais il y a mille moyens variés de tourner ou d'anéantir un obstacle ; la patience, la violence, l'adresse, peuvent être tour à tour employées, et s'il est vrai que le résultat matériel sera identique dans tous les cas, il est vrai aussi que le résultat intellectuel sera très différent dans l'un ou l'autre cas.

Le mineur qui fait sauter un rocher, le chimiste qui le dissout, ont tous les deux anéanti la barrière qui s'opposait à leur passage, mais demandez-leur si le sentiment de leur triomphe est le même ; s'ils ont conçu l'acte et s'ils l'ont exécuté, mus par les mêmes mobiles ! Il n'en est certainement rien.

Toutes les différences sociales, morales et intellectuelles, je le répète, entre Esprits créés à la même

époque, résultent uniquement de la manière dont chacun emploie son libre arbitre. Condensez sur ce seul point vos observations et vous trouverez bientôt la clé du problème.  
Allan Kardec

## **Correspondance** *Utilité et efficacité de la prière*

Nous recevons de Toulouse la lettre suivante :  
Toulouse, 8 mai 1870.

« Messieurs,

En lisant la Revue spirite de ce mois, je me suis arrêté et j'ai réfléchi, à un paragraphe d'une remarque de la rédaction, commençant ainsi : Nous sommes heureux de voir le nouveau groupe s'ouvrir sous les auspices de la prière, etc., etc. Cette remarque donne à comprendre que parmi les spirites, il y a divergence de vues sur l'utilité ou l'efficacité de la prière. Je crois pour ma part que cette question est très importante.

Que suis-je moi, pour oser élever la voix et émettre mon opinion ? Un adepte très obscur, c'est vrai. Mais le Spiritisme c'est mon bien, c'est ma consolation, c'est ma récompense ! Et rien de ce qui touche à un principe essentiel de la doctrine, ne doit être indifférent à un adepte sincère.

Gardons-nous cependant de penser que ceux qui ne croient pas à l'utilité de la prière, soient mus par un sentiment d'hostilité ou d'orgueil. Peut-être est-ce au contraire, le besoin qu'ils éprouvent de bien comprendre cette question, de la voir élucider d'une manière claire et précise, qui les pousse à cette négation afin de brasser l'idée et de l'épurer.

J'ai remarqué dans mes relations, que les hommes instruits étaient surtout réfractaires à la prière, arguant que les prières formulées sont toutes plus ou moins empreintes de mysticisme, infirmant souvent quelques-uns des attributs de Dieu et conséquemment plus propres à maintenir l'ignorance, la foi aveugle, le fanatisme, qu'à élever l'âme humaine vers Dieu par la raison et la science, vous répondant carrément qu'agir vaut mieux que prier ; que faire bien par soi-même vaut mieux que prier Dieu ou les saints de le faire pour nous. Et pourtant tous ces savants prient eux-mêmes ; ils prient dans leurs couvres. Que font les postes en chantant les beautés de la nature ou de l'idéal ? Les philosophes, en recherchant la vérité ? Les savants, en fouillant en tous sens les arcanes de la science ? Ils prient ! Ils élèvent leur pensée vers le beau, vers le vrai, vers le bon ! Leurs aspirations vont s'abreuver aux sources élevées et, consciemment ou non, ne disent-ils pas : « O Dieu tout-puissant ! Toute bonté, toute beauté, toute justice, toute science ! Nous faisons tous nos efforts pour avancer vers toi, et y pousser l'humanité ! Car ce qu'ils ont senti, trouvé, acquis, ils s'empressent de le communiquer à leurs frères, afin de les faire participer à leur joie, à leur bonheur !

A. quoi donc cela tient-il qu'ils nient l'utilité de la prière ? C'est peut-être parce que l'utilité et l'efficacité de la prière n'ont pas encore été présentées d'une manière assez concise et assez précise. Il est pourtant vrai que, pour quiconque étudie avec soin les ouvrages doctrinaux, cette question est clairement élucidée ; mais cette élucidation se trouve disséminée en maints endroits ; c'est comme une transition ménagée à dessein par les bons Esprits, et par notre vénéré maître, eu égard aux habitudes prises, à l'ignorance, et aux faiblesses de l'humanité actuelle. La multiplicité des prières formulées dans le livre des Evangiles, a peut-être contribué à accréditer cette idée de mysticisme et pourtant il y est formellement déclaré, que, « ces diverses formules ne sont données que pour venir en aide aux personnes qui sont embarrassées pour rendre leurs idées. » A mon avis, les matériaux ne manquent pas dans les ouvrages doctrinaux pour élucider cette question. Et en cela je crois qu'il y a urgence. « Vous priez presque tous, mais combien peu savent prier. » (Livre des Evangiles, 2<sup>e</sup> édition, page 328.) Il me semble que c'est très vrai. Et si on médite avec soin tout ce qui, dans les œuvres du maître, se rattache à cette question, il est facile de voir que les diverses formules de prières ne sont qu'une transition nécessaire pour faciliter à certains adeptes le passage d'une foi aveugle à une foi éclairée et raisonnée.

Si on étudie et compare ce qui est dit au sujet de la prière, (Livre des Esprits, 9<sup>o</sup> édition, paragraphe 261 à 266 ; Livre des Médioms, 7<sup>o</sup> édition, page 482, Dissertations spirites, XVI. Livre des Evangiles, 2<sup>o</sup> édition, chapitre XXIII, et surtout paragraphe 273. Revue spirite 1865, janvier, page 5, Considérations sur la prière dans le Spiritisme) et d'autre part, si on considère ce qui a été dit, tant dans les ouvrages fondamentaux que dans la Revue spirite sur la puissance de la pensée et son mode d'action, il est facile alors de comprendre le rôle de la prière, jusqu'où peut aller son efficacité et quelle est son utilité.

Je l'avoue hautement, je prie ! Oui, je prie Dieu ; non de me pardonner mes fautes, non de m'accorder telle grâce, non de faire telle ou telle chose ; mais j'élève ma pensée vers ce foyer immense de perfections infinies, et, méditant en ma conscience sur mon ignorance et mes imperfections, je prends la ferme résolution de faire tous mes efforts pour me rapprocher le plus possible des perfections que j'admire.

Je prie les Esprits élevés, non de faire pour moi le travail qui m'incombe, non de me délivrer de tel mal ; mais j'élève ma pensée vers eux, je m'inspire de leur amour, de leur science, de leurs acquis, de leurs luttes, et ma pensée fortifiée, stimulée par leur exemple, puise en eux un encouragement, une force nouvelle pour m'exciter à m'élever vers eux.

Je prie les Esprits inférieurs, non pour attirer sur eux une faveur spéciale, non pour les délivrer sans leurs propres efforts, de leur ignorance ou de leur souffrance ; mais je dirige ma pensée vers eux pour les éclairer de mes faibles lumières, pour les encourager de mes faibles acquis, pour leur porter secours dans leur détresse, leur démontrer l'être toujours existant dans ses transformations variables, possédant toujours son libre arbitre, étant toujours l'artisan de sa propre destinée, n'étant borné dans ses manifestations que par son ignorance, dans son bonheur que par ses imperfections ; leur apprenant, qu'en dehors de l'harmonie universelle, il n'y a que souffrance que cette harmonie divine, c'est la loi d'amour ; amour de chacun pour tous, amour de tous pour chacun.

Sans la prière, l'élévation de pensées, la charité, la fraternité, la solidarité, la réciprocité seraient des sentiments irrationnels, illogiques et les conséquences du mysticisme, de la foi aveugle, de l'ignorance et du fanatisme. Connaissions-nous assez toutes les forces de la nature, pour nier la puissance de la pensée ? Entre le moi et le non moi il y a toujours le rapport que l'objet soit Dieu, nos supérieurs, nos égaux, ou nos inférieurs, le rapport existe, c'est la loi. Il faut l'utiliser. Niez la loi, vous avez le chaos !

Oui, messieurs, prions seuls ou en réunion, prions rationnellement, logiquement ; évitons toutes les apparences mystiques, évitons les formules qui peuvent paraître infirmer quelques-uns des attributs de Dieu ; évitons les formules qui peuvent paraître placer celui qui prie, ou celui pour lequel on prie, dans une position de grâce ou de faveur ; que toutes nos prières soient une aspiration vers les perfections divines, un stimulant, un encouragement pour nous ou pour nos frères, un effort enfin pour avancer vers le but.

Prions de manière que, savants, docteurs, académiciens puissent prier avec nous ; que nos prières ne s'adressent pas seulement à leur codeur, mais aussi à leur intelligence et à leur raison. Et n'oublions jamais l'épigramme que nous a léguée notre vénéré maître : « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face, à tous les âges de l'humanité ! »

Je vous prie de faire agréer à madame Allan Kardec, l'hommage de mon profond respect, et mes vœux bien sincères pour son bonheur.

Veillez, etc.

Delprat, tonnelier. »

*Remarque.* Les considérations qui précèdent n'ont pas besoin de commentaires, et on ne saurait trouver une démonstration plus éloquente, plus persuasive du rôle de la prière comme la, comprend le Spiritisme. M. Delprat a jugé la question en philosophe habitué à scruter les lois de la nature, guidé par le flambeau de la logique et de la raison ; nous saisissons avec empressement cette occasion de lui témoigner notre satisfaction de le compter toujours parmi les plus actifs défenseurs de la philosophie spirite.

Comme M. Delprat, nous pensons en effet que la formule n'est rien et que la prière puise surtout la puissance de son action dans le sentiment qui la dicte ; cependant nous sommes fondés, par expérience, à croire que dans certaines circonstances, il y a utilité incontestable, urgence même, à formuler la prière à haute et intelligible voix.

Celui qui travaille ou qui prie isolément, qu'il exprime ou non sa pensée, agira évidemment avec la même puissance dans les deux cas.

Mais, à notre avis du moins, il n'en sera plus de même, si plusieurs ouvriers doivent unir leurs efforts pour transporter un fardeau qu'un seul ne pourrait soulever, si plusieurs personnes réunies dans un même lieu et pour un même objet, élèvent leur âme en commun vers la puissance créatrice, et s'essayent à accomplir de nouveaux progrès en s'inspirant par la contemplation des efforts, des luttres et des acquis des Esprits supérieurs.

Si les ouvriers mus par le même désir, agissent isolément, ils dépensent leurs forces en pure perte, s'exposent à des dangers certains sans atteindre le but qu'ils se proposent ; une entente préalable, au contraire, leur permet d'unir leurs efforts et de déplacer les fardeaux les plus pesants avec moins de fatigue et sans aucun danger.

Dans une assemblée de personnes réunies dans un même but, le résultat qu'on se propose par la prière, sera d'autant plus facilement obtenu que la communion de pensées sera plus intime. Or, qu'est-ce que la communion de pensées, sinon l'expression simultanée d'un même sentiment ? Comment pourrait-on agir simultanément, identiquement, sans exprimer le sentiment commun d'une manière intelligible et compréhensible pour tous ? Dans la prière exprimée à haute voix, la formule a pour objet de réunir en faisceaux les sentiments que chacun eût émis isolément dans le cas d'une prière tout intérieure.

Dans le monde physique, comme dans le monde intellectuel, la solidarité des vues, l'union intime des efforts activent la marche du progrès ; pourquoi en serait-il différemment dans le monde moral ? Comme simple enveloppe de la pensée, la formule est évidemment sans importance ; mais, si elle devient le moyen d'unir nos efforts et d'établir une solidarité plus intime entre notre monde et le monde spirituel, si elle est le levier qui nous permet de triompher des obstacles contre lesquels nous lutterions en vain isolément, respectons-la, et servons-nous-en comme de l'un des plus précieux instruments de progrès que la Providence ait mis entre nos mains.

### **Comment on devient spirite**

En classant et en analysant la nombreuse correspondance que nous recevons journellement des spirites en général, mais plus particulièrement de ceux auxquels la distance ne permet point d'avoir avec nous de fréquents rapports verbaux, nous avons maintes fois constaté que c'était moins aux manifestations extraordinaires qu'au raisonnement que le Spiritisme devait le plus grand nombre de ses adhérents. Et cela se conçoit les premiers, en effet, ne doivent leur conviction qu'à une sorte de surprise des sens ; ils ont vu un phénomène en apparence anormal, et leur incrédulité vaincue a fait place un enthousiasme irraisonné qui tombe souvent avec le temps pour laisser le champ libre à de nouvelles incertitudes ! Ils se sont emparés avec empressement de l'explication que le Spiritisme leur a donnée du fait qui les a surpris mais s'ils bornent là leurs recherches, si l'étude ne vient point confirmer et consolider leur croyance, ils la perdront avec la même rapidité qu'ils l'ont acquise, jusqu'à ce que les événements viennent les obliger à approfondir un peu plus sérieusement le problème de la vie éternelle.

Le spirite que le raisonnement a persuadé est plus froid ; son enthousiasme est réfléchi ; sa conviction est inébranlable, parce qu'elle repose, non sur un fait extraordinaire auquel on peut opposer un fait contradictoire, mais sur l'étude attentive des lois universelles, sur la certitude que le Spiritisme lui donne de la justice de Dieu et de l'immortalité de son être.

La lettre suivante nous est une confirmation nouvelle de cette vérité. Nos lecteurs nous sauront gré

sans doute de les mettre en communication de pensées, par sa publication, avec un de nos frères qui sait joindre à la modestie du véritable spirite, l'élégance du style et la profondeur des pensées.  
X\*\*\* Avril 1370

« Messieurs,

Puisque l'occasion s'en présente aujourd'hui laissez-moi, vous dire comment je suis devenu spirite. Bon nombre de vos lecteurs et de vos amis vous ont déjà communiqué leurs impressions à ce sujet. J'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas inutile de vous faire connaître les miennes, et d'aider par là de mon faible témoignage, à une étude intéressante qu'on pourrait entreprendre sur les causes de la propagation du Spiritisme. Je ne serai qu'un obscur ouvrier de la grande cause que vous défendez; mais je travaillerai avec cette persuasion que plus il y a d'ouvriers plus l'œuvre se perfectionne et grandit.

Comment suis-je devenu des vôtres, Messieurs ? Je vais vous le dire : c'est grâce à ma mère. Ce qui ne doit pas vous étonner, car en tout temps, pour tout et partout, vous avez dû remarquer que ce sont les femmes qui ont l'inspiration ; l'action est réservée aux hommes : ils s'emparent de cette inspiration, la travaillent, la pénètrent jusqu'à en faire sortir quelque œuvre de mérite, quelque étincelle de génie et de vertu. Je me dispenserai de vous en donner des preuves : l'histoire en est pleine, et chaque jour nous en avons sous les yeux.

Je continue. C'était, je crois, en 1856 ou 57, ma mère eut la bonne fortune de faire la connaissance d'un homme éminent, au point de vue de la science comme au point de vue de la morale. Je tairai ici son nom, car j'ignore ce qu'il est devenu depuis qu'il nous a quittés. Toujours est-il qu'il a dû être un des plus distingués et des plus fervents propagateurs de la foi spirite. Il parlait souvent et longtemps avec ma mère, et j'ai toujours pensé que ses conversations devaient être très intéressantes, car on l'attendait avec une fébrile impatience, et l'on ne savait rien faire ni rien dire que par lui. On n'était pas moins attentif à ses récits que ne l'était le sultan aux contes de Djézarade, dans les Mille et une Nuits. J'étais jeune alors, et je ne retenais guère de ses entretiens que les histoires merveilleuses qu'il se plaisait à nous raconter.

Plus tard, quand j'eus grandi, quand je fus entré dans cette période la plus sérieuse de la vie, où l'enfant apprend à connaître le monde et à devenir homme, je trouvais, en étudiant l'histoire des peuples et de leurs religions, qu'il existait d'importantes lacunes à combler, une multitude d'erreurs, de contradictions, de points obscurs à éclaircir, et qu'à moins d'une foi aveugle, il n'était guère possible de ne pas concevoir des doutes sur l'existence de Dieu, sur notre destinée après la mort.

Or, parlait alors de tables tournantes, de magnétisme, spiritisme ! De prime abord, comme tous les gens qui ont peur de paraître ridicules et se soucient trop de l'opinion des autres, je me retranchai dans un dédaigneux silence et ne voulu pas en entendre parler. Vers 1860, ma mère s'abonna à un journal spirite qui paraissait à Lyon : la Vérité. J'en lus quelques numéros par distraction, et je m'aperçus bientôt que ce qui me paraissait d'abord ridicule, était tout simplement beau. Un magnifique article, la logique du Spiritisme, signé du pseudonyme de Philaléthès, acheva de me convaincre tout à fait. La lumière avait illuminé les ténèbres. C'était le fiat lux, et lux fada est. La lumière morale après la lumière physique.

Que vous dirai-je de plus, Messieurs ? Que j'ai eu des visions, que j'ai vu des tables tournantes, que j'ai été témoin de faits merveilleux ? Non. A part quelques rêves singuliers qui se sont réalisés, je n'ai été le témoin ni l'acteur d'aucun fait surprenant et de ce qu'on est convenu généralement d'appeler un miracle. Mais ce que j'ai trouvé de plus merveilleux dans le Spiritisme, c'est que sa logique est claire, universelle, accessible à toutes les intelligences, et qu'elle prouve d'une manière nette et simple ce qui, jusque-là, avait été pour tout le monde réputé inintelligible. Que de volumes, en effet, les philosophes ont noircis pour arriver à être incompréhensibles et que de beautés vous nous avez révélées en quelques feuillets, ô spirites ; que de vérités vous nous avez démontrées par votre parole simple et persuasive !

Vous dirai-je encore, Messieurs, qu'un jour, après un entretien sur l'astronomie, je me suis adonné à cette science, la plus belle du monde, et que c'est avec un étonnement et un plaisir indicibles, que

j'ai trouvé et reconnu la solution des problèmes que l'âme atterrée et confondue d'admiration, se pose en face du majestueux spectacle des mondes roulant dans l'infini, sous les regards de l'Éternel ? La science avait abaissé, humilié l'homme ; le Spiritisme l'a relevé. En hôte généreux, il a ouvert les portes de son palais à tout le monde : aux pauvres comme aux riches, aux athées comme aux croyants, et sur le fronton de ce palais, il a effacé la devise du désespoir consacrée par le Dante, pour y faire luire à tous les yeux, celle de la foi et de l'espérance.

Et voilà, Messieurs, un faible aperçu des causes qui m'ont fait engager dans la milice spirite, dont je défendrai toujours avec orgueil et avec joie, le glorieux étendard. Je suis heureux de me dire votre compagnon d'armes et tout dévoué serviteur,

Algoi. »

### **La fête du feu à l'Île Maurice**

Un de nos correspondants de Port-Louis nous adresse le récit suivant :

« Messieurs,

Encore sous l'impression que j'ai éprouvée en assistant à une des grandes cérémonies indiennes, appelée la fête du Feu, je viens vous en communiquer les détails, en vous priant de vouloir bien, si toutefois vous le jugez convenable, interroger les bons Esprits à ce sujet, dans une de vos prochaines séances.

Je suis peu au courant de la théologie indienne cependant, d'après ce que j'ai pu entendre de la bouche même des adorateurs de Brahma, qui, à vrai dire, n'en savent guère plus que moi, pour la plupart, outre la trinité divine, composée de Brahma, Vischnou et Schiva, créateur, conservateur et destructeur, il y a encore une foule de dieux de quatrième et de cinquième ordre, idoles plus ou moins hideuses, fétiches de bois ou de pierre, auxquels ils sacrifient.

Chacune de ces idoles a une attribution plutôt mauvaise que bonne, il faut l'avouer. Ainsi, le terrible dieu du feu, né de la flamme et présidant à tous les ravages qu'elle cause, est en grand honneur parmi les indiens. Sa fête est l'une de leurs plus belles cérémonies.

Pendant plusieurs jours, les plus fanatiques d'entre eux se préparent par des prières, des jeûnes et des privations de toute espèce, au grand acte qu'ils vont accomplir ; pour les uns, c'est un vœu ; pour les autres, c'est une sorte de fanfaronnade de dévotion; quelques-uns sont poussés par leurs prêtres ; ceux-là se montrent beaucoup moins ardents d'ordinaire. Disons aussi que leurs macérations sont accompagnées d'une somme d'argent assez forte que ces malheureux offrent à l'idole, mais qui reste aux mains de ceux qui la soignent.

Enfin, le grand jour est arrivé; depuis la veille, un immense bûcher, sans cesse alimenté par des troncs d'arbres entiers que l'on y jette, couvre une superficie de douze à quinze pieds de longueur sur une largeur de cinq ou six, en lançant vers le ciel des tourbillons de flamme et de fumée, et, répondant au loin une chaleur telle, que les spectateurs les plus curieux sont obligés de se tenir à distance pour ne pas, être suffoqués.

L'heure a sonné ; des Malabars, armés de longs bâtons ferrés, s'approchent du brasier ardent, le renversent et dispersent les débris enflammés sur toute la surface, à une hauteur égale de six à huit pouces. Aussitôt, une musique sauvage, ou plutôt une sorte de charivari, se fait entendre. C'est l'idole qui sort de sa cachette, que l'on porte processionnellement et que l'on dépose sur une estrade placée devant une mare d'eau de quelques pouces de profondeur et d'un diamètre de trois pieds tout au plus, creusée à l'extrémité du brasier.

Idole grossière, noire, informe, espèce de monstre à face humaine, accroupie sous une masse de fleurs, dont la dévotion des fidèles lui a fait l'offrande.

Alors, de l'autre côté, en face de cet objet sacré, s'avance une seconde procession, toujours accompagnée de musique.

Celle-là se compose d'une trentaine d'Indiens presque nus, les cheveux en désordre, couronnés de

fleurs, barbouillés de safran et couverts de peintures bizarres ; ils chantent, crient, gesticulent avec une sorte de rage ; leurs traits se contractent, leurs yeux roulent, troublés et sans regard ; dans cet état de surexcitation, ils semblent des fous échappés de leur cabanon. Ce sont de véritables frénétiques que l'on est obligé de contenir, car ils n'ont plus conscience ni de ce qu'ils font, ni du lieu où ils se trouvent ; quelques-uns sont assez calmes, ou du moins comme hébétés ; ceux-là portent dans leurs bras de jeunes enfants effrayés qui pleurent et s'agitent en poussant des cris lamentables.

Le croirait-on ? Ces malheureux s'approchent du brasier ; ils y entrent sans hésitation et le traversent à pas lents, sans se presser, en suivant toute sa longueur, passent sans s'arrêter dans la petite mare, et vont s'agenouiller devant l'idole qu'ils adorent, et cela, sans donner le moindre signe de souffrance ! C'est incroyable, mais cela est. J'ai examiné avec soin leurs pieds et leurs jambes : pas la moindre trace de brûlure ! La peau est intacte ! Aussi, la cérémonie terminée, ils redeviennent doux et tranquilles et retournent à leurs occupations absolument comme si de rien n'était.

Qui peut donc les garantir ainsi ? Ils croient fermement que c'est la puissance de leur idole ; pour nous, qui n'avons pas leur foi aveugle, il nous est permis d'avoir quelques doutes. Je soupçonnais ces Indiens d'employer quelque composition connue d'eux seuls et qui pouvait annuler les effets de la flamme ; mais maintenant j'ai la conviction du contraire. MM. les esprits forts du pays, ne comprenant rien à ce fait étrange, n'ont jamais cherché à en approfondir la cause.

Pour nous, qui n'avons pas leur science, nous nous bornons à faire des suppositions, et voici celle qui nous paraît la plus raisonnable : les idoles de ces Indiens ne sont généralement que de mauvais Esprits qui se laissent volontiers adorer et se complaisent à voir les excentricités de leurs fidèles. Aussi, lorsque ces malheureux entrent dans les flammes ou se traversent les chairs avec une pointe acérée, sans que leur peau en conserve la moindre trace, ne devons-nous pas croire qu'ils sont sous une influence fluidique, émanant de ces mauvais Esprits, une sorte de magnétisme spirituel, qui les plonge dans un état de catalepsie assez semblable à celui que devaient éprouver les convulsionnaires de Saint-Médard, par exemple ?

N'est-il point étonnant qu'au dix-neuvième siècle, dans un pays civilisé comme l'île Maurice, de semblables miracles se renouvellent si souvent sans que personne ne puisse les expliquer ? Ainsi, parmi les Musulmans, qui sont beaucoup plus avancés que ces Indiens idolâtres, car leur religion est fondée sur les mêmes bases que la nôtre, avec la seule différence qu'ils n'admettent point la divinité du Christ, certains fanatiques célèbrent une fête nommée Ratif, dans laquelle, pour montrer la puissance de la foi, ces hommes, excités par des cris, des chants et des roulements de tambour, se traversent les joues, le cou, les bras, etc, avec des pointes de fer, et vont même jusqu'à se faire administrer de grands coups de sabre, sans qu'il en résulte le moindre inconvénient pour eux.

Point d'escamotage en tout ceci. C'est réel, et nous avons pu nous convaincre souvent de la bonne foi de ces martyrs volontaires. Ces faits extraordinaires deviendraient, sans nul doute, compréhensibles pour tous, si vos bons Esprits consentaient à les expliquer.

Nous venons vous prier de vouloir bien leur en faire la demande pour notre instruction générale ; nous leur en serons bien reconnaissants. »

*Remarque.* Selon le désir exprimé par notre honorable correspondant, nous nous sommes empressés de solliciter de nos guides une instruction sur ces remarquables manifestations. Nous en avons obtenu la communication suivante, que nous portons à la connaissance de nos lecteurs, bien qu'elle ne donne pas encore la solution définitive du problème, mais parce qu'elle peut servir de point de départ aux méditations des penseurs sérieux, et provoquer des études qui nous amèneront tôt ou tard à la connaissance de la vérité. Nous serons reconnaissants à ceux de nos correspondants qui voudront bien nous faire connaître les résultats auxquels ils seront parvenus à cet égard, soit par leurs propres travaux, soit par les instructions dont les Esprits pourraient en faire l'objet.

(Cercle de la rue de Lille, 13 mai 1870. - Méd. M. Leymarie.)

Temps primitifs, où êtes-vous ? Âge d'or et de fer tout à la fois, où la croyance sereine et pure

élevait l'âme aux plus hautes conceptions, étouffant ainsi l'appréhension corporelle, la peur de la nuit, le besoin de chaque jour ! Agny le sauveur, Agny le feu, le doux Agny, représentait la lumière, la chaleur, la quiétude profonde ; Agny était le talisman suprême, et de lui sortit la croyance en Dieu, en ce feu sacré et fécondant prodigué par les rayons du soleil, en l'étincelle enfermée dans le caillou, dans le bois, dans tout minéral ou végétal.

Brahma, avait condensé toutes ces impressions dans les livres sacrés de l'Inde, et ce n'est pas sans une émotion profonde, sans un attendrissement filial, qu'on relit ces coutumes qui firent loi aux premiers âges de l'humanité et même aujourd'hui, à quinze ou vingt mille ans de distance, nous sommes obligés de nous incliner devant les premières formes théogoniques des Aryas, car elles sont philosophiques, légales, et fraternelles au premier chef. L'immortalité de l'âme, Dieu et la conception de la trinité symbolique, la pluralité des existences et des lois qui régissent le monde de l'erraticité, y sont renfermés. Humbles fils de nos pères, inclinons-nous, et, reprenant de leurs mains le dépôt sacré mille fois séculaire, enseignons, prodiguons la vérité révélée, celle que le maître Allan Kardec a eu l'insigne honneur de formuler dans le Livre des Esprits.

Tout dégénère et tout se renouvelle ! Modifiant et multipliant ses moyens, le progrès, soumis en cela à une loi admirable et féconde, déplace le champ de ses opérations, et va créer dans un milieu mieux approprié, de nouvelles et plus vastes civilisations, tandis que dans les centres où la raison dominait jadis, l'ignorance, la peur, la pression tracassière des théocraties religieuses, éteignent les rayons de la vérité entrevue, dénaturent les cérémonies symboliques, laissant subsister à leur place les plus grossières superstitions.

Les adorateurs du feu ont disparu avec leur synthèse magnifique. La Perse n'est plus, l'Egypte avait commencé à comprimer la pensée en cachant mystiquement la tradition. Mahomet l'a faite fataliste, et les religions du moyen âge, copiant les théories des Assyriens et des Grecs, nous ont légué l'Enfer, le Purgatoire, le Dieu vengeur et partial, le culte des idoles, de sorte que, dans l'Europe civilisée, des populations entières prient tout comme l'Indien, l'Africain et les adorateurs du feu tant dégénérés.

Ces danses, ces contorsions, cette insensibilité physique dont on retrouve la trace chez tous les peuples et au fond de toutes les croyances du passé, nous les devons à Bouddha le réformateur. C'est ce physiologiste de génie qui a créé ces mouvements cadencés, ces sauts barbares, cette musique discordante au premier abord et cependant singulièrement harmonieuse pour celui qui pénètre au delà de la surface ; c'est cette excitation mécanique, jointe à la ferme croyance des adeptes en la présence du Dieu, qui conduit à l'insensibilité par l'invasion magnétique et fluidique d'agents peu connus jusqu'à nos jours, et que la science, on ne sait trop pourquoi, se refuse à approfondir, malgré l'évidence surabondante des faits. La catalepsie, c'est la mort apparente, c'est le froid et la chaleur disparus, c'est l'inertie remplaçant la vie, c'est l'impression morte et la chair devenue métal. Peut-être serait-il encore trop tôt pour vous, messieurs, d'explorer les horizons d'une chimie et d'une physiologie nouvelle que ces faits ouvrent devant vous. Les éléments d'analyse vous manquent encore mais il n'en est pas moins vrai que ces faits sont réels, qu'ils peuvent se produire partout et qu'ils sont dignes de l'attention des intelligences d'élite.

Patience ! Semez l'instruction à pleines mains, que le vase déborde, et à l'île Maurice, comme chez les Aissaoua et les descendants des convulsionnaires de Saint-Médard, il n'y aura bientôt plus qu'une voix pour la vérité, pour la diffusion du Spiritisme appelé à éclairer vigoureusement tous les recoins obscurs, et à substituer à l'ignorance et à la superstition, des croyances simples, rationnelles et vraies.

Bernard

### **La réincarnation en Amérique**

2e article, voir la Revue de mars 1870, page 83

Sous la rubrique Correspondance, nous lisons dans le Banner of Light du 7 mai dernier, l'article suivant que nous livrons sans commentaires, à l'appréciation de nos lecteurs. Nous sommes heureux de voir les faits confirmer nos prévisions et les instructions de nos guides à ce sujet, mais quelle que fût notre certitude à l'égard de l'enseignement, par les Esprits, du principe de la réincarnation en Amérique, nous étions loin de nous attendre à une aussi prompte et aussi complète réalisation de nos espérances.

« Francfort-sur-le-Main, 23 janvier 1870.

A messieurs les rédacteurs du Banner of light,

Il y a quinze ans, je fus convaincue de la vérité du spiritualisme, qui depuis a toujours été mon plus grand soutien et ma plus grande consolation. J'habitais alors à New-York. Depuis mon arrivée ici, je trouve que notre sublime philosophie se répand beaucoup en Allemagne ; mais j'ai été surprise de voir que les Esprits-guides des Sociétés de Vienne, de Breslau, Leipzig, etc..., aussi bien que celles de Paris et de Bordeaux, enseignent invariablement que nous devons passer par beaucoup de réincarnations dans ce monde ou dans d'autres ; que plus nous nous développons, plus nous progressons pendant notre séjour sur la terre, moins nous avons besoin de réincarnations. Voulez-vous être assez bons pour demander aux Esprits-guides de votre cercle du Banner of Light, si cette doctrine est exacte, car je ne l'ai jamais entendu enseigner aux Etats-Unis.

Votre, etc.

Signé : Rosetta Klein.

*Réponse.* En Amérique, la théorie de la réincarnation est dans l'enfance ; dans quelques parties de l'Europe, elle a atteint sa majorité. Puisque nous avons le témoignage de milliers d'Esprits (je dis nous, voulant dire moi et le groupe d'Esprits auxquels je suis associée), qui se rappellent avoir vécu plusieurs existences physiques, nous savons, naturellement, que cette théorie est exacte ; nous ne savons pas si nous nous réincarnerons encore plusieurs fois, mais nous le croyons, jugeant par l'expérience des autres que c'est aussi notre destinée.

Extrait du Banner of Light, du 7 mai 1870.

### Nécrologie

#### *Discours spirite prononcé sur la tombe d'un habitant de Pierrefonds*

Nous lisons dans le Progrès de l'Oise du 30 avril 1870 :

« Jeudi 28 avril, une foule nombreuse et émue, conduisait à sa dernière demeure, un enfant de Pierrefonds, Honoré Lamidiaux, qui avait su se concilier la sympathie et l'amitié de tous ceux qui l'ont connu. Quoique simple cantonnier-chef, il avait des idées et des conceptions qu'on ne rencontre ordinairement que dans les positions beaucoup plus élevées.

Un de ses amis a fait sur sa tombe le discours suivant que nous sommes heureux de reproduire :

Permettez à un ami du défunt de joindre ses regrets aux vôtres.

J'ai toujours considéré ce cher Honoré Lamidiaux comme un esprit très élevé, qui s'est incarné dans un corps pauvre et souffrant, pour nous montrer l'exemple de l'humilité et de la résignation.

J'ai été souvent touché de son attachement pour les habitants de Pierrefonds, et du désir qu'il avait de leur être utile. Que de beaux rêves ! Que de bons projets il avait pour l'amélioration de son pays ! Il n'a pu les réaliser tous, mais sachons-lui bon gré de ses nobles intentions.

M. Honoré Lamidiaux avait reçu peu d'instruction, mais il en possédait beaucoup. Profond penseur et ami des bons livres, il nous fit voir qu'un homme intelligent peut fort bien s'instruire en dehors des écoles. Ce qu'il apprenait, il lui semblait l'avoir déjà appris dans une autre existence ; semblable en cela à un homme qui, après avoir fait une longue étude s'endort sur son livre, et à qui il suffit de relire quelques pages pour réparer l'oubli causé par le sommeil.

S'il nous venait à l'idée d'envier des facultés qui paraissent être le partage des privilégiés, ne pourrions-nous pas croire que la Providence est injuste d'accorder ainsi des privilèges, quand il est tant de jeunes gens qui, malgré bien des efforts et bien des sacrifices, ne peuvent s'instruire ? Non, messieurs, Dieu n'est pas plus injuste que méchant.

Le degré d'avancement où se trouve ce cher Lamidiaux, nous pouvons l'atteindre tous. La vie d'un homme est insuffisante, mais l'éternité est grande, et Dieu permet de recommencer jusqu'à ce qu'on ait suffisamment progressé pour être un jour digne d'habiter une planète meilleure que la nôtre.

Il est des hommes d'élite qui, dans des moments d'élévation spirituelle, se rappellent leur existence précédente, et Honoré Lamidiaux était de ce nombre. Pourtant il n'avait jamais entendu parler de la pluralité des existences. Mais il possédait par intuition cette sublime doctrine qui compte aujourd'hui ses adeptes par plusieurs millions, et sur toutes les parties du globe.

Or, cet Esprit qui nous était si sympathique, cet Esprit doué d'une si grande activité, d'un si grand sens, serait-il mort comme le corps chétif dans lequel il était incarné ? Non, messieurs, l'Esprit de l'homme est immortel comme l'Esprit de Dieu.

De même que le corps qui n'est que poussière retourne au sein de la terre d'où il provient, de même aussi l'Esprit (ou l'âme) retourne à la vie spirituelle, à la vie normale ! Débarrassé des besoins matériels, des usages et des préjugés vulgaires, il jouit librement, mais selon son mérite, d'un bonheur qui est méconnu dans notre monde terrestre. Je ne veux pas parler de cette béatitude que certains penseurs croient trouver dans une oisive contemplation, car dans le monde invisible, l'Esprit actif peut travailler, étudier selon ses goûts, et certainement avec plus de plaisir que durant son incarnation.

La mort ne doit donc pas nous effrayer, messieurs ; pour ceux qui ont le sentiment religieux comme notre ami Lamidiaux, la mort, qui n'est que la séparation du corps et de l'Esprit, est un jour de délivrance. C'est comme un vêtement usé qui se déchire, et qui doit être remplacé par une robe de gaze.

Consolons-nous, rassurons-nous donc : l'Esprit de ce cher Honoré que nous aimons tous, existe encore comme par le passé, et il nous aime toujours aussi. Il est peut-être ici présent... Peut-être lit-il dans nos cœurs, et observe-t-il notre émotion et les sentiments dont il est l'objet.

Son Esprit, qui sut acquérir les sympathies de tous ceux qui l'ont connu, existe toujours ! Et il peut s'intéresser à nous comme dans la vie terrestre, et même mieux, puisqu'il se trouve débarrassé de son enveloppe matérielle, qui a pu souvent mettre un frein à son actif dévouement.

Il pourra donc s'intéresser toujours à son cher pays de Pierrefonds, et inspirer à ses bons concitoyens les sentiments de bienveillance et de solidarité dont il a toujours été animé.

Au revoir, mon cher Lamidiaux, au revoir ! »

*Nota.* Ce discours remarquable a été prononcé sur la tombe du cantonnier Lamidiaux, par M. Lescot, cultivateur à Pimprez, excellent spirite qui ne laisse échapper aucune occasion d'affirmer publiquement ses convictions. Nous le félicitons du courage de l'opinion dont il a fait preuve en cette circonstance. L'Esprit de M. Lamidiaux, évoqué dans le groupe de M. Descliens, a bien voulu donner la communication suivante :

(Cercle des Batignolles, Paris, 3 mai 4370.)

Vous m'appelez, messieurs, dans votre amicale et sympathique réunion, et de si bon cœur que j'aurais vraiment mauvaise grâce à m'y refuser. Cependant, permettez-moi de vous le dire, vous me pressez un peu. Que diable ! C'est à peine si j'ai pu débarquer sur l'autre rive ! Mais vous avez bien fait néanmoins, et me voici, prêt à vous rendre compte de mon voyage.

Eh ! Mon Dieu, je n'ai pas éprouvé de sensations bien nouvelles, car j'avais effectué déjà bien souvent ce retour à la vie de l'erraticité et j'en connaissais tous les mystères ! C'est pour moi une vaste contrée que le monde des Esprits, composée de centres connus et de rivages lointains et encore ignorés ; mais mon ambition est satisfaite à peu de frais, et, pourvu qu'à chaque voyage, je puisse inscrire dans ma mémoire un nouveau progrès, ajouter un nouvel acquis, si petit soit-il, aux acquis passés, je suis content. Je ne veux pas avancer vite ; je préfère avancer sûrement. L'éternité

est longue ! Ne nous pressons donc pas ; nous n'en arriverions ni mieux ni plus vite au port pour cela. Pourquoi donc aurais-je craint la mort ?

Est-ce que dans la solitude de nos bois, je n'ai pas vu mille fois que la mort n'est qu'un vain mot ? J'ai vu tout se transformer sous mes yeux ; je n'ai jamais rien vu mourir ! Tout ce qui vit, tout ce que le souffle divin anime, naît, grandit et se transforme ! La chenille ne s'enferme-t-elle pas dans un linceul avant de devenir papillon, comme l'homme s'enveloppe dans la mort pour devenir Esprit ! Lorsque le papillon laisse vide la coque qui lui a servi de demeure, peut-on dire que la chrysalide meurt ? Non, assurément ! Lorsque l'homme que la passion retenait à la matière s'élève dans la hiérarchie morale, il laisse vide sa coque matérielle ; il s'en échappe pour entrer dans la vie véritable, mais il ne meurt pas. Eh bien, je ne suis pas mort davantage !

Sur terre, je chantais avec les oiseaux, avec le feuillage qui bruit sous les efforts du vent, avec la fleur qui s'épanouit sous le chaud rayon d'un soleil généreux. Ici, je chante avec les intelligences délivrées des misères de la vie ; je souffre et je chante la douleur avec les malheureux encore sous les étreintes de la passion.

Comme j'avais tort de craindre n'avoir pas rempli ma tâche ! J'ai fait bien peu sans doute, mais ce que j'ai pu faire, je l'ai toujours accompli sans hésiter, et Dieu n'en demande pas davantage. Et quant à mon chemin de fer<sup>15</sup>, d'autres hommes exécuteront des voies ferrées pour les besoins humains. Qu'ai-je besoin aujourd'hui de votre lente locomotion ? La route à parcourir, c'est l'infini des espaces ! Le véhicule, c'est le fluide sans résistance ! Le moteur, c'est la pensée et la volonté !

Ah ! Monde des Esprits ! Tu es bien le monde des intelligences et des poètes ! Ici, plus de forme pour emprisonner mesquinement les conceptions de l'individu ! Tous ici sont poètes ! Tous expriment dans une poésie inappréciable à vos sens, leur admiration et leur amour. Etre poète, n'est-ce pas admirer la vérité idéalisée ? Faire de la poésie, n'est-ce pas exprimer ce qu'on ressent en contemplant les beautés éternelles et éternellement nouvelles ? Mais où trouver des expressions pour retracer ces merveilleuses épopées ? Où trouver des cerveaux humains capables de les transmettre intégralement à l'esprit incarné ? Non, la poésie n'est pas de votre monde ! C'est pourquoi les poètes vous paraissent à demi plongés en dehors du monde terrestre ! C'est pourquoi tant parmi vous considèrent comme des fous les plus sages parmi les sages !

Allons ! Pour quelqu'un qui prétend se contenter de peu, il me semble que je me laisse un peu trop dominer par la folle du logis. Pardon, messieurs, si je me suis oublié ! Je vous serai reconnaissant d'adresser quelquefois une bonne pensée au cantonnier.

Lamidiaux

## Dissertations spirites

### *Le progrès est illimité*

(Cercle des Batignolles, 17 avril, 1870. Méd. M. C.)

Mes amis, vous venez de vous occuper du progrès. C'est une question inépuisable, car le progrès étant indéfini, jamais le sujet ne pourra être considéré comme complètement traité. Je vais vous signaler quelques aperçus que vous n'avez pas effleurés, et d'abord celui-ci :

La meilleure preuve, selon moi, que le progrès ne s'arrêtera jamais, c'est que, en matière de progrès, l'homme est insatiable. Aujourd'hui, qu'il soit grand seigneur, bourgeois ou paysan, il est infiniment mieux nourri, mieux vêtu, mieux logé qu'il ne l'était il y a deux ou trois générations. Les habitations de la classe la moins aisée notamment, qui autrefois ressemblaient à des huttes d'animaux dont on ne voudrait pas aujourd'hui dans une ferme bien tenue, sont incomparablement mieux closes, mieux

---

<sup>15</sup> L'Esprit fait allusion ici au tracé d'un chemin de fer de Compiègne à Pierrefonds dont les ingénieurs avaient tenté, sans succès, de faire le plan, et que M. Lamidiaux, sans aucune notion de géométrie, avait exécuté comme un homme rompu à toutes les difficultés de ces sortes de travaux.

chauffées, qu'elles ne l'ont été à aucune époque antérieure ; et cependant ,ceux qui les occupent ne sont pas plus satisfaits de cet état de choses que leurs pères ne l'étaient de celui bien plus imparfait de leur époque.

Pourquoi cela ? C'est que Dieu a voulu rendre le progrès irrésistible, et que, pour y parvenir, il a rendu insatiable les aspirations de l'homme vers le mieux.

Jamais l'homme ne s'arrêtera, parce qu'il ne tient aucun compte de ses conquêtes passées, mais qu'il a toujours les yeux fixés sur les conquêtes de l'avenir. Il est bientôt habitué au bien-être le plus péniblement conquis et il n'en fait plus de cas mais il porte toute sa sollicitude vers l'aspiration nouvelle qui remplace incessamment toute aspiration satisfaite.

Qui donc oserait dire que l'homme est malheureux, surtout par ses désirs insatiables ? Ce n'est pas là qu'est la source de ses maux. Elle est tout entière dans les mauvais sentiments qui le portent à chercher dans le progrès la satisfaction de ses passions.

Lorsqu'il sera assez avancé pour prendre le bien pour objectif, et qu'il se déterminera à déployer à la poursuite du progrès moral, une partie seulement des qualités réelles qu'il n'a guère mis en jeu jusqu'ici que pour se procurer les jouissances matérielles, oh ! Alors, les résultats qu'il obtiendra rapidement auront bientôt fermé la bouche à tous vos contradicteurs, et l'on s'apercevra que le progrès en toutes choses est à la fois le seul chemin du bonheur et la grande loi édictée par la providence pour le gouvernement des mondes.

Un esprit

*Remarque.* Cette communication a été obtenue après une causerie ayant pour objet la marche du progrès, la consécration philosophique par le Spiritisme des conquêtes accomplies jusqu'à nos jours, et l'explication rationnelle des causes du progrès incessant et indéfini.

### *Les bienfaits du Spiritisme*

(Groupe Charlemagne, Lyon, 2 mai 1870. - Médium. M. Gehring.)

Vous assistez de votre vivant au spectacle de la rénovation des idées. Vous voyez les luttes s'engager partout contre les anciennes croyances, contre le matérialisme aux raisonnements irrationnels, le panthéisme aux théories absurdes, le déisme qui laisse un grand nombre de problèmes sans solution.

Vous voyez partout les gens venir à vous et vous questionner au sujet de l'avenir de l'humanité ; partout, en un mot, le progrès se manifeste sous des formes variées ; partout l'élan est donné dans le sens de la réforme des idées : réformes de croyances, réformes de sectes, réformes de doctrines, réformes de philosophie.

Analysez ce mouvement général, et vous n'y reconnaissez que les tendances du Spiritisme actuel, la seule doctrine qui admette le progrès incessant et indéfini, et s'y conforme ; la seule doctrine qui explique tous les problèmes insolubles jusqu'à nos jours, qui réponde à toutes les aspirations sans but apparent jusqu'à elle.

Si on vous demandait : Qu'est-ce que le Spiritisme ? Répondez sans hésiter : C'est la doctrine qui veut le progrès en tout : progrès moral, progrès philosophique, progrès scientifique. C'est la seule doctrine qui accepte tous les enseignements de la science, qui suit toujours et qui parfois précède la marche du progrès ; c'est la seule science philosophique qui prouve la réalité des principes sur lesquels elle se base, qui apprend à raisonner ses croyances, au lieu d'imposer la foi aveugle.

Voulez-vous sonder les grands mystères de la nature? Adressez-vous au Spiritisme, il vous en donnera la solution ; voulez-vous vous expliquer pourquoi vous êtes sur la terre, ce que vous avez été, ce que vous êtes, ce que vous deviendrez ? Le Spiritisme seul répondra rationnellement à vos questions.

De quelque manière que l'on envisage le Spiritisme, il ne laisse prise à aucune critique, parce qu'il s'élève au-dessus de la raison et l'éclaire sans la froisser, parce que les enseignements nouveaux qu'il proclame sont constamment d'accord avec la logique humaine, avec la justice et la bonté divines.

Quelle est la philosophie qui explique mieux la présence universelle de Dieu que le Spiritisme ?  
Par le Spiritisme, Dieu, mieux compris, n'apparaît plus avec les attributs de la vengeance et de la haine, mais avec ceux de la miséricorde infinie.

Or, l'avenir progressif de l'humanité est là. Si vous entrevoyez davantage la Divinité, vous êtes déjà plus savant, plus moral, plus religieux ! Si vous comprenez les lois éternelles, vous êtes bien près de vous y soumettre.

Ne cessez donc point de cultiver cette sublime science, unissez-vous à nous pour en accroître et en généraliser la puissance. Par elle, vous comprendrez et vous obtiendrez le vrai bonheur ; elle vous inspirera la charité ; elle anéantira en vous la haine et tous les mauvais sentiments; elle vous apprendra ce que vous êtes et ce que vous pouvez devenir.

Un Esprit

### Poésies spirites

#### *A mes frères en croyance*

Le Seigneur tout-puissant comble noire espérance,

Pour nous de l'avenir le voile est soulevé :

Élevons vers les cieus notre reconnaissance,

De la rénovation le temps est arrivé.

L'Éternel a parlé : à sa voix les Archanges

Assemblent les Esprits plus légers que les airs ;

Sous les ordres divins, leurs nombreuses phalanges

D'un élan radieux parcourent l'univers;

Célestes messagers de la grandeur suprême,

En venant affirmer notre immortalité,

Faites luire à nos yeux, par une grâce extrême,

De la révélation la sublime clarté,

Afin que dans les cœurs renaisse la croyance

Qui doit nous diriger vers la félicité,

Et que la charité, la douce tolérance,

Conduisent les mortels à la fraternité.

Alors disparaîtront les horreurs de la guerre,

Haine des nations, fléau du genre humain,

Quand par la même foi les peuples de la terre,

Unis d'un saint amour se donneront la main.

Mlle L. A. Lieutaud, membre de la Société spirite de Rouen, 9, rue Richebourg. Rouen

#### *Fable*

Le chien glouton

L'apologue est un pâle et fragile miroir ;

A ma pensée il faut la flamme qui petille !

Et ma lyre frémit... Je la tiens... vain espoir,

Sous la main je sens une étrille.

Saurai-je m'en servir ? Oui, pour le chien Glouton ;

Sur son dos replet, du bâton

J'espère aussi laisser la trace.

J'inflige à ses méfaits le châtement prédit ;

Lecteur, le croiras-tu ? Lâchement il mordit

Son maître, son ami, tombé clans la disgrâce.  
Je l'ai vu, servile jongleur  
Tambouriner, danser, deviner l'as de pique,  
Aboyer pour la République  
Et saluer au cri de vive l'Empereur.  
On le dit cependant d'une illustre origine :  
Par ses vertus, l'orgueil de la race canine,  
Le premier au combat, prodigue de sa peau.  
Son père fut toujours fidèle à son drapeau.  
Celui-ci, pourvu qu'il s'engraisse,  
De sa peau trafique sans cesse,  
Flairant le vent, retors, habile à s'aplatir,  
Très-habile à lécher, plus habile à trahir.  
Ne ne tue demandez pas quel pays l'a vu naître ;  
Par pudeur, je craindrais de le faire connaître.  
Mais on voit à Paris, dit-on,  
Sous un habit brodé, courir le chien Glouton.  
L'Esprit frappeur de Carcassonne

## Bibliographie

### *Progrès du Spiritisme*

Les prévisions des bons Esprits, pour l'année courante, concernant les progrès en tous genres de la philosophie spirite, n'ont pas tardé à être suivis de résultats dépassant les espérances les plus présomptueuses. Chaque jour, en effet, la correspondance et la presse viennent nous faire connaître la création de quelques sociétés nouvelles. Les sociétés déjà existantes sont également en progrès tant par l'augmentation du nombre des adeptes qui les fréquentent que par la nature des problèmes qui y sont étudiés, discutés et résolus. C'est ainsi qu'une nouvelle société vient de se fonder à Gand<sup>16</sup> sur des bases qui en assurent la vitalité; mais nulle part l'activité de nouveaux adeptes ne saurait égaler le prosélytisme enthousiaste de nos frères d'Espagne. Dans toutes les grandes villes et dans bien des petits centres, à Salamanque, à Saragosse, à Andujar, à Marbell, à Cadix, à San Fernande, à Porto Réal, à Algeziras, etc., s'établissent des cercles bientôt trop étroits pour le nombre des adeptes nouveaux qui désirent en faire partie. Nous souhaitons la bienvenue et les plus légitimes succès à ces nouveaux pionniers de l'idée régénératrice. Au moment de mettre sous presse nous apprenons qu'il existe à Beyrouth (Syrie), une société spirite en pleine activité. Nous parlerons avec plus de détails dans un prochain numéro de ce centre de propagation.

Un nouveau journal magnético-spirite : *El Alma*, paraît à Madrid tous les quinze ours. Londres possède également sous le titre : *le Médium*, un nouvel organe spirite hebdomadaire. Enfin, à l'extrémité du monde, à Melbourne (Australie), un nouveau journal mensuel, *le Ver luisant*, a se fait l'avocat infatigable et éclairé de la philosophie spirite et le défenseur de ses adeptes. Les attaques violentes et les injures des intéressés, les dénégations sans preuve des incrédules, ont été comme toujours les meilleurs agents de propagation de la doctrine et la seule réclame des publications nouvelles, qui appliquant en cela les principes dont la Revue spirite ne s'est jamais départie, se promettent de répondre constamment par la tolérance et la charité aux injures et aux calomnies.

---

<sup>16</sup> Président, M. Mathias Schalberty ; M. Vanoutrive Cartier, secrétaire.

*Avis très important.* La correspondance et les documents intéressants que les spirites actifs de la France et de l'étranger veulent bien nous adresser journellement, sont nombreux à ce point, que le temps nous manque souvent pour en faire le dépouillement immédiat et qu'il nous est presque toujours matériellement impossible d'en accuser réception par le retour du courrier. Une réponse sera toujours adressée à nos honorables correspondants ; nous les prions de bien vouloir nous conserver la bienveillance dont ils nous ont toujours fait preuve, en n'attribuant pas à l'indifférence et à l'oubli un retard involontaire constamment nécessité par le soin des intérêts généraux de la doctrine. Nous leur serons également obligés de nous continuer l'envoi des documents intéressants le Spiritisme et les spirites. Si le cadre restreint de la Revue et la question d'opportunité ne nous permettent pas toujours d'en faire immédiatement usage, ils trouveront tôt ou tard leur place, soit dans des ouvrages ultérieurs, soit dans les archives qui serviront de bases, dans l'avenir, à l'histoire des origines du Spiritisme moderne.

En vente :

*Lettres aux paysans sur le Spiritisme* par Marc Baptiste, 1 vol. in-12. Prix : 1 fr.

*Le Spiritisme devant la raison* (2<sup>o</sup> partie), les Doctrines, par Valentin Tournier, ancien journaliste. Broch. in-18. Prix : 1 fr. Paris. Librairie spirite, rue de Lille, 7.

*Remarque.* Cet ouvrage est la seconde partie d'une première brochure publiée par le même auteur, en 1868, sous le titre de : *Le Spiritisme devant la raison* (les Faits). Prix : 1 fr.

*Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec.* Inauguration du monument. Broch. In-18, avec vue du dolmen. Prix : 1 fr. Paris, librairie spirite, rue de Lille, 7.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Descliens

## Juillet 1870

### Photographie et télégraphie de la pensée

La photographie et la télégraphie de la pensée sont des questions jusqu'ici à peine effleurées. Comme toutes celles qui n'ont pas trait aux lois qui, par essence, doivent être universellement répandues, elles ont été reléguées au second plan, bien que leur importance soit capitale et que les éléments d'étude qu'elles renferment soient appelés à éclairer bien des problèmes demeurés jusqu'ici sans solution.

Lorsqu'un artiste de talent exécute un tableau, l'œuvre magistrale à laquelle il consacre tout le génie qu'il s'est acquis progressivement, il en établit d'abord les grandes masses, de manière que l'on comprenne, dès l'esquisse, tout le parti qu'il espère en tirer ; ce n'est qu'après avoir minutieusement élaboré son plan général, qu'il procède à l'exécution des détails ; et, bien que ce dernier travail doive être traité avec plus de soin peut-être que l'ébauche, il serait cependant impossible si cette dernière ne l'avait précédé. Il en est de même en Spiritisme. Les lois fondamentales, les principes généraux dont les racines existent dans l'esprit de tout être créé, ont dû être élaborés dès l'origine. Toutes les autres questions, quelles qu'elles soient, dépendent des premières ; c'est la raison qui en fait, pendant un certain temps, négliger l'étude directe.

On ne peut, en effet, logiquement parler de photographie et de télégraphie de la pensée avant d'avoir démontré l'existence de l'âme qui manoeuvre les éléments fluidiques, et celle des fluides qui permettent d'établir des rapports entre deux âmes distinctes. Aujourd'hui encore, c'est à peine peut-être si nous sommes suffisamment éclairés pour l'élaboration définitive de ces immenses problèmes ! Néanmoins, quelques considérations de nature à préparer une étude plus complète ne seront certainement pas déplacées ici.

L'homme étant limité dans ses pensées et dans ses aspirations, ses horizons étant bornés, il lui faut nécessairement concrétiser et étiqueter toutes choses pour en garder un souvenir appréciable, et baser sur les données acquises ses études futures. Les premières notions de la connaissance lui sont venues par le sens de la vue ; c'est l'image d'un objet qui lui a appris que l'objet existait. Connaissant plusieurs objets, tirant des déductions des impressions différentes qu'ils produisaient sur son être intime, il en a fixé la quintessence dans son intelligence par le phénomène de la mémoire. Or, qu'est-ce que la mémoire, sinon une sorte d'album, plus ou moins volumineux, que l'on feuillette pour retrouver les idées effacées et retracer les événements disparus ! Cet album a des signets aux endroits remarquables ; on se souvient immédiatement de certains faits ; il faut feuilleter longtemps pour certains autres.

La mémoire est comme un livre ! Celui dont on lit certains passages présente facilement ces passages aux yeux ; les feuillets vierges, ou rarement parcourus, doivent être tournés un à un, pour retracer un fait auquel on s'est peu arrêté.

Lorsque l'Esprit incarné se rappelle, sa mémoire lui présente en quelque sorte la photographie du fait qu'il recherche. En général, les incarnés qui l'entourent ne voient rien ; l'album est dans un lieu inaccessible à leur vue ; mais les Esprits voient et feuillettent avec nous ; en certaines circonstances ils peuvent même à dessein aider à notre recherche ou la troubler.

Ce qui se produit d'incarné à l'Esprit a également lieu d'Esprit à voyant ; lorsqu'on évoque le souvenir de certains faits dans l'existence d'un Esprit, la photographie de ces faits se présente à lui, et le voyant, dont la situation spirituelle est analogue à celle de l'Esprit libre, voit comme lui, et voit même en certaines circonstances ce que l'Esprit ne voit pas par lui-même ; de même qu'un désincarné peut feuilleter dans la mémoire d'un incarné sans que celui-ci en ait conscience, et lui rappeler des faits oubliés depuis longtemps. Quant aux pensées abstraites, par cela même qu'elles existent, elles prennent un corps pour impressionner le cerveau ; elles doivent agir naturellement sur

lui, s'y buriner en quelque sorte ; dans ce cas encore, comme dans le premier, la similitude entre les faits qui existent sur terre et dans l'espace paraît parfaite.

Le phénomène de la photographie de la pensée ayant déjà été l'objet de quelques réflexions dans la *Revue*, pour plus de clarté, nous reproduisons quelques passages de l'article où ce sujet est traité, et que nous complétons par de nouvelles remarques.

Les fluides étant le véhicule de la pensée, celle-ci agit sur les fluides comme le son agit sur l'air ; ils apportent la pensée comme l'air nous apporte le son. On peut donc dire en toute vérité qu'il y a dans les fluides des ondes et des rayons de pensée qui se croisent sans se confondre, comme il y a dans l'air des ondes et des rayons sonores.

Il y a plus : la pensée créant des *images fluidiques*, elle se reflète dans l'enveloppe périspiritale comme dans une glace, ou encore comme ces images d'objets terrestres qui se réfléchissent dans les vapeurs de l'air ; elle y prend un corps et s'y *photographie* en quelque sorte. Qu'un homme, par exemple, ait l'idée d'en tuer un autre, quelque impassible que soit son corps matériel, son corps fluidique est mis en action par la pensée dont il reproduit toutes les nuances ; il exécute fluidiquement le geste, l'acte qu'il a le dessein d'accomplir ; sa pensée crée l'image de la victime, et la scène entière se peint, comme dans un tableau, telle qu'elle est dans son esprit.

C'est ainsi que les mouvements les plus secrets de l'âme se répercutent dans l'enveloppe fluidique ; qu'une âme peut lire dans une autre âme comme dans un livre et voir ce qui n'est pas perceptible par les yeux du corps. Les yeux du corps voient les impressions intérieures qui se reflètent sur les traits de la figure : la colère, la joie, la tristesse ; mais l'âme voit sur les traits de l'âme les pensées qui ne se traduisent pas au-dehors.

Toutefois si, en voyant l'intention, l'âme peut pressentir l'accomplissement de l'acte qui en sera la suite, elle ne peut cependant déterminer le moment où il s'accomplira, ni en préciser les détails, ni même affirmer qu'il aura lieu, parce que des circonstances ultérieures peuvent modifier les plans arrêtés et changer les dispositions. Elle ne peut voir ce qui n'est pas encore dans la pensée ; ce qu'elle voit, c'est la préoccupation du moment, ou habituelle de l'individu, ses désirs, ses projets, ses intentions bonnes ou mauvaises, de là les erreurs dans les prévisions de certains voyants. Lorsqu'un événement est subordonné au libre arbitre d'un homme, ils ne peuvent qu'en pressentir la probabilité d'après la pensée qu'ils voient, mais non affirmer qu'il aura lieu de telle manière et à tel moment. Le plus ou moins d'exactitude dans les prévisions dépend, en outre, de l'étendue et de la clarté de la vue psychique ; chez certains individus, Esprits ou incarnés, elle est limitée à un point ou diffuse ; tandis que chez d'autres elle est nette et embrasse l'ensemble des pensées et des volontés devant concourir à la réalisation d'un fait. Mais, par-dessus tout, il y a toujours la volonté supérieure qui peut, dans sa sagesse, permettre une révélation ou l'empêcher ; dans ce dernier cas, un voile impénétrable est jeté sur la vue psychique la plus perspicace. (Voyez, dans la Genèse, le chapitre de la *Prescience*.)

La théorie des créations fluidiques, et, par suite, de la photographie de la pensée, est une conquête du Spiritisme moderne, et peut être désormais considérée comme acquise en principe, sauf les applications de détails qui seront le résultat de l'observation. Ce phénomène est incontestablement la source des visions fantastiques et doit jouer un grand rôle dans certains rêves.

Quel est celui, sur la terre, qui sait de quelle manière se sont produits les premiers moyens de communication de la pensée ? Comment ils ont été inventés ou plutôt trouvés ? Car on n'invente rien, tout existe à l'état latent ; c'est aux hommes de chercher les moyens de mettre en oeuvre les forces que leur offre la nature. Qui sait le temps qu'il a fallu pour se servir de la parole d'une façon complètement intelligible ?

Le premier qui poussa un cri inarticulé avait bien une certaine conscience de ce qu'il voulait exprimer, mais ceux auxquels il s'adressait n'y comprirent rien tout d'abord ; ce n'est que par une longue suite de temps qu'il a existé des mots convenus, puis des phrases écourtées, puis enfin des discours entiers. Combien de milliers d'années n'a-t-il pas fallu pour arriver au point où l'humanité se trouve aujourd'hui ! Chaque progrès dans le mode de communication, de relation entre les hommes, a été constamment marqué par une amélioration dans l'état social des êtres. A mesure que les rapports d'individu à individu deviennent plus étroits, plus réguliers, on sent le besoin d'un

nouveau mode de langage plus rapide, plus capable de mettre les hommes en rapport instantanément et universellement les uns avec les autres. Pourquoi ce qui a lieu dans le monde physique par la télégraphie électrique, n'aurait-il pas lieu dans le monde moral d'incarné à incarné par la télégraphie humaine ? Pourquoi les rapports occultes qui unissent plus ou moins consciemment les pensées des hommes et des Esprits, par la télégraphie spirituelle, ne se généraliseraient-ils pas entre les hommes d'une manière consciente ?

La télégraphie humaine ! Voilà, certes, de quoi provoquer le sourire de ceux qui se refusent à admettre tout ce qui ne tombe pas sous les sens matériels. Mais qu'importent les railleries des présomptueux ? Toutes leurs dénégations n'empêcheront pas les lois naturelles de suivre leur cours et de trouver de nouvelles applications à mesure que l'intelligence humaine sera en mesure d'en ressentir les effets.

L'homme a une action directe sur les choses comme sur les personnes qui l'entourent. Souvent une personne dont on fait peu de cas exerce une influence décisive sur d'autres qui ont une réputation bien supérieure. Cela tient à ce que, sur la terre, on voit beaucoup plus de masques que de visages et que les yeux y sont obscurcis par la vanité, l'intérêt personnel et toutes les mauvaises passions. L'expérience démontre qu'on peut agir sur l'esprit des hommes à leur insu. Une pensée supérieure *fortement pensée*, pour me servir de cette expression, peut donc, selon sa force et son élévation, frapper plus près ou plus loin des hommes qui n'ont aucune conscience de la manière dont elle leur arrive ; de même que souvent celui qui l'émet n'a pas conscience de l'effet produit par cette émission. C'est là un jeu constant des intelligences humaines et de leur action réciproque les unes sur les autres. Joignez à cela l'action de celles qui sont désincarnées et calculez, si vous le pouvez, la puissance incalculable de cette force composée de tant de forces réunies.

Si l'on pouvait se douter du mécanisme immense que la pensée met en jeu et des effets qu'elle produit d'un individu à un autre, d'un groupe d'êtres à un autre groupe, et enfin de l'action universelle des pensées des hommes les unes sur les autres, l'homme serait ébloui ! Il se sentirait anéanti devant cette infinité de détails, devant ces réseaux innombrables reliés entre eux par une puissante volonté et agissant harmoniquement pour atteindre un but unique : le progrès universel.

Par la télégraphie de la pensée, il appréciera dans toute sa valeur la loi de la solidarité, en réfléchissant qu'il n'est pas une pensée, soit criminelle, soit vertueuse ou tout autre, qui n'ait une action réelle sur l'ensemble des pensées humaines et sur chacune d'entre elles ; et si l'égoïsme lui faisait méconnaître les conséquences pour autrui d'une pensée perverse qui lui fût personnelle, il sera porté par ce même égoïsme, à bien penser, pour augmenter le niveau moral général, en songeant aux conséquences sur lui-même d'une mauvaise pensée chez autrui.

Est-ce autre chose qu'une conséquence de la télégraphie de la pensée, que ces chocs mystérieux qui nous préviennent de la joie ou de la souffrance, chez un être cher éloigné de nous ? N'est-ce pas à un phénomène de même genre que nous devons les sentiments de sympathie ou de répulsion qui nous entraînent vers certains esprits et nous éloignent d'autres ?

Il y a certainement là un champ immense pour l'étude et l'observation, mais dont nous ne pouvons apercevoir encore que les masses ; l'étude des détails sera la conséquence d'une connaissance plus complète des lois qui régissent l'action des fluides les uns sur les autres.

Allan Kardec

*Remarque* : il nous a paru intéressant de fondre dans cet article, une communication que M. Allan Kardec a bien voulu dicter sur le même sujet depuis son retour dans le monde des Esprits. L'identité du style et des pensées ne nous ayant paru rien laisser à désirer, nous laissons à la sagacité de nos lecteurs de distinguer ce qui appartient à M. Allan Kardec comme incarné et comme Esprit.

## Du progrès religieux

*Par P.-V. Clade*<sup>17</sup>

Le premier des progrès est celui de la conscience humaine, parce qu'il est la base de la moralité sociale.

Tel est le titre d'un remarquable ouvrage sur la question religieuse, qu'un de nos correspondants de Belgique, M. Vanderyst, a bien voulu nous signaler. Quoiqu'écrit à un point de vue exclusivement catholique, certaines pensées semblent inspirées par la prévision des événements qui s'accomplissent à notre époque. L'auteur paraît prévoir dans un avenir prochain, la naissance d'une croyance nouvelle plus en rapport avec les progrès de l'intelligence et de la raison humaines. Comme Joseph de Maistre, il a évidemment pressenti le mouvement spirite ; nous ne doutons donc pas que nos lecteurs ne prennent connaissance avec intérêt des passages suivants que nous en avons extraits et qui sont d'autant plus remarquables, qu'ils ont été publiés en 1838, c'est-à-dire environ vingt ans avant la première apparition du Livre des Esprits :

« Croire c'est vivre ; sous ce rapport l'humanité est soumise aux mêmes lois que l'individu ; comme lui, elle n'agit et ne pense, ne se détermine ou ne s'abstient que conformément à ses croyances. Tout relève de là, tout y aboutit et si rigoureusement qu'il n'est pas jusqu'au plus petit changement de l'un ou de l'autre, qui n'ait sa cause ou sa source dans une modification ou une altération des croyances.

Les mœurs sont la naturelle expression des croyances ; si celles-ci s'effacent, se perdent, tombent dans l'indifférence publique, celles-là suivent les mêmes vicissitudes, cherchent comme elles à se créer une nouvelle direction, un nouveau but et tentent également de se retremper. Ce n'est jamais qu'au moment où les croyances sont impuissantes à ressaisir et guider la société, que les mœurs publiques inclinent vers la corruption, parce qu'alors elles sont livrées à elles-mêmes.

Les lois n'ont aucune influence directe sur les mœurs ; elles n'en sortent que les déductions positives et raisonnées ; leur principal rôle est de les formuler de manière à assurer à un peuple l'ordre et la paix. Malter a exprimée cette pensée : Ce qu'on devrait souhaiter le plus pour la prospérité de toutes les nations, c'est qu'il n'y eût pas de lois et que les mœurs puissent partout en tenir lieu. Pour qu'un progrès se produise avec ses conditions rationnelles de durée et de civilisation, il faut qu'il vienne d'abord des croyances passent de celles-ci dans les mœurs pour pénétrer de là dans les lois.

D'où vient ce défaut d'ensemble, ce décousu de nos mœurs actuelles ? D'où vient cet individualisme qui les fractionne et énerve toute direction franche, sinon de la confusion, du pêle-mêle, de l'affaiblissement des croyances, sinon de ce dogmatisme froid, par lequel chacun, content du symbole qu'il s'est fait, croit remplir, sans au préalable les avoir approfondies, les conditions de la moralité.

Si on fixe bien l'état religieux du présent, on s'aperçoit évidemment que le siècle ne croit qu'à l'infailibilité de Dieu ; il n'a foi qu'au livre même où est écrite la morale évangélique, parce qu'elle répond aux besoins moraux de tous les temps, à la sagesse de tous les âges. Les hommes ont-ils suffisamment approfondi la doctrine de Christ ? Ont-ils suffisamment approfondi sa vie ?

Aimez Dieu et aimez vos semblables : voilà toute la loi et sa perfection (Matth., chap. 23).

Ce double dogme fut le double point d'appui, la double pierre fondamentale de la doctrine, de ses premiers disciples et des premiers pères. Pourquoi des hommes médiocres gâtèrent-ils l'œuvre d'hommes sublimes ? Espérons que le pouvoir catholique reviendra un jour à ces principes avec lesquels il ne peut périr ; pour cela il ne lui faudra que déclarer solennellement qu'il tient moins au vieux manteau sacerdotal et au philosophisme empruntés aux théocraties passées, qu'à la toge et à la doctrine du Christ, et que l'immortalité qu'il enseigne, que l'existence qu'il exige, n'est ni une immortalité qui s'acquiert par l'égoïsme, ni une existence qui se consume en mysticité, mais celle

---

<sup>17</sup> Paris Delaunay, Palais-Royal, 1838.

qui fut promulguée et pratiquée par l'auteur du christianisme : celle du sacrifice quotidien au bien-être de tous, celle de la généreuse et fraternelle expansibilité, véritable et saint culte de l'homme.

Notre père... Dès cette première parole, le Christ constitue la terre en une confraternité positive, en une association solidaire et pleine d'amour, et cette parole devient la déclaration solennelle de l'égalité humaine. Quelle élévation, quelle étendue de vœux dans un mot ! Quelle admirable précision ! Quelle plus admirable condamnation de tant de systèmes qu'on s'est efforcé de bâtir et contre le principe d'unité divine et contre le principe d'unité terrestre ! Car ce mot résume à la fois ces deux principes en faisant de Dieu le père commun des êtres raisonnables, et des êtres raisonnables autant de frères. Interrogez toutes les constitutions libres, toutes les déclarations nationales ! Toutes ne sont-elles pas parties implicitement de ce sublime Notre Père ? Toutes ne partent-elles pas de la reconnaissance de ce droit de franchise universelle, prononcé par le Christ et formulé par cette parole ?

Rien ne doit s'opérer brusquement ; il faut se garder d'accélérer ou de rompre la légitime succession des temps et des choses. Examinons la nature : elle ne passe pas brusquement de l'hiver à l'été, du printemps à l'automne, mais par une insensible pente de soleils meilleurs. Il en est ainsi de toutes les réformes, de la plus grave pour l'homme, de la réforme de ses croyances, et par suite de son état, de ses rapports moraux avec ses semblables. Préparons les effets, puisque nous voyons le but ; les générations qui suivent auront moins d'adhérence avec le passé ; ce sont donc les jeunes cœurs qu'il faut pétrir ; mais vouloir inoculer à son siècle une régénérescence morale, quand ce siècle a vieilli dans le doute et l'indifférence, c'est par trop préjuger de l'ascendant même de la vérité. C'est donc dans les champs de l'avenir qu'il faut semer ; nous le travail !

Dans le premier demi-siècle chrétien, les disciples de Christ, présidés par leur chef, rendirent, au siège principal de l'association, en concile solennel (le seul irrécusable par son autorité et son authenticité) cette décision dont les effets s'étendent à tous les siècles, à savoir : que la foi enseignée par le Christ, est dans ses principes et sa morale, et nullement dans les signes extérieurs, quelque respectables qu'ils soient.

La vérité ne s'établit pas toute seule sur terre. A peine y paraît-elle, sous quelque forme et dans quelque ordre que ce soit, qu'elle y rencontre la redoutable armée des passions et l'antagonisme de l'homme. Il lui faut alors lutter et combattre ; il lui faut des siècles quelquefois pour obtenir ses lettres de naturalisation ici-bas : surtout la vérité religieuse. Il ne suffit donc pas qu'un homme, quelque bien intentionné et vertueux qu'il soit, se présente et dise : Ceci est une religion, croyez-en-moi, j'apporte à mon siècle et à l'avenir un des articles du dogme divin, un des rayons de Dieu. Il faut considérer avec quelle sympathie l'humanité l'accueille, et de quel élan elle le seconde. S'il est dans la vérité, l'incoercible puissance que renferme celle-ci ira frapper au cœur les masses les plus inertes, les plus engourdies ; elle les soulèvera, les emportera, les entraînera sur les pas de ce révélateur, qui trouvera, lui, dans leur assentiment, la sanction de sa parole.

Songer à la réalisation sérieuse en ce siècle du Saint-simonisme, vouloir se servir exclusivement de ces idées ou du système de la Phalange pour réformer la société, sans les faire précéder du travail moral et de ses résultats, c'est se tromper de base, et prendre la base matérielle, l'état et le bien-être matériels, comme supérieurs à l'assise morale et au règne de ce nom. C'est faire un contre-sens grossier et s'engager dans une fausse voie, en recherchant les moyens secondaires d'amélioration, de préférence à ceux auxquels il est accordé de produire cette amélioration de notre race. Venons-en d'abord et pour longtemps, à ceux qui la prennent par le cœur, par le vrai. Sans doute, nous ne nions pas la force virtuelle de ces idées sociales et de communauté, et ce qu'elles offrent de rationnel à l'économiste positif ; mais dépourvue de l'élément moral qui seul les vivifie, et du degré de développement religieux qu'elles exigent avant leur mise en œuvre, elles ne sont que des instruments dangereux, des instruments redoutables. Et autant de fois on voudra en renouveler l'expérience, autant de fois on arrivera où sont arrivés les saint-simoniens, où arriveront les fouriéristes, qui cherchent à se calquer sur une société d'outre-mer constituée sur une base à peu près identique. Toutes se verront arrêtées faute de la vie nécessaire à ces organisations, la vie morale, le dévouement et la charité selon et dans l'étendue de l'Évangile.

Il faut donc avant tout réaliser la société évangélique, l'améliorer successivement selon le grand livre et alors viendra l'emploi sage et progressif des moyens humains, des moyens productifs et distributeurs, moyens dont n'a point parlé le Christ, et avec raison car avec l'organisation qu'il prescrit, ces moyens deviennent des inutilités et ces lois tombent d'elles-mêmes devant la hauteur et la puissance de ce règne.

Il ne peut suffire à la France, qui devance dans cette voie les autres peuples, de jouir en paix de la liberté religieuse ; il ne lui peut suffire d'être au premier rang ; il faut qu'elle entraîne les nations à sa suite. Elle le doit, en vertu de cette sympathie générale, qui de tous les autres centres se dirige vers le sien, au grand regret des hommes exclusifs en religion ; elle le doit, au non du premier des progrès, le progrès religieux, qui fait la base de la moralité sociale.

Oh ! Si la puissance active qui, aujourd'hui s'ingénie à lui prouver qu'elle est encore esclave, quand elle est la plus libre des nations ; si la puissance de la presse française tournait ses efforts de ce côté ; si elle s'inspirait, comme elle le peut, de cette grande pensée ; si elle voulait concourir à cette grande œuvre, quelles actions de grâces ne s'attirerait-elle pas !... C'est ici que la propagande lui est permise, puisqu'elle est obligatoire pour elle : c'est sur ce terrain qu'elle devrait lever l'étendard de l'émancipation ; voilà ce qui lui serait plus glorieux que tous ces appels à la liberté indéfinie pour laquelle elle n'est ni mûre, ni préparée. Qu'elle y songe ; par là, elle rendrait à l'humanité un service digne d'elle, de son influence prodigieuse, de sa puissance irrésistible ; par là, elle se réconcilierait avec tous les esprits, avec ceux qu'elle s'est le plus indisposés, et avec qui, depuis longtemps, elle semble avoir brisé.

Si les principes des religions polythéistes ont pu fournir la base de plusieurs transformations successives on ne peut douter que les principes du christianisme ne doivent offrir l'assise à diverses transformations de même nature. Selon nous, ce mot ne veut pas dire changement intégral ; il ne signifie pas scission complète, abandon du passé ; il ne veut pas dire révolution dans les causes et les effets religieux ; bouleversement radical, enfin. Il veut dire simplement : application nouvelle des mêmes principes, déduction plus directe, plus rationnelle tirée de leur force intime et profonde ; il veut dire réalisation, sous un nouveau mode moral, des mêmes dogmes fondamentaux.

Le progrès religieux est la loi du monde moral, comme le mouvement est celle du monde physique. Le christianisme a eu déjà ses essais de transformation, notamment aux sixième, neuvième et seizième siècles ; mais il en aura une plus complète, nous l'affirmons par notre foi en Christ qui, avec toute son autorité divine, a assuré l'unité, puisqu'il a assuré l'accomplissement de la loi harmonique jusqu'à son dernier mot ; nous l'affirmons par notre foi en la perfectibilité morale de notre race. A une génération plus avancée appartient cette évolution magnifique. La religion de l'avenir résumera les deux grands dons faits à l'homme la moralité et l'intelligence ; elle sera la science du raisonnement moral appliquée à l'humanité et développée par celle-ci dans son évolution sympathique et unitaire. Espérons que les communions comprendront le sens et le but de l'institution nouvelle. Espérons qu'elle s'effectuera par leur concours ; qu'elles ne se fient pas surtout à leur résistance à ce mouvement, ces communions débilitées : Car l'Esprit humain, dans la direction où il se trouve aujourd'hui, pourrait bien suffire pour amener l'heure de cette transformation.

L'incrédulité règne en maître, dit-on ; mais croit-on bien que c'est en l'attaquant comme on l'attaque, qu'on la paralysera ? Croit-on que c'est en l'accusant, en la frappant d'anathème, en la maudissant, qu'on extirpera ses racines ? C'est absolument comme si le médecin criait après le malade et ne faisait rien pour le guérir. Non, ce n'est pas par de tels moyens qu'on préviendra la contagion, qu'on arrêtera ses effets. Il faut en venir à une profession de foi meilleure et plus chrétienne.

Pense-t-on donc que tout ce que les communions comportent d'alliage humain, de secondaire dans leurs formes, leur culte, leurs dogmes, soit toujours à l'abri du temps, suprême appréciateur de la vérité ?... Croit-on que, malgré le désir impie de fomentér éternellement les haines, les haines seront éternelles ?... que, malgré le décevant effort que l'on fait pour cacher son côté faible ou pour suspendre l'action dissolvante de tel ou tel principe qui mine, on empêchera de mourir ce qui est mortel et humain ?... Non. La grande erreur des siècles a été jusqu'ici de croire à l'immortalité du

présent et de ne rien faire pour l'avenir religieux. Aussi, quand l'heure de la transformation sonnait, ce n'était plus un progrès, c'était une révolution sanglante qui tout à coup déchirait son sein. Il en a été ainsi pour tout ce qui a pu apporter avec soi des éléments nouveaux, des conditions d'avenir... Il en sera autrement cette fois, pour peu que la sagesse dirige les hommes. La vraie lumière, la lumière évangélique éteindra les haines que le passé entretient encore ; elle déjouera cette vaste conjuration d'une partie du christianisme contre l'autre, et élargira les voies du règne promis... Déjà, un souffle inconnu, sans doute cet Esprit de Dieu qui passa sur la terre au moment où elle sortit de la pensée créatrice, se répand de nouveau sur elle et annonce cette grande création morale. Et le sein de la terre tressaille, frémit, est ému comme aux premiers jours... C'est Dieu qui agit, qui opère, qui révèle son passage ; c'est Dieu qui dit à l'homme de se préparer d'accomplir sa transformation. Qui doit craindre, qui doit disparaître dans ce travail intime de Dieu sur l'homme ? L'erreur, et ce qui a fait son temps... les vieilles formes, les vieux simulacres d'or et d'argent, par lesquels il enveloppait son adoration et son culte. C'est le monde moral qui se renouvelle, le monde religieux qui va rajeunir. »

P.-V. Glade

### **Intelligence des animaux**

La question de l'intelligence des animaux semble plus que jamais, en ce moment, à l'ordre du jour. Il n'est pas de semaine où la presse journalière ne milite pour ou contre l'existence d'une âme progressive chez l'animal, et soit par les articles qui nous passent directement sous les yeux, soit par suite des documents que nous devons à la bienveillance de nos correspondants, nous voyons sans cesse grossir le dossier qui nous permettra, bientôt peut être, d'aborder méthodiquement ce problème important entre tous, puisqu'il touche à la question des origines humaines. En attendant, nous livrons aux méditations de nos lecteurs les récits suivants qui, nous l'espérons, ne leur paraîtront pas dénués d'intérêt.

#### *Charité d'un chien*

Sous la rubrique *Causeries scientifiques*, nous lisons dans l'Univers illustré, du 19 mars 1870

Les bêtes ne sont pas si bêtes qu'on le pense, comme dit La Fontaine. Elles savent à l'état de nature s'entraider ; elles savent former une raison sociale. Quant à celles qui vivent au milieu des hommes et qui s'y trouvent à l'état de domesticité, elles poussent les choses encore plus loin et en arrivent même presque à la charité.

Il y a une quinzaine d'années, le chien d'un de nos grands restaurants de Paris, au su de tous les habitués de la maison, rassemblait les débris de cuisine qu'il pouvait se procurer, et chaque jour, à une heure convenue, il en faisait la distribution aux chiens errants.

Il fallait voir l'excellente bête, un gros caniche d'un formidable embonpoint, attendre ses protégés vers sept heures du matin, ne leur permettre de prendre leur part qu'un à un, veiller à ce que les gloutons ne s'emparassent pas exclusivement des meilleurs morceaux, et montrer les dents aux récalcitrants. Cette distribution de vivres dura pendant plus de dix ans et ne cessa qu'à la mort du charitable chien, qui mourut subitement d'un coup de sang, et que ce pauvre Édouard Verreaux qui, chaque jour, du seuil de son laboratoire, voyait les actes de charité de la bête, sa voisine, empailla de ses mains, en guise d'oraison funèbre et de témoignage d'estime.

Sam. Henry Berthoud

#### *La sympathie chez les poissons*

Dire qu'un lien de sympathie relie tous les êtres de la création, c'est émettre une opinion aussi positive que toute vérité susceptible d'être démontrée par les faits.

Nous en trouvons la preuve dans la publication d'une lettre adressée par une dame de Cambridge, au journal de cette ville et relative à un fait de sympathie encre deux poissons.

Comme il nous est impossible de l'abréger sans lui faire perdre de son intérêt, nous le reproduisons en entier. Ceux qui sont animés d'un louable intérêt pour les êtres inférieurs de la création, verront certainement dans ce fait une démonstration concluante de l'existence du principe intelligent chez les animaux. Une dame de Cambridge, bien connue pour ses sentiments d'humanité envers les animaux, entourait particulièrement de soins bienveillants trois jolis poissons d'or qu'elle possédait depuis six ans.

Il y a quelque temps, un ami lui en donna un autre plus beau encore qu'elle s'empressa de réunir aux trois premiers, mais à leur grand détriment, car le nouveau venu n'eut pas plus tôt pris place auprès d'eux qu'il se mit à les poursuivre et à les mordre. Bientôt, l'un de ces derniers sauta hors du globe et tomba sur le parquet cruellement mordu, mais il fut immédiatement réintégré parmi ses compagnons.

Le joli poisson ne pouvant vivre en paix avec eux, fut un peu plus tard placé seul dans un autre vase.

Mais le poisson qui, pressé par la douleur, avait trouvé assez de force pour s'échapper du globe qui le contenait, tenta de nouveau l'aventure et y réussit, car le lendemain, la maîtresse de la maison le trouva sur le tapis et présentant toutes les apparences de la mort. L'ayant trouvé sec, elle le posa sur un meuble et ne s'en occupa plus.

Environ une demi-heure après, elle le prit pour le montrer à l'un des membres de sa famille, lorsque, croyant remarquer quelques pulsations indicatrices de la vie, elle le remit aussitôt avec les autres dans son élément naturel, où il resta pendant environ une heure, paraissant respirer légèrement. Pendant ce temps, les deux autres semblaient inquiets et lui témoignaient leur intérêt en se promenant autour de lui et en le faisant de temps à autre glisser sur le fond du globe.

Tout à coup, l'un d'eux mit sa bouche sur celle du moribond, et, aussi doucement que le ferait une tendre mère pour son enfant, lui insuffla de sa vitalité pendant six minutes environ, à la grande satisfaction du malade qui paraissait en éprouver un grand soulagement.

Ce fait fut observé avec soin par les personnes présentes, et bientôt après elles purent voir rétabli le poisson malade, quoiqu'un peu fatigué encore des suites de son vol aérien.

Il ne sera peut-être pas indifférent à ceux de nos lecteurs qui ont lu le fait dans le Monday evening Journal, d'apprendre que le petit poisson continua toute la journée à insuffler de l'air dans la bouche du poisson blessé, de sorte qu'il est aujourd'hui complètement rétabli !

Wonder<sup>18</sup>

#### *Pensée de Napoléon sur l'âme des animaux*

Un de nos correspondants de Belgique nous écrit ce qui suit :

« Je viens de feuilleter *Napoléon à Sainte-Hélène*<sup>19</sup>. Dans la première partie, *Napoléon dans l'exil*, par le docteur Barry O'Meara, médecin de l'auguste exilé, je trouve le passage suivant, résumant la croyance de Napoléon sur l'Esprit des animaux. Il mérite d'être transcrit en entier :

« Il existe, ajouta-t-il, un lien entre l'animal et la divinité. L'homme, après tout, n'est qu'un animal plus parfait que les autres. Il raisonne mieux ; mais que savons-nous si les animaux n'ont pas un langage particulier ? Mon opinion est qu'il y a de notre part présomption à assumer que non, parce que nous ne les entendons pas. Un cheval a de la mémoire, de la connaissance et de l'amour. Il distingue son maître d'entre les domestiques, bien que ceux-ci soient plus constamment avec lui. J'avais un cheval qui me reconnaissait parmi tout le monde, et qui montrait par ses sauts et sa course plus hardie, lorsque j'étais sur son dos, qu'il avait la conscience de porter un personnage supérieur à tous ceux dont il était entouré. Il ne voulait permettre à personne autre qu'à moi de le monter, excepté à un palefrenier qui en prenait constamment soin, et, lorsqu'il était monté par cet homme, ses mouvements étaient si différents qu'il semblait reconnaître qu'il portait un valet. Lorsque je perdais ma route, je lui jetais la bride, sur le col, et il la retrouvait toujours dans des endroits où,

---

<sup>18</sup> Banner of light, du 1<sup>er</sup> janvier 1870, traduit de l'anglais par Elie Bloche.

<sup>19</sup> Paris, chez l'éditeur, 14, rue Saint-Marc. 1861.

avec toute mon observation et ma connaissance particulière des lieux, je n'aurais pu le faire. Qui peut nier l'intelligence des chiens ? Il existe une chaîne entre les animaux. Les plantes sont autant d'animaux qui mangent et boivent, et il y existe des degrés jusqu'à l'homme, qui est seulement le plus parfait de tous. Le même Esprit les anime plus ou moins. »

Dans le même ouvrage, ajoute notre correspondant, je trouve cette remarque de Napoléon au docteur O'Meara, lui annonçant la mort d'une personne de sa suite. Immédiatement après sa mort, j'en fis mon rapport à Napoléon, qui me dit : « Où est son âme ? Peut-être est-elle allée à Rome pour voir sa femme et ses enfants avant que d'entreprendre le grand voyage. »

### Variétés

#### *Comment le Spiritisme vient sans qu'on le cherche Un nouveau médium inconscient*

Un fait acquis à l'expérience, c'est que les Esprits agissent sur les personnes les plus étrangères au Spiritisme et à leur insu ; nous en avons maintes fois cité des exemples dans la Revue. Il n'est peut-être pas un seul genre de médiumnité qui ne se soit révélé spontanément. Nous en avons une nouvelle preuve dans un récit détaillé que M. Delanne a bien voulu nous adresser concernant une paysanne médium inconscient dès avant la vulgarisation du Spiritisme ; bien plus, avant d'avoir rencontré notre honorable correspondant, le médium ignorait absolument qu'il y eût d'autres personnes jouissant comme elle de la faculté d'entrer en relation avec les Esprits.

Comment ceux qui attribuent toutes les communications à la jonglerie, à l'imagination ou à une intervention diabolique, s'expliqueront-ils les faits suivants :

«Messieurs,

Pendant mon séjour à la campagne, j'ai eu l'occasion de découvrir un médium doué de facultés remarquables, et ignorant jusqu'à l'existence du Spiritisme. Ce médium, femme d'un artisan qui travaille dans les mines de ce pays, est tour à tour, voyant, parlant, écrivain et auditeur.

Depuis près de quarante ans, elle reçoit des communications écrites concernant les problèmes les plus abstraits de la philosophie religieuse, et cependant elle ne sait pas lire et parvient à grand-peine à écrire quelques mots informes. C'est certainement un des premiers incarnés de notre époque qui aient été appelés à l'exercice inconscient de la faculté médianimique. Que vont dire les partisans de la transmission de la pensée et ceux qui ne voient dans les communications que le reflet des idées personnelles du médium ?

Voici du reste, en résumé, quelle fut, ma conversation avec cette femme. Je voudrais que vous eussiez pu, comme moi, la voir et l'entendre. Sa simplicité, son ignorance et sa foi, vous eussent convaincu de suite de la vérité des faits qu'elle raconte. Je dois vous dire d'ailleurs que j'ai pris des informations et qu'elles confirment entièrement ce que j'ai entendu.

Née en 1820, de parents très pauvres, dans un petit village des Vosges, me dit-elle, je fis à dix-huit ans, une grave maladie ; j'étais percluse de tous mes membres ; naturellement vive, légère, aimant tous les plaisirs de mon âge, je souffrais cruellement d'être contrainte à l'immobilité. Pendant deux ans, je gardai le lit sans espoir de jamais guérir. Un jour que je souffrais beaucoup, jugez quelle fut ma surprise, j'entendis distinctement une voix m'appeler par mon nom ; il n'y avait personne dans la chambre. La voix continuant me dit :

- Marguerite, si tu veux être pieuse et croire en Dieu, tu guériras.

En ce moment, levant les yeux, je vois un prêtre qui me regardait avec une grande bonté. Il me dit son nom et d'avoir foi en lui. C'était le révérend Pierre Fourier, qui a la réputation dans notre pays, de faire des miracles. L'idée me vint alors de faire un pèlerinage à Mattencourt, lieu où est le tombeau du Saint. On me transporta en voiture, avec beaucoup de peine, dans ce lieu. Pendant le trajet, j'eus plusieurs visions. Un de mes oncles, mort depuis longtemps, m'apparut.

Arrivée à l'Église, on m'étendit, à moitié inanimée, sur la pierre tumulaire de Pierre Fourier. Je sentis alors distinctement une main étendue se poser sur le sommet de ma tête. Tout mon corps

frémit et pendant que quelques assistants récitaient des prières, la voix que j'avais entendue, me dit encore :

- Si tu veux faire vœu d'abstinence et de pénitence, tu guériras.

Je me relevai à ces paroles, bien faible encore, mais j'eus la force d'aller seule devant le portrait de mon protecteur. Il me sembla voir ses lèvres s'animer et l'entendre me dire :

- Si tu ne fais tes devoirs de chrétienne, et si tu ne luttas pas contre tes passions, tu seras brûlée comme saint Laurent.

Je fis à pied tout le parcours de l'Élise jusqu'à une chapelle qui se trouve à la sortie de l'endroit ; ma mère entendit aussi la voix qui lui disait :

- Prie, ta fille guérira.

On me ramena à la maison. La guérison fut complète, au bout de peu de temps ; je passais alors une partie de mes journées en prières dans la crainte de péché et de retomber malade. Je faisais le bien partout où je le pouvais, dans la mesure de mes moyens.

Il y avait près de notre habitation, un lépreux que tout le monde fuyait ; il était couvert d'ulcères. Je me mis à le nettoyer complètement ; je le guéris, et comme il était encore plus pauvre que moi, j'allai mendier pour lui.

Quelques années après ces événements, je me mariaï, j'eus trois enfants ; le dernier qui était une fille, fut atteint tout jeune de la même maladie que moi ; elle en mourut, Je retombai moi-même malade et je me rendis une seconde fois à Mattencourt. La manifestation eut lieu à peu près de la même manière, et je fus guérie. Mon protecteur me dit :

- Tu seras un vaillant soldat du Christ et un apôtre de sa doctrine.

Je crus cette fois qu'on se moquait de ma bonne foi, puisque je ne sais rien. Pourtant un dimanche, étant à la messe dans le village, je m'endormis sans en avoir envie, et il paraît que pendant mon sommeil, me levant debout sur mon banc, je me mis à parler haut. Je reprochai à M. le curé de ne pas mettre ses actes en harmonie avec son ministère. On fut obligé de me faire sortir.

Un jour étant dans les champs à cultiver la terre on me dit :

- Marguerite, en rentrant chez toi, prends une plume et du papier et tu écriras ce que je te dicterai. Comment pourrais-je le faire, dis-je, je ne sais pas lire et à peine écrire quelques mots ? Obéis et tu verras.

J'essayai, en effet, ma main partit convulsivement, et je traçai des caractères lisibles, puisque mon mari put les lire ; puis, ce furent des phrases entières, des pensées, plus tard tout un travail sur la réforme du catholicisme. M. le curé voulut voir ce que l'on me dictait. On lui recommandait même de m'instruire, de me guider de ses conseils, ce qu'il fit quelque temps ; mais lorsqu'il vit que les dictées devenaient sévères en ce qui concernait son ministère, non seulement il ne voulut plus me recevoir, mais encore il dit partout que j'étais possédée du diable. Une fois même, en passant devant notre porte, la voix l'apostrophant par ma bouche lui dit de si grosses vérités que, se fâchant, il me fit comparaître devant le tribunal.

La veille de la comparution mon guide me dit :

- Ta robe te sauvera.

C'était un 10 janvier, en plein hiver ; je me revêtis d'une robe blanche. Les juges me questionnèrent. Je répondis bien, paraît-il, car je fus acquittée. On me prit, vêtue ainsi, probablement pour une folle. Ceci se passait à peu près en 1825 ou 1826. Depuis cette époque on me fait écrire souvent ; j'en suis avertie la nuit ; je me trouve réveillée subitement et il me vient une foule de pensées très belles et très instructives.

Désireux, d'après ces renseignements, de l'étudier, je lui dis :

- Écrivez-vous encore ?

- Moins souvent, parce que l'on m'a recommandé de travailler ; je suis ouvrière en dentelles.

D'après mes informations, j'avais appris que cette pauvre créature, malgré toutes les faveurs dont Dieu l'avait comblée, avait un vice horrible ; elle se livre quelquefois à la boisson. Je lui en parlai.

- Hélas, me dit-elle, si vous saviez, monsieur, ce que j'ai souffert de cette triste passion. C'est une grande épreuve à laquelle j'ai succombé ; j'ai un feu intérieur qui me dévore ; je suis obligée tous les

jours de boire de 20 à 25 verres d'eau pour apaiser ma soif. Si je bois du vin, je suis perdue.

- Et que vous disent vos guides, lorsque vous succombez à ce terrible penchant ?

- Ils me disent que la chair est faible, que nous devons lutter avec énergie contre les entraînements de nos passions. Le vénérable Pierre Fourrier me dit dans ces moments que j'avilis son nom, que j'offense la bonté de Dieu en me laissant obséder par mon misérable défaut.

Vous ne sauriez croire, combien l'aveu de ses fautes si franc, si humble, me touchait. Je fus pris pour elle d'une grande pitié et je l'exhortai à être plus forte dans l'avenir. Je lui promis que de bonnes âmes prieraient pour elle, et que certainement elle remporterait victoire sur elle-même.

Au moment de la quitter, je lui dis :

- Eh bien, comprenez-vous maintenant pourquoi ou vous a dit : Si tu ne luttas pas contre tes passions, tu seras brûlée, comme saint Laurent ?

- Non.

- C'est ce que l'on appelle une allégorie. L'Esprit a voulu vous dire que vous étiez prédisposée à la funeste passion qui vous domine, et que si vous n'en devenez maîtresse, vous seriez brûlée intérieurement. Ne l'êtes-vous pas en effet ?

- C'est pourtant vrai ; pendant de longues années, je crus qu'on me brûlerait comme Jeanne d'Arc. Je ne l'avais pas compris comme cela. Oh ! Monsieur, guidez-moi, je suivrai vos conseils et je vous promets de veiller sur moi plus que jamais.

J'allai la voir quelques jours après cet entretien. Je la fis écrire devant moi. Elle obtint une communication dont je vous envoie ci-joint quelques lignes. Les lettres sont bien formées ; le style n'est pas brillant, mais très lisible. Elle n'avait jamais entendu parler de Spiritisme ; elle ne pouvait croire que bien des personnes aient la même faculté qu'elle. Elle se croyait un petit prophète, ou tout au moins une exception privilégiée cependant elle n'en tirait pas vanité.

Vous voyez que la brochure adressée aux paysans, dont vous annoncez la publication, a bien sa raison d'être ; elle vulgarisera notre chère doctrine, tout en devenant un guide pour les médiums inconscients plus nombreux qu'on ne le pense généralement.

Recevez, etc. »

Al. Delanne

### **Une apparition à Beyrouth (Syrie)**

Nous empruntons au journal : *Les Annales du Spiritisme* en Italie, de Turin, le récit suivant qui nous a paru de nature à intéresser vivement nos lecteurs. Nous saisissons avec empressement cette occasion de témoigner à la rédaction des Annales tous nos remerciements pour le dévouement, la persévérance, et l'érudition avec laquelle elle s'attache à populariser en Italie, les croyances coordonnées par Allan Kardec. Certes, si le Spiritisme a acquis quelque droit à la sympathie des Italiens, et a rencontré en Italie de nombreux adhérents, c'est certainement grâce au talent et à la sagesse avec lesquels un certain nombre de journaux spirites et en particulier les Annales, ont arboré et soutenu le drapeau du maître.

Ceci posé, revenons à l'apparition qui fait l'objet de cet article ; nous traduisons textuellement :

« La société de Beyrouth si recommandable par son empressement à populariser notre doctrine et par les progrès qu'elle lui a fait accomplir particulièrement à Soria, nous transmet le fait suivant que nous publions dans toute son intégrité.

La signora Burl qui habite ce pays depuis plusieurs années, bien connue pour son excellente réputation et la fermeté de ses convictions spirites, a affirmé à la Société la réalité d'un fait d'apparition arrivé à une de ses amies, la signora Onorina Ballade. La signora Onorina Ballaile Française d'origine, personne considérable et très estimée, demeurant au Monte Libano depuis quelques années, nous raconta ce qui suit.

Pendant que j'étais seule à la maison, mon mari, étant allé passer quelques mois en France, j'eus la vision que voici. Une nuit que je dormais profondément, je fus éveillée subitement par une voix

m'appelant très fortement : « Onorina ! Onorina ! » Emue, je m'écriai aussitôt : « Qui est là ? » Alors je sentis quelques mouvements autour de mon lit, et regardant fixement devant moi, j'aperçus une dame d'assez haute stature et d'aspect fort agréable, qui me dit : « Ne t'effraye pas ; je suis ta belle-mère. Ton mari est bien malade, mais il ne mourra pas. Il ne veut pas te faire connaître son état, de crainte de t'effrayer, mais sois persuadée de la vérité de ce que je te dis. Ecris-lui immédiatement, et dis-lui que moi, sa mère, je suis venue te voir ; adieu. »

Pendant ce temps j'étais assise sur le lit ; je voulus proférer quelques paroles, mais je ne le pus. Je tins constamment mes regards fixés sur l'Esprit ; lorsqu'il eut fini de parler, il se tourna vers une fenêtre à travers laquelle il passa, en l'ouvrant avec un tel fracas que la domestique qui couchait dans la chambre voisine, en fut réveillée en sursaut et vint aussitôt me demander ce qui était arrivé. Alors, nous allâmes ensemble à la fenêtre qui non seulement était grande ouverte, mais encore avait toutes ses vitres brisées.

L'événement me parut si singulier que sans le fait positif de la fenêtre ouverte et brisée, je n'aurais pu me persuader de la réalité de l'apparition ; je me serais crue sous l'influence d'un cauchemar ou d'une hallucination. Mais ce qui me convainquit davantage encore, c'est que plus tard, au retour de mon mari, j'appris de lui-même que tout ce que l'Esprit m'avait dit était l'exacte vérité.»

Pour copie conforme, le secrétaire : Vergi, *Annales du Spiritisme* en Italie, mai 1870.  
Traduit de l'italien par miss F. S.

### **Autodafé volontaire aux Indes**

Le *Pionnier*, de Calcutta, publie le récit très curieux d'une nouvelle suttie qui a eu lieu cette année dans l'Inde

« Le 15 avril 1869, le frère d'une femme appelée Mussuma Rahusia, habitant un village situé à six milles de Scheloe, dans le district de Cawnpore, arriva dans ce village portant à Mussuma Rahusia la nouvelle que son mari, le brahmine Omeid-Tewarrée, venait de mourir à Mhow. La veuve montra une très grande émotion et se mit à crier : « Sutt Ram ! Sutt Ram ! » Puis elle annonça l'intention de se brûler. Le pundit de la famille fut consulté ; il fut d'avis de soumettre Massumat Ruhusia à une épreuve : « Mettez lui, dit-il, la main sur une lampe allumée, pour voir si elle supportera la douleur. La lampe fut apportée et la veuve mit sa main à la flamme jusqu'à ce que la chair fût noire et crevassée. « Cela ne m'a point fait de mal, dit-elle, et je suis toujours prête au sacrifice. »

Les voisins s'assemblèrent en grand nombre, et beaucoup manifestèrent une grande appréhension des résultats qui pourraient suivre la suttie ; même les membres de la famille de la femme, déclarèrent qu'ils s'y opposaient, les suites pouvant être très sérieuses. L'affaire en resta là tout le jour ; la veuve tenait bon.

Le lendemain matin, elle partait avec quelques-uns de ses parents pour Bithoor dans le but de rendre les devoirs à son mari, quand le pundit la rappela en lui disant que la journée se montrait sous des auspices favorables. Alors Massumat Rahusia commença à crier : « Sutt Ram ! Sutt Ram ! Je veux brûler avec mon mari. » Et ainsi toute la journée.

Pendant ce temps, le peuple s'attroupait. Vers le soir, la future victime s'adressa à quelques zémindars, et les pria de lui prêter un champ pour le sacrifice. L'un d'eux, vaincu par ses supplications, lui dit : « Allons, je vais vous donner un champ, quelles qu'en puissent être les conséquences, et bien que beaucoup y trouvent du danger. » Les opposants diminuèrent ou se turent, et la foule, toujours croissante, vint présenter ses hommages à la sainte femme. On croyait à tort que le sacrifice aurait lieu immédiatement dans la soirée.

Le lendemain matin, un homme entra dans la maison au point du jour ; il tomba à genoux devant la femme : « Maharini, lui dit-il, je suis aveugle, rends-moi la vue ; tu peux faire des miracles, puisque tu vas te sacrifier. » Massumat Rahusia n'avait mangé depuis deux jours et n'avait bu que de l'eau du Gange ; elle semblait épuisée : elle pria les gens de la maison de préparer le bûcher et resta quelque

temps sur le dos, respirant convulsivement.

Ses amis la crurent mourante ; le pundit, apercevant un vêtement qui avait appartenu au mari, pria le fils de la veuve de le porter à sa mère : « L'âme de Mussumat Rahunia, disait-il, soupire après son mari ; sûrement, la vue de ce vêtement rappellera la mourante à la vie. » Le pundit eut l'air d'avoir raison.

A la vue du vêtement, la veuve porta violemment ses deux mains à sa poitrine, se leva demanda des musiciens et s'informa auprès des zémindars si on lui avait trouvé un champ pour le bûcher. Le pundit, naturellement, trouva l'occasion d'adresser une homélie à ses paroissiennes : « Peu de femmes, criait-il, aiment leur mari autant que Mussumat Rahunia aime l'habit de son époux. »

En ce moment, arriva le zémindar qui avait offert son champ la veille ; il se déclara prêt à tenir sa promesse, ordonna qu'on coupât du buis et qu'on le portât à l'endroit du sacrifice. Les travailleurs ne manquèrent pas à la besogne ; le bûcher fut construit ; on en informa la veuve qui s'attifa, mit ses plus beaux bijoux, et, sans perdre de temps, marcha ou plutôt courut vers le lieu de sa mort, suivie de deux ou trois cents voisins ; les hommes venaient les premiers, les femmes ensuite ; derrière, une bande de musiciens.

Arrivée au bûcher, la *suttie* (c'est le nom que prend en ce moment la veuve) monta tranquillement, croisa ses jambes sous elle et pria son fils de mettre le feu. Ce fils, d'environ dix-huit ans, portait une poignée d'herbes à cette intention. Il ne se le fit pas dire deux fois et mit le feu. Les flammes montèrent ; la *suttie* se leva à demi, sur quoi les spectateurs murmurèrent ; mais la veuve se rassit, immédiatement et fit comprendre par des gestes qu'elle ne voulait point échapper à la mort. Les assistants jetaient de nouveau bois sur le bûcher ; la flamme augmenta, enveloppa et recouvrit la victime. Le sacrifice était consommé. Les spectateurs jetèrent des fleurs et diverses offrandes sur le bûcher, puis on se sépara.

Cet article intéressant par les conditions exceptionnelles de fermeté et d'insensibilité matérielles dans lesquelles l'autodafé s'est accompli, ayant été lu dans un groupe particulier, a été l'objet de la communication suivante :

(Paris, 5 octobre 1809.)

La cruelle habitude de condamner la veuve d'un indien à périr sur un bûcher, tend chaque jour davantage à disparaître. La civilisation européenne, en pénétrant dans l'Inde, s'empare incessamment des vieilles superstitions de ce peuple dont les croyances si avancées, sous certains rapports, ont été dénaturées et voilées par le temps et la mauvaise foi. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est que, au contraire de ce qui a lieu généralement, la femme, loin de lutter contre ceux qui demandent le sacrifice, et de subir ce martyre avec épouvante, est la première à le réclamer à grands cris, et comme la seule satisfaction qui puisse lui être donnée. Ce n'est pas le désespoir qui la guide : c'est le fanatisme et le sentiment inconscient de l'expiation. Elle a fait brûler autrefois, lorsqu'elle vivait comme homme, des femmes qui se révoltaient à l'idée de monter sur un bûcher ; elle les a séparées violemment de tout ce qu'elles aimaient. Il fallait aussi qu'elle mourût de mort violente, et montrât que la mort ne la réunit pas à celui qu'elle espérait retrouver au delà du tombeau.

L'insensibilité était complète chez elle ; elle n'a point souffert pour mourir, parce que le sacrifice n'eût pas été accompli, si elle eût montré la moindre hésitation, car ses parents et ses amis se fussent opposés à l'exécution. Mais lorsque l'hésitation n'était plus possible, lorsque les flammes avaient déjà carbonisé le corps et en avaient chassé la vie, l'Esprit engourdi se réveilla et les liens qui le retenaient à la matière, relâchés assez pour provoquer la mort, ne l'étaient pas suffisamment pour supprimer la douleur. Depuis l'incinération, elle souffre constamment, incessamment des baisers de la flamme éteinte ; elle crie, elle se tord ; elle demande la mort qu'elle a subie, mais qu'elle ne croit pas consommée ! Elle qui a voulu mourir pour rejoindre son époux, elle n'a gardé de la vie que les souffrances et n'a pas le bénéfice de la désincarnation. Elle est seule et elle souhaite d'être anéantie.

Que d'expiations de cette nature l'on ne soupçonne pas et dont on ne comprendrait pas la justice en les connaissant, si le Spiritisme ne venait jeter sur ces questions la lumière de l'évidence. Étudiez et méditez sans cesse, vous trouverez la clef de toutes les inégalités physiques et morales et de toutes

les aspirations au progrès.

Moki

## Dissertations spirites

### *Les messies du Spiritisme*

(28 mai 1870. Médium, M. Marc Baptiste.)

Les occasions et les auxiliaires ne manqueront pas ; il faut savoir saisir les unes, et profiter des autres. Il y aura lutte, mais elle sera de courte durée. Les opposants seront forcés de reconnaître leurs erreurs ; du reste comme toujours, ils aideront puissamment à la propagation de l'idée.

Il est des hommes antipathiques aux masses qui n'ont besoin que d'émettre une opinion pour qu'elle soit immédiatement combattue de toutes parts. C'est de cette prédisposition que les Esprits se servent pour arriver à leur but. Ils entourent ceux qui ont mission de prêcher la doctrine d'une atmosphère sympathique qui les fait aimer et écouter de ceux auxquels ils s'adressent ; d'ailleurs comment pourrait-il en être autrement ? L'amour attire l'amour, la sympathie commande la sympathie. La confiance se gagne peu à peu, et une fois gagnée elle se perd difficilement, aussi difficilement qu'on la reconquiert lorsqu'une fois on l'a perdue. La volonté de Dieu est irrésistible, mais lui-même veut, pour que cette volonté soit exécutée, qu'elle soit désirée par ceux-là mêmes à qui elle doit apporter le bonheur. Voilà pourquoi le concours des incarnés sur la terre est indispensable à la régénération. Voilà pourquoi nous faisons appel à tous les hommes de bonne volonté.

Il m'a été donné d'ébaucher le travail quand j'étais visiblement au milieu de vous ; aujourd'hui il m'est permis de le continuer, et plus clairvoyant qu'à l'état d'incarnation, je m'adresse à tous ceux que leurs diverses positions dans le monde mettent à même d'exercer une influence quelconque sur les personnes qui les entourent. Je travaille ainsi de concert avec une multitude d'Esprits incarnés ou désincarnés, à préparer la voie de celui qui doit bientôt se révéler parmi vous et qui passera inconnu encore pour un grand nombre alors que de faux prophètes s'élèveront contre lui et séduiront beaucoup de personnes.

Aussi rappelez-vous les paroles de l'Évangile, si l'on vous dit : « Le Christ est ici, il est là », ne sortez pas pour aller le voir, car celui qui sera le véritable messie passera inaperçu ; ses œuvres seules le feront connaître, ou plutôt le résultat de ses œuvres qui ne sera connu et apprécié que lorsqu'il aura dépouillé son enveloppe mortelle. Qu'importe du reste que vous le connaissiez ou non ? Unissez-vous d'intention avec lui, cela suffira. Vos yeux peuvent vous tromper, comme vos oreilles, comme votre jugement, comme votre raison. La gloire que le grand prédestiné recherche n'est pas la gloire menteuse d'une bruyante publicité, c'est la gloire pure du bien accompli dans le silence et dans le recueillement. Il passera inconnu, mais ses œuvres resteront ; méprisé, mais glorieux devant le Très-Haut ; pauvre et petit aux yeux des hommes, mais riche et grand entre les grands et les riches, devant son Père ! Et surtout que l'idée ne vienne à aucun de vous que vous pourriez dire cet envoyé !

C'est un écueil où vous attendent les Esprits malfaisants qui voudraient faire échouer l'œuvre parce qu'ils voient que la terre leur échappe et que c'est dans des lieux inférieurs qu'ils seront tenus d'expier leur incurable orgueil et leurs mauvaises passions. Oh ! Non, mes amis, mes frères, ne vous laissez aller à aucune de ces pensées qui empoisonnent les meilleures actions et enlèvent tout le mérite. Non ! Soyez doux et humbles de cœur comme le véritable Christ de l'Évangile, comme le messie dont vous êtes appelés à former la suite sur la terre, sans le connaître pour la plupart, et uniquement par une communion de pensées et d'aspiration.

Heureux ceux qui, en complète concordance avec l'Envoyé de Dieu, feront leur partie dans ce concert comme on n'en a jamais entendu sur la terre ! Comme celui qui jette à pleines mains sur une terre bien préparée, la semence qui doit produire la nourriture de l'avenir, lui jettera aussi à pleines mains la semence spirituelle qui doit assurer le bonheur à venir de l'humanité. A vous de recouvrir

la précieuse graine, de la sarcler, de la garantir contre le froid et les intempéries afin qu'elle lève convenablement et que la moisson soit abondante.

Le père de famille sème ; ses enfants et ses serviteurs font les travaux nécessaires à la production ; mais le père de famille terrestre ne prend pas la semence dans son propre fonds ; il la puise dans le grenier où les travaux communs l'ont accumulée, tandis que le Consolateur puise dans les trésors qu'il a su lui-même amasser par des longs et généreux travaux ; il a mérité la charge qui lui est octroyée aujourd'hui ; il a longuement lutté et il a vaincu. A chacun de nous de suivre son exemple, de lutter et de vaincre pour jouir un jour d'un bonheur égal au sien.

Il passera inconnu des autres et de lui-même. Celui qui oserait se dire messie prouverait par cela seul qu'il ne l'est pas. Mais à quels malheurs sans nombre ne s'exposerait pas l'insensé qui ne craindrait pas d'usurper un titre aussi haut dans l'échelle des Esprits ! Outre le ridicule que la plupart des hommes déverseraient sur lui avec justice, quelles ne seraient pas sa honte et sa déconvenue lorsque, rentrant dans le monde des Esprits où rien ne reste caché, il se verrait en butte aux regards scrutateurs de ceux dont il se serait joué ! Oh ! Malheur, cent fois malheur à l'orgueilleux qui aurait de pareilles prétentions ! Ce n'est pas sans raison que je m'appesantis sur ce sujet, car j'en vois un grand nombre qui d'une manière avouée ou non se laisseront aller sur cette pente terrible, irrésistible pour beaucoup, parce qu'ils auront entrepris une œuvre au-dessus de leurs forces. O sainte humilité, sois-leur en aide !

La présence du messie s'annoncera donc par un changement dans l'état social, par l'amélioration des masses produite sans cause visible, mais dont les effets seront indiscutables. Ainsi l'aveugle reçoit les bienfaits du soleil sans pouvoir le contempler ; ainsi les hommes sentiront les bienfaits du grand prédestiné sans le voir et sans le connaître, ou plutôt ils le verront, ils le coudoieront, ils vivront chaque jour face à face avec lui sans se douter que c'est de lui que vient tout le changement qui s'opère. Comment s'en douteraient-ils, puisque lui-même ne s'en doute pas et que, en aurait-il l'idée, sa modestie la lui ferait rejeter comme une mauvaise pensée, se contentant de faire, dans la mesure de son élévation et de ses forces, tout le bien possible ?

Voilà le triomphe de cette force de la pensée que notre doctrine vous fait connaître, de cette force impalpable et invisible, irrésistible puisque aucune autorité au monde n'a le pouvoir de l'entraver ; cette force qui s'impose même à ses adversaires les plus obstinés. Que dis-je ? Encore plus à ses adversaires qu'aux autres. C'est surtout à ses adversaires, qu'il faut dire. Comment ne vaincrait-elle pas toutes les résistances ! Comment ne triompherait-elle pas de toutes les mauvaises volontés ! Et songez, mes amis, que chacun dans votre sphère vous êtes appelés à faire mouvoir cette force immense qui comme un immense bélier doit renverser les derniers remparts de l'obscurantisme, de l'ignorance, de tout ce passé qui n'a laissé après lui que sang, ruines et désolation, qui a eu sa raison d'être comme toutes choses, car rien ne se transforme brusquement. Eh bien ! Réfléchissez et dites si votre rôle n'est pas assez beau et si vous avez besoin de porter vos regards ambitieux sur une position dont vous êtes encore trop éloignés pour pouvoir l'atteindre. Dites si Dieu n'est pas le meilleur des pères en divisant ainsi le travail à chacun de vous ? De quoi vous servirait un bonheur que vous n'êtes pas encore à même de comprendre ? Il faut marcher pas à pas dans la voie du progrès ; l'enfant qui ne sait pas lire ne peut guère songer à reproduire l'écriture qui pour lui ne présente que des caractères sans signification. Contentez-vous du bonheur que vous apporte le devoir accompli, et, comme je vous l'ai déjà dit, soyez doux et humbles de cœur !

Allan Kardec

### *La charité*

(Société spirite de Rouen ; 17 avril 1870. Médium, M. Bouteleu.)

Hors la charité point de salut. Jamais plus belle devise ne servit de point de ralliement à l'humanité et ne résuma mieux les devoirs de chacun envers tous et de tous envers chacun.

Soyez charitables, car dans votre société à peine au sortir de l'enfance morale, que de plaies à panser, que de défaillances, que de chutes, que de souffrances de toute nature s'offrent à votre vue et vous invitent au bien ! Là, un pauvre être en proie dès la naissance aux privations les plus pénibles ;

que deviendra-t-il si une main secourable ne vient l'aider à gravir les premiers sentiers de la vie ? Ici, la maladie apparaît avec son cortège de misères, et le pain va manquer à cette famille déjà malheureuse et en proie aux douleurs de l'infortune, si votre cœur compatissant ne vient apporter non l'humiliante aumône, mais le secours fraternel et caché dont la valeur est ainsi doublée. Puis, plus tard, sur le soir de la vie, quand les membres engourdis par la vieillesse se refusent au labeur quotidien, soyez encore là pour aider à cette existence laborieuse à achever sa tâche et pour qu'une bénédiction du pauvre vous facilite à vous aussi le passage du trépas : passage si sombre pour ceux qui oublièrent que le véritable rôle échu à chacun ici-bas, est le bien envers tous suivant la mesure de ses forces.

Mais ce n'est pas tout, et secourir vos frères dans leurs souffrances matérielles n'est que la plus faible partie de votre tâche ; il est un autre ordre d'idées que vous ne devez pas oublier : l'assistance morale.

Contribuez au développement, au progrès de l'esprit, par vos conseils, par une éducation raisonnée, par une instruction solide, afin que, sachant s'étudier lui-même, l'homme puisse, des effets remonter aux causes et comprendre ainsi le merveilleux enchaînement qui relie toutes les créatures, depuis la plus infime jusqu'à la plus élevée dans la hiérarchie des êtres. Pour en arriver là, de nombreux efforts sont nécessaires et variés à l'infini, suivant les circonstances.

Consultez toujours votre conscience et votre cœur, et aidés de l'assistance des bons Esprits, vous discernerez facilement les moyens nécessaires pour atteindre ce but, qui doit être l'objet de vos constants efforts, car votre existence ne doit pas se borner à vous ménager les moyens matériels et intellectuels en vue de votre avancement personnel, mais aussi à contribuer à l'avancement, à l'harmonie des mondes, par un hommage rendu à la solidarité universelle.

Que votre charité surtout soit humble dans ses efforts ; que jamais le sourire du mépris n'erre sur vos lèvres, ne se glisse dans vos cœurs en présence du triste spectacle présenté trop souvent par ceux qui, encore asservis par les passions matérielles, oublient tout et se laissent emporter par le courant. C'est là surtout que vos efforts doivent se diriger et redoubler de puissance, afin de soulager ces Esprits en souffrance et leur faire faire un pas en avant. Que dans ce cas, une fraternelle assistance ne se fasse pas attendre, car sachez bien qu'une parole affectueuse, qu'un regard, un sourire de sympathique pitié, peuvent cicatriser les cœurs ulcérés et les aider à sortir de cet état d'abaissement par lequel vous avez passé pour la plupart et dont vous n'êtes vous-mêmes sortis que par vos efforts secondés par les efforts de vos frères.

Oh oui, mes amis, votre devise est vraie, car elle résume les devoirs de l'homme envers l'humanité, de l'humanité envers la création entière, et de la création entière envers Dieu.

## Poésie spirite

### *Fable*

#### **La chèvre et le chou**

Contre la chèvre un chou se trouvait engagé  
Bien malgré lui, dans une affaire ;  
Et comme un plaideur ordinaire,  
Il voulait n'être pas mangé.  
La chèvre persistait ; elle invoquait pour titre :  
Faim de chèvre. Or voici comment  
Le chef d'un grand troupeau, Farou, pris pour arbitre,  
Sans timbre et sans délais rendit son jugement  
Entre nous, leur dit-il, la guerre c'est folie ;  
Je vous aime, voyons, que je vous concilie.  
Toi, chèvre, tu voudrais l'absorber sans pitié ;

C'est mal, il te suffit d'une bonne moitié.  
Et toi, chou, pour si peu n'échauffe pas la bile ;  
A la chèvre abandonne une feuille inutile ;  
Que l'on soit cabus ou chou-fleur  
On ne brille que par le cœur.  
La chèvre s'indigna. Froidement irascible  
Le chou lâche le mot, le grand mot : impossible.  
Moi je déclare triple fou  
Qui veut contenter chèvre et chou.  
*L'Esprit frappeur de Carcassonne*

## Bibliographie

*Le phare*, journal du Spiritisme, à Liège<sup>20</sup>

Sous ce titre, à partir du 1er juillet prochain, la Société spirite l'Avenir de Liège, va mettre en circulation un nouvel organe spirite, spécialement destiné à populariser en Belgique les enseignements des Esprits. Le but éminemment sérieux que se propose cette Société, la conviction inébranlable et les connaissances spirites de ceux qui en font partie, nous font bien augurer de la direction donnée à cette publication. Grâce à elle, sans doute, le Spiritisme continuera à se développer en Belgique, où il trouve déjà de si nombreuses adhésions. La Société et son journal ont nettement arboré le drapeau de la Revue spirite. La profession de foi suivante, destinée au premier numéro du journal, indique suffisamment l'esprit qui préside à la rédaction, pour que toutes nos sympathies et celles de nos lecteurs soient acquises à la nouvelle entreprise :

« Le Spiritisme étant le port où les idées progressives amèneront, à travers le temps, les fervents de l'église et du temple, de la mosquée et de la pagode, le récif où viendront se braser tôt ou tard la négation, le doute, l'indifférence, nous avons cru de notre devoir, connaissant sa philosophie pure, de créer un journal bimensuel, sous le titre : *Le phare*.

*Le Phare*, nous l'espérons, sera en butte aux critiques et aux sarcasmes de nos adversaires. Nous disons : nous espérons, parce que la critique fera notre force en divulguant notre manière de voir, et les sarcastiques, par leurs railleries, ne feront ressortir que plus vivement la grandeur et la pureté de nos idées.

Forts de nos principes basés sur la science et la moralité, nous voulons, comme nos frères de France et d'autres nations, devenir les pionniers de l'avenir, et nous sommes certains que l'ardent désir de voir fleurir le syncrétisme, se réalisera au dix-neuvième ou au vingtième siècle.

*Le Phare*, dans ses colonnes, aura la prétention d'abord, au hasard des athées d'opposer un Dieu au néant du matérialiste, l'immortalité ; aux fanatiques religieux, des vérités dégagées de tout mysticisme ; aux savants, leur démontrer que, si parfois, le Spiritisme devance la science, il ne s'en écarte pas ; il résumera les faits psychologiques se passant sur le continent, découvrira l'erreur, proclamera la vérité.

*Le Phare*, comme l'appareil dont il porte le nom, sera la lumière montrant aux désespérés un horizon plein de bonheur ; aux négateurs et aux sceptiques, la réalité de la vie d'outre-tombe.

*Le Phare*, enfin, sera la réconciliation ; sa clarté montrera au pauvre et à l'opulent, que misère et richesse ne sont que des outils plus ou moins bons ou mauvais, dans les mains de l'incarné, pour parvenir à la perfection.»

La Rédaction

*L'Harmonie sociale, revue populaire des intérêts de l'individu, de la famille et de la société, au*

---

<sup>20</sup> Publié sous la direction de M. Borsus, 96, Faubourg-Sainte-Marguerite, à Liège le journal *le Phare* paraîtra deux fois par mois, format du Petit Journal ; prix de l'abonnement: 5 francs.

*point de vue des lois providentielles qui régissent les mondes*<sup>21</sup>

Tel est le titre d'un journal qui se publie mensuellement à Bruxelles (Belgique) dans le format grand in-8 de 32 pages à deux colonnes, sous la direction de M. Z. J. Godimus, professeur d'économie politique et avec la collaboration d'auteurs connus dont les noms sont à la fois un programme et une recommandation pour les matières traitées par cette feuille. Ce n'est pas comme organe des sciences sociales que nous avons à l'apprécier ; sous ce rapport, nous nous en référons à de plus compétents qui le jugeront à la hauteur de son titre. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est que *l'Harmonie sociale* est un journal sérieux où toutes les questions de son programme sont traitées à fond par des hommes spéciaux. Cette considération n'est pas sans importance pour nous, mais ce qui nous intéresse davantage encore, c'est que sans se poser en propagateur de la doctrine, il a compris cependant que le Spiritisme a pris rang parmi les faits d'actualité qui préoccupent l'opinion. Aussi M. Godimus dans une lettre qu'il a bien voulu nous adresser avec quelques numéros spécimens, nous témoigne-t-il le désir de se mettre en relation avec nous au sujet de Spiritisme, et de reproduire les articles de la Revue qui cadreront avec la publication de *l'Harmonie sociale*. « Je me tiendrai ainsi, dit M. Godimus, au courant des phénomènes spirites, j'intéresserai à votre œuvre mes lecteurs (tous gens instruits), et je contribuerai sans doute à la propager en Belgique. »

Enfin, dans le courant de la seconde année de sa publication, M. Godimus compte publier des articles de fond sur le Spiritisme, et s'est déjà, à cet effet, entendu avec un rédacteur spécial. Nous nous félicitons de l'hospitalité que M. Godimus a bien voulu nous offrir dans ses colonnes et nous sommes heureux de voir qu'il a compris le vrai rôle du Spiritisme dans le grand concert de *l'Harmonie sociale*.

Tel est le résumé du programme qui nous a été présenté et auquel nous ne pouvons qu'applaudir. Il serait à désirer que cet exemple eût des imitateurs dans la presse. Les journaux qui entreraient franchement dans cette voie ne pourront qu'y gagner moralement et matériellement, car ils s'attireront par leur tolérance la sympathie de tous les esprits sans parti pris, et celle des spirites, qui forment aujourd'hui une masse de lecteurs de plus en plus prépondérante, se portera naturellement de leur côté.

*Évangiles* (les quatre), suivis des Commandements, expliqués en Esprit et en vérité par les Évangélistes par Roustaing, avocat à Bordeaux. 3 vol. in-12 ; 10 fr. 50. Paris, Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Nous prévenons nos lecteurs que la Librairie spirite vient de recevoir en dépôt un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage que l'on croyait complètement épuisé. Ces trois volumes seront expédiés franco à ceux de nos abonnés qui nous en feront la demande, contre un mandat de poste de 10 fr. 50, à l'ordre de M. Bittard.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

---

<sup>21</sup> Prix de l'abonnement par an pour la Belgique, 6 francs. Étranger, 7 francs. S'adresser à M. Godimus, 21, Montagne-les-Aveugles, à Bruxelles.

**Août 1870**

### **Manifestation des Esprits**

#### *Caractère et conséquences religieuses des manifestations spirites*

1. Les âmes ou Esprits de ceux qui ont vécu constituent le monde invisible qui peuple l'espace et au milieu duquel nous vivons ; il en résulte que depuis qu'il y a des hommes, il y a des Esprits, et que si ces derniers ont le pouvoir de se manifester, ils ont dû le faire à toutes les époques. C'est ce que constatent l'histoire et les religions de tous les peuples. Cependant, dans ces derniers temps, les manifestations des Esprits ont pris un grand développement et ont acquis un plus grand caractère d'authenticité, parce qu'il était dans les vues de la Providence de mettre un terme à la plaie de l'incrédulité et du matérialisme, par des preuves évidentes, en permettant à ceux qui ont quitté la terre de venir attester leur existence et nous révéler leur situation heureuse ou malheureuse.

2. Le monde visible vivant au milieu du monde invisible, avec lequel il est en contact perpétuel, il en résulte qu'ils réagissent incessamment l'un sur l'autre. Cette réaction est la source d'une foule de phénomènes que l'on a regardés comme surnaturels, faute d'en connaître la cause.

L'action du monde invisible sur le monde visible, et réciproquement, est une des lois, une des forces de la nature nécessaire à l'harmonie universelle comme la loi d'attraction ; si elle venait à cesser, l'harmonie serait troublée, comme dans un mécanisme dont un rouage serait supprimé. Cette action étant fondée sur une loi de nature, il en résulte que tous les phénomènes qu'elle produit n'ont rien de surnaturel. Ils n'ont paru tels que parce qu'on n'en connaissait pas la cause ; ainsi en a-t-il été de certains effets de l'électricité, de la lumière, etc.

3. Toutes les religions ont pour base l'existence de Dieu, et pour but l'avenir de l'homme après la mort. Cet avenir, qui est pour l'homme d'un intérêt capital, est nécessairement lié à l'existence du monde invisible ; aussi la connaissance de ce monde a-t-elle fait, de tout temps, l'objet de ses recherches, de ses préoccupations. Son attention a été naturellement portée sur les phénomènes tendant à prouver l'existence de ce monde, et il n'y en avait pas de plus concluants que ceux de la manifestation des Esprits, par lesquels les habitants mêmes de ce monde révélaient leur existence ; c'est pourquoi ces phénomènes sont devenus la base de la plupart des dogmes de toutes les religions.

4. L'homme, ayant instinctivement l'intuition d'une puissance supérieure, a été porté, dans tous les temps, à attribuer à l'action *directe* de cette puissance les phénomènes dont la cause lui était inconnue, et qui passaient à ses yeux pour des prodiges et des effets surnaturels. Cette tendance est considérée par des incrédules comme la conséquence de l'amour de l'homme pour le merveilleux, mais ils ne cherchent pas la source de cet amour du merveilleux ; elle est tout simplement dans l'intuition mal définie d'un ordre de choses extracorporel. Avec le progrès de la science et la connaissance des lois de la nature, ces phénomènes ont peu à peu passé du domaine du merveilleux dans celui des effets naturels, de telle sorte que ce qui semblait jadis surnaturel ne l'est plus aujourd'hui et que ce qui l'est encore aujourd'hui ne le sera plus demain.

Les phénomènes dépendant de la manifestation des Esprits, par leur nature même, ont dû fournir un large contingent aux faits réputés merveilleux ; mais il devait venir un temps où la loi qui les régit étant connue, ils rentreraient, comme les autres, dans l'ordre des faits naturels. Ce temps est venu, et le Spiritisme, en faisant connaître cette loi, donne la clef de la plupart des passages incompris des Ecritures sacrées y faisant allusion, et des faits regardés comme miraculeux.

5. Le caractère du fait miraculeux est d'être insolite et exceptionnel ; c'est une dérogation aux lois de la nature ; dès lors qu'un phénomène se reproduit dans des conditions identiques, c'est qu'il est soumis à une loi et n'est pas miraculeux. Cette loi peut être inconnue, mais elle n'en existe pas moins ; le temps se charge de la faire connaître.

Le mouvement du soleil, ou mieux de la terre, arrêté par Josué serait un véritable miracle, car ce

serait une dérogation manifeste à la loi qui régit le mouvement des astres ; mais si le fait pouvait se reproduire dans des conditions données, c'est qu'il serait soumis à une loi, et il cesserait, par conséquent, d'être miraculeux.

6. C'est à tort que l'Eglise s'effraie de voir se restreindre le cercle des faits miraculeux, car Dieu prouve mieux sa grandeur et sa puissance par l'admirable ensemble de ses lois que par quelques infractions à ces mêmes lois, et cela d'autant qu'elle attribue au démon le pouvoir de faire des prodiges, ce qui impliquerait que le démon pouvant interrompre le cours des lois divines serait aussi puissant que Dieu. Oser dire que l'Esprit du mal peut suspendre l'action des lois de Dieu est un blasphème et un sacrilège.

La religion, loin de perdre de son autorité à ce que des faits réputés miraculeux passent dans l'ordre des faits naturels, ne peut qu'y gagner ; d'abord parce que, si un fait est à tort réputé miraculeux, c'est une erreur, et la religion ne peut que perdre à s'appuyer sur une erreur, si surtout elle s'obstinaît à regarder comme un miracle ce qui n'en serait pas ; secondement, parce que beaucoup de personnes, n'admettant pas la possibilité des miracles, nient les faits réputés miraculeux et, par suite, la religion qui s'appuie sur ces faits ; si, au contraire, la possibilité de ces faits est démontrée comme conséquence des lois naturelles, il n'y a plus lieu de les repousser, non plus que la religion qui les proclame.

7. Les faits constatés par la science d'une manière péremptoire ne peuvent être infirmés par aucune croyance religieuse contraire. La religion ne peut que gagner en autorité à suivre le progrès des connaissances scientifiques, et perdre à rester en arrière ou à protester contre ces mêmes connaissances au nom des dogmes, car aucun dogme ne saurait prévaloir contre les lois de la nature ni les annuler ; un dogme fondé sur la négation d'une loi de la nature ne peut être l'expression de la vérité.

Le Spiritisme, fondé sur la connaissance des lois incomprises jusqu'à ce jour, ne vient point détruire les faits religieux, mais les sanctionner en leur donnant une explication rationnelle ; il ne vient détruire que les fausses conséquences qui en ont été déduites par suite de l'ignorance de ces lois ou de leur interprétation erronée.

8. L'ignorance des lois de la nature, portant l'homme à chercher des causes fantastiques aux phénomènes qu'il ne comprend pas, est la source des idées superstitieuses, dont quelques-unes sont dues aux phénomènes spirites mal compris : la connaissance des lois qui régissent les phénomènes détruit ces idées superstitieuses, en ramenant les choses à la réalité, et en démontrant la limite du possible et de l'impossible.

### **1. Le périsprit, principe des manifestations**

9. Les Esprits, comme il a été dit, ont un corps fluidique auquel on donne le nom de *périsprit*. Sa substance est puisée dans le fluide universel ou cosmique qui le forme et l'alimente, comme l'air forme et alimente le corps matériel de l'homme. Le périsprit est plus ou moins éthéré selon les mondes et selon le degré d'épuration de l'Esprit. Dans les mondes et les Esprits inférieurs, sa nature est plus grossière et se rapproche davantage de la matière brute.

10. Dans l'incarnation, l'Esprit conserve son périsprit : le corps n'est pour lui qu'une seconde enveloppe plus grossière, plus résistante, appropriée aux fonctions qu'il doit remplir et dont il se dépouille à la mort.

Le périsprit est l'intermédiaire entre l'Esprit et le corps ; c'est l'organe de transmission de toutes les sensations. Pour celles qui viennent de l'extérieur, on peut dire que le corps reçoit l'impression ; le périsprit la transmet, et l'Esprit, l'être sensible et intelligent, la reçoit ; lorsque l'acte part de l'initiative de l'Esprit, on peut dire que l'Esprit veut, que le périsprit transmet, et que le corps exécute.

11. Le périsprit n'est point renfermé dans les limites du corps comme dans une boîte ; par sa nature fluidique il est expansible ; il rayonne au-dehors et forme autour du corps une sorte d'atmosphère que la pensée et la force de la volonté peuvent étendre plus ou moins ; d'où il suit que des personnes qui ne sont point en contact corporellement, peuvent l'être par leur périsprit et se transmettre à leur

insu leurs impressions, quelquefois même l'intuition de leurs pensées.

12. Le périsprit, étant un des éléments constitutifs de l'homme, joue un rôle important dans tous les phénomènes psychologiques et, jusqu'à un certain point, dans les phénomènes physiologiques et pathologiques. Quand les sciences médicales tiendront compte de l'influence de l'élément spirituel dans l'économie, elles auront fait un grand pas et des horizons tout nouveaux s'ouvriront devant elles ; bien des causes de maladies seront alors expliquées et de puissants moyens de les combattre seront trouvés.

13. C'est au moyen du périsprit que les Esprits agissent sur la matière inerte et produisent les différents phénomènes des manifestations. Sa nature éthérée ne saurait être un obstacle, puisqu'on sait que les plus puissants moteurs se trouvent dans les fluides les plus raréfiés et les fluides impondérables. Il n'y a donc point lieu de s'étonner de voir, à l'aide de ce levier, les Esprits produire certains effets physiques, tels que des coups frappés et bruits de toutes sortes, des objets soulevés, transportés ou projetés dans l'espace. Il n'est nul besoin pour s'en rendre compte d'avoir recours au merveilleux ou aux effets surnaturels.

14. Les Esprits agissant sur la matière peuvent se manifester de plusieurs manières différentes : par des effets physiques, tels que les bruits et le mouvement des objets ; par la transmission de pensée, par la vue, l'ouïe, la parole, le toucher, l'écriture, le dessin, la musique, etc., en un mot par tous les moyens qui peuvent servir à les mettre en rapport avec les hommes.

15. Les manifestations des Esprits peuvent être spontanées ou provoquées. Les premières ont lieu inopinément et à l'improviste ; elles se produisent souvent chez les personnes les plus étrangères aux idées spirites. Dans certains cas et sous l'empire de certaines circonstances, les manifestations peuvent être provoquées par la volonté, sous l'influence de personnes douées à cet effet de facultés spéciales.

Les manifestations spontanées ont eu lieu à toutes les époques et dans tous les pays ; le moyen de les provoquer était certainement aussi connu dans l'antiquité, mais il était le privilège de certaines castes qui ne le révélaient qu'à de rares initiés sous des conditions rigoureuses, le cachant au vulgaire afin de le dominer par le prestige d'une puissance occulte. Il s'est néanmoins perpétué à travers les âges jusqu'à nos jours chez quelques individus, mais presque toujours défiguré par la superstition ou mêlé aux pratiques ridicules de la magie, ce qui avait contribué à le discréditer. Ce n'avait été jusqu'alors que des germes jetés çà et là ; la Providence avait réservé à notre époque la connaissance complète et la vulgarisation de ces phénomènes, pour les dégager de leurs mauvais alliages et les faire servir à l'amélioration de l'humanité, mûre aujourd'hui pour les comprendre et en tirer les conséquences.

Allan Kardec

### **Société anonyme du Spiritisme**

#### *Première assemblée générale*

Conformément au titre V, article 18 de ses statuts, la Société anonyme a tenu, le 10 juillet dernier, sa première assemblée générale.

La Société anonyme fondée uniquement dans le but de vulgariser le Spiritisme par tous les moyens autorisés par la loi, et consacrant ses ressources à multiplier ses moyens de propagation, s'est empressée de convoquer, pour assister à cette Assemblée ; les représentants les plus autorisés de nos croyances à Paris et dans les départements circonvoisins.

Les affaires matérielles de la Société terminées, il fut donné lecture du rapport des commissaires de surveillance sur les opérations de la Société anonyme pendant l'exercice 1869-1870. Les conclusions du rapport concernant la situation morale et le but de la Société, furent accueillies par des marques générales d'approbation.

Les membres de la Société, voulant démontrer sans doute surabondamment que l'œuvre entreprise

était essentiellement désintéressée et se proposait uniquement d'assurer l'avenir de la philosophie spirite, ont, spontanément et respectivement décidé que les bénéfices qui leur revenaient pour leur part, dans les opérations de l'exercice écoulé, seraient versés à la caisse de réserve de la Société.

Nous nous proposons de réserver ces faits à la publicité restreinte de notre Assemblée. En les publiant ici aujourd'hui, nous avons cédé à la pression amicale des spirites présents qui, par l'entremise de M. Levent, sollicitèrent leur insertion dans la revue, considérant cette publication comme la meilleure réponse à faire aux calomnies dont la Société anonyme avait été l'objet à son début.

Profondément touchés de ces témoignages non équivoques d'estime et de sympathie, et voyant clans la publicité donnée à nos actes un moyen d'affermir encore s'il est possible l'avenir de l'œuvre fondée par Allan Kardec, conformément à la décision prise par l'Assemblée, le rapport des commissaires de surveillance sera adressé aux abonnés de la revue avec le présent numéro.

Les Esprits voulurent bien terminer cette séance en dictant aux médiums présents, un certain nombre d'utiles et intéressantes communications que le défaut d'espace et la multiplicité des matières nous empêchent seuls aujourd'hui de soumettre à l'appréciation de nos lecteurs.

## Correspondance

### *Persécutions*

Le fait suivant nous est signalé par un de nos correspondants. Nous taisons par convenance le nom du lieu où il s'est passé, mais nous conservons précieusement entre nos mains la pièce justificative.

Selon le désir exprimé par notre honorable correspondant, nous nous faisons un devoir de féliciter M. le curé de ... de sa virulente intervention. Grâce à lui, en effet, nombre de gens qui ignoraient jusqu'au nom de la doctrine, cherchent à s'instruire de ce qu'elle est en réalité. Peut-être le résultat trompera-t-il l'attente de M. le curé, mais nous ne l'en remercions pas moins de s'être fait, dans sa localité, l'instrument involontaire des desseins providentiels.

« Messieurs,

L'idée fait son chemin et comme toujours, ce sont les adversaires qui lui tracent la voie. Votre abonné de B., M. G. avait prêté deux numéros de la revue à une personne de sa connaissance, et, par je ne sais quel concours de circonstances, ces numéros sont tombés dans les mains de M. le curé. Ce dernier, auquel je me fais un devoir de rendre un hommage de courtois adversaire, a pris connaissance de vos deux brochures et a déclaré, le dimanche suivant, à trois messes consécutives, atteint et convaincu de péché mortel, celui qui aurait le malheur de les lire.

Mais, comme toujours, sa colère a tourné au profit de la doctrine ; on a voulu savoir et comme j'avais mis en circulation l'Évangile selon le Spiritisme, quelques personnes le lisent et trouvent que M. le curé a bien tort de condamner de si belles choses. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'aventure n'a pas tourné selon le désir de M. le curé, car on trie demande de tous côtés des *Lettres aux paysans*.

Une chose plus grave, et qui est peut-être sans précédent, c'est que M. le curé a déclaré en chaire qu'il ne rendrait les brochures tombées par hasard entre ses mains, que sur l'ordre formel de ses supérieurs. Les supérieurs de M. le curé ont, paraît-il, jugé à propos qu'elles devaient être rendues. En effet, elles ont été, après plus de vingt jours, restituées à leur légitime propriétaire.

Je suis heureux de déclarer que M. le curé est un des prêtres les plus considérés que je connaisse, ce qui ne l'a pas empêché d'agir un peu à la légère dans cette circonstance. Avoir besoin d'une autorisation pour rendre à son légitime propriétaire un objet quelconque, est une chose qui passe l'imagination. Du reste c'est du zèle parfaitement intempestif au point de vue de M. le curé, car c'est lui qui a publiquement prononcé par trois fois, le même dimanche, ce mot magique de Spiritisme qui rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie même à ceux qui sont moralement morts.

Il a donc fait œuvre pie ; je l'en remercie sincèrement, et je vous prie de joindre vos remerciements aux miens. Je suis d'ailleurs convaincu qu'il surgira bientôt d'autres circonstances favorables au

développement de la doctrine. Le jour arrive où la foi aveugle cédera de plus en plus la place à la foi raisonnée, et où on trouvera au moins aussi logique qu'un grand criminel soit forcé d'expier ses forfaits dans une succession d'existences pénibles, que de l'envoyer en enfer pour jamais, sans espoir de retour. »

*Remarque.* Si les persécutions et l'intolérance de nos adversaires contribuent puissamment à la vulgarisation de notre philosophie et provoquent journellement la création de nouveaux groupes spirites, le dévouement et la persévérance des individus isolés dans les centres les plus réfractaires, finissent également par triompher des résistances les plus opiniâtres.

Un de nos correspondants, M. Cormier de Blois, nous apprend que les spirites de cette localité, longtemps réduits à un nombre très exigu, ont tant fait par leurs actes et l'enseignement pratique de nos principes, que le Spiritisme s'y est infiltré peu à peu dans toutes les classes de la société, et que le succès a dépassé toute espérance.

Ce groupe a vu peu à peu doubler, puis tripler le nombre de ses membres ; il compte dans la ville au moins autant d'adeptes fervents, qui, en raison de leur situation dépendante ne peuvent affirmer hautement leurs croyances, mais qui n'en sont pas moins dévoués à la prospérité de l'œuvre ; enfin, un nombre considérable de personnes, sans être encore convaincues, s'occupent activement de l'étude de la doctrine. Contrairement à ce qui a généralement lieu ailleurs, ajoute M. Cormier, la doctrine partie dans notre ville, de la classe ouvrière, arrive aujourd'hui à la classe aisée, et tout nous fait prévoir dans un temps prochain, une nouvelle augmentation d'adeptes.

Les spirites de Blois s'attachent également à transformer les mauvais Esprits et à améliorer la situation des Esprits souffrants. C'est certainement à la manière sérieuse dont ils entendent l'étude et la pratique de la doctrine, qu'ils doivent la protection des bons Esprits, et les succès qui viennent couronner leurs efforts persévérants.

Enfin une lettre récente de l'un de nos correspondants de Mâcon, nous démontre que si les moyens de propagation sont différents selon le milieu auquel on a affaire, l'idée fait son chemin partout et n'attend qu'une occasion pour éclater ouvertement.

A Mâcon, on est spirite sans le savoir ; les préjugés contre les idées sont en grande partie tombés ; il ne reste plus à vaincre que le préjugé du mot. Il n'y a pas à douter que le bon sens des Mâconnais triomphera de cette dernière barrière, et qu'ils ne tarderont pas à accepter la vérité de quelque côté qu'elle vienne, sans s'arrêter à l'étiquette.

### **Comment les centres spirites se multiplient**

M. Guilbert, le digne président de la Société spirite de Rouen, nous adresse la lettre suivante, que nous nous empressons de reproduire comme une preuve de plus qu'il suffit d'une étincelle pour faire un centre d'études sérieuses d'une localité naguère essentiellement réfractaire.

« Messieurs,

M. A... de Sotteville-les-Rouen, membre de notre Société depuis un certain temps déjà, ne craignant pas de proclamer hautement ses croyances, cherchait toujours, mais en pure perte, à faire partager à ses amis le bonheur qu'il avait puisé lui-même dans notre consolante doctrine. Mais on lui demandait sans cesse des preuves de la présence et de la communication des Esprits, et comme il n'est pas médium, il ne pouvait satisfaire à la légitime curiosité de ses contradicteurs.

Un jour, il y a de cela environ six mois, il réfléchit que parmi ses connaissances il pourrait bien se trouver un médium dont les communications auraient d'autant plus de poids, qu'il serait moins suspecté, puisqu'à ce moment encore, aucun d'entre eux ne croyait à la possibilité du phénomène. Une réunion fut projetée chez M. F... l'un des plus incroyables.

Chacun se mit à table, avec un crayon et du papier, et le fils de M. F. à peine âgé de 12 ans, obtint immédiatement des résultats. L'écriture était peu lisible, les lettres mal formées et le style laissait beaucoup à désirer, mais il y avait communication et chacun se retira fort étonné, sinon convaincu.

On se réunit de nouveau le lendemain et les jours suivants ; l'enfant obtint des communications de plus en plus développées et d'une profondeur telle, qu'il devenait évident pour tout le monde que style et pensées ne pouvaient lui être attribués.

L'enfant est doué maintenant d'un certain nombre de facultés remarquables, et tels qui naguère critiquaient le Spiritisme et se moquaient des spirites, s'occupent avec ardeur de poursuivre leurs études et de faire de nouveaux prosélytes. Des réunions ont lieu toutes les semaines chez M. F. et grâce aux remarquables facultés de son fils et surtout à la manière digne et sérieuse dont les travaux sont dirigés, il n'est pas de séances qui ne voient grossir dans ce centre le nombre des adhérents à notre philosophie.

Le jeune médium a obtenu le 25 juin dernier en quelques minutes et au milieu de l'obscurité la pièce de vers suivante qui m'a paru remarquable à plus d'un point de vue et que je vous adresse pour en faire usage si vous le jugez convenable.

A. Guilbert

### Poésie

#### *Les quatre parties du jour*

Le matin au soleil a rendu son empire,  
Tout s'éveille et tout rit à sa fraîche clarté ;  
Quand avec sa lumière il répand la beauté,  
C'est Dieu que vous voyez sourire  
Dans sa grâce et dans sa bonté.  
Midi le fait monter sur son trône de flamme ;  
L'œil n'en peut plus alors soutenir la splendeur,  
Vous êtes accablés de sa puissante ardeur.  
C'est Dieu qui pénètre votre âme  
Du sentiment de sa grandeur.  
Le soir, vers l'horizon, sa course descendue  
Des sommets montagneux semblent chercher l'appui.  
Sur son front couronné un feu plus doux a lui.  
C'est Dieu qui laisse à votre vue  
D'oser s'élever jusqu'à lui.

La nuit d'un crêpe noir enveloppe la terre ;  
Son souffle éteint du jour le radieux flambeau,  
Quand le inonde muet semble un vaste tombeau,  
C'est Dieu qui parle en ce mystère  
Et vous promet un jour plus beau.

Eh bien ! Ces quatre parties du jour  
Il faut pour bien les employer  
Vous secourir, faire la charité et vous aimer.  
Voilà le seul secours  
Si vous voulez être récompensés.  
Esprit de Guillaume de F.

*Remarque.* Cette pièce de vers est d'autant plus remarquable que si les quatre premières strophes sont correctes sous le rapport de l'élévation des pensées, de la forme grammaticale et de la

versification, la dernière n'est ni rimée, ni bien construite ; les vers sont boiteux, trop courts ou trop longs, semés d'hiatus, et la pensée exprimée sous une forme essentiellement incorrecte. Il est évident que l'Esprit qui a dicté la dernière strophe ne peut être l'inspirateur des quatre premières.

Il ressort ensuite de cette incorrection une preuve évidente de la communication des Esprits, car si l'enfant avait eu assez de verve poétique, s'il eût connu suffisamment les lois de la versification pour exécuter les premiers vers, il ne lui aurait pas été plus difficile d'opérer pour les derniers. S'il n'est pas l'auteur de la poésie, ainsi que cela nous paraît surabondamment démontré, il faut bien admettre qu'elle est le résultat d'une intervention étrangère et occulte, d'autant plus évidente qu'elle a été écrite avec une rapidité dont seraient incapables les improvisateurs les plus habiles.

### **La suppression de la douleur après les opérations**

Nous lisons dans le Petit Journal du 1<sup>er</sup> mai 1870 :

« Grâce à l'éther, au chloroforme, en un mot, aux anesthésiques, les malades peuvent subir sans douleur le plus grand nombre des opérations chirurgicales. Ce n'est pas seulement l'extraction d'une dent, mais l'amputation d'un membre, l'ablation d'une tumeur et bien d'autres opérations douloureuses qu'on exécute sans torturer le patient. Ainsi plus de cris ni de mouvements qui puissent gêner l'opérateur dans son travail pénible.

Bilboquet arrachait les dents sans douleur pour lui. On peut dire qu'aujourd'hui, si quelqu'un souffre, ou se trouve en proie à une vive inquiétude, c'est le chirurgien seul. Quant au malade, il est, pendant l'opération, dans un état d'insensibilité absolue. L'instrument entame les chairs, le sang coule, la scie grince, tandis qu'il peut faire quelque rêve agréable.

Mais la douleur attend le malade à son réveil. Les dernières vapeurs de l'éther sont à peine dissipées que la souffrance un moment éloignée, accourt. Il faut l'éloigner encore et toujours. Comment y parvenir ? L'opium, le froid, tout ce qui peut endormir la douleur, ont été essayés mais sans succès. La brûlure, voilà, ce qu'il y a de mieux. Nélaton, le grand chirurgien, se sert de la flamme du gaz de l'éclairage. M. Sédillot propose la cautérisation électrique comme un moyen tout à la fois plus sûr et plus puissant.

On peut, à volonté, varier les degrés de la chaleur, la porter instantanément à la plus haute intensité, la diminuer et la supprimer, la rendre intermittente ou continue, la diriger dans de profondes cavités, etc. De nombreuses opérations ont été pratiquées avec un plein succès, sans perte de sang, par l'emploi de la cautérisation électrique et la précaution qu'on avait eue de diviser et de détruire les chairs avec une extrême lenteur.

Pour comprendre les effets d'une cautérisation énergique, il faut savoir que les brûlures au troisième degré causent peu de douleur : « Nous avons vu, dit le savant médecin, des personnes brûlées mortellement, conserver pendant quelques jours l'appétit et le sommeil. Un ouvrier qui avait posé le pied dans un courant de fonte incandescente le retira carbonisé sans en souffrir. Une jeune fille dont les vêtements avaient pris feu descendit quatre étages, affalée et en flammes, et fut complètement brûlée des pieds au menton. Cependant les douleurs furent presque nulles pendant le peu de jours qu'elle vécut encore. Après sa mort, sa peau était sèche, tendue sans un pli ; on eût dit une statue d'airain.

Il n'en saurait être autrement, car, dans ce cas, les nerfs sont immédiatement détruits, et là où il n'y a plus de nerfs, il n'y a plus de douleur. Donc, par la combinaison du chloroforme et de la cautérisation électrique, on arrive à supprimer la douleur en totalité pendant et après les opérations. Du troisième au neuvième jour suivant, commence une réaction inflammatoire très faible et sans fièvre.

Ce ne sont pas les seuls avantages de cette bienfaisante méthode. Les plaies brûlées sont moins sujettes aux corruptions que celles qui sont produites par des instruments tranchants, et les chairs se reconstituent plus facilement. Que peut-on demander de plus ?

M. Sédillot donne dans son travail, présenté à l'Académie des sciences, les indications nécessaires

sur le choix des appareils à employer ainsi que sur le mode d'emploi. Il décrit la marche dans les chairs, du fil de platine chauffé à blanc, les coupant presque aussi aisément que le bistouri, laissant la surface des plaies dure, sèche et d'apparence cornée.

En résumé, plus de douleur, non seulement pendant, mais après les opérations, pas de perte de sang ni d'altération des liquides, pas d'infection de la plaie, les chairs reconstituées rapidement, telles sont les remarquables conséquences de l'emploi de la chaleur électrique en chirurgie. Il ne reste plus qu'un progrès à réaliser : c'est de faire les opérations avec plaisir. »

Félix Hément

*Remarque.* Par l'immensité des études qu'il embrasse, le Spiritisme ne saurait demeurer étranger à aucune des innovations de nature à améliorer la situation de l'homme sur la terre. Basant ses études philosophiques et ses conceptions de la vie future sur les révélations des Esprits et sur l'observation des lois qui régissent tant le monde physique que le monde moral, aucune découverte scientifique nouvelle, aucune considération philosophique inédite, de quelque point qu'elles viennent, ne lui sont indifférentes.

Par la solidarité qu'il établit entre le monde visible et le monde invisible, entre les générations qui nous ont précédés et celles qui nous suivront, il a quelque droit à se dire, par excellence, le livre de la vie éternelle et de la science universelle. Aussi est-il le premier à applaudir aux conquêtes de la science et à s'assimiler les progrès accomplis chaque jour dans les branches diverses des connaissances humaines.

L'article qui précède est donc essentiellement de son ressort. Proposé comme sujet d'étude dans une de nos dernières séances, il fut l'objet de la communication suivante que nous soumettons sans autre commentaire à l'appréciation de nos lecteurs.

(Cercle de la rue de Lille ; Paris, 27 mai 1870.)

La nouvelle découverte dont vient de s'enrichir la science chirurgicale, vous est une preuve de plus de cette vérité que déjà bien souvent nous vous avons enseignée : c'est que le mal n'existe pas, ou que du moins, la situation spéciale à laquelle vous donnez ce nom, n'est que le résultat d'un emploi mal pondéré des forces de la nature.

La foudre tue, mais l'électricité guérit ! La chaleur vivifie tout ce qui respire ; le froid qui n'est qu'un état inférieur de la chaleur, qui est encore de la chaleur par rapport à une température plus basse, le froid dépouille la nature de sa richesse verdoyante. Si la chaleur devient flamme, vous avez la brûlure, et comme conséquence une horrible douleur ; activez la flamme rutilante, faites-la blanchir en accroissant le courant d'oxygène qui la détermine et remplacez le métal fusible par une matière plus réfractaire, et vous pourrez cautériser les plaies les plus affreuses pendant que l'insensibilité du patient demeurera parfaite. Le fer qui tue dans les mains de l'assassin, guérit dans celles de l'habile praticien qui débride une blessure. Le poison végétal qui détruit la vie organique, donne la santé lorsqu'il est absorbé à dose convenable. Il n'y a pas en réalité, d'instrument du mal sur la terre ; tout y est utile ; rien de ce qui a été créé ne peut disparaître pour cause de nocuité.

Le mal est dans l'usage immodéré que fait l'homme des richesses dont il est comblé à profusion par la providence, et ce qui est vrai pour le mal physique, ne l'est pas moins pour le mal moral. L'égoïsme modéré devient l'instinct de conservation ; l'orgueil, la jalousie, une noble émulation ; la ruse, la déloyauté font place à l'adresse et à la subtilité intelligente, etc. !...

Loin d'anéantir les armes qui vous blessent, les poisons qui vous cent, ô hommes, cherchez-en l'usage salubre. Attachez-vous à anéantir vos passions qu'à les diriger sagement, et vous aurez détruit le mal !...

Le progrès consiste uniquement dans l'emploi sage et pondéré de toutes les forces de la nature. L'excès blesse : l'insuffisance immobilise ; une juste mesure permet seule de marcher progressivement et rapidement sur la route de l'infini, et de se rapprocher de plus en plus de l'idéal sublime qui montre au sommet de la vie, le bonheur dans la liberté, la satisfaction intime de l'âme dans la connaissance du vrai.

### L'Église spirite et les positivistes

Nous recevons depuis quelque temps d'un correspondant anonyme de Saint-Denis (Ile de la Réunion) une série de lettres ayant pour objet d'engager la Société à faire entrer le Spiritisme dans la voie religieuse, à ouvrir des salles de conférences, des écoles et des temples, sous peine de le voir succomber irrévocablement à une mort prochaine.

« Dans le monde entier, ajoute notre correspondant inconnu, des églises libres, des communions religieuses s'organisent en dehors de l'ancienne Église dont le concile sonne aujourd'hui le glas funèbre. Si vous entrez dans ce mouvement, l'avenir est à vous, mais si vous maintenez le Spiritisme dans la philosophie et en dehors de la religion, vous renoncez comme Rome aujourd'hui à cette direction des âmes librement consentie, qui ne peut avoir pour fondement que l'enseignement des vérités que la raison admet comme démontrées. Je vois dans le monde des impatiences tellement vives et ardentes que je me permets de vous exprimer toute ma surprise de ne pas voir dans votre bulletin, le compte rendu des conférences, meetings, lectures, congrès, des associations ou communions libres de France, qui devraient déjà s'être formés à cette heure sous votre patronage et par votre inspiration, etc. »

Le strict incognito, conservé par notre correspondant de Saint-Denis, ne nous permettant pas de lui répondre directement, nous lui dirons ici que nous ignorons si ses conseils sont empiètement désintéressés et s'ils émanent d'un véritable ami de l'avenir du Spiritisme. Quoi qu'il en soit, nous nous garderons bien de les mettre en pratique, attendu que ce serait transformer en secte dogmatique et forcément exclusive, une philosophie qui, chose inouïe jusqu'alors, a su s'élever au-dessus de toutes les sectes et réunir les hommes de toutes les communions, parce qu'elle a reconnu que l'avenir était aux principes, tandis que les formes extérieures posant nécessairement des limites à la marche incessante du progrès, conduisaient tôt ou tard à une mort inévitable. C'est, au contraire, parce qu'elle n'appartient à aucun culte, c'est parce qu'elle n'a pas de choix à faire entre les diverses religions existantes, qu'elle est également appréciée par tous les Esprits d'élite, qu'ils soient d'ailleurs catholiques, protestants, juifs, bouddhistes ou mahométans.

Dans la même séance où furent discutées les opinions de notre correspondant de Saint-Denis, il fut donné lecture de plusieurs articles publiés dans le n° 3 de l'Impartial, journal de la jeunesse positiviste, entre autres d'une lettre de M. Marc de Rossiény, rédacteur en chef de l'Impartial, à M. Massol, le rédacteur bien connu de nos lecteurs, de la Morale indépendante. La conclusion en est vraiment curieuse et bien de nature à donner à réfléchir aux hommes sans parti pris.

Convaincu scientifiquement qu'au delà de la mort il n'y a plus rien, M. de Rossiény trouve cette prétendue vérité profondément triste. Sa raison lui dit que le néant commence au tombeau mais, s'il s'interroge consciencieusement, il reconnaît que son être intime combat cette conclusion. Il n'y a pas que la raison chez lui ! Il y a le sentiment aussi et le sentiment n'est nullement satisfait des conclusions de la raison.

N'est-ce pas là une preuve évidente, une démonstration péremptoire, que s'il y a quelque chose chez l'homme qui répugne à l'anéantissement, c'est que ce quelque chose ne peut pas être anéanti ; c'est qu'à côté de la matière qui se désorganise et se transforme, il y a l'âme qui est une toujours et qui poursuit indéfiniment son ascension progressive, guidée par des aspirations tellement puissantes que les doctrines les plus athéistes ne peuvent les étouffer complètement.

Ces deux articles réunis, dans une même discussion, ont été de la part des Esprits, l'objet de la communication suivante :

(Cercle de la rue de Lille, Paris, 15 juillet 1870. Méd. N. Leymarie.)

Certes, messieurs, il est bon de se dire spirites, de pratiquer largement la doctrine, mais il serait absurde d'en déduire qu'on doit lever une Eglise, avec ses dogmes et ses dignitaires. Ce sont jeux

esprit bons pour les facétieux ; eh ! Certes, ceux-là font nombre sur la terre !... Mais ne prêtez l'oreille à toutes ces insinuations que pour les juger et connaître les armes cachées d'adversaires qui décochent leurs flèches, sans prendre garde que la doctrine est revêtue d'une cuirasse propre à les émousser.

En présence de ces insinuations, il y a comme corollaire les libres penseurs, l'école positiviste, organe de toute la jeunesse, dont les journaux paraissent en Allemagne, en Belgique, en Italie, en France, affirmant au nom de la science, la négation complète de Dieu et de l'immortalité de l'aine, ces vieux outillages qu'on emprunte sans cesse au passé pour rétablir avec leur aide, les croyances superstitieuses et le Dieu, cette infâme cause des dépravations humaines !....

La science ! Rien que la science !... et des preuves scientifiques toujours, comme si la science s'appuyait toujours sur des faits brutaux ? Mais le plus souvent n'agit-elle pas spéculativement, et, ses déductions sont-elles parfois autre chose que des probabilités ?

La jeunesse ne doute de rien ; il lui semble bon de n'avoir plus d'espoir, ni d'illusion ! Plus de poésie ! Plus d'invasion dans le monde de l'infini, et l'homme, cet atome qui vit sur une planète elle-même atome dans l'espace, veut juger la loi, le mouvement, toutes les forces combinées de la nature, d'après le milieu où il vit !

C'est à peine si du soleil vous êtes visible, et de l'extrémité de la voie lactée vous n'existez plus ! Que serait-ce donc si l'on était transporté sur les nébuleuses qui, à des distances prodigieuses, secouent dans l'infini, leur tourbillon infini d'étoiles ?

Mais cela ne peut préoccuper ce géant d'orgueil appelé l'homme ! Dans son petit cerveau, il a jugé que Dieu n'existait pas ; donc Dieu, c'est le mal, l'oppression, un rêve horrible teint de sang et jalonné de gibets. L'Esprit ? C'est un jouet pour les grands enfants nés de la rencontre fortuite des molécules matérielles !

C'est bien là la théorie des hommes qui, depuis 1830, sont attachés à la matière, à la jouissance ; aujourd'hui, ils voient sur le point de disparaître, l'honneur, la conscience, la dignité, tandis que les palinodies ont beau jeu ; donc il n'y a pas de Dieu ; lui seul est le grand coupable ; c'est la tête de Turc sur laquelle on frappe impitoyablement.

Allez, prestidigitateurs, l'avenir appartient à l'être incréé et vous avalerez jusqu'à la dernière goutte, le breuvage préservateur des Esprits. Je vous l'affirme au nom des amis invisibles.

Bernard

## Intelligence des animaux

### *Suicide d'un chien*

Un correspondant de Retournac nous raconte, en termes émus, dit le Mémorial de la Loire, un événement presque incroyable, dont il vient pourtant d'être témoin et qu'il garantit parfaitement authentique. C'est le suicide d'un pauvre chien, vieux et infirme, que l'abandon par ses maîtres a poussé à cet acte de suprême désespoir.

« Je me promenais, nous écrit-il, dimanche soir, sur les bords de la Loire, lorsque j'aperçus un chien, espèce de braque, qui longeait les rives du fleuve. Il allait et venait à pas inégaux, tantôt précipitant sa marche, tantôt s'arrêtant court, comme s'il réfléchissait à quelque grave dessein. Ses allures m'intriguèrent, et, m'étant caché sous un bouquet de jeunes arbres, je me mis à l'observer.

Le chien, qui était vieux, maigre et perclus, autant que je pus en juger, du train de derrière, continua son manège pendant un gros quart d'heure ; puis, s'étant approché du bord, à un endroit escarpé, il s'assit et regarda tristement couler l'eau. Bientôt, ayant pris une résolution décisive, il se dressa sur ses pauvres pattes paralysées, prit son élan et se jeta dans la Loire.

Il était évident pour moi que le malheureux animal cherchait à se suicider. Je courus vers le lieu où il s'était précipité, et je le vis, en effet, emporté par le courant sans qu'il essayât la moindre résistance. Comme il passait près du rivage, je l'appelai doucement et lui tendis ma canne pour qu'il

s'y accrochât de la gueule ; il n'en fit rien. Je nouai mon mouchoir au bout de la canne et le lui jetai, il tourna mélancoliquement la tête de l'autre côté et s'en alla à la dérive. Je finis par le perdre de vue au bout de quelques minutes. Sans doute il avait sombré.

Je ne suis pas de ceux qui pensent que les bêtes ont une âme, et que leur instinct puisse, si bien doués soient-ils, atteindre jamais à quelque chose qui ressemblerait à l'intelligence humaine mais, après ce que j'ai bien vu, bien examiné, je ne puis douter que ce chien infortuné ne se soit donné la mort volontairement et de propos délibéré.

Étant rentré dans la soirée à Retournas, je racontai le fait à quelques personnes de ma connaissance et leur donnai exactement le signalement du suicidé. On a fait une enquête, et hier j'ai appris que le pauvre hère avait appartenu à un jardinier du pays qui, le voyant infirme et incapable désormais de rendre aucun service, l'avait impitoyablement chassé de chez lui. Il errait depuis un long mois dans les champs, autour des fermes, recevant plus de coups de gaule que de croûtes de pain et de rogatons, il a préféré mettre violemment un terme à cette misérable existence. Qui aurait le codeur de l'en blâmer ? Donnez-lui, s'il vous plaît, dans votre journal, une larme de pitié. »

*Remarque.* Nous laisserons apprécier à nos lecteurs l'inconséquence du correspondant du Mémorial qui ne peut accorder une âme à l'animal, bien qu'il constate que ses actes sont volontaires et exécutés de propos délibéré, après réflexion.

Il serait peut-être intéressant d'analyser comparativement la conduite du jardinier qui chasse impitoyablement le vieux serviteur devenu incapable, par l'âge et les infirmités, de lui rendre aucun service, et celle du chien poussé à mettre fin à ses jours par le désespoir de se voir abandonné. Mais il est trop profondément triste de reconnaître que la comparaison n'est pas favorable à l'espèce humaine, pour que nous insistions sur ce point.

Pour nous qui reconnaissons l'intelligence partout où nous ne pouvons mettre en doute le jugement, la comparaison, le choix, le sentiment, il nous a paru intéressant, le principe intelligent une fois admis chez l'animal, de nous demander jusqu'à quel point il peut être responsable de ses actes. Cette étude soumise à l'appréciation des Esprits a été l'objet de la communication suivante.

### *Responsabilité des animaux*

(Cercle de la rue de Lille, Paris, 8 juillet 1870.)

Tout acte librement consenti chez un être ayant assez de développement intellectuel pour juger, comparer, choisir et agir, entraîne évidemment une certaine responsabilité.

La preuve que le chien agit en connaissance de cause et accomplit ses actes avec jugement, c'est que celui qui se jette à la gorge d'un malfaiteur s'introduisant nuitamment dans la maison de son maître, celui qui repousse l'agression d'un animal nuisible, n'a aucun remords de son acte ; il va vers son maître joyeux et quêtant une caresse, car il sent qu'il a accompli un devoir, que jusqu'à un certain point il a fait acte de dévouement et qu'il mérite une récompense. Mais, s'il mord un enfant sans défense, si traîtreusement il s'attaque à ceux qui le nourrissent, l'acte de rébellion à peine accompli, penaud, traînant la queue, il s'éloigne de son maître dont il sent qu'il a mérité les reproches.

L'allure d'un chien en faute est assez caractéristique pour que l'observateur puisse y lire clairement la situation d'un être conscient de sa culpabilité, mais cette culpabilité, la responsabilité et la réparation seront la conséquence équitable du degré de liberté et d'élévation morale de l'être coupable.

Nous avons pris pour exemple la colère et l'agression brutales. Si nous cherchons une solution du problème, en comparant la situation du chien qui garde fidèlement le dépôt confié, et celle du voleur et du gourmand qui trompe la surveillance du maître pour s'emparer des aliments que ce dernier réserve pour lui-même, nous reconnaitrons encore chez le premier, la conscience du devoir accompli, la satisfaction d'avoir résisté à une vive tentation car le chien qui porte à sa gueule un panier de provisions, n'obéit pas seulement à l'habitude : il lutte contre sa gourmandise, et le spectacle de sa résistance n'est pas un fait médiocrement intéressant à observer. Le voleur après avoir accompli son larcin, après avoir satisfait sa glotonnerie, sait qu'il a commis une mauvaise

action ; son allure est craintive ; il semble ne s'approcher qu'en tremblant et s'enquérir si on s'est aperçu de son vol. Si rien ne fait présagé qu'il est découvert il reprend son assurance ; mais qu'un indice quelconque lui révèle la colère de son maître, la crainte lui revient, ii témoigne sa terreur par son attitude, et son repentir par sa physionomie suppliante.

Eh bien ! Ce chien qui se sent coupable par la colère, par le vol, par la gourmandise, etc., se sent coupable également de mettre fin à ses jours ! A quel sentiment, si ce n'est à celui de la culpabilité, pourra-t-on attribuer la lutte qui s'élève en lui, en comparant l'acte qu'il va accomplir, aux souffrances dont il est abreuvé ?...

Oui, le chien a une âme ; il a une liberté, un jugement, une responsabilité moins étendue sans doute que ceux de l'homme, mais qui, comme chez ce dernier, influent sur la nature de son existence ultérieure.

Clélie Duplantier

### **La médiumnité guérissante**

(Cercle de la rue de Lille, Paris, 15 juillet 1870. Méd. M. Leymarie.)

La faculté de guérir par l'imposition des mains, par le fluide magnétique, réside tout entière et dans votre puissance personnelle et dans l'intervention des Esprits.

Vos bons amis invisibles viennent à vous, vous inspirent, vous soulagent du vous accablent, tirent pour votre enseignement un parti très intelligent de votre corps, cet instrument ductile, semblable à un piano perfectionné, et qui reproduit les harmonies les plus diverses sur un clavier indéfini.

La nature purifiée, perfectionnée au grand alambic aérien, forma votre corps, et rien n'a manqué à cette organisation savante qui, dans sa petitesse, représente toutes les richesses, le type perfectionné de toutes les productions de la création ; mais, car il y a toujours un mais, chaque être ne possède pas les richesses minérales et végétales à un même degré: telle partie du corps ne vibre qu'imparfaitement, parce qu'une partie infinitésimale des forces que la nature a déposées en elle, ne vibre que faiblement. De là, la souffrance, la maladie, l'anémie, l'atrophie.

Que fait le véritable médium guérisseur? Rien, sinon prier ardemment, et alors, les mains étendues, en rapport intime avec les forces spirituelles, il demande pour le souffrant cette partie infinitésimale qui lui fait défaut, mais que l'Esprit peut puiser dans le fluide aérien et transmettre au médium guérisseur. Bien souvent aussi, le médium guérisseur ne peut s'assimiler tous les fluides ; sa nature fluidique, ou son esprit y sont réfractaires, et malgré sa bonne volonté, il ne peut guérir. Souvent il voit, mais il est impuissant devant le mal.

Il faut donc une étude préalable pour appliquer avec discernement ce genre de médiumnité, mais une étude sérieuse, réfléchie, afin qu'elle soit efficace et seulement alors, on pourra trouver chez un certain nombre de guérisseurs ces qualités différentes qui, bien étudiées, bien appliquées, détermineront sûrement la route à suivre dans ces recherches qui seront une révolution dans l'art de guérir et le corps et l'esprit.

Il m'est souvent arrivé de regarder ces magnifiques étoiles qui, à des distances incommensurables, projettent leurs rayons vers nous, rayons d'espérance, d'amour, de sollicitation à l'étude de la science ! Et comme tout est regard dans la nature, rayons de notre soleil et d'autres soleils lointains, je pensais que ces amis nous envoyaient, eux aussi, le remède infinitésimal dans un rayon de lumière pour rendre hommage à la solidarité de tout ce qui existe, de tout ce qui gravite dans l'espace sans limite.

Obsessions, maux incurables, faiblesse du corps, décadence de l'esprit, idiotisme, paralysie des organes peuvent trouver des agents guérisseurs nouveaux dans le champ inconnu à la science et que le Spiritisme entrouvre à tous les penseurs ébahis, ahuris par ce spectacle inouï, par l'application merveilleuse de cette loi des molécules qui peuvent s'assimiler, grâce aux influences occultes que n'ont pas encore enregistré les chercheurs de nos cabinets académiques.

Etudions, amis, étudions toujours et sans cesse. Tendons la main aux penseurs, à tous ces athlètes conscients ou inconscients qui cherchent la vérité dans la loi révélée, dans ces idées sublimes que le maître Allan Kardec a fait surgir de la table intelligentée par l'Esprit, où tous les hommes peuvent trouver tout ce qui apaise le remords, guérit l'esprit, soulage le corps et amène enfin à la contemplation intime de ces soi-disant mystères de la nature, toujours ouverte à notre pensée quand elle sait en transpercer les voiles divers. Et Dieu est bon ; ennemi du mystère ; dans notre esprit, il a mis un levier tout puissant. A nous de soulever le monde !

Demeure

## Nécrologie

*Charles Dickens*

Nous empruntons à la Solidarité, du 1<sup>er</sup> juillet 1870, l'article nécrologique suivant :

« Nous enregistrons la mort de Charles Dickens, non pas seulement parce que ce fut un grand et habile romancier, mais parce que, animé d'un profond sentiment humanitaire, il le laissa couler à pleins bords dans ses ouvrages et sut le communiquer à ses lecteurs. Nous ignorons en lui l'homme privé, et n'en parlerons point mais l'écrivain a mérité qu'on dise de lui qu'il fut bienfaisant sur la terre : Transiit benefaciendo. Et nous ne connaissons pas de plus bel éloge pour un écrivain.

Combien il fut supérieur à la plupart de nos romanciers ! Et pourquoi leur est-il supérieur ? Pourquoi ? Eh ! Mon Dieu ! Parce qu'il a de l'âme et qu'il en met partout. On ne peut en dire autant de MM. tels et tels, de notre Balzac, par exemple, pour ne pas parler des vivants. Celui-là n'en a mis nulle part, et quand, par hasard, il en rencontre chez un de ses personnages, ce malheureux personnage en devient si sot et si ridicule que son exemple ne risque jamais d'être contagieux.

Dickens se montre toujours vrai, toujours sincère dans ses peintures des vices, des misères, des ridicules de notre pauvre humanité. Mais cette humanité, on sent qu'il l'aime et la respecte dans tout être à figure humaine, quelque faible, quelque infime, quelque souillé, quelque infâme qu'il soit ! Et c'est ainsi que nous devons aimer nos semblables. Il faut les aimer d'autant plus qu'ils ont plus besoin d'amour pour se racheter du mal. Ainsi sait aimer la véritable mère, dont la tendresse se montre d'autant plus vive pour l'enfant sorti de ses entrailles, que cet enfant est plus faible, plus malingre, plus souffreteux !

L'auteur de Nicolas Nickleby, de David Copperfield, d'Olivier Twist, etc., était né à Porsmouth, en février 1812. Il est mort dans sa villa, près de Rochester, et a été enterré dans l'abbaye de Westminster, qui est le campo canto où les Anglais veulent que reposent les restes des hommes illustres qui ont honoré l'Angleterre. Celui-là n'appartient pas seulement à l'Angleterre, mais à l'humanité. C'est pour cela que nous lui avons consacré ces quelques lignes. »

*Remarque.* Certes, nous ne sommes pas de ceux qui contestent la supériorité de Ch. Dickens sur la plupart des écrivains de l'époque actuelle. Si, à notre tour, nous enregistrons son départ pour un monde meilleur, si nous le signalons à la sympathie de nos lecteurs, c'est que nous reconnaissons en lui un bienfaiteur de l'humanité, un apôtre du peuple, voyant dans le livre un puissant instrument de rénovation, considérant l'œuvre de la pensée comme un sacerdoce, et le littérateur comme un missionnaire chargé d'enseigner aux masses le beau, le juste et le vrai. Mais n'en déplaise à la Solidarité, persuadés qu'on peut atteindre le même but par des moyens divers, nous pensons qu'il y a peut-être sévérité excessive, injustice même à accuser notre compatriote Balzac d'avoir tué l'âme et le sentiment sous le ridicule. Pour le juger ainsi, il ne faudrait plus voir en lui l'auteur de Séraphitus-Séraphita, de Louis Lambert, d' Ursule Mirouet, et de tant d'autres études de mœurs où il a donné une si large part à l'âme, au dévouement et aux sentiments exquis qui élèvent l'esprit et enrichissent le cœur.

Non, Balzac n'a pas tué l'âme sous le ridicule ; il a tout au contraire stigmatisé le vice, flétri l'infamie et la turpitude. Il diffère de Dickens, sans doute, en ce qu'il met la plaie humaine à nu ;

c'est par le spectacle terrifiant des maux physiques et des tortures morales de ses coupables qu'il cherche à inspirer à ses lecteurs, une salutaire horreur du crime. Balzac est un romancier réaliste, tandis que Dickens plane dans l'idéal ; l'un peint l'humanité telle qu'elle est, et l'autre telle qu'il voudrait qu'elle soit ; mais l'un et l'autre ont rempli leur mission en conscience, et nous sommes d'autant plus portés à les placer sur un même rang, dans la pléiade des hommes utiles dont l'humanité conserve la mémoire, que l'un et l'autre ont donné une large part, dans leurs œuvres, au monde mystérieux dont le Spiritisme est revenu révéler l'existence et les lois. Aussi avons-nous pensé trouver en Ch. Dickens, comme en Balzac naguère, un de ces Esprits qui n'ont quitté la terre que pour poursuivre sur une plus vaste scène, l'œuvre commencée ici-bas.

Evoqué dans une de nos dernières séances, l'Esprit de Ch. Dickens a bien voulu nous donner la communication suivante :

(Cercle de la rue de Lille. Paris, 15 juillet, 1870.)

Étais-je matérialiste, spiritualiste, spirite ? Que sais-je encore ? Oui et non ! J'ai été tout cela tour à tour, suivant l'inspiration du moment.

Le malheur souvent, c'est que nous autres, pauvres poètes, nous n'avons que peu ou pas de convictions ! La forme religieuse ou philosophique est un cadre pour nos inspirations, et si la fantaisie nous séduit, si l'inconnu nous attire, nous y entrons à pleines voiles sans nous soucier de la réalité. Nous vivons dans l'idéal !

Le romancier ou le poète qui prennent le matérialisme pour guide (et ceux-là sont rares, si vraiment la muse les assiste), ceux-là mêmes cherchent l'idéal et le rêve ! Ils poétisent la matière, ils l'éthérisent et la divinisent ! Mais c'est le sentiment surtout qui fait vibrer la lyre de celui qu'embrase véritablement le feu sacré ; c'est par la peinture des agitations de l'âme, c'est en se transportant dans le monde virtuel où la pensée l'entraîne, qu'il émeut la foule et qu'il lui plaît, qu'il la passionne et l'améliore.

Comme homme public, mes croyances étaient littéraires surtout. J'avais foi dans le livre ; je voyais en lui un puissant moyen d'action, et j'ai essayé, pour ma part, d'en faire l'émancipateur et le moralisateur par excellence. Ai-je fait quelque bien ? Ai-je fait aimer l'inconnu, l'avenir, ce fantôme insaisissable après lequel s'élancent les aspirations des Esprits supérieurs ? Je l'espère ! J'ai besoin de le croire pour racheter les faiblesses de ma vie d'homme privé.

J'avais de l'âme, beaucoup d'âme, en effet, trop peut-être, car je l'ai gaspillée à tous les sentiers de la vie, à tous les coins de rues. Séduit facilement par l'apparence, légère et volage, j'ai passé sans cesse d'une passion à une autre passion, brisant sans pitié la fleur dont j'avais exprimé le suc ! J'aimais beaucoup, passionnément ! J'ai mis de l'âme partout, il est vrai, mais n'ai-je pas profané ce sentiment divin que Dieu a mis au cœur de l'homme pour lui rappeler sans cesse son origine et ses futures destinées ? Hélas ! Tout cela n'est plus, et je n'ai plus que des regrets tempérés par le souvenir de quelques bonnes journées consacrées au devoir, par quelques services rendus et un espoir infini en l'avenir.

Ah ! si j'avais à recommencer la vie, si je pouvais encore tenir à la main cette plume du romancier, de l'historien et du poète, si souvent vendue, si souvent profanée pour un peu d'or ou pour quelques vains honneurs, quel rôle à remplir j'entrevois ! Quel cadre pour d'émouvants récits dans les réalités du monde invisible !

Les Hoffmann, les Edgar Poe, les Théophile Gautier, tous les écrivains qui ont donné clans la fantaisie mystique, se sont trompés ! Ils ont pris l'impossible et le fantastique pour guides ! Aussi, s'ils ont réussi à séduire l'imagination, à flatter l'esprit, ils ne sont pas parvenus à convaincre ; mais il est vrai que tel n'était pas leur but.

Triste génération que la nôtre ! Le succès du jour, celui que la vogue consacre et qui conduit au trône d'or de Plutus, attire à sa suite la grande pléiade des penseurs. On écrit peu par conviction, beaucoup pour la mode. On prend les caprices de la foule pour but, tandis qu'on devrait lui imposer la vérité. C'est que cette voie où les voyageurs sont si rares, ne conduit pas à la fortune ; elle côtoie la misère et la pauvreté, mais elle est la route laborieuse du génie et est consacrée par la gloire et par

la reconnaissance des générations futures !

Foi de Dickens, si j'avais à recommencer la vie, je choiserais cette voie, tout ardue qu'elle soit, et, si je succombais, j'aurais du moins la conscience du devoir accompli, tandis qu'il ne me reste que la fumée enivrante d'un encens passager et quelques plumes de paon trempées dans l'amertume des regrets et des déceptions !

Ch. Dickens

### *Barbès*

Il vient de mourir à La Baye (Hollande), un homme célèbre entre tous, dans les fastes révolutionnaires. Nous n'avons, certes, pas ici à nous préoccuper de ses idées politiques, et il ne nous appartient nullement de discuter ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans les théories de l'homme public, mais l'homme privé appartient par ses croyances au monde philosophique et mieux encore au monde spirite, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par cette page éloquente où il a évidemment mis toute sa foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

On verra par ces extraits avec quelle religieuse sérénité Armand Barbès attendait la mort, sérénité puisée, ainsi qu'il le dit, dans sa foi à la perpétuité de la vie, base fondamentale de la croyance druidique.

« C'était le 12 juillet 1839, la cour des Pairs, après quatre jours de délibération, venait de me notifier son arrêt. Suivant l'usage, c'était le greffier en chef qui me l'avait apporté, et l'honorable M. Cauchy crut devoir ajouter à son message, une petite réclame en faveur de la religion. Je lui répondis que j'avais en effet ma religion, que je croyais en Dieu, mais que ce n'était pas une raison pour que j'eusse quoi que ce soit à faire des consolations d'un prêtre ; qu'il voulût donc bien aller dire à ses maîtres que j'étais prêt à mourir, et que je leur souhaitais d'avoir à leur dernière heure l'âme aussi tranquille que l'était la mienne en ce moment. »

Armand Barbès dit ensuite comment, spiritualiste par instinct, et ramené par l'approche de son heure dernière à un ordre de pensées élevées, il se rappela, avec une touchante reconnaissance, à quelle source il avait puisé cette tranquillité suprême en face de la mort, et il poursuit ainsi :

« Un jour je lus, dans l'Encyclopédie nouvelle, le magnifique article Ciel, par Jean Raynaud. Sans parler des raisons péremptoires par lesquelles il détruit en passant le ciel et l'enfer des catholiques, sa capitale idée (telle que l'enseignait la foi druidique) de faire découler de la loi du progrès la série infinie de nos vies, progressant continuellement dans des mondes qui gravitaient eux-mêmes de plus en plus vers Dieu, me parut satisfaire à la fois nos aspirations multiples. Sens moral, imagination, désirs, tout n'y trouve-t-il pas sa place ? Cependant alors, j'en méditai peu les détails ; je ne fis que les déposer, en quelque sorte, bruts, dans mon sein ; mais depuis que, ramassé blessé dans la rue, j'habitais une chambre de prison avec l'échafaud en perspective, je les avais tirés de la place où je les gardais en réserve comme une dernière richesse dont il m'importait de connaître enfin toute la valeur et c'est ce qui vint naturellement se présenter à ma pensée au moment où je veillais la solennelle nuit de la mort,

Que Jean Raynaud, l'éloquent encyclopédiste, me pardonne, si je changeai en un plomb vil, pour le besoin du moment, l'or pur de sa haute métaphysique ; mais voici comment, après m'être confirmé par quelques raisonnements préliminaires ma croyance à l'immortalité de l'âme, il m'a semblé voir se dérouler une sublime échelle de Jacob, dont le pied s'appuyait sur la terre pour monter vers le ciel, sans finir jamais, d'astre en astre, de sphère en sphère ! La terre, cette petite planète, où je venais de passer trente ans, me parut un des lieux innombrables où l'homme fait sa première ; étape dans la vie d'où il commence à monter vers Dieu et lorsque le phénomène que nous appelons la mort s'accomplit, l'homme, emporté par l'attraction du progrès, va renaître dans un astre supérieur, avec un nouvel épanouissement de son être... »

Nous ne connaissons rien de plus beau que cette solennelle veillée de la mort d'Armand Barbès, puisant dans ses pensées sa fière sérénité d'âme, au moment du supplice qu'il croyait imminent.

Barbès était, dit-on, très charitable ; s'il s'est trompé sur la valeur réelle de l'idéal de sa vie entière, il était à presumer qu'aujourd'hui, rentré dans le monde des Esprits, il reconnaîtrait son erreur.

Persuadé que, sous ce rapport, ses communications pourraient donner lieu à de curieux sujets d'études, nous nous sommes fait un devoir de solliciter son évocation.

Nous sommes heureux de soumettre à nos lecteurs la remarquable instruction qu'il a bien voulu nous donner.

(Cercle des Batignolles. Paris, 5 juillet 1870.)

La philosophie, lorsqu'elle ne prend d'autres guides que ses propres aspirations, est souvent sujette à se tromper, moins dans ses enseignements proprement dits, que dans la détermination de l'époque où ces enseignements pourront passer du domaine de la théorie dans celui de la pratique ! Hélas ! Pauvres libéraux que nous sommes ! Lorsque l'ambition ou l'esprit de parti ne nous aveugle pas, combien notre philosophie plane-t-elle au-dessus de la triste réalité ! Il est bon de posséder toutes les libertés compatibles avec l'état humain; nous désirons ces libertés pour nous et pour nos frères ; et, contemplant le but, remplis d'illusion sur la distance qui nous en sépare, croyant le toucher du doigt alors qu'un mirage décevant le rejette dans un lointain nébuleux, nous cherchons à l'établir par la violence ! Comme si la révolution sanglante et la liberté n'étaient pas incompatibles !

Et cependant hier, je la voulais encore, cette liberté pour laquelle les Esprits sont en général si mal préparés. Comme les autres, je disais: la Liberté donnera l'instruction et le sens moral à ceux qui en sont dépourvus, tandis que, je le vois bien aujourd'hui, c'est l'élévation morale des masses et dans la diffusion incessante de l'instruction qui amèneront la liberté bien entendue.

Nous ne voyons pas assez l'ignorance, les aspirations mal équilibrées, sans contrepoids, des masses, et à cette houle puissante contenue dans des digues vermoulues qui se briseront peut-être trop tôt pour l'essor normal et prochain de l'émancipation humaine, nous voudrions ouvrir de larges horizons, sur une pente rapide qui entraînerait l'œuvre révolutionnaire à l'abîme, si la connaissance des devoirs ne venait mettre un frein indestructible à la revendication exagérée des droits.

Oh ! Qu'elle est lourde à porter dans l'exil de la terre et dans la liberté des espaces, cette popularité qu'un enthousiasme irréfléchi a provoquée, et combien pèsent peu les quelques bonnes actions de la vie d'un citoyen dans le plateau de la balance éternelle, lorsque l'avenir de tout un peuple pèse dans l'autre plateau !

O libéraux, qui avez en vue, non la satisfaction de votre intérêt personnel, de vos mesquines ambitions, mais l'intérêt véritable de l'humanité, revendiquez sans cesse la liberté, mais avant elle et au-dessus d'elle, cherchez à rendre pratique tout ce qui pourra en faire une conquête utile au bien-être de tous ! Que la loi de solidarité ne soit pas la ligue des faibles contre les forts, mais la ligue de tout le bien que Dieu a mis dans le monde en le créant, contre tout le mal qui est né de l'exercice abusif de cette sainte liberté que vous revendiquez aujourd'hui après l'avoir si souvent violée ! Ecoutez la voix de celui qui, ayant quitté la scène terrestre, peut parler sans passion, sur une question où chacun de vous se laisse passionner, en songeant au rôle prépondérant qu'une modification de l'état de chose existant pourrait vous assigner dans la société.

La grande erreur de presque tous les gouvernements humains, c'est de se croire intéressés à conserver la puissance à quelques privilégiés, et d'établir sans cesse de nouvelles barrières pour mettre un frein à l'émancipation des faibles.

L'erreur constante des oppositions, c'est de montrer aux faibles une proie dans la puissance du riche ; c'est de dire aux pauvres : ceux-là vivent de tes dépouilles, prennent ta part de soleil, de santé, épuisent ta vie et ton intelligence, non pour te préserver des pièges de tes ennemis, mais pour préserver de tes atteintes, la situation que tes sueurs leur ont faite.

On spéculer sur les haines ; on aiguise les ressentiments, et on arrive nécessairement, fatalement, à la guerre civile, sanguinaire et fratricide. Ce qu'il faudrait faire, au contraire, serait l'œuvre de la persuasion et du temps ; ce serait une œuvre d'apaisement continu. Saper l'orgueil des uns, exalter les bons sentiments des autres, enrichir l'intelligence des déshérités et le cœur des repus, créer en un mot un terrain commun, des intérêts communs, des points de contact allant sans cesse se multipliant jusqu'à confondre les castes tout d'abord ennemies ! C'est une œuvre lente, il est vrai, et bon nombre pensent que la force et les aboiements sans cesse répétés d'une meute furieuse, avanceront plus

rapidement la tâche entreprise ; mais c'est là justement l'erreur. Les œuvres de violence sont sans résultat. Si 89 a commencé la grande émancipation humaine, ce n'est pas parce qu'elle a sapé le trône la hache à la main ; le baptême de sang était inutile ; il est et il sera éternellement regrettable. La force de la grande révolution française, je le répète, est dans la proclamation des droits de l'homme, de l'égalité devant la loi, etc.

Ce sont les principes promulgués qui ont rendu indestructibles les bases de l'édifice social et lui ont permis de résister à la vague sanglante dont ses murailles ont été battues à leur naissance.

L'émeute est un non sens ; la révolution seule est capable d'amener l'humanité à de meilleures destinées, mais la révolution pacifique qui s'accomplit à la tribune, mais la révolution qui s'étaye sur le droit et sur le nombre, et qui combat la minorité et l'abus. Ce qu'il faut donc à côté du droit, pour agir efficacement, c'est le nombre. Or ce nombre ne sera véritablement conquis que par le développement intellectuel qui permettra aux masses de raisonner et de comprendre leurs véritables intérêts.

Aujourd'hui, la France n'est pas une, elle est la réunion d'une foule de petites communes qui se laissent passionner par l'intérêt particulier.

On agit pour l'intérêt du village, pour avoir une route, plutôt que dans l'intérêt du pays, plutôt que pour la conquête d'une liberté. C'est que l'ignorance localise l'action et oppose une barrière toute-puissante aux relations. On agit par groupe et on ne consulte que l'intérêt de son groupe. Qu'importe le voisin ? On ne le connaît pas ; on n'est pas solidaire avec lui ; on lui sera plutôt hostile s'il est rapproché, et ce sera un indifférent, un inconnu, s'il est éloigné de quelques centaines de kilomètres. C'est donc à effacer les distances matérielles, à rapprocher les distances intellectuelles et morales qu'il faut d'abord parvenir. Le Spiritisme bien compris et sagement appliqué offrira à cet égard des moyens d'action certains et puissants.

A. Barbès

## Bibliographie

### *Portrait allégorique d'Allan Kardec*

M. Stiévenard, président de la Société « la Foi spirite » siégeant rue de l'Arbre-Sec à Paris, a exécuté, sous l'inspiration des Esprits un tableau en cheveux ayant pour objet de symboliser la mission accomplie par Allan Kardec pendant sa vie terrestre, et le bonheur dont il jouit depuis sa mort comme récompense de ses travaux persévérants. M. Stiévenard a fait exécuter deux séries de photographies de ce tableau, l'une grand format, mise en vente à 5 fr., et l'autre format d'album à 1 fr. 50. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que les bénéfices résultant de la vente seront consacrés par les membres du cercle « la Foi spirite » à activer le développement et la propagation de la doctrine, dans leur centre d'activité.

Nous nous empressons de saisir cette occasion de faire agréer publiquement aux membres du cercle « la Foi spirite » tous nos remerciements et pour l'œuvre exécutée par leur digne président et pour les travaux journaliers par lesquels ils concourent depuis plusieurs années, avec tous les groupes spirites, avec tous les hommes de progrès, à établir la solidarité universelle sur des bases inébranlables.

### *La Guerre, souscription en faveur des blessés*

Le Spiritisme compte de nombreux partisans parmi ceux de nos frères en humanité auxquels est confiée la mission de défendre leur nationalité. Un grand nombre d'entre eux appelés à la frontière par suite des derniers événements, prêts à verser leur sang pour les intérêts de leur pays, nous ont prouvé par les lettres qu'ils ont bien voulu nous écrire combien étaient puissantes la foi dans les consolations pour les épreuves présentes et l'espérance pour l'avenir, qu'ils puisent dans notre doctrine.

Nous soumettons entre autres à l'appréciation de nos lecteurs, la lettre que nous venons de recevoir

de l'un d'entre eux, officier d'un régiment où presque tous les officiers sont spirites.

« Les spirites de notre régiment partent pour la frontière ; leur foi centuplera leur courage et saura relever celui de leurs pauvres frères qui faibliraient dans les dangers et les privations auxquels ils pourront être soumis.

Chefs dirigeants, dans cette lutte regrettable au point de vue des sentiments humanitaires, ils sauront imprimer à leurs frères subordonnés, ces élans de noblesse et de générosité qui conviennent à des cœurs véritablement religieux.

Ils veulent par leurs actes, être les dignes disciples du maître qui leur a légué de si sublimes enseignements. Ici, comme ailleurs, ils seront à la hauteur de leur mission. Soldats de l'ère nouvelle, ils ne désertent pas leur drapeau qui a pour devise : Amour et charité ! Progrès et civilisation !

Croyant avec la plus grande sincérité à l'efficacité de la prière, ils se recommandent à vous et à la protection des bons Esprits. Que la sainte volonté de Dieu soit faite. »

Nous applaudissons de toutes nos forces aux généreux sentiments exprimés par notre honorable correspondant, au nom du cercle spirite qu'il préside, et ils ne peuvent douter que notre concours spirituel ne leur soit acquis ainsi qu'à tous ceux qui se sont recommandés à nous. Dans l'impossibilité où nous sommes de leur transmettre directement nos félicitations, nous saisissons avec empressement l'occasion de les remercier de leur noble conduite qui, nous l'espérons, aura de nombreux imitateurs, non seulement parmi les spirites, mais encore parmi tous ceux qu'animent de véritables sentiments d'humanité.

Par sa nature, le Spiritisme, indépendant de toute forme religieuse, accueille également bien les croyants de tous les cultes. Au-dessus des sectes qui se partagent l'empire religieux du monde, il est également sympathique aux chrétiens de toutes les communions, aux mahométans, aux juifs, aux bouddhistes qui viennent se réfugier sous son abri tutélaire. Par la même raison, il ne peut être restreint aux barrières matérielles qui limitent les nationalités. Entre les spirites des différents pays, il ne peut exister de frontières, attendu que le Spiritisme n'est pas une croyance particulière à un peuple, mais la philosophie de l'humanité.

La guerre éclate entre deux nations rivales ! Au point de vue patriotique, il ne nous appartient pas d'en juger les causes. Au point de vue humanitaire, nous la regrettons profondément, car nous savons de combien de souffrances elle est fatalement suivie.

Il n'est plus possible aujourd'hui d'arrêter les événements ; il n'appartient même plus à chacune des parties belligérantes de les prévoir et de les diriger ; mais quoi qu'il en soit, ils auront nécessairement pour l'humanité, des conséquences douloureuses. Le sang va couler à flot ; le deuil envahira le seuil de foyers encore paisibles aujourd'hui. La mort fera son œuvre, et ses victimes (nous comprenons ici ceux que la volonté divine appellera dans l'espace, et ceux qui resteront sur la terre) et ses victimes, disons-nous, trouveront dans nos croyances la consolation et la paix ; mais il faut aux malades et aux blessés d'autres secours que ceux de la philosophie. A côté des blessures de l'âme qu'elle guérit, il y a les plaies du corps qu'elle est impuissante à soulager.

Considérant qu'en présence des calamités provoquées par la guerre, les administrations des armées, quelque actives et intelligentes qu'elles soient, sont dans l'impossibilité de suffire à la tâche immense qui leur incombe, la Société anonyme a résolu d'ouvrir dans ses bureaux une souscription dont les résultats seront publiés dans la Revue et qui aura pour objet de venir en aide aux blessés sans distinction de nationalités.

Au fur et à mesure des besoins, les souscriptions seront versées par la Société anonyme, rue Laffitte, 29, à M. de Rothschild, banquier de la Société internationale des secours aux blessés.

Dès ce jour, la souscription est ouverte dans nos bureaux, 7, rue de Lille.

Première liste : société anonyme, 100 fr. M. L. à C<sup>m</sup>, 100 fr. - un anonyme, 50 fr. - M. Sourbieu, 5 fr. - M. Leymarie, 5 fr. - M. Mazaroz, 20 fr. - Total, 280 fr.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

## Septembre 1870

### Manifestation des Esprits

*Caractère et conséquences religieuses des manifestations spirites*

*Préliminaires – suite*

*Deuxième article, voir la revue d'Août 1870*

#### 2. Manifestations visuelles

16. Par sa nature et dans son état normal, le périsprit est invisible, et il a cela de commun avec une foule de fluides que nous savons exister et que nous n'avons cependant jamais vus ; mais il peut aussi, de même que certains fluides, subir des modifications qui le rendent perceptible à la vue, soit par une sorte de condensation, soit par un changement dans la disposition moléculaire ; il peut même acquérir les propriétés d'un corps solide et tangible, mais il peut instantanément reprendre son état éthéré et invisible. On peut se rendre compte de cet effet par celui de la vapeur, qui peut passer de l'invisibilité à l'état brumeux, puis liquide, puis solide, et *vice versa*.

Ces différents états du périsprit sont le résultat de la volonté de l'Esprit, et non d'une cause physique extérieure, comme dans les gaz. Quand un Esprit apparaît, c'est qu'il met son périsprit dans l'état nécessaire pour le rendre visible. Mais sa volonté ne suffit pas toujours ; il faut, pour que cette modification du périsprit puisse s'opérer, un concours de circonstances indépendantes de lui ; il faut, en outre, que l'Esprit ait la permission de se faire voir à telle personne, ce qui ne lui est pas toujours accordé, ou ne l'est que dans certaines circonstances, par des motifs que nous ne pouvons apprécier. (Voir le *Livre des Médiûms*, n° 105.)

Une autre propriété du périsprit et qui tient à sa nature éthérée, c'est la *pénétrabilité*. Aucune matière ne lui fait obstacle ; il les traverse toutes, comme la lumière traverse les corps transparents. C'est pourquoi il n'est pas de clôture qui puisse s'opposer à l'entrée des Esprits ; ils vont visiter le prisonnier dans son cachot aussi facilement que l'homme qui est au milieu des champs.

17. Les manifestations visuelles les plus ordinaires ont lieu dans le sommeil, par les rêves : ce sont les *visions*. Les *apparitions* proprement dites ont lieu à l'état de veille et alors qu'on jouit de la plénitude et de l'entière liberté de ses facultés. Elles se présentent généralement sous une forme vaporeuse et diaphane, quelquefois vague et indécise : c'est souvent, au premier abord, une lueur blanchâtre dont les contours se dessinent peu à peu. D'autres fois, les formes sont nettement accentuées, et l'on distingue les moindres traits du visage, au point d'en pouvoir faire une description très précise. Les allures, l'aspect sont semblables à ce qu'était l'Esprit de son vivant.

18. Pouvant prendre toutes les apparences, l'Esprit se présente sous celle qui peut mieux le faire reconnaître, si tel est son désir. Aussi, bien que, comme Esprit, il n'ait aucune infirmité corporelle, il se montrera estropié, boiteux, blessé, avec des cicatrices, si cela est nécessaire pour constater son identité. Il en est de même pour le costume ; celui des Esprits qui n'ont rien conservé des chutes terrestres se compose le plus ordinairement d'une draperie à longs plis flottants, avec une chevelure ondoyante et gracieuse.

Souvent les Esprits se présentent avec les attributs caractéristiques de leur élévation, comme une auréole, des ailes pour ceux que l'on peut considérer comme des anges, un aspect lumineux resplendissant, tandis que d'autres ont ceux qui rappellent leurs occupations terrestres ; ainsi un guerrier pourra apparaître avec son armure, un savant avec des livres, un assassin avec un poignard, etc. Les Esprits supérieurs ont une figure belle, noble et sereine ; les plus inférieurs ont quelque chose de farouche et de bestial, et quelquefois portent encore les traces des crimes qu'ils ont commis ou des supplices qu'ils ont endurés ; pour eux cette apparence est une réalité ; c'est-à-dire qu'ils se croient être tels qu'ils paraissent ; c'est pour eux un châtimeur.

19. L'Esprit, qui veut ou peut apparaître, revêt quelquefois une forme plus nette encore, ayant toutes les apparences d'un corps solide, au point de produire une illusion complète et de faire croire que

l'on a devant soi un être corporel.

Dans quelques cas et sous l'empire de certaines circonstances, la tangibilité peut devenir réelle, c'est-à-dire qu'on peut toucher, palper, sentir la même résistance, la même chaleur que de la part d'un corps vivant, ce qui ne l'empêche pas de s'évanouir avec la rapidité de l'éclair. On pourrait donc être en présence d'un Esprit avec lequel on échangerait les paroles et les actes de la vie, croyant avoir affaire à un simple mortel et sans se douter que c'est un Esprit.

20. Quel que soit l'aspect sous lequel se présente un Esprit, même sous la forme tangible, il peut, dans le même instant, n'être visible que pour quelques-uns seulement ; dans une assemblée, il pourrait donc ne se montrer qu'à un ou plusieurs membres ; de deux personnes placées à côté l'une de l'autre, l'une peut le voir et le toucher, l'autre ne rien voir et ne rien sentir.

Le phénomène de l'apparition à une seule personne parmi plusieurs qui se trouvent ensemble s'explique par la nécessité, pour qu'il se produise, d'une combinaison entre le fluide périsprital de l'esprit et celui de la personne ; il faut, pour cela, qu'il y ait entre ces fluides une sorte d'affinité qui favorise la combinaison ; si l'Esprit ne trouve pas l'aptitude organique nécessaire, le phénomène de l'apparition ne peut se produire ; si l'aptitude existe, l'Esprit est libre d'en profiter ou non ; d'où il résulte que si deux personnes également douées sous ce rapport se trouvent ensemble, l'Esprit peut opérer la combinaison fluïdique avec celle des deux seulement à qui il veut se montrer ; ne le faisant pas avec l'autre, celle-ci ne le verra pas. Ainsi en serait-il de deux individus ayant chacun un voile sur les yeux, si un troisième individu veut se montrer à l'un des deux seulement, il ne lèvera qu'un seul voile ; mais à celui qui serait aveugle, il aura beau lever le voile, la faculté de voir ne lui sera pas donnée pour cela.

21. Les apparitions tangibles sont fort rares, mais les apparitions vaporeuses sont fréquentes ; elles le sont surtout au moment de la mort ; l'Esprit dégagé semble vouloir se hâter d'aller revoir ses parents et ses amis, comme pour les avertir qu'il vient de quitter la terre et leur dire qu'il vit toujours. Que chacun recueille ses souvenirs et l'on verra combien de faits authentiques de ce genre, dont on ne se rendait pas compte, ont eu lieu, non seulement la nuit, mais en plein jour et à l'état de veille le plus complet.

### **3. Transfiguration. Invisibilité**

22. Le périsprit des personnes vivantes jouit des mêmes propriétés que celui des Esprits. Comme cela a été dit, il n'est point confiné dans le corps, mais il rayonne et forme autour de lui une sorte d'atmosphère fluïdique ; or, il peut arriver qu'en certains cas et sous l'empire des mêmes circonstances, il subisse une transformation analogue à celle qui a été décrite ; la forme réelle et matérielle du corps peut s'effacer sous cette couche fluïdique, si l'on peut s'exprimer ainsi, et revêtir momentanément une apparence toute différente, celle même d'une autre personne ou de l'Esprit qui combine son fluide avec celui de l'individu, ou bien encore donner à une figure laide un aspect beau et radieux. Tel est le phénomène désigné sous le nom de transfiguration, phénomène assez fréquent, et qui se produit principalement lorsque des circonstances provoquent une expansion plus abondante de fluide.

Le phénomène de la transfiguration peut se manifester avec une intensité très différente selon le degré d'épuration du périsprit, degré qui correspond toujours à celui de l'élévation morale de l'Esprit. Il se borne parfois à un simple changement dans l'aspect de la physionomie, comme il peut donner au périsprit une apparence lumineuse et splendide.

La forme matérielle peut donc disparaître sous le fluide périsprital, mais il n'y a pas nécessité pour ce fluide de revêtir un autre aspect ; il peut parfois simplement voiler un corps inerte ou vivant et le rendre invisible aux yeux d'une ou plusieurs personnes, comme le ferait une couche de vapeur.

Nous ne prenons les choses actuelles que comme des points de comparaison, et non en vue d'établir une analogie absolue qui n'existe pas.

23. Ces phénomènes ne peuvent paraître étranges que parce qu'on ne connaît pas les propriétés du fluide périsprital ; c'est pour nous un corps nouveau qui doit avoir des propriétés nouvelles et qu'on ne peut étudier par les procédés ordinaires de la science, mais qui n'en sont pas moins des propriétés

naturelles, n'ayant de merveilleux que la nouveauté.

#### 4. Emancipation de l'âme

24. Pendant le sommeil, le corps seul repose, mais l'Esprit ne dort pas ; il profite du repos du corps et des moments où sa présence n'est pas nécessaire pour agir séparément et aller où il veut ; il jouit de sa liberté et de la plénitude de ses facultés. Pendant la vie, l'Esprit n'est jamais complètement séparé du corps ; à quelque distance qu'il se transporte, il y tient toujours par un lien fluïdique qui sert à l'y rappeler dès que sa présence est nécessaire ; ce lien n'est rompu qu'à la mort.

«Le sommeil délivre en partie l'âme du corps. Quand on dort, on est momentanément dans l'état où l'on se trouve d'une manière fixe après la mort. Les Esprits qui sont dégagés de la matière après leur mort ont eu des sommeils intelligents ; ceux-là, quand ils dorment, rejoignent la société des autres êtres supérieurs à eux ; ils voyagent, causent et s'instruisent avec eux ; ils travaillent même à des ouvrages qu'ils trouvent tout faits en mourant. Ceci doit vous apprendre une fois de plus à ne pas craindre la mort, puisque vous mourez tous les jours, selon la parole d'un saint.

«Voilà pour les Esprits élevés ; mais pour la masse des hommes qui, à la mort, doivent rester de longues heures dans ce trouble, dans cette incertitude dont ils vous ont parlé, ceux-là vont, soit dans les mondes inférieurs à la terre où d'anciennes affections les rappellent, soit chercher des plaisirs peut-être encore plus bas que ceux qu'ils ont ici ; ils vont puiser des doctrines encore plus viles, plus ignobles, plus nuisibles que celles qu'ils professent au milieu de vous. Et ce qui engendre la sympathie sur la terre n'est pas autre chose que ce fait qu'on se sent au réveil rapproché, par le cœur, de ceux avec qui on vient de passer huit à neuf heures de bonheur ou de plaisir. Ce qui explique aussi ces antipathies invincibles, c'est qu'on sait au fond de son cœur que ces gens-là ont une autre conscience que la nôtre, parce qu'on les connaît sans les avoir vus avec les yeux. C'est encore ce qui explique l'indifférence, parce qu'on ne tient pas à faire de nouveaux amis, lorsqu'on sait qu'on en a d'autres qui nous aiment et nous chérissent. En un mot, le sommeil influe plus que vous ne pensez sur votre vie.

«Par l'effet du sommeil, les Esprits incarnés sont toujours en rapport avec le monde des esprits, et c'est ce qui fait que les Esprits supérieurs consentent, sans trop de répulsion, à s'incarner parmi vous. Dieu a voulu que, pendant leur contact avec le vice, ils pussent aller se retremper à la source du bien pour ne pas faillir eux-mêmes, eux qui venaient instruire les autres. Le sommeil est la porte que Dieu leur a ouverte vers les amis du ciel ; c'est la récréation après le travail, en attendant la grande délivrance, la libération finale qui doit les rendre à leur vrai milieu.

«Le rêve est le souvenir de ce que l'Esprit a vu pendant le sommeil : mais remarquez que vous ne rêvez pas toujours de ce que vous avez vu, ou de tout ce que vous avez vu. Ce n'est pas votre âme dans tout son développement ; ce n'est souvent que le souvenir du trouble qui accompagne votre départ ou votre rentrée, auquel se joint celui de ce que vous avez fait ou de ce qui vous préoccupe dans l'état de veille ; sans cela, comment expliqueriez-vous ces rêves absurdes que font les plus savants comme les plus simples ? Les mauvais Esprits se servent aussi des rêves pour tourmenter les âmes faibles et pusillanimes.

«L'incohérence des rêves s'explique encore par les lacunes que produit le souvenir incomplet de ce qui est apparu en songe. Tel serait un récit dont on aurait tronqué au hasard les phrases : les fragments qui resteraient étant réunis perdraient toute signification raisonnable.

«Au reste, vous verrez dans peu se développer une autre espèce de rêves ; elle est aussi ancienne que celles que vous connaissez, mais vous l'ignoriez. Le rêve de Jeanne d'Arc, le rêve de Jacob, le rêve des prophètes juifs et de quelques devins indiens ; ce rêve-là est le souvenir de l'âme entièrement dégagée du corps, le souvenir de cette seconde vie dont je vous entretenais tout à l'heure.» (*Livre des Esprits*, n° 400 et suivants.)

25. L'indépendance et l'émancipation de l'âme se manifestent surtout d'une manière évidente dans le phénomène du somnambulisme naturel et magnétique, dans la catalepsie et la léthargie. La lucidité somnambulique n'est autre que la faculté que possède l'âme de voir et de sentir sans le secours des organes matériels. Cette faculté est un de ses attributs ; elle réside dans tout son être ; les organes du

corps sont les canaux restreints par où lui arrivent certaines perceptions. La vue à distance que possèdent certains somnambules provient du déplacement de l'âme qui voit ce qui se passe aux lieux où elle se transporte. Dans ses pérégrinations, elle est toujours revêtue de son périsprit, agent de ses sensations, mais qui n'est jamais entièrement détaché du corps, ainsi que nous l'avons dit. Le dégagement de l'âme produit l'inertie du corps, qui semble parfois privé de vie.

26. Ce dégagement peut également se produire à divers degrés dans l'état de veille, mais alors le corps ne jouit jamais complètement de son activité normale ; il y a toujours une certaine absorption, un détachement plus ou moins complet des choses terrestres ; le corps ne dort pas, il marche, il agit, mais les yeux regardent sans voir ; on comprend que l'âme est ailleurs. Comme dans le somnambulisme, elle voit les choses absentes ; elle a des perceptions et des sensations qui nous sont inconnues ; parfois elle a la prescience de certains événements futurs par la liaison qu'elle leur reconnaît avec les choses présentes. Pénétrant le monde invisible, elle voit les Esprits avec lesquels elle peut s'entretenir et dont elle peut nous transmettre la pensée.

L'oubli du passé suit assez généralement le retour à l'état normal, mais quelquefois on en conserve un souvenir plus ou moins vague, comme serait celui d'un rêve.

27. L'émancipation de l'âme amortit parfois les sensations physiques au point de produire une véritable insensibilité qui, dans les moments d'exaltation, peut faire supporter avec indifférence les plus vives douleurs. Cette insensibilité provient du dégagement du périsprit, agent de transmission des sensations corporelles : l'Esprit absent ne ressent pas les blessures du corps.

28. La faculté émancipatrice de l'âme, dans sa manifestation la plus simple, produit ce qu'on appelle la rêverie éveillée ; elle donne aussi à certaines personnes la prescience qui constitue les pressentiments ; à un plus grand degré de développement, elle produit le phénomène désigné sous le nom de seconde vue, double vue ou somnambulisme éveillé.

29. *L'extase* est le degré maximum de l'émancipation de l'âme. « Dans le rêve et le somnambulisme, l'âme erre dans les mondes terrestres ; dans l'extase, elle pénètre dans un monde inconnu, dans celui des Esprits éthérés avec lesquels elle entre en communication, sans toutefois pouvoir dépasser certaines limites qu'elle ne saurait franchir sans briser totalement les liens qui l'attachent au corps. Un éclat resplendissant et tout nouveau l'environne, des harmonies inconnues sur la terre la ravissent, un bien-être indéfinissable la pénètre ; elle jouit par anticipation de la béatitude céleste, et l'on peut dire qu'elle pose un pied sur le seuil de l'éternité. Dans l'extase, l'anéantissement du corps est presque complet ; il n'y a plus, pour ainsi dire, que la vie organique, et l'on sent que l'âme n'y tient plus que par un fil qu'un effort de plus ferait rompre sans retour. » (*Livre des Esprits*, n° 455.)

30. L'extase, pas plus que les autres degrés d'émancipation de l'âme, n'est exempte d'erreurs ; c'est pourquoi les révélations des extatiques sont loin d'être toujours l'expression de la vérité absolue. La raison en est dans l'imperfection de l'Esprit humain ; ce n'est que lorsqu'il est arrivé au sommet de l'échelle qu'il peut juger sainement les choses ; jusque-là, il ne lui est pas donné de tout voir ni de tout comprendre. Si, après la mort, alors que le détachement est complet, il ne voit pas toujours juste ; s'il en est qui sont encore imbus des préjugés de la vie, qui ne comprennent pas les choses du monde invisible où ils sont, il doit en être de même, à plus forte raison, de l'Esprit qui tient encore à la chair.

Il y a quelquefois chez les extatiques plus d'exaltation que de véritable lucidité, ou pour mieux dire, leur exaltation nuit à leur lucidité ; c'est pourquoi leurs révélations sont souvent un mélange de vérités et d'erreurs, de choses sublimes ou même ridicules. Des Esprits inférieurs profitent aussi de cette exaltation, qui est toujours une cause de faiblesse quand on ne sait pas la maîtriser, pour dominer l'extatique, et à cet effet ils revêtent à ses yeux des apparences qui l'entretiennent dans ses idées ou préjugés, de sorte que ses visions et ses révélations ne sont souvent qu'un reflet de ses croyances. C'est un écueil auquel n'échappent que les Esprits d'un ordre élevé, et contre lequel l'observateur doit se tenir en garde.

31. Il est des personnes dont le périsprit est tellement identifié avec le corps que le dégagement de l'âme ne s'opère qu'avec une extrême difficulté, même au moment de la mort ; ce sont généralement celles qui ont vécu le plus matériellement ; ce sont aussi celles dont la mort est la plus pénible, la

plus remplie d'angoisses, et l'agonie la plus longue et la plus douloureuse ; mais il en est d'autres, au contraire, dont l'âme tient au corps par des liens si faibles que la séparation se fait sans secousse, avec la plus grande facilité et souvent avant la mort du corps ; aux approches du terme de la vie, l'âme entrevoit déjà le monde où elle va entrer et aspire au moment de sa délivrance complète.

Allan Kardec

## Variétés

### *Intelligence des animaux*

Notre estimable collaborateur et collègue, M. Leymarie, bien connu du monde spirite depuis de longues années, par les remarquables communications qu'il obtient, n'est pas seulement un spirite convaincu et un médium bien assisté ; c'est encore un observateur judicieux, cherchant partout et en tout la solution du grave problème de la vie et arrivant sans cesse à trouver comme conclusion de ses recherches, la simplicité et l'unité, la prévoyance et la justice infinies.

Préoccupé sans cesse de la question des origines de l'homme et de l'avenir des animaux, étudiant le problème à sa source, consultant les auteurs spéciaux et davantage encore la nature, ce livre fécond aux feuillets mille fois parcourus et cependant toujours inédits, M. Leymarie en est arrivé à constater, comme l'école matérialiste, que, sous le rapport purement organique, l'homme n'était que le chaînon supérieur, le résultat définitif des transformations successives de la forme animale ; mais loin d'en conclure que l'âme n'existait nulle part, comprenant mieux le plan divin, il a vu partout l'intelligence et l'âme individuelle à des degrés lentement gradués de progression.

Il a bien voulu nous confier son travail, comprenant plusieurs articles que nous soumettrons successivement à l'appréciation de nos lecteurs, et nous en sommes d'autant plus heureux que nous y trouverons une base d'opération à la fois dépourvue des difficultés du langage scientifique et assez complète pour que chacun puisse y voir d'un coup d'œil, la parité organique des espèces et la preuve indiscutable d'une intelligence progressant sans cesse depuis l'animal inférieur jusqu'à l'homme, et de l'homme à l'infini.

L'ensemble de ces articles et des réflexions dont ils pourront être l'objet, après avoir été soumis à nos lecteurs, sera publié en un volume, sous le titre générique : *Intelligence et avenir des animaux.- Origines de l'homme.*

Note de la Rédaction

## Rapports physiologiques et organiques de l'homme et des animaux

### *Préliminaire*

1. Pascal dans ses *Pensées* (livre que je vous recommande spécialement) a dit : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur ; il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur dans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre. »

Le grand Esprit de Pascal avait la conviction des ressemblances indiscutables entre l'animal et l'homme, et je désire, au sujet de ces ressemblances, analyser en peu de mots toutes les preuves qui peuvent appuyer, matériellement et intellectuellement, la conviction de Pascal que je partage selon l'avis de savants et judicieux esprits.

2. Notre vénéré maître Atlan Kardec qui physiologiquement et psychologiquement, avait pénétré cette question par des aperçus savamment combinés, nous entretenait, dans de petites réunions intimes, de ses projets sur ce sujet vivant d'actualité et à l'ordre du jour, qui devait, dans une certaine mesure, accentuer le mouvement spirite. Plus que tout autre, il avait à cet égard des données nouvelles, des remarques classées et innombrables. S'il eût vécu, sans nul doute, un volume intéressant de ce vaillant esprit nous eût charmés, instruits et fait progresser dans la voie du bien.

C'est sous votre égide, maître que je construis cet article ; puissiez-vous lui être favorable !

3. La grandeur de l'homme n'est pas dans la splendeur de ses habitations et de ses monuments, elle est dans l'âme, dans l'intelligence naissante, dans la conscience qui juge et fait comprendre, qui condamne ou absout, toutes choses qui n'ont été données aux animaux qu'à un moindre degré, et par lesquelles nous nous élevons d'autant plus au-dessus d'eux qu'elles sont plus judicieusement développées.

4. Ce dont il faut bien se persuader, à l'aide d'arguments péremptoires, c'est que les merveilles de notre organisation, que nous retrouverons entières chez les quadrumanes et les mammifères, s'affaibliront graduellement en descendant l'échelle des êtres. Les similitudes de l'organisme sont les points de contact que Dieu nous a donnés comme bien commun ; nous analyserons ensuite, en remontant l'échelle, les habitudes innées des animaux, leurs sensations, la manière intelligente dont ils combinent leurs moyens d'attaque et de défense, afin qu'il ressorte pour nos lecteurs cette certitude que, si l'organisation matérielle de l'homme et de l'animal est identique relativement, il en est de même dans les manifestations instinctives et intelligentes.

#### § 1. Les vertébrés

5. Est-il bien nécessaire que je rentre dans de longs détails au sujet de la conformation des êtres ? Ce serait inutile, il me semble. Je vais à grands traits, dire que le cheval, notre ami, a des dents pour broyer, une langue pour avaler, un larynx, un œsophage, un estomac en forme de cornemuse pour les sucs gastriques ; pyllore, un intestin grêle, bile arrivant au foie, vaisseaux chilifères, gros intestin tout semblables aux nôtres ; que son cœur a deux ventricules, double jeu de soupape où le sang veineux se change en sang artériel ; poumons où l'air se précipite à l'aide du diaphragme, et où se fait, l'échange d'acide carbonique et d'oxygène, et qu'enfin sa chaleur est de 37 degrés  $\frac{1}{2}$  ; que dans son sang on trouve les mêmes cérum et caillots, des globules ayant mêmes actions, même vie, même composition ; de la fibrine et de l'albumine qui contiennent sur cent grammes : carbone 63 gr., hydrogène 7 gr., qu'il entre dans la composition de ses os les mêmes phosphates et les mêmes carbonates. Ce sont les signes distinctifs des espèces supérieures rapprochées de l'homme.

6. La colonne vertébrale est le rempart de toute cette organisation ; c'est par elle que l'on connaît la ressemblance qui existe entre tous les animaux, partagés entre quatre grands embranchements : les vertébrés d'abord dont l'homme est le sommet, descendent graduellement du singe au bœuf, de la poule au lézard, puis à la grenouille et au poisson. Ces vertébrés ont tous une tête avec un cerveau, un squelette intérieur, système d'os qui relie tous les organes ; tous ont un cœur, sang rouge, artériel et veineux, tube digestif fonctionnant comme le nôtre. Ce tube digestif, caractère fondamental du tronc, est le thème sur lequel le divin ingénieur a brodé ses merveilleuses fantaisies ; il est le plan d'unité de l'animalité, unité qui fait lever les bras désespérés de nos illustres savants. Mais cette vérité, cette loi est indéniable.

7. L'homme est le chef de file des cinq classes des vertébrés ; il a deux mains, c'est un biman ; le quadrumane, son voisin, en a quatre. La chauve-souris est chéiroptère ou aile dans la main. Ces deux espèces charpentées comme l'homme, avec mamelles à la poitrine, appartiennent au premier rang. Les carnassiers ont le même appareil de nutrition ; quelques-uns, comme l'ours, ont des molaires semblables aux nôtres ; les canines seules diffèrent, car l'ours est omnivore, il mange de tout. Le lion a des molaires garnies de lames tranchantes, et la mâchoire inférieure s'emboîte dans un os du crâne temporal, ce qui lui permet d'ouvrir la gueule comme un four. Sa mâchoire n'a pas, comme celle de l'homme, le mouvement d'arrière en avant ; elle ressemble à une tenaille.

8. Deux choses sont surtout à considérer : tous les mammifères n'ont de différence avec l'homme qu'aux attaches de la mâchoire et aux dents ; cette différence augmente ou diminue selon le genre de nourriture. Toutes proportions gardées, l'estomac est plus petit, plus débile que le nôtre. Le tube digestif du lion, par exemple, n'est que trois fois plus long que son corps, tandis que celui de l'homme est sept fois plus long. La nature, judicieuse en tout, fait que le carnassier, vivant de chair et de sang, avale de l'albumine condensée, préparée à l'avance. Il ne faut pas grand travail pour faire du sang de lion. Changez ce système de nourriture, et plus il sera semblable à celui du biman, plus

le tube digestif prendra d'extension.

9. Chose remarquable et à bien noter, c'est que l'homme intelligent et libre dans ses actions a été doué par Dieu d'un grand privilège ; à son gré il transforme la nature innée d'un animal par le croisement ou la nourriture. C'est un rôle de demi-dieu qu'il remplit aujourd'hui en voyant plus clair dans les lois de la vie.

10 L'insectivore, fait comme nous, ne diffère de l'homme que par deux incisives allongées pour mieux saisir sa proie. Le rongeur a des dents comme des limes, il grignote avec quatre dents taillées en ciseaux ; seulement les condyles glissent le long d'une rainure longitudinale. Enfin, je le répète, dans l'ordre des mammifères, de l'homme au cheval, de l'éléphant jusqu'au grignoteur, pas de différence à signaler dans le système général, si ce n'est dans le système dentaire, car la nature s'est mise là en frais de haute fantaisie.

11. Les oiseaux n'ont pas de diaphragme ; avec leur vol et la rapidité de leur locomotion, ils ne pourraient aller loin s'ils en possédaient un ; leur corps n'a qu'un compartiment avec des poumons maîtres de toute la place ; pas de danger d'essoufflement. La rapidité du vol règle l'arrivée de l'air, la dépense de force. Les poumons sont percés de trous laissant passer des conduits qui portent l'air dans tout le corps ; aussi leur sang fait-il sans cesse provision d'oxygène ; il est plus chaud, plus énergique que le nôtre. Les globules en sont ovales au lieu d'être circulaires comme les nôtres ; pour lancer le sang, le ventricule gauche du cœur a des parois d'une extrême épaisseur, mais le mécanisme et la circulation sont les mêmes que chez le biman.

12. Chez le reptile, nous trouvons la paresse dans le sang, la vie à peu de frais ; véritables représentants de ces gens rampants, sans cœur, sans force, venant du dehors et ne s'appuyant qu'au soleil de la bonne fortune. Le cœur gêne le reptile ; l'air y arrive sans obstacle à l'aide de poumons, mais absence de cloison au milieu du cœur, par conséquent mécanisme incomplet. Le sang artériel et le sang veineux réunis ensemble, rejetés par le cœur, ne donnent aux organes qu'un mélange ayant déjà servi ; aussi combustion mauvaise et faible chaleur du corps pour si petite dépense d'oxygène.

Le diaphragme a déjà disparu dans l'oiseau ; ici, les poumons sont un sac allongé dans l'unique cavité du corps. Aussi poursuivez toutes les espèces de cet ordre, et vous les verrez fuir, d'abord rapidement, puis s'arrêter haletants ! Le cœur leur fait défaut malgré leur effroi, car ils ne peuvent respirer assez vite. Ici il y a déjà simplification du canal digestif que nous verrons plus tard ne devenir chez les espèces inférieures qu'un tube sans accessoires. Le reptile est l'extrême limite de l'organisation dont l'homme tient le premier rang.

13. Les poissons ont les poumons près des ouïes. Ces organes de respiration, appelés branchies, sont différents des nôtres. Le sang veineux arrive seul au cœur qui le renvoie aux branchies ; de là le sang artériel va de lui-même dans les organes, le sang nouveau chassant l'autre dans les canaux circulaires. Du mammifère au poisson, c'est de l'hydrogène et du carbone que l'oxygène brute dans le corps ; seulement la chaleur et la vie vont toujours en s'amointrissant.

14. Le batracien commence à ce petit poisson noir, muni d'une longue queue et d'une grosse tête, appelé têtard. Ce sont de petits crapauds à branchies enfermées de chaque côté de la tête, respirant comme les poissons ; puis les pattes poussent, la queue tombe, les branchies aussi et le crapaud est formé ; les poumons se développent par un procédé mystérieux de la nature qui perfectionne son plan primitif sans l'abandonner, et cela, pour élever insensiblement l'animal d'une classe à l'autre. D'autres, comme les protées, conservent poumons et branchies et passent imperceptiblement de reptile à poisson. Enfin il y a unité dans la variété, la nature travaillant toujours sur le même canevas en le brodant d'une autre façon.

## § 2. Les insectes

15. L'insecte a le corps gros et les ailes délicates. Quelle merveilleuse simplicité dans sa vigoureuse organisation. Les deux membranes qui le soutiennent doivent frapper l'air plusieurs milliers de fois par seconde. Quelle dépense prodigieuse de force ! Et, singularité étonnante, qu'apercevons-nous en soulevant sa cuirasse ? Ni artères, ni veines, ni cœur ! Une petite masse de liquide blanchâtre et

l'absence absolue de tout poumon. Quelle cause régénère ce sang sans couleur dont les globules imparfaits et en boules ressemblent à ceux du cycle humain ? Où prend-il l'oxygène dépensé pour tant de mouvements ? C'est que sous ses ailes il y a de petites tribus appelées trachées, fermés par des compartiments mobiles ; là viennent déboucher des canaux qui se ramifient à l'infini dans le corps et par lesquels l'air traverse la masse du sang.

Là, c'est l'air qui cherche le sang ; aussi l'effet énergétique de cette circulation d'un nouvel ordre se fait-il sentir sans cesse. La double respiration de l'oiseau nous a étonné et l'on reste émerveillé devant l'insecte jouissant d'une respiration universelle, se passant de poumons ou plutôt possédant par tout le corps, un poumon qui le remplit entièrement.

16. Mais l'insecte a un long tube sans veines et sans artères, qu'on nomme vaisseau dorsal : c'est un diminutif du cœur ; il se dilate et se contracte, aspire le sang par des soupapes qui jouent comme les nôtres en le refoulant dans la masse par l'extrémité du tube qui aboutit près de la tête ; c'est un mouvement continu de va-et-vient.

17. L'insecte est un oiseau ; comme ce dernier, après l'œsophage, vient le jabot, le gésier garni de pièces cornées qui remplacent le gravier avalé par l'oiseau. Il y a aussi le renflement du tube digestif et de tous petits tubes semblables à des poils, d'où tombent des gouttes de sucs ; la bile y arrive et l'aspect du foie est une rangée de canaux filiformes laissant échapper un liquide saliveux. Pas de pancréas, seulement d'autres tubes laissant tomber une pluie salivaire dans l'arrière-bouche.

18. Ainsi, base invariable d'unité du plan animal dans le tube digestif. Dieu n'a pas voulu varier son plan, même dans les insectes, car ce tube de quelques pouces de long possède un intestin grêle et un gros intestin. Le hanneton, qui se nourrit de feuilles d'arbres, a un tube digestif de quelques pouces ; il n'aurait que la longueur du corps si, comme d'autres insectes, il ne se sustentait que de nourriture animale ; il n'arrive à l'état de perfection que par une suite de transformations et des étapes intermédiaires dans l'état organique commencées par le ver blanc.

19. L'insecte n'est pas notre semblable, mais la vie se manifeste en lui par le même procédé qu'en nous : l'action de l'air sur l'albumine extraite des aliments. Chez lui, les dents deviennent des mandibules, deux morceaux de corne avec lesquels il broie les feuilles, ou bien une trompe avec laquelle il les suce, ou bien encore une gaine à stylet comme chez le parasite.

20. Chers lecteurs, frères en la pensée, combien Dieu est grand dans la multiplicité de ses œuvres ! Voyez comme il applique indifféremment ses procédés sur un atome ou sur un globe. Le système de circulation observé dans les vertébrés se retrouve partout : règne animal, règne végétal ne sauraient exister sans les germes de fécondité que contient l'eau. Et l'eau, c'est le sang de notre globe.

Grands fleuves, rivières argentées, ruisseaux qui roulez en chantant, vous sucez votre mère commune. Les océans tourmentés par de grands courants, par une circulation prodigieuse qui s'en va des pôles aux équateurs, s'échappent par mille fissures dans le vaste cœur de la terre, et les eaux épurées, revenues à la surface, suivent le même système de circulation que nous avons admiré dans les vertébrés. Elles fécondent tout sur leur passage, pour revenir au foyer commun, l'océan. Et c'est ce procédé que Dieu applique à la nature entière car, pour lui, rien n'est petit ni grand dans l'univers.

### S 3. Crustacés et Mollusques

21. Chez les crustacés et les mollusques on trouve une constitution osseuse essentiellement différente de celle des espèces précédentes. C'est une croute pierreuse qui les enveloppe et remplace la corne qu'on trouvait partout dans l'insecte. Ici c'est la pierre. Ils ont un seul grand estomac représenté par un tube digestif; chez quelques-uns, le foie se réduit à de simples tubes flottants ; chez d'autres, que leur multiplicité force à se serrer les uns contre les autres et à vivre en commun, il existe un véritable foie, qui, à la sortie du pylore, débouche dans l'intestin. Le chyle suinte comme dans l'insecte. Les mandibules et les dents de l'estomac sont en pierre. Les crustacés ont un cœur alimenté par des canaux ; un seul ventricule n'envoie le sang, comme chez le poisson, que dans une seule direction. Le cœur reçoit le sang à sa sortie de l'organe respiratoire, et plusieurs artères le distribuent dans le corps. Ils respirent par des branchies comme le poisson, mais l'eau, au lieu d'entrer par la bouche et de sortir par les côtés, entre par le bord de la carapace osseuse et sort près

de la bouche. Ils nagent et marchent, et ne craignent pas le contact de l'air pur. Quelques-uns ont des pattes, lames amincies qui sont un organe à deux fins : respirer et nager. D'autres, plus étranges encore, respirent par toute la surface du corps ; ce sont des groupes confondus dans le bas de l'échelle animale.

22. Le crustacé moins bien travaillé que l'insecte, mais plus régulier que lui, est l'intermédiaire entre ce petit chef-d'œuvre et le mollusque qui enferme de vrais organes dans son informe coquille. Prenez l'huître et vous avez la conformation du bimané, moins tête, bras et jambes, la colonne vertébrale et les côtes car, il faut bien le répéter à notre orgueil, cet animal primitif a notre organisation nerveuse, des ganglions et des nerfs qui communiquent entre eux et avec les organes par des cordons nerveux sans centre commun, et qui s'entrelacent dans toutes les directions pour donner l'impulsion à toutes les parties du corps.

23. En vain voudrions-nous détourner notre attention de l'origine de notre organisation. Semblables à l'huître que j'ai imparfaitement détaillée, la même main nous forma, et notre dignité ne peut souffrir de cette similitude dans toutes les conceptions divines. Le grand architecte, confondant la création dans son amour, nous pouvons, nous, la confondre dans notre respect et ne pas nous enorgueillir des dons gratuits de la Providence, car sa bienfaisance s'étend sur les inférieurs que nous sommes trop heureux d'analyser pour élargir le champ de nos investigations, en trouvant enfin dans toutes ces machines à manger, un royaume dont nous sommes les rois.

Deux situations se reliant par des échanges réciproques d'influence et de dépêches : c'est un des témoignages grandioses de la double vie qui est en nous, de cet être intérieur désordonné dans ses impulsions, aveugle et sourd, qui va trop souvent porter le trouble aux régions supérieures de la raison et de la volonté. Les origines de cet être mystérieux nous sont dévoilées. Puissent ces trop longues pages porter la lumière en quelques esprits incertains et troublés !

#### § 4. Annélides et animalcules

24. Parlerai-je du ver qui, coupé transversalement, continue de vivre en formant autant d'individus que de parties coupées. Quand il marche, toute la surface du corps se gonfle et se porte en avant, comme si, de la queue à la tête, quelque chose roulait à l'intérieur. Telle est la surface de notre œsophage et son travail dans la digestion. Nos intestins ne sont autre chose qu'un ver immense roulé sur lui-même, en paquet, et dont tous les anneaux remuent à la fois. Le ver est donc un tube digestif qui marche ; il est le premier rameau de l'animalité où se prépare le chyme délicat qui, plus tard, dans l'homme, sera préparé par le cœur où viennent s'enfoncer les vaisseaux chylifères, racines merveilleuses de cet arbre splendide.

25. Eh bien ! Avant le crustacé et le ver, il y a les brins de gelée vivante, formés en sacs, qu'on trouve au coin des mares. Ce sac vit ! Il a, à son ouverture, des fils attachés en fouet qui lui permettent d'enlacer et d'étouffer sa proie pour l'engloutir. Coupez le sac, pas de traces d'estomac ; jetez-en les morceaux dans l'eau, au bout de quelques heures chaque morceau est devenu sac complet. C'est le polype, ce mystère jadis inexplicable, qui narguait la science et qui, s'étalant sur des milliers de lieues carrées, forme le corail. Là est le point de jonction des trois règnes ; la végétation animale donnant des masses minérales et fabriquant des continents. Notons que ce sont les infiniment petits dont Dieu se sert pour faire ce qui est véritablement grand, et que, dans la grande ruche humaine, c'est dans ceux qui travaillent parmi les humbles, qu'il va chercher les ouvriers de la régénération future.

Je conclus en disant que l'animal et l'homme sont, à tous les degrés de l'échelle, construits sur un plan uniforme, et que la machine à manger se reproduit en se simplifiant jusqu'aux dernières limites du règne animal qui, matériellement parlant, n'est, en définitif, de l'homme au ver de terre qu'un tube digestif servi par des organes.

P.G. Leymarie

(La suite à un prochain numéro.)

## La Guerre et les spirites

Les nouvelles levées d'hommes, rendues nécessaires par les derniers événements, ont encore appelé sous les drapeaux un très grand nombre de partisans convaincus de notre philosophie.

Quoi qu'il en coûte à leurs sentiments d'humanité de concourir à l'œuvre de destruction commencée, aucun d'eux n'a hésité à accomplir courageusement son devoir, devoir cruel pour eux, non parce qu'ils exposent leur vie (ils n'ont pas la crainte de la mort, ceux qui sont initiés à la connaissance de l'éternité de l'existence), mais parce qu'ils se voient obligés de consacrer toutes leurs forces vives, à l'anéantissement corporel de ceux dont ils voudraient uniquement éclairer l'intelligence et élever l'esprit.

Destinés par toutes les tendances de leur être aux travaux pacifiques de la philosophie, aux conquêtes émancipatrices qui enrichissent l'âme, le père a vu, avec tristesse sans doute, mais sans désespoir, ses enfants quitter le toit paternel pour courir à la défense nationale, et les enfants, sans jeter un regard en arrière où ils laissent peut-être à jamais position, avenir, affection, sont entrés à pleines voiles dans la voie que leur assignaient et leur croyance et leur patrie.

Soldats du devoir, ils combattront jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense du territoire, et ce ne seront pas ceux dont on pourra attendre le moins de services, car le sang-froid et l'humanité ne leur feront défaut ni pendant l'action ni après le combat.

Nous voudrions pouvoir soumettre à l'appréciation de nos lecteurs la nombreuse correspondance que nous avons reçue à cet égard. L'exiguïté de l'espace dont nous disposons ne nous le permettant pas, nous en reproduisons seulement quelques fragments constatant la puissante énergie puisée par nos frères dans les enseignements des Esprits.

Dans l'impossibilité où nous sommes de répondre directement et individuellement à ceux de nos honorables correspondants qui font actuellement partie de l'armée active, nous saisissons ici avec empressement, l'occasion de les féliciter de leur attitude, et de leur renouveler l'assurance de notre concours spirituel et de nos fraternelles sympathies.

« Cherbourg, août 1870.

Messieurs,

Laissez-moi vous féliciter sur l'emploi que vous désirez faire des fonds qui seront versés chez vous au profit de l'assistance aux blessés. J'ai dit, du reste, vous féliciter et non m'étonner, car il ne pouvait convenir à des partisans convaincus de la philosophie spirite, agissant en quelque sorte officiellement, de donner à leur conduite un autre drapeau que celui de la charité universelle.

Hélas ! La guerre, fléau de Dieu, mal nécessaire peut-être, fait bien assez de mal pour qu'en même temps que nous la déplorons, nous fassions retour sur nous-mêmes et qu'au risque de paraître nous contredire, nous nous rappelions, ainsi que l'a dit Fénelon, et bien avant, la conscience de tous les hommes, qu'au-dessus de Français, nous sommes encore membres d'une même patrie, notre planète, enfants d'un même Créateur, etc., etc. Appliquant ces idées à ma situation particulière, je constate chez moi ces trois sortes de sentiments :

Français et militaire, je vais employer à l'œuvre de destruction qui commence toutes mes facultés et tout mon courage.

Français et penseur, je ne puis considérer, sans une vive émotion, les maux de toutes sortes que la guerre, nous fût-elle le plus favorable possible, va faire fondre sur notre chère patrie et tant de ses braves enfants.

Simple penseur, enfin, philosophe, spirite, puis-je séparer dans ma pensée toutes les victimes, quelle que soit leur nationalité, que va frapper et que frappe déjà cette lutte meurtrière ; tant de victimes surtout qui se sont trouvées opposées le lendemain de séparations amicales ; sans se connaître et sans se haïr personnellement, du moins, dans la plupart des cas ; sans savoir enfin, souvent, le premier mot des causes qui les mettent en regard les armes à la main.

C'est dans ces graves circonstances, en vérité, où l'homme, emporté par les événements, se sent si petit et si impuissant, c'est alors qu'on cherche le phare, et que, l'ayant trouvé, le spirite est intimement disposé à rendre grâces à Dieu de la faveur qu'il lui a faite de l'éclairer sur ses destinées.

Oui, certainement, on a grand besoin des consolations de la philosophie pour pouvoir supporter l'affligeant spectacle qui nous est offert par l'humanité en ce moment, etc. »

Un de nos correspondants du Midi, père de deux enfants actuellement sous les drapeaux, nous a écrit la lettre suivante :

« Messieurs,

Mes deux fils sont appelés sous les drapeaux... Loin de moi la pensée de récriminer comme tant d'autres, contre les auteurs de cette guerre. Comme tous les grands événements, à mon avis, elle a été préparée de longue main par celui qui gouverne le monde. Elle a germé et s'est développée comme une plante pour arriver à la maturité. Le moment était venu où elle devait éclater sous le premier prétexte venu. Que la volonté du Tout-Puissant soit faite !

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'on voit partir ses enfants pour une si grande boucherie, et je vous assure que le Spiritisme m'est arrivé bien à propos pour me donner le calme et la résignation dont j'ai besoin.

Quelle migration se prépare pour le monde invisible !

Quoique la mort soit la délivrance de l'Esprit, je suis loin de souhaiter cette délivrance à tant de jeunes gens qui vont tomber victimes du fléau. Mais tout vient en son temps, et je comprends que, dans l'état d'avancement moral où je vois l'immense majorité des hommes, la guerre soit encore nécessaire à la purification du plus grand nombre.

Encore une fois, le sort des nations comme des individus est dans les mains de Dieu. Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut ; résignons-nous.

Je suis parfaitement calme et exempt de ces pressentiments qui, souvent, m'annonçaient un malheur. Le premier bruit de guerre m'a causé une grande émotion. Voir les nations les plus civilisées, saisies tout à coup de cette rage de destruction, m'a fait comprendre combien nous sommes encore au-dessous de ce que nous devrions être, et le chemin qui nous reste à faire pour arriver à la fraternité humaine.

Je comprends que, semblable à la foudre qui doit purifier l'air des miasmes infects, la guerre doit purifier l'espèce humaine des vices qui la souillent encore. Les hommes veulent rester dans le statu quo que la misère saura les en faire sortir et les faire marcher en avant.

Quelle que soit l'issue de ces nouveaux massacres, je pense que le Spiritisme fera un grand pas en avant. Que de gens humiliés, ruinés, désolés, le rechercheront comme moyen de consolation.

R Remercions Dieu d'avoir bien voulu nous montrer le chemin de la paix et nous faire voir le bonheur qu'il réserve à ceux qui ne s'en écartent pas.

Veillez, etc. »

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. Emmanuel Vauchez, le courageux secrétaire de la Ligue de l'enseignement, vient de s'engager dans le 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs algériens, pour concourir à la défense nationale. Puissent nos vœux qui lui sont acquis, comme à tous nos frères en croyances, contribuer à le ramener sain et sauf parmi nous.

### **Dissertations spirites**

#### *Transformation graduelle des croyances religieuses*

(Cercle des Batignolles. - Paris, 12 juillet 1870)

Le tort immense, l'erreur constante des formes religieuses qui se sont réservées, depuis les temps historiques, de diriger l'ascension morale de l'humanité terrestre, ont été non de matérialiser les croyances, mais d'en immobiliser les symboles.

Certes, la religion avait besoin de symboles pour imposer à des hommes dans l'enfance, ne comprenant et ne pouvant comprendre que ce qu'ils voyaient et touchaient, ce dont ils éprouvaient les effets. La terre qui leur donnait ses richesses inépuisables, le soleil qui féconde la terre, étaient

pour eux des dieux plus saisissables que la puissance infinie voilée à nos regards matériels par l'immensité de ses œuvres. Dieu était matière ; la forme religieuse devait être le respect de la puissance matérielle. Le mal, personnifié par les éléments que l'homme n'avait pas encore domptés et de l'influence desquels il souffrait nécessairement, était aussi divinisé ; c'était une puissance supérieure à l'homme, un dieu par conséquent.

Lorsque les hommes progressant, comprirent que les puissances qu'ils avaient divinisées, n'étaient que des effets ; lorsqu'ils purent s'emparer des éléments, les diriger et les modifier, Dieu grandit dans leur esprit ; ils l'idéalisèrent davantage, tout en conservant au culte transformé ses symboles matériels.

Mais l'humanité ne s'arrête pas dans son ascension sans limite vers l'infini : elle marche et marche sans cesse. Son intelligence se développe, et les croyances qu'elle s'était imposés par suite de son ignorance, tombent comme de vains fantômes à mesure que son être réel, son Esprit, se perfectionne et se mûrit. L'étude, l'expérimentation lui font acquérir sans cesse de nouvelles connaissances ; les lois qui régissent les mondes lui sont révélées par la science, une révélation qui ne se trompe pas celle-là, car elle ne repose pas sur des commentaires, mais sur l'observation directe des faits, et bientôt l'homme peut dire, la preuve à la main. Non, Josué n'arrêta pas le soleil dans son prétendu mouvement autour de la terre, car une impossibilité physique s'y oppose formellement ; non, la terre ne s'arrêta point pour qu'un jour plus long permît aux Israélites de consommer le massacre de leurs ennemis, car si un pareil fait était possible, il anéantirait et la toute-puissance, et le jugement infini, et la bonté sans limite de Dieu.

Quoi, Dieu aurait été assez inconséquent, lui qui sait tout, pour créer des lois qu'il aurait besoin de modifier ou de suspendre un jour ? Quoi, il aurait pu, lui si bon, permettre au soleil d'éclairer plus longtemps la terre, pour que quelques-uns de ses enfants eussent le temps de massacrer impitoyablement d'autres humains, ses enfants au même titre. Votre Dieu pourrait ainsi s'abreuver impunément de sang et se souiller de meurtres qui rendraient exécration la mémoire du dernier des hommes ! Allons donc ! Vous blasphémez en croyant à ce Dieu ! Vous lui avez donné vos proportions mesquines. Cruels vous-mêmes, vous l'avez fait féroce ! Orgueilleux, vous en avez fait l'orgueil suprême ! Égoïstes et vains, vous lui avez donné l'isolement absolu et l'amour démesuré des richesses et des hommages...

Mais l'humanité a fait encore une étape dans la voie du progrès; elle a monté quelques degrés de plus de cette admirable échelle de Jacob qui symbolise si bien le Spiritisme moderne, et derrière les débris amoncelés de toutes les croyances antiques, derrière les ruines vermoulues des croyances du moyen âge et les édifices croulants des croyances actuelles, elle aperçoit un idéal plus pur, plus divin, plus intelligent, plus moral. Elle s'élève au-dessus de la forme comme elle s'est élevée au-dessus de la matière.

Après le Dieu-matière, elle avait accepté le Dieu-symbole ; aujourd'hui, il lui faut le Dieu-idée. C'est un culte de pensée qu'elle conçoit, et elle oublie les formules pour ne plus apercevoir que des principes, les dogmes pour s'essayer à entrevoir la vérité.

Allan Kardec

*Spirites, ceignez-vous les reins*

(Paris, 11 janvier 1870, méd. M. Leymarie).

Il vous avait été dit : Spirites, ceignez-vous les reins, car le fardeau à porter sera bien lourd dans les années qui vont suivre. La douleur est la voie sacrée, le calvaire de l'humanité : mais ce qui lui enlève son âcreté, c'est l'Esprit armé, préparé à toutes les incertitudes du lendemain, et en fait, sans cette prescience de l'inconnu, comment être l'homme, comment conserver son libre arbitre ?

Oui, mes amis ceignez-vous les reins et fortifiez votre Esprit, car l'orage amoncelé à l'horizon éclate partout le corps social semble se disloquer et soit en Russie, en Prusse, en Autriche, en Angleterre, en Italie, en France, partout l'opinion publique, marée montante irrésistible, demande sa part au soleil, mais une part bien accentuée. Il y a pression humaine ; il y a pression divine ! Les Esprits vous le répètent sans cesse ; ils savent qu'à un moment donné, il y aura cataclysme, et, sans rien

affirmer, ils multiplient leurs conseils fermes, sages, succincts, logiques qui sont la rectitude de vos pensées et la vigueur pour votre cœur, pour votre corps.

Ah ! La nature ne changera pas un iota à son cours majestueux ! Tour à tour, il y aura hiver avec froidure et neige, le printemps, sa sève et ses fleurs, l'été et ses moissons jaunissantes, l'automne avec ses pampres, avec ses récoltes pour l'hiver. La nature, immuable dans ses effets, sera toujours là pour donner l'abondance ; son sein secrétera toujours toutes ses faveurs.

Mais, il y aura des mères qui gémiront ; les peuples sauront trop bien s'écraser avant de s'entendre, car on a semé l'ignorance pour recueillir la haine ; on a méprisé l'œuvre de Dieu et pour satisfaire quelques exigences hautaines, de vaines grandeurs, de passagères richesses, on a sacrifié des milliards d'hommes, des créatures marquées au front par le doigt de Dieu, crétinisées, rabaissées au rang de la bête de somme ; mais cette voix secrète, l'intelligence, se réveille enfin ; elle se révèle et sa voix lamentable trouble la table succulente et le lit somptueux du riche. Pour l'éteindre cette grande voix : *vox populi, vox Dei*, on a fait appel aux ressources de la science, et pour tuer on a inventé des merveilles.

Ah ! Certes, oui, prépare-toi, pleure, compagne de l'homme, car celui que tu as nourri, caressé, échauffé sur ton sein et entouré d'amour, ce fils, ton orgueil, sera fauché comme un épi avant sa maturité.

Tu pleureras !... Mais tu te révolteras, et le vieillard, et le père, et la mère, et la fille finiront par soulever les nations, et le grand cri de délivrance résonnera comme la trompette du jugement dernier.

Lorsque l'homme pourra se livrer au repos après avoir brisé l'arme du combat, l'instinct de la haine, ce sera pour se reposer dans le grand livre de Dieu, dans la contemplation de la nature, de cet infini où les étoiles lointaines nous regardent curieusement et chacun, par l'instruction, approfondissant tous les secrets de la végétation, tous ceux que renferment et le mouvement de la matière et celui des forces qui soutiennent et régissent les inondes, chacun, dis-je, sera sûr de ce fait : c'est que l'existence terrestre est un passage, une école où vous devez tous vous préparer pour les hautes études de l'erraticité, pour toutes ces vies en des mondes merveilleux que la science pressent et que le Spiritisme constate.

Mais pour posséder, acquérez par l'étude, l'instruction, soyez le dévouement, l'affection selon la loi divine, et vos enfants jouiront pleinement du bonheur que vous leur aurez créé, et c'est ainsi que s'accompliront les promesses que le maître Allan Kardec a répandues à profusion dans tous ses ouvrages.

Bernard

### *Prière pour les victimes de la guerre*

(Cercle de la rue de Lille. Paris, 22 juillet 1870).

Dieu tout-puissant, et vous, Esprits supérieurs, ses messagers chargés de présider à, l'exécution des lois éternelles, et de diriger les évolutions des mondes vers la perfection infinie, clans un but qu'il ne nous appartient pas de pénétrer, mais qui, malgré les apparences, doit encore concourir à l'émancipation humaine, vous avez permis que la guerre éclatât entre deux grandes nations rivales.

Nous ne voulons ni ne pouvons juger les hommes dont les agissements ont nécessité la rencontre de masses armées de terribles engins de destruction. Ils sont dans vos mains des instruments ! Ils ressortent de votre suprême justice ! À vous d'absoudre ou de condamner !

Mais, au-dessus des lois qui régissent les nations, surgissent les lois de l'humanité et de la fraternité ! Hommes de progrès, considérant la solidarité universelle comme un pas en avant dans la voie de l'ascension infinie, nous déplorons de toutes nos forces les maux dont les rencontres armées sont fatalement la cause.

Que de victimes seront frappées pendant la lutte ! Que de barbaries seront encore exercées après la victoire.

Faites, ô mon Dieu, que nos pensées dirigées vers les champs du carnage, apaisent l'ivresse et la fureur guerrières et préservent de tous les excès, les pays ravagés par le fléau. Par notre ardent désir

de voir la paix régner parmi nos frères, faites que le devoir dirige tous les bras, mais que la haine des hommes soit absente du cœur de l'homme. Permettez qu'avec l'aide des bons Esprits, nous portions, par notre doctrine, la lumière parmi ceux dont les corps jonchent le sol et dont les Esprits retournent dans l'erraticité ; que nous portions enfin la consolation et l'espoir en l'avenir, au cœur de ceux qui, demeurés seuls sur la terre, n'auraient sans cela pour refuge, que le désespoir et le suicide.  
Allan Kardec

## Poésie

Le pardon

Et dimitte nobis debita nostra sicut et nos  
dimittimus debitoribus nostris.

J'écouterai les voix qui me forcent d'écrire,  
Frères ; mais n'attendez ni sublime délire,  
Ni splendides grandeurs ;  
Des Esprits bienveillants, la douce poésie  
Aurait trouvé sans doute une main mieux choisie,  
En la cherchant ailleurs.

N'importe, il faut parler, puisque leurs mains amies  
S'imposent doucement aux cordes endormies  
De mon faible instrument.  
Ce n'est point de Sion la harpe prophétique,  
Ni la lyre d'airain d'où le vates antique  
Tirait un monument.

Instrument innommé, dans cet orchestre immense  
Qui vibre avec amour vers la Toute-puissance  
Son accord éternel,  
Comme un son qui se perd au fond de la nature,  
Et rappelle à nos sens, par un vague murmure,  
Quelque chose du ciel,

Comme un écho lointain dans vos cœurs sympathiques,  
Il voudrait réveiller des ombres fatidiques,  
Ne fût-ce qu'un instant ;  
Leur arracher des mots qui terrassent le doute,  
En tirer les clartés qui brillent sur la route  
Où le bonheur attend !

Mais cette ambition n'est-elle pas trop fière ?  
Ai-je donc plus que vous l'éclatante lumière  
Des sublimes Esprits ?  
Oh ! Non ; mais ils sont là, près de ma pauvre table,  
Dardant sur mon esprit un rayon charitable ;  
Ils dictent et j'écris :

Du progrès en travail vous êtes l'avant-garde,

Amis ; qu'aucun de vous derrière ne regarde ;  
Laissez fuir le passé,  
A moins que trop empreints de la faiblesse humaine,  
Votre œil n'y découvrit quelque reste de haine  
Encor non effacé.

Alors, sans hésiter, retournez en arrière ;  
Qu'un mouvement du cœur efface cette ornière  
Où roula votre char.  
Dieu le veut ! De l'orgueil, qu'il ne reste plus trace,  
Courez !... Et revenez reprendre votre place  
Sous le saint étendard !

Plus de divisions ! Les sublimes génies  
Veulent conduire à Dieu les âmes réunies,  
Dociles à leurs voix ;  
Rappelez-vous celui qui répondit à Pierre  
Dans un jour ton pardon doit relever ton frère  
Septante fois sept fois !

Illimité ! Voilà le fond de la pensée.  
Le pardon ne vit pas dans une âme faussée,  
Que dépare l'orgueil ;  
Mais vous, hommes virils, qui scellâtes vos langes,  
Encore tout souillés de vaniteuses fanges,  
Dans l'éternel cercueil ;

Vous qui vous honorez de suivre la bannière  
Qu'ont les siècles, en vain, souillés de leur poussière,  
Drapeau consolateur !  
Hommes régénérés à la flamme divine,  
Frères dans l'avenir, frères à l'origine,  
Soyez-le par le cœur.

Spirites, vous avez une charge pesante ;  
Ne repoussez jamais la main qu'on vous présente  
Avec un cœur loyal :  
La médiumnité, ce don vraiment céleste,  
Saura vous préserver de toute erreur funeste,  
De tout contact fatal.

De toute vérité, source vive et latente,  
Elle inonde vos cœurs d'une onde consolante,  
Qui ne tarit jamais,  
Et quiconque aura bu de cette source pure,  
Connaîtra mieux son Dieu, son être, la nature,  
La vie et ses bienfaits.

Ah ! Faites saintement une si sainte chose :  
Quand une mission sur vos têtes repose,  
Nos conseils vous sont dus.

Interrogez, amis, car nous devons tous compte  
Et des faux mouvements, et de la fausse honte  
Et des moments perdus.

Une arme est en vos mains : le pardon des injures ;  
Sans cela pourriez-vous élever des mains pures  
Vers le trône de Dieu ?  
La médiumnité féconde, éclaire ou brûle,  
Et, robe de Nessus, étoufferait Hercule  
Dans un cercle de feu.

Elle se changerait en poison dans la veine  
De qui conserverait un atome de haine  
Ou de vengeance au cœur.  
A l'éternel amour vos âmes conviées,  
Amis, ne sauraient être à ce point dévoyées,  
Car le Christ est vainqueur !

A nous de recueillir ces sublimes trophées,  
O fils des vérités trop longtemps étouffées  
Sous un passé si lourd !  
Chantez d'une voix pure une si pure gloire,  
Enfants, mais qu'avant tout votre chant de victoire  
Ne soit qu'un chant d'amour !

Ils ont dit ! Et, portés sur leurs ailes rapides,  
Prompts comme la pensée, aux horizons splendides,  
Dans les lointains du ciel,  
Ils remontent ! Et moi, j'ai juste assez d'haleine  
Pour envoyer vers vous, dont mon âme est si pleine,  
Mon salut fraternel.

*3 juillet 1869. Marc Baptiste, médium*

### **Bibliographie**

*Le dictionnaire polyglotte, le compagnon de tous*<sup>22</sup> par M. le colonel Louis Calligaris - Editeur Henri Dalmazo.

L'un des spirites italiens les plus actifs et les plus dévoués au développement de notre philosophie, M. Henri Dalmazo, ancien directeur de l'imprimerie royale de Turin et Florence, vient d'éditer une œuvre éminemment philanthropique, que nous nous empressons de recommander à la bienveillance de nos lecteurs.

M. Henri Dalmazo n'est pas un inconnu pour le monde spirite ; l'un des plus anciens adeptes du Spiritisme en Piémont, il publia sous le nom de Teofilo Coveni, la première année des *Annali dello spiritismo in Italia* qui poursuit aujourd'hui avec de nouveaux succès sa campagne en faveur de la rénovation de l'Esprit, sous la direction de M. le professeur Vincenzo C... (Nicefore Filalete) ; c'est

---

<sup>22</sup> Le Dictionnaire polyglotte est un ouvrage de 1800 pages in-4 en 2 volumes ; prix de vente, 90 francs broché et 96 francs cartonné en demi-reliure ; il se trouve à la librairie spirite, 7, rue de Lille, à Paris.

enfin chez M. Dalmazo que s'est fondée la société spirite de Turin.

M. Henri Dalmazo vient de terminer sa carrière typographique, par la publication d'un dictionnaire polyglotte en onze langues imprimé avec les caractères spéciaux à chaque langue, et composé expressément pour servir aux Européens et autres occidentaux à l'étude des langues orientales, et aux Turcs et aux Arabes à l'étude des langues européennes. Pour mener son œuvre à bonne fin et lui donner toute la perfection désirable, M. Dalmazo fit poinçonner et fondre spécialement pour l'impression de son dictionnaire, les caractères typographiques Arabes, Turcs, Allemands, Grecs, etc. , afin d'avoir une couleur d'impression homogène et non discordante, comme le comporterait la nature spéciale des différents caractères ; bien plus, il fit apprendre la langue arabe aux compositeurs.

Enfin il a fait ce dictionnaire avec le but suivant : comme spirite (depuis 1860), il voulut faire une œuvre qui servît à rapprocher les peuples entre eux ; comme patriote, introduire une nouvelle industrie dans son pays ; comme Italien, contribuer à aider l'Italie à jouer son rôle d'anneau de jonction entre l'Orient et l'Occident, rôle qui devient toujours plus indiqué par les percements du Montcenis et de l'isthme de Suez ; enfin comme chrétien, il tient quant à présent à introduire en Orient des livres européens, sans couleur religieuse, ni philosophique, ni dogmatique. « Avec le temps, dit-il, nos enfants pourront y introduire plus facilement des livres en langue arabe, contenant quelques-unes des grandes vérités qui n'y seraient pas acceptées à présent. Les percements du Montcenis et de l'isthme de Suez sont deux événements qui doivent modifier essentiellement l'avenir de l'Italie et influencer celui du monde ; il faut que nous le sachions et que nous travaillions en conséquence. »

Quelques mots pour terminer sur l'auteur du dictionnaire, M. le colonel Louis Calligaris. Homme d'une science prodigieuse, d'une activité exceptionnelle, il partit très jeune du Piémont, où il est né, et parcourut presque toute l'Europe, une grande partie de l'Asie et presque toute l'Afrique. A Tunis, le souverain, charmé de sa conversation et de la finesse de ses observations, l'engagea à s'arrêter à sa cour ; là, il devint bientôt le conseiller, l'ami du Bey, qui le chargea de réorganiser entièrement son armée, tâche très difficile dans les conditions où elle se trouvait ; il y fit preuve de tant de talent, d'activité et de probité, qu'il réussit à obtenir de ce souverain plusieurs concessions très importantes à la civilisation moderne, soit dans l'administration, soit dans la diplomatie ; toutes ces occupations n'empêchèrent nullement ses profondes et continuelles études sur la langue arabe et sur la langue turque qu'il connaissait déjà très bien ; il lut presque tous les classiques arabes et il prépara avec ces études et à l'aide d'une commission de cheiks très savants, les nombreux matériaux de son dictionnaire ; il commenta avec les cheiks beaucoup de classiques arabes, et ils fixèrent les mots techniques des sciences nouvelles qui manquaient à la langue arabe. Il fonda à Tunis les écoles militaires, dont il fut le directeur en chef, ne dépendant que du Bey ; il dessina et fit construire tous les bâtiments nécessaires. Enfin, après un séjour de presque trente ans en Orient et en voyages, il retourna en Piémont, à cause de la mort d'un frère dont il héritait, et employa six ans à Turin à soigner l'impression et la correction de son immense ouvrage. Pendant son séjour en Orient, il avait écrit une Vie de Napoléon 1<sup>er</sup> en langue arabe, qu'il dédia à l'empereur Napoléon III, et qu'il imprima à Passy près Paris, ouvrage qui a été reçu en Orient comme texte de langue et d'histoire dans les écoles, et a été répandu partout.

Le dictionnaire polyglotte Calligaris que tant de titres recommandent à la bienveillance de nos lecteurs, est un ouvrage de 1,800 pages in-4° en deux volumes. Prix de vente 90 francs broché, et 96 francs cartonné en demi-reliure, il sera adressé franco à toute personne qui en fera la demande, contre un mandat à l'ordre de M. Billard, 7, rue de Lille.

Au moment de mettre sous presse nous recevons de madame E. C. , de Bordeaux, l'estimable auteur de l'Education maternelle et des Entretiens familiers sur le Spiritisme, une nouvelle brochure intitulée *Esquisses contemporaines*, mélange de prose et de poésie.

Nous regrettons que le temps et l'espace nous manquent pour en parler plus longuement, mais nous nous proposons d'y revenir dans un prochain numéro.

Le produit de la vente de cette brochure étant destiné à venir en aide à une œuvre essentiellement philanthropique et moralisatrice, nous considérons comme un devoir de nous rendre au désir de notre honorable correspondant en nous chargeant du placement de l'ouvrage sans aucune remise.

Nous sommes persuadés que les spirites tous partisans de la gratuité de l'enseignement, s'empresseront de saisir cette occasion de contribuer au progrès de l'idée lorsqu'ils sauront qu'il s'agit de la fondation à Bordeaux d'une école primaire et professionnelle gratuite pour les filles, que l'abandon de la famille, les mauvais exemples et la misère vouent inévitablement au vice dès et parfois avant qu'elles sortent de l'enfance, ainsi s'exprime Madame E. C. dans sa lettre d'envoi.

Le prix de l'ouvrage est de 1 fr. ; par la poste 1 fr. 10 cent.

*Essai poétique sur Dieu, l'immortalité de l'âme et des destinées* par B. Moly, Lyon, 1870, prix 50 cent. Le défaut d'espace nous oblige à remettre à un prochain numéro le compte rendu de cet ouvrage. Nous ajournons, pour le même motif, la publication des communications des plus intéressantes concernant les événements actuels et qui nous ont été adressées par plusieurs de nos correspondants.

#### *Souscription en faveur des blessés*

Deuxième liste.

Groupe de Montauban, 21 fr. — MM. Delanne, 10 fr. — Joly, 5 fr. — Billière, 2 fr. — Chaigneau (de Niort), 5 fr. — La famille Simonnet, 30 fr. — MM. Cormier, 2 fr. — Vié, maître serrurier, 5 fr. — Mérel, cordonnier, 2 fr. — Caillard-Haubois, propr., 2 fr. Le groupe spirite de Blois, 10 fr. — MM. Edet Léon, retraité de la marine, 10 fr. — Matrat, 2 fr. — Garlandat, 5 fr.— Loraud, 1 fr. — Rosquin, 5 fr.—Madame Jouffroy, 20 fr.— MM. Garimon, 5 fr. Poivré, agent de la marine impériale, 5 fr. — Yvose., 200 fr. — Aloïse Woog, 5 fr. — Carrier, 2 fr. — Thompson, 20 fr. — 3 fr. — Madame Bouda, 10 fr. — M. Saint:Martin, arquebusier, 10 fr.— Groupe de Blois (pour deux membres honoraires), 10 fr. — MM. Durand, 1 fr. — Bitaubé, 15 fr. — Un anonyme (Toulouse), 10 fr. — MM. Marty, 10 fr. — Tournier, rentier, 5 fr. — Jaubert, y. p., 5 fr. — Chauvot, professeur, 5 fr. — Durand, confiseur, 5 fr. — Gleiges, conducteur des ponts et chaussées, 5 fr. —Monda, peintre en décors, 5 fr.— Verdier, photographe, 5 fr.P. bistre, avoué, 5 fr. — Chamans, conducteur des ponts et chaussées, 5 fr. — Caudil, agriculteur, 2 fr. Nelli, sculpteur, 5 fr. — Tion, rentier, 3 fr.— A. Bernard, ex-pharmacien, 5 fr.— Madame Bourdin (société spirite de Genève, Suisse), 88 fr.— M. Desdouets, 10 fr. — M. Marc (Baptiste), 5 fr.— Madame Henry, 5 fr. — Madame Lepetit, 2 fr. — Mademoiselle Bournet, 3 fr.— MM. Bittard, 5 fr. — Tailleur, 5 fr. — Desliens, 5 fr. — Lieutaud, 5 fr. — Un anonyme, 20 fr. — Bataille, 2 fr. — Basin, 3 fr. — Groupe Carita, 20 fr. — Dr Fischer, 5 fr.

Total .....686 fr.

Montant de la 7<sup>en</sup> liste. . . . .280

Total général. ....966 fr.

#### Dons en nature

Groupe spirite de Blois, linge et charpie. — Un Anonyme, linge et charpie. — M. Delort, dix chemises de flanelle. — M. Blanc, photographe, 25 kg de linge.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens

## Octobre 1870

### Manifestation des Esprits

*Caractère et conséquences religieuses des manifestations spirites*

*Préliminaires – suite*

*Troisième article, voir la revue de Septembre 1870*

#### 5. Apparition des personnes vivantes. Bi-corporéité

32. La faculté émancipatrice de l'âme et son dégagement du corps pendant la vie peuvent donner lieu à des phénomènes analogues à ceux que présentent les Esprits désincarnés. Pendant que le corps est dans le sommeil, l'Esprit, se transportant en divers lieux, peut se rendre visible et apparaître sous une forme vaporeuse soit en rêve, soit à l'état de veille ; il peut également se présenter sous la forme tangible, ou tout au moins avec une apparence tellement identique à la réalité que plusieurs personnes peuvent être dans le vrai en affirmant l'avoir vu au même moment sur deux points différents ; il y était, en effet, mais d'un côté seul était le corps véritable, et de l'autre il n'y avait que l'Esprit. C'est ce phénomène, fort rare du reste, qui a donné lieu à la croyance aux hommes doubles, et qui est désigné sous le nom de *bi-corporéité*.

Quelque extraordinaire qu'il soit, il n'en reste pas moins, comme tous les autres, dans l'ordre des phénomènes naturels, puisqu'il repose sur les propriétés du périsprit et sur une loi de la nature.

#### 6. Des Médioms

33. Les Médioms sont les personnes aptes à ressentir l'influence des Esprits et à transmettre leur pensée.

Toute personne qui ressent à un degré quelconque l'influence des Esprits est, par cela même, médium. Cette faculté est inhérente à l'homme, et, par conséquent, n'est point un privilège exclusif : aussi en est-il peu chez lesquels on n'en trouve quelque rudiment. On peut donc dire que tout le monde, à peu de chose près, est médium ; toutefois, dans l'usage, cette qualification ne s'applique qu'à ceux chez lesquels la faculté médiumnique se manifeste par des effets ostensibles d'une certaine intensité.

34. Le fluide périsprital est l'agent de tous les phénomènes spirites ; ces phénomènes ne peuvent s'opérer que par l'action réciproque des fluides émis par le médium et par l'Esprit. Le développement de la faculté médiumnique tient à la nature plus ou moins expansible du périsprit du médium et à son assimilation plus ou moins facile avec celui des Esprits ; elle tient, par conséquent, à l'organisation, et peut être développée quand le principe existe, mais elle ne peut être acquise quand ce principe n'existe pas. La prédisposition médiumnique est indépendante du sexe, de l'âge et du tempérament ; on trouve des médiums dans toutes les catégories d'individus depuis l'âge le plus tendre jusqu'au plus avancé.

35. Les rapports entre les Esprits et les médiums s'établissent au moyen de leur périsprit ; la facilité de ces rapports dépend du degré d'affinité qui existe entre les deux fluides ; il en est qui s'assimilent facilement et d'autres qui se repoussent ; d'où il suit qu'il ne suffit pas d'être médium pour communiquer indistinctement avec tous les Esprits ; il est des médiums qui ne peuvent communiquer qu'avec certains Esprits ou avec certaines catégories d'Esprits, et d'autres qui ne le peuvent que par une transmission de pensée, sans aucune manifestation extérieure.

36. Par l'assimilation des fluides périspritaux, l'Esprit s'identifie pour ainsi dire avec la personne qu'il veut influencer ; non seulement il lui transmet sa pensée, mais il peut exercer sur elle une action physique, la faire agir ou parler à son gré, lui faire dire ce qu'il veut ; en un mot, se servir de ses organes comme s'ils étaient les siens ; il peut enfin neutraliser l'action de son propre Esprit et paralyser son libre arbitre. Les bons Esprits se servent de cette influence pour le bien, et les mauvais Esprits pour le mal.

37. Les Esprits peuvent se manifester d'une infinité de manières différentes, et ils ne le peuvent qu'à la condition de trouver une personne apte à recevoir et à transmettre tel ou tel genre d'impression selon son aptitude : or, comme il n'en est aucune possédant toutes les aptitudes au même degré, il en résulte que les uns obtiennent des effets impossibles pour d'autres. Cette diversité dans les aptitudes produit différentes variétés de médiums.

38. La volonté du médium n'est point toujours nécessaire ; l'Esprit qui veut se manifester cherche l'individu apte à recevoir son impression et s'en sert souvent à son insu ; d'autres personnes, au contraire, ayant la conscience de leur faculté, peuvent provoquer certaines manifestations ; de là deux catégories de médiums : les *médiums inconscients* et les *médiums facultatifs*.

Dans le premier cas, l'initiative vient de l'Esprit ; dans le second, elle vient du médium.

39. Les *médiums facultatifs* ne se trouvent que parmi les personnes qui ont une connaissance plus ou moins complète des moyens de communiquer avec les Esprits, et peuvent ainsi avoir la volonté de se servir de leur faculté ; les *médiums inconscients*, au contraire, se rencontrent parmi ceux qui n'ont aucune idée ni du Spiritisme ni des Esprits, parmi les plus incrédules même, et qui servent d'instruments sans le savoir et sans le vouloir. Tous les genres de phénomènes spiritiques peuvent se produire par leur influence, et il s'en est trouvé à toutes les époques et chez tous les peuples. L'ignorance et la crédulité leur ont attribué un pouvoir surnaturel, et, selon les lieux et les temps, on en a fait des saints, des sorciers, des fous ou des visionnaires ; le Spiritisme nous montre en eux la simple manifestation spontanée d'une faculté naturelle.

40. Parmi les différentes variétés de médiums, on distingue principalement : les médiums à effets physiques ; les médiums sensitifs ou impressibles ; les médiums auditifs, parlants, voyants, inspirés, somnambules, guérisseurs, écrivains ou psychographes, etc. ; nous ne décrivons ici que les plus essentielles<sup>23</sup>.

41. *Médiums à effets physiques*. - Ils sont plus spécialement aptes à produire des phénomènes matériels, tels que les mouvements des corps inertes, les bruits, le déplacement, le soulèvement et la translation des objets, etc. Ces phénomènes peuvent être spontanés ou provoqués ; dans tous les cas, ils requièrent le concours volontaire ou involontaire de médiums doués de facultés spéciales. Ils sont généralement le fait d'Esprits d'un ordre inférieur, les Esprits élevés ne s'occupant que des communications intelligentes et instructives.

42. *Médiums sensitifs ou impressibles*. - On désigne ainsi des personnes susceptibles de ressentir la présence des Esprits par une vague impression, une sorte de frôlement sur tous les membres, dont elles ne peuvent se rendre compte. Cette faculté peut acquérir une telle subtilité que celui qui en est doué reconnaît à l'impression qu'il ressent, non seulement la nature bonne ou mauvaise de l'Esprit qui est à ses côtés, mais même son individualité, comme l'aveugle reconnaît instinctivement l'approche de telle ou telle personne. Un bon esprit fait toujours une impression douce et agréable ; celle d'un mauvais, au contraire, est pénible, anxieuse et désagréable ; il y a comme un flair d'impureté.

43. *Médiums auditifs*. - Ils entendent la voix des Esprits ; c'est quelquefois une voix intime qui se fait entendre dans le fort intérieur ; d'autres fois c'est une voix extérieure, claire et distincte comme celle d'une personne vivante. Les médiums auditifs peuvent ainsi entrer en conversation avec les Esprits. Lorsqu'ils ont l'habitude de communiquer avec certains Esprits, ils les reconnaissent immédiatement au son de la voix. Quand on n'est pas soi-même médium auditif, on peut communiquer avec un Esprit par l'intermédiaire d'un médium auditif qui transmet ses paroles.

44. *Médiums parlants*. - Les médiums auditifs qui ne font que transmettre ce qu'ils entendent ne sont pas, à proprement parler, des *Médiums parlants* ; ces derniers, très souvent, n'entendent rien ; chez eux, l'Esprit agit sur les organes de la parole comme il agit sur la main des médiums écrivains. L'Esprit voulant se communiquer se sert de l'organe qu'il trouve le plus flexible ; à l'un il emprunte la main, à un autre la parole, à un troisième l'ouïe. Le médium parlant s'exprime généralement sans avoir la conscience de ce qu'il dit, et souvent il dit des choses complètement en dehors de ses idées

---

<sup>23</sup> Pour les détails complets, voir le *Livre des Médiums*.

habituelles, de ses connaissances et même de la portée de son intelligence. On voit parfois des personnes illettrées et d'une intelligence vulgaire s'exprimer, dans ces moments-là, avec une véritable éloquence, et traiter avec une incontestable supériorité des questions sur lesquelles elles seraient incapables d'émettre une opinion dans l'état ordinaire.

Quoique le médium parlant soit parfaitement éveillé, il conserve rarement le souvenir de ce qu'il a dit. La passivité, cependant, n'est pas toujours complète ; il en est qui ont l'intuition de ce qu'ils disent au moment même où ils prononcent les mots.

La parole est, chez le médium parlant, un instrument dont se sert l'Esprit avec lequel une personne étrangère peut entrer en communication, comme elle peut le faire par l'entremise d'un médium auditif. Il y a cette différence entre le médium auditif et le médium parlant, que le premier parle volontairement pour répéter ce qu'il entend, tandis que le second parle involontairement.

45. *Médiums voyants*. - On donne ce nom aux personnes qui, dans l'état normal, et parfaitement éveillées, jouissent de la faculté de voir les Esprits. La possibilité de les voir en rêve résulte, sans contredit, d'une sorte de médiumnité, mais ne constitue pas, à proprement parler, les médiums voyants. Nous avons expliqué la théorie de ce phénomène dans le chapitre des *Visions et Apparitions* du *Livre des médiums*.

Les apparitions accidentelles des personnes que l'on a aimées ou connues sont assez fréquentes ; et, bien que ceux qui en ont eu puissent être considérés comme des médiums voyants, on donne plus généralement ce nom à ceux qui jouissent, d'une manière en quelque sorte permanente, de la faculté de voir à peu près tous les Esprits. Dans le nombre, il en est qui ne voient que les Esprits que l'on évoque et dont ils peuvent faire la description avec une minutieuse exactitude ; ils décrivent dans les moindres détails leurs gestes, l'expression de leur physionomie, les traits du visage, le costume et jusqu'aux sentiments dont ils paraissent animés. Il en est d'autres chez lesquels cette faculté est encore plus générale ; ils voient toute la population spirite ambiante aller, venir, et l'on pourrait dire vaquer à ses affaires. Ces médiums ne sont jamais seuls : ils ont toujours avec eux une société qu'ils peuvent choisir à leur gré, selon leur goût, car ils peuvent, par leur volonté, écarter les Esprits qui ne leur conviennent pas, ou attirer ceux qui leur sont sympathiques.

46. *Médiums somnambules*. - Le somnambulisme peut être considéré comme une variété de la faculté médiumnique, ou, pour mieux dire, ce sont deux ordres de phénomènes qui se trouvent très souvent réunis. Le somnambule agit sous l'influence de son propre Esprit ; c'est son âme qui, dans les moments d'émancipation, voit, entend et perçoit en dehors de la limite des sens ; ce qu'il exprime, il le puise en lui-même ; ses idées sont, en général, plus justes que dans l'état normal, ses connaissances plus étendues, parce que son âme est libre ; en un mot, il vit par anticipation de la vie des Esprits. Le médium, au contraire, est l'instrument d'une intelligence étrangère ; il est passif et ce qu'il dit ne vient point de lui. En résumé, le somnambule exprime sa propre pensée et le médium exprime celle d'un autre. Mais l'Esprit qui se communique à un médium ordinaire peut tout aussi bien le faire à un somnambule ; souvent l'état même d'émancipation de l'âme, pendant le somnambulisme, rend cette communication plus facile. Beaucoup de somnambules voient parfaitement les Esprits et les décrivent avec autant de précision que les médiums voyants ; ils peuvent s'entretenir avec eux et nous transmettre leur pensée ; ce qu'ils disent en dehors du cercle de leurs connaissances personnelles leur est souvent suggéré par d'autres Esprits.

47. *Médiums inspirés*. - Ces médiums sont ceux chez lesquels les signes extérieurs de la médiumnité sont les moins apparents ; l'action des Esprits est ici toute intellectuelle et toute morale, et se révèle dans les plus petites circonstances de la vie, comme dans les plus grandes conceptions ; c'est sous ce rapport surtout qu'on peut dire que tout le monde est médium, car il n'est personne qui n'ait ses Esprits protecteurs et familiers qui font tous leurs efforts pour suggérer à leurs protégés des pensées salutaires. Chez l'inspiré, il est souvent difficile de distinguer la pensée propre de celle qui est suggérée ; ce qui caractérise cette dernière, c'est surtout la spontanéité.

L'inspiration devient plus évidente dans les grands travaux de l'intelligence. Les hommes de génie dans tous les genres, artistes, savants, littérateurs, orateurs, sont sans doute des Esprits avancés, capables par eux-mêmes de comprendre et de concevoir de grandes choses ; or, c'est précisément

parce qu'ils sont jugés capables que les Esprits qui veulent l'accomplissement de certains travaux leur suggèrent les idées nécessaires, et c'est ainsi qu'ils sont, le plus souvent, *médiums sans le savoir*. Ils ont pourtant une vague intuition d'une assistance étrangère, car celui qui fait appel à l'inspiration ne fait pas autre chose qu'une évocation ; s'il n'espérait pas être entendu, pourquoi s'écrierait-il si souvent : Mon bon génie, viens à mon aide !

48. *Médiums à pressentiments*. - Personnes qui, dans certaines circonstances, ont une vague intuition des choses futures vulgaires. Cette intuition peut provenir d'une sorte de double vue qui permet d'entrevoir les conséquences des choses présentes et la filiation des événements ; mais souvent elle est le fait de communications occultes qui en font une variété des *médiums inspirés*.

49. *Médiums prophétiques*. - C'est également une variété des médiums inspirés ; ils reçoivent avec la permission de Dieu, et avec plus de précision que les médiums à pressentiments, la révélation des choses futures d'un intérêt général, qu'ils sont chargés de faire connaître aux hommes pour leur instruction. Le pressentiment est donné à la plupart des hommes en quelque sorte pour leur usage personnel ; le don de prophétie, au contraire, est exceptionnel et implique l'idée d'une mission sur la terre.

S'il y a de vrais prophètes, il y en a encore plus de faux, et qui prennent les rêves de leur imagination pour des révélations, quand ce ne sont pas des fourbes qui se font passer pour tels par ambition.

Le vrai prophète est *un homme de bien inspiré de Dieu* ; on peut le reconnaître à ses paroles et à ses actions ; Dieu ne peut se servir de la bouche du menteur pour enseigner la vérité. (*Livre des Esprits*, n° 624.)

50. *Médiums écrivains ou psychographes*. - On désigne sous ce nom les personnes qui écrivent sous l'influence des Esprits. De même qu'un Esprit peut agir sur les organes de la parole d'un médium parlant pour lui faire prononcer des mots, il peut se servir de sa main pour le faire écrire. La médiumnité psychographique présente trois variétés très distinctes : les médiums *mécaniques*, *intuitifs* et *semi-mécaniques*.

Chez le *médium mécanique*, l'Esprit agit directement sur la main à laquelle il donne l'impulsion. Ce qui caractérise ce genre de médiumnité, c'est l'inconscience absolue de ce que l'on écrit ; le mouvement de la main est indépendant de la volonté ; elle marche sans interruption et malgré le médium tant que l'Esprit a quelque chose à dire, et s'arrête quand il a fini.

Chez le *médium intuitif*, la transmission de la pensée se fait par l'intermédiaire de l'Esprit du médium. L'Esprit étranger, dans ce cas, n'agit pas sur la main pour la diriger, il agit sur l'âme avec laquelle il s'identifie et à laquelle il imprime sa volonté et ses idées ; elle reçoit la pensée de l'Esprit étranger et la transcrit. Dans cette situation, le médium écrit volontairement et a la conscience de ce qu'il écrit, quoique ce ne soit pas sa propre pensée.

Il est souvent assez difficile de distinguer la pensée propre du médium de celle qui lui est suggérée, ce qui porte *beaucoup de médiums de ce genre à douter de leur faculté*. On peut reconnaître la pensée suggérée en ce qu'elle n'est jamais préconçue ; elle naît à mesure que l'on écrit, et souvent elle est contraire à l'idée préalable qu'on s'était formée ; elle peut même être en dehors des connaissances et des capacités du médium.

Il y a une grande analogie entre la médiumnité intuitive et l'inspiration ; la différence consiste en ce que la première est le plus souvent restreinte à des questions d'actualité et peut s'appliquer en dehors des capacités intellectuelles du médium ; un médium pourra traiter par intuition un sujet auquel il est complètement étranger. L'inspiration s'étend sur un champ plus vaste et vient généralement en aide aux capacités et aux préoccupations de l'Esprit incarné. Les traces de la médiumnité sont généralement moins évidentes.

Le médium *semi-mécanique* ou *semi-intuitif* participe des deux autres. Dans le médium purement mécanique, le mouvement de la main est indépendant de la volonté ; dans le médium intuitif le mouvement est volontaire et facultatif. Le médium semi-mécanique sent une impulsion donnée à sa main malgré lui, mais en même temps il a la conscience de ce qu'il écrit à mesure que les mots se forment. Chez le premier la pensée suit l'acte de l'écriture ; chez le second, elle le précède ; chez le

troisième, elle l'accompagne.

51. Le médium n'étant qu'un instrument qui reçoit et transmet la pensée d'un Esprit étranger, qui suit l'impulsion mécanique qui lui est donnée, il n'est rien qu'il ne puisse faire en dehors de ses connaissances, s'il est doué de la flexibilité et de l'aptitude médiumnique nécessaires. C'est ainsi qu'il existe des médiums *dessinateurs, peintres, musiciens, versificateurs*, quoique étrangers aux arts du dessin, de la peinture, de la musique et de la poésie ; des médiums illettrés qui écrivent sans savoir ni lire ni écrire ; des médiums *polygraphes* qui reproduisent différents genres d'écriture, et quelquefois avec une parfaite exactitude celle que l'Esprit avait de son vivant ; des médiums *polyglottes* qui parlent ou écrivent dans les langues qui leur sont inconnues, etc.

52. *Médiums guérisseurs*. - Ce genre de médiumnalité consiste dans la faculté que certaines personnes possèdent de guérir par le simple attouchement, par l'imposition des mains, le regard, un geste même, sans le secours d'aucun médicament. Cette faculté a incontestablement son principe dans la puissance magnétique ; elle en diffère toutefois par l'énergie et par l'instantanéité de l'action, tandis que les cures magnétiques exigent un traitement méthodique plus ou moins long. Tous les magnétiseurs sont à peu près aptes à guérir s'ils savent s'y prendre convenablement ; ils ont la science acquise ; chez les médiums guérisseurs la faculté est spontanée et quelques-uns la possèdent sans avoir jamais entendu parler du magnétisme.

La faculté de guérir par l'imposition des mains a évidemment son principe dans une puissance exceptionnelle d'expansion, mais elle est accrue par diverses causes, parmi lesquelles il faut placer en première ligne : la pureté des sentiments, le désintéressement, la bienveillance, l'ardent désir de soulager, la prière fervente et la confiance en Dieu, en un mot toutes les qualités morales. La puissance magnétique est purement organique ; elle peut, comme la force musculaire, être donnée à tout le monde, même à l'homme pervers ; mais l'homme de bien seul s'en sert exclusivement pour le bien, sans arrière-pensée d'intérêt personnel ni de satisfaction d'orgueil ou de vanité ; son fluide épuré possède des propriétés bienfaisantes et réparatrices que ne peut avoir celui de l'homme vicieux ou intéressé.

Tout effet médiumnique, comme il a été dit, est le résultat de la combinaison des fluides émis par un Esprit et par le médium : par cette union ces fluides acquièrent des propriétés nouvelles qu'ils n'auraient pas séparément, ou tout au moins qu'ils n'auraient pas au même degré. La prière, qui est une véritable évocation, attire les bons Esprits empressés de venir seconder les efforts de l'homme bien intentionné ; leur fluide bienfaisant s'unit facilement avec le sien, tandis que le fluide de l'homme vicieux s'allie avec celui des mauvais Esprits qui l'entourent.

L'homme de bien qui n'aurait pas la puissance fluidique ne pourrait donc que peu de chose par lui-même, il ne peut qu'appeler l'assistance des bons Esprits, mais son action personnelle est presque nulle ; une grande puissance fluidique alliée à la plus grande somme possible de qualités morales, peut opérer de véritables prodiges de guérisons.

53. L'action fluidique est, en outre, puissamment secondée par la confiance du malade et Dieu récompense souvent sa foi par le succès.

54. La superstition seule peut attacher une vertu à certaines paroles, et des Esprits ignorants et menteurs peuvent seuls entretenir de pareilles idées en prescrivant des formules quelconques. Cependant il peut arriver que, pour des personnes peu éclairées et incapables de comprendre les choses purement spirituelles, l'emploi d'une formule de prière ou d'une pratique déterminée contribue à leur donner confiance ; dans ce cas, ce n'est pas la formule qui est efficace, mais la foi qui est augmentée par l'idée attachée à l'emploi de la formule.

55. Il ne faut pas confondre les *médiums guérisseurs* avec les *médiums médicaux* ; ces derniers sont de simples médiums écrivains dont la spécialité est de servir plus facilement d'interprètes aux Esprits pour les prescriptions médicales ; mais ils ne font absolument que transmettre la pensée de l'Esprit et n'ont, par eux-mêmes, aucune influence.

Allan Kardec

## Le Bonheur universel et la Guerre universelle

Le bonheur universel et la guerre universelle, voilà les deux opposés ; le bonheur suppose la fraternité, l'amour entre les enfants d'une même famille, famille immense dont le Père peut seul se dire le vrai Père, car tout procède de lui, et sans lui rien n'existerait ; la guerre au contraire, c'est l'inimitié, l'antipathie et pour résultat elle a, tranchons le mot, le crime. Oui, le crime ! Il a dit : « Tu ne tueras point, » et il n'y a pas eu d'exception à cette règle émanée de la volonté divine. Non, tu ne tueras point, par conséquent tout ce qui a pour résultat le meurtre d'un homme est un crime. Qu'est-ce donc quand il s'agit de milliers, de centaines de milliers de malheureux qui perdent la vie pour satisfaire l'ambition d'un homme ou de plusieurs millions d'hommes ? Le crime n'est que plus grand, et malheur à celui par la faute duquel le crime se commet, par la faute duquel le malheur arrive ! Il n'y a pas deux lois, il n'y a pas deux poids ni deux mesures ; la même loi s'applique à tous, car tous doivent obéir à la même loi. Dieu ne peut pas se contredire, et si le genre humain est encore assez aveugle pour faire une différence entre les individus et les agglomérations d'individus, on peut dire que cet aveuglement est le produit des passions mauvaises, passions qui tendent à s'éteindre sous le souffle du progrès.

Il faudra peut-être encore des torrents de sang pour les faire disparaître, mais il n'y aura de sang versé que celui qui aura mérité de l'être, car la justice de Dieu qui règle tout, même ceux qui le méconnaissent, est éternelle et irrésistible ; rien ne peut lui faire obstacle, et les holocaustes humains qui seront offerts dans cette dernière lutte aux passions sanglantes qui succombent, sont dévolus à cette triste destinée par des crimes antérieurs, et c'est à cet effet que ceux qui en seront victimes se trouvent sur la terre. Ce sera le dernier effort de ce matérialisme impie qui met l'ambition ou une possession quelconque à un plus haut prix que la vie d'un homme, bien qui émane de Dieu et que Dieu seul peut ôter avec justice.

Le dernier coup de foudre déchirera la nue, et le soleil de l'avenir apparaîtra brillant à tous les yeux et tous seront frères, car cette éclatante lumière frappera les cœurs les plus endurcis et les temps seront accomplis ! Peu de jours s'écouleront avant que ces choses arrivent. Justes et persécutés, prenez courage ! Malheureux, levez la tête ! Vous qui pleurez, séchez vos larmes ! Que le sillon de douleur tracé au-dessous de vos yeux se sèche aux rayons vivifiants du soleil de la fraternité ! Et malheur à ceux qui ne comprendront pas, parce qu'ils ne voudront pas comprendre ! La terre deviendra un lieu de délices, et ils en seront exclus comme des voleurs qui se sont introduits dans la salle à manger du père de famille et qui se sont indûment emparés des parts préparées pour leurs frères ; ils seront honteusement chassés, et les parts absorbées par eux sans la volonté de Celui qui est, deviendront un poison violent qui les brûlera jusques dans la moelle des os, et ils ne sauront où porter leurs atroces douleurs ! Ils chercheront un abri et ils ne le trouveront pas ! Ils chercheront un remède qui puisse les soulager et ce remède fuira devant eux comme les lacs, produit du mirage dans le désert devant le voyageur brûlé par la soif et harassé de fatigue ! Alors ils diront : Seigneur ! Et alors seulement un peu de relâche leur sera accordé, et une voix, celle du Très-Haut leur dira :

« Vous demandez grâce, vous implorez la merci de celui que vous avez offensé, quelle grâce, quelle merci avez-vous donc accordée à vos frères ? Je vous avais placés au sommet de l'échelle terrestre afin que vous tendissiez la main à ceux qui marchaient derrière vous. Qu'avez-vous fait ? Vous avez inventé des armes meurtrières pour les précipiter et pour rester seuls sur ce haut échelon où je vous avais placés ; vous avez fait le vide autour de vous ; au lieu de nourrir vous avez tué, au lieu d'éclairer vous avez obscurci. Vous avez tué l'intelligence en même temps que le corps, vous avez ôté la lumière qui venait de Dieu pour faire régner les ténèbres qui viennent de votre orgueil et de votre ambition. Eh bien, maintenant, ayez confiance en vous-mêmes, votre puissance ne vous a pas été ôtée, car vous ne l'avez jamais eue, vous avez pris pour la puissance l'appui que je vous avais donné momentanément afin que vous eussiez le temps de vous reconnaître. Ce temps, vous l'avez employé à verser le sang de vos frères pour assurer votre prétendu pouvoir ! Savez-vous ce que vous avez fait ? Vous avez ébranlé les assises de la montagne qui se dresse devant vous ! Prenez garde ! Elle tremble, elle vacille sur elle-même, prenez garde ! Vous auriez la vitesse de l'étincelle

électrique que, dans sa chute, elle vous écraserait encore, car, même avec cette vitesse, vous n'auriez pas le temps de vous éloigner d'elle, et iriez-vous aux confins de l'univers, sa chute vous atteindrait toujours, car c'est une chute intelligente, une chute morale qui choisit les victimes qu'elle doit ensevelir, et non pas une chute matérielle qui frappe aveuglément sur tout ce qui l'entoure. »

Beaucoup seront écrasés, beaucoup seront sauvés ; il dépend aujourd'hui de chacun d'éviter la catastrophe ou du moins de la rendre moins terrible pour soi et pour les siens. Que faut-il faire pour cela ? Faut-il aller se blottir dans quelque trou immonde ? Faut-il se cacher sous terre comme les lâches pendant le combat ? Non, si nous voulons éviter les éclats de cette épouvantable chute, ce n'est pas sur nous seuls que nous devons porter nos regards ; celui qui ne songe qu'à lui sera inévitablement écrasé. Pour échapper à ce péril imminent, il n'y a qu'une chose à faire : soyons frères et nous serons sauvés ! Soyons frères, et, appuyés les uns sur les autres, nous atteindrons le but de cette étape terrestre sans chute et sans peine, et nous nous retrouverons avec joie dans la véritable patrie ! Soyons frères, nous qui avons été condamnés à subir des épreuves nouvelles, fruit de nos fautes ou de nos crimes passés, et nos peines glisseront sur nous comme l'anguille dans la main de celui qui croit la retenir en la serrant ! Soyons frères, nous à qui le bonheur terrestre, si toutefois ce bonheur existe, a été réservé, et notre bonheur se renforcera du bonheur céleste qui seul mérite ce nom ! Si nous ne sommes pas frères, si nous considérons ceux qui sont placés au-dessous de nous comme des êtres inférieurs, la coupe à laquelle nous nous enivrons ne nous versera jamais qu'un poison corrosif qui desséchera notre cœur au point que nous finirons par nous détester nous-mêmes !

*Marc-Baptiste,*

*2 février. Auteur des Lettres aux Paysans sur le Spiritisme.*

### **Conférence sur le Spiritisme**

Sous ce titre : *De la survivance de quelques idées barbares dans la civilisation moderne*, la Revue des cours scientifiques reproduit une conférence du célèbre professeur E. Brunet Tylor, membre de l'institution royale de la Grande-Bretagne. Le Spiritisme est naturellement une des barbaries sur laquelle s'est donnée carrière l'éloquence de M. Brunet Tylor. Nous devons nous attendre à une discussion sérieuse et profonde de toutes les parties de la question. Eh bien ! Non, il n'en a rien été, et, loin de produire aucune idée nouvelle pour attaquer notre doctrine, l'illustre conférencier a fait abstraction de la partie la plus essentielle : la partie philosophique et morale, celle qui constitue réellement et uniquement le Spiritisme moderne, et s'est borné à passer en revue les manifestations purement matérielles en homme qui n'a étudié que très superficiellement la question. Les quelques définitions qu'il donne prouvent qu'il ignore jusqu'au premier mot de la philosophie du Spiritisme, immortalisée par Allan Kardec. Néanmoins, cette conférence est précieuse pour nous, en ce sens qu'elle fourmille de faits qui ne peuvent trouver d'explications rationnelles que dans le Spiritisme, et que les renseignements précieux y abondent sur l'ethnographie de notre philosophie. Loin de nuire à la propagation de nos croyances, cette conférence, comme toutes celles d'ailleurs qui l'ont précédée, ne pourra donc que contribuer encore à grossir le nombre de nos adhérents.

« Nous n'examinerons pas, dit M. Tylor, ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les doctrines spiritistes. » Il nous semble au contraire que c'était là la question intéressante, et nous eussions été véritablement reconnaissants à M. le professeur Tylor de nous donner de meilleures explications que celles du Spiritisme, des manifestations dont la science ne peut se refuser à constater l'existence. En rejetant la solution que propose la philosophie spirite, sans présenter des explications plus rationnelles et plus complètes, la science, loin de se montrer supérieure à la philosophie, ne fait que constater son impuissance.

La conférence de M. Tylor ne renfermant aucun argument non venu contre les conclusions du Spiritisme, il serait peu intéressant de la reproduire en entier ; nous en extrairons simplement

quelques citations qui prouvent jusqu'à quels points la croyance à l'existence d'Esprits désincarnés et à la possibilité d'entrer en relation avec eux est ancrée chez les peuples les plus étrangers à la connaissance du Spiritisme moderne. Nous citons textuellement :

« Quand l'âme est délivrée par la mort, c'est le moment qu'elle choisit pour aller visiter ceux à qui elle porte intérêt aussi, chez les sauvages, l'apparition qui présage la mort est-elle regardée comme tenant le milieu entre l'Esprit et le fantôme. Les Caraïbes donnent le nom de Marangigoana à l'Esprit qui, par son apparition, annonce une mort prochaine ; à Madagascar, l'Ambiroa, ou apparition présage de mort, apparaît non seulement aux autres personnes, mais au mourant lui-même. Nous retrouvons dans les Vies des Saints la trace de semblables apparitions. Par exemple, quand saint Ambroise mourut, des enfants nouvellement baptisés virent apparaître le saint évêque et le montrèrent à leurs parents, dont les yeux profanes ne purent rien apercevoir.

Chez les peuples sauvages, il faut observer qu'il y a toujours des conjureurs de profession, qui vivent en communication spéciale avec les Esprits et accomplissent, avec leur aide, des choses merveilleuses. Un missionnaire morave du siècle dernier nous a laissé un récit de la manière dont le sorcier groenlandais part, en compagnie des Esprits, pour son voyage dans l'autre monde. Quand il s'est suffisamment agité, au son du tambour, en diverses contorsions, un de ses disciples l'attache, la tête entre les jambes, les mains derrière le dos. Les lumières sont éteintes, les fenêtres fermées, car nul ne doit le voir conférant avec les Esprits ; nul ne doit bouger ou remuer la tête, de peur de troubler l'Esprit. Enfin, après des bruits étranges et la visite de l'Esprit, le magicien se montre de nouveau, délivré de ses chaînes, mais pâle et anéanti, et raconte ses aventures. De semblables tours sont pratiqués par les sorciers de l'Ojibway et par les prêtres de Sibérie. Le sorcier s'assied dans une boîte pieds et poings liés ; on ferme les portes, et il invoque les Esprits. Tout à coup un bruit formidable se fait entendre, entremêlé de cris, de bruit de tambour et de crécelle ; on croit entendre grogner des ours, siffler des serpents, sauter des écureuils. Puis le bruit cesse, et le sorcier sort de sa boîte, délivré de ses liens.

Le Spiritisme fleurit aussi dans l'Asie centrale, où les lamas sont depuis longtemps versés dans l'art, devenu aujourd'hui familier, de faire tourner les tables.

Une des manifestations spiritiques le plus en vogue dans nos temps modernes est le fait de s'élever dans les airs. Son origine se perd dans la nuit des temps et son histoire ethnologique est des plus curieuses. C'est une pratique familière au bouddhisme, où tout saint parvenu à un état de perfection (riddhi) acquiert la faculté de s'élever dans les airs, aussi bien que de bouleverser la terre et d'arrêter le soleil. Le miracle, dans l'Occident, semble remonter à l'antiquité classique. Des sorciers grecs le pratiquaient dans le premier siècle. Il passa à l'état de prodige ordinaire dans le christianisme. La vie des saints en est remplie. Saint Dominique, saint Dunstan, saint Philippe de Néri, saint Ignace de Loyola passent non seulement pour s'être élevés dans les airs, mais pour y être demeurés en vie pendant un long temps. C'est ainsi que saint Richard, chancelier de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, ouvrit un jour doucement la porte de la chapelle pour prier le prélat de venir dîner et l'aperçut s'élevant en l'air, les genoux pliés, les bras étendus. A la vue de l'importun, le prélat se laissa doucement tomber à terre et se plaignit d'être ainsi troublé dans l'extase d'un délicieux plaisir. Le manteau de l'archevêque, ou quelque-une de ses reliques a sans doute été de nos jours transmis à M. Home.

Comment les Esprits communiquent-ils avec les vivants ? D'abord ils leur apparaissent en songes et en visions et conversent avec eux, et, à ce sujet, les spiritiques modernes sont d'accord avec leurs devanciers. Mais les médiums modernes peuvent introduire, dans leur commerce avec les Esprits, des éléments inconnus à leurs prédécesseurs : l'alphabet et l'écriture. La notion d'Esprits frappeurs est si commune parmi les sauvages que, pour l'Indien de l'Amérique du Nord, tout bruit étrange et mystérieux dont il ne peut se rendre compte est le fait d'un Esprit frappeur. Mais ils n'en font pas, comme nous, une classe spéciale d'Esprits. C'est « l'Esprit frappeur » (the knocker) que l'habitant du pays de Galles croit entendre sous terre ; c'est le « lutin » (Poltergeist) qui rôde autour des maisons de paysans en Allemagne ; c'est le « vampire » qui remue les meubles dans l'île de Crète. Suivant le docteur Bastien, c'est au moyen âge que les Esprits ont commencé à répondre aux questions qu'on

leur faisait, en frappant un certain nombre de petits coups. En Amérique, il existe un alphabet à leur usage : ils frappent un coup pour A, deux pour B, et ainsi de suite.

La correspondance spirite, inconnue, comme de juste, aux sauvages illettrés, a cependant aussi une curieuse ethnographie. Elle est fort pratiquée en Chine. Quand un Chinois désire consulter le dieu de cette manière, il place devant sa statue une table avec des flambeaux et de l'encens, une offrande de thé et de menue monnaie et un bassin rempli de sable. Un instrument de bois en forme de V est garni d'une pointe fine à son extrémité ; deux hommes tiennent cet instrument chacun par un des manches, la pointe restant appuyée contre terre. On invoque alors le dieu, dont l'esprit descend et guide la plume qui court sur le sable, écrivant l'oracle demandé. Le docteur Bastien, à qui nous devons de si précieux renseignements concernant l'ethnographie du Spiritisme, ajoute que si l'on a arraché, pour cet usage, une tige d'abricotier, on suspend à l'arbre un ex-voto apologétique. Cette pratique est également usitée en Europe, et l'on vend à Londres, actuellement, un instrument appelé *planchette*, sorte de petit trépied garni d'un crayon que deux personnes tiennent, attendant que l'Esprit vienne guider leurs mains et leur dicter le mystérieux message. Il paraît cependant que les Esprits peuvent se dispenser de ces instruments matériels, etc.

De même que le sorcier australien et tartare tombe en léthargie quand son âme part pour le pays des Esprits, nos modernes somnambules sont dans un état d'insensibilité apparente quand ils vont voyager dans l'espace, prendre leurs informations et communiquer avec les absents. Le Groenlandais voit dans ses visions les âmes des morts, pâles et doux fantômes qu'il s'efforce en vain de saisir, car ils n'ont ni chair, ni os, ni muscles. Le sorcier finlandais voit aussi les fantômes des morts, invisibles au reste des hommes. C'est ainsi que les modernes spiritistes croient voir les apparitions, en visions ou en songes, selon les cas. Swedenborg rapporte que, pendant trente-sept ans, il fut en communication avec les âmes de ses parents et de ses amis décédés, des rois et des sages du temps passé et il proteste que ce ne sont pas des rêves de son imagination, comme on pourrait croire, mais qu'il les a bien réellement vues et entendues, étant parfaitement éveillé. Quelques-uns de mes auditeurs ont peut-être visité la demeure d'un éminent romancier français et ont pu voir le fauteuil où les Esprits viennent s'asseoir et s'entretenir avec lui. Une chaîne ferme le fauteuil pour tenir à distance les profanes. »

*Remarque.* A l'égard de ce dernier fait, M. Tylor nous paraît aussi mal renseigné que sur la philosophie du Spiritisme en général. Nous ignorons si l'éminent romancier qu'il cite s'entretient ou non avec les Esprits de ses parents ou de ses amis. Toutefois, il donne de fréquents témoignages de sa sympathie aux idées préconisées par notre philosophie mais, en analysant le fait qui a donné lieu à la méprise de notre honorable adversaire, rectifié comme suit, nous serions tentés de le croire.

Chez l'écrivain cité par M. Tylor, il existe, en effet, une coutume qui peut paraître singulière à tout autre qu'à un spirite. A la table de famille, il y a toujours un fauteuil vide ; ce fauteuil est fermé par un cadenas et personne ne s'y assoit ; c'est la place des ancêtres, des grands parents et des amis qui ont quitté le monde ; il est là comme un respectueux témoignage d'affection, un pieux souvenir, un appel à leur présence, et pour leur dire qu'ils vivent toujours dans l'esprit des survivants.

(Voir la Revue de septembre 1868, p. 266.)

### **Prévisions d'après le Spiritisme**

Par suite des événements qui viennent de s'accomplir nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des documents intéressants que nous avons recueillis dans nos archives et que nous devons à l'obligeance de nos correspondants. On verra que si les désastres qui nous ont affligés y sont prévus, la victoire doit couronner nos efforts, et que de ces luttes sanglantes sortira pour l'humanité une ère de rénovation et de progrès.

Ces communications portant en elles-mêmes leurs enseignements, nous les publions sans commentaires.

Nous engageons tous les spirites à relire la Revue d'octobre 1866, pages 304 et suivantes, où les événements actuels sont annoncés en termes clairs et précis.

### *Le ministère introuvable*

Le 18 janvier dernier nous recevions, d'un de nos correspondants d'Algérie, une lettre dont nous extrayons le passage suivant : « L'Esprit qui nous parle le plus assidûment de politique, nous annonçait le trois janvier qu'il venait de faire le ministère introuvable qui en effet est du 2 janvier ; comme il est très libéral, nous pensions qu'il nous en ferait l'éloge ; pas du tout, il accuse M. X. d'un immense orgueil, et il annonce une fin honteuse à lui et à ses collègues. »

### *L'empire et la papauté*

Communication allégorique obtenue au moyen du verre d'eau. (Médium, madame gourdin. Genève, 2 janvier 1870, 3 heures 1/4.)

Nota. Le médium voit se dérouler dans le verre d'eau différentes scènes qu'il décrit au fur et à mesure qu'elles se produisent. Sur un écran le médium voit apparaître l'inscription suivante : *La nouvelle année* (1ère partie). Il prend la parole en ces termes : Nous sommes tous devant un rideau bleu qui se lève bientôt et laisse apercevoir un grand salon garni de sièges et de fauteuils. Nous entrons. Goethe<sup>24</sup> nous introduit en nous serrant la main. Nous nous plaçons sur des sièges disposés en amphithéâtre. A l'angle, près d'une belle cheminée, une table carrée de moyenne grandeur ; près de là est un vieillard décharné<sup>25</sup>, à cheveux blancs et longs, doigts maigres, la main sur un sablier, l'air sérieux et même un peu dur. Peu à peu, entrent un grand nombre de personnages, ayant chacun une carte qui porte ces mots : les aspirants. Il y a des dames. Les plus beaux sièges restent vacants, entre autres une sorte de trône placé près de la table ronde du milieu.

On se lève pour recevoir un grand personnage : Napoléon III et sa famille. Puis viennent des hommes qui se placent près de nous. Voici des prêtres qui saluent l'Empereur, mais sans flatterie. Des évêques forment la haie pour recevoir le Pape. Tous les assistants, même l'Empereur, se lèvent et saluent. Pie IX prend place près de Napoléon. Dans une cour fermée par une grille de fer et où nous n'avons pas passé, il entre encore beaucoup d'habits noirs. Le vieillard au sablier ne bouge pas. Goethe va, vient, introduit les arrivants, fait les honneurs, etc.

Dans la cour, un grand tumulte ; on forme la haie ; on avertit les assistants d'une arrivée importante. La porte s'ouvre : beaucoup de jeunes filles en blanc ; des petits enfants avec un paquet. Les jeunes gens forment la haie ; une femme, belle et majestueuse, représentant l'année 1870, s'avance, blonde, gracieuse, en grande robe blanche et en manteau bleu, portant une cassette ; tout le monde l'admire. Elle pose la cassette sur la table du milieu. Elle va vers le vieillard qui représente le Temps, prend le sablier, l'apporte sur la table, le retourne et le rapporte au vieillard qui pose de nouveau la main dessus. Toute la jeunesse (la nouvelle génération) entoure l'Année nouvelle qui se tient debout près du fauteuil et de la cassette. Napoléon est en grand costume impérial, la couronne sur la tête ; le Pape a la tiare.

Sous les regards tendus et anxieux des assistants, l'année ouvre la cassette ; elle découvre ainsi un coussin bleu de la nuance de son manteau. Sous ce coussin se trouve un magnifique Christ en ivoire, qu'elle soulève avec respect et précaution et le porte au Pape à qui elle le remet en échange de son sceptre d'or. Le Pape fait un geste pour garder les deux, mais le personnage de l'année le cache dans la cassette. Il s'approche ensuite de l'Empereur, lui remet un grand pli cacheté et lui ôte sa couronne, ce qui frappe tous les assistants ; les uns sont inquiets, les autres contents. A l'impératrice, il remet une boîte enveloppée de papier ; cette boîte s'ouvre, et il en sort un petit chemin de fer et des wagons. L'Empereur garde sa lettre sans la décacheter, il semble se douter de ce qu'elle contient. Au Prince impérial, le personnage allégorique remet un paquet ; il le défait. C'est un petit costume civil bien simple, un petit pantalon brun, un petit paletot noir, un petit chapeau de

---

<sup>24</sup> L'Esprit familier du médium.

<sup>25</sup> Le Temps.

feutre noir. A d'autres, il donne des lettres toutes cachetées. Les uns ont l'air contents de leur lot, d'autres, des prêtres, le sont moins ; l'un d'eux déchire le pli qui lui a été remis. Les évêques qui entourent le Pape sont partagés de sentiments, mais il n'y a pas schisme entre eux. Enfin s'échappent de la mystérieuse cassette, des armes, sabres, fusils et canons ; la porte principale s'entrouvre et on aperçoit au dehors des militaires de toutes nations. Il y a des costumes verts, des casques, des chefs qui reçoivent les armes et s'éloignent. Dans la cour, ils les distribuent à leurs soldats.

L'Année semble attendre encore quelqu'un. Depuis la distribution des armes, les figures sont consternées, le Pape a l'air fatigué, épuisé ; il presse le Christ sur sa poitrine. Goethe s'avance pour introduire une belle femme couronnée de blé et de coquelicots, tenant à la main une gerbe et une faucille<sup>26</sup>. Elle pose sa gerbe sur la table, et quelques grains s'éparpillent sur le tapis. On est en plein été.

Un autre personnage, la Vigne, arrive avec de magnifiques grappes de raisin. Enfin, un troisième personnage, paysan jeune et vigoureux apporte du foin court et qui se défait. L'Année tend la main à chacun de ces personnages, le paysan est mécontent de son foin. Arrive enfin une troupe d'enfants portant différents fruits dans des corbeilles.

Deux vieillards, couverts de fourrures, symbolisant l'hiver, s'approchent de la cheminée et y font grand feu. Ils sont suivis d'une troupe de fourrageurs déguenillés, d'ouvriers sans travail, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et tenant leurs outils à la main.

Les puissants sont atterrés à cette vue. Les pauvres ouvriers exténués n'ont plus la force de tenir leurs outils. L'Année semble leur prodiguer des encouragements et les soutenir de la voix et du geste. Rassérénés, ils reprennent leurs instruments de travail et regardent en face les puissants.

L'Année se lève alors, fait signe à la famille impériale de se retirer, et s'en va elle-même. On bat au champ dans la cour. On ouvre les deux battants de la porte, pour laisser passer un char attelé de six chevaux blancs, conduits par un jeune homme échevelé, aux manches retroussées, à la figure intelligente. C'est le char de l'industrie et de la solidarité universelle ; tous les artisans se réjouissent. L'Année monte sur le siège, à côté du conducteur ; tous les travailleurs l'accompagnent. Le char fait le tour de la table, et s'éloigne par la porte où il est entré. Le vieillard au sablier n'a pas bougé. Chacun se lève pour se retirer ; le Pape, soutenu par deux évêques, s'éloigne, et tout disparaît.

*Même jour. Deuxième partie.*

Nous voici devant un rideau rouge qui se lève aussitôt pour nous laisser voir une scène magnifique, un immense panorama.

Goethe vient nous prendre et nous fait avancer par un chemin très large. Nous ayant invité à regarder en face de nous, nous apercevons la fin d'un gros nuage poussé par deux Esprits. Ce nuage, qui porte le millésime 1869, disparaît derrière une colline. Nous tournons la tête ; le ciel est pur, le soleil resplendissant. Au levant, apparaît une vive clarté. Deux Esprits attirent vers nous un nuage doré, dont les couleurs s'accroissent peu à peu ; nous y lisons 1870. Il s'agrandit toujours ; nous marchons pour l'approcher plus vite. Le paysage s'anime ; quelques maisons nous entourent ; au loin, une grande ville. Nous retrouvons là tous les personnages de la première partie. Ils regardent le ciel. Le nuage prend bientôt des teintes plus accusées ; par places, il semble que des gouttes de sang s'en échappent et tombent sur la terre.

L'Empereur recule d'horreur. Il y a aussi, dans le nuage, comme des points noirs qui tombent comme des gouttes d'encre sur une foule innombrable. Tous ceux qui sont atteints par cette pluie, meurent.

Le nuage s'avance et s'étend toujours. Toutes les scènes de la première partie s'y reproduisent comme dans un mirage : Des Esprits apportent au Pape un Christ et lui retirent son sceptre ; d'autres enlèvent à l'Empereur sa couronne et lui remettent un pli, etc.

Les militaires armés s'alignent ; des Esprits planent au-dessus pour diriger la lutte qui se prépare. On fait sortir la famille impériale. Puis, voici le char de l'Industrie. Le nuage couvre maintenant toute la terre ; nous regardons de nouveau au levant où le bleu du ciel commence à reparaitre. A

---

<sup>26</sup> La moisson.

l'azur succède une grande clarté. Autour de nous, la foule est toujours nombreuse, mais il n'y a plus ni le Pape, ni l'Empereur.

Un léger nuage doré, tout rempli d'Esprits, s'approche de nous. Nous y remarquons Allan Kardec et un grand nombre d'autres récemment désincarnés. Chaque personnage adresse à ses parents et à ses amis des paroles encourageantes. Allan Kardec écrit sur la feuille d'un album : « Soyez courageux dans les difficultés de la vie et les pièges qui vous seront tendus. »

Puis le tableau s'efface et disparaît peu à peu.

### *C'est le destin qui passe*

Eaux-bonnes, 9 août 1870. M<sup>m</sup>e X., médium.

La lutte où nos deux vies ont sombré en 93, et qui se perpétue toujours en des phases heureusement plus calmes, va trouver en cette guerre qui t'effraie, un de ses plus complets triomphes. A l'heure où des milliers d'existences vont échapper à la terre et beaucoup sans souffrance, car le boulet foudroie, cherche à changer ton point de vue, et laisse un peu de côté la sensation poignante des malheurs personnels jetés toujours par la guerre sur son sinistre passage.

La terre inharmonique que tu habites encore est régie par des lois diverses, œuvres des diverses nations qui se la partagent ; ces lois ont toujours une influence profonde sur l'homme qui y est soumis. Si les chefs et les promoteurs sont déviés, les gouvernés souffrent non seulement dans leur personnalité, mais encore dans l'action que ces personnalités exercent sur d'autres. Donc, nécessité des conflits internationaux pour porter la lumière là où s'amoncellent les ténèbres ; conséquence fatale : la guerre avec ses désastres. Après les grands chocs, l'éclair illumine la nuée et les nations se modifient, puis les sociétés s'améliorent, c'est la loi ; tu connais assez l'histoire pour que je n'insiste pas sur ce sujet. La France porte bien des nuages à son front royal ! Mais elle est grande, et comme dans le passé, elle domine le monde d'une réelle supériorité ; c'est le foyer des initiatives, des idées rénovatrices, c'est le foyer des spontanités d'où surgissent les héros ; elle est avilie par le despotisme et pourtant elle ne corrompt pas ; elle tressaille toujours aux grandes idées ; le courant national ne s'ensable pas et l'opinion publique contraint les despotes à compter avec sa force. Cette France, grande, habitée par des esprits de haute lignée, occupe le rang le plus élevé dans l'échelle humaine de la terre.

Dans la situation violente, tendue et inharmonique de l'Europe contemporaine, la France est entraînée par une loi invincible d'équilibre à se mesurer avec la nation rétrograde dont l'arrogance rappelle la jactance barbare d'un Genséric ou d'un Attila. Il y a trois cents ans, la Prusse eût peut-être joué un rôle utile, aujourd'hui elle est nuisible à tous par le développement insensé de sa brutale force militaire. L'heure de Sadowa fut motivée, car elle força l'Autriche à entrer dans un courant libéral et anticlérical ; aujourd'hui les descendants de Boleslas-le-Grand n'ont rien à accomplir, leur politique est malsaine, ils vont être brisés ainsi qu'une arme inutile et refoulés au rang des nations secondaires. Tu frémis en voyant tomber les bataillons français ; rassure-toi : le lion surpris va se retourner et d'un rugissement, faire place nette autour de lui ; nos pauvres soldats vont joncher le sol, mais nous aurons la victoire, et une victoire féconde qui portera en son sein les germes d'une grande et utile révolution ; un cri de joie s'échappera de l'Europe civilisée en voyant sombrer en son naufrage, cette Prusse, notre ennemie plus cruelle que l'Angleterre, cette Prusse qui, aux derniers jours de l'ancien régime, ne complota que nos malheurs, cette malheureuse fille des Chevaliers teutoniques qui ne connaît plus un sentiment chevaleresque, ce misérable gouvernement qui traîne en laisse, ainsi que des animaux domestiques, une population immense douée ainsi que les Français d'une haute aptitude morale et intellectuelle.

Tout va changer pour les races latines, car elles sont mûres et vont trouver de nouveaux éléments sociaux qui leur permettront de manifester leurs sentiments éclairés. L'Italie, déjà, se débarrasse de la scorie pontificale ; de là, transformation religieuse, la plus haute manifestation des progrès d'une race. Les lambeaux de l'ancien monde s'affaissent, ils tombent à terre ainsi qu'une vieille loque. Déjà le nouvel ivoire apparaît sous la dent malade que la carie emporte. De nouvelles sociétés régénérées par la liberté de la pensée, une nouvelle métaphysique basée sur les progrès des sciences

naturelles, et déjà élaborées, s'organisent sur les débris des vieilles religions, des vieux gouvernements, des vieux préjugés. Tu n'aimes pas ton Empereur, et pourtant ce n'est pas un fléau, c'est une fatalité dans le sens que tu donnes à ce mot ; ne dit-il pas toujours, comme poussé invinciblement et en commettant les plus monstrueux crimes politiques : C'est écrit ? Regarde cette figure terne, inconsciente sur laquelle ne se reflète aucun sens moral, aucune ombre d'émotion ; réfléchis et reconnais que cette cure est l'instrument de la fatalité ; fatalité ! Il ne connaît que cette idée, que ce mot ; il marche, c'est le juif errant entraînant le torrent qui le doit entraîner ; les haines qu'il suscite, et à juste titre, servent à faire surgir l'idée. Cet homme est despote, mais les masses pensent, la pensée s'ébranle lentement, mais solidement dans les couches inférieures des sociétés, et le courant libéral qui va vous sauver souffle sur la France entière quoique avilie et abaissée en apparence. Ne hais pas ce misérable ; dis-toi seulement : c'est le destin qui passe et le destin est invincible.

Attends un peu, mes paroles vont s'effacer. Tu diras : l'Esprit avait raison.

Quel est cet Esprit ? Te dis-tu.

Avec toi, aujourd'hui étouffé dans le corps d'une femme et expiant, par cette stagnation, les entraînements immodérés d'une vie active, je me suis assis sur les bancs de la Convention ; l'échafaud nous prit l'un et l'autre, nous avons commis des fautes, mais nous n'avions pas voté la mort du Roi ; obscurs et dévoués, et puis victimes, voilà ce que nous fûmes.

Professe toujours, mon vieil ami, le plus profond dédain des inutilités humaines. Sois généreux pour autrui, mais pour toi sois dur et surtout stoïque ; ne t'attache pas à la terre pour ce qu'elle peut te donner, ne t'y attache que pour ce que tu peux faire d'utile à autrui. Est-ce que notre royaume est ici-bas ? Bientôt tu vas mourir, ton Esprit captif retrouvera ses ailes ; patience donc, et n'oublie pas ce conseil : « Ne perds pas ton temps pendant tes dernières heures d'exil, sois utile. » Le rêve de ton mari fut la philanthropie, par là il s'est débarrassé de toutes les fanges qui lui restaient des autres existences, vieille peau de dessus ; fais-en autant ; ton esprit est plus avancé que ton cœur, mets-les de niveau.

Adieu, et mets tout dans l'avenir, rien dans le présent.

Un vieux membre de la plaine

*Depuis longtemps, ces choses avaient été prédites*

44 août 1870. Médium, madame I.B.

Le peuple est inquiet, il s'agite, il tremble ; aujourd'hui, partout la douleur et les larmes débordent des cœurs affligés ; tous s'écrient d'une voix déchirante : Quel affreux malheur ! En effet, c'est un malheur, celui qui le nierait aurait l'âme insensible. Oh ! Pauvres mères, pleurez, pleurez, mais non les larmes du désespoir, la voix de l'ange consolateur est à votre chevet, il vous coudoie, écoutez-le ; c'est sous ses ailes que vous trouverez le baume qui doit cicatriser vos cœurs ulcérés ; ce baume, c'est la foi, mais non plus cette foi enveloppée de langes mystérieux et dérisoires, mais la foi vraie, illuminée des doux rayons de l'immortelle vie.

Le Spiritisme va faire son chemin en ces temps de désolation : les Esprits jusqu'ici égoïstes et orgueilleux vont se rapprocher pour se consoler mutuellement ; ce que l'on appelle quelquefois un malheur n'en est pas un réellement, c'est un des événements annoncés par le Christ, envoyés par la Providence pour la régénération du globe et pour toucher les hommes et les ramener au Créateur.

Vous vous étonniez, amis, de ce que je vous disais lors de mon retour dans le monde des Esprits, « il le fallait. » Eh bien oui, il le fallait ; car aujourd'hui, aidé par un grand nombre de collaborateurs, Esprits bienveillants, j'élabore avec fruit l'œuvre commencée au milieu de tant de difficultés. Courage ! Mes enfants ; vous aurez à souffrir, mais souvenez-vous des disciples du Christ, soyez forts aussi, il se prépare encore quelque chose de terrible qui va saper le monde au dernier point. Prodiguez vos consolations, vos soins, votre fortune si vous êtes riches ; faites-vous les anges gardiens de l'humanité ; pour s'appeler spirite, il faut en être digne. Serrez vos rangs ; vous aurez bien des larmes à tarir, mais il le faut ; depuis longtemps ces choses avaient été prédites, c'est la volonté de Dieu ; ne murmurez pas, cherchez le malheur où il est réellement, soyez forts dans

l'adversité qui va venir, que la foi vous soutienne et vous guide !

Allan Kardec

Nota. Cette communication a été obtenue par cette jeune fille de la campagne et complètement illettrée, que beaucoup de spirites ont pu voir à nos séances, rue de Lille, dans le courant de l'été 1869. Elle nous a été adressée dans la lettre suivante d'un de nos frères en croyance, docteur en médecine, habitant un département voisin, qui a ses deux fils sous les drapeaux ; comme cette lettre nous a paru intéressante, nous pensons être agréables à nos lecteurs en la publiant à titre de commentaire de la communication qui précède.

4 septembre 1870.

« Amis,

Ci-joint une lettre de..... avec la communication du Maître, du 14 août dernier. Lisez, c'est une prophétie que les tristes nouvelles que nous recevons viennent confirmer<sup>27</sup>.

Mon abattement, en les recevant, fut extrême, mais le Spiritisme, en me montrant l'avenir, me calme et me console. Dieu l'a voulu ainsi et pour notre bien. De cette catastrophe surgira un grand progrès pour l'humanité ; voilà ma conviction et ma consolation. Serrons nos rangs, nous avons besoin d'être consolés et de consoler les autres.

Pauvres humains ! Nous ne voyons pas plus loin que notre nez ; ne maudissons ni les hommes ni les événements ; les nations ont parfois besoin d'une violente secousse pour sortir de leur torpeur.

Pouvons-nous dire que nous étions à la hauteur voulue par le progrès, et n'avons-nous pas été enterrés trop longtemps dans un statu quo répréhensible ?

Sommes-nous sûrs d'avoir fait ce qu'il fallait pour notre égalité en droit, notre liberté de conscience et d'examen, pour l'extinction des sentiments de castes et du paupérisme ? Et l'instruction publique n'avait-elle plus rien à faire dans notre pays, placé, selon nous, au sommet des nations ?

Le dicton : Chacun chez soi et Dieu pour tous, si bien acclimaté chez nous, n'est-il pas l'expression d'un égoïsme sordide et né non viable ?

Que de réformes vont être reconnues nécessaires et vont avoir lieu dont les générations futures et nous-mêmes profiterons un jour.

Malgré toutes nos conceptions étroites du moment, Dieu sera toujours le bon père, la sagesse et la justice par excellence, et il ne souffrira pas que l'humanité soit toujours aux ordres d'une poignée d'hommes se prétendant d'un sang plus noble et faits pour faire des vilains de la chair à canon selon leur gré.

Les masses vont s'émanciper et choisir dans leur sein les hommes qui devront les commander. Leurs représentants prendront à cœur la défense des intérêts des pauvres comme ceux des riches. Tous sentiront que leur orgueil basé sur l'ignorance faisait leur seule grandeur et qu'il leur faudra aspirer à une grandeur plus réelle et plus légitime.

En attendant l'aurore d'un avenir meilleur, laissons saigner nos cœurs, couler nos larmes sur tant de désastres passés, présents et peut-être à venir ! Rentrons en nous-mêmes ; changeons de conduite, soyons fermes et dignes de l'avenir que Dieu nous réserve ; portons aux autres les consolations qu'il a bien voulu nous donner dans sa bonté infinie ; ayons ce calme que donne la certitude de temps meilleurs et faisons-le partager par ceux qui nous environnent ; en un mot, soyons spirites, le monde et l'avenir sont à nous.

Votre frère et ami, »

X.

### Nécrologie

#### *La directrice de l'asile Emilie*

Un de nos correspondants dont nos lecteurs ont pu déjà maintes fois apprécier le zèle éclairé et le

---

<sup>27</sup> Capitulation de Sedan.

dévouement infatigable, mais que sa modestie et sa position dépendante obligent à conserver le voile de l'anonyme, toujours à la recherche des faits et documents de nature à multiplier la puissance d'action de notre philosophie, nous signale aujourd'hui le départ de l'une grande et belle âme pour le monde des Esprits.

Dans une de ses dernières correspondances, il nous faisait présumer que nous ne tarderions peut-être pas à voir surgir de la chaire chrétienne du protestantisme libéral quelques affirmations de notre propre foi.

Ses pressentiments n'ont pas été trompés, et il en a trouvé la sanction dans un article nécrologique inséré par M. le pasteur Rabaud dans le numéro 28 du Lien, journal des Églises réformées, et concernant la mort récente de madame Bouyer, fondatrice et directrice de l'Asile Émilie.

Le nom de madame Bouyer, et le but éminemment philanthropique de son œuvre, sont sans doute connus d'un certain nombre de nos lecteurs ; nous nous faisons un devoir de leur signaler en elle une de ces bienfaitrices de l'humanité qui trouvent leur place au Panthéon de l'histoire, près des Vincent de Paul et de tous ceux qui se sont voués à la régénération des âmes dévoyées ; nous ne doutons pas qu'ils ne soient heureux d'apprendre ce que fut cette grande et noble individualité qui, d'après l'aveu même d'un pasteur des plus éclairés du protestantisme, partageait nos croyances en l'immortalité et en l'avenir éternellement progressif de l'âme.

L'article consacré par M. le pasteur Rabaud à la mémoire de madame Bouyer, mériterait de trouver place tout entier dans la Revue. L'abondance des matières nous obligeant à le tronquer en parties, nous nous empressons toutefois d'en publier les fragments les plus saillants au point de vue qui nous intéresse.

« Le nom de l'Asile Emilie, dit M. le pasteur Rabaud, rappelle à lui seul les plus grandes douleurs et l'héroïque abnégation de madame Bouyer. Privée d'une enfant unique qu'elle adorait et que la mort lui faucha à seize ans, elle adopta pour enfants les filles des pauvres et leur consacra, indépendamment de sa fortune, sa personne, son repos, sa vie entière. Conçue dans l'esprit le plus large, asile des enfants naturels et légitimes, abri des nourrissons ramassés dans la rue et refuge des filles tombées, sorties jadis de l'orphelinat, cette maison, ouvrant ses portes à toutes les douleurs fut dès le commencement la maison par excellence de la charité.

Depuis la fondation de cet asile, avec lequel elle s'était complètement identifiée, madame Bouyer en demeura jusqu'à son dernier souffle, la directrice et la Providence, s'y occupant elle-même avec l'activité dévorante qui la caractérisait ; de nuit et de jour constamment sur le qui-vive, avec la sollicitude d'une mère anxieuse, administrant avec une entente accomplie et un dévouement sans bornes, menant tout de front, les soins multiples du dedans, une correspondance copieuse avec le dehors, le souci des collectes, la rédaction du rapport annuel, l'organisation de la loterie, etc., etc., admirablement secondée du reste par quelques aides en qui semble être passée la flamme de sa foi et de sa vie, mais animant tout elle-même, ordonnant, surveillant de ses propres yeux jusqu'au moindre détail. Son secret pour porter un tel fardeau, qu'aggravaient encore une santé délabrée et d'incessantes afflictions, son unique secret, elle le trouvait dans l'amour de Dieu et de ses chères enfants. Son Dieu... avec quelle ferveur ne le priait-elle pas ?

Et ses enfants... avec quelle chaude tendresse ne les embrassait-elle pas toutes en son large et tendre cœur ? Que je vienne à manquer de pain, disait-elle un jour en apprenant quelque cruelle déception, on m'entendra crier d'un bout de la France à l'autre...

C'est qu'en elle son grand cœur était doublé d'un grand caractère. Au milieu de l'énerverment général, en présence de si lamentables défaillances, quand les âmes s'affaissent, rampent dans la boue, ne cherchant que le fil du meilleur vent pour en gonfler leurs voiles, madame Bouyer, elle, noblement dédaigneuse de ce vulgaire utilitarisme, inébranlable sur les principes et parfaitement indifférente aux conséquences, ne suivit que l'inflexible droite ligne et ne sacrifia jamais qu'à la vérité. Elle n'avait pas seulement du caractère ; elle était un caractère, un caractère trempé à l'antique, dans le genre des vaillantes femmes de la réformation. Sachant que ni pour l'eau ni pour l'esprit, il n'est bon de croupir, elle aimait le mouvement et le progrès dans tous les domaines. Partie des rangs les plus extrêmes de la droite orthodoxe, livrée aux seules lumières de ses réflexions et de son

insurmontable sincérité, elle évolua d'une manière insensible vers une compréhension tout autrement vaste et puissante de l'Évangile. Avidement de grand air et d'espace, elle eût pu répéter le mot d'un de nos éminents théologiens : « J'étouffe, ouvrez la porte où je casse les vitres. » Mais elle ne fit point d'éclat ; elle ne brisa pas les vitres ; elle ouvrit doucement la fenêtre et respira à pleins poumons l'air vif et fortifiant de la liberté. Elle aborda même la plage aventureuse du Spiritisme ; sa doctrine, sa morale, ses communications, elle connut tout ; elle s'en laissa posséder, elle en vécut et, néanmoins, quoiqu'elle y trouvât une ressource spirituelle de chaque instant, elle s'imposa, par un sentiment de haute délicatesse envers les Églises, de ne faire connaître aux orphelins que les enseignements de l'Évangile, se privant de plein gré (bien qu'il lui en coûtât) de les initier à ce qu'elle regardait comme un surcroît de lumière, une consolation plus efficace. Il lui fallait une droiture de conscience, une énergie morale peu communes, surtout de nos jours, pour obéir à tous les mouvements de sa pensée, pour s'arracher ainsi à la plupart des convictions de son enfance, à l'empire de ses habitudes, à la confiance de ses amis, pour brûler ce qu'elle avait adoré, se remettre tout entière au creuset et s'y refondre à l'âge où il semble qu'on ne s'y refonde plus, pour exciter l'épouvante de quelques esprits pieux et timorés, pour affronter le courroux des pontifes ne permettant pas qu'on s'écarte du Schibboleth conventionnel, pour compromettre la prospérité d'une œuvre qui lui tenait tant à cœur et subir, enfin, la persécution... Rien ne put l'arrêter ; elle ne se faisait aucune illusion et l'événement ne lui donna que trop raison. Mais, ne relevant que de sa conscience et de son Dieu, rejetant avec horreur le joug des hommes, tout imprégnée d'esprit chrétien, prête, mûre pour le ciel, elle avança sans orgueil et sans peur dans la voie nouvelle, dominant tout et tous de la hauteur de sa robuste foi, aussi incapable de subir la moindre chaîne pour son esprit que de renoncer à la moindre parcelle du bien que lui inspirait son cœur.»

C. Rabaud, pasteur.

Telle était cette individualité que M. le pasteur Rabaud nous révèle comme une sœur en Spiritisme. Le Spiritisme s'honore de compter dans ses rangs de tels caractères ; se faisant un devoir de signaler à l'admiration de ses adeptes tous ceux qui se dévouent à la régénération de l'humanité, sans distinction de croyance, il est heureux néanmoins de répondre, par la publication des travaux pratiques de ses partisans, à ceux qui ne voient en nos doctrines que charlatanisme, superstition et folie

Désirant donner à l'Esprit de madame Bouyer un témoignage de notre estime et de notre sympathie, nous nous sommes empressés de solliciter son évocation. Nous soumettons à l'appréciation de nos lecteurs la communication suivante qu'elle a bien voulu nous dicter :

« Je me rends, messieurs, d'autant plus volontiers à votre bienveillant appel, que vous aviez déjà sur la terre toutes mes sympathies philosophiques, et que c'est à vous ou plutôt à la doctrine préconisée par le grand esprit d'Atlan Kardec, que je dois d'avoir accompli par dévouement l'œuvre que j'avais entreprise tout d'abord dans un but égoïste et personnel. J'avais une fille sur laquelle la nature et Dieu s'étaient plu à répandre leurs dons à profusion. La mort me l'a enlevée à la fleur de l'âge, avant qu'elle ait pu goûter les grandes joies et supporter les grandes douleurs de la vie.

Mon existence devenait sans but ; sans mon enfant la vie ne m'était plus rien, et la douleur m'aurait peut-être poussée à quelque acte de désespoir, si le hasard ou plutôt la providence en me mettant en présence d'une douleur plus grande encore que la mienne, n'était venue me montrer la route à suivre. Je me trouvai en rapport avec une pauvre fille séduite, livrée, avec un enfant à nourrir, à des ressources complètement insuffisantes. Cette misère affreuse n'ayant d'autre issue que l'infamie ou le suicide, me toucha profondément. Ma fille avait eu au moins les soins et l'exemple d'une mère, elle avait vécu heureuse et pure jusqu'au jour où elle fut rappelée dans un monde meilleur par la bonté divine. Mais ces pauvres enfants du malheur, quels seront leur jeunesse et leur avenir ! Combien peu, parmi les malheureuses victimes des passions, savent résister à la perte de leurs plus chères illusions ; combien peu puisent dans leur maternité l'énergie nécessaire pour suivre la route ardue du devoir. Celles qui préfèrent la mort à la honte, lèguent trop souvent le pauvre orphelin à la misère, à l'isolement et au vice qui n'en est aussi que trop souvent la funeste conséquence et quant à

celles qui préfèrent la honte et la misère à la mort, leurs enfants ne deviendront-ils pas encore plus certainement la proie de la débauche, du crime peut-être ?

Relever les filles tombées, secourir les enfants du vice, leur créer un avenir honorable, venir en aide aux ouvriers pauvres incapables d'élever par leurs seules ressources leur nombreuse famille, telle fut la tâche que je m'imposai uniquement d'abord pour tromper ma douleur et donner un aliment à mon insatiable besoin d'activité ; mais bientôt, je trouvai tant de bonheur à l'accomplissement graduel de l'œuvre projetée ; il y avait tant à faire pour réunir les éléments du succès, fonder la maison, veiller à son organisation, à la multiplicité infinie de détails, qu'entraînée par une telle entreprise, mes yeux se séchèrent, mon cœur s'affermi, et mon esprit rasséréné put bientôt analyser avec calme l'étendue de la perte cruelle que j'avais faite.

Comme les voies de la providence sont diverses ! Comme elle sait faire surgir de la douleur et du désespoir des uns, le bonheur et la satisfaction des autres !...

Mais les enfants mis à l'abri des besoins matériels avaient un avenir moral, dont il me fallait aussi me préoccuper si je ne voulais pas faillir à ma tâche. Il fallait à l'âme une nourriture substantielle et forte. J'étudiai à Paris la philosophie de la religion ; j'analysai les diverses croyances chrétiennes, glanant çà et là les éléments de ma conviction et rejetant sans pitié tout ce qui me paraissait illogique et irrationnel. C'est ainsi que j'arrivai au Spiritisme et que j'y trouvai de puissants éléments d'action pour mon œuvre et une source inépuisable de consolation et d'espérance pour mon cœur maternel.

Je n'ai certainement pas fait du Spiritisme la base de l'enseignement de l'asile, mais grâce à lui j'y ai introduit des innovations précieuses et je l'ai dépouillé, autant que le moment actuel le permettait, des erreurs de l'enseignement orthodoxe.

Vous le voyez, ma portée fut bien minime dans l'entreprise que mes amis m'attribuent en entier ; je fus un instrument docile dans les mains de la providence et voilà tout ; si j'ai pu faire quelque bien, si j'ai éveillé quelques échos sympathiques dans le cœur des honnêtes gens, je suis assez payée de quelques journées de labeur semées d'ailleurs de bien douces satisfactions. »

Madame Bouyer

### Souscription en faveur des blessés

#### *Troisième liste*

Mme Allenet, 10 fr. — M. Billiere, deuxième versement, 5 fr. — M. Vautier, au nom de cinq spirites de Caen, 31 fr. — M. Véve, 8 fr. — M. Babin, 25 fr. — Groupe de Montauban, deuxième versement, 20 fr. L'administration du journal le Phare, à Liège Belgique, pour partie de la souscription ouverte dans ce journal, 50 fr. — M. Crouzet, 40 fr. — M. Cailleau, 2 fr. Un anonyme, 5 fr. — M. Michel, de Paris, 3 fr. — M. Bacquerie, 2 fr. — Une dame anonyme, 5 fr. — Mme Elise Picard, 5 fr.

Total de la troisième liste	211 fr.
Listes antérieures	966
Total général.	1,177 fr.

#### *Dons en nature*

Une dame anonyme, un paquet de linge. Société anonyme, rue de Lille, 7, un ballot de livres spirites, adressé en Allemagne par l'intermédiaire de la Société spirite de Genève (Suisse).

### Poésie

#### *Fable*

#### **Jupiter**

Sondant les profondeurs de la voûte azurée,

Dans sa nacelle d'or de globes entourée,  
Grave, silencieux au milieu de sa cour  
Jupiter voyageait un jour.  
Parfois il soupirait. Reine dans l'art de plaire,  
Vénus discrètement cherchait à le distraire ;  
Pour le distraire, en vain Apollon radieux  
Confiait aux zéphyrès ses chants mélodieux.  
Hébé versait ; près d'elle insistant avec grâce  
Mercure exécutait des tours de passe-passe.  
Enfin ! dit Jupiter, j'ai trouvé l'ennemi ;  
Je suis mécontent des planètes ;  
Tous mes ordres là-bas passent pour des sornettes.  
Sire, reprit Vénus, vous avez mal dormi ;  
L'univers rend hommage à votre omnipotence,  
Mais l'univers vagit encor dans son enfance ;  
Soyez bon pour le nouveau-né ;  
Un jour... Peut-être un jour je serai détrôné !  
De la raison je sens la dangereuse amorce ;  
La raison... la vois-tu venir ?  
On vieillit même aux cieux ; et par un coup de force  
Je désire me rajeunir.  
Ma foudre !... Trop souvent de ma foudre on se joue ;  
Ma foudre ! Plus longtemps je ne puis reculer.  
Et puis, enfant, s'il faut que je l'avoue,  
Ce n'est pas sans orgueil que je l'entends rouler ;  
Ma foudre ! Il l'ébranla, mais sans rien ébranler.  
Jupiter mourait alors... Je le dis sans mystère,  
Ainsi des nouveaux Dieux les foudres passeront ;  
Gloire à Dieu ! Quand Dieu nous éclaire  
Les Dieux s'en vont.  
*L'esprit frappeur de Carcassonne*  
23 juillet 1870.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

## Novembre 1870

### Manifestation des Esprits

*Caractère et conséquences religieuses des manifestations spirites*

*Préliminaires – suite*

*Quatrième article, voir la revue d'Octobre 1870*

#### 7. De l'obsession et de la possession

56. L'obsession est l'empire que de mauvais esprits prennent sur certaines personnes, en vue de les maîtriser et de les soumettre à leur volonté, par le plaisir qu'ils éprouvent à faire le mal.

Lorsqu'un Esprit, bon ou mauvais, veut agir sur un individu, il l'enveloppe pour ainsi dire de son périsprit comme d'un manteau ; les fluides se pénétrant, les deux pensées et les deux volontés se confondent et l'Esprit peut alors se servir de ce corps comme du sien propre, le faire agir selon sa volonté, parler, écrire, dessiner, tels sont les médiums. Si l'Esprit est bon, son action est douce, bienfaisante ; il ne fait faire que de bonnes choses ; est-il mauvais, il en fait faire de mauvaises ; est-il pervers et méchant, il l'étreint comme dans un filet, paralyse jusqu'à sa volonté, son jugement même, qu'il étouffe sous son fluide, comme on étouffe le feu sous une couche d'eau ; le fait penser, parler, agir par lui, le pousse malgré lui à des actes extravagants ou ridicules, en un mot il le magnétise, le catalepsie moralement, et l'individu devient un instrument aveugle de ses volontés. Telle est la cause de l'obsession, de la fascination et de la subjugation qui se montrent à des degrés d'intensité très divers. C'est le paroxysme de la subjugation que l'on appelle vulgairement *possession*. Il est à remarquer que, dans cet état, l'individu a très souvent la conscience que ce qu'il fait est ridicule, mais il est contraint de le faire, comme si un homme plus vigoureux que lui faisait mouvoir contre son gré ses bras, ses jambes et sa langue.

57. Puisque les Esprits ont existé de tout temps, de tout temps aussi ils ont joué le même rôle, parce que ce rôle est dans la nature, et la preuve en est dans le grand nombre de personnes obsédées ou possédées, si on le veut, avant qu'il ne fût question des Esprits, ou qui, de nos jours, n'ont jamais entendu parler de Spiritisme ni de médiums. L'action des Esprits, bons ou mauvais, est donc spontanée ; celle des mauvais produit une foule de perturbations dans l'économie morale et même physique que, par une ignorance de la cause véritable, on attribuait à des causes erronées. Les mauvais Esprits sont des ennemis invisibles d'autant plus dangereux qu'on ne soupçonnait pas leur action. Le Spiritisme, en les mettant à découvert, vient révéler une nouvelle cause à certains maux de l'humanité ; la cause connue, on ne cherchera plus à combattre le mal par des moyens que l'on sait désormais inutiles, on en cherchera de plus efficaces. Or, qu'est-ce qui a fait découvrir cette cause ? La médiumnité ; c'est par la médiumnité que ces ennemis occultes ont trahi leur présence ; elle a fait pour eux ce que le microscope a fait pour les infiniment petits : elle a révélé tout un monde. Le Spiritisme n'a point attiré les mauvais Esprits ; il les a dévoilés et a donné les moyens de paralyser leur action, et, par conséquent, de les éloigner. Il n'a donc point apporté le mal, puisque le mal existait de tout temps : il apporte, au contraire, le remède au mal en montrant la cause. Une fois l'action du monde invisible reconnue, on aura la clef d'une foule de phénomènes incompris, et la *science*, enrichie de cette nouvelle loi, verra s'ouvrir devant elle de nouveaux horizons. Quand y arrivera-t-elle ? *Quand elle ne professera plus le matérialisme*, car le matérialisme l'arrête dans son essor et lui pose une barrière infranchissable.

58. Puisque, s'il y a de mauvais Esprits qui obsèdent, il y en a de bons qui protègent, on se demande si les mauvais Esprits sont plus puissants que les bons.

Ce n'est pas le bon Esprit qui est plus faible, c'est le médium qui n'est pas assez fort pour secouer le manteau qu'on a jeté sur lui, pour se dégager de l'étreinte des bras qui l'enlacent et dans lesquels, il faut bien le dire, quelquefois il se complaît. Dans ce cas, on comprend que le bon Esprit ne puisse avoir le dessus, puisqu'on lui en préfère un autre. Admettons maintenant le désir de se débarrasser

de cette enveloppe fluïdique dont la sienne est pénétrée comme un vêtement est pénétré par l'humidité, le désir ne suffira pas. La volonté même ne suffit pas toujours.

Il s'agit de lutter contre un adversaire ; or, quand deux hommes luttent corps à corps, c'est celui qui a les muscles les plus forts qui terrasse l'autre. Avec un Esprit, il faut lutter, non corps à corps, mais d'Esprit à Esprit, et c'est encore le plus fort qui l'emporte ; ici, la force est dans *l'autorité* que l'on peut prendre sur l'Esprit, et cette autorité est subordonnée à la supériorité morale. La supériorité morale est comme le soleil qui dissipe le brouillard par la puissance de ses rayons. S'efforcer d'être bon, de devenir meilleur si l'on est déjà bon, se purifier de ses imperfections, en un mot, s'élever moralement le plus possible, tel est le moyen d'acquérir le pouvoir de commander aux Esprits inférieurs pour les écarter, autrement ils se moquent de vos injonctions. (*Livre des Médiûms*, n° 252 et 279.)

Cependant, dira-t-on, pourquoi les Esprits protecteurs ne leur enjoignent-ils pas de se retirer ? Sans doute ils le peuvent et le font quelquefois ; mais, en permettant la lutte, ils laissent aussi le mérite de la victoire ; s'ils laissent se débattre des personnes méritantes à certains égards, c'est pour éprouver leur persévérance et leur faire acquérir *plus de force* dans le bien ; c'est pour elles une sorte de *gymnastique morale*.

Certaines personnes préféreraient, sans doute, une autre recette plus facile pour chasser les mauvais Esprits : quelques mots à dire ou quelques signes à faire, par exemple, ce qui serait plus commode que de se corriger de ses défauts. Nous en sommes fâché, mais nous ne connaissons aucun moyen efficace pour *vaincre un ennemi que d'être plus fort que lui*. Quand on est malade, il faut se résigner à prendre une médecine, quelque amère qu'elle soit ; mais aussi, quand on a eu le courage de boire, comme on se porte bien, et combien l'on est fort ! Il faut donc bien se persuader qu'il n'y a, pour atteindre ce but, ni paroles sacramentelles, ni formules, ni talisman, ni signes matériels quelconques. Les mauvais Esprits s'en rient et se plaisent souvent à en indiquer qu'ils ont toujours soin de dire infailibles, pour mieux capter la confiance de ceux qu'ils veulent abuser parce qu'alors ceux-ci, confiants dans la vertu du procédé, se livrent sans crainte.

Avant d'espérer dompter le mauvais Esprit, il faut se dompter soi-même. De tous les moyens d'acquérir la force pour y parvenir, le plus efficace est la volonté secondée par la prière, la prière de coeur s'entend, et non des paroles auxquelles la bouche a plus de part que la pensée. Il faut prier son ange gardien et les bons Esprits de nous assister dans la lutte ; mais il ne suffit pas de leur demander de chasser le mauvais Esprit, il faut se souvenir de cette maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et leur demander surtout la force qui nous manque pour vaincre nos mauvais penchants qui sont pour nous pires que les mauvais Esprits, car ce sont ces penchants qui les attirent, comme la corruption attire les oiseaux de proie. En priant aussi pour l'Esprit obsesseur, c'est lui rendre le bien pour le mal, et se montrer meilleur que lui, et c'est déjà une supériorité. Avec de la persévérance, on finit le plus souvent par le ramener à de meilleurs sentiments et de persécuteur en faire un obligé.

En résumé, la prière fervente et les efforts sérieux pour s'améliorer sont les seuls moyens d'éloigner les mauvais Esprits qui reconnaissent leurs maîtres dans ceux qui pratiquent le bien, tandis que les formules les font rire, la colère et l'impatience les excitent. Il faut les laisser en se montrant plus patients qu'eux.

Mais il arrive quelquefois que la subjugation augmente au point de paralyser la volonté de l'obsédé, et qu'on ne peut attendre de lui aucun concours sérieux. C'est alors surtout que l'intervention de tiers devient nécessaire, soit par la prière, soit par l'action magnétique ; mais la puissance de cette intervention dépend aussi de l'ascendant moral que les intervenants peuvent prendre sur les Esprits ; car s'ils ne valent pas mieux, leur action est stérile. L'action magnétique, dans ce cas, a pour effet de pénétrer le fluide de l'obsédé d'un fluide meilleur, et de dégager celui de l'Esprit mauvais ; en opérant, le magnétiseur doit avoir le double but d'opposer une force morale à une force morale, et de produire sur le sujet une sorte de réaction chimique, pour nous servir d'une comparaison matérielle, chassant un fluide par un autre fluide. Par là, non seulement il opère un dégagement salutaire, mais il donne de la force aux organes affaiblis par une longue et souvent vigoureuse étreinte. On comprend, du reste, que la puissance de l'action fluïdique est en raison, non seulement

de l'énergie de la volonté, mais surtout de la qualité du fluide introduit, et, d'après ce que nous avons dit, que cette qualité dépend de l'instruction et des qualités morales du magnétiseur ; d'où il suit qu'un magnétiseur ordinaire qui agirait machinalement pour magnétiser purement et simplement, produirait peu ou point d'effet ; il faut, de toute nécessité, un magnétiseur *spirite* agissant en connaissance de cause avec l'intention de produire, non le somnambulisme ou une guérison organique, mais les effets que nous venons de décrire. Il est, en outre, évident qu'une action magnétique, dirigée dans ce sens, ne peut être que très utile dans les cas d'obsession ordinaire, parce qu'alors, si le magnétiseur est secondé par la volonté de l'obsédé, l'Esprit est combattu par deux adversaires au lieu d'un.

Il faut dire aussi qu'on charge souvent les Esprits étrangers de méfaits dont ils sont très innocents ; certains états maladifs et certaines aberrations que l'on attribue à une cause occulte tiennent simplement, parfois, à l'Esprit de l'individu lui-même. Les contrariétés que le plus ordinairement on concentre en soi-même, les chagrins amoureux surtout, ont fait commettre bien des actes excentriques qu'on aurait tort de mettre sur le compte de l'obsession. On est souvent son propre obsesseur.

Ajoutons enfin que certaines obsessions tenaces, surtout chez les personnes méritantes, font quelquefois partie des épreuves auxquelles elles sont soumises. «Il arrive même parfois que l'obsession, quand elle est simple, est une tâche imposée à l'obsédé qui doit travailler à l'amélioration de l'obsesseur, comme un père à celle d'un enfant vicieux.»

(Nous renvoyons pour plus de détails au *Livre des Médioms*.)

La prière est généralement un puissant moyen pour aider à la délivrance des obsédés, mais ce n'est pas une prière de mots, dite avec indifférence et comme une formule banale, qui peut être efficace en pareil cas ; il faut une prière ardente qui soit en même temps une sorte de magnétisation mentale ; par la pensée, on peut porter sur le patient un courant fluidique salutaire dont la puissance est en raison de l'intention. La prière n'a donc pas seulement pour effet d'invoquer un secours étranger, mais d'exercer une action fluidique. Ce qu'une personne ne peut faire seule, plusieurs personnes unies d'intention dans une prière collective et réitérée le peuvent souvent, la puissance d'action étant augmentée par le nombre.

59. L'inefficacité de l'exorcisme dans les cas de possession est constatée par l'expérience, et il est prouvé que la plupart du temps il augmente le mal plutôt qu'il ne le diminue. La raison en est que l'influence est tout entière dans l'ascendant moral exercé sur les mauvais Esprits, et non dans un acte extérieur, dans la vertu des paroles et des signes. L'exorcisme consiste dans des cérémonies et des formules dont se rient les mauvais Esprits, tandis qu'ils cèdent à la supériorité morale qui leur impose ; ils voient qu'on veut les maîtriser par des moyens impuissants, qu'on pense les intimider par un vain appareil, et ils tiennent à se montrer les plus forts, c'est pourquoi ils redoublent ; ils sont comme le cheval ombrageux qui jette par terre le cavalier inhabile et qui plie quand il a trouvé son maître ; or, le véritable maître ici est l'homme au coeur le plus pur, parce que c'est celui qui est le plus écouté des bons Esprits.

60. Ce qu'un Esprit peut faire sur un individu, plusieurs Esprits peuvent le faire sur plusieurs individus simultanément et donner à l'obsession un caractère épidémique. Une nuée de mauvais Esprits peut faire invasion dans une localité et s'y manifester de diverses manières. C'est une épidémie de ce genre qui sévissait en Judée du temps du Christ ; or, le Christ, par son immense supériorité morale, avait sur les démons ou mauvais Esprits une telle autorité, qu'il lui suffisait de leur commander de se retirer pour qu'ils le fissent, et il n'employait pour cela ni signes, ni formules.

61. Le Spiritisme est fondé sur l'observation des faits résultant des rapports entre le monde visible et le monde invisible. Ces faits étant dans la nature se sont produits à toutes les époques, et ils abondent surtout dans les livres sacrés de toutes les religions, parce qu'ils ont servi de base à la plupart des croyances. C'est faute de les comprendre que la Bible et les Evangiles offrent tant de passages obscurs et qui ont été interprétés dans des sens différents ; le Spiritisme est la clef qui doit en faciliter l'intelligence.

## Variétés

*Intelligence des animaux - Deuxième partie  
(Voir la Revue d'août 1870.)*

### § 1. Manifestations intelligentes

Une des définitions de l'homme donnée par les philosophes, c'est qu'il est une intelligence servie par des organes. Une autre définition ne serait pas à dédaigner ; c'est que, si positivement l'homme est animal par sa machine à manger, à marcher, il est positivement autre chose par le reflet divin qui brille en lui.

Le Christ a dit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu et, pour appuyer cette définition si juste, nous allons rechercher, chez les animaux, les manifestations intelligentes clans les actes de leur lutte avec la vie et si, comme nous l'espérons, nous retrouvons ces manifestations plus accentuées en remontant l'échelle animale, nos frères en Spiritisme en tireront les conséquences naturelles et admirables de la solidarité commune de tous les êtres, de cette préparation intime de la pensée, de sa forme rudimentaire chez l'animal inférieur pour ressortir éclatante chez l'homme, cette merveille perfectionnée dans sa structure osseuse et organique et par les applications judicieuses de son intelligence, par l'élasticité de son esprit qui embrasse non seulement les merveilles de la terre, mais parvient aussi à découvrir les lois merveilleuses et mathématiques qui relient tous les mondes.

### § 2. Les vers, les larves, les fourmis

A l'état de vers et de larves, peu de choses à dire ; nous allons donc prier la fourmi de nous laisser analyser ses habitudes, bien certain que l'intelligente petite bête ouvrira glorieusement la série de preuves que nous recherchons et n'oublions pas que les petits et les grands ne sont que des quantités relatives à l'homme, qui se fait le centre de tous les mondes et l'unité de mesure de tous les êtres.

Les fourmis ont une tête forte et des mâchoires vigoureuses, antennes longues et délicates ; pattes fines munies de crochets ; un corps sans ornements, très léger et sans protection. Elles naissent nues ; leurs nourrices les exposent au soleil s'il fait chaud, elles les préservent du froid, et tout cela avec les caresses et les soins les plus tendres ; en grandissant, l'agilité remplace la force.

Dans leur gouvernement démocratique, les enfants appartiennent à l'État ; communauté de bien, fraternité, dévouement à la chose publique, respect pour les femelles nourries délicatement et bien choyées, mais ne participant pas aux charges communes partagées entre les artisans. Voilà, ce nous semble, de l'intelligence prise sur le fait. Les fourmis sont architectes et bonnes ouvrières en charpente ; elles sont bûcherons et pourvoient abondamment leurs magasins. Elles tracent leurs plans de galeries, de cases et d'avenues, le changeant s'il est imparfait, détruisant une voûte peu solide, reconstruisant le mur mal étayé, rendant hommage à la comparaison, au jugement, à l'intelligence enfin. La première qui a tracé l'esquisse d'un plan en a eu la conception ; l'inspection du travail commun, elles jugent l'entreprise, elles ébauchent leur ouvrage ou le continuent et le polissent ; leurs pattes sont les truelles pour gâcher le mortier qu'elles fixent en ciment solide ; l'antenne sert de compas, les mandibules d'instrument tranchant.

Avez-vous remarqué parfois des fourmis réunissant leurs efforts pour emporter un scarabée ? Après un travail prodigieux elles arrivent, avec leur fardeau, à la porte d'entrée de leur demeure qui souvent se trouve trop étroite ; aussitôt, élargissement de l'ouverture et nouvel essai, les unes tirant par devant, les autres poussant par derrière, mais inutilement encore ; alors elles font le tour du scarabée, examinent et discutent ; elles tournent la proie espérant que de côté cela ira mieux, mais vains efforts ; alors elles se décident, prennent leurs mesures, élargissent l'ouverture et après deux ou trois heures de travail, elles peuvent enfin emporter l'insecte au fond de leur retraite.

Cet exemple seul ne suffit-il pas pour prouver que dans ce travail, en dehors de leurs habitudes, il y a calcul, réflexion, raisonnement, et par conséquent, intelligence ?

Les fourmis se dirigent par les sens de l'odorat et du tact pour retrouver leur direction, elles sondent le terrain avec leurs antennes, siège des sens. Qu'un ami se présente, la fourmi met ses antennes en contact avec les siennes et laisse seulement passer à certains signes connus de la fourmilière entière. Qu'une intruse, au contraire, arrive, après interrogatoire des antennes, elle s'enfuit; car malheur à elle, la chasse commence, et si elle est prise elle est perdue.

Il y a les fourmis rousses, classe démoralisée et dépaysée qui n'a pas la caste artiste et éducatrice sans laquelle tout peuple est fatalement destiné à périr. Elles attaquent les fourmis noires, et c'est toute une armée qui vient enlever les nymphes des ouvrières pour les faire servir de nourrices à leurs larves et compléter leur société. Les fourmis rousses sont conquérantes ; elles ne vivraient pas deux jours si elles ne s'ajoutaient ces rudes travailleuses ; âmes noires qui les soignent, mais les gouvernent dans tous les actes de guerre et de paix.

### **§ 3. L'abeille et autres mellifères**

La nature déploie toute sa puissance dans la formation de la matière et dans la structure du plus petit insecte. On n'admire jamais tant un animal parfait, celui qui se rapproche de l'homme, qu'en en décomposant les plus petites parties ; on trouve que dans une masse vivante tout est organisé, tout est vivant, et dans ce sens le petit est l'élément du grand, il est partout, il pénètre la nature entière et devient un objet digne d'attirer l'attention du philosophe.

Voyez l'abeille qui, à l'aide d'instruments d'une simplicité extrême, atteint dans son travail un degré de perfection incroyable. Elle connaît l'inquiétude, la haine, la colère ; elle modifie ses actes contre un ennemi plus fort, elle a des stratagèmes en proportionnant la défense à l'attaque. Est-ce seulement de l'instinct, cette sollicitude continuelle, cette distribution du travail, cette police admirable qui soumet tout à la règle et obvie à l'instant à une foule d'éventualités imprévues ?

Les mellifères ne font jamais de travail inutile, inintelligent. Dans la contemplation d'une ruche on trouve autre chose que de l'automatisme ; il faudrait être plus simple que les bêtes pour ne pas voir dans ces actes : calcul, comparaison, réflexion et intelligence.

Nous engageons nos lecteurs à étudier le travail des chalicodomes ou abeilles des murs, à bien réfléchir sur ces manifestations raisonnées de leurs constructions, rien n'est plus digne des méditations d'un philosophe qui trouvera de l'instinct et de l'intelligence dans leurs mœurs et leurs minutieuses combinaisons.

Il y aurait beaucoup à dire sur le nautilaire qui appartient aux crustacés, et sur l'araignée qui déploie, comme l'abeille, la géométrie la plus transcendante. La puce nous fournirait aussi des aperçus ingénieux, mais la matière s'étendrait plus que ne le comporte une revue et nos lecteurs pourront aisément en faire l'étude.

### **§ 3. Les reptiles**

La science nous garantit aujourd'hui de toutes ces att4iptes fictives des dragons, serpents, reptiles, que la mythologie se plaisait à entasser. Elle dénombre et classe ; ne voyant que des formes singulières, des couleurs variées, curieuses en leurs métamorphoses, en leurs mœurs bizarres. Pour elle la vie de famille, c'est la marque de dignité, la preuve du classement par ordre de primauté dans la série des êtres vivants, la nature développant l'intelligence en proportion des développements du cœur.

Les reptiles ont des poumons vésiculeux qui reçoivent peu de sang, ceux qui les ont plus développés ont le cerveau plus volumineux, ce qui prouve que tout se tient dans la nature, se solidarissant et se fortifiant dans l'échelle des êtres ; le développement de circulation, c'est l'activité de la respiration ; plus le sang est vivifié, plus les organes qu'il arrose sont tonifiés, plus les forces sont grandes et le cerveau sain et vigoureux, et plus aussi les manifestations intelligentes sont vives et étendues ; c'est que tous les organes sont en corrélation dynamique les uns avec les autres, de telle sorte que dans le système nerveux le cerveau, par exemple, est d'autant plus développé que les poumons le sont

davantage.

Nous avons pourtant vu un malade atteint d'un squire, affaîssé, amaigri, étendu sur son lit, sans force, presque sans mouvement, conserver ses facultés intellectuelles, causer, ordonner à voix basse, faire mettre tout en ordre en n'omettant aucun détail et conserver jusqu'au dernier soupir cette tranquillité prodigieuse d'esprit ; mais dans ce cas spécial le souffrant était presque spiritualisé ; il escomptait la vie future, se promettant de venir se communiquer et nous parier de la vie de l'erraticité ; aussi, présentons-nous ce fait comme exception afin de prouver que l'Esprit peut, lorsqu'il est arrivé à l'état de perception complète, dominer l'instrument humain jusque dans sa décomposition douloureuse. Mais, demandons pardon au lecteur de cette longue parenthèse et revenons à notre sujet.

Pourquoi, dira-t-on, s'occuper du reptile ? Il est peu agité, peu agissant, peu ou point sociable, sans art ni industrie ne connaissant jamais sa mère, par conséquent sans éducation et cependant au printemps il ressent les besoins impérieux de la famille, ces besoins qui rendent les lâches courageux, actifs et les faibles entreprenants et forts. Au printemps le reptile appelle par un cri expressif, la femelle qui lui répond avec le même accent.

La couleuvre peut recevoir une certaine éducation, ce fait est connu de tous ; captive elle subit une espèce de domesticité, elle reconnaît l'appel du maître, et si nous allions plus loin, dans l'Orient, chez les Aissaoua, nous trouverions les charmeurs, ces descendants des premiers possesseurs de la terre qui connaissaient la puissance magnétique, s'en servant pour diriger, à l'aide de faits frappants, toutes les masses confuses et barbares.

#### **§ 4. Les poissons**

Les poissons ont une merveilleuse fécondité. Ils ont des liens trop étendus pour ne pas être relâchés sans paternité ni maternité réelles ils ont trop de famille. Les affections trop partagées se dissipent ; et pourtant le saumon, ce grand seigneur qui a deux résidences, une d'été, les fleuves, une d'hiver, la mer, endure les privations, les déplacements, tous les sacrifices d'une humble créature pour assurer le bien-être de sa postérité ; c'est tout bonnement admirable de désintéressement. Au moins le mammifère reçoit les caresses des siens, cette récompense des peines, cette jouissance de l'exercice du devoir paternel, tandis que le poisson se dévoue pour une famille qu'il ne connaîtra pas. Cet amour si puissant le force, une fois au moins dans l'année, à changer de mœurs, d'habitation, de manière de vivre.

Par le milieu où ils vivent et par leur organisation vertébrale les poissons sont les êtres de transition entre les articulés et les vertébrés, premier anneau de la grande famille dont les oiseaux sont le second chaînon. L'oiseau prédit le beau temps, le poisson la tempête, en volant chacun à leur manière soit dans le fluide aérien, soit dans le fluide liquide ; résultats analogues pour les habitudes, les mœurs, comme pour l'intelligence la main invisible, le pouvoir irrévocable les ayant tracés, tout se tient ; l'organisation influe sur l'intelligence, mais aussi ne faut-il pas considérer le cerveau, mais bien sa densité et sa composition.

Les poissons ont l'ouïe perfectionnée et l'odorat d'une grande finesse. La connaissance incomplète de leurs mœurs nous prive de sérieuses études. Ils ne savent pas déguster, les gens d'esprit savent seuls le faire. Voyez le chabot qui ne mord jamais à la ligne, se méfiant de cet appât qu'il fuit avec persistance et l'épinoche, construisant son nid, peut-on nier chez eux la réflexion, le jugement, l'intelligence ?

En juin, un poisson fouille une place choisie, il plonge son museau dans la vase, s'agite avec violence en rejetant la partie terreuse ; il se retourne avec vigueur enduisant les parois de la viscosité que suintent ses écailles, puis il s'en va chercher des brins d'herbe, des filaments de racine qu'il fixe, avec des grains de sable dans le trou creusé, en frottant son ventre afin que le courant ne puisse les entraîner enfin, quand le tapis est devenu épais, bien enchevêtré, bien lié avec le mucus, il examine son travail, arrachant les pièces mal posées et retouchant jusqu'à satisfaction de ses désirs ; puis il s'agite pour produire des courants énergiques, et s'il a l'assurance de la solidité de sa demeure, il construit aussitôt sa toiture avec le même soin, afin de garantir l'œuvre ; ce poisson, ce

prévoyant, c'est l'épinoche.

Les pêcheurs citent la perche comme aimant la société et ayant la perception très fine. Les brochets et même le requin donnent des signes de sentiment et d'intelligence. Une anecdote du docteur Warwick lue à la société littéraire et philosophique de Liverpool en 1850 en est une preuve frappante : un brochet en fuyant s'était fracturé le crâne contre le crochet d'un poteau ; le nerf optique était blessé.

Après avoir secoué avec fureur la vase et l'eau de l'étang, il s'élance sur la berge; le docteur s'aperçoit de la lésion et replace la partie dentelée du crâne ; le poisson demeure tranquille pendant l'opération, il replonge ensuite dans l'étang, y reste quelques instants, puis revient sur le bord et fait plusieurs fois cette gymnastique alors avec l'aide d'une autre personne le docteur lui applique un bandage sur la fracture et le rejette dans l'eau. Le lendemain, dès que le docteur parut, le brochet vint près de la berge et posa sa tête sur les pieds de celui qui avait su le soulager ; après inspection, le docteur reconnut qu'il allait bien ; il se mit à marcher et le poisson le suivait sans cesse, paraissant très tourmenté quand son mauvais œil se trouvait du côté de la rive. Les jours suivants ce fut la même chose et le brochet devint si docile qu'il arrivait quand on le sifflait, pour manger dans la main.

Nous rappelons aux lecteurs de la Revue un fait non moins remarquable d'intelligence d'un poisson rouge, et qui est relaté dans le numéro de juillet 1870.

*(La suite au prochain numéro.)*

Leymarie

### **Un charmeur de reptiles**

A l'appui des observations consignées dans l'article précédent et qui sont relatives aux charmeurs, nous croyons opportun de mettre sous les yeux de nos lecteurs la relation de faits analogues, assez récents, que nous puisons dans l'un des derniers numéros qui nous sont parvenus du Banner of Lifith, de Boston, l'un des organes les plus sérieux et les plus répandus du Spiritualisme en Amérique.

« Messieurs les Rédacteurs,

Comme fait nouveau, l'article ci-inclus intéresserait peut-être vos lecteurs, car il démontre, d'une manière évidente, que Paul possède la faculté de manier impunément les reptiles. V.C. Taylor  
Des moines, Jowa, 7 juin 1870.

Dans un but d'intérêt général, dit la dépêche de Key West, nous rapportons le fait suivant :

Il existe dans notre ville un adolescent qui est, par lui-même, un des grands phénomènes du siècle. Il peut manier les serpents, les scorpions, les scolopendres, etc. avec une parfaite impunité ; les plus grands serpents à sonnettes sont ses favoris, ses jouets, il les enroule autour de lui, caresse leur langue fourchue et folâtre avec les dix à douze écailles bruyantes ou sonnettes qui forment le bout de leur queue ; il porte journellement des scorpions sur sa poitrine, des guêpes dans les manches de sa chemise, et des frelons dans ses poches, sans recevoir la moindre piqûre de ces animaux. À l'aide de quelques paroles magiques il appelle à lui, dans les endroits solitaires de la forêt ou dans tout autre endroit écarté infesté de reptiles, des quantités de serpents qu'il charme et qui lui obéissent ; il les prend, les manie, et, à son commandement, ils restent sans bouger du lieu où il les met et, bien qu'il s'en éloigne quelquefois pendant plusieurs heures, à son retour, il les retrouve toujours à la place où il leur a ordonné de rester. Il apprivoise aussi, instantanément, les souris et les rats les plus sauvages.

Ce jeune magicien affirme que ce pouvoir de charmer ces animaux lui est donné par les Esprits. Nous pourrions relater bien d'autres faits de ce genre, qui concernent ce jeune homme, et qui ne laisseraient aucun doute sur la réalité de la faculté dont est doué notre petit ami, mais ce qui précède doit suffire. »

### **Un banquet pythagoricien**

On lit dans la Correspondance de Bertin du 14 juillet dernier

« Il s'est formé en Allemagne une société pour ramener les hommes à un motte d'existence conforme à la nature. Les membres de cette société se nomment : Pythagoriciens, parce que leurs aliments ne se composent que de végétaux ; ainsi se professe à 2500 ans de distance la cuisine pythagoricienne.

Jeudi passé des pythagoriciens des deux sexes, au nombre de près de soixante, se sont réunis dans un local à Berlin. L'assemblée a d'abord entendu un rapport très satisfaisant sur les progrès du pythagorisme en Allemagne. Fondée depuis un an seulement, la société compte déjà près de quatre cents membres ; elle aurait progressé encore plus rapidement si la malveillance et l'erreur ne l'avaient pas attaquée, à son origine, en la signalant comme une nouvelle secte religieuse qui penchait vers la métempsycose. Heureusement, l'innocence et l'orthodoxie de l'idée pythagorique sont aujourd'hui bien reconnues parce que des ecclésiastiques mêmes y ont adhéré.

Après cet exposé flatteur, on a revu les statuts de la société qui avaient été provisoirement établis l'année passée à Nordhausen (Prusse).

Sur la proposition de M. May, conseiller municipal à Berlin, les pythagoriciens ont décidé que pour être admis à faire partie de la société, il fallait avoir quatorze ans accomplis (une dame plus fervente voulait abaisser de beaucoup cette limite d'âge) et avoir déjà suivi, pendant au moins six mois, les préceptes du pythagorisme. On a aussi décidé que la société se réunirait tous les ans en assemblée générale, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre.

A midi, les pythagoriciens interrompant leurs délibérations se sont mis à table avec leurs invités ; cent cinquante personnes ont pris part à ce dîner dont le menu était rigoureusement pythagorique, toutes espèces de viande en étant bannies. L'eau pure brillait dans les carafes, car tous les adeptes de la société s'abstiennent de boire des liqueurs alcooliques ainsi que toutes les boissons chaudes ou froides qui peuvent être excitantes, telles que le vin, le café, la bière, le thé, etc. Au dessert, une surprise eut un grand succès : on aperçut tout coup sur la table, une belle volaille dorée. Des cris d'indignation se firent entendre, puis des applaudissements unanimes ; le cuisinier pythagoricien avait imité avec de la pâte, un poulet rôti.

Le soir du même jour, la société a tenu dans le même local, une seconde séance à laquelle le public a été admis. Une foule de curieux remplissaient la salle ; quelques-uns d'entre eux sceptiques et railleurs, sortant par trop des bornes des convenances ont dû être rappelés à l'ordre par le président.

La discussion fut des plus intéressantes et devint un peu animée vers la fin de la soirée.

Un membre de la société, M. Valzer, ayant traité éloquemment l'importante question de la morale pythagorique, le docteur Beer lui succéda et combattit la doctrine des frugivores avec beaucoup d'énergie et conclut à l'impossibilité pratique du pythagorisme. Les protestations réitérées des membres de l'assemblée ayant excité la verve de l'orateur, il fit malicieusement l'analyse historique de la célèbre société de tempérance. Peut-être accentua-t-il un peu trop vivement l'épigramme américaine sur un des apôtres de la tempérance : Sobre à table, mais intempérant partout ailleurs.

Le discours du docteur Beer ayant diverté les uns et scandalisé les autres, deux pythagoriciens convaincus, MM. Schoefer et Valzer, répondirent dignement aux attaques de l'orateur omnivore. Il était minuit quand l'assemblée se sépara.

En 1871, la réunion annuelle des pythagoriciens aura lieu, dit-on, à Monaco. C'est sans doute parce que la société considère la cuisine bavaroise, comme un trop puissant adversaire pour le pythagorisme qu'elle a pris cette détermination.

*Traduit du Journal des Arts et de l'Industrie, de Florence, du 25 juillet 1870*

*Remarque.* Une société fondée dans le but de supprimer la destruction des êtres vivants les uns par

les autres, rien en effet ne semble mieux destiné, au premier abord, à ramener les hommes à, un mode d'existence conforme à la nature, et cependant quelques instants de sérieuse réflexion suffisent pour démontrer, par toutes sortes de raisons, que rien n'est plus impraticable et plus contre nature.

La société pythagoricienne de Berlin, en proposant de remplacer la nourriture animale par l'alimentation purement végétale, a la prétention de ramener l'humanité à un mode d'existence normale ! Où cette société a-t-elle jamais vu l'humanité se sustenter uniquement d'aliments végétaux ? Dans la Fable peut-être, mais jamais dans la réalité. Si nous en exceptons Pythagore et ses disciples qui, par suite d'un principe essentiellement différent de celui qui dirige les pythagoriciens de Berlin, avaient tenté d'enlever l'élément animal à la cuisine de l'antiquité, nous retrouvons à l'origine de tous les peuples sans exception, des groupes de chasseurs se nourrissant des produits sanglants de leur chasse, bien heureux lorsque la chair humaine en était absolument exclue.

De la sauvagerie à la civilisation, la cuisine humaine, multipliant sans cesse ses ressources, a constamment trouvé dans l'animalité le plus ancien, le plus précieux et le plus utile de ses moyens d'action. Les végétaux ne sont pour elle qu'une conquête de second ordre. La nécessité, l'instinct de conservation, ces deux puissants moteurs de tous les progrès, imposaient avant tout aux hommes de réparer leurs forces par une nourriture substantielle et de défendre leur vie, contre les attaques des animaux féroces. La nécessité, l'instinct de conservation firent donc naturellement des premiers hommes, des chasseurs et non des laboureurs ; de là la priorité, dans l'alimentation humaine, de l'élément animal sur l'élément végétal.

Les pythagoriciens de Berlin pourraient peut-être avoir la prétention de fonder un mode d'existence conforme à la nature, mais non celle de ramener à ce mode des hommes qui ne s'y sont jamais conformés.

La nature, cet immense et puissant creuset où viennent sans cesse s'épurer et se recréer les êtres qui peuplent l'immensité, cette page immortelle, toujours ancienne, toujours nouvelle, où sont gravées en caractères indestructibles, les preuves de l'existence et de la toute puissance divine, la nature n'a jamais rien fait d'inutile ! Elle a donné à chaque être tous les instruments nécessaires à une bonne gestion de son existence ; chacun est organisé pour exécuter harmonieusement sa partition dans cet immense concert qui relie incessamment l'univers à Dieu, la Créature à son créateur. Nul n'est doué d'un organe inutile ; nul ne peut se plaindre à l'Être suprême de l'absence d'un élément indispensable.

Or, la nature a caractérisé chaque espèce animale supérieure par une conformation dentaire spéciale suivant le genre de nourriture auquel elle est destinée. Elle a donné des molaires à surface arrondie comme des meules, aux frugivores et aux herbivores ; elle a donné des canines et des incisives aux carnivores, et les dents des insectivores sont munies d'anfractuosités et de pointes leur permettant d'écraser le genre de nourriture qui leur convient. Les herbivores et les frugivores, les carnivores et les insectivores en s'alimentant respectivement d'herbe et de fruit, de chair et d'insectes, suivent donc un mode d'existence absolument conforme à la nature qui les organise à cet effet. Or, l'homme possède à la fois, les incisives et les canines des carnivores, les molaires à surface de meules des herbivores et des frugivores et les dents à anfractuosités et à pointes des insectivores ; il est donc organisé pour se nourrir des éléments végétaux et animaux sans exception, et pour suivre un mode d'existence conforme à la nature, il doit, être ce qu'il est, c'est-à-dire omnivore.

Les quelques lignes qui précèdent nous paraissent surabondamment démontrer combien le mode d'alimentation des modernes pythagoriciens serait contre nature. Il suffira également de quelques mots pour conclure à son impraticabilité.

En effet, le but évident de la société pythagorique est de supprimer la destruction des animaux par l'homme. L'idée peut être généreuse et digne d'éloge, mais elle est et elle devra évidemment toujours être reléguée dans le domaine des utopies irréalisables.

Supposons, pour un instant, le monde entier convaincu de la vérité des principes pythagoriques et déterminé à les mettre en pratique ; les bouchers cesseront de conduire les bœufs et les moutons à l'abattoir ; les chasseurs laisseront le gibier pulluler dans les bois, et par suite de l'inaction des

pêcheurs, le poisson se reproduira à l'infini dans nos viviers et dans nos océans. L'homme trouvera dans l'animalité un dangereux concurrent pour l'épuisement des productions végétales terrestres, et si dans l'état actuel des choses, nous avons peine à échapper aux atteintes des disettes périodiques, combien, dans ce cas, le péril deviendrait-il plus fréquent et plus intense. D'autres parts, les animaux carnassiers abandonnés à eux-mêmes par suite de l'application des lois pythagoriques, accroissant en nombre, deviendront plus audacieux à mesure qu'ils verront leurs méfaits impunis et ne tarderont pas à s'attaquer à l'homme avec succès. De sorte que, l'homme sera contraint, pour sa conservation et pour sa sauvegarde, de recommencer avec l'animalité une guerre sans profit. Il tuera nécessairement pour ne pas être tué. L'application des idées pythagoriciennes modernes ne conduirait donc aucunement au but que se propose la société, c'est-à-dire à la suppression de la destruction des êtres vivants les uns par les autres. Son inutilité physique et son impossibilité pratique nous paraissent donc parfaitement démontrées.

En proposant de remplacer la nourriture animale par l'alimentation purement végétale, les pythagoriciens de l'antiquité étaient conséquents avec leur doctrine croyant à la renaissance, dans les corps animaux, des âmes des hommes avec lesquels ils avaient vécu, il leur paraissait logique de faire respecter la nouvelle enveloppe charnelle de ces âmes à l'égal des corps humains. Mais les modernes pythagoriciens qui répudient avec raison la métempsycose comme la comprenaient les anciens, ne peuvent se fonder sur les mêmes motifs pour exclure l'animalité de l'alimentation humaine.

Le Spiritisme qui tend de plus en plus à voir dans les races animales, les ascendants de l'humanité, pourrait peut-être revendiquer avec plus de raison une pareille thèse ; mais les spirites ont une trop grande idée de la justice et de la sagesse infinies de Dieu pour chercher une raison à la destruction réciproque des êtres vivants en dehors de cette justice et de cette sagesse. (Voir la Revue spirite du mois d'avril 1865, pages 97 et suivantes : Destruction des êtres vivants les uns par les autres.)

Après avoir essayé de démontrer la nécessité de l'alimentation animale pour l'homme et, par conséquent, la nécessité de la destruction des êtres vivants les uns par les autres, nous voudrions, en raison même des circonstances douloureuses que nous traversons, démontrer la nécessité pour l'homme de respecter la vie oie son semblable, mais ne serait-il pas téméraire de se charger d'une aussi lourde tâche, lorsque l'ambition, l'orgueil de quelques-uns et l'ignorance du plus grand nombre poussent d'immenses masses armées les unes contre les autres et font couler des fleuves de sang ? Lorsque la poudre parle, que le canon tonne pour défendre un peuple égorgé par un autre peuple, ne vaut-il pas mieux consacrer toutes ses forces vives au salut de la patrie en danger et remettre à des temps plus favorables l'emploi des armes pacifiques de la logique et de la raison ?

Servons-nous aujourd'hui du glaive qu'ont lâchement abandonné ceux qui les premiers l'ont si malheureusement tiré du fourreau, demain la violence cédera la parole à la persuasion, et après avoir défendu notre vie et sauvé la patrie, nous défendrons avec tout autant de courage, mais avec infiniment plus de satisfaction, les droits de l'humanité entière à la liberté, à la fraternité et à la solidarité universelle.

### **Manifestations spontanées de Bruges et de Talence**

Les manifestations de Poitiers, de Marseille, de Fives et d'Équihem, ont eu leur pendant à Bruges (Belgique) et à Talence (Gironde).

Seront-ce encore là de mauvais plaisants se divertissant aux dépens de la crédulité d'une partie de leurs concitoyens ? Il faut avouer que les mystificateurs sont d'une habileté merveilleuse, car nulle part encore les recherches de la police, celles des intéressés, et mieux encore, celles des adversaires du Spiritisme, n'ont pu trouver la cause de ces manifestations.

En entendant commenter les incidents de si singulières et de si diverses manières, des phénomènes qui trouvent dans le Spiritisme des explications si simples et si logiques, on en arrive à se dire qu'il n'y a pas de gens plus crédules que les sceptiques, et pas d'esprits plus naïfs que les esprits forts.

L'Indépendance Belge, du 18 juin dernier, contient à ce sujet le récit suivant. On lit dans le Journal de Bruges :

« Nous n'avons pas voulu parler d'un fait qui cause un certain émoi dans le quartier de la rue Neuve de Gand, parce qu'il nous inspire une déplorable idée du degré d'intelligence de certaines personnes alors qu'on s'efforce de toutes manières à propager l'enseignement et à éclairer les populations.

Tous les soirs des centaines de curieux vont se promener par une rue pour s'arrêter quelques instants devant une maison que l'on prétend hantée par les Esprits, et sans doute pour entendre les contes de ceux qui croient encore aux revenants.

Cette badauderie a dépassé samedi toutes les limites ; des individus ne se sont pas contentés d'entendre et de voir des Esprits, mais ils ont voulu les faire déloger à coups de pierres et ont brisé ainsi plusieurs carreaux de vitre dans la maison ensorcelée.

La façade a été entièrement éclaboussée d'ordures. Depuis lors, la police veille devant cette maison et fait circuler les badauds qui s'obstinent à se rendre tous les soirs par cette rue et entretiennent par là cette ridicule agitation. »

Nous lisons également dans la Guienne, journal qui se publie à Bordeaux :

« Une échoppe de Talence est, depuis huit jours environ, le théâtre de faits singuliers qui ont ému la population. Toutes les vitres de cette maison ont été brisées à coups de pierres lancées par des mains inconnues, invisibles et introuvables. Le commissaire de Bègles, informé de ce qui se passait, a fait faire les plus minutieuses perquisitions aux alentours de cette maison devenue inhabitable ; il n'a rien découvert. Depuis que les propriétaires ont été obligés de fermer les portes et les fenêtres, les cailloux ont pris un autre chemin : c'est par la cheminée qu'ils pleuvent maintenant, et la vaisselle est brisée comme par enchantement. Voilà un beau thème pour exercer la langue des commères de l'endroit et je vous prie de croire qu'elles y brodent les cancanes les plus divertissants. A leur dire, ce ne serait rien moins que le diable qui hanterait l'échoppe. Agréable voisinage, vraiment mais tôt ou tard le diable laissera bien voir le bout de sa queue ou de ses cornes et tout s'éclaircira. »

*Remarque.* On est frappé de l'analogie de ces faits, des derniers surtout avec ceux de la rue des Grès et de la rue des Noyers, à Paris, avec ceux de Poitiers et de Marseille. Partout ils ont mis en défaut la surveillance la plus active et les investigations les plus minutieuses. A force de se multiplier, ils finiront par ouvrir les yeux. Se produisant indifféremment dans une foule de localités et aux époques les plus différentes, on est bien obligé d'en rechercher la cause dans un ordre de phénomènes jusqu'alors sans explication rationnelle.

Les incrédules demandent des faits ! En est-il de plus satisfaisants ? Les Esprits leur en donnent à chaque instant et qui sont d'autant moins suspects qu'ils ne sont pas provoqués et se produisent sans le concours de la médiumnité ordinaire, et le plus souvent chez des personnes absolument étrangères au Spiritisme. Ne semble-t-il pas que les Esprits veuillent leur dire : vous accusez les médiums de compérages et d'hallucinations, nous vous donnons des faits indiscutables si après cela vous doutez encore, c'est que vous voulez bien fermer les yeux et vous boucher les oreilles.

## **La guerre actuelle**

### *Cause de la pacification universelle et prochaine de tous les peuples*

On lit dans la Chronique de Francfort, du 28 août dernier :

« A la nouvelle qui vint m'apprendre que la France et l'Allemagne étaient sur le point d'en venir aux mains, une douleur inexprimable m'étreignit le cœur. Pourquoi ? Je vais vous le dire. Parce que je suis chrétien, et que je m'efforce d'en avoir le cœur.

« Mes petits enfants, disait le vieil apôtre relégué dans son île de Pathmos, aimez-vous les uns les autres, tel est mon unique précepte. »

Étrange façon, vous en conviendrez, d'aimer son prochain, que d'incendier sa maison, de dévaster ses campagnes et de le coucher lui-même broyé et sanglant dans le sillon qu'il ensemencait, il y a peu de mois, en chantant ! Et ceci, au point de vue de l'idée chrétienne et civilisatrice, n'est que l'accident de la guerre ce qui en constitue l'horreur suprême, ce sont les haines séculaires qui survivent aux générations qui furent décimées par le fléau. Haine et civilisation fraterniseront toujours aussi mal ensemble que deux peuples dont les pères se sont heurtés sur maints champs de bataille. »

De Pis.

*Remarque.* De même que le rédacteur du Chroniqueur de Francfort, la nouvelle de la déclaration de la guerre entre la France et l'Allemagne nous a douloureusement frappés ; disciples de tous ceux qui ont inscrit sur leurs drapeaux : Liberté, solidarité, émancipation et plus encore comme spirites, nous avons été péniblement affectés à la pensée des flots de sang qui allaient couler, sans profit peut-être pour l'avenir de l'humanité.

Dans le choc effroyablement sanglant de ces deux peuples se ruant l'un sur l'autre avec de terribles engins de destruction, nous avons vu, nous aussi, la ruine financière et politique de l'un au moins, peut-être de tous les deux, et dans tous les cas, de nouveaux éléments pour l'éternisation de haines déjà séculaires. Nos prévisions, paraît-il, seront loin d'être justifiées par les événements. C'est du moins l'opinion d'un Esprit qui savait apprécier les hommes et les choses, et qui augure beaucoup plus favorablement que nous de la guerre actuelle, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par la communication suivante qu'il a bien voulu dicter lorsque nous étions les plus assaillis par les tristes réflexions qui précèdent.

(Paris, octobre 1870.)

« Oui, certes, la guerre est un terrible fléau, et par les ruines amoncelées en quelques semaines, par les fortunes écroulées, les ambitions déçues, les trônes ébranlés et renversés, les populations décimées et ruinées pour longtemps, vous pouvez en apprécier toutes les horreurs mais de la violence même de l'orage, des terribles dévastations qu'il a causées, de celles qui en seront encore la suite, naîtront, bientôt peut-être, des bienfaits inappréciables.

Pour le philosophe et l'observateur la guerre entre deux peuples, comme une lutte sanglante entre deux individus, n'est qu'une résultante dont il faut chercher l'origine dans le passé, et dont l'issue appartient à l'avenir. Entre les peuples qui se jalourent, la guerre survit aux générations qui l'ont provoquée. Momentanément apaisée par une trêve menteuse, elle renaît bientôt sous le moindre prétexte, et remet aux mains les générations successives issues des premiers belligérants.

La guerre entre deux peuples est comme la vendetta entre deux Corses. De père en fils, la lutte se poursuit jusqu'à l'écrasement absolu de l'un des antagonistes ou jusqu'à l'extinction des causes de haine.

La guerre entre deux peuples ne saurait donc être éternelle qu'à la condition de voir s'éterniser les différends qui l'ont provoquée. Il suffira par conséquent, d'étudier les causes de la lutte entre la France et la Prusse, et les variations qui s'y sont introduites depuis son origine, pour juger si cette lutte sera éternelle ou s'il ne sera pas bientôt possible de l'apaiser à jamais.

Des siècles et des siècles se sont écoulés depuis les premières rencontres de l'élément gaulois et de l'élément german. Des générations entières ont été fauchées, et tour à tour chaque peuple, vainqueur ou vaincu, a imposé ou subi la loi du plus fort. Mais après chaque étreinte des deux adversaires, pendant que chacun respirait et que les chefs préparaient à la discorde de nouveaux succès, quelques individualités fraternisaient entre elles dans les deux camps, et formaient un noyau de régénérateurs qui, tout en conservant en entier leurs sentiments patriotiques, luttèrent pour l'affranchissement des masses, sans distinction de nationalités, contre l'ambition égoïste des gouvernants. Tandis que ceux-ci combattaient pour le triomphe de leur politique, ceux-là combattaient pour la cause sacrée de l'émancipation universelle. A chaque rencontre nouvelle, le sang coulait à torrents, les corps étaient fauchés et tombaient comme des épis mûrs sous la faucille

du laboureur mais l'intelligence invincible et immortelle, puisait sans cesse dans la lutte de nouvelles forces, et accumulait les éléments de la victoire définitive du droit sur la force dans un avenir indéterminé.

Aujourd'hui plus que jamais, nous approchons de l'issue de la lutte. Les différends, les haines créées par la centralisation du pouvoir, tendent à s'éteindre à mesure que les trônes s'effondrent sur leurs bases vermoulues. Les combats de notre époque sont les bons combats, car si le sang généreux des masses n'y est pas épargné, si le peuple roule vingt fois dans la poussière, vingt fois nouvel Antée il se relève avec des forces décuplées ; les coups qu'il reçoit le grandissent, tandis qu'ils terrassent à jamais quelques-uns des éléments du pouvoir personnel.

De quelque manière que se termine la lutte gigantesque à laquelle vous assistez actuellement en y prenant tous une part active, soyez-en persuadés, ni l'Allemagne ni la France ne seront vaincues. Ce qui succombera pour toujours, aujourd'hui, chez les peuples qu'une ambition insensée a ameutés l'un contre l'autre, demain, chez les peuples qui assistent à cette terrible épopée, c'est le pouvoir personnel et aristocratique, c'est le gouvernement de tous par un seul ; ce qui triomphera à jamais, c'est le gouvernement du peuple par le peuple, c'est la réglementation du droit par le devoir, c'est la liberté, la fraternité, la solidarité pour tous.

Or, quelle que soit leur nationalité, les besoins et les aspirations des peuples sont partout les mêmes. Devant le souffle d'émancipation et de régénération qui parcourt le monde, toutes les barrières s'aplanissent, toutes les frontières disparaissent.

Français et Allemands : vos pères se sont heurtés sur maints champs de bataille, et une haine que les siècles n'ont pu éteindre s'est élevée entre vous, mais vous étiez alors la force aveugle et la brutale ignorance au service du despotisme et de la tyrannie. Le vaincu voyait un ennemi dans son vainqueur, et brûlait de s'en venger. Les temps sont changés et si les peuples luttent encore les uns contre les autres, ils savent remonter des effets à la cause, et ils ne haïssent plus que les pouvoirs qui les contraignent à des combats qu'ils réprouvent.

Quelque terrible que soit la guerre actuelle, quelque désastreux qu'en soient les effets, quelque ébranlement qu'il en puisse résulter pour l'équilibre politique et social de l'Europe et peut-être du monde entier, je persiste donc à y voir dès à présent ce que vous y verrez demain, c'est-à-dire la chute des pouvoirs despotiques et l'aurore de la pacification universelle. »

Allan Kardec

## Dissertations spirites

*Le triomphe de la pensée, c'est la victoire du bien sur le mal*

(2 février. Médium, M. Marc Baptiste.)

Soyez avarés de votre temps, c'est la trame sur laquelle vous devez broder l'ouvrage de votre existence. Votre corps vous a été donné pour le travail matériel, c'est lui qui nourrit le corps en général, c'est lui qui féconde le sol, qui fait fleurir l'industrie, qui aide les sciences à progresser sous plus d'un rapport mais il ne faut pas oublier qu'avant tout vous êtes des Esprits ; que beaucoup d'entre vous n'ont pas reçu une éducation laborieuse, corporellement parlant, mais que nul ne peut se soustraire au travail.

Le travail de la pensée, travail par excellence puisqu'il donne naissance à tous les autres travaux, échoit principalement à ceux qui ont atteint un certain degré d'avancement; cependant chacun s'y essaye dans sa sphère d'activité. Le Spiritisme vous a donné la clef d'une foule de mystères qui sans lui seraient restés lettre close travaillez donc par la pensée, vous qui connaissez la puissance de la pensée ; mais, sachez-le, ce n'est que par la pensée charitable, c'est-à-dire par l'amour, que vous pouvez parvenir à un degré de puissance quelconque.

Aimez, voilà la loi ; plus vous aimerez et plus vous vous rapprocherez de l'éternel auteur des choses ; aimez et toutes les difficultés s'aplaniront devant vous. La foi sans amour n'est pas de la foi, elle

n'est le plus souvent qu'un marchepied pour arriver à l'exclusion de ceux qui ont souvent les droits les plus sacrés et les plus incontestables. Si vous voulez parvenir, travaillez à faire parvenir les autres ; si vous voulez vous sauver, travaillez à sauver les autres ! Mais comment les sauver quand ils ne veulent pas être sauvés ? Comment faire parvenir ceux qui ne veulent pas se mettre en route ? C'est ici le triomphe de la pensée, c'est ici la domination de l'Esprit sur l'Esprit malgré les obstacles matériels, c'est le triomphe du bien sur le mal, la victoire de Dieu sur l'humanité récalcitrante ! Dites avec vigueur du fond de votre âme. Je veux que ma pensée atteigne l'Esprit d'un tel, je veux que ma pensée s'implante en lui, prenne sa demeure en lui et y reste malgré lui ! Et cela, non pas dans un vil intérêt terrestre, non pas même dans un intérêt plus élevé, mais qui me concernerait, cela seulement dans son propre intérêt ; pour que ses yeux s'ouvrent, pour que ses oreilles ne restent pas plus longtemps fermées, pour que son intelligence obscurcie s'éclaire enfin au soleil des vérités éternelles et que Dieu et ses bons Esprits me soient en aide ! Et votre pensée, semblable à la flèche lancée par la main d'un archer habile, volera sans bruit dans le silence et dans le mystère et, quelle que soit la distance qui vous sépare, quel que soit le nombre des mondes placés entre vous et votre but, votre pensée fera son chemin ! Comme la flèche, elle pénétrera au cœur même de la personne visée ; importune, elle s'attachera à elle ; c'est vainement que, d'une main impatientée, elle voudra l'arracher et la jeter à terre, la flèche se redressera d'elle-même et reprendra sa place au cœur même du blessé, car ce sont des blessures qui ne guérissent pas. Obsédé, il voudra cent fois, mille fois peut-être, résister aux bienfaites suggestions qu'un ami inconnu et lointain lui aura lancées, il finira par succomber, et sa défaite sera pour lui la plus éclatante des victoires !

Voilà la propagande telle que les Esprits supérieurs eux-mêmes la font. Heureux enfants des hommes à qui ces vérités ont été dévoilées ! N'attendez pas un jour, une heure, une minute pour entrer en lice ; entrez résolument dans la voie, et le bonheur que vous ressentirez dans l'exercice même de ce travail spirituel, vous payera au centuple de toutes les peines que vous avez supportées jusqu'ici. Si quelque chose peut vous affirmer la fin des plus grandes épreuves terrestres, n'est-ce pas cette lumière qui vient soudainement vous éclairer et vous montrer ce que vous avez été, ce que vous êtes et ce à quoi vous pouvez et devez aspirer ? Pourquoi aujourd'hui éclate-t-elle à vos yeux ? C'est que vous avez pris une résolution, la résolution de vous améliorer et de vous rendre dignes des grades nouveaux qui vous seront conférés dans l'échelle des enfants de Dieu ; que si par malheur vous vous en montriez indignes par la suite, la punition ne serait que plus sévère ; mieux vaudrait pour vous être restés dans votre obscurité première. Mais non, il est impossible à des Esprits sérieux, et vous l'êtes, de rétrograder ainsi. Ce n'est pas pour rétrograder que vous nous avez appelés à vous ; ce n'est pas pour rétrograder que vous avez fait ce pas immense qui sépare le sceptique du croyant, l'aveugle du voyant, l'athée du spirite ! Non, et d'ailleurs si vous vous sentiez chanceler, si le pied vous glissait en gravissant la montagne, évoquez notre secours, il ne vous fera jamais défaut, si vous nous le demandez de bonne foi. Nous n'abandonnons que ceux qui s'abandonnent eux-mêmes, que ceux dont les paroles ne sont pas d'accord avec la pensée car ce que nous avons en horreur avant toutes choses, c'est l'hypocrisie.

De l'hypocrisie avec Dieu et ses clairvoyants ministres, peut-il n'y avoir rien de plus insensé ? On peut se tromper soi-même, on peut se faire illusion, mais on ne trompe ni lui ni eux. Courage donc et persévérance ! Agissez ouvertement quand le cas l'exigera, mais avant tout consultez-nous, car une fausse démarche peut faire un mal incalculable mais livrez-vous partout et toujours à l'action spirituelle. Qu'on ne dise pas que c'est un travail fait dans l'ombre, une conspiration contre la tranquillité de ceux à qui l'on s'adresse ! Le malheureux enfoui sous la neige est tranquille aussi, la torpeur laquelle il est en proie ne laisse pas place à la douleur, pourquoi le déranger ? Mais la mort est là qui s'avance inflexible, mieux vaut pour lui vivre, et souffrir quelques instants pour rentrer en possession de la vie. Celui qui le retirera de la couche glacée fera une bonne action. Ainsi ferez-vous, vous tous qui, suivant la trace de vos guides spirituels, mettez en œuvre les forces fluidiques de la Création pour secouer le linceul glacé d'égoïsme qui recouvre un grand nombre de vos frères. Vous agirez dans l'ombre, mais ce sera un acte de charité que vous ferez, et, vous le savez, en ces choses l'ostentation enlève tout le mérite. Pour agir ainsi, pour travailler efficacement à cette

régénération promise, il faut, comme l'ouvrier qui se dépouille de ses vêtements avant de saisir ses outils, il faut se dépouiller aussi de toutes les impuretés qui vous souillent encore, il faut jeter loin de vous ce manteau d'orgueil et d'égoïsme ; s'il vous en reste encore quelques lambeaux, jetez-les derrière vous et ne retournez pas la tête, car si l'ouvrier ordinaire reprend son vêtement après le travail, vous, vous ne reprendrez plus ces lambeaux déchirés qui déshonorent votre âme, vous serez vêtus de la foi et recouverts de la cuirasse invincible de l'Esprit pur

A l'œuvre donc ! Si vous ressentez encore quelque léger poids sur la conscience, priez Dieu de vous en décharger et entrez hardiment dans l'assemblée des justes. Dès les premiers moments de la lutte vous vous sentirez à tout jamais soulagés de ces infirmités qui ne sont que le reste d'infirmités beaucoup plus grandes.

S'il fallait la perfection pour prendre sa part de ce gigantesque travail, certes nul être humain ne pourrait aspirer à faire le moindre pas dans cette voie. Mais il suffit d'avoir la foi et la bonne volonté, la foi qui agit et la résolution ferme de se corriger. A l'œuvre donc, encore une fois ! Regardez devant vous et qu'aucun regret de ce que vous abandonnez pour prendre part à l'œuvre de régénération ne vienne vous troubler ; laissez les regrets aux âmes faibles et pusillanimes ; l'outil que vous prenez en main est l'outil des forts et des courageux ; si vous ne pouvez pas le manier encore avec la dextérité que vous acquerez plus tard, essayez toujours. Les essais mènent au succès : sans eux jamais rien n'eût été fait. Ici ce n'est pas l'outil qui s'approprie à l'ouvrier, c'est l'ouvrier qui doit s'approprier à l'outil divin que les bons Esprits mettent aujourd'hui dans vos mains.

Plus il y aura de volontés en jeu, plus tôt le succès couronnera vos efforts, mais il faut, je vous le répète, que ces volontés soient pures. La propagande spirituelle en augmentera le nombre et épurera celles qui se sont déjà vouées à l'œuvre régénératrice. A vous de faire vos efforts pour marcher droit dans la voie à vous de mériter les lumières qui vous sont accordées ; à vous de vous montrer les vrais enfants de Dieu et les vrais frères des Esprits supérieurs qui vous dirigent.

Lacordaire

### **Communications obtenues au moyen du verre d'eau**

Nous recevons d'un de nos frères en croyance bien connu de nos lecteurs, M. Delanne, le document suivant que nous nous empressons de publier ainsi que la lettre qui l'accompagne.

Paris, 15 octobre 1870.

« Messieurs et amis,

La communication allégorique, l'Empire et la Papauté, que j'ai lue dans le numéro d'octobre de la Revue, m'engage à vous envoyer une série de manifestations obtenues également au moyen du verre d'eau, par madame Delanne. Chose singulière, tout ce que le médium voit lui apparaît comme les tableaux d'un diorama, qui se forment et disparaissent tour à tour.

Cette faculté semble se développer de jour en jour avec plus de lucidité, car les objets qui, au début, étaient longs à se former, se dessinaient plus vivement aux séances suivantes. C'est donc un genre de médiumnité qui, comme tous les autres, a besoin d'étude et de pratique. J'ai remarqué que, lorsque l'eau était préalablement magnétisée, le médium voyait plus rapidement, et que la médiumnité mécanique dont il jouissait déjà se trouvait quelque peu altérée au profit de celle de la vision.

Vraiment, plus nos études se continuent, plus notre foi doit grandir en raison des résultats presque miraculeux dont nous sommes, chaque jour, témoins. Je pense qu'il est inutile de donner la clef allégorique des visions, le sens en étant facile à saisir à première lecture. J'attire votre attention sur la première manifestation qui renferme l'ensemble général des événements qui s'accomplissent. »

Bien à vous, Al. Delanne

Paris, 30 juillet 1870. Médium, madame Delanne.

*Premier tableau.* Je vois l'Est de la France. Un cercueil de grande dimension se forme, un immense

linceul le couvre ainsi qu'une partie de la France de ce côté. Une route partant d'un fleuve, le Rhin, se dessine droite, poudreuse, venant aboutir très avant au cœur du pays. Au point de départ de cette route se trouve écrit en gros caractères le mot : Trahison. Deux armées se trouvent en présence ; le choc a lieu, le sang coule, des monceaux de cadavres jonchent le sol, un sauve-qui-peut général s'ensuit. Vers le milieu de la route droite, un obstacle se forme qui est renversé par un énorme serpent ; une nouvelle bataille a lieu, les morts sont encore plus nombreux que la première fois.

*Deuxième tableau.* Je vois une mer sur laquelle flotte un vaisseau ; une femme échevelée est à l'avant du navire dans une attitude de défense énergique ; elle tient en main une longue épée et semble faire un appel aux armes. Plusieurs arcs-en-ciel ainsi que des lumières vives et éclatantes comme t'électricité, se forment autour du vaisseau.

*Troisième tableau.* Au milieu d'une oasis de verdure, apparaît un grand personnage âgé qui semble heureux et satisfait, le roi Guillaume ; tout à coup derrière lui se forme une ombre qui s'accroît peu à peu : c'est la déesse de la liberté coiffée du bonnet phrygien ; soudain apparaissent devant le roi, des personnages représentant les grands chefs citoyens de 1792 qui le regardent d'un air de défi.

*Quatrième tableau.* La mer se reforme avec le grand vaisseau qui crache le feu par tous ses sabords à la fois. Puis la déesse reparait, calme et majestueuse, sur l'avant du navire ; d'une main elle tient une palme et de l'autre une balance. Enfin une tête de mort s'élève du vaisseau et vient s'attacher aux armes du roi Guillaume et le poursuit partout.

1<sup>er</sup> aout 1870

*Premier tableau.* Très grand mouvement de troupes ; beaucoup de sang répandu. La route prussienne est toujours droite et verdoyante ; l'Est de la France est toujours couvert de son linceul ; le nombre des morts est considérable ; tous ces malheureux s'agitent et semblent vouloir entraîner leur corps. Le tableau a été si effrayant que la vision a cessé aussitôt. Gravelotte, Jaumont.

*Deuxième tableau.* Un paysage apparaît, puis une ville ; un palais splendide se forme : il a un dôme avec des galeries demi-circulaires, les fenêtres sont tendues de crêpe noir ; le deuil est dans cette habitation ; je vois un sarcophage, un vieillard y est couché ; il tient dans ses bras un très gros livre ; c'est le pape ; une nuée d'hommes noirs s'enfuit par une petite porte.

*Troisième tableau.* Un char forme moyen âge, apparaît : il marche lentement, il semble embourbé. Quatre magnifiques chevaux blancs sont attelés pour le faire avancer, ils l'entraînent néanmoins. Derrière lui se trouve une troupe de gens qui s'y cramponnent pour l'empêcher d'avancer, le Temps armé d'une faux gigantesque se tient en arrière ; un autre personnage allégorique tient un énorme balai dont il fait mine de se servir énergiquement.

6 septembre 1870.

*Premier tableau.* Je vois un point lumineux se former, puis une ville ; c'est Paris qui apparaît comme un véritable foyer d'intelligence ; ses environs prennent une teinte noire : il est cerné. En certains endroits, sur la rive gauche principalement, j'aperçois des nuages rougeâtres. Une action principale semble s'engager du côté où l'on voit une tour ; sans doute la tour dite Malakoff. L'intérieur de Paris est calme et paraît ne rien craindre, mais les environs sont plongés dans le sang et un deuil s'étend tout autour.

*Deuxième tableau.* Je revois la route prussienne qui, cette fois, vient aboutir sous les murs de Paris où je vois un trou béant semblable à un immense précipice, et au bord duquel se tient un homme enveloppé d'un long manteau noir et qui, regardant au loin, montre de la main le gouffre qui est à ses pieds.

11 octobre 1870

*Premier tableau.* Le pavillon de l'hôtel de ville correspond avec la province ; les lignes ennemies sont percées en deux endroits après une lutte acharnée.

*Deuxième tableau.* Le génie, revêtu d'un manteau noir, se tient toujours vers le précipice dont il a été parlé plus haut ; derrière lui apparaît un nouveau personnage ; c'est une femme en robe de flanelle blanche, couverte d'un voile noir, elle est debout, elle pleure et semble supplier le ciel.

*Troisième tableau.* Un soleil radieux brille sur la France ; des masses compactes s'organisent, et arrivent en armes au secours de leur capitale, elles cernent l'ennemi et te mettent en déroute ; la dame au voile noir est encore là, elle pleure à genoux près d'un monceau de cadavres. Des rameaux verts s'étendent par toute la France ; Paris est terrible dans son attitude de défense, la victoire est certaine, l'étoile de la Prusse a pâli.

*Quatrième tableau.* L'Est de la France m'apparaît de nouveau, mais cette fois le linceul a disparu ; le paysage redevient verdoyant, les chemins parcourus par nos ennemis sont fermés, leurs lignes de retraite sont coupées partout, ils sont cernés de toutes parts, et demandent la paix à leur tour.

## Poésie

*L'amour divin*

(Rouen, 1870. Médium, mademoiselle L.-A. Lieutaud.)

Ici-bas le bonheur est toujours éphémère,  
Croire le posséder est un espoir trompeur.  
Cessons donc de poursuivre une vaine chimère,  
Elevons nos regards vers notre créateur ;  
Adorons ses bienfaits, sa gloire, sa clémence ;  
Sachons que rien ne peut égaler sa bonté,  
Puisque sans se lasser de notre indifférence,  
Sur nos yeux obscurcis il répand la clarté.  
De la révélation la brillante lumière  
Dévoile l'avenir même avant le trépas ;  
Le Spiritisme vient nous ouvrir la carrière,  
A travers les épreuves il guidera nos pas ;  
Que ce soit désormais notre étoile polaire.  
Hâtons-nous de quitter les sentiers de l'erreur,  
Lui seul doit nous conduire au pied du sanctuaire  
Où de l'Être suprême éclate la grandeur ;  
Car, par les migrations l'âme transfigurée,  
Un jour s'élèvera d'un essor radieux ;  
Heureuse et revêtue de sa robe éthérée,  
Elle parcourra l'immensité des cieux,  
Traversant les espaces, allant de monde en monde,  
Et de la création contemplant la splendeur ;  
Puis, admirant de Dieu la puissance féconde,  
Un ravissant amour embrasera son cœur.  
Félicité sans fin, ardeur toujours nouvelle,  
Délices que ne peut décrire aucun accent,  
Feu divin, des élus récompense éternelle,  
Pour goûter tes transports il nous faut d'autres sens.

Mais, lorsque nos Esprits auront quitté la terre  
Pour aller habiter des globes plus heureux,  
Et que, par nos vertus montant de sphère en sphère,  
Nous atteindrons le but objet de tous nos vœux ;  
Quand, par l'épuration changeant notre nature,  
Nous aurons accompli notre rude labeur ;  
Amour de l'Éternel, flamme céleste et pure,  
Sublime don de Dieu, tu seras le bonheur.  
Un esprit

### **L'attente**

(Paris, 1869. Médium, M. P.-G. Leymarie.)

Le monde est dans l'attente, c'est le cri général. Chacun se dit : où allons-nous ? Que deviendrons-nous ? Une immense curiosité pèse sur tous les Esprits, et les commentaires les plus singuliers s'établissent sur ce fait : le monde est dans l'attente.

Le fait est que, pour le philosophe, le spectacle de l'humanité en travail n'est pas à dédaigner devant le passé qui résiste et s'appuie sur les intérêts peureux, sur les habitudes, sur tout ce qui semble s'étayer sur la foi, et le présent qui demande le progrès, les institutions larges et le pouvoir de se recréer enfin sans avoir cette éternelle peur du lendemain, cette épée de Damoclès sans cesse suspendue sur le travailleur intelligent.

Oui, c'est un spectacle attrayant que celui de ce monde d'Esprits en fusion ; comme dans l'antiquité on peut encore s'écrier : le grand Pan est mort car tout se renouvelle.

Les voyez-vous ces mortels affairés, empressés, qui las de la voiture s'emparent de la vapeur et qui maintenant, après avoir profité de l'électricité cherchent une nouvelle route : celle de l'air ? Qu'il est étrange, ce combat incessant de l'esprit poursuivant sa route sans regarder aux obstacles. Beaucoup comblent les fossés, mais la foule passe dessus et ne s'arrête pas à si piètre chose et pourtant on veut arrêter cette marche générale qui est la loi divine ; on veut l'enrayer, et pour cela quels efforts, quel génie de résistance ! L'ennemi est partout : à côté, derrière, devant vous, cherchant à dominer la mère, la sœur, le mari, la famille, le tuteur, le travail, les besoins ; l'attaque est désespérée et la résistance est divine. De là, cette pression générale sur les Esprits, cette attente singulière qui semble n'avoir pas un but, et qui pourtant en a un de tracé, vrai, sérieux, charitable, paternel, solidaire.

Il y a centralisation, il y aura expansion, mais aussi il y aura destruction. Il y aura larmes, désespoir, batailles, incendies, disettes, maladies ; et après l'orage, le ciel bleu ; et Dieu laissera à notre libre arbitre le soin de régler nos différends. Les échéances de notre manque de précision sont conséquentes, elles sont le produit de notre égoïsme.

Donc ne vous inquiétez pas et priez : ce qui est prévu arrivera à son heure, et vous qui attendez et savez : apprêtez-vous à vous prémunir contre les mauvais jours ; armez-vous de patience, de vertu, de résignation : soyez fraternels, soyez bons, soyez Esprit et charité, et l'attente sera vaincue, vous serez les maîtres de la position. Œuvre divine, œuvre de progrès et d'avenir, vous êtes nécessaires comme l'air qu'on respire ! Soyez donc heureux, messieurs, de partager cette croyance qui doit vous régénérer.

Bernard

### **Les temps sont arrivés**

(17 mai 1870. Médium, M. Marc-Baptiste.)

Les jours sont arrivés ! De toutes parts les signes précurseurs de la rénovation se montrent aux yeux

même les plus obscurcis. Aussi voyez la terreur qui s'empare des hommes du passé et les tressaillements de joie qui agitent les hommes de l'avenir ! Mais en ceci comme en toute chose il ne faut pas se fier aux apparences, il ne faut pas surtout croire sur parole l'étiquette du sac ; tel ce qui se dit avancé est arriéré entre tous et ne fait que du vieux neuf quand la génération actuelle demande du nouveau après être trop longtemps restée dans l'ornière car qui peut dire de combien de générations cette génération se compose ? Combien de fois a-t-elle affirmé, nié, travesti Dieu ? Combien de fois a-t-elle professé les opinions les plus diverses, s'attachant sans cesse à la forme et négligeant le fond ? Car le fond est difficile à saisir et ce n'est que par l'application et l'étude qu'on peut parvenir à le connaître. Or étudier et approfondir sont choses difficiles à certaines natures qui ne manquent ni de vanité ni d'outrecuidance. Cependant une chose peut remédier à tout : c'est la bonne volonté.

Ne vous effrayez pas si vous voyez se dissoudre, en apparence du moins, les agrégations de personnes qui ont, il y a quelque temps, affirmé les vérités nouvelles et qui semblent les désertier aujourd'hui ; est-ce que les palinodies ne sont pas plus que jamais à l'ordre du jour, et ne verrez-vous pas par la suite de plus honteuses désertions ?

Non, ne craignez pas, car la voie dans laquelle le monde marche est solide.

Allan Kardec

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

## Décembre 1870

### Etude sur la nature du Christ

#### I. Source des preuves de la nature du Christ

La question de la nature du Christ a été débattue dès les premiers siècles du christianisme, et l'on peut dire qu'elle n'est pas encore résolue, puisqu'elle est encore discutée de nos jours. C'est la divergence d'opinion sur ce point qui a donné naissance à la plupart des sectes qui ont divisé l'Église depuis dix-huit siècles, et il est remarquable que tous les chefs de ces sectes ont été des évêques ou des membres du clergé à divers titres. C'étaient, par conséquent, des hommes éclairés, la plupart écrivains de talent, nourris dans la science théologique, qui ne trouvaient pas concluantes les raisons invoquées en faveur du dogme de la divinité du Christ ; cependant, alors comme aujourd'hui, les opinions se sont formées sur des abstractions plus que sur des faits, on a surtout cherché ce que le dogme pouvait avoir de plausible ou d'irrationnel, et l'on a généralement négligé, de part et d'autre, de faire ressortir les faits qui pouvaient jeter sur la question une lumière décisive.

Mais où trouver ces faits si ce n'est dans les actes et les paroles de Jésus ?

Jésus n'ayant rien écrit, ses seuls historiens sont les apôtres qui, eux non plus, n'ont rien écrit de son vivant ; aucun historien profane contemporain n'ayant parlé de lui, il n'existe sur sa vie et sa doctrine aucun document autre que les Évangiles ; c'est donc là seulement qu'il faut chercher la clef du problème. Tous les écrits postérieurs, sans en excepter ceux de saint Paul, ne sont et ne peuvent être que des commentaires ou des appréciations, reflets d'opinions personnelles souvent contradictoires, qui ne sauraient, dans aucun cas, avoir l'autorité du récit de ceux qui avaient reçu les instructions directes du Maître.

Sur cette question comme sur celle de tous les dogmes en général, l'accord des Pères de l'Église et autres écrivains sacrés ne saurait être invoqué comme argument prépondérant, ni comme une preuve irrécusable en faveur de leur opinion, attendu qu'aucun d'eux n'a pu citer un seul fait en dehors de l'Évangile concernant Jésus, aucun d'eux n'a découvert des documents nouveaux inconnus de ses prédécesseurs.

Les auteurs sacrés n'ont pu que tourner dans le même cercle, donner leur appréciation personnelle, tirer des conséquences à leur point de vue, commenter sous de nouvelles formes, et avec plus ou moins de développement, les opinions contradictoires. Tous ceux du même parti ont dû écrire dans le même sens, sinon dans les mêmes termes, sous peine d'être déclarés hérétiques, comme le furent Origène et tant d'autres. Naturellement l'Église n'a mis au nombre de ses Pères que les écrivains orthodoxes à son point de vue ; elle n'a exalté, sanctifié et collectionné que ceux qui ont pris sa défense, tandis qu'elle a rejeté les autres et anéanti leurs écrits autant que possible. L'accord des Pères de l'Église n'a donc rien de concluant, puisque c'est une unanimité de choix, formée par l'élimination des éléments contraires. Si l'on mettait en regard tout ce qui a été écrit pour et contre, on ne saurait trop de quel côté pencherait la balance.

Ceci n'ôte rien au mérite personnel des soutiens de l'orthodoxie, ni à leur valeur comme écrivains et hommes consciencieux ; ce sont les avocats d'une même cause qui l'ont défendue avec un incontestable talent et devaient forcément prendre les mêmes conclusions. Loin de vouloir les dénigrer en quoi que ce soit, nous avons simplement voulu réfuter la valeur des conséquences qu'on prétend tirer de leur accord.

Dans l'examen que nous allons faire de la question de la divinité du Christ, mettant de côté les subtilités de la scolastique qui n'ont servi qu'à l'embrouiller au lieu de l'élucider, nous nous appuierons exclusivement sur les faits qui ressortent du texte de l'Évangile, et qui, examinés froidement, consciencieusement et sans parti pris, fournissent surabondamment tous les moyens de conviction que l'on peut désirer. Or, parmi ces faits, il n'en est pas de plus prépondérants ni de plus concluants que les paroles mêmes du Christ, paroles que nul ne saurait récuser sans infirmer la véracité des apôtres. On peut interpréter de différentes manières une parabole, une allégorie ; mais

des affirmations précises, sans ambiguïté, cent fois répétées, ne sauraient avoir un double sens. Nul autre que Jésus ne peut prétendre savoir mieux que lui ce qu'il a voulu dire, comme nul ne peut prétendre être mieux renseigné que lui sur sa propre nature ; quand il commente ses paroles et les explique pour éviter toute méprise, on doit s'en rapporter à lui, à moins de lui dénier la supériorité qu'on lui attribue et de se substituer à sa propre intelligence. S'il a été obscur sur certains points, quand il s'est servi du langage figuré, sur ce qui touche à sa personne, il n'y a pas d'équivoque possible. Avant l'examen des paroles, voyons les actes.

## **II. La divinité du Christ est-elle prouvée par les miracles ?**

Selon l'Eglise, la divinité du Christ est principalement établie par les miracles, comme témoignant d'un pouvoir surnaturel. Cette considération a pu être d'un certain poids à une époque où le merveilleux était accepté sans examen ; mais aujourd'hui que la science a porté ses investigations dans les lois de la nature, les miracles rencontrent plus d'incrédules que de croyants ; et ce qui n'a pas peu contribué à leur discrédit, c'est l'abus des imitations frauduleuses et l'exploitation qu'on en a faite. La foi aux miracles s'est détruite par l'usage même qu'on en a fait ; il en est résulté que ceux de l'Evangile sont maintenant considérés par beaucoup de personnes comme purement légendaires.

L'Eglise, d'ailleurs, enlève elle-même aux miracles toute leur portée comme preuve de la divinité du Christ, en déclarant que le démon peut en faire d'aussi prodigieux que lui : car si le démon a un tel pouvoir, il demeure évident que les faits de ce genre n'ont point un caractère exclusivement divin ; s'il peut faire des choses étonnantes à séduire même les élus, comment de simples mortels pourront-ils distinguer les bons miracles des mauvais, et n'est-il pas à craindre qu'en voyant des faits similaires, ils ne confondent Dieu et Satan ?

Donner à Jésus un tel rival en habileté, était une grande maladresse ; mais, en fait de contradictions et d'inconséquences, on n'y regardait pas de si près à une époque où les fidèles se seraient fait un cas de conscience de penser par eux-mêmes et de discuter le moindre article imposé à leur croyance ; alors on ne comptait pas avec le progrès et l'on ne songeait pas que le règne de la foi aveugle et naïve, règne commode comme celui du bon plaisir, pût avoir un terme. Le rôle si prépondérant que l'Eglise s'est obstinée à donner au démon a eu des conséquences désastreuses pour la foi, à mesure que les hommes se sont sentis capables de voir par leurs propres yeux. Le démon, que l'on a exploité avec succès pendant un temps, est devenu la cognée mise au vieil édifice des croyances, et l'une des principales causes de l'incrédulité ; on peut dire que l'Eglise, s'en faisant un auxiliaire indispensable, a nourri dans son sein celui qui devait se tourner contre elle et la miner dans ses fondements.

Une autre considération non moins grave, c'est que les faits miraculeux ne sont pas le privilège exclusif de la religion chrétienne : il n'est pas, en effet, une religion idolâtre ou païenne qui n'ait eu ses miracles, tout aussi merveilleux et tout aussi authentiques, pour les adeptes, que ceux du christianisme. L'Eglise s'est ôtée le droit de les contester en attribuant aux puissances infernales le pouvoir d'en produire.

Le caractère essentiel du miracle dans le sens théologique, c'est d'être une exception dans les lois de la nature, et, par conséquent, inexplicable par ces mêmes lois. Dès l'instant qu'un fait peut s'expliquer et qu'il se rattache à une cause connue, il cesse d'être miracle. C'est ainsi que les découvertes de la science ont fait entrer dans le domaine du naturel certains effets qualifiés de prodiges tant que la cause est restée ignorée. Plus tard, la connaissance du principe spirituel, de l'action des fluides sur l'économie, du monde invisible au milieu duquel nous vivons, des facultés de l'âme, de l'existence et des propriétés du *périsprit*, a donné la clef des phénomènes de l'ordre psychique, et prouvé qu'ils ne sont, pas plus que les autres, des dérogations aux lois de la nature, mais qu'ils en sont, au contraire, des applications fréquentes. Tous les effets de magnétisme, de somnambulisme, d'extase, de double vue, d'hypnotisme, de catalepsie, d'anesthésie, de transmission de pensée, de prescience, de guérisons instantanées, de possessions, d'obsessions, d'apparitions et transfigurations, etc., qui constituent la presque totalité des miracles de l'Evangile, appartiennent à cette catégorie de phénomènes.

On sait maintenant que ces effets sont le résultat d'aptitudes et de dispositions physiologiques spéciales : qu'ils se sont produits dans tous les temps, chez tous les peuples, et ont pu être considérés comme surnaturels au même titre que tous ceux dont la cause était inconnue. Ceci explique pourquoi toutes les religions ont eu leurs miracles, qui ne sont autres que des faits naturels, mais presque toujours amplifiés jusqu'à l'absurde par la crédulité, l'ignorance et la superstition, et que les connaissances actuelles réduisent à leur juste valeur en permettant de faire la part de la légende.

La possibilité de la plupart des faits que l'Evangile cite comme ayant été accomplis par Jésus est aujourd'hui complètement démontrée par le Magnétisme et le Spiritisme, en tant que phénomènes naturels. Puisqu'ils se produisent sous nos yeux, soit spontanément soit par provocations, il n'y a rien d'anormal à ce que Jésus possédât des facultés identiques à celles de nos magnétiseurs, guérisseurs, somnambules, voyants, médiums, etc. Dès l'instant que ces mêmes facultés se rencontrent, à différents degrés, chez une foule d'individus qui n'ont rien de divin, qu'on les trouve même chez les hérétiques et les idolâtres, elles n'impliquent en rien une nature surhumaine.

Si Jésus qualifiait lui-même ses actes de *miracles*, c'est qu'en cela comme en beaucoup d'autres choses, il devait approprier son langage aux connaissances de ses contemporains ; comment ceux-ci auraient-ils pu saisir une nuance de mot qui n'est pas encore comprise aujourd'hui par tout le monde ? Pour le vulgaire les choses extraordinaires qu'il faisait, et qui paraissaient surnaturelles en ce temps-là et même beaucoup plus tard, étaient des miracles ; il ne pouvait y donner un autre nom. Un fait digne de remarque, c'est qu'il s'en est servi pour affirmer la mission qu'il tenait de Dieu, selon ses propres expressions, mais ne s'en est jamais prévalu pour s'attribuer le pouvoir divin<sup>28</sup>.

Il faut donc rayer les miracles des preuves sur lesquelles on prétend fonder la divinité de la personne du Christ ; voyons maintenant si nous les trouverons dans ses paroles.

### III. La divinité de Jésus est-elle prouvée par ses paroles ?

S'adressant à ses disciples, qui étaient entrés en dispute pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand, il leur dit en prenant un petit enfant et le mettant près de lui :

«Quiconque me reçoit, reçoit *celui qui m'a envoyé* ; car celui qui est le plus petit parmi vous tous, est le plus grand.» (Saint Luc, chap. IX, v. 48.)

«Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit, et quiconque me reçoit, ne me reçoit pas seulement, mais il reçoit *celui qui m'a envoyé*.» (Saint Marc, chap. IX, v. 46.)

«Jésus leur dit donc : «Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, parce que c'est de Dieu que je suis sorti, et que *c'est de sa part que je suis venu* ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.» (Saint Jean, chap. VIII, v. 42.)

«Jésus leur dit donc : «Je suis encore avec vous pour un peu de temps, et je vais ensuite *vers celui qui m'a envoyé*.» (Saint Jean, chap. V, v. 33.)

«Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise, et *celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé*.» (Saint Luc, chap. X, v. 16.)

Le dogme de la divinité de Jésus est fondé sur l'égalité absolue entre sa personne et Dieu, puisqu'il est Dieu lui-même : c'est un article de foi ; or, ces paroles si souvent répétées par Jésus : *Celui qui m'a envoyé*, témoignent non seulement de la dualité des personnes, mais encore, comme nous l'avons dit, excluent l'égalité absolue entre elles ; car celui qui est envoyé est nécessairement *subordonné* à celui qui envoie ; en obéissant il fait acte de *soumission*. Un ambassadeur parlant à son souverain, dira : *Mon maître, celui qui m'envoie* : mais, si c'est le souverain en personne qui vient, il parlera en son propre nom et ne dira pas : *Celui qui m'a envoyé*, car on ne peut s'envoyer soi-même. Jésus le dit en termes catégoriques par ces mots : *je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé*.

Ces paroles : *Celui qui me méprise méprise celui qui m'a envoyé*, n'impliquent point l'égalité et

---

<sup>28</sup> Pour le développement complet de la question des miracles, voir la *Genèse selon le Spiritisme*, chapitres XIII et suivants, où sont expliqués, par les lois naturelles, tous les miracles de l'Evangile.

encore moins l'identité ; de tout temps l'insulte faite à un ambassadeur a été considérée comme faite au souverain lui-même. Les apôtres avaient la parole de Jésus, comme Jésus avait celle de Dieu ; quand il leur dit : *Celui qui vous écoute m'écoute*, il n'entendait pas dire que ses apôtres et lui ne faisaient qu'une seule et même personne égale en toutes choses.

La dualité des personnes, ainsi que l'état secondaire et subordonné de Jésus par rapport à Dieu, ressortent, en outre, sans équivoque des passages suivants :

«C'est vous qui êtes toujours demeurés fermes avec moi dans mes tentations. - C'est pourquoi *je vous prépare le Royaume, comme mon père me l'a préparé* - afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.» (Saint Luc, chap. XXII, v 28-29-30.)

«Pour moi je dis que *j'ai vu chez mon Père*, et vous, vous faites ce que vous avez vu chez votre père.» (Saint Jean, chap. VIII, v 38.)

«En même temps il parut une nuée qui les couvrit, et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces mots : *Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le.*» (Transfigur., Saint Marc, ch. IX, v 6.)

«Or quand le fils de l'homme viendra dans sa majesté, accompagné de tous les anges, il s'assoira sur le trône de sa gloire ; - et toutes les nations étant assemblées, il séparera les unes d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs, - et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. - Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père*, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.» (Saint Matthieu, chap. XXV, v. 31 à 34.)

«Quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai et le confesserai aussi devant mon père, qui est dans les cieux ; - et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi *moi-même devant mon Père qui est dans les cieux.*» (Saint Matthieu, chap. X, v. 32 à 33.)

«Or, je vous déclare que quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, *le fils de l'homme le reconnaîtra aussi devant les anges de Dieu* ; - mais si quelqu'un me renonce devant les hommes, *je le renoncerai aussi devant les anges de Dieu.*» (Saint Luc, chap. XII, v. 8, 9.)

«Car si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le fils de l'homme rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans celle de son père et des saints anges.» (Saint-Luc, chap. IX, v. 26.)

Dans ces deux derniers passages, Jésus semblerait même mettre au-dessus de lui les saints anges composant le tribunal céleste, devant lequel il serait le défenseur des bons et l'accusateur des mauvais.

«Mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, *ce n'est point à moi à vous le donner*, mais ce sera pour ceux à *qui mon Père l'a préparé.*» (Saint Matthieu, chap. XX, v. 23.)

«Or les Pharisiens étant assemblés, Jésus leur dit cette demande - et il leur dit : «Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? - Ils lui répondirent : De David. - Et comment donc, leur dit-il, David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur par ces paroles : - le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ? - *Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils ?*» (Saint Matthieu, chap. XXII, v. 41 à 45.)

«Mais Jésus enseignant dans le temple leur dit : Comment les scribes disent-ils que le Christ est le fils de David - puisque David lui-même a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie réduit vos ennemis à vous servir de marchepied ? - *Puisque donc David l'appelle lui-même son Seigneur, comment est-il son fils ?*» (Saint Marc, chap. XII, v. 35, 36, 37. - Saint Luc, chap. XX, v. 41 à 44.)

Jésus consacre, par ces paroles, le principe de la différence hiérarchique qui existe entre le Père et le Fils. Jésus pouvait être le fils de David par filiation corporelle, et comme descendant de sa race, c'est pourquoi il a soin d'ajouter : «Comment l'appelle-t-il *en esprit* son Seigneur ?» S'il y a une différence hiérarchique entre le père et le fils, Jésus, comme fils de Dieu, ne peut être l'égal de Dieu. Jésus confirme cette interprétation et reconnaît son infériorité par rapport à Dieu, en termes qui ne laissent pas d'équivoque possible :

«Vous avez entendu ce que je vous ai dit : «Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez,

vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père, *parce que mon Père EST PLUS GRAND QUE MOI.*» (Saint Jean, chap. XVI, v. 28.)

«Alors un jeune homme s'approche et lui dit : «Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle ?» - Jésus lui répondit : «Pourquoi m'appelez-vous bon ? *Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.* Si vous voulez rentrer dans la vie, gardez les commandements.» (Saint Matthieu, chap. XIX, v. 16-17. - Saint Marc, chap. X, v. 17-18. - Saint Luc, chap. XVIII, v. 18-19.)

Non seulement Jésus ne s'est donné, en aucune circonstance, pour l'égal de Dieu, mais ici il affirme positivement le contraire, il se regarde comme inférieur en bonté ; or, déclarer que Dieu est au-dessus de lui par la puissance et ses qualités morales, c'est dire que lui-même n'est pas Dieu. Les passages suivants viennent à l'appui de ceux-ci et sont aussi explicites.

«Je n'ai point parlé de moi-même ; mais mon Père, qui m'a envoyé, est celui qui m'a prescrit par son commandement ce que je dois dire, et comment je dois parler ; - et je sais que son commandement est la vie éternelle ; ce que je dis donc, je le dis selon que mon Père me l'a ordonné.» (Saint Jean, chap. XII, v. 49-50.)

«Jésus leur répondit : «*Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé.* - Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. - Celui qui parle de son propre mouvement, cherche sa propre gloire, mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véridique, et il n'y a point en lui d'injustice.» (Saint Jean, chap. VII, v. 16-17-18.)

«Celui qui ne m'aime point ne garde point ma parole ; et la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon père qui m'a envoyé.» (Saint Jean, chap. XIV, v. 24.)

«Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père et que mon Père est en moi ? Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même ; mais mon Père qui demeure en moi fait lui-même les oeuvres que je fais.» (Saint Jean, chap. XIV, v. 10.)

«Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. - Pour ce qui est du jour et de l'heure, personne ne le sait, non, pas même les anges qui sont dans le ciel, *ni même le Fils*, mais seulement *le Père.*» (Marc, chap. XIII, v. 32. - Matthieu, chap. XXIV, v. 35-36.)

«Jésus leur dit donc : «Quand vous aurez élevé en haut le fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, car *je ne fais rien de moi-même, mais je ne dis que ce que mon Père m'a enseigné* ; et celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne m'a point laissé seul, parce que *je fais toujours ce qui lui est agréable.*» (Saint Jean, chap. VIII, v. 28-29.)

«Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire *la volonté de celui qui m'a envoyé.*» (Saint Jean, chap. VI, v. 38.)

«*Je ne puis rien faire de moi-même.* Je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste parce que *je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.*» (Saint Jean, chap. V, v. 30.)

«Mais pour moi j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean, car les oeuvres que *mon Père m'a donné le pouvoir de faire*, les oeuvres, dis-je, que je fais, rendent témoignage de moi, que c'est mon Père qui m'a envoyé.» (Saint Jean, chap. V, v. 36.)

«Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité que *j'ai apprise de Dieu*, c'est ce qu'Abraham n'a point fait.» (Saint Jean, chap. VIII, v. 40.)

Dès lors qu'il ne dit *rien de lui-même* ; que la doctrine qu'il enseigne *n'est pas la sienne*, mais qu'il la tient de Dieu qui lui a *ordonné* de venir la faire connaître ; qu'il ne fait que ce que Dieu lui a donné *le pouvoir de faire* ; que la vérité qu'il enseigne, *il l'a apprise de Dieu*, à la volonté duquel il est soumis, c'est qu'il n'est pas Dieu lui-même, mais son envoyé, son messie et son subordonné.

Il est impossible de récuser d'une manière plus positive toute assimilation à la personne de Dieu et de déterminer son principal rôle en termes plus précis. Ce ne sont pas là des pensées cachées sous le voile de l'allégorie, et qu'on ne découvre qu'à force d'interprétations : c'est le sens propre exprimé sans ambiguïté.

Si l'on objectait que Dieu, ne voulant pas se faire connaître en la personne de Jésus, a donné le change sur son individualité, on pourrait demander sur quoi est fondée cette opinion, et qui a

autorité pour sonder le fond de sa pensée, et donner à ses paroles un sens contraire à celui qu'elles expriment ? Puisque du vivant de Jésus, personne ne le considérait comme Dieu, mais qu'on le regardait, au contraire, comme un messie, s'il ne voulait pas être connu pour ce qu'il était, il lui suffisait de ne rien dire ; de son affirmation spontanée, il faut conclure qu'il n'était pas Dieu, ou que s'il l'était, il a volontairement et sans utilité, dit une chose fausse.

Allan Kardec

## Variétés

*Intelligence des animaux - Deuxième partie*  
*Voir la Revue d'août et novembre 1870*

### § 5. Les oiseaux

Les savants ont signalé ce fait, que le cerveau des oiseaux (ou fringilles) l'emportait sur celui de l'homme proportionnellement à la masse du corps. Les circonvolutions y sont peu développées, mais il y a un cerveau, par conséquent intelligence, car selon les proportions de l'encéphale, nous en trouverons toujours ou plus ou moins.

Ainsi les oiseaux de rivage, qui ont la tête petite, sont sauvages et moins susceptibles de domesticité. Le perroquet a le cerveau très-développé. Les insectivores et les granivores ont relativement plus de masse cérébrale que l'homme, et la distance qui les sépare est plus minime qu'on ne le pense. Perfectionnés autant que le comporte leur espèce, ils ont les sens de la vue et de l'ouïe très développés. Leur toucher est plus délicat que celui des quadrupèdes, le goût est faible et l'odorat nul ; mais leur sensibilité générale est extrême, et l'impressionnabilité du chaud et du froid remarquable ; sans cela comment expliquer leurs voyages à des distances considérables ; transportés à deux cents lieues par exemple, ils reviennent au colombier ; c'est leur sensibilité qui leur sert de thermomètre et de boussole. Le flair du chien ne leur eût pas suffi, et un organe cérébral trop développé eût empêché leur locomotion dans les airs.

Le chant des oiseaux est un langage et non un instinct, sans cela comment s'entendraient-ils pour vivre en société si chaque son n'avait sa signification ? Il faut bien construire artistement ces petits travaux d'architecture, ces nids compliqués où chacun a sa tâche !

Avant d'entreprendre leurs courses entre deux hémisphères, les oiseaux voyageurs n'émettent-ils pas leur opinion, après avoir discuté comme en une assemblée nationale ?

Tout comme nous, c'est par l'amour qu'ils manifestent leurs sentiments et leur intelligence. Ecoutez leur gazouillement, voyez leurs soins ingénieux, leurs frémissements harmonieux, sans calcul ni foi trahie, et demandez-vous si Dieu n'a pas mis cet exemple à notre portée, comme un enseignement fécond, car les mortels présomptueux n'ont ni l'intelligence ni la force de s'aimer.

La femelle est plus intelligente que toutes ses sœurs des autres sociétés, plus attentive, gracieuse et svelte. Elle choisit l'emplacement du nid. Les hirondelles ne bâtissent-elles pas plus solidement que l'homme, et selon M. Touchet ne changent-elles pas la forme de leur nid ? La fauvette du levant coud avec un filament, à l'aide de son bec, deux feuilles séparées, pour faire une poche qu'elle emplît de duvet. Et puis quel héroïsme elle déploie pour défendre sa couvée ! La perdrix simule une blessure et boite pour détourner le chasseur ; ne la voit-on pas sauter aux yeux du chien pour les lui crever ? Et la pie-grièche qui met en fuite le maraudeur et le cygne furieux rien qu'en voyant troubler l'eau où boivent ses petits. Quels actes héroïques ! Quels sublimes dévouements !

Le moineau lui-même devient musicien au printemps, l'amour de la progéniture le transforme ; il fait un nid grossier, nid de querelleur et de babillard. On aime à rappeler ce petit, tombant du nid sur une terrasse et se cassant une patte, les autres moineaux accourant à son secours et se concertant, puis chacun venant lui apporter une becquée abondante jusqu'au jour où le petit infirme, bien guéri, put prendre sa volée.

Qui ne connaît l'histoire de l'hirondelle retenue aux corniches de l'Institut et délivrée après

délibération par une nuée de ses compagnes venant, à tour de rôle, frapper le fil à coups de bec et délivrant leur amie ? Les oiseaux ont le sang chaud, donc ils sont généreux. La faculté de comprendre étant similaire de sentir, la sensation est reçue par les nerfs, le cerveau la recueille pour la transformer en idée, l'intelligence suit cette marche.

Ah ! Qu'ils sont éloquents dans leur nid ! Aussitôt qu'on s'en approche, le mâle, sur une branche voisine, module ses plus beaux airs pour détourner l'attention, et si l'on prend un des petits son chant devient triste, plein de monosyllabes. Il faut vivre avec les animaux pour avoir la persuasion qu'ils attachent eux-mêmes une signification arrêtée aux cris de la passion. Chaque printemps leur fait répéter l'expression constante de ces mélodies qui, pour eux, deviennent force d'habitude et de nature.

Quelque étude que l'on fasse sur le mâle brillant et fort, sur la femelle gracieuse et svelte, il restera acquis que tous les êtres ont un langage en rapport avec leur organisation, un langage d'instinct. Hippocrate a dit : « Tous les animaux de la terre sont semblables à la terre, » grande vérité à méditer. La main de l'homme explique l'état de son cerveau, c'est la patte de l'oiseau qui se rapproche le plus de ce modèle, aussi l'oiseau est-il intelligent.

Toussenel dit : « La forme du pied de l'oiseau se moule sur la nature du milieu ; la progression vers l'homme est la loi du mouvement de l'animalité. La main, organe perfectionné d'une intelligence supérieure est le signe qui distingue le plus ostensiblement l'homme de l'animal. »

Le perroquet a des mains à ses pattes et une autre à son bec. Son cerveau très développé le place sur l'échelle des oiseaux au rang des quadrumanes dans la série des mammifères ; il est donc plus intelligent et peut être très perfectionné par l'éducation. Il exprime les facultés de sentir, du souvenir et de comparaison avec un langage en harmonie avec ses colères et ses joies, avec ses passions ou ses tristesses ; n'est-ce pas de l'intelligence au premier chef ? Et s'il ne peut raisonner comme nous, c'est qu'il a une imperfection organique. Les partisans de l'instinct prétendent que le perroquet ne transmet pas son savoir à ses petits donc, affirment-ils, pas d'intelligence. Nous répondrons que l'homme ne transmet rien lui-même sans enseignement, ce qu'il sait meurt avec lui. Par l'organisation il donne sans doute à ses enfants les aptitudes qu'elle comporte et la disposition à imiter, et cela doit être de même, mais à un degré relatif, chez les animaux.

Enfin, force, légèreté, solidité, vitesse, sont les attributs qui leur donnent l'empire de l'air et le monde des insectes pour pâture. Ils attaquent le reptile, le poisson, le chien, le lièvre, le mouton et la gazelle. Ils ont la mémoire musicale et l'imitation de la voix humaine par conséquent les oiseaux sont plus près de l'homme que ne le fait juger leur organisation.

Nous pourrions citer mille faits à l'appui de cette thèse : ce perroquet du colonel O'Kelly qui battait la mesure en chantant et s'arrêtait pour recommencer lorsqu'il se trompait sur une note ; de plus il donnait ses ordres et avait un répertoire de cinquante airs variés.

Et ceux du docteur Franklin dont l'un devint goutteux ; son compagnon l'entourait de soins et de chatteries, lui apportant à boire et à manger, le changeant de place comme une vraie garde-malade, et qui mourut de tristesse quelques jours après le premier.

Et enfin, celui-ci encore vivant et qui appartient à des dames de notre connaissance habitant Paris ; lequel, un jour de cet été, entendant un bruit inusité dans l'appartement (bruit entendu également par les personnes se trouvant dans la pièce), descendit de son perchoir, vint près de sa maîtresse en regardant d'une façon étrange comme s'il voyait quelque chose, et qui, sur cette interrogation : « Que vois-tu donc, Coco ? » se mit à tousser, imitant à s'y méprendre la toux du maître de la maison qui était passé à la vie d'Esprit depuis quelques années. Nous devons ajouter que toutes les fois que de son vivant M. L. P. toussait en sa présence l'intelligent coco s'empressait de le contrefaire. N'y a-t-il pas dans ce fait, outre les facultés de mémoire et d'imitation de la voix humaine, une preuve de plus à l'appui de l'opinion émise par le Spiritisme, que les animaux possèdent aussi le don de voir les Esprits ?

Et ces aigles qui déploient dans l'attente du gibier, une attention, une observation, une réflexion nées d'expériences et de combinaisons qui supposent mémoire et intelligence, un langage qui est une idée sous la direction de la volonté.

Remarquez que les carnassiers font vite et bien leur office de bourreau, un seul coup de bec suffit ; ils savent de même éviter les coups de l'homme. Le corbeau, le pic, l'étourneau et le ramier en sont un exemple continu, le danger excitant vivement les facultés intellectuelles.

Toussinel n'a-t-il pas dit à, leur sujet des choses charmantes dut nous ne saurions trop recommander la lecture ?

Et ces hirondelles bouchant un nid usurpé par un pierrot et le coucou, quelle intelligence dans l'abandon de ses œufs ! Puis encore ce chardonneret qui suivait la voiture de son maître, allant plusieurs lieues en avant annoncer son arrivée et revenant joyeusement au-devant de lui pour lui dire On t'attend. Preuve philosophique, que toutes ces bonnes bêtes ont été créées pour aimer, servir l'homme et se rallier à, lui le plus intelligent des animaux.

Doux et chers petits oiseaux, vous égayer la mansarde, vous animez les grands bois ! Comme nos ouvrières, vous avez mine modeste, esprit de charité, car dans nos misères vous êtes encore consolation, espérance et enseignement.

Et pour terminer, une remarque sur l'intelligence des oiseaux voyageurs et des carnassiers : qui n'a pas admiré ces triangles aériens formés par les oies et les canards pour couper facilement les couches profondes de l'atmosphère ? Le premier du sommet du triangle passe au dernier rang s'il est fatigué ; quel fait intelligent !

Tous les oiseaux voyageurs, grues, pingouins, pluviers, flamands, se choisissent un chef vieilli par l'expérience et ne reconnaissent que l'autorité de ce guide.

(La suite au prochain numéro.)

P. G. Leymarie.

### **La Toussaint et la Fête des Morts**

Si parmi les fêtes consacrées par l'usage, il en est une que le Spiritisme ait plus particulièrement adoptée, et qu'il aurait d'inventer si elle n'avait pas existé, c'est évidemment celle qui a pour objet de réveiller dans le cœur des vivants le souvenir de ceux qui les ont précédés dans l'autre vie.

Le sentiment intuitif d'une existence future est tellement ancré dans l'esprit humain, qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, même les plus barbares et même les plus dégénérés on retrouve le culte de la mort !

Devant la tombe de ses ancêtres, le sauvage s'incline et prie ! Devant la fosse commune du cimetière, devant le corbillard du pauvre, le sceptique, qui à, certaines heures nie Dieu et raille toute croyance, se découvre saisi d'un vague effroi !

La fête de la mort, cette terrible inconnue des siècles d'ignorance que les enseignements spirites seuls ont fait entrevoir comme une cause de régénération et de progrès, est donc essentiellement du domaine du Spiritisme ; aussi Allan Kardec, le vénéré fondateur de la doctrine, avait-il voulu la consacrer d'une manière toute particulière par des réunions annuelles spéciales ; la grande majorité des cercles spirites de Paris, de la province et de l'étranger, s'empressèrent de suivre l'exemple du maître, et il n'est peut-être pas aujourd'hui de villes où le jour de la Toussaint ne soit adopté par les partisans de notre philosophie, non-seulement pour visiter les cendres des morts dans les cimetières, mais encore pour évoquer dans les réunions les Esprits de ceux qu'ils ont plus particulièrement connus et aimés.

Pourquoi cette année, sauf de rares exceptions, cette commémoration des morts, cet hommage des intelligences enchaînées aux intelligences libres, semblent-ils avoir été en oubli ? Pourquoi les sociétés mères celles dont le monde spirite attend l'impulsion, ont-elles gardé le silence et se sont-elles abstenues ? Il y a à cela de nombreuses raisons, et pour les justifier, si elles avaient besoin de justification, on n'aurait que l'embarras du choix.

Parmi les causes physiques, on pourrait citer la désorganisation générale provoquée par la guerre et le blocus, et rendant impossibles des réunions régulières ; le départ d'un grand nombre de spirites pour la province ; l'abstention forcée de ceux qui sont contraints par un service public et le danger

de la patrie, à une dépense journalière et inaccoutumée de toutes leurs forces vives.

Mais ce ne sont là que des obstacles matériels dont on aurait peut-être pu triompher dans une certaine mesure. La véritable raison de l'abstention, c'est que, dans les circonstances exceptionnelles que nous traversons, la commémoration des morts est permanente ; la communication occulte, entre incarnés et désincarnés est incessante et qu'il n'est pas besoin de se réunir à des heures et à des jours spéciaux pour penser à ceux dont le souvenir est toujours présent, dont l'intervention est perpétuellement manifeste.

Dans les jours de deuil sanglant où la mort fouille largement dans les flancs de l'humanité en délire, à quoi bon des réunions spéciales, des solennités commémoratives ! Est-ce que le cadavre qui tombe sur la poussière du chemin ne fait point songer aux cadavres enterrés hier ? Est-ce que le départ de l'Esprit qui s'échappe par la lèvre béante d'une blessure mortelle, permet d'oublier le parent, l'ami, l'homme qui depuis longtemps ont quitté la terre pour l'espace, et ne fait pas pressentir la délivrance de ceux qui partiront demain ?

Mais la mort, c'est-à-dire la désagrégation des éléments qui constituent le corps matériel, ne saurait être un sujet d'effroi pour ceux qui savent qu'à cette existence succéderont une infinité d'existences dans lesquelles l'Esprit s'élèvera d'autant plus rapidement vers l'infinie perfection qu'il sera lui-même plus avancé et qu'il agira à l'aide d'un instrument plus malléable et plus obéissant. Autant l'éternité d'une seule existence corporelle serait désastreuse pour l'humanité, autant l'éternité de l'intelligence survivant à la matière et se manifestant par un nouvel agent matériel, devient pour elle une source inépuisable de bienfaits.

Si la chose n'était logiquement impossible, loin de décerner des couronnes et des récompenses à celui qui parviendrait à arrêter la mort dans son œuvre destructive, il ne serait point, à notre avis, de malédictions assez terribles, de châtiments assez exemplaires, pour le punir du mal qu'il aurait fait à ses semblables.

Ceux qui songeraient à la réalisation d'une pareille utopie, et l'humanité en compte plus d'un dans son sein, comme tous les Esprits étroits, n'y verraient sans doute qu'un nouveau moyen d'acquérir la gloire et la fortune, ces deux puissants mobiles de tous les actes humains ; mais pourraient-ils remédier aux fâcheuses conséquences qui résulteraient de leur découverte ? Il est permis d'en douter.

Si jamais la mort arrêta son cours, il est probable que comme les hommes, les animaux cesseraient bientôt d'être soumis à son action, et la multiplication des espèces animales serait telle, même dans un court délai, que bientôt nos yeux ne verraient plus la lumière du soleil et que nos pieds ne pourraient plus fouler la terre.

Examinons d'autre part les perturbations qu'un tel ordre de choses apporterait dans notre organisation sociale. Nous venons d'entendre la voix de la nature ; écoutons maintenant celle de l'humanité.

Que pourrait-on répondre aux employés des pompes funèbres lorsqu'ils viendraient réclamer leur droit au travail ? Mais laissons ce côté grotesque de la question pour en aborder les éléments sérieux. Que deviendraient le prêtre et la religieuse devant l'immortalité corporelle ? Ils prêchent la charité aux riches, la résignation aux pauvres, à tous l'amour de Dieu et du prochain. Ils perdraient évidemment à l'éternité de la vie !... La volonté humaine a des bornes. S'ils ont délaissé les biens de la terre, s'ils ont renoncé aux joies de la famille et aux joies du cœur, si l'ambition leur est défendue, si l'avarice leur est inutile, s'ils ont enfin promis d'adorer Dieu sans partage, de l'aimer seul et de le mettre au-dessus de tout, n'est-ce pas parce qu'on leur a dit au nom du Christ : Adorez mon père et le royaume des cieux vous appartiendra et vous gagnerez la vie éternelle ? En remplaçant la vie éternelle par une existence sans terme, que deviendraient ces malheureux ? Devant cette succession éternelle d'épreuves, devant cette interminable existence sans fin ni récompense, comment leur foi ne chancerait-elle pas ? Comment leur force ne se changerait-elle pas en faiblesse ? Fait pour aspirer à Dieu et pour l'aimer, pour consoler les affligés que la mort a frappés dans leurs affections les plus chères, qui aimeront-ils s'ils n'ont plus Dieu pour but ? Qui pleureront-ils, qui consoleront-ils si l'on ne meurt plus ?

Que nous diront maintenant les forçats, cette lèpre hideuse de l'humanité ? N'auront-ils pas à se plaindre ? La justice humaine les a condamnés à traîner leur chaîne à perpétuité, c'était son droit ; mais au bagnon on meurt jeune, et ils pouvaient espérer dans la clémence du juge suprême, de celui devant qui l'intention pèse au moins autant que l'action. La mort c'était leur grâce, et celui qui la supprimerait les condamnerait à souffrir éternellement.

Ainsi le cadavre de la victime tombé sous les coups de l'assassin, l'appellerait meurtrier jusqu'à la fin des siècles ! L'incendiaire verrait constamment devant ses yeux les décombres fumants des maisons qu'il a brûlées, les débris carbonisés des malheureux qui, par son fait, ont terminé leur vie dans les flammes. Le banqueroutier frauduleux serait inondé à jamais par les larmes de ceux qu'il a ruinés ! Non, c'est impossible, et si des religionnaires insensés ont osé charger l'Être suprême d'une aussi exécrationnable responsabilité en créant l'enfer éternel, il n'est pas un homme qui ne reculerait saisi d'horreur avant d'endosser un tel fardeau d'iniquités !

Et les malades, les infirmes et plus particulièrement ceux que la science dans son impuissance et son insuffisance a qualifiés d'incurables, n'auraient-ils pas lieu de s'élever en récriminations plus navrantes, en plaintes plus amères encore ? Pourquoi voulez-vous me faire vivre ? dirait l'aveugle, puisque je ne puis plus voir la lumière ? Pourquoi prolonger ma vie ? Dirait un autre. Est-ce pour éterniser l'humble douleur -que me fait endurer le cancer qui me ronge le foie ? Nous souffrons tous, diraient-ils en masse ; la société a eu pitié de nous et nous a enfermés dans un hospice, non pour nous guérir, elle ne le peut pas, mais pour nous soulager. Nous n'avions d'espoir qu'en la mort et vous venez nous l'enlever ! soyez maudits, etc. , etc.

Ainsi la vie éternelle du corps mettrait l'humanité en présence d'une série de maux tels, que l'anéantissement tout entier de l'être, corps et esprit, serait encore préférable.

Ne plus vivre du tout et vivre toujours dans la même enveloppe sont des perspectives également effroyables pour le logicien qui sait penser, pour l'homme aimant qui sait adorer et comprendre. L'éternité de l'Esprit condamné à une béatitude éternelle ou à des souffrances à jamais incessantes, ne serait pas plus séduisante ! Par le Spiritisme, au contraire, l'éternité de l'Esprit, l'anéantissement de l'individualité matérielle, coexistant à la perpétuité de la nature, deviennent des réalités acceptables, des titres de plus pour la divinité, à notre reconnaissance et à notre amour. Par la mort telle que nous la comprenons, c'est-à-dire, comme le seuil d'une vie nouvelle pour l'intelligence, comme le creuset où va se régénérer la substance animale épurée et faussée par la lutte de l'existence, l'éternité n'est plus qu'une cause de progrès, l'horizon infini qui se déroule devant nos yeux, une source inépuisable de bonheur et de jouissances.

Nous le disions donc avec raison en commençant cet article : si la mort est honorée, respectée ou crainte par l'humanité de tous les âges, c'est aux spirites surtout qu'il appartient de la fêter. Ceux qui ont pris pour devise après Allan Kardec :

Naître, mourir, renaître encore  
Et progresser sans cesse :  
Telle est la loi.

ont certes quelque droit à considérer la tombe comme un berceau, et le jour des morts comme la véritable fête de la vie.

La science humaine en éternisant la vie corporelle déchaînerait sur la terre un torrent infini de maux. Le Spiritisme, au contraire, en anéantissant à tout jamais la mort, en démontrant rigoureusement qu'elle n'existe pas, décuple les forces vives de l'humanité. Si des circonstances exceptionnelles nous ont fait, cette année, négliger de fêter extérieurement le jour des morts, il n'en doit donc pas moins être clans l'avenir, la fête par excellence du Spiritisme.

## Prévisions

Nous causions dernièrement avec M. Rul, un adepte de notre philosophie, et en même temps médium bien connu de plusieurs de nos lecteurs. La conversation roula tout naturellement sur le Spiritisme et arriva bientôt sur le chapitre des prévisions publiées dans les derniers numéros de la Revue ; c'est alors que M. Rul nous raconta qu'il avait reçu lui aussi de nombreuses prévisions dont les unes s'étaient déjà réalisées, les autres étaient près de se réaliser, et d'autres enfin regardaient un avenir assez éloigné ; il ajouta que toutes étaient consignées jour par jour, date par date sur un cahier spécial commencé depuis nombreuses années ; il a bien voulu nous communiquer un résumé de ces révélations que, avec son autorisation, nous nous empressons de publier.

Ce travail a fourni le sujet d'un article que nous publions à la suite sous le titre de : *Les expiations collectives* et que nous signalons plus particulièrement à l'attention de nos lecteurs ; il est dû à la plume d'un des collaborateurs de la Revue, M. A. Desliens.

La Rédaction.

*Guerre du Mexique. Chute de la Reine Isabelle II et de l'empereur Napoléon III. La guerre actuelle.*

Il y a environ huit ans, M. Rul annonçait à sa famille et à ses amis de Paris et de Bordeaux :

1° Que l'expédition du Mexique, qui devait avoir lieu plus tard, serait malencontreuse pour la France ;

2° Que la reine Isabelle d'Espagne serait détrônée et se réfugierait à Paris ;

3° Que, en 1869, l'Empire serait renversé et remplacé par la République ; qu'il y aurait guerre, catastrophe, calamité publique.

Au commencement de 1869, il lui fut révélé que la catastrophe serait ajournée à l'année 1870, attendu que l'Empereur avait renoncé à mettre à exécution un nouveau coup d'Etat qui devait précipiter sa chute.

Sur la fin de 1869, on lui indiqua, en précisant davantage, la fin d'août 1870 comme le terme de l'ère né faste de l'Empire et l'aurore de la République régénératrice et libératrice.

Enfin le 14 septembre 1870, c'est-à-dire, dix jours après l'avènement de la République qu'on lui avait annoncée, on lui affirmait que le siège de Paris ne serait pas d'une longue durée et que les Prussiens n'entreraient pas dans la ville.

Aussi depuis ce temps, M. Rul ne cesse-t-il de répéter dans les groupes de Paris, comme l'expression de sa conviction inébranlable, que l'ennemi serait exterminé.

Comme confirmation des révélations qui précèdent, M. Rul cite entre autres une communication obtenue par lui le jour de Noël 1869, signée saint Augustin, et dans laquelle on remarque ces mots : « Je fais des vœux pour que l'année 1870 se passe sans encombre, mais elle s'annonce grosse de tempêtes et de lueurs sinistres. » M. Rul a également reçu pour les temps futurs un certain nombre de renseignements auxquels on serait d'autant plus tenté d'ajouter foi, que les prévisions citées plus haut sont accomplies ou en voie d'accomplissement ; mais, outre la discrétion qui lui est recommandée à cet égard, il ne serait pas opportun, en ce moment du moins, de rien préjuger des événements qui concernent l'avenir.

Qu'il nous suffise de savoir que les Esprits supérieurs considèrent cette guerre comme une épreuve nécessaire à la régénération de la France et les préliminaires douloureux mais indispensables de la future pacification du monde.

*Les expiations collectives*

Maintenant que les péripéties de la lutte se succèdent sans interruption ; maintenant que le drame auquel nous assistons, en y prenant tous une part plus ou moins active, touche à sa fin, sur qui en ferons-nous retomber la responsabilité ? A quelle incapacité, à quel aveuglement, à quelle intelligence frappée de vertige nous en prendrons-nous ?

L'humanité égoïste et suffisante qui se considère volontiers comme l'habite artisan de toutes ses joies, de toutes ses prospérités, lorsque le malheur la touche de son aile funèbre, aime à se décharger sur un tiers du fardeau qui l'écrase. Il lui faut attacher au pilori infamant de l'histoire, une

individualité responsable, un bouc émissaire qu'elle sacrifie à toutes ses fureurs, qu'elle accable de toutes ses fautes et de tous ses crimes.

Et cependant le seul et véritable coupable, c'est elle qui se méconnaît parce qu'elle a oublié son passé. De même qu'un homme endetté matériellement et moralement doit, pour se réhabiliter entièrement, s'acquitter envers son créancier jusqu'à la dernière obole, expier et réparer ses crimes jusqu'au plus petit, de même un peuple ou une humanité, ces immenses individualités collectives doivent réparer et expier en masse jusqu'à la plus infime des fautes, jusqu'au dernier des crimes de lèse-humanité ou de lèse, nation qu'ils ont collectivement commis.

Que sont entre les mains de la Providence, les chefs des empires, les puissants qui gouvernent les peuples ? Le bras qui agit, l'instrument qui frappe et rien de plus !

La reine Isabelle, l'empereur Maximilien, le roi Guillaume, Bismark et Napoléon III ne sont que des rouages qu'un moteur plus puissant a mis en mouvement. Ils sont quelquefois le génie qui crée la prospérité, le flambeau qui vivifie, mais aussi le bourreau qui, en frappant et en tuant, accomplit son mandat, la tempête qui bouleverse et anéantit pour sauver et régénérer ! Mais qui a dirigé la marche ascendante du génie, allumé le flambeau, investi le bourreau de ses fonctions et déchaîné la tempête ? La Providence, et après elle le passé de la nation ou du peuple qui prospère ou qui périclité.

Ah ! Notre passé à nous est gros d'orages ! Et les sombres nuages et les éclairs sanguinolents qui en marquent l'horizon tout entier, ne nous laissent guère apercevoir de tableaux rassérénant. Partout la liberté de penser, l'industrie et la foi en l'avenir tombent sous les coups de l'obscurantisme et de l'ostracisme.

Le Vaudois et l'Albigeois massacrés pour leur croyance sont à peine disparus de ce panorama sinistre, que nous voyons apparaître les scènes sans nom de la Saint-Barthélemy d'odieuse mémoire, la révocation de l'édit de Nantes, le siège de la Rochelle, la guerre contre les Camisards et les Cévenoles, ces précurseurs de la grande régénération de 92, l'expulsion en masse de toute une population chez qui s'étaient réfugiés les derniers hommes libres d'un peuple dégénéré et les partisans par excellence du progrès industriel et commercial. Puis viendront les guerres et l'incendie méthodique du Palatinat, les conquêtes et l'oppression abusive du premier empire, etc.

Avons-nous tout cité ? Non certes ; nous en passons et des meilleurs mais les quelques indications qui précèdent suffisent, croyons-nous, à démontrer que, si aujourd'hui nous sommes opprimés et décimés, c'est surtout parce que nous avons été oppresseurs et persécuteurs, et non parce que la Prusse est gouvernée par un ministre ambitieux et rusé, non parce que naguère encore la France était la proie d'un politique inhabile et d'un militaire incapable.

En succombant sous les premières étreintes de l'ennemi, l'Empereur a expié une partie de ses fautes personnelles, l'Empire a payé une partie de son passé mais à côté de l'Empereur et de l'Empire, il y avait en face de l'Europe, un troisième débiteur dont la dette était plus lourde encore et ce débiteur, la France, s'acquitte aujourd'hui par l'occupation et la ruine de ses provinces, par la perspective d'une chute plus vertigineuse encore.

Mais pourquoi, dira-t-on peut-être, sommes-nous frappés aussi durement, nous qui n'avons commis d'autres fautes que d'être les fils de nos pères, et à quoi bon l'intelligence, le progrès moral, si nous sommes fatalement responsables de crimes que nous n'avons pas exécutés ? N'est-il donc plus de libre arbitre ? L'injustice et la fatalité gouvernent-elles le monde, et venez-vous faire l'apologie, de cette prescription inique du Dieu vengeur et cruel des religions défuntes, qui condamnait les coupables dans leur postérité jusqu'à la septième génération ?

A toutes ces questions auxquelles il paraît tout d'abord si difficile de répondre, non-seulement nous avons une solution toute prête, mais nous prétendons en outre, qu'en dehors du Spiritisme, nul ne saurait donner satisfaction.

Et en effet, quelle est, à l'exception de notre croyance, la philosophie ou la religion qui puisse démontrer victorieusement la solidarité du passé, du présent et de l'avenir pour les individualités comme pour les collectivités. Il n'en est aucune, car toutes, bornant le stage terrestre de l'homme à l'existence actuelle, l'isolent forcément d'un passé qui ne lui est rien, d'un avenir qui ne saurait lui appartenir. Pour elles, il est le passager appelé, pendant la durée du voyage, à jouir du beau temps et

à supporter les orages avec le navire sur lequel il est monté, mais qui ne peut connaître, ni endosser les péripéties qui ont précédé sa traversée ou qui lui succéderont. Aussi la grande majorité des problèmes de l'existence sont-ils insolubles pour elles, et elles ne peuvent guère essayer d'y répondre sans mettre en doute la justice éternelle, et sans prouver leur impuissance.

Par le Spiritisme au contraire, il n'est point de questions auxquelles il ne puisse être répondu, et qui ne soient résolues à la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand triomphe de sa justice et de sa bonté infinies.

Il serait évidemment d'une injustice révoltante de faire expier par la génération actuelle les méfaits des générations antérieures ; mais si, comme les enseignements des Esprits et ceux d'un certain nombre d'intelligences d'élite nous le démontrent, nous avons vécu déjà sur la terre, si nous sommes destinés à y vivre encore, s'il est possible d'entrevoir que nous avons pu être personnellement les coupables, alors nous expierons nos propres fautes, nous payerons nos propres dettes, et nous comprendrons que c'est uniquement en raison des lois de la plus stricte équité, que nous sommes frappés aujourd'hui comme nous avons frappé naguère, que nous devenons logiquement les opprimés après avoir été les oppresseurs.

Allons plus loin encore. Est-il absolument impossible d'établir certain parallèle entre les missions accomplies par les grands hommes d'État des siècles précédents et ceux de l'époque actuelle ? Un Richelieu a donné en France le coup de la mort à la féodalité, mais en frappant fort et vite il a du même coup touché à la vitalité du droit divin. Son génie qui a tué le protestantisme en France comme il avait tué les grands seigneurs pour créer l'unité dans le royaume a en même temps précipité l'avènement de la grande révolution française. En écrasant le seigneur inféodé dans ses États, en anéantissant la religion naissante derrière laquelle s'abritaient les prétentions politiques et sociales du souverain tout-puissant de l'univers, le peuple, Richelieu a préparé les premiers jalons de la fédération européenne.

En exploitant l'esprit militaire de la Prusse au profit de l'unification de l'Allemagne, Bismark, qu'il le sache ou non, qu'il veuille faire de son roi un grand conquérant, ou de son pays une grande nation. Bismark continue au profit des peuples, la grande épopée commencée par le cardinal de Richelieu.

A notre avis, l'unité allemande précédera de bien peu de temps la république Germanique. Depuis longtemps déjà les trônes chancellent sur leurs bases, les couronnes ensanglantent le front des rois, et il suffit qu'un homme de génie, tel qu'un Richelieu en France, un Bismark en Allemagne, s'appuient sur les marches vermoulues d'un de ces trônes, pour les réduire en poudre, élèvent un prince au faite des grandeurs pour en accélérer la chute.

Richelieu, roi de fait sous Louis XIII, a donné assez de puissance et d'orgueil à son successeur pour qu'il osât dire en plein conseil et le fouet à la main : « L'État c'est moi ! » Mais au roi-soleil succédaient bientôt le roi-libertin et le roi-martyr.

Bismark, le véritable, l'unique roi de la confédération Germanique, a pu exalter l'aveugle ambition de Guillaume jusqu'à lui faire entreprendre l'anéantissement de la France, mais la roche Tarpéienne est proche du Capitole, et le grain de sable destiné à arrêter la marche triomphante du Goliath germanique est peut-être déjà arraché à son inertie séculaire.

Richelieu en expulsant les protestants du territoire français et les rejetant sur l'Allemagne a affaibli pour deux siècles la liberté de penser et le libre examen en matière de foi dans la plupart des campagnes françaises.

En précipitant les hordes allemandes sur le territoire français, Bismark, le Richelieu prussien, a certainement déterminé entre l'élément protestant raisonneur de l'Allemagne et l'élément catholique routinier de la population rurale des provinces françaises de l'Est un conflit dont le protestantisme et le catholicisme souffriront peut-être également, mais qui, à coup sûr, sera éminemment favorable à l'émancipation et à la régénération de l'esprit humain .

Comme les peuples, les hommes d'État, les souverains, ont déjà plusieurs pages écrites en caractères lumineux ou sanglants dans l'histoire du passé. De même que nous avons pu faire partie de ces masses armées dont nous expions aujourd'hui les crimes, de même le Bismark du temps présent a

pu être le contemporain du Richelieu du temps passé. Qui sait dans les siècles écoulés quelles affinités ont pu rapprocher ces deux intelligences dont la similitude frappante d'organisation politique apparaît encore, même dans les situations en apparence les plus diamétralement opposées ? Si le voile du passé se déchirait pour un moment devant nous, qui sait si, à différentes époques de l'histoire, nous ne verrions pas apparaître périodiquement les mêmes personnages sous les masques humains des grands princes et des grands ministres de l'antiquité et du moyen âge ? Alexandre et Charlemagne, César et Napoléon, Néron et Chilpéric, Richelieu et Bismark, ces dualités que rapprochent un si grand nombre de points de contact, se fondraient peut-être à nos yeux en autant d'unités appelées successivement à jouer différents rôles sur la scène du monde. Mais abandonnons quant à présent du moins l'examen des questions que nous ne saurions définitivement résoudre et revenons-en à la situation plus que critique que les événements nous ont faite.

La France épuisée par les coups de la fortune, succombera-t-elle dans la lutte suprême où son honneur et son existence sont engagés ? Non certes ! Car, si elle s'est trouvée mêlée à tous les sombres drames qui ont ensanglanté le monde, si son passif est formidable, elle a aussi largement prodigué son sang généreux, son dévouement infatigable, son génie fécond et inépuisable, au service de tous les opprimés, de tous les souffrants. Aux uns, elle a donné la richesse, aux autres la liberté ; pour d'autres encore, l'élite de ses enfants a succombé en luttant contre la tyrannie et l'iniquité pour la solidarité et la fraternité universelles. Tous les germes vivifiants qui fécondent l'Europe et l'Amérique sont sortis de son sein ; aussi est-elle riche aujourd'hui du passé qu'elle expie, des fautes qu'elle répare par son agonie momentanée, et de la bienfaisante ardeur pour le bien, le beau, le vrai, qu'elle a communiqués à l'univers entier.

Non, la France n'est pas morte ! Longtemps elle a sommeillé sans souci de sa gloire ; mais déjà elle a entr'ouvert la paupière, et les rugissements dont elle a salué l'humanité à son réveil, annoncent ce qu'elle fera lorsque son long engourdissement sera tout à fait dissipé.

Sous ta suprême étreinte, France trop longtemps outragée, l'ennemi épouvanté dispersera bientôt ses épais bataillons, et nous saluerons avec bonheur ton cri de victoire s'il donne à l'Europe si pleine d'inertie, le signal de la liberté du monde.

### **Dissertations spirites**

#### *Le jour des morts dans l'espace en 1870*

(Paris, 2 novembre 1870.)

Dès la veille les cimetières ont été envahis par la foule des désincarnés et des incarnés ; les uns vont porter, les autres vont recueillir un souvenir. A la place où se sont désagrégées leurs dépouilles mortelles, les cohortes libérées de l'espace viennent tendre la main à ceux dont l'exil n'est pas encore achevé, et qui continuent la lutte avec le sphinx de l'avenir, au milieu des horreurs de la guerre ; mais ceux-là jouissent cependant d'une tranquillité relative, et malgré l'animation inaccoutumée du jour, le cimetière peut s'appeler encore avec raison le champ du repos.

La visite des vivants aux morts est une trêve aux soucis de la vie actuelle ; en se reportant aux heureux temps où le père, la mère, les enfants, les amis assistaient ensemble au banquet de famille, on oublie les inquiétudes du présent et les effroyables incertitudes de l'avenir. Et la visite des morts aux vivants ne devient-elle pas une agréable récréation, un intermède joyeusement accueilli par tous ceux pour qui la vie de l'erraticité est un labeur incessant consacré à l'expiation, à la réparation, au sacrifice ou au dévouement ? Pour tous c'est le jour de fête longtemps attendu, c'est l'anniversaire où le coupable oublie la pesanteur de sa chaîne, Esprit heureux sent encore grandir ses ailes.

Mais, hélas ! Tous les morts n'ont pas laissé leur poussière humaine dans les cimetières, et tous les Esprits tombés depuis le dernier rendez-vous sont loin de répondre à l'appel.

Morts de Reischoffen et de Wissembourg ! Morts de Jaumont et de Sedan, de Toul et de Strasbourg, de Soissons et de Metz, de Chateaudun et de Laon, d'Orléans et de Paris ; morts allemands, morts français, qui n'avez eu pour témoins de votre agonie que l'oiseau de proie et la bête fauve attendant

vosre dernier soupir pour vous mutiler, pour flambeaux funéraires que l'incendie des forêts et des villages, pour linceul et pour tombeau que la terre froide et nue ; morts de tous pays, que l'ambition et l'aveuglement des puissants du jour, que les fautes et les crimes de votre passé ont précipités sur un champ de bataille, où êtes-vous et pourquoi ne répondez-vous pas à la voix de ceux qui vous ont vus partir avec des larmes amères, comme s'ils pressentaient qu'ils ne vous reverraient plus ici-bas? Pourquoi vos ombres ne viennent-elles pas, en ce jour, caresser le front de la mère dont vous avez laissé le foyer désert, de la jeune sœur, de l'aimable fiancée qui comptait avancer dans la vie appuyées sur votre bras viril ? Le souvenir ne parle-t-il donc pas encore à votre âme endolorie ? Etes-vous donc encore possédés de la rage effroyable qui pénétrait tout votre être à mesure qu'avec la dernière goutte de votre sang s'échappait le dernier souffle de votre vie ?

Oui, je le vois, la fièvre du combat vous possède toujours. Partout où vous avez combattu, partout où la mort vous a fauchés, le clairon d'airain résonne encore, le tambour bat, la poudre s'enflamme, les balles sifflent et le canon tonne. Partout le glaive et la lance étincellent sous les feux brillants du soleil, et la bataille continue plus ardente, plus terrible que jamais entre ceux que la mitraille a déjà anéantis. Tous tombent, se relèvent, retombent et se relèvent encore, saisis d'une folie vertigineuse devant ces horribles coups qui ne sauraient anéantir leurs Esprits immortels, devant ces blessures épouvantables malgré lesquelles ils continuent un combat sans trêve ni merci, sans repos et sans fin ; car la rage de tuer les possède toujours, toujours ils ont soif de la mort, et toujours des bataillons invincibles se dressent devant eux, et toujours ils sortent vainqueurs des assauts formidables auxquels ils sont exposés.

Enfants de la Germanie et de la Gaule, que de fois déjà vos légions ennemies se sont heurtées sur les bords verdoyants du Rhin ? Que de fois votre sang généreux, votre chair palpitante ont fécondé les plaines de l'Allemagne et de la France ? Ne serait-il pas temps de mettre bientôt un terme à ces horribles rencontres ? L'heure ne va-t-elle pas bientôt sonner où la terre, immense arène de l'humanité régénérée, ne verra plus que les combats pacifiques de l'intelligence, que les luttes généreuses de la pensée philosophique et industrielle, où les lauriers du vainqueur ne seront pas ensanglantés par les plaies des vaincus, où tous les habitants d'un monde recueilleront les bienfaits des découvertes d'un homme ?

Jeunes gens que la mort a fauchés jusqu'à ce jour, et vous tous qui succomberez encore avant l'issue définitive de cette hécatombe fratricide, vous redescendrez bientôt, peut-être ensemble, sur la terre. Vous vous êtes entretués sans vous haïr, réveillez-vous ensemble pour vous aimer et jeter les fondements de l'ère de la fraternité humaine et de la solidarité universelle.

Allan Kardec

### *L'Avenir*

Cercle de la rue de Lille, 7. Paris, le 11 février 1870. Médium, M. P.-G. Leymarie.

Il y a quelque temps, mes amis, les Esprits vous invitaient à vous armer spiritement contre les événements qui devaient bientôt venir bouleverser la terre. Quelques-uns, parmi vous, avaient cru que ces événements étaient proches et qu'ils allaient éclater comme une bombe, et c'était là l'erreur la plus grande qu'un spirite puisse concevoir.

Rien ne se fait sans un travail préalable. Dieu, dans sa haute sagesse, a prévu que toute chose devait se conformer à sa loi, et sa loi c'est la patience prudente qui prépare le germe avant toute naissance.

L'homme est le germe jeté sur terre comme un grain de sable que le moindre vent peut soulever et déplacer, mais ce grain de sable a pour contrepoids le jugement, cette raison toute-puissante qui lui permet la combinaison, la prévoyance ; il est seul, il peut se réunir ; il est fort par la multitude, et viennent les invasions, les orages, les disettes, les maladies, la mort, peu importe : dans son libre arbitre il a pu prévoir, préparer, être le vainqueur de toutes les incertitudes, être le vainqueur de la mort

Aussi lorsque quelque événement se prépare, est-il annoncé de longue date par des signes précurseurs, et celui qui lit attentivement les grands faits historiques peut-il en tirer logiquement les

conséquences philosophiques.

Au mouvement qui tend à transformer l'Europe, n'avez-vous pas comme point de repère 89 et ses cahiers, toutes ces libertés écloses sous les volontés toutes-puissantes d'un peuple ? Quelle révélation que cette époque ! Quels hommes, quels désastres ! La liberté a été voilée, et vainement de vaillants Esprits ont-ils voulu lui arracher ce voile ; vains efforts, le temps n'est pas venu ! Les gouvernements se succèdent, ils enrayent la loi de 89 et sans cesse elle reparait tous les vingt ans. Voyez l'Angleterre, la Pologne, l'Allemagne, la France, la Russie même, où dans les profondeurs ténébreuses s'agitent ces ferments de l'avenir. Le monde catholique veut s'étayer de l'infaillibilité tandis que le monde chrétien lui échappe. Partout, des profondeurs de la terre, de l'atelier du forgeron, du typographe comme des observatoires s'élève le mot de grève ; c'est que l'injustice a fait son temps ; le germe de vérité mûrit, et croyez-le, vous vivrez assez encore pour voir éclore le grand jour de toutes les libertés, mais attendez-vous à des désastres terribles, les peuples seront mis en coupes réglées, mais la loi du progrès, la loi spirite surnagera. Elle prendra l'homme épuré par l'épreuve, par la souffrance pour le conduire, désormais libre des entraves séculaires, vers ce temple glorieux, ce monde des immensités où Dieu rayonne par le travail intelligent, par toutes les libertés se pondérant mutuellement.

Baluze

*Avis.*

La revue spirite commencera au mois de janvier prochain sa quatorzième année. Messieurs les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans la réception de leur journal, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Les conditions de l'abonnement sont indiquées sur la couverture.

Nous informons les abonnés de la province et de l'étranger que l'envahissement de notre territoire et le siège de Paris ont empêché de recevoir leur Revue, que tous les numéros parus depuis leur seront adressés, en une seule fois, aussitôt le rétablissement du service des postes.

Comme par le passé, nos abonnés trouveront dans le présent numéro de décembre le titre, la couverture et la table du volume de 1870.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desclieux

## TABLE DES MATIERES

<b>Janvier 1870</b> .....	2
<b>A nos correspondants</b> .....	2
<b>Coup d'œil rétrospectif sur l'état du Spiritisme en 1869</b> .....	2
<b>Les cinq alternatives de l'humanité</b> .....	5
<b>La vie éternelle</b> .....	8
<b>Revue de la Presse</b> .....	17
<b>Ligue de l'enseignement</b> .....	19
<b>Dissertations spirites</b> .....	21
<b>Bibliographie</b> .....	24
<b>Février 1870</b> .....	28
<b>Les aristocrates</b> .....	28
<b>Revue de la presse</b> .....	30
<b>La réincarnation à l'ordre du jour</b> .....	33
<b>Le Spiritisme partout</b> .....	37
<b>Correspondance</b> .....	38
<b>Nécrologie</b> .....	40
<b>Dissertations spirites</b> .....	42
<b>Cause de la persistance de la vie dans les cas de léthargie prolongée</b> .....	44
<b>Poésie spirite</b> .....	45
<b>Mars 1870</b> .....	47
<b>Influence pernicieuse des idées matérialistes</b> .....	47
<b>Revue de la presse</b> .....	49
<b>Variétés</b> .....	52
<b>Polémique philosophique – Sur le bien et le mal</b> .....	54
<b>Dissertations spirites</b> .....	58
<b>Les sens et les doubles sens</b> .....	59
<b>Poésie spirite</b> .....	62
<b>Bibliographie</b> .....	63
<b>Avril 1870</b> .....	65
<b>Cause et nature de la clairvoyance somnambulique</b> .....	65
<b>Polémique sur le libre arbitre</b> .....	67
<b>Vulgarisation de la médiumnité guérissante</b> .....	71
<b>Les médecins spirites et la médiumnité guérissante</b> .....	73
<b>L'isolement n'existe pas pour les spirites</b> .....	76
<b>Dissertations spirites</b> .....	78
<b>L'Esprit au contrat de mariage</b> .....	79
<b>Poésie spirite</b> .....	81
<b>Bulletin bibliographique</b> .....	81
<b>Mai 1870</b> .....	83
<b>La seconde vue</b> .....	83
<b>Revue de la presse</b> .....	86
<b>Inauguration du monument funèbre d'Allan Kardec</b> .....	90
<b>Inauguration d'un Cercle spirite à Paris</b> .....	90
<b>Nécrologie</b> .....	95
<b>Dissertations spirites</b> .....	96
<b>Bulletin bibliographique</b> .....	98
<b>Juin 1870</b> .....	102

Introduction à l'étude de la photographie et de la télégraphie de la pensée .....	102
Polémique sur le libre arbitre .....	104
Correspondance .....	107
Comment on devient spirite .....	109
La fête du feu à l'Île Maurice .....	111
La réincarnation en Amérique .....	113
Nécrologie .....	114
Dissertations spirites .....	116
Poésies spirites .....	118
Bibliographie .....	119
<b>Juillet 1870 .....</b>	<b>121</b>
Photographie et télégraphie de la pensée .....	121
Du progrès religieux .....	124
Intelligence des animaux .....	127
Variétés .....	129
Une apparition à Beyrouth (Syrie) .....	131
Autodafé volontaire aux Indes .....	132
Dissertations spirites .....	134
Poésie spirite .....	136
Bibliographie .....	137
<b>Août 1870 .....</b>	<b>139</b>
Manifestation des Esprits .....	139
Société anonyme du Spiritisme .....	141
Correspondance .....	142
Comment les centres spirites se multiplient .....	143
Poésie .....	144
La suppression de la douleur après les opérations .....	145
L'Église spirite et les positivistes .....	147
Intelligence des animaux .....	148
La médiumnité guérissante .....	150
Nécrologie .....	151
Bibliographie .....	155
<b>Septembre 1870 .....</b>	<b>157</b>
Manifestation des Esprits .....	157
Variétés .....	161
La Guerre et les spirites .....	166
Dissertations spirites .....	167
Poésie .....	170
Bibliographie .....	172
<b>Octobre 1870 .....</b>	<b>175</b>
Manifestation des Esprits .....	175
Le Bonheur universel et la Guerre universelle .....	180
Conférence sur le Spiritisme .....	181
Prévisions d'après le Spiritisme .....	183
Nécrologie .....	188
Souscription en faveur des blessés .....	191
Poésie .....	191
<b>Novembre 1870 .....</b>	<b>193</b>
Manifestation des Esprits .....	193
Variétés .....	196
Un charmeur de reptiles .....	199

<b>Un banquet pythagoricien .....</b>	<b>200</b>
<b>Manifestations spontanées de Bruges et de Talence.....</b>	<b>202</b>
<b>La guerre actuelle.....</b>	<b>203</b>
<b>Dissertations spirites .....</b>	<b>205</b>
<b>Communications obtenues au moyen du verre d'eau .....</b>	<b>207</b>
<b>Poésie .....</b>	<b>209</b>
<b>L'attente .....</b>	<b>210</b>
<b>Les temps sont arrivés.....</b>	<b>210</b>
<b>Décembre 1870 .....</b>	<b>212</b>
<b>Etude sur la nature du Christ.....</b>	<b>212</b>
<b>Variétés.....</b>	<b>217</b>
<b>La Toussaint et la Fête des Morts .....</b>	<b>219</b>
<b>Prévisions .....</b>	<b>221</b>
<b>Dissertations spirites .....</b>	<b>225</b>